REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

TROISIÈME SÉRIE. — TOME XXXVII

JUILLET-AOUT 1900

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

Tous droits réservés

THE NEWBERRY LIBRARY

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

TEXTE

Tête archaïque d'Apollon, par M. Henri Lechat . . . . . .

Trois chatons de bagues mycéniens, par M. Ch. Tsountas . . . . . .

Topologie et toponymie antiques. — Les Phéniciens et l'Odyssée, par M. Victor Bérard 1

Débris de casque et de vase en bronze provenant d'une cachette découverte à Choussy (Loir-et-Cher), par M. l'abbé Breuil. 12

Vases mycéniens du Musée de Neuchâtel (Suisse), par M. Paul Dessoulavy . . 12

Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions 14

Société nationale des Antiquaires de France 15

Nouvelles archéologiques et Correspondance 15

Bibliographie. 1. Egyptian research Account (George Foucart). — 2. A. Carrière. Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne, d'après Agathange et Moïse de Khoren (H. Hubert). — 3. Giuseppe Pellegrini. Catalogo dei vasi dipinti... Museo civico di Bologna (S. R.). — 4. W. Lermann. Athenatypen auf griechischen Münzen (S. R.). — 5. C. Boulanger. Les monuments mégalithiques de la Somme (S. R.). — 6. Ch. Michel. Recueil d'inscriptions grecques (S. R.) . 17

PLANCHES

Pl. VIII. — Bagues mycéniennes.

Pl. IX-X. — Tête de marbre (Collection Somzée).

N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Alexandre Bertrand, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou M. G. Perrot, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue* 28, rue Bonaparte, à Paris, ou au Musée de Saint-Germain-en-Laye.

L'Administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la Librairie Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.	Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.	Pour l'Etranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Etranger.

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

TÊTE ARCHAÏQUE D'APOLLON

(Pl. IX et X.)

Cette tête, en marbre blanc, avait été acquise par le comte Michel Tyszkiewicz, sans nulle indication de provenance. Lors de la vente qui suivit la mort de cet amateur[1], elle a passé dans la collection Somzée, à Bruxelles. Je n'ai pas vu l'original, je ne le connais que par un moulage; je ne puis donc donner aucun renseignement sur la nature du marbre (du paros, d'après M. Frœhner), ni sur les traces de la polychromie, si toutefois il en a subsisté. Il est possible encore que certains menus détails de la facture me soient restés inconnus, si le moulage ne les a pas bien conservés[2].

La hauteur maximum de la tête, avec le cou et la partie supérieure de la poitrine à gauche, est de 0m,30. C'est un peu moins que les proportions naturelles. La figure entière devait

1. *Collection d'antiquités du comte Michel Tyszkiewicz*, décrite par W. Frœhner, p. 96, n° 308, pl. XXXI : « Tête de femme d'ancien style grec. Les cheveux, ceints d'une bandelette, sont tressés en nattes qui font trois fois le tour de la tête; deux boucles descendent le long du col; le chignon s'épanouit et couvre la nuque. Au milieu du front, une grosse touffe de cheveux s'avance, accostée de bouclettes et de coques couvrant les tempes. Le visage a le sourire un peu adouci des têtes d'ancien style; les lèvres, demi-closes, laissent entrevoir la langue; les yeux sont très ouverts et taillés en amandes. Il y a une parenté incontestable entre cette tête et les sculptures du temps de Pisistrate, trouvées dans les fouilles de l'Acropole d'Athènes. — Envoyée de Grèce. Marbre de Paros. — Hauteur 0m,30. Patine jaunâtre. » — Cette courte notice abonde en inexactitudes.

2. Les planches jointes à cet article sont une réduction de deux grandes phototypies que le comte Tyszkiewicz avait fait exécuter à Rome pour M. Salomon Reinach, il y a plusieurs années. — Les photographies originales ont été prises de telle sorte que la vue de face offre la tête trop inclinée en arrière, et la vue de profil la présente trop penchée à gauche.

mesurer environ 1m,50. La forme régulièrement arrondie de la cassure, à gauche et en haut de l'épaule droite, donnerait à penser que le morceau a été taillé à part, pour être ensuite adapté sur le torse. Mais rien ne nous assure que cette apparente régularité n'est pas due au hasard ou à quelques coups d'un ciseau moderne[1].

C'est une tête d'homme[2], de jeune homme, et je pense qu'on doit la désigner par le nom d'Apollon. Elle pourrait assurément ne représenter qu'un éphèbe quelconque. Mais il y a, dans son air de jeunesse, un rayonnement et comme un épanouissement de joie, qui semblent dus au désir qu'a eu l'artiste de répandre sur ces traits humains l'expression d'une vie bienheureuse et divine. Ce n'est qu'assez tard, au temps de sa maturité, c'est à dire quand elle eut achevé de se rendre maîtresse des procédés matériels et de dominer les difficultés du métier, que la sculpture archaïque put hausser son ambition et réussir à éclairer d'un reflet d'idéal les traits d'un visage. Ce caractère indique donc déjà que la tête qui nous occupe est d'une époque relativement récente : elle doit être de la première moitié du ve siècle. L'aisance de l'exécution porte témoignage dans le même sens; mais, faute de tout renseignement sur la véritable provenance de ce marbre, il serait téméraire d'en vouloir fixer la date avec une précision plus grande.

L'arrangement de la chevelure offre certains détails, qui, je crois, ne s'étaient pas encore rencontrés[3]. Un bandeau plat, large

1. La photographie de profil montre, vers le milieu de la cassure, par dessous, un large trait noir qui paraît être une encoche faite dans le marbre. Mais, outre que je ne discerne pas bien la nature de ce détail, il paraît probable que cette encoche, — si c'en est bien une, — a été faite récemment pour fixer la tête sur son socle.

2. J'ai peine à m'expliquer comment M. Frœhner a pu la prendre pour une tête de femme. L'allure générale du visage, l'absence de boucles d'oreilles (lesquelles manquent très rarement dans les têtes archaïques de femme), puis l'arrangement de la chevelure, aussi bien sur le front que sur les épaules et la nuque, ne permettent pas une bien longue hésitation à ce sujet.

3. Cette disposition a été décrite de la manière la plus confuse et la moins exacte dans la notice du Catalogue de vente, citée plus haut.

d'environ deux centimètres, fait le tour entier du crâne en touchant presque, de chaque côté, l'ourlet supérieur de l'oreille. Au dessus du bandeau, sur le haut de la tête, les cheveux sont simplement peignés; ils descendent du sommet en lignes ondulées, que recoupent transversalement de légers cercles concentriques. Mais, immédiatement au dessous du bandeau, les cheveux se divisent, et, selon leur direction, sont traités de façon diverse. La masse principale, par derrière, garde les fines ondulations de haut en bas et les recoupements transversaux, déjà signalés dans la partie supérieure; cette masse va se rétrécissant aussitôt après avoir dépassé la nuque, et elle devait[1] se terminer assez vite par un de ces nœuds coquets, de formes capricieusement variées, dont on connaît plus d'un exemple[2]. Tout contre l'oreille, une longue boucle épaisse descend mollement sur chaque épaule, par devant : c'est là une mode fort connue aussi. Mais la disposition des cheveux sur le front est plus nouvelle. Si je la comprends bien, il y faut distinguer trois parties, trois « paquets de cheveux », l'un au milieu du front, les deux autres sur les tempes. Ces trois paquets, par leur franche saillie en avant, dessinent, sur le front et le haut des joues, un contour sinueux, très creusé, d'un aspect singulier. De plus, leur longueur oblige à les replier sur eux-mêmes. Celui du milieu est retroussé en arrière jusque sous le bandeau, dont la pression maintient le tout en place. Ceux des tempes, après avoir descendu jusqu'au niveau du lobe de l'oreille, puis avoir remonté jusques au bandeau, laissent une seconde fois retomber leur extrémité amincie, réduite à quelques mèches frisées et collées l'une à l'autre. Mais par quel artifice ces mèches peuvent-elles tenir? Il est bien certain qu'elles ne repassent point par dessus le bandeau, et qu'il ne s'agit donc pas ici d'un genre d'attache semblable à celle qu'on voit sur la nuque du Zeus en bronze d'Olympie[3] ou derrière les oreilles de

1. L'extrémité manque.

2. Apollon de Piombino; tête de Zeus, en bronze, d'Olympie (Brunn et Arndt, *Denkmæler gr. und rœm. Sculptur*, pl. 221); tête en bronze de Cythère (*ibid.*, pl. 222).

3. Cf. *Denkmaeler gr. und rœm. Sculptur*, pl. 221, fig. de gauche.

l'Apollon de Piombino. Au bord inférieur du bandeau était fixée une sorte de boutonnière en forme de demi-anneau, pareille à nos œillets pour agrafes, dans laquelle passait l'extrémité des cheveux; on les tirait à la longueur voulue et on les laissait ensuite retomber librement. L'anneau par lequel ces mèches étaient suspendues au bandeau même était fait sans doute, dans la réalité, d'un petit cordon de fil tressé; il n'est d'ailleurs pas visible, sauf peut-être une partie au dessus de la tempe droite. Aussi bien, je ne discerne pas d'autre explication de cet arrangement des cheveux, dont nous avons ici le premier échantillon connu.

On remarquera, sans s'y arrêter plus qu'il ne convient, une certaine dissymétrie entre les deux moitiés de la tête : l'œil gauche est plus plat, un peu plus remonté et plus fuyant vers la tempe que l'œil droit; la joue gauche, au dessus de la pommette, est moins arrondie que la droite; la partie gauche du menton est, par rapport à l'autre partie, sensiblement plus forte; enfin l'oreille gauche est plus grosse, plus creusée, et moins finement taillée que l'oreille droite. De ces négligences, ou, plus exactement, de cette impuissance à établir avec une rigoureuse exactitude le plan du visage, les œuvres archaïques, même parmi les plus avancées et les plus soignées[1], nous fournissent d'assez nombreux exemples pour que nul ne soit plus tenté aujourd'hui, j'espère, d'y reconnaître des traits de nature scrupuleusement observés et fidèlement rendus.

Le détail le plus notable de ce visage est que la bouche y est à la fois souriante et entr'ouverte. Rien de plus naturel, semble-t-il; mais aussi rien de plus rare dans la sculpture archaïque. On sait (c'est à présent une banalité de le redire) l'usage que les sculpteurs grecs archaïques, ceux du moins de certaines écoles, ont fait du sourire pour animer la physionomie de leurs statues. La plupart de ces statues, κόραι ou κοῦροι anonymes, n'avaient rien du tout à exprimer, et, de fait, leur visage n'exprime aucun

1. Comme l'*Aurige* de Delphes, lui-même.

sentiment. Mais leur sourire les rend vivantes, et cela suffit. Un vague sourire tient lieu d'une expression déterminée, et met sur des traits quelconques une sorte d'agréable lumière : n'est-ce pas à cela que se réduit l'esthétique de bon nombre de photographes dont l'industrie est d'exécuter les portraits de leurs contemporains? — Donc, la plupart des figures archaïques, surtout celles qu'ont produites les ateliers ioniens et attiques, sont souriantes. Mais a-t-on remarqué que, toutes, elles sourient sans ouvrir les lèvres? Je ne sais si l'on découvrirait quelque exception à cette règle jusque dans les premières années du v^e^ siècle. Elles sourient avec une application et une conviction rares; leur bouche est tendue comme un arc, la chair de leurs joues remonte sur les pommettes, leurs yeux se retroussent vers les tempes, tout le visage se raidit et se contracte artificiellement, — et les lèvres ne s'ouvrent pas. Procédé non moins conventionnel que l'obliquité des yeux, et plus absurde : car la tension des chairs du visage devrait avoir pour effet, au contraire, de desserrer la bouche et de l'inviter, sinon de l'obliger, à s'ouvrir. Un léger sourire sur une bouche close change beaucoup les traits sans déranger beaucoup les muscles; c'est une source d'expressions très fines, aussi peu matérielles que possible, que leur délicatesse même rendait inaccessibles aux sculpteurs archaïques. Aussi n'est-ce point de ce sourire-là qu'ils ont animé leurs statues. Mais, d'autre part, il y avait une contradiction à maintenir la bouche fermée, tandis que les traits se tendaient jusqu'à la limite qui sépare un franc sourire du rire véritable. Or, cette contradiction ne fut aperçue et corrigée que fort tard. La tête que nous publions ici a ce mérite d'entr'ouvrir un peu les lèvres[1], selon

1. M. Frœhner, dans la notice citée plus haut, dit qu'on entrevoit la langue. Mais pourquoi cet Apollon passerait-il le bout de sa langue entre ses dents? Cette prétendue langue n'est (sans jeu de mots) qu'une languette de marbre demeurée entre les deux lèvres, un peu en arrière, et les reliant l'une à l'autre. Le sculpteur a jugé inutile de creuser davantage et de dessiner les dents; c'était son droit. J'accorde d'ailleurs qu'il a mis quelque maladresse dans l'exécution de cette partie.

un mouvement très naturel, en harmonie avec le sourire modéré qui plisse légèrement la chair des joues sans changer l'horizontalité des yeux. Cette façon nouvelle et plus vraie de rendre le sourire, et, si je puis dire, de faire redescendre des yeux à la bouche les effets de la contraction qu'il produit dans les muscles de la face, ne permet pas qu'on assigne à notre marbre une date antérieure à la première moitié du v^e^ siècle. La même date nous avait déjà paru indiquée par les qualités générales de l'exécution et par l'effort visible du sculpteur afin d'idéaliser le type banal de l'« Apollon archaïque ».

Il me semble que la figure a dû être exécutée dans un atelier ionien. La grâce un peu molle de cette jeunesse en fleur, l'élégance recherchée de la coiffure, l'amabilité souriante des lèvres et des joues indiquent assez clairement, surtout pour l'époque dont il s'agit, la main d'un brillant sculpteur de quelque cité côtière ou insulaire de la Grèce asiatique.

Henri Lechat.

TROIS CHATONS DE BAGUES MYCÉNIENNES

(Pl. VIII.)

M. S. Reinach a eu l'heureuse idée de faire agrandir photographiquement les empreintes de trois chatons de bagues découverts à Mycènes. Le succès de l'opération l'ayant déterminé à en rendre les résultats plus accessibles, il a bien voulu me prier de commenter brièvement les trois images réunies, par les procédés de la phototypie, sur la planche VIII de la présente livraison.

Le premier chaton a été grandi de plus de deux diamètres, les deux autres de plus de trois diamètres et demi. La largeur réelle du premier est de $0^m,033$; celle du second est de $0^m,022$; celle du troisième de $0^m,027$.

Il n'est pas besoin de longues considérations pour faire ressortir l'utilité de ces agrandissements des gravures mycéniennes. Déjà Schliemann avait publié le n° 1 au double de la grandeur réelle, et l'image qu'il en a donnée a passé dans beaucoup d'autres livres; mais c'est une similigravure (un *zinc*), qui est loin de rendre toutes les finesses de l'original[1]. Ainsi, les yeux des femmes sont plus ou moins triangulaires et cernés de lignes assez fortement accentuées; chez les deux grandes femmes debout, la ligne inférieure du triangle court depuis l'oreille jusqu'au nez et c'est cela même qui a fait penser à Schliemann que ces femmes portaient des masques. Or, ces lignes, très visibles sur l'image que nous publions, ne le sont pas du tout sur la gravure donnée par Schliemann. Toutes les autres figurations du

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 530.

même objet, dérivant de la même source, pèchent par une insuffisance analogue dans le rendu de cette particularité.

La scène gravée sur le chaton n° 1 a déjà été l'objet de longues discussions et de nombreuses hypothèses, dont aucune n'est encore généralement acceptée. Je me contente, pour ma part, de faire observer ici qu'il ne peut s'agir que d'une scène religieuse, de l'adoration de quelque divinité — comme l'ont pensé la plupart des archéologues — et non d'un épisode de la vie quotidienne. Je voudrais aussi présenter une remarque au sujet de la hache double qu'on voit au milieu de la composition. La forme de cette

Fig. 1. — Haches mycéniennes.

hache, avec deux évasements de chaque côté, séparés par des gorges étroites, est tout à fait particulière; je ne connais, ni en Grèce ni ailleurs, de hache en bronze présentant ce type. Toutefois, il n'est pas douteux qu'il ne fût familier aux Mycéniens. En effet, dans la quatrième tombe de l'Acropole de Mycènes, on a trouvé une série de plus de cinquante têtes de bœuf en or battu, avec une hache figurée entre les cornes[1]. Or, dans la plupart de ces objets, la hache est du type ordinaire (fig. 1); mais il y en a quinze où elle se rapproche beaucoup de celui qui est figuré sur l'anneau d'or (fig. 2 et 3). On peut donc admettre que les haches de type simple servaient pour les usages ordinaires, tandis que celles du modèle dont nous venons de parler, parfois décorées d'ornements incisés ou autrement, étaient employées dans les sacrifices ou exposées comme des symboles religieux.

Le second chaton a été publié d'abord par moi-même[2], puis

1. *Ibid.*, fig. 329, 330; Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. VI, fig. 399.
2. Tsountas, Μυκῆναι, pl. V, 3, p. 166.

par MM. Perrot[1] et Reichel[2]. Jusqu'à présent, on l'avait figuré à la grandeur de l'exécution, ce qui rendait les imperfections de l'image moins apparentes. Notre phototypie permet de reconnaître non seulement les défauts graves du dessin[3], mais la médiocrité du travail, qui n'est ni fin ni soigné. Il est à noter que les artistes qui ont gravé les bagues mycéniennes ont procédé beaucoup plus sommairement, surtout dans le rendu des têtes[4], que les graveurs sur pierres dures. Cette différence doit sans doute s'expliquer par celle de la matière, car il est certainement plus facile de graver sur pierre que sur métal[5]. En outre, la statistique des trouvailles prouve que la gravure sur pierre était d'un usage beaucoup plus général; il n'est donc pas étonnant que cette branche de l'art ait été relativement plus avancée.

Les trois personnages de la deuxième bague portent une chevelure courte, mais épaisse et se terminant en touffes. Bien que le modelé de la poitrine ne permette pas de se prononcer sur le sexe, ce sont incontestablement des femmes[6]. Leurs bras abaissés sont ornés de bracelets; la première porte un rameau d'une main, la seconde en porte un dans chaque main et la troisième tient d'une main un rameau, de l'autre un couteau ou un objet analogue[7]. Dans l'angle droit de la scène on distingue une construction; l'angle gauche est occupé par un végétal.

Le troisième anneau est publié ici, je crois, pour la première fois; il a été découvert, comme le n° 2, dans une tombe à coupole de Mycènes. La conservation en est malheureusement dé-

1. Perrot, *op. laud.*, fig. 428, 23.
2. Reichel, *Ueber vorhellenische Götterculte*, fig. 1.
3. Le grandissement a l'inconvénient de rendre très sensibles les petites imperfections des empreintes en plâtre, dues à des bulles d'air; d'où les taches qu'on observe sur les visages et d'autres parties des figures de l'anneau n° 2.
4. Voir, par exemple, la bague de Vaphio, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, pl. X, 31.
5. Cf. Milchhoefer, *Anfaenge der Kunst*, p. 37.
6. M. Max Meyer (*Jahrb. des Instituts*, 1892, p. 190, n. 5) a soutenu que ces figures étaient celles de prêtres habillés en femme. MM. Perrot et Reichel pensent, comme moi, que ce sont des femmes.
7. Sur notre planche on ne distingue malheureusement pas l'extrémité de la main levée de la première femme, mais on aperçoit très bien les rameaux que tiennent les deux autres femmes de leurs mains levées.

fectueuse, car la moitié supérieure de la composition subsiste seule. Le chaton est en argent et recouvert d'une mince feuille d'or qui se continuait naturellement à la partie inférieure : les deux feuilles ou pétales se rejoignaient exactement suivant le grand diamètre de l'ellipse. On connaît une autre bague de Mycènes, celle-là en bronze, qui offre exactement la même disposition. Les scènes représentées sur ces anneaux dorés étaient gravées sur le métal de support — argent ou bronze — à la surface duquel on étendait, en leur faisant épouser les moindres cavités de la gravure, des feuilles d'or extrêmement ténues.

Sur cet anneau figurent également trois femmes debout, devant un objet de grande dimension; celle du milieu étend une de ses mains, dont les doigts sont fermés à l'exception du plus long. Leurs chevelures sont longues et tombent sur le dos et la poitrine jusqu'au dessous des hanches. Il semble que toutes les trois ont des colliers ; celle du milieu porte encore un bracelet sur son bras abaissé. Leurs vêtements, dont la cassure empêche de parler avec certitude, paraissent différer de ceux des femmes figurées sur les deux autres chatons ; ils présentent de nombreux petits plis et sont dépourvus de volants (peut-être y en avait-il plus bas).

Quand on considère les sujets des anneaux 2 et 3, il paraît, dès l'abord, évident que les femmes ainsi représentées se livrent à quelque acte du culte, qu'elles se tiennent auprès d'un objet sacré ou s'en approchent. Mais quelle est la nature de cet objet? Celui du n° 2 offre quelque ressemblance avec les édicules à portes que l'on voit figurés sur les bractées bien connues du troisième et du quatrième tombeau de l'Acropole de Mycènes[1]. Cette analogie m'avait autrefois fait supposer que l'objet en question était une partie d'un temple. M. Perrot, de son côté, a proposé d'y voir un autel[2] et M. Reichel un trône à quatre pieds, avec un dossier et des espèces de bras ou d'accoudoirs. Suivant

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 423 ; Perrot et Chipiez, t. VI, fig. 111.
2. Perrot et Chipiez, p. 842.

ce dernier savant, c'est un trône vide, devant lequel se tiennent trois femmes, rendant hommage à l'invisible divinité[1].

Cette hypothèse a été, pour M. Reichel, le point de départ d'une longue et intéressante étude sur le « culte du trône » à l'époque mycénienne. Il a invoqué, à l'appui de sa manière de voir, des arguments dont quelques-uns ne sont pas seulement ingénieux, mais très vraisemblables. Pourtant, je ne puis admettre que son interprétation de l'anneau n° 2 soit exacte, et cela, parce que l'objet représenté sur la gauche ne saurait être un trône. Les bras et le dossier de ce prétendu trône sont très bas; en revanche, les pieds sont très élevés et il n'y a pas de tabouret (*hypopodion*), Or, vu la longueur des pieds, on ne peut attribuer au manque de place le développement très insuffisant des appuis.

L'objet figuré sur le troisième anneau peut encore moins être pris pour un trône; et cependant, la ressemblance de cet objet avec le précédent est telle qu'on ne peut proposer pour eux des désignations différentes. Le *meuble* du troisième anneau paraît se composer de deux soutiens quadrangulaires portant une poutre, sur laquelle est une autre poutre plus grande couronnée d'une manière analogue aux édicules figurés sur les bractées dont il a déjà été question. Ce couronnement n'est pas exactement placé au milieu, ce qui peut tenir aux exigences de l'espace disponible[2]; en tous les cas, rien ne ressemble moins à un trône.

Sur trois autres bagues d'or inédites, découvertes à Mycènes[3], on voit figurés des objets qui ne peuvent guère être autre chose que des constructions. Un autre exemple se trouve sur une bague de provenance inconnue[4]. Ces constructions peuvent être des autels, ou des tables sacrées, ou ce que l'on voudra, mais non des trônes, et les monuments où ils figurent viennent con-

1. Reichel, *op. laud.*, p. 5.
2. Pour d'autres monuments mycéniens où paraît le même couronnement, voir Reichel, *op. laud* , p. 10, fig. 7.
3. M. von Fritze vient de les publier dans l'ouvrage intitulé *Strena Helbigiana* (Leipzig, 1900).
4. Furtwaengler et Loescheke, *Myken. Vasen*, pl. III; Perrot et Chipiez, t. VI, fig. 429.

firmer le scepticisme que m'inspire la théorie de M. Reichel.

Les trois femmes, sans l'objet mystérieux, se retrouvent encore presque identiques sur une pierre gravée (cristal de roche) découverte récemment à Mycènes (fig. 2). La première a les deux mains abaissées, les deux autres ont une main sur la poitrine, l'autre abaissée, mais portée en avant. Entre les têtes de la seconde et de la troisième paraît un petit bouclier du type connu ; derrière la troisième on en aperçoit un autre. Les che-

Fig. 2. — Pierre gravée de Mycènes (agrandie).

velures sont courtes, comme sur le deuxième chaton. La poitrine de la deuxième et celle de la troisième figure ne laissent aucun doute sur leur sexe ; leurs vêtements sont ornés de volants et ne diffèrent que par des détails de ceux que l'on observe sur l'anneau n° 2 et d'autres monuments mycéniens. En revanche, la première figure pourrait être virile, car les seins ne sont pas indiqués et le vêtement n'est pas le même. Il ne présente pas de volants horizontaux, mais est orné sur les côtés de deux groupes de lignes descendantes dont celles de droite se relèvent en spirale. Je ne sais pas au juste à quoi répond cette indication de costume dont je n'ai pas encore constaté d'exemple.

Nous avons donc ici la même scène d'adoration ou de culte que sur les chatons des anneaux, mais sans l'objet qui est comme le but de la procession. Il est possible que le graveur de la pierre ait eu sous les yeux une scène plus complète, mais que, disposant d'une place insuffisante, il ne l'ait reproduite qu'en partie. Quoi qu'il en soit, il est désormais clair que la scène en question a été représentée assez fréquemment dans l'art mycénien.

Il ne faut pas oublier que les empreintes qui ont été photographiées sur notre planche reproduisent les gravures originales renversées. En revanche, la représentation de la bague n° 1 donnée par Schliemann est conforme au dessin original en creux ; les deux grandes figures debout, devant la figure assise, regardent vers la gauche et offrent des fleurs à la figure assise de la main droite[1]. De même, dans l'ouvrage de M. Reichel, les trois femmes de la bague n° 2 regardent vers la gauche et lèvent la main droite ; sur l'empreinte, elles lèvent la main gauche, ce qui paraît bizarre. On pourrait citer encore d'autres bagues mycéniennes où l'image gravée en creux est plus conforme à la vraisemblance que celle qu'on obtient au moyen d'une empreinte[2]. La conclusion à tirer de là, c'est que les bagues en question n'ont pas servi spécialement de cachets, mais d'ornements, comme tant d'autres bagues sans gravures de l'époque mycénienne, des temps qui la précèdent[3] et de ceux qui lui font suite. Un autre fait vient à l'appui de notre opinion. Dans la fosse creusée au centre de la tombe de Vaphio était enseveli un seul mort ; or, ce mort unique avait auprès de lui trois bagues, l'une en or, l'autre en bronze, la troisième en fer, toutes trois du même type et dont les deux premières sont ornées de gravures[4]. Un seul homme

1. La première de ces deux figures ne tient rien, mais l'attitude de la main prouve, à mon avis, qu'elle offrait la fleur à la figure assise, qui vient de la recevoir.

2. Cette idée a déjà été émise par M. Furtwaengler, *Myken. Vasen*, p. 78.

3. Un fragment de bague en or a été recueilli dans une tombe prémycénienne de Syros (Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1899, pl. X, 8).

4. *Ibid.*, 1889, p. 147.

aurait-il eu besoin de trois cachets? Puisqu'il paraît certain que la plupart, tout au moins, des pierres gravées mycéniennes n'ont pas servi de cachets, mais d'objets de parure[1], ne sommes-nous pas autorisés à en dire autant des bagues à chaton gravé?

Le diamètre des cercles de ces bagues est souvent si petit qu'on se demande comment des hommes mûrs ont pu les porter au doigt. Des trois bagues découvertes à Vaphio, celle de bronze a $0^{m},02$ de diamètre ; celle de fer est brisée, mais ne semble pas avoir été plus étroite ; en revanche, la bague d'or a $0^{m},011$ seulement d'ouverture, c'est-à-dire qu'on ne saurait la passer même au petit doigt d'un homme normal. Or, l'individu enseveli dans la fosse en question était un homme dans la force de l'âge. Comment mettait-il cette bague d'or? Comment expliquer la différence de diamètre entre ses trois bagues? Mon avis est que la bague de bronze et la bague de fer étaient des objets de parure et que la bague d'or seule était un cachet, mais ne servait pas de bague; peut-être le défunt la portait-il suspendue comme une breloque.

Malgré les réserves qui précèdent, j'estime qu'un bon nombre de bagues en or servaient de cachets et que, par suite, nous devons en publier et en étudier les représentations non pas telles qu'elles s'offrent à nous, mais telles qu'elles se présentent sur les empreintes.

Chr. Tsountas[2].

Athènes, mars 1900.

1. *Ibid.*, 1888, p. 175; Evans, *Journ. of Hell. Stud.*, 1894, p. 272.
2. [Traduit par S. Reinach sur le manuscrit grec de l'auteur].

TOPOLOGIE ET TOPONYMIE ANTIQUES

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο....
(Strab., III, p. 149.)

La recherche de la Pylos homérique nous a conduits à certaines conclusions touchant la *Télémakheia*[1]. Je voudrais continuer ces études topologiques et toponymiques sur les autres chants de l'*Odyssée*. Le lecteur s'apercevra bientôt que l'ensemble de ces mémoires n'est, au fond, que le développement d'une ou deux phrases de Strabon : « Si Homère décrivit exactement les contrées tant de la mer Intérieure que de la mer Extérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens, οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο... : les Phéniciens, conquérants de la Libye et de l'Ibérie, avaient été ses maîtres, τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς[2]. »

Pour certains chants de l'*Odyssée*, du moins, il me semble que je puis donner quelques preuves de cette affirmation, en particulier pour les dix ou onze chants de l'Ὀδύσσεια proprement dite (ch. V-XV). Car on peut avoir ou admettre l'opinion que l'on veut sur l'unité fondamentale de chacun des poèmes homériques; on peut affirmer, si l'on veut, l'existence d'un Homère, rédacteur des deux épopées : cela importe peu à la thèse que je soutiens; je crois même que le dogme traditionnel de l'unité s'accommoderait encore mieux avec notre théorie. Mais, alors

1. Voir la *Revue* de mai-juin 1900.
2. Strab., III, 149-150.

même qu'on accepte ce dogme, il faut bien constater que l'*Odyssée* est faite de trois grands épisodes. Les quatre premiers chants du poème sont, en réalité, une Τηλεμάχεια ou, comme dit le titre du second chant, une Τηλεμάχου Ἀποδημία, une *Excursion de Télémaque* : Télémaque en est le héros ; le voyage de Télémaque à Pylos et à Sparte en est tout le sujet; j'ai étudié ici même cette *Télémakheia* et ce voyage de Pylos... A partir du cinquième chant, c'est Ulysse qui occupe la scène ou qui prend la parole; pendant une dizaine de chants se déroulent les aventures de son Retour (ch. V-XV) : c'est proprement ici l'Ὀδύσσεια, le Retour d'Ulysse, Ὀδυσσέως Νοστός, ou, comme dit Strabon, l'Errement d'Ulysse, Ὀδυσσέως Πλάνη... Enfin, au chant XV, s'ouvre la troisième partie, la Lutte contre les Prétendants, et ce dernier épisode, qui remplit la fin du poème, pourrait s'appeler la Μνηστηρία, si l'on voulait forger un nom sur le modèle de Γιγαντία, ou la Μνηστηροφονία, si l'on voulait appliquer à toute cette fin de l'*Odyssée* le titre du chant XXII.

C'est le second épisode, l'Ὀδύσσεια proprement dite, qui surtout nous occupera. Il est bien entendu cependant que nous ne négligerons pas le reste du poème : nous emprunterons aux autres chants des arguments ou des points de comparaison. Mais c'est le Retour d'Ulysse, l'Ὀδυσσέως Πλάνη, que j'ai en vue quand je reprends pour mon compte l'assertion du Géographe : « Ce sont des récits ou des documents phéniciens qui ont été la première source d'Homère » : l'Ὀδύσσεια m'apparaît comme un périple phénicien (de Tyr ou de Carthage) transposé en vers grecs et en légendes poétiques suivant des règles assez fixes que nous nous efforcerons d'établir. Comme sources de preuves et d'arguments, je recourrai toujours aux deux ordres d'études dont j'ai entretenu déjà les lecteurs de la *Revue* : la topologie d'une part, la toponymie de l'autre. Je commence par le début même de l'*Odysseia*, par l'île de Kalypso.

I

νῆσος δενδρήεσσα, θέα δ' ἐν δώματα ναίει
Ἄτλαντος θυγάτηρ...,
(*Odyss.*, I, 51-52.)

L'île de Kalypso a-t-elle réellement existé? N'est-elle au contraire qu'une fiction poétique, un Eden maritime, un Eldorado, un paradis rêvé par les navigateurs d'alors et décrit par le poète au gré de l'imagination et des contes populaires? Entre ces deux alternatives, on peut, à première lecture du texte, pencher vers la seconde, vers la plus simple, vers celle qui nécessite le moins de recherches et le plus de soumission aux opinions communément reçues : il est de sens commun que l'île de Kalypso n'a jamais existé. Mais si l'on fait une étude plus approfondie du texte, une étude « plus homérique », comme dit Strabon, en suivant vers par vers les récits de l'épopée, — οἱ δ' ὁμηρικώτεροι, τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες, — il apparaît bientôt que certains détails, certaines épithètes et certains noms propres caractérisent nettement notre site homérique et le localisent dans une région strictement définie :

Ulysse, dit Athèna, supporte des maux loin de ses amis, dans une île cerclée de courants, où se dresse un nombril de la mer; dans cette île aux arbres, habite la fille du pernicieux Atlas, qui sait les abîmes de toute la mer et qui, seul, possède les Hautes-Colonnes dressées entre le ciel et la terre[1]...

W. Helbig, étudiant l'archéologie homérique, a posé une règle qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit : « Les épithètes homériques, dit-il, traduisent la qualité essentielle de l'objet qu'elles doivent caractériser. Elles ne font jamais ressortir les qualités secondaires, mais seulement celles qui frappent vivement les yeux et impriment à l'objet un caractère particulier[2]. » Les littérateurs nous ont habitués à traduire par à peu près ou même à négliger les épithètes « poétiques » d'Homère : c'est là préjugé de rhéteurs et de manieurs de *Gradus*. Plus nous avancerons dans notre étude minutieuse du poème et plus nous vérifierons

1. *Odyss.*, I, v. 48 et suiv.
2. W. Helbig, *L'Épopée homérique*, trad. Trawinski, p. 201.

combien la règle d'Helbig est juste. Il y a très peu d'épithètes poétiques, c'est-à-dire banales, dans l'*Odyssée*. Presque toujours, au contraire, l'étude minutieuse des choses et des lieux y découvre des épithètes de nature ou de caractère, si bien que Χάρυβδις est *pernicieuse*, ὀλέθρη, parce que Charybde est la *Perte*; que Σκύλλα est *pierreuse*, πετραίη, parce que Skylla est la *Pierre*; que le Kyklope « ressemble non à un homme mangeur de pain, mais au sommet chevelu d'une montagne isolée », parce que le Kyklope est un pic couvert de bois. L'île de Kalypso est une île à la Caverne, une île aux Oiseaux, une île aux Sources, une île aux Arbres, située dans la parenté, c'est-à-dire dans le voisinage des Hautes-Colonnes : elle présente assez de particularités pour que nous la distinguions entre mille ; on doit pouvoir la localiser et la reconnaître.

Mais peut-être vaut-il mieux, pour commencer, faire toutes les concessions au préjugé courant et ne voir dans l'île de Kalypso qu'une invention poétique... Étudions d'abord ce paradis en lui-même, comme le type d'un établissement maritime à une certaine époque de l'histoire méditerranéenne. Car suivant les besoins et les habitudes des peuples navigateurs (les Arabes venus de l'est n'auront pas les mêmes relâches que les Anglais venus de l'ouest), suivant aussi la grandeur, la forme et l'armement des navires (nos vapeurs et nos grands voiliers auront d'autres mouillages que les galères de Louis XIV ou les barques des anciens), on peut constater dans l'histoire des navigations que chaque mer et chaque époque a son type d'établissement, station de pêche ou de piraterie, embarcadère ou comptoir de débarquement. Pour la Méditerranée levantine et pour la période préhellénique, l'île de Kalypso nous offre le type du port idéal. En voici la description exactement traduite :

Hermès atteignit enfin l'île lointaine où, dans une grande caverne, habitait la Nymphe aux beaux cheveux... Tout autour de l'antre, une forêt avait poussé vigoureuse, aunes, peupliers et cyprès odorants, et les oiseaux de mer à la large envergure, hiboux, éperviers et corneilles marines, y faisaient leurs nids. Sur la bouche de la caverne profonde, une vigne étendait ses robustes rameaux, que fleurissaient les grappes. Quatre sources y versaient leur onde

blanche, voisines l'une de l'autre, mais divergentes. Et tout autour, c'étaient de molles prairies de persil et de violettes, qu'un dieu même eût admirées en débarquant et dont son cœur se fût réjoui.

Si nous cherchons les principaux caractères de notre site, nous trouvons : 1° une île plate et verdoyante, avec une ou plusieurs collines « nombrils de la mer », comme dit l'*Odyssée*; 2° une caverne; 3° des sources; 4° des arbres peuplés d'oiseaux marins.

I. — *Sources.* — De ces caractères, il en est qui, pour toutes les marines et dans tous les temps, auront sensiblement la même importance : telles, les sources. Jusqu'à ces dernières années, en effet, jusqu'à l'invention des grandes caisses à eau et la distillation de l'eau de mer, l'aiguade fut, pour tous les marins, dans toutes les mers, de primordiale nécessité. Toutefois, naviguant à travers des îles de marbre et le long de côtes rocheuses, ne disposant d'ailleurs que de vases peu perfectionnés, petits (outres) ou fragiles (cruches), les marins de l'Égée primitive avaient un plus grand besoin des fontaines. Dans la Méditerranée, les sources ont toujours eu une importance capitale. Le navigateur antique, comme le navigateur d'aujourd'hui, trouvait facilement sa nourriture grâce à la pêche (île des Thons) ou à la chasse (îles des Cailles, des Lapins, des Cerfs, etc.). Presque jamais, dans la complainte du monde méditerranéen, « les vivres ne viennent à manquer ». Mais l'eau manque parfois et c'est de soif que meurt le petit mousse de l'*Anthologie*[1].

Outre la boisson, il faut calculer pour ces marines primitives que l'alimentation nécessite une très grande quantité d'eau. Les provisions de route se composent, en effet, de blé en grains ou en farine, σῖτος, d'eau et de vin :

> αὐτάρ ἐγὼ σῖτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρὸν
> ἐνθήσω μενοεικέ', ἅ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι,

dit Kalypso[2], qui charge sur le radeau d'Ulysse une outre de vin

1. *Anthol.*, VII, 293.
2. *Odyss.*, V, 165-166.

noir, une grande outre d'eau et un sac de provisions[1]. Mentor dit pareillement à Télémaque : « Prépare toutes les provisions de route, du vin dans les amphores et de la farine dans les outres »,

ὁπλισσόν τ' ἤια καὶ ἄγγεσιν ἄρσον ἅπαντα,
οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι καὶ ἄλφιτα μυελὸν ἀνδρῶν
δέρμασιν ἐν πυκινοῖσιν[2],

et Télémaque fait porter au vaisseau douze amphores de vin et vingt mesures de farine. Ce *vin noir* ne peut être consommé pur. C'est une sorte de confiture épaisse et visqueuse, qu'il faut délayer dans beaucoup d'eau pour en faire du *vin rouge* : Maron, fils d'Ismare, donne à Ulysse un vin merveilleux, une boisson divine, un vin sans eau, ἀκηράσιον, un vin noir auquel il fallait ajouter, si l'on voulait du vin rouge doux comme le miel, vingt mesures d'eau pour une mesure de vin; aussi l'outre qui contient cet extrait de vin répand une odeur divine[3]. Quand l'équipage de Télémaque au retour de Pylos vient débarquer sur l'extrême pointe d'Ithaque,

αὐτὰρ ἐπὴν πρώτην ἀκτὴν Ἰθάκης ἀφίκηαι[4],

on se hâte, après cette nuit sur l'eau, de préparer le souper et de « mélanger le vin noir »,

δεῖπνόν τ' ἐντύνοντο κερῶντό τε αἴθοπα οἶνον[5].

De même avec le blé ou la farine, il faut beaucoup d'eau pour fabriquer la bouillie dont tout le monde se nourrit durant la traversée : on n'allume pas de feu à bord ; on ne rôtit des viandes qu'à terre. Aux temps historiques, pour les navigations rapides, il en est encore ainsi : la trirème athénienne, qui porte le décret de grâce au peuple de Mitylène et qui doit devancer le décret de mort, ne se nourrit que de farine délayée dans du vin et de

1. *Odyss.*, V, 265 et suiv.
2. *Odyss.*, II, 289-291.
3. *Odyss.*, IX, 196 et suiv.
4. *Odyss.*, XV, 36.
5. *Odyss.*, XV, 500.

l'huile[1]... Il faut donc une grosse provision d'eau à bord. Cette provision s'épuise vite. Il faut relâcher souvent, pour ne pas dire chaque soir, auprès de sources connues et constantes, afin d'apprêter, comme dit Euryloque à Ulysse, un bon souper[2]. Or, sauf exceptions faciles à dénombrer, les sources qui bordent la Méditerranée levantine sont peu abondantes et tarissent quelquefois; pour qu'un établissement soit assuré de ne manquer jamais d'eau, pour qu'une flottille soit assurée de trouver rapidement et longtemps la provision suffisante, il faut plusieurs sources à l'aiguade : l'île de Kalypso en avait quatre.

II. — *Caverne.* — Les autres caractères de notre site sembleraient moins importants à nos marines d'aujourd'hui. La caverne, surtout, ne leur serait pas d'un grand service. Mais, pour les marins de l'*Odyssée*, les cavernes côtières sont indispensables. Considérons en effet que leurs barques sont petites, mal pontées, peu confortables. Ces barques sont petites, puisqu'elles marchent à la rame et, comme les bateaux de l'Archipel au temps de Tournefort, elles « ne vont que dans la bonace ou par un vent favorable; à la vérité on serait mieux dans une tartane; mais on perdrait son temps à soupirer après les vents »[3]. Ces barques ne sont pas, d'un bout à l'autre, recouvertes d'un pont, sous lequel se tiendraient les rameurs, où vivrait et dormirait l'équipage. Elles ont seulement à l'avant et à l'arrière une sorte de château ponté, ἤκρια. Le château d'avant peut servir de poste à la vigie. Le château d'arrière sert de siège, de demeure et de lit au capitaine, au pilote et aux passagers de marque. C'est là que Télémaque et Mentor, partant pour Pylos, viennent s'asseoir,

νηὶ δ' ἐνὶ πρυμνῇ κατ' ἄρ ἕζετο· ἄγχι δ' ἄρ' αὐτῇ
ἕζετο Τηλέμαχος..[4]

1. Thucyd., III, 49.
2. *Odyss.*, XII, 283.
3. Tournefort, I, p 300-301.
4. *Odyss.*, II, 417-418.

Au retour de Pylos, c'est là que Télémaque dépose la lance du suppliant Théoklyménos; il s'y assied lui-même et y fait asseoir Théoklyménos auprès de lui :

ὡς ἄρα φωνήσας οἱ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος,
καὶ τὸ γ' ἐπ' ἰκριόφιν τάνυσεν νεὸς ἀμφιελίσσης·
ἂν δὲ καὶ αὐτὸς νηὸς ἐβήσετο ποντοπόροιο,
ἐν πρύμνῃ δ' ἄρ' ἔπειτα καθέζετο, πὰρ δὲ οἱ αὐτῷ
εἷσε Θεοκλύμενον...[1]

La nuit venue, le capitaine, qui est en même temps le pilote, ou le capitaine et le pilote avec les passagers de marque peuvent s'allonger sur le pont de ce château d'arrière, ἐπ' ἰκριόφι πρυμνῆς[2] : c'est là que les Phéaciens font un lit pour Ulysse, avec une couverture, ῥῆγος, et des draps de lin, λίνος, et c'est là qu'Ulysse dort d'un sommeil de plomb durant la traversée ; les Phéaciens, sans l'éveiller, le déposent sur la plage d'Ithaque, roulé dans sa couverture et dans ses draps[3] : « J'ai chez moi, dit Nestor, assez de couvertures et de literie pour que le fils de mon vieil ami Ulysse ne s'en aille pas dormir sur le château de son navire »,

αὐτὰρ ἐμοὶ πάρα μὲν χλαῖναι καὶ ῥήγεα καλά·
οὔ θην δὴ τοῦ δ' ἀνδρὸς Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς
νηὸς ἐπ' ἰκριόφιν καταλέξεται... »[4]

Quelques rameurs peuvent de même trouver place sur le pont du château d'avant, sur le gaillard d'avant. Mais le reste de l'équipage, entassé dans les bancs de galère, rame sous la pluie et sous l'embrun; rien ne les couvre; dans l'intervalle des deux châteaux d'arrière et d'avant, ἴκρια πρώρης et ἴκρια πρυμνῆς, le vaisseau est creux, γλαφυρή, non ponté. Dans ce creux du vaisseau sont alignés les bancs des rameurs, laissant au milieu d'eux un passage, une coursive centrale : d'un bout à l'autre du vaisseau,

1. *Odyss.*, XV, 282 et suiv.
2. *Odyss.*, III, 353.
3. *Odyss.*, XIII, 73 et suiv.; 118 et suiv.
4. *Odyss.*, III, 351-353.

Ulysse se promenant sur cette coursive encourage ses hommes à doubler le coup de rame au moment de franchir Skylla,

διὰ νηὸς ἰὼν ὤτρυνον ἑταίρους[1].

Dans ce creux du vaisseau, on peut coucher le mât, quand amenant la voile, on démâte pour ramer,

ἀνστάντες δ' ἕταροι νεὸς ἱστία μηρύσαντο
καὶ τὰ μὲν ἐν νηὶ γλαφυρῇ θέσαν...[2],

Dans ce creux du vaisseau, Skylla peut pêcher six hommes qu'elle enlève à bout de bras; c'est donc que rien ne les couvre; il n'y a pas de pont au-dessus d'eux,

τόφρα δέ μοι Σκύλλη γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑταίρους
ἓξ ἕλετο...[3]

Dans ce creux du vaisseau, on entasse les marchandises,

οἱ δὲ χρήματ' ἐμὰ γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλόντες[4],

car ce creux de vaisseau est aussi l'ἄντλον, la cale, où tombent voiles et passagers. « Un coup de vent, dit Ulysse, fauche la mâture; tous les agrès sont précipités dans la cale (il n'y a donc pas de pont), et le mât couché sur l'arrière va casser la tête du pilote (qui est assis sur le château d'arrière),

....ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν ὅπλα τε πάντα
εἰς ἄντλον κατέχυνθ'· ὁ δ' ἄρα πρυμνῇ ἐνὶ νηῒ
πλῆξε κυβερνήτεω κεφαλήν,

et le pilote tombe du château dans la mer,

κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν... »[5]

La *nurse* phénicienne d'Eumée tombe pareillement (du haut du château) dans la cale : elle s'est enfuie de la maison de son maître, le roi de Syra, en enlevant le petit Eumée; elle a pris passage sur un bateau phénicien : « Pendant toute une semaine,

1. *Odyss.*, XII, 206.
2. *Odyss.*, XII, 170-171.
3. *Odyss.*, XII, 245-246.
4. *Odyss.*, XIII, 283.
5. *Odyss.*, XII, 410-414.

nous naviguons jour et nuit; mais le septième jour, Artémis la fit tomber dans la cale :

ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,
τὴν μὲν ἔπειτα γυναῖκα βάλ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
ἄντλῳ δ' ἐνδούπησε... »[1]

Il ne faut pas sans doute porter sur les femmes de jugement téméraire. Mais encore moins faut-il accepter sur les déesses de pareilles imputations. Il est probable qu'Artémis ne fut pour rien dans l'accident de cette malheureuse. La chose arriva, sur ce navire de Sémites, le *septième* jour : ce devait être jour de repos, de liesse, de *sabbat*. Là-haut, sur le château d'arrière, on avait dû fêter le jour du Seigneur, comme on le fêtait à bord des corsaires francs au XVII^e^ siècle, comme on le fête encore aujourd'hui à bord des navires anglais, — pieusement et copieusement. Les vins de l'Archipel ont toujours joué de vilains tours aux équipages étrangers. Or le corsaire phénicien avait rempli ses cales avant de quitter Syra,

ἐν νηὶ γλαφυρῇ βίοτον πολὺν ἐμπολέωντο[2].

Le capitaine, galant homme, avait sans doute bien traité cette grande et jolie payse, καλή τε μεγαλή τε, qui de son côté, ne se montrant pas avare de ses faveurs, payait à sa façon, εὐνῇ καὶ φιλότητι... Le château d'arrière n'était ceinturé d'un bordage que du côté de la mer; rien ne servait de garde-fou du côté de la cale. La pauvre fille tenant mal son équilibre et quelque coup de roulis aidant, l'accident se produisit sans qu'Artémis y mît la main : sur l'escadre de S. A. R. le duc d'Édimbourg, que j'ai connue dans les mers levantines, pareilles chutes de la dunette sur le pont étaient fréquentes le dimanche soir.

Donc la cale ne semble pas être pontée, — οὐδ' αὖ τὰ πλοῖα καταφράκτα, ἀλλὰ τῷ παλαιῷ τρόπῳ λῃστικώτερον παρεσκευασμένα, dit Thucydide[3], — et les Grecs n'inventèrent que plus tard les vais-

1. *Odyss.*, XV, 477-479.
2. *Odyss.*, XV, 456.
3. Thucyd., I, 10.

seaux entièrement couverts. Ce furent les Thasiens, dit Pline, qui les premiers construisirent des vaisseaux longs entièrement pontés, *naves tectas longas Thasii invenerunt*. Pline ajoute qu'auparavant on ne combattait que de la proue et de la poupe, *antea ex prora tantum et puppi pugnabatur*[1], nous dirons : du gaillard ou du château d'avant, et du gaillard ou du château d'arrière. C'est bien ainsi que les choses se passent dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ἐπὶ πρύμνῃσι μάχωνται[2]. Ulysse, apercevant Skylla, revêt ses armes, prend deux javelots et va se poster au gaillard d'avant :

αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα καὶ δύο δοῦρε
μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλὼν εἰς ἴκρια νηὸς ἔβαινον
πρώρης...[3]

Les vaisseaux d'Ulysse ressemblent à cette barque de bronze, trouvée dans l'antre de l'Ida, à côté de boucliers et d'autres « produits de l'industrie phénicienne[4] », ou, comme le remarquait déjà Helbig, à ces vaisseaux des peuples du Nord figurés sur les monuments égyptiens. La proue et la poupe, également hautes, sont pourvues d'une corne, — ὀρθόκραιρος, dit le poète ; — elles ont à l'extérieur une double courbure symétrique, — νηῦς κορωνίς, ἀμφιέλισσα, — et à l'intérieur deux estrades, ἴκρια, entourées d'un bordage ; les guerriers debout sur ces estrades dépassent de tout le buste leurs compagnons debout dans la cale, ἐν νηὶ γλαφυρῇ ; protégés jusqu'aux cuisses par le bordage, ces guerriers peuvent facilement se protéger le haut du corps de leur cuirasse ou de leur bouclier[5]. « Les navires phéniciens, dit G. Maspero, étaient étroits et longs et ils sortaient de l'eau aux deux extrémités. La proue et la poupe se chargeaient d'une plate-forme bordée de balustres en bois qui faisait office de château gaillard. La coque mesurait vingt à vingt-deux mètres : mais elle ne semble pas avoir calé plus d'un mètre cinquante au plus creux. Elle ne ren-

1. Plin., VII, 17.
2. *Iliad.*, VIII, 475.
3. *Odyss.*, XII, 228-230.
4. Collignon, *Hist. de la sculpt.*, I, p. 80.
5. Cf. Helbig, trad. Trawinki, p. 200.

fermait point de chambre, mais le lest, les armes, les provisions et les agrès de rechange. La muraille était élevée d'environ cinquante centimètres. Les bancs de nage s'accotaient contre elle et laissaient libre au centre un espace. L'équipage comprenait trente rameurs, quatre gabiers, un pilote, un capitaine et un chef de chiourme. En bataille, comme les rameurs se seraient trouvés exposés aux projectiles, on exhaussait la muraille d'un mantelet. Les soldats se répartissaient sur le gaillard d'avant... et sur le gaillard d'arrière, d'où ils essayaient, en attendant l'abordage, d'abattre à coups de flèche les ennemis »[1].

Assis ou couchés sur le château d'arrière, durant les navigations de jour et de nuit, les chefs et les passagers de marque ne sont pas à plaindre; ils sont au large et au sec : une toile tendue peut les abriter du soleil et de la pluie; le bordage les couvre de la lame et de l'embrun. Mais, dans la cale, l'équipage, entassé sur les bancs, n'est protégé ni de la pluie ni de la lame. Sans place d'ailleurs pour allonger ses membres et les détirer, il ne peut dormir qu'insuffisamment, même quand il ne rame pas et quand un bon vent se charge de pousser le navire. Il n'a pas grand'place non plus pour faire la cuisine. Quand il s'est nourri quelque temps de vin et de bouillie, il éprouve le besoin de débarquer pour avoir de la viande et des vivres frais : les compagnons d'Ulysse se précipitent avec voracité sur le laitage du Kyklope. Aussi, chaque soir, quand on le peut, gagne-t-on le rivage afin de manger et dormir, comme Ménélas et ses compagnons dans l'île de Pharos :

> δόρπον θ' ὁπλισάμεσθ', ἐπί τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ,
> δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης[2].

Du moins ne passe-t-on jamais le soir en vue d'une côte sans y débarquer pour la nuit; quand Ulysse veut un soir doubler l'Ile du Soleil, Euryloque se fait l'interprète ironique du mécontentement général :

1. G. Maspero, *Hist. anc.*, II, pp. 198-199 et 407.
2. *Odyss.*, IV, 429-430.

Tu es un homme terrible, Ulysse. Tu es toujours plein d'ardeur. Tu ne sens pas de fatigue aux articulations et ta charpente est sans doute en fer, toi qui ne veux pas laisser débarquer ton équipage mort de fatigue et de sommeil, dans cette île où nous pourrions préparer un bon souper. Et tu veux que nous errions la nuit dans la haute mer ténébreuse, alors que pendant la nuit s'élèvent toujours les coups de vent... Obéissons à la nuit sombre. Allons souper et passer la nuit à terre le long du vaisseau noir ; demain, dès l'aube, nous nous embarquerons et nous remettrons le navire à flot[1].

Ulysse est obligé de céder. On débarque près de l'aiguade, ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο[2] : on soupe, on dort; mais le lendemain, voici la tempête. On se réfugie alors dans une caverne. Pour les marins étrangers, en effet, la caverne côtière est un gîte tout préparé, un abri contre les éléments, un refuge et une cachette contre les indigènes. On y peut tirer le navire et, personne à bord n'étant plus de service ou de garde, tout l'équipage se repose ; c'est ce que font Ulysse et ses compagnons pendant la terrible tempête, dans l'Ile du Soleil :

νῆα μὲν ὡρμίσαμεν κοίλον σπέος εἰσερύσαντες[3].

Si la caverne n'est pas assez grande pour recevoir le vaisseau, on y peut tout au moins transporter les marchandises et les agrès et s'y mettre au sec, en laissant le navire à la pluie ; c'est ce que font encore les gens d'Ulysse, sur les avis de Kirké :

κτήματα δ' ἐν σπήεσσι πελάσσατε ὅπλα τε πάντα[4].

Sans être vu des indigènes, on y peut allumer du feu pour se sécher de la bourrasque ou préparer les aliments : la première chose que voit Hermès dans l'antre de Kalypso, c'est le grand feu de cèdre et de bois résineux, craquant, flambant et sentant bon[5]. Si l'on veut séjourner à terre, explorer les forêts ou les gisements miniers de la côte, monter à l'intérieur pour le trafic avec les indigènes, la caverne est encore un magasin, une cachette où l'on enterre la majeure partie du chargement, les objets pré-

1. *Odyss.*, XII, 279 et suiv.
2. *Odyss.*, XII, 306.
3. *Odyss.*, XII, 317.
4. *Odyss.*, X, 404.
5. *Odyss.*, V, 59-61.

cieux, l'or, le bronze, les broderies et les cotonnades que l'on n'emporte pas avec soi [1] ; ainsi fait Ulysse, débarqué par les Phéaciens à la côte d'Ithaque et ne voulant pas emporter leurs riches cadeaux sur les routes peut-être dangereuses, dans le palais envahi par les prétendants. La sage Athèna lui a donné ce conseil : une bonne caverne et de grosses pierres roulées à l'entrée valent mieux pour les trésors que les voyages en pays inconnu... Enfin, chacun de ces honnêtes trafiquants étant doublé d'un pirate, la caverne est une embuscade précieuse, soit quand elle est proche des fontaines où femmes et troupeaux descendent chaque soir, soit quand elle surveille, du fond de son ombre, les détroits où passent les barques, et les mouillages où relâche le trafic étranger...

A toutes ces raisons humaines il faut ajouter encore les raisons mystérieuses ou divines, de culte, de magie et d'oracle : les Nymphes et les Dieux aiment le secret et l'ombre souterraine. Les Nymphes surtout, Kirké, Kalypso et les autres, habitent les cavernes, ἐν σπέεσσι γλαφυροῖσι : sur la côte d'Ithaque, c'est dans une caverne des Nymphes qu'Ulysse cache ses trésors [2]; Speio, *la Caverneuse*, est l'une des Néréides. C'est que, parmi ces roches dénudées et surchauffées, Nymphes et Néréides ne peuvent trouver d'eau fraîche et constante que sous la voûte des cavernes : l'*Odyssée* vante tout particulièrement les sources abritées sous un antre, κρήνη ὑπὸ σπείους : la caverne devient ainsi le complément nécessaire d'une bonne aiguade [3].

On comprend suffisamment, je pense, pourquoi les Ports à la Caverne devaient être connus entre tous et fréquentés. Les *Instructions nautiques* nous disent encore : « Bien que l'île Grambousa ne soit qu'un rocher dénudé, on y trouve une source de bonne eau. Aussi est-elle très fréquentée par les petits navires côtiers... Il y a sur cette île un antre naturel sous lequel les barques peuvent passer [4]. »

1. *Odyss.*, XIII, 368.
2. *Odyss.*, XIII, 349.
3. *Odyss.*, IX, 141.
4. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 585.

III. *Iles.* — Quant aux îles, ces marins primitifs les estiment en raison de leur petitesse et de leur voisinage d'une autre terre. Les établissements des Phéniciens, sur le pourtour de la Sicile, sont des îlots attachés à la côte, νησίδια ἐπικείμενα, nous dit Thucydide[1]. On devine les motifs de cette préférence. Les rades, les baies et les estuaires, où s'enfoncent aujourd'hui nos ports, ne sont d'aucun attrait pour ces navigateurs qui usent du vent et de la rame. Sous l'abri des terres, le vent tombe ou se masque ; il faut un dur travail de rames à l'entrée et à la sortie des golfes. Aussi, quand la ville est au fond d'une rade, on décharge les bateaux au premier promontoire et l'on apporte les marchandises à dos d'homme ou à dos d'âne, puis on amène le vaisseau vide sur la plage ; quand on veut repartir, on reconduit le vaisseau au promontoire, sans le chargement, avec les seuls agrès, et l'on y porte ensuite les marchandises ou les provisions :

καὶ τότε νῆα θοὴν ἅλαδ' εἴρυσε πάντα δ' ἐν αὐτῇ
ὅπλα ἐτίθει, τά τε νῆες εὐσσελμοι φορέουσιν,
στῆσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος[2] :

Donc, quand on le peut, mieux vaut installer la ville ou l'entrepôt sur le premier promontoire, où l'on tirera le navire à sec et où l'on aura toujours quelque souffle de brise dès qu'on voudra reprendre le voyage. Et pour ce commerce armé, toujours en crainte de pirates et d'embuscades, toujours en défiance sur des rives inconnues, chez des peuples sauvages, cannibales parfois, s'aventurer au fond d'un havre, c'est risquer de grosses surprises :

Nous entrons dans un port admirable cerclé tout autour d'une falaise continue et abrupte. A l'entrée, deux promontoires à pic se font face et le goulet est étroit. Toute ma flotte fit entrer là ses vaisseaux à la double courbure et, dans l'intérieur de cette rade creuse, les vaisseaux s'attachèrent en grappe les uns aux autres ; pas de houle, pas de vague forte ni faible, partout calme blanc. Moi seul, je restai en dehors et j'attachai mon amarre au rocher de l'entrée... Mes équipages débarqués trouvent une route facile et montent à la ville... Mais le roi leur prépara une mort cruelle : saisissant un de mes hommes, il en prépara son souper. Les autres s'enfuirent. Mais aux cris du roi les Lestrygons ac-

1. Thucyd., VI, 2, 6.
2. *Odyss.*, II, 389-391.

courent de tous les points de la ville; du haut des rochers, ils accablent notre flotte de pierres énormes; ce fut un lamentable fracas d'hommes tués et de vaisseaux brisés; harponnant mes hommes comme des poissons, les Lestrygons les emportèrent pour un dégoûtant festin... Mon seul vaisseau put échapper; car j'avais coupé l'amarre dès que le massacre avait commencé à l'intérieur de la rade [1].

Si l'on veut un commentaire historique à cette légende, il suffit d'ouvrir le Périple d'Hannon : « Après un jour de navigation, nous atteignons l'entrée d'une sorte de lac intérieur; de grandes montagnes le dominaient, pleines de sauvages qui, vêtus de peaux de fauves, se mirent à nous jeter des pierres et à vouloir nous empêcher de sortir, οἱ πέτραις βάλλοντες ἀπήραξαν ἡμᾶς, κωλύοντες ἐκβῆναι [2]. » Il vaut donc mieux ne pas donner en pareille nasse et rester à portée de la mer libre. Sur une côte étrangère, une petite île, facile à explorer tout autour avant le débarquement, facile à occuper, à surveiller et à défendre après le débarquement, met à l'abri de pareils coups de main. Dans toutes les mers, les petites îles côtières, voisines d'un continent, deviennent, pour le commerce primitif, des appontements de garde aisée, mais aussi de relations commodes avec la grande terre, des places de commerce, d'excellents entrepôts. « A l'intérieur d'un golfe, continue Hannon, nous trouvons une petite île ayant cinq stades de tour; nous l'occupons et l'appelons Kerné [3]. » — « Kerné, dit Skylax, est devenue un marché phénicien; c'est là que viennent débarquer les Phéniciens; ils y laissent leurs *cargo-boats* (Skylax emploie le terme sémitique γαῦλος, exactement comme j'emploie le terme anglais) et ils s'y installent sous des tentes. Leurs vaisseaux déchargés, ils transportent leurs marchandises à la côte en face, sur des canots; ils vont les offrir aux Éthiopiens de la côte qui leur apportent de l'ivoire, des peaux et du vin [4]. »

Dans tous les pays neufs, d'Europe, d'Asie et d'Afrique, au mo-

1. *Odyss.*, X, 87 et suiv.
2. *Geog. Graec. Min.*, éd. Didot, I, p. 9.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 7.
4. *Id. ibid.*, p. 94.

ment où la civilisation grecque ou phénicienne les découvrit, le commerce se fit en de semblables entrepôts (Cf. Hong-Kong). Telle est cette île du Mont, νῆσος Ὀρεινή, que nous décrit le *Périple de la mer Érythrée* et où le trafic étranger installe ses magasins loin des coups de main indigènes : πρόκειται νῆσος Ὀρεινὴ λεγομένη, τοῦ μὲν ἐσωτάτου κόλπου σταδίους ὡς εἰς πέλαγος ἀπέχουσα διακοσίους, ἐξ ἀμφοτέρων δὲ τῶν μερῶν παρακειμένην ἔχουσα τὴν ἤπειρον, ἐν ᾗ νῦν ὁρμεῖ τὰ καταγόμενα πλοῖα διὰ τὰς ἐκ τῆς γῆς καταδρομάς· πρῶτον μὲν γὰρ ὥρμει κατ' αὐτόν τὸν ἐσώτατον κόλπον ἐν τῇ Διοδώρου λεγομένῃ νήσῳ παρ' αὐτὴν τὴν ἤπειρον, ἐχούσῃ πεζῇ τὴν διάβασιν, δι' ἧς οἱ κατοικοῦντες βάρβαροι κατέτρεχον τὴν νῆσον [1]. Ulysse, voulant donner aux Phéaciens une idée de la barbarie des Kyklopes, ne tarit pas d'ironie sur ces hommes qui, à l'entrée de leur rade, ont une petite île admirable et qui ne l'habitent ni ne la cultivent, mais l'abandonnent aux chèvres sauvages :

> Un peu en dehors de la rade s'étend une petite île, ni trop près ni trop loin de la terre. Elle est boisée, peuplée d'innombrables chèvres sauvages, que jamais marche humaine ne dérange, car personne ne les chasse, et jamais pâtre ni laboureur ne vient là. Toute l'année désert, sans labourage, sans semence, l'îlot ne nourrit que des chèvres : les Kyklopes n'ont pas de vaisseaux peints en rouge, pas de constructeurs qui, leur donnant une flotte, les ravitailleraient de toutes choses chez les villes des peuples et feraient de leur île une ville bien bâtie [2].

Ces Kyklopes sont en effet des barbares qui, de leur petite île, n'ont pas su faire une Tyr, une Milet, une Syracuse ou une Marseille. Les civilisés en usent autrement... En travers d'un détroit, entre deux grandes terres, l'avantage des îlots côtiers, entrepôts d'un double commerce, n'est pas seulement doublé. Pour ces marines à voiles, le détroit, passage forcé, est, par certains vents, le passage long ou dangereux; l'îlot qui le barre devient une relâche pour les navires marchands, une guette pour les pilleurs d'épaves ou les corsaires : dans l'*Odyssée*, l'îlot d'Astéris barre ainsi le canal entre Ithaque et Céphallénie, et c'est là que les pré-

1. Arrian. , *Peripl. Mar. Eryth.*, éd. Didot, p. 260.
2. *Odyss.*, IX, 116 et suiv.

tendants vont se cacher pour guetter le retour de Télémaque [1],

ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα,
μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,
Ἄστερις, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι· τῇ τόν γε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί.

IV. *Arbres et prairie.* — Plate et verdoyante, l'île a un nouvel attrait : dans ces mers bordées de roches, souvent il est difficile de tirer le navire à sec et de trouver pour le sommeil de l'équipage un lit de sable ou de gazon. Il faut une plage unie et un vallon verdoyant, des tapis de persil et de violettes, pour installer un campement confortable. Mais il faut aussi un « nombril », une guette, σκοπιή, d'où l'on puisse dominer l'île entière, un observatoire, περιώπη, d'où l'on puisse inspecter le pays environnant, la haute mer, le détroit et la côte voisine ; car il faut toujours rester en garde contre une agression et un débarquement des indigènes, διὰ τὰς ἐκ τῆς γῆς καταδρομάς, et il faut pouvoir donner le signal de la retraite aux équipages dispersés, réunir et armer tout son monde auprès du campement et des vaisseaux, en cas d'alerte ou d'attaque :

Nous arrivons, dit Ulysse, dans l'île Aiaiè : nous amenons notre vaisseau à la côte dans un port où peuvent reposer les navires. Nous débarquons et deux jours et deux nuits nous restons étendus sur la plage digérant notre fatigue et notre chagrin. Mais à l'aube du troisième jour, prenant ma lance et mon glaive pointu, je montai rapidement sur un observatoire, περιωπήν, pour voir si je percevrais trace d'activité ou son de voix humaines. Arrivé au sommet de cette guette, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν, je restai debout et voici que, dans la plaine aux larges routes, m'apparut une fumée [2].

Les *Instructions nautiques* nous signalent encore, en travers des détroits, les îlots et les promontoires rocheux, où « l'on pourrait accéder facilement aux parties les plus élevées de la falaise pour dominer le canal et signaler l'approche de tout navire » [3]. Je traduis ὀμφαλός par *point culminant*, et νήσῳ ἀμφιρύτῃ,

1. *Odyss.*, IV, 844-847.
2. *Odyss.*, X, 134-149.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591.

ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης, par *île cerclée de courants où se dresse un nombril de la mer*. D'ordinaire on traduit ὀμφαλος par *point central* et l'on imagine que, dans l'esprit du poète, l'île de Kalypso était le *nombril*, le centre des océans, comme Delphes fut plus tard, dans l'esprit des Hellènes, *le nombril*, le centre des terres. D'où vint aux Hellènes cette conception pour Delphes et cette explication du mot ὀμφαλός? nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais conception et explication sont postérieures aux poèmes homériques; car, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ὀμφαλός signifie simplement une *pointe arrondie*, un *boursouflement* : les boucliers n'ont pas rien qu'un seul ὀμφαλός à leur centre,

ἐν δέ οἱ ὀμφαλοὶ ἦσαν ἐείκοσι κασσιτέροιο
λευκοί, ἐν δὲ μέσοισιν ἔην μέλανος κυάνοιο [1],

ils ont dix et vingt *nombrils* pointant sur toute la surface et la périphérie. La Krète avait dans sa haute plaine la ville de Ὀμφάλιον, l'Épire et la Thessalie avaient aussi des villes Ὄμφαλιον. L'Écriture de même nous parle des peuples qui descendent des monts, *nombrils* de la terre [2].

Une île Haute, comme cette Νῆσος Ὀρεινή, l'Ile au Mont, dont nous parlait tout à l'heure le *Périple de la Mer Erythrée*, est donc préférable. Boisée, l'île est en outre un terrain de chasses et de coupes : le navire peut y refaire ses rames, son bordage, ses pieces endommagées; l'équipage, outre le bois nécessaire à la cuisine (et les portulans tout récents mentionnent encore les îles où l'on peut faire de l'eau et du bois [3]), y peut trouver de la viande fraîche. La chasse est même le premier souci des marins débarqués : Ulysse, sur la côte des Kyklopes, dans la petite île aux Chèvres, commence par tuer une centaine de ces bêtes : dans l'île de Kirké, c'est un cerf qui lui fournit le premier repas de ses équipages. Le navigateur fréquentera donc de préférence les îles boisées,

1. *Iliad.*, XI, 34.
2. *Jug.*, IX, 37; *Ézéch.*, XXXVIII, 12.
3. Voir un livre que nous citerons souvent : H. Michelot, *Portulan de la Méditerranée*, édition de 1824, p. 396.

et comme il lui faut différents bois pour réparer le bordage, les rames ou le mât de son bâtiment, il préférera encore les îles plantées d'essences variées, ormes, peupliers, cyprès, cèdres, sapins et autres essences résineuses : il lui faut du goudron pour calfater et pour enduire sa carène *noire*.

*
* *

Voilà toutes les raisons *topologiques* qui font de l'île de Kalypso un coin de paradis. Voyons maintenant la toponymie. D'avance nous pouvons affirmer que telle particularité étudiée tout à l'heure, arbres, oiseaux, sources ou cavernes, va nous donner des noms de lieux : toutes les marines ont leur *Pierre du Corbeau*, leur *Roche aux Mouettes*, leur *Ile des Pins*, etc. Les Grecs et les Latins avaient leurs *Ports de la Caverne*, Ἄντρων, *Spelunca*, leur *Ile des Éperviers*, Ἱεράκων νῆσος, *Accipitrum insula*, leur *Ile des Pins*, Πιτύουσσα, et leur *Port des Cyprès*, Κυπαρισσία, etc. Avant eux, on peut être sûr que leurs prédécesseurs avaient déjà ces noms. Si donc on peut faire l'hypothèse qu'avant les Grecs une marine sémitique occupa la Méditerranée, peut-être dans la plus vieille onomastique méditerranéenne devons-nous retrouver quelques-uns de ces vocables sémitiques. Pour l'un de ces noms, la recherche n'est ni longue ni difficile.

L'*Ile des Éperviers*, du monde grec et latin, était située au sud-ouest de la Sardaigne, dans la rade de Carloforte que fréquentaient et que fréquentent toujours les bandes de thon avec les bandes d'oiseaux de proie qui les suivent. Nous savons que ces côtes sardes avaient été visitées et colonisées par les Carthaginois et, peut-être, par les Phéniciens avant eux : Pline donne à l'Ἱεράκων νῆσος de Ptolémée le nom sémitique de *E-nosim* [1]. Le mot sémitique אי, *ai*, veut dire *île* : sous la forme *ai*, *e*, *i*, αἰ, ἐ, ἰ, on le retrouve comme syllabe initiale dans un grand nombre de noms insulaires des Grecs et des Latins; les géographes et les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* [2]

1. Plin., III, 7; Ptolém., III, 3, p. 193.
2. Pars prima, I, p. 184.

ont signalé les nombreuses îles méditerranéennes dont le nom commence par ce mot, *Ebusus*, *Aethalia*, *Aenaria*, *Igilium*, etc. Quant à *nosim*, l'orthographe sémitique de ce mot nous est donnée par une inscription punique trouvée en Sardaigne et parlant de cette même île des Éperviers : c'est נצם, pluriel de נץ, *nes* ou *nis*, qui en hébreu veut dire *épervier*. La transcription de Pline est exacte. Le *n* latin ou le ν grec sont l'équivalent du נ sémitique. Quant à la seconde consonne, צ, c'est une dentale-sifflante que tous les Sémites possèdent et que l'alphabet hébreu intercale entre le *p* et le *q*, mais que les Grecs et les Latins, impuissants à la prononcer comme nous-mêmes, ont rejetée de leur alphabet. De cette lettre unique, les Arabes en ont fait deux, une sifflante, *ṣad*, et une dentale, *ḍad*. Il semble bien que chez les Chananéens de l'antiquité cette lettre était susceptible aussi de deux prononciations : les Grecs l'ont rendue tantôt par une sifflante, tantôt par une dentale ; dans les deux mots Σίδων et Τύρος, c'est la même consonne initiale צ qu'ils rendent par un Σ d'un côté, par un T de l'autre. Nous avons donc la transcription régulière de נצם en *nosim* et nous pourrions transcrire le singulier נץ en *nes* ou *nis* : si nous ajoutons une terminaison latine et grecque, — ce que les Anciens font toujours en pareil cas, — nous aurons le doublet *nesus* ou *nisus*, νέσος ou νίσος = ἱέραξ, *accipiter*.

De même, on doit retrouver dans la plus vieille onomastique méditerranéenne quelques noms semblables à cette *Caverne des Sidoniens*, מערה צדנים. *Me'ara Sidonim*, dont parle l'Écriture [1]. La transcription grecque et latine de ce *me'ara* serait sans doute *megara*, μέγαρα. Il ne peut y avoir doute que pour la seconde consonne, ע, rendue par un γ ou un *g*. Cette consonne ע, qui occupe dans l'alphabet hébraïque la place de l'*o* dans les alphabets grec et latin, est une gutturale profonde, que nos gosiers sont inaptes à émettre et que les Grecs et les Latins furent incapables aussi, paraît-il, de prononcer : ils en firent le signe d'une

1. *Jos.*, XIII, 4.

voyelle. Dans l'alphabet arabe, cette consonne fut dédoublée comme le ע et donna deux lettres aussi, une gutturale rauque, le *gaïn*, et une gutturale très atténuée, le *'aïn*. Les deux noms de ces lettres arabes marquent la différence d'impression qu'elles produisent à nos oreilles : nous entendons le *gaïn* comme un *g* dur; le *'aïn* ne représente pour nous qu'une sorte d'hésitation, d'aspiration ou d'expiration que nous sommes incapables de noter et que nous négligeons le plus souvent dans la prononciation et dans la transcription des mots arabes qui le comportent. Le ע hébraïque et phénicien devait produire le même effet aux oreilles grecques ou latines. Tantôt rauque, il devenait, pour eux un γ ou un *g*, comme dans Γάζα, Γόμορρα, Φόγορ. Tantôt faible, il n'était pas perçu, — ex. : Ἀστάρτη, Ἰάζηρ, Ἰέους, Ἀβδίηλ, Ἑβραῖος ; dans le phénicien surtout, il devait souvent échapper à l'oreille, puisque les Phéniciens eux-mêmes négligeaient de l'écrire pour un grand nombre de leurs mots, comme בעל, *Ba'al*, qu'ils écrivent בל, *Bal*. Parfois aussi cette gutturale profonde donnait l'impression de la voyelle *o* par qui les alphabets grec et latin l'avaient remplacée et *Ba'al* devenait Βῶλος pour les Grecs, *Bolus* pour les Latins, Ἀγλιβῶλος, *Aglibolus*; de même Βόοζ, Νόεμα, Ὀβδίλλαμ, etc. Mais dans *me'ara*, il est plus probable que le ע devait être très perceptible, car il semble que nous ayons de ce mot un doublet grec : en Béotie, dans le pays de Kadmos, on donnait le nom de μέγαρον à des antres ou à des trous sacrés, que l'on ouvrait pour certaines fêtes et où l'on jetait des offrandes aux dieux, en particulier à Déméter : Μέγαρα, dit Hésychius, désigne les demeures souterraines et les gouffres, τὰς κατωγείους οἰκήσεις καὶ βάραθρα.

Enfin le nom de la source est le même dans toutes les langues sémitiques, עין, *'in*. Il nous est devenu familier depuis que les Arabes ont semé tout le long de la Méditerranée africaine leurs *Aïn-Amour*, *Aïn-Berka*, *Aïn-Salah*, *Aïn-Sefra*, etc. C'est ainsi du moins que nous transcrivons ce mot arabe, car le ع initial est faible et par conséquent nous ne pouvons le rendre exactement. Mais si la vocalisation arabe donne *aïn*, il est possible et vraisemblable que la vocalisation chananéenne avait adouci l'*a* et nous

voyons dans l'Écriture des *'Ein-Akore*, *'Ein-Rogel*, *'Ein-Giddi*, que Pline transcrit *Engadda*, et les Septante Ἐναγάλλειμ, Ἠναδδα, Ἐν-Ῥεμμών. Pour les Grecs, la transcription de ce mot pouvait aussi, comme nous l'avons expliqué plus haut, être *'in* ou *'oin*, suivant que l'on ne tenait pas compte du ע faible ou qu'on le rendait par un *o* : les sources du Sahara actuel s'appellent *In-Salah*, *In-Rhar*, etc.

On pourrait faire le même travail de translation pour tous les mots caractéristiques de notre site de Kalypso : l'ὀμφαλός homérique nous conduirait au טבור *tabour* hébraïque et peut-être aux monts insulaires Ἰ-ταβύριος ou Ἀ-ταβύριος qui sont les *nombrils* de Rhodes et de la Sicile, le ט initial étant rendu le plus souvent par le τ grec... Mais formons déjà un système toponymique avec les trois noms *nis*, *megara* et *'in*, que nous venons de trouver : on s'apercevra aussitôt qu'en réalité ce système figure dans l'onomastique de la Méditerranée primitive. Sur les côtes de Grèce, en effet, une ville de Μέγαρα a son échelle Νῖσα et sa déesse Ἶνω, et voilà qui mérite de nous arrêter, d'autant que l'histoire et la destinée de Mégare, envisagées du point de vue grec, sont tout à fait incompréhensibles.

Non seulement d'après la légende, mais encore d'après l'histoire certaine, Mégare a été quelque temps, au début de la période hellénique, une grande place de commerce, une grande puissance navale, une fondatrice de colonies. Or, dans la Grèce vraiment grecque, Mégare n'a jamais eu ce rôle, auquel, par la nature même de son pays, elle ne semble nullement destinée. Au milieu d'une petite plaine, que resserrent de toutes parts les montagnes arides, Mégare ne peut nourrir ni une grosse population ni un grand commerce : un peu de blé et de vin, un peu de bois et de goudron, c'est tout ce que les navires viennent charger en cet endroit. Mégare ne nous apparaît pas, d'autre part, comme un grand terme ou un grand carrefour de routes terrestres ou maritimes : pour la traversée de l'isthme, Corinthe est bien mieux située; pour la pénétration vers l'intérieur, Attique ou Béotie, c'est Éleusis ou le Pirée qui semblent le mieux placés. Du

point de vue grec, Mégare n'est donc rien et nous voyons bien, en effet, que Mégare, aux temps de la puissance grecque, n'a joué aucun rôle. Si, parfois, son nom est cité dans l'histoire vraiment grecque, c'est que son territoire et son peuple servent de terrain de rencontre aux armées ou aux intrigues des Spartiates et des Athéniens. Mais, sauf la notoriété que lui donnent les guerres de ses puissants voisins, Mégare n'est plus qu'un astre éteint dans le ciel de la Grèce hellénique. Et pourtant tous les Hellènes se souviennent qu'un instant elle a été maîtresse de la mer : ses marins s'en allaient jusqu'au fond du Pont-Euxin et de la mer Occidentale; certains prétendent même que ses colonies ont bordé la côte sicilienne et la route de la Kolchide.

Entre ces deux chapitres de l'histoire mégarienne, il y a contradiction, et l'on ne saurait trop insister sur cette contradiction. L'obscurité de Mégare aux temps historiques résulte de sa situation et de la pauvreté de son domaine. La grandeur maritime de Mégare aux temps archaïques est de prime abord si incompréhensible que, sans les textes formels de nombreux auteurs, on inclinerait à la nier. Je crois que nous avons ici l'un de ces faits préhelléniques que la topologie et la toponymie seules peuvent nous expliquer. Et le fait ici présent est par sa simplicité extrêmement typique. Considérons-le attentivement. Il va nous mettre sur la voie du seul genre de preuves qui me semblent irréfutables en ces matières : je veux dire les doublets toponymiques. Car on peut toujours discuter et nier la valeur d'une étymologie, quelque plausible qu'elle apparaisse. Mais le doublet me semble porter en lui son invincible justification. Quand une montagne maritime garde à la fois les noms de *Monte Santo* et de Ἅγιον Ὄρος, *la Montagne Sainte*, ce doublet nous permet d'affirmer : 1° le sens de ce nom de lieu ; 2° sa double origine grecque et latine et par conséquent l'existence de marines grecque et latine ayant connu ce promontoire. Si nous arrivions à découvrir dans les mers grecques et dans les poèmes homériques toute une série de doublets gréco-sémitiques, je crois que du coup bien des problèmes seraient résolus... Étudions Mégare.

II

λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς Λέλεγα ἀφικόμενον
ἐξ Αἰγύπτου βασιλεῦσαι...,
(Paus., I, 39, 6.)

Au fond du golfe Saronique, sur la côte est de l'isthme de Corinthe, à l'entrée du détroit qui contourne les rives occidentales de Salamine pour conduire à la grande baie d'Éleusis, on trouve une rade qui de tout temps a beaucoup servi aux petits voiliers. Cette rade, bordée à l'est par l'île de Salamine, à l'ouest par les rivages de l'isthme de Corinthe, s'ouvre très largement vers le sud ; du côté du nord, un chenal étroit et boueux la met en communication avec la baie d'Éleusis. C'est la rade ou baie de Mégare.

« A partir de Kalamaki (sur l'isthme de Corinthe), disent les *Instructions nautiques*, la côte, en allant dans l'est, est haute et forme la base du mont Gerania qui, à 4 milles 1/2 dans les terres, s'élève à 1.370 mètres au-dessus de la mer. Entre la pointe Théodoro, près de laquelle on voit une petite église, et l'île de Salamine, la côte se retire vers le nord et forme un enfoncement qui s'appelle la baie de Mégare, du nom de la ville bâtie sur une colline à 1 mille 1/4 du rivage. Dans cette baie on ne trouve aucun danger noyé et l'on trouve partout de l'eau profonde ; mais, sous voiles, il faut bien veiller à cause des violentes rafales qui se font sentir par les gros vents du nord[1]. »

Tel est, pour nos marins, l'aspect actuel des lieux. Mais, dans quelques détails tout au moins, cet aspect ne semble pas remonter à l'antiquité lointaine. Voici du moins quelques différences qu'en étudiant de près les auteurs anciens, on ne tarde pas à découvrir. Nos *Instructions nautiques* décrivent ainsi le chenal qui, du fond de la rade, conduit vers le nord et qui, actuellement, est seul à faire communiquer la baie ouverte de Mégare avec la baie fermée d'Éleusis : « L'approche de la baie d'Éleusis est bordée par des îlots qui, avec une longue langue

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 145.

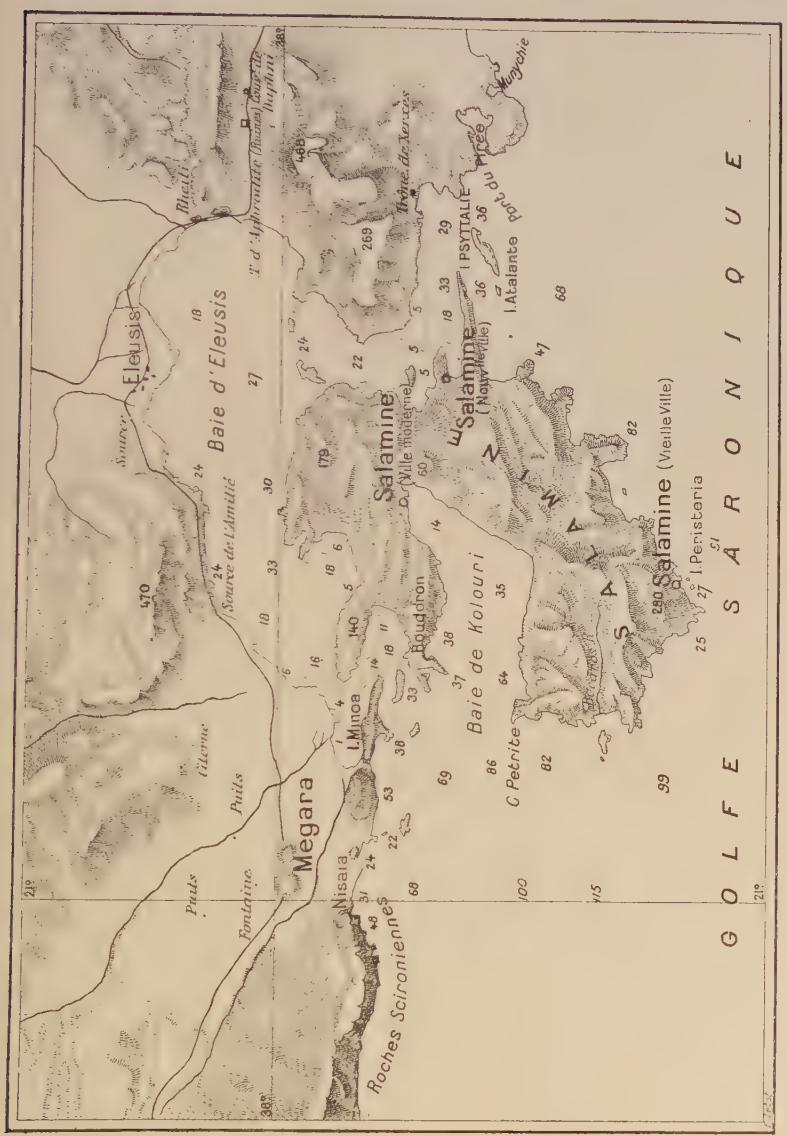
de terre projetée par le continent et recouvrant la pointe saillante de Salamine, forment un chenal étroit et tortueux menant dans la baie; ce chenal a des petits fonds, la plus grande profondeur y étant de 4 mètres, vase. »

Durant l'antiquité, il semble que ce chenal, unique aujourd'hui, ait été double. Les îlots qui le barrent, au nombre de quatre ou cinq aujourd'hui, devaient être plus nombreux alors; car la longue langue de terre projetée par le continent, dont parlent les *Instructions*, était une île aussi, et les alluvions l'ont ensuite rattachée à la côte mégarienne. C'est du moins ce qui ressort, pour moi, des textes anciens : je crois que cette île laissait alors un double passage, entre elle et Salamine, d'un côté, entre elle et la Mégaride, d'autre part. Mais je dois légitimer cette opinion par l'étude minutieuse d'un chapitre de Thucydide. Ce texte, qui me paraît être le document décisif, impose en effet des conclusions qui ne sont pas conformes aux identifications généralement admises[1].

Mégare, ville continentale, avait sur le rivage une échelle, Νίσαια. On est généralement d'accord pour localiser cette Nisaia au pied de la haute colline qui actuellement porte une église de Saint-Georges et qui garde encore les ruines d'une ancienne acropole: cette identification convient parfaitement aux sites actuels et aux descriptions antiques que nous verrons plus loin (sur la carte que je donne ici et qui a été faite d'après la carte de l'Expédition de Morée et d'après les cartes marines, il faut reporter un peu à droite le nom de Nisaia et l'attribuer à la haute colline presque conique qui domine les fonds de 53 mètres). Mais, sur la côte, Mégare avait aussi une île ou une presqu'île Μινώα : la discussion me semble toujours ouverte pour le site de cette île ou presqu'île Minoa. Les anciens nous en parlent tantôt comme d'une île, νῆσος, tantôt comme d'un promontoire, ἄκρα. La plupart des géographes modernes[2] retrouvent cette Minoa sur une toute

1. Voir Frazer, *Pausanias*, II, p. 540.
2. Voir Lolling, *Mitth. Athen.*, V, p. 1.

petite butte rocheuse (notre carte porte cette butte au-dessous



du nom *Nisaia*) qui, noyée aujourd'hui par les alluvions, se dresse dans la plaine, au bord de la mer, à l'ouest de Nisaia, entre

Nisaia et les roches Scironiennes. A la rigueur, je vois bien que cette butte put jadis être une île entourée d'eau ou de marais. Je comprendrais beaucoup moins le nom de promontoire appliqué à cette roche qui pointe vers le ciel, mais qui ne s'avance pas dans la mer ou qui, du moins, n'a jamais pu faire une saillie comparable à celle des promontoires voisins. Mais voyons les textes.

Thucydide connaît encore cette île sous le nom de νῆσος Μινώα. Deux chenaux la bordent alors : l'un, profond et large, la sépare de Salamine qui projette vers elle le promontoire de Boudoron; l'autre, fort étroit et sans profondeur, la sépare de la Mégaride. Ce dernier chenal n'est à vrai dire qu'une bande de marécages, au travers de laquelle un pont et une chaussée établissent la communication entre l'île Minoa et la terre mégarienne. Thucydide nous explique très clairement cet état des lieux : « Sous Nicias, fils de Nicératos, les Athéniens firent une expédition contre l'île de Minoa, qui gît au-devant de Mégare, ἡ κεῖται πρὸ Μεγάρων. Les Mégariens s'en servaient comme de forteresse, après y avoir construit une tour. Nicias voyait plusieurs avantages à l'acquisition de cette île : pour les Athéniens, la garde sur le chenal le plus étroit remplacerait utilement la garde qu'ils avaient au Boudoron et à Salamine (sur le chenal le plus large) ; les Péloponnésiens ne pourraient plus (derrière Minoa) masquer leurs incursions par mer et leurs envois, comme dans le passé, de trières ou de corsaires ; les Mégariens ne pourraient plus rien faire entrer dans leur port. Donc, au moyen de ses machines, Nicias renverse deux tours saillantes, s'ouvre ainsi le passage entre l'île et la terre, débarque et occupe l'île qu'il fortifie du côté de la terre, car une attaque de ce côté était facile, grâce à un pont qui, à travers le marécage, s'en allait de l'île au continent tout voisin. Ayant terminé cette œuvre en quelques jours et ayant ensuite laissé dans l'île des ouvrages fortifiés et une garnison, Nicias rentre vers Athènes avec son armée[1]. »

C'est par voie de terre que se fait l'expédition de Nicias,

1. Thucyd., III, 51.

ἐστράτευσαν, τῷ στρατῷ, dit Thucydide : dans cette période de la guerre, les Athéniens chaque année font une incursion en Mégaride, avec toutes leurs forces de terre, citoyens et métèques, πανδημεί, αὐτοὶ καὶ οἱ μέτοικοι, πανστρατιᾷ [1] ; quelquefois, quand la flotte athénienne est dans le voisinage, elle vient aussi prendre part à la réjouissance, et l'on coupe les oliviers, on brûle la moisson, on pille à cœur joie [2]. Mais cette expédition annuelle ne peut ravager qu'une partie de la Mégaride, la plaine comprise entre les monts d'Éleusis et les deux forteresses de Mégare et de Nisaia. Car Mégare est défendue par ses citoyens ; Nisaia est occupée par une garnison péloponnésienne que les Mégariens ont appelée : entre les deux forteresses, une ligne de Longs Murs maintient la communication. Ces Longs Murs, qui mettent les Mégariens de la ville dans la dépendance des Péloponnésiens du port, sont évidemment une barrière impossible à franchir pour l'invasion annuelle des Athéniens. Donc, la petite portion de Mégaride, comprise entre les Longs Murs, la mer et les roches Scironiennes, n'est pas ouverte à l'armée de Nicias : Minoa que Nicias attaque par terre ne peut pas être dans la situation que certains voudraient lui donner [3] ; elle n'est sûrement pas entre Nisaia et les roches Scironiennes : car Nicias arrêté par les Longs Murs ne pourrait pas l'atteindre.

Reprenons encore le texte de Thucydide. Les Athéniens veulent occuper Minoa pour plusieurs raisons : 1° Ils ont eu jusqu'ici l'habitude de garder l'entrée occidentale de la baie d'Éleusis par une garnison installée sur Salamine, au promontoire Boudoron : en cet endroit ils ont un fort, avec une station navale de trois vaisseaux, qui empêchent toute entrée et toute sortie de Nisaia, port de Mégare, φυλακὴ τοῦ μὴ ἐσπλεῖν Μεγαρεῦσι μηδ' ἐκπλεῖν μηδέν [4]. En face de ce poste athénien, les Péloponnésiens occupent Nisaia, où les Mégariens ont remisé dans leur arsenal

1. Thucyd., II, 31 ; IV, 66.
2. Thucyd., II, 31.
3. Cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 540.
4. Thucyd., II, 93.

quarante vaisseaux. Un jour les Péloponnésiens mettent à l'eau cette flotte mégarienne, enlèvent le poste de Boudoron, ravagent Salamine et menacent le Pirée[1]. La preuve est ainsi faite pour les Athéniens que le poste de Boudoron, sur l'entrée la plus large, ne suffit pas. A l'abri [de Minoa], λανθάνοντες, les Péloponnésiens de Nisaia peuvent renouveler leur sortie et, par le chenal le moins large, δι' ἐλάσσονος, refaire ce qu'ils ont déjà fait, οἷον καὶ τὸ πρὶν γενόμενον, c'est-à-dire menacer Athènes dans son territoire ou ses dépendances les plus immédiates, tenter une incursion de corsaires ou une expédition en règle contre Salamine, Éleusis ou le Pirée; 2° L'occupation de Minoa doit fermer plus étroitement encore le port de Mégare, c'est-à-dire Nisaia, aux ravitaillements par mer, τοῖς τε Μεγαρεῦσιν ἅμα μηδὲν ἐσπλεῖν.

Il faut donc que cette île de Minoa commande à la fois le détroit de Salamine et l'entrée de Nisaia. Et cette île n'est séparée de la Mégaride que par un étroit canal de marais ou de terrains bas sur lesquels on a pu établir une levée. Dans ces conditions, je crois que cette île est aujourd'hui le promontoire qui s'avance entre Nisaia et Salamine, « la longue langue de terre projetée par le continent ». Dès l'antiquité, par le travail des hommes, qui ont élargi leur levée, ou par le travail des torrents voisins, qui ont apporté leurs alluvions (dans ce golfe, la sonde ne descend qu'à 1 mètre), l'île est devenue un promontoire. Strabon décrit exactement l'état des lieux tel qu'il dut être de son temps : « Après les roches Scironiennes, s'avance la pointe de Minoa, ἄκρα πρόκειται Μινώα, qui forme le port de Nisaia. Ce Nisaia est l'échelle de Mégare, dont il est éloigné de dix-huit stades et à laquelle deux Longs Murs le rejoignent. Cette échelle s'appelait aussi Minoa[2] ». Au temps de Strabon, les alluvions, rattachant Minoa à la côte, ont fait que Minoa et Nisaia sont unies, confondues; elles ne forment plus qu'un bloc de roches et de plainettes, un seul promontoire avec un seul mouillage. Pausanias, qui vint

1. Thucyd., II, 94.
2. Strab., IX, p. 391.

ensuite, tout plein de lectures et de souvenirs classiques[1], rechercha cette île de Minoa, qui avait joué un si grand rôle dans la guerre du Péloponnèse. Il lui fallait une île. Il crut la retrouver dans l'un des îlots rocheux qui sèment encore la rade et le chenal, et il nota que, devant Nisaia, s'avance la petite île de Minoa, παρήκει δὲ παρὰ τὴν Νίσαιαν νῆσος οὐ μεγάλη Μινώα[2]. Mais ces îlots rocheux, séparés de la côte par de grandes profondeurs (pour l'un de ces canaux, les cartes marines donnent 21 mètres), ne sauraient représenter la marécageuse Minoa de Thucydide : l'erreur de Pausanias est certaine et s'explique facilement.

Donc, à l'origine, le chenal vers la baie d'Éleusis était double ; mais dès le v^e^ siècle avant notre ère, au temps de Thucydide, l'une des passes était à demi comblée, et dès le commencement de notre ère, au temps de Strabon, elle était close. Peut-être même, avant Minoa, d'autres îles avaient été soudées à la côte, qui jadis laissaient entre elles plusieurs autres passages. Cette côte de l'Isthme, en face de l'ancienne Minoa, ce pays de Mégare, est une plaine, marécageuse ou sèche, mais unie, d'où émergent quelques bosses rocheuses, véritables îlots noyés dans l'alluvion. (Sur la carte simplifiée et un peu schématisée que je donne ici, ne figurent pas quelques-unes de ces petites collines semées entre Minoa et les monts d'Éleusis, tout le long de la côte.) L'une de ces bosses, de forme conique, trempe encore dans la mer par l'une de ses pentes : c'est la colline de Saint-Georges, qui servait d'acropole au bourg de Nisaia, l'échelle de Mégare, et qui s'appelait elle-même Nisaia. Deux autres bosses, accouplées et situées à l'intérieur des terres, portaient autrefois la double acropole de Mégare : les maisons du village actuel couvrent encore leurs pentes[3].

*
* *

Mégare était la ville principale. Nisaia était l'échelle, ἐπίνειον,

1. Dans sa description de la Mégaride, une phrase semble empruntée presque textuellement à Thucydide : πάλαι γὰρ τῆς καλουμένης Ἑλλάδος, etc., I, 41, 8.
2. Paus., I, 44, 5.
3. Pour tout ceci, voir Frazer, *Pausanias*, II, p. 521.

le port, λιμήν, le chantier et l'arsenal, νεώριον. Minoa était la forteresse, la guette en travers du détroit. Pris dans son ensemble et dans ses détails, on comprend sans peine qu'aux temps helléniques ce site n'ait pas eu de grande importance. La plaine étant petite, étranglée entre le marais et la montagne, ἔστι δ' ἡ χώρα τῶν Μεγαρέων παράλυπρος καὶ τὸ πλέον αὐτῆς ἐπέχει τὰ Ὄνεια ὄρη[1], la capitale ne pouvait être ni très riche ni très peuplée : l'échelle par conséquent n'était pas un grand port. Le détroit de Minoa était de même peu fréquenté, car les Grecs, devenus navigateurs, avaient mis à profit les admirables situations du Pirée et de Corinthe. Le commerce de transit à travers l'Isthme faisait la richesse de l'une. Le commerce de l'intérieur, d'Attique ou de Béotie, descendait vers l'autre, et, la proximité du Pirée transformant toutes les habitudes, la baie d'Éleusis avait pour grande entrée et pour grande sortie, pour porte commerciale presque unique, non plus le détroit de Mégare, mais la passe du nord-est, le détroit de Psyttalie.

Mais ceci correspond à un état de commerce où les Grecs sont civilisés, navigateurs, où ils ne dépendent plus, pour leur trafic et pour leurs voyages, des marines étrangères. S'il fut un temps où cette indépendance n'exista pas, peut-être devons-nous supposer que le rôle et l'importance de notre site étaient tout autres alors. Prenez en effet la route commerciale qui vient de Béotie et qui, de Thèbes par Éleuthères et Éleusis, puis par le défilé de Daphni, conduit au Pirée les trafiquants et le commerce béotiens : elle pourra très bien suivre un autre tracé ; elle bifurquera d'Éleusis vers le sud et même se coudera tout entière vers Mégare.

A ce tracé, les indigènes trouveront leur avantage. Le port leur sera plus proche, même s'ils descendent par la grand'route jusqu'à Éleusis et s'ils longent ensuite la passe occidentale de Salamine (en réalité un chemin plus direct d'Éleuthères à Mégare traverse les monts sans descendre jusqu'à Éleusis et unit directement la mer du sud au village actuel de Koundoura) ; d'Éleu-

1. Strab., IX, p. 393.

thères à Mégare, les indigènes auraient vingt ou vingt-cinq kilomètres à peine ; d'Éleuthères au Pirée, ils en ont plus de quarante ou quarante-cinq ; et la passe de Daphni sur la route du Pirée est propice aux coups de main et aux rançonnements ; et, pour les bêtes et pour les gens, la route vers Mégare jalonnée de sources sera plus commode que le pourtour du golfe d'Éleusis, où l'on n'a pas d'eau : « On ne peut pas faire d'eau dans la baie, disent les *Instructions nautiques*, parce que les sources, qui font marcher les moulins de Rheiti, sont fortement imprégnées de nitre[1]. »

A ce tracé, les navigateurs étrangers trouveront aussi leur compte : notre île de Minoa, qui ferme le détroit, semble avoir été créée tout spécialement pour leur servir d'entrepôt. Elle est facilement abordable du côté de la mer. Près d'elle les vaisseaux peuvent mouiller et rester à l'ancre : « dans cette baie de Mégare, nous disent les *Instructions nautiques*, on n'a guère à redouter que les bourrasques du vent du nord » ; à l'abri de l'île, au sud de Minoa, les navires sont complètement couverts. Cette île est aussi du côté de la terre facilement abordable et facilement défendable à la fois : sur le marécage, qui fait fossé, on peut jeter un pont ou les piles d'un pont volant qui, relevé, clôt entièrement la forteresse. Minoa étant le débarcadère étranger, Nisaia et Mégare deviennent forcément le bazar ou l'avant-bazar des indigènes, le point où les échanges auront lieu, où les deux peuples et, s'ils parlent des langues différentes, les deux langues se rencontreront et se mêleront. Et si notre hypothèse est juste, l'onomastique locale gardera peut-être quelque trace d'une période bilingue. Et, de fait, l'onomastique de la Mégaride se présente à nous comme un mélange de noms grecs, que l'étymologie grecque explique sans peine, et de noms étrangers, dont la langue grecque ne peut nous rendre compte[2].

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 146.

2. Pour tout ceci voir Roscher, *Lexic. Myth.* : je préviens le lecteur, une fois pour toutes, qu'il trouvera dans Roscher les références exactes, que je ne puis donner chaque fois que je cite un nom légendaire ou divin. Cf. aussi Pausanias, I, 41 et suivant.

Dans l'antiquité déjà, les trois noms, Μέγαρα, Νίσαια, Μινώα, semblent n'avoir eu aucun sens pour les Hellènes, qui donnèrent à chacun d'eux une histoire ou une légende explicatives : de ces légendes combinées ou divergentes, on fit toute l'histoire primitive du pays. Nisaia avait pris son nom d'un héros qui jadis régnait sur toute la contrée : c'était *Nisos*, mari d'*Abrotè*. Nisos avait un cheveu de pourpre et l'oracle lui avait promis que son règne n'aurait pas de fin, tant qu'il conserverait ce cheveu. Mais le Crétois *Minos* vint attaquer la ville ; *Skylla*, fille de Nisos, s'amouracha de l'étranger et, pour lui assurer la victoire, coupa le cheveu paternel. Maître de la ville, Minos refusa d'épouser Skylla, qui se précipita dans la mer et fut changée en poisson ou dévorée par les oiseaux de mer. Nisos fut aussi métamorphosé : il devint l'un de ces aigles marins, qui chassent sur les flots, et il continua de poursuivre sa fille. Voilà pour Nisaia et Minoa. Quant à Mégare, on racontait que le héros *Megareus*, son fondateur, était venu de Béotie, qu'il était fils de Poseidon ou d'Onchestos et qu'il était devenu l'allié de Nisos par le mariage de sa sœur Abrotè [1]. Notons bien ces relations de Mégareus, — l'un de ses fils Evippos fut encore tué par le lion du Kithéron, sur la route d'Éleuthères dont nous parlions plus haut, — avec la Béotie où les antres sacrés s'appellent des μέγαρα. A Mégare, Déméter avait l'un de ces *mégares*. Ce mégare était dans la partie haute de la ville, sur le sommet de l'Acropole que l'on nommait *Karia*, en souvenir du héros Kar, fils de Phoronée ; ce héros Kar régna jadis en cet endroit et c'est lui qui fonda le sanctuaire.

Quand on dresse la liste de ces noms, il semble bien que l'on ait ici toute une série de doublets gréco-sémitiques. Μέγαρα, qui signifie l'*antre*, *le trou*, *la caverne*, est une transcription exacte, — nous l'avons vu, — du sémitique מערה, *megara*, qui a le même sens. Sur la côte sicilienne, un peu au nord de Syracuse, une ville porte aussi le nom de Μέγαρα. Elle passe pour l'une des premières fondations grecques. Mais Thucydide nous prévient qu'avant les

1. Paus., I, 39, 2 ; I, 26, 6.

Grecs, les Phéniciens avaient occupé sur *tout* le pourtour de l'île les promontoires et les îlots côtiers. Les *Instructions nautiques* nous décrivent ainsi la rade de Mégara : « Les falaises forment plusieurs criques et l'on y voit de nombreuses grottes ; à 3 encâblures vers le nord, se trouve le rocher *Grotta Santa*, élevé de 11m,5 et percé d'un trou à la base[1]. » Cette Μέγαρα sicilienne s'appelle aussi Μεύρα et ce second nom nous serait expliqué par la double prononciation que nous avons reconnue au ע sémitique, tantôt guttural et traduit par un γ, tantôt faible et négligé dans les transcriptions grecques ou latines. Μέγαρα était aussi le nom d'un quartier de Carthage. Μέγαρα était encore le nom d'un bourg syrien, dont nous parle Strabon : dans la région d'Apamée, il relevait d'Apamée, εἰ συντέλουν εἰς τὴν Ἀπάμειαν[2]. Cette région d'Apamée[3] est semée à l'heure actuelle de *cavernes* : *ma'arra* ou *ma'arrat*, disent les Arabes, *Ma'arra-en-Noman*, *Ma'arrat Maṣrin* ; *maarret* ou *meguaret*, disaient les Croisés, pour qui *Ma'arra-en-Noman* était *la Maarre*, et *Ma'arrat Maṣrin* la *Meguaret Meserin* : κώμη Μαγαραταρίχων ὀρῶν Ἀπαμέων, disent les inscriptions gréco-romaines[4]. Nous retrouvons ici la même alternance que sur la côte sicilienne : Μέγαρα et Μέαρα ou Μέυρα.

Nisos, changé en oiseau de proie qui chasse sur la mer, nous ramène aussi au doublet gréco-sémitique que nous avons découvert plus haut, νίσος = ἱέραξ = *accipiter* = נץ *nes* ou *nis*.

Karia, dit Pausanias, est l'acropole de la ville, τὴν ἀκρόπολιν ἐς ἡμᾶς ἔτι καλουμένην Καρίαν : c'est la vieille ville, la ville par excellence, la πόλις tout court comme à Athènes, ἐν τῇ νῦν Ἀκροπόλει, τότε δὲ ὀνομαζομένῃ πόλει[5]. Or la traduction exacte de πόλις en hébreu

1. *Instruct. naut.*, n° 730, p. 260.
2. Strab., XVI, 752.
3. Je dois tous les renseignements qui vont suivre à M. René Dussaud, dont les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les explorations syriennes.
4. *C. I. L.*, V, 8732.
5. Cf. H. Lewy, *Die Semit. Fremdwörter*, pp. 141, 142. Ce livre et l'étude de M. Muss-Arnolt, *Semitic Words in Greek and Latin*, Amer. Philolog. Assoc. 1892, me serviront à toutes les pages : j'y renvoie une fois pour toutes.

serait קריה, que le texte hébraïque actuel vocalise *Kiria*, mais dont l'ancienne vocalisation était sûrement *Karia* : l'arabe dit *Karia* et, dans les Septante et la Vulgate, on trouve Καρία, *Caria*, comme transcriptions de certains noms propres où nous avons maintenant *Kiriat-Iarim*, *Kiriat-Sepher* : Καριασσώρ, Καριαθιαρείμ, disent les Septante et les lexicographes. Le ק initial est rendu par un κ : les Grecs aux temps historiques en effet n'avaient pas gardé cette lettre ק, que les Latins avaient conservée entre le *p* et le *r* et qui est devenue notre *q*. Il semble bien que d'ordinaire la transcription du ק en κ soit la règle : קדש donne Κάδης, קדבואל Καδμιήλ, קרקר Κάρκαρ, קרתה Καρθά, et קרת־חדשת Καρχηδών, *Carthago*, la *Ville Neuve*.

L'onomastique mégarienne semble contenir beaucoup d'autres doublets encore. La légende de Mégare connaît deux frères jumeaux, qu'elle nomme Λέαρχος et Μελικέρτης : le premier a un nom grec qui signifie *Chef du Peuple, Roi de la Ville*; le nom du second a toujours été rapproché d'une épithète de l'Héraklès tyrien מלקרת, *Melkart, le Roi de la Ville*, ἀρχηγέτης, traduit l'inscription bilingue de Malte[1]. *Melkart*,-Μελικέρτης est bien le jumeau de Λέαρχος. Melikertès, s'étant précipité dans les flots avec sa mère Ino, fut transporté par un dauphin à l'isthme de Korinthe, où désormais il reçut des honneurs divins sous le nom de Παλαίμων ou Παλέμων. Ce dieu, monté sur un dauphin, nous reporte encore aux cultes de Syrie[2] et, si Melikertès est un équivalent de Λέαρχος, *Pal-emon* ou *Bal-emon* est de Λέαρχος la traduction la plus exacte : בל, *bal*, en effet, signifie *le maître*, ἄρχος, et המון, *emon*, signifie *la foule*, *le peuple*, λαός, dans tous les sens que donnent au mot λαός les poèmes homériques : foule, multitude confuse ou multitude ordonnée, armée. Le mot המין dans l'Écriture a tous ces mêmes sens. La transcription en αιμων est correcte de tous points : ה = *e*, *ai*, מ = *m*, ו = *o*, ω, נ = *n*. La transcription de בל en *Pal* ne souffre qu'une difficulté, à première vue. Mais le ב sémitique ne semble pas avoir été l'équivalent exact

1. Cf. *C. I. S.*, I, n° 122.
2. Cf. V. Bérard, *Origine des cultes arcadiens*, p. 98 et suiv.

du β grec. Nous avons déjà vu que les Grecs rendent le plus souvent le ב par un π, un φ, un μ, ou par les doubles consonnes μβ, μπ, μφ, etc. Nous connaissons déjà[1] les exemples Ἄβραμ et Ἀμβραμ, Γαβάηλ et Γαμάηλ, etc. ; nous verrons de même Πάχυνος au lieu de Βάχυνος : אזוב, *azob*, a donné ὕσσωπος... Dans l'inscription bilingue de Malte[2], les titres de l'Héraklès Archégétès sont en phénicien *Adon Melkart Bal-Sour*, *Dominus Rex-Urbis Herus-Tyri* : sur cette côte mégarienne, Melkart-Melikertès était Bal-Emon, *Herus Populi*, Λέαρχος, Παλαίμων.

Autres doublets : sur la route de Mégare à Éleusis, on rencontrait le tombeau d'une nymphe Ἀλόπη que l'on disait fille d'un certain Κερκύων. Kerkyon, brigand de grand chemin, exerçait sa profession non loin de là, à l'entrée du défilé, qui s'allonge entre la mer et la montagne et qui conduit de Mégare à Éleusis : près de la source d'Alopè, on montrait la Palestre de Kerkyon, l'endroit aplani où Kerkyon forçait les passants à lutter contre lui et égorgeait les vaincus[3]. Or cette source d'Alopè s'appelait aussi la *Source de l'Amitié*, Φιλότης[4] : en hébreu, la traduction la plus exacte de φίλος serait אלוף, *alop*. D'autre part le mot hébraïque קרקע, *kark'a*, désigne tous les sols unis, toute surface plane, plaine, fond de la mer ou terrasse de maison, ἔδαφος, traduisent les Septante. Ce mot se rencontre comme nom propre dans l'onomastique palestinienne. La transcription en Κερκύων pour le début du mot, κερκ, va de soi : pour la fin du mot, il faut penser, je crois à quelque déterminatif qui, ajouté à *Kerk*, nous donnerait *la Plage de...*, l'*Arène de...* Or le Kerkyon de la légende avait pour premier caractère son injustice envers les étrangers, ἄδικος ἐς τοὺς ξένους[5]. La traduction exacte de ἀδικία serait le mot hébreu עון, עין, *'aoun* ou *'ouon*, avec un ע initial que les Grecs ont pu ne pas rendre dans leur transcription : קרקע־עין, *Kark'-ouon*, Κερκύων, nous donne-

1. Voir le numéro précédent de la *Revue*.
2. *C. I. S.*, I, nos 122 et 423.
3. Paus., I, 39, 2.
4. Cf. Hesych., *s. v.*
5. Paus., I, 39, 2.

rait la *Plage de l'Injustice*. A côté de la Source de l'Amitié, on imagine facilement la raison de cette onomastique : quelque bagarre était survenue à l'entrée du défilé, au bord de la mer, entre étrangers et indigènes, puis, la dispute s'étant arrangée, l'amitié s'était rétablie dans quelque sacrifice ou quelque banquet auprès de la source voisine.

Peut-être la *Source de l'Amitié* aurait-elle un pendant symétrique dans telle autre source mégarienne. L'Écriture cite un puits, nommé באר־שטן, *Beer-Sithna*, le Puits de la Dispute : « Les serviteurs d'Isaac, dit la *Genèse*[1], creusèrent dans la vallée et ils y trouvèrent un puits d'eau vive ; mais les bergers voisins les attaquèrent en disant : « Ce puits est à nous », aussi l'appela-t-on le Puits de l'Injustice, *Beer-Eseq*. Alors ils creusèrent un autre puits, pour lequel on eut encore une dispute, d'où son nom de *Beer-Sithna*. Ils allèrent plus loin et creusèrent un nouveau puits, pour lequel on n'eut pas à se battre et que l'on nomme *Beer-Rekhobot*. » Les nymphes Σιθνιδες président aux sources de Mégare, — καὶ ὕδωρ ἐς τὴν κρήνην ῥεῖ καλούμενον Σιθνίδων νυμφῶν[2] : — elles ont pris, je crois, leur nom d'une pareille *'In-Sithna*. De ces nymphes Sithnides, les Mégariens savaient seulement qu'elles étaient indigènes et que l'une d'elles avait eu de Zeus un fils nommé Mégaros. Cette parenté entre Mégaros et la source Sithna nous conserve le souvenir traditionnel, la traduction légendaire de la Source à la Caverne, κρήνη ὑπὸ σπείους, que nous avions tout à l'heure dans l'*Odyssée* : en poursuivant la route qui, de Mégare, monte par la Source de l'Amitié vers la Béotie et vers la ville de Kadmos, on rencontre de même la Caverne et la Source d'Antiope, σπήλαιόν οὐ μέγα καὶ παρ' αὐτὸ ὕδατος πηγὴ ψυχροῦ[3].

Continuons cette revue des doublets. Une autre légende mégarienne ramène à un autre détail de notre description odys-

1. *Gen.*, xxvi, 19 et suiv.
2. Paus., I, 40, 1.
3. Paus., I, 38, 9.

séenne. Les sources de Kalypso versaient à la mer leur onde blanche,

κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ[1].

Les sources méditerranéennes, grecques surtout, peuvent en effet se diviser en deux classes. Les unes, sortant des lèvres de la roche et coulant sur la pierre ou sur les détritus calcaires, sont claires, limpides, blanches. Les autres, dormant dans les alluvions marécageuses qui bordent les monts côtiers, apparaissent comme des yeux ronds, profonds, noirs : ce sont les sources noires ou bleues, telle la Source Noire de l'île de Pharos, dont Ménélas parle à Télémaque,

ἀρυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ[2],

ou telle encore la Source Κυάνη, qui s'épanche dans le fond marécageux du golfe de Syracuse[3]. A Mégare, la mère des deux jumeaux Léarchos et Mélikertès est une nymphe de la race de Kadmos : elle s'appelle Ἰνώ et elle descend de Béotie en Mégaride pour se jeter à la mer; elle y devient Λευκοθέα, *la Déesse Blanche*. Les Mégariens avaient cette légende en commun avec les Béotiens et les Corinthiens; de bonne heure elle était entrée dans la mythologie générale des Hellènes : l'*Odyssée* connaît déjà « la fille de Kadmos, Ino la déesse blanche, qui jadis était une mortelle et qui maintenant dans la mer jouit des honneurs divins »[4]. On retrouve cette fille de Kadmos sur les côtes à pourpre de la Laconie, où elle apparaît à presque toutes les aiguades. On l'adore à Épidaure Liméra, à Brasiai, à Leuktra, à Thalamai. Il faut noter qu'elle ne quitte jamais la côte et qu'elle s'y trouve voisine de noms de lieux typiques : « Non loin d'Épidaure Liméra, est l'eau que l'on appelle d'Ino, Ἰνοῦς καλούμενον ὕδωρ, nappe peu étendue, mais très profonde, dans laquelle, au jour de la fête d'Ino, on jette des μάζας » (et ceci, nous l'avons vu à propos de Pylos,

1. *Odyss.*, V, 70.
2. *Odyss.*, IV, 359.
3. Diod. Sic., IV, 23, 5.
4. *Odyss.*, V, 333-335.

est peut-être un mot sémitique emprunté par les Grecs : מצה, *masa*, dans l'Écriture, désigne le pain sans levain, comme le μάζα des Grecs). « Non loin de là, est le promontoire Μινώα abritant un golfe semblable à toutes les anfractuosités laconiennes, mais ici la plage est couverte de coquilles très belles et très variées de couleurs[1]. »

Je croirais volontiers que cette fille de Kadmos, adorée près des sources, est bien une descendante des Phéniciens, car elle n'est que la Source phénicienne, *'In*, dont le nom sémitique fut par les Grecs orné d'une terminaison hellénique : cf. les noms de Néréides, Σπείω, Δώτω, Πρώτω, Κύμω. Et *Ino* est la mère de Μελικέρτης-*Melkart*, parce qu'ici comme à Gadès, les navigateurs sémitiques avaient leur Source de Melkart, עין־מלקרת, *'In-Melkart*, κρήνη ἐν τῷ Ἡρακλείῳ τῷ ἐν Γαδείροις[2] : la légende nous offre la parenté analogue de Skylla, et de Nisos. Nous avons expliqué comment *Nisos* est l'épervier ou l'aigle marin. Skylla, fille de Nisos, maudite par son père après sa trahison, avait été jetée à la mer par Minos, son perfide amant. Son corps avait été poussé par les flots vers le promontoire Σκυλλαῖον, qui marque au nord d'Hydra l'entrée du golfe Saronique. Mais là, on ne montrait pas son tombeau : les oiseaux de mer avaient déchiré son cadavre[3]. Dans toute la Méditerranée antique, un grand nombre de promontoires portent les noms de Σκύλλα, Σκυλλαῖον, Σκυλλάκιον ou Σκυλλήτιον. Sous ces formes peu différentes, ce nom présentait un sens pour les oreilles grecques : c'était la Pointe du Chien (σκύλιον, σκύλαξ) ; le monstre du détroit de Sicile, Skylla, avait une ceinture de chiens marins, ou elle aboyait comme un jeune chien :

...φωνὴ μὲν ὅση σκύλακος[4].

Il est possible que, pour certains caps, cette explication soit la bonne : toutes les marines ont leurs caps du Chien, du Lion, du Taureau, etc. Mais il est non moins possible qu'il n'en soit pas

1. Paus., III, 23, 5-7.
2. Strab., III, 172.
2. Paus., II, 34, 7.
3. *Odyss.*, XII, 79 et 231.

toujours ainsi, et, quelquefois, peut-être faudrait-il examiner de près cette étymologie populaire. L'*Odyssée* nous dit que Σκύλλα est une Pierre,

πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξεστῇ ἐικυῖα,

c'est une pierre chauve qui semble rabotée et polie. L'épithète, que le poète réserve à Σκύλλα, est πετραίη. Cette épithète ne se rencontre qu'en cet endroit de tous les poèmes homériques. Or Helbig nous a prévenus : « l'épithète homérique exprime la qualité essentielle, le caractère de l'objet ». Skylla la pierreuse, Skylla la pierre, est donc un rocher[1] : le cap Σκύλλαιον du détroit de Messine est en effet une haute pierre avancée dans la mer, dit Strabon, τὸ Σκύλλαιον, πέτρα χερρονησίζουσα ὑψηλή[2]. De même, sur la côte du Bruttium, le point que Strabon appele Σκυλλήτιον, Σκύλαιον ou Σκυλάκιον, est « une pointe aigüe et escarpée, disent les *Instructions nautiques*[3], émergeant d'une côte basse et sablonneuse »; les marins actuels l'appellent *Pointe de Staletti* : *navifragum Syllaceum*, dit Virgile[4]. De même, encore, le cap Σκύλλαιον d'Argolide, le cap *Skyli* actuel, est l' « extrémité de la haute chaîne de montagnes qui forme la pointe sud-est du golfe d'Athènes »[5] : c'est un haut promontoire abrupt, un perchoir pour les oiseaux de mer qui dévorèrent Skylla. Pline cite deux autres Σκυλλία ou Σκύλλα qui, toutes deux, d'après lui, étaient des îles désertes de l'Archipel nord, l'une près de la Chersonnèse de Thrace, l'autre entre cette Chersonnèse et Samothrace[6].

Dans l'Archipel nord, les *Instructions nautiques* signalent sur la côte ouest de Lemnos deux rochers déserts qu'elles appellent Skylax : il est possible que nous ayons ici la seconde des îles de Pline. Mais, pour la première, il semble que notre auteur se soit trompé et qu'au lieu d'une île près de la Chersonnèse, nous

1. *Odyss.*, XII, 86.
2. Strab., VI, p. 257.
3. N° 731, p. 116.
4. *Aen.*, III, 553.
5. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 135.
6. Plin., IV, 12, 14 et 23.

ayons un promontoire de la Chersonnèse. Du moins, au milieu des Dardanelles, sur la presqu'île de Gallipoli, les Grecs connaissaient un tertre, un *amer* naturel (comme disent les marins pour désigner un point de mire), qu'ils appelaient le *Tombeau du Chien*, Κυνὸς Σῆμα, ou le Tombeau d'Hécube, Ἑκάβης Σῆμα. C'était, sur un promontoire, une butte qui semblait faite de main d'homme. Une légende expliquait ainsi ce double nom : « Les Grecs emmenaient Hécube qui les injuriait. Ils la débarquèrent à cet endroit, la lapidèrent et firent sur elle un tertre, κολωνὸν. Puis, ayant écarté les pierres, ils ne trouvèrent plus à sa place qu'une chienne, σκύλλαν, aux yeux de feu[1]. »

Cet usage de la lapidation, si fréquent chez les Sémites, étonne toujours un peu chez les Grecs, qui ne semblent l'avoir adopté que pour certains crimes religieux. En hébreu[2] c'est le verbe סקל, *sakal*, qui signifie *lapider* et le substantif, formé suivant la règle générale qui de *pakad* donne *pekouda*, de *basar*, *besouru*, de *gabar*, *geboura*, etc., nous donnerait סקולה *sekoula*, Σκύλα, qui signifierait *la pierre* ou *le tas de pierres*. Prenons, en effet, pour point de comparaison un synonyme de סקל, le verbe רגם *ragam*, qui dans toutes les langues sémitiques veut dire aussi *lapider*; les Hébreux en tirent רגמה *rigma*, les Arabes *ragamoun* et *rigamoun*, qui signifient *pierre dressée* et *tertre de pierres*, κολωνός, dirait le scholiaste.

De *sekoula*, les Grecs me semblent donc avoir tiré leurs Σκύλλα, Σκυλλαῖον, etc. : le travail du calembour ou de l'étymologie populaires inclina peu à peu le mot sémitique vers un mot grec σκύλλα, σκύλιον, *chien*. Je demande un crédit passager pour cette étymologie de Skylla. L'étude de l'*Odysseia* nous fournira beaucoup d'autres raisons d'être absolument sûrs de l'exactitude du doublet homérique Σκύλλα = πέτρη. La Skylla homérique rentre dans la série des monstres et des pays visités par Ulysse. Tous ces monstres et tous ces pays ont des noms étrangers au grec, Χάρυβδις, Αἰαίη, Αἰολίη. Mais toujours le contexte du poème nous

1. Cf. Schol. Eurip., *ad Hecub.*, v. 1243 et suiv.
2. Cf. Gesenius, *Handwört.*, s. v.

explique ces noms par une épithète ou par un doublet grecs : Χάρυβδις ὁλόη, Σκύλλα πετραίη, Αἰαίη νῆσος κίρκης, etc. C'est la règle pour toute l'*Odysseia*, et l'Errement d'Ulysse devient par l'étude de ces doublets un périple phénicien de la Méditerranée occidentale.

La Skylla mégarienne, Σκύλλα Νίσου, est donc la *Pierre de l'Épervier*. La Skylla d'Argolide est la *Pierre des Oiseaux*, et nous allons retrouver son vrai nom sémitique. La Skylla homérique est la *Pierre Coupée*, πέτρη περιξεστή, ou, comme dit Homère, Σκύλλα Κρατα ίς : à l'autre extrémité du détroit de Messine, les Grecs ont leur *Pierre Blanche*, Λευκοπέτρα. C'est je crois la légende mégarienne qui nous donnerait l'original sémitique complet de notre *Pierre des Oiseaux* de l'Argolide. Nous en avons déjà le premier terme, Σκυλλαῖον-*Skoula*. Mais Skylla, fille de Nisos, a pour mère Ἀβρώτη, nom tout aussi peu compréhensible en grec que Νῖσος. Or l'épervier, *nis*, ἱέραξ, passe dans les poèmes homériques pour le plus léger, le plus rapide, ὤκιστος, ἐλαφρότατος, des êtres ailés, πετεηνῶν[1]. La traduction exacte de πετεηνῶν (πέτομαι, *je vole*) dériverait, en hébreu, de la racine אבר, *abar, voler*, et les Chypriotes avaient dû emprunter à leurs voisins de Syrie ou aux navigateurs de Tyr le mot ἄβαρται, qui dans leur dialecte signifiait *oiseau*, car Hésychius nous dit ἄβαρται · πτηναί · Κύπριοι[2]. Dans la Bible, chaque fois qu'il est question de l'épervier, *nis*, on vante ses ailes épandues, אבר, *aber*, au singulier, אברות, *abrot*, au pluriel : le promontoire de l'Argolide, où les oiseaux dévorèrent Skylla et que les Grecs continuèrent à nommer Σκυλλαῖον et les modernes *Skyli*, devait être une *Skoula Abrot*. Je crois qu'Ἀβρώτη, femme de Nisos, vient aussi de là : auprès de Nisaia, qui est la *Pierre de l'Épervier*, nous avons l'autre petite butte bordant la plage, entre Nisaia et les Roches Scironiennes ; cette butte, comme nous l'avons vu, est l'endroit où faussement on place Minoa : ce devait être à l'origine une *Roche* ou un *Cap des Oiseaux*. Je croirais plutôt à un *Cap* ou à un *Nez* des Oiseaux : « D'où vient, dit Plutarque, le vêtement ἀφάβρωμα des Mégariennes?

1. *Iliad.*, XV, 237 ; *Odyss.*, XIV, 86, etc.
2. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 8.

Nisos, ayant perdu sa femme Abrotè, ordonna qu'en signe de deuil les Mégariennes portassent éternellement le même vêtement qu'elle, et il donna à ce costume le nom de ἀφάβρωμα en souvenir de Ἀβρώτη. Dans la suite, il semble que la divinité ait voulu perpétuer ce souvenir, car, les Mégariennes désirant changer de modes, l'oracle le leur défendit toujours[1]. » Il restait donc aux Mégariennes un costume ἀφάβρωμα, qui remontait, disait-on, jusqu'aux temps de Nisos et d'Abrotè. Or אפ־אברות, *Aph-Abrot,* signifierait le *Cap* (mot à mot : *le Nez*) *des Oiseaux.*

Voilà donc une grande partie de l'onomastique mégarienne qui, par cette sûre méthode des doublets, nous est clairement expliquée. Reste encore le promontoire ou île Μινώα dont le nom, incompréhensible aussi pour les Grecs, avait été une belle source de contes. Avec ce promontoire, un nouveau personnage légendaire entre en scène : c'est Minos le thalassocrate.

* * *

Le nom de Μινώα est très répandu dans la plus ancienne toponymie méditerranéenne : de Syrie en Sicile, on le trouve sur toutes les côtes. Partout les Grecs y voulurent reconnaître une trace de leur légendaire Minos. C'était Minos qui avait fondé la Μινώα arabe, la Μινώα syrienne (plus tard Gaza) et les deux Μινώα de Crète, l'une dans la rade de la Sude, l'autre dans le golfe de Mirabello. C'est à la thalassocratie de Minos que l'on attribuait les Μινώα d'Amorgos, de Paros, de Siphnos et enfin la Μινώα sicilienne. Cette dernière s'appelait aussi Μάκαρα ou Ἡράκλεια et, depuis longtemps, on lui a rapporté les monnaies puniques avec l'exergue *Ros Melqart, Cap de Melqart*, en faisant remarquer que Μάκαρα et Ἡράκλεια doivent être l'adaptation et la traduction grecques du mot phénicien *Melqart.* Μάκαρα Μινώα nous renverrait donc à tel port des côtes provençales, *Hercules Monoecus*, Ἡρακλῆς Μόνοικος, adaptations romaine et grecque de *Melqart Menoakh* מלקרת־מונח, *Melqart qui donne* le *Repos.* Je ne discute pas ici la valeur de cette étymologie pour Monaco. Mais la transcription grecque de *Menokha* en Μινώα me semble très régulière :

1. Plutarque, *Quaest. graec.*, XVI.

dans la Bible, le père de Samson, *Manokha*, est devenu Μάνωε pour les Septante. C'est que la consonne sémitique ח, que nous rendons par *kh*, est une aspiration dont les Latins firent leur *h*, dont les Grecs firent une voyelle η, aux temps historiques, après l'avoir employée comme signe de l'aspiration. Cette consonne, dédoublée par les Arabes, leur a donné deux aspirations, l'une forte et roulée que nous pouvons figurer par *kh* ou *khr* (elle est en tête du mot que nos journaux ont transcrit par *Khoumirs* ou *Khroumirs*), l'autre atténuée, que nous sommes incapables de rendre dans nos langues où l'aspiration a virtuellement disparu. Les Hébreux et les Phéniciens devaient aussi donner deux valeurs à leur ח, ce qui explique que, dans leurs transcriptions, les Latins et les Grecs tantôt l'ont rendue par un χ, un *h*, ou un signe d'aspiration, esprit rude ou esprit doux, et tantôt l'ont entièrement négligée : חבור a donné Χαβώρας et Ἀβόῤῥας, חבקוק Ἀμβάκουκ, חבר Χάβερ et Ἄβαρ, אחאב Ἄχαβ, אחינדב Ἀχίναδαβ et Αἰναδαβ, נחום Νάουμ, נחשן Ναάσων, etc. *Manokha* a donné aux Septante Μανώε, de même que יהוחנן a donné Ἰωάννης. On admettra donc sans peine que *Me* ou *Minokha* ait donné Μινώα, et nous aurons dans notre νῆσος Μινώα, une אי־מנוחה, *I-Minokha*, de la même forme que ces *Beth* ou *Makom Minokha*, *la Maison* ou *le Lieu du Repos*, *de la Halte*, οἶκος ἀναπαύσεως, τόπος τῆς καταπαύσεως, comme traduisent les Septante.

Pour expliquer ce nom étranger qu'ils ne comprenaient plus, les Grecs firent intervenir leur roi Minos : ainsi en ont-ils toujours usé en pareil cas. C'est par de tels moyens, — en prenant un nom étranger et en l'inclinant à un de leurs noms historiques ou légendaires, — qu'ils ont peuplé la mer orientale et occidentale de leurs colonies. Chaque fois que l'on rencontre une de ces prétendues colonies grecques sur la côte d'Espagne, Ῥόδος ou Ζάκυνθος, d'Italie, Κύμη, de Sicile, Νάξος ou Μέγαρα, de Syrie, Ῥόσος, et de Chypre, Σόλοι, il faut être en défiance. Car la vieille ville cananéenne de Δώρ devient ainsi une colonie des Doriens et un autre exemple, Soloi de Chypre, est encore là pour nous avertir. Juchée sur un haut promontoire, cette ville, disent les Grecs, s'appelait d'abord *la Haute*, *l'Ardue*, Αἶπεια ; mais, colo-

nisée par Solon, elle prit ce nom de Σόλοι. Sur tout le pourtour de la Méditerranée, en Cilicie, en Chypre, en Sicile, en Mauritanie, etc. sous la forme Σόλοι ou Σολόεις nous retrouverons partout ces *Roches* phéniciennes, סלעי, *Saloe* ou *Soloe*, dont Σόλοι est la meilleure transcription et Αἴπεια la meilleure traduction grecques. Car le mot סלע, *Sal'*, a comme troisième consonne un ע, que l'ο grec pourra très bien rendre, — nous l'avons vu ; — au singulier ce mot pourra donner σόλο-ς et Suidas nous dit σόλος· ὁ ὄουνός, et ce mot au pluriel absolu סלעים donnera *Soloim*, mais, devant un déterminatif, il prendra la forme construite סלעי *Soloi*. Il faut admettre que ces *Roches* diverses avaient chacune leur déterminatif, *Roches de...*, *Roches de...*; les géographes anciens savent que la Σολόεις mauritanienne s'appelle aussi Ἡλίου ὄρος, *le Mont du Soleil*, *les Roches du Soleil : Soloi Semes*, devaient dire les Sémites. Donc Σόλοι = Αἴπεια et Σολόεις... = Ἡλίου ὄρος, voilà deux doublets à ajouter à notre liste.

Notre île Minoa fut attribuée à Minos, comme Soloi l'avait été à Solon ; en réalité, c'est une *Halte* phénicienne, un *Repos* sur une grand'route du commerce phénicien. Cette route part de Salamine, car Salamine a été une station phénicienne. Tout le prouve, sa toponymie d'abord, sa topologie ensuite. Les géographes s'accordent à reconnaître, dans les différentes Σάλαμις des Grecs, un vocable sémitique, שלם *Salam*. L'étymologie grecque est impuissante à rendre compte de ce nom : les Anciens avaient inutilement inventé de beaux calembours, σαλεύειν, σάλος = κλύδων, dit Hésychius, qui dit encore σάλα = φροντίς, ὕλάβη, et encore ἀσαλαμίνιος = ἄπειρος θαλάσσης[1]. Notre île de Salamine avait une série d'autres noms, Πιτύουσσα, *l'Ile des Pins*, — le mont central de l'île, couvert de pins qui font une tache sombre sur la blancheur du calcaire, s'appelle encore aujourd'hui *la Montagne Noire*, Μαυροβουνό. — Salamine s'appelle encore Κύχρεια, Ἰαονία, Σκιράς, Πέλανα. Mais il ne semble pas que l'un de ces noms puisse nous fournir matière à doublets. Par contre, שלם *Salam*, dans toutes

1. Pape Benseler, *Griech. Eigenn.*, s. v. Σάλαμις.

les langues sémitiques, signifie *la paix*, *la sûreté*, *le salut*. Σάλαμις est une *Ile du Salut*, νῆσος Σωτηρίας, si l'on veut faire un mot grec sur le patron de ce Λιμὴν Σωτηρίας, *Port du Salut*, de la Mer Arabique, ὃν ἐκ κινδύνων μεγάλων τινὲς σωθέντες τῶν ἡγεμόνων ἀπὸ τοῦ συμβεβηκότος οὕτως ἐκάλεσαν[1] (cf. les noms de *dar al-salam*, *le séjour de la sécurité*, et *nahr al-salam*, *le fleuve de la sécurité*, donnés par les Arabes à Baghdad et au Tigre). Σάλαμις est une *île de la Paix*, νῆσος Εἰρήνης : telle cette île que les Grecs connurent sur les côtes de la Taprobane[2]. Car *Salam* signifie la paix avec les hommes (Σαλάμιοι, dit Étienne de Byzance, ἔθνος Ἀράβων · Σάλαμα δὲ ἡ εἰρήνη · ὠνομάσθησαν δὲ ἀπὸ τοῦ ἔνσπονδοι γενέσθαι τοῖς Ναβαταίοις[3]) ou la paix avec les dieux : « Gédéon sacrifia et rôtit le chevreau, et vint offrir les chairs, le jus et des pains azymes (le texte hébreu a ici *masot*, pluriel de *masa* ou *maza* que nous connaissons déjà : nous avons trouvé ces *maza* dans la source d'Ino et dans la ville de la Purification, Phigalie) sous le chêne..., et l'ange du Seigneur toucha les offrandes de sa baguette et un feu sortit de la pierre qui les consuma... et le Seigneur dit à Gédéon : Paix à toi... Gédéon éleva en cet endroit un autel qui s'appelle encore *Paix du Seigneur*, *Salam Iahve*[4] ». Les Sémites ont un sacrifice que les Septante appellent le sacrifice de la paix ou du salut, θυσία εἰρηνική, θυσία σωτηρίου : c'est le זבח שלמים, *zebah salamim*, ou שלם, *salam*, tout simplement, pour lequel le *Lévitique* donne les règles rituelles : « si l'on offre un bœuf... בקר, *bakar*. » Le petit fleuve de notre île de Salamine s'appelle Βώκαρος : le mot hébreu בוקר *boker* ou *bokar*, qui veut dire le *gardeur de Bœuf*, nous donnerait, transcrit en grec, βώκαρος[5]. Au nord de ce fleuve du Bouvier, la côte Salaminienne a son cap de l'*Écorche-Bœuf*, Βούδορον.

A cette toponymie de Salamine qui semble étrangère, correspond une topologie qui sûrement n'est pas grecque. Si l'on jette,

1. Strab., XVI, 770 ; Diod., III, 40.
2. Ptol., VII, 4, 12.
3. Cf. Movers, II, p. 239.
4. *Jug.*, VI, 19, 24.
5. Cf. Βουκόλων πόλις sur la côte syrienne, Strab., XVI, 758.

en effet, les yeux sur la carte de Salamine, ce qui frappe tout d'abord, c'est le déplacement de sa capitale à travers les âges. La ville actuelle est au fond de la grande rade de Kolouri, en un site qui a ses avantages par la profondeur, la sûreté et l'étendue du mouillage, mais qui a le grave défaut de manquer absolument d'eau douce. Pour une capitale indigène, néanmoins, qui peut se creuser des citernes ou entretenir des puits, c'est le site tout indiqué. Mais les indigènes de Salamine ont presque toujours vécu dans la dépendance commerciale et politique du voisin. Depuis le début des temps historiques, (si l'on excepte la période semi-légendaire de l'épopée, où Salamine a ses rois propres), jamais une communauté autonome n'a pu se fonder ou subsister dans l'île. Dès la première antiquité, Mégare et Athènes se la disputaient. Athènes finit par obtenir et le port de Salamine, dépendance d'Athènes, s'installa en face du Pirée, sur le détroit de Psyttalie, en une situation commode pour le passage vers la terre athénienne, commode aussi pour le transit entre les rades athéniennes du Pirée et d'Éleusis. Mais, au dire de Strabon, c'était là une ville nouvelle et nous voyons bien que ce site est dans une étroite dépendance de l'Attique. Les Athéniens tiennent cette capitale sous leur main, non seulement par les incursions dont ils peuvent la menacer en temps de guerre, mais encore par les mille nécessités de la vie quotidienne en temps de paix : « Le détroit, disent les *Instructions nautiques* (en décrivant la passe du nord-est, le détroit de Psyttalie), offre un excellent mouillage; mais on ne peut pas se procurer de l'eau douce aux rivages voisins; tout doit venir du Pirée et les gros vents du sud occasionnent souvent une forte mer entre ces deux points[1]. » Avant que Salamine appartînt aux Athéniens, — on racontait qu'un instant elle avait été le royaume indépendant d'Ajax, — elle avait une vieille ville, dit Strabon, tournée vers Égine et vers le sud, τὴν μὲν ἀρχαίαν ἔρημον πρὸς Αἴγιναν τετραμμένην καὶ πρὸς νότον[2]. La pointe sud de l'île présente en effet une petite rade qui, ouverte vers Égine,

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 147.
2. Strab., IX, p. 604; sur tout ceci cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 477 et suiv.

protégée des houles et du vent par le petit archipel des Colombes, offre un site très favorable à un port et à une ville commerciale.

Les avantages d'un pareil site, comme les habitudes commerciales qu'il suppose, nous sont familiers. Nous savons déjà comment et à quelle époque du commerce et de la navigation une ou plusieurs petites îles en face d'une grande terre sont le meilleur des *emporia* ; cette vieille ville sur la côte sud-est de Salamine, ne put être qu'un port étranger, anté-hellénique. Car la situation de cet *emporium* par rapport à l'île tout entière nous ramène à une époque du commerce antérieure aux Grecs. Toutes les îles méditerranéennes, en effet, ont vu et voient encore leur ville principale se déplacer au gré des courants commerciaux. La Corse génoise avait eu son grand port en face de l'Italie, à Bastia; la Corse française transporta sa capitale en face de la France, à Ajaccio. En Sicile, le commerce grec avait fait la richesse de Syracuse ; le commerce carthaginois fit la grandeur d'Agrigente ; le commerce italien a créé Palerme. Paros turque avait sa rade fréquentée sur la côte sud-est : c'est en ce port de Trio que le capitan-pacha venait chaque année s'installer pour lever le *kharadj* de toutes les îles; quand Paros redevient grecque, le port de Parikia se rouvre sur la côte ouest, en face de la Grèce, et reprend le site de l'ancienne Paros hellénique. Or il est à noter que, dans presque toutes les îles de l'Archipel ancien, les vieilles villes ne sont pas tournées vers l'ouest ou vers le nord-est, c'est à-dire vers les terres d'Europe ou d'Asie peuplées par des Grecs : elles regardent toutes le sud ou le sud-est, c'est-à-dire l'Égypte ou la Phénicie.

A Rhodes, à Kos, nous avons déjà étudié ce phénomène. Lindos, la vieille ville de Rhodes, ouvre sa rade et pointe son promontoire rocheux vers le sud et vers Alexandrie, πολὺ πρὸς μεσημβρίαν ἀνατείνουσα καὶ πρὸς Ἀλεξάνδρειαν μάλιστα. C'est à Lindos que les Danaïdes venues d'Égypte ont fondé le temple d'Athèna ; c'est à Lindos que Kadmos, venu de Phénicie, a consacré le sanctuaire de Poseidon et laissé un bassin[1]. En Crète, pareille-

1. Strab., XIV, 654; Diod., V, 58.

ment, c'est sur la côte sud, en face de l'Afrique, que Gortyne, la vieille capitale, a ses deux ports : quand Minos étend ensuite sa thalassocratie sur l'Archipel, il transporte la capitale à Knossos sur la côte nord, en face de la Grèce. A Santorin, la ville grecque actuelle domine la grande rade de l'ouest, qui s'ouvre aux bateaux venus de Grèce ; mais la vieille ville de Οἴα couvre encore de ses ruines le promontoire méridional, qui surgit de la côte sud-est et qui tourne vers les arrivages du Levant sa plage, son débarcadère, sa source fréquentée par les marins et ses falaises trouées de tombeaux phéniciens. A Sériphos, à Siphnos, à Kéos, même alternance. A Salamine, enfin, il semble que le déplacement fut tout pareil : la vieille capitale des origines fut abannée par les Grecs ; délaissant cette rade méridionale, ils transportèrent au nord, en face des terres grecques, le nouvel *emporium* grec de l'île.

Pour tous ces changements, il faut remonter à la même cause : à Salamine, à Kos, à Rhodes, à Santorin, en Crète, etc., dans toutes les îles, ce ne peut être qu'un même courant commercial, venu du sud ou du sud-est, qui a créé les vieux entrepôts. La topologie à elle seule pourrait nous rendre compte de ces faits. Mais, comme toujours, la toponymie conduit aux mêmes conclusions. Car ce courant commercial laissa dans tous ces entrepôts une onomastique étrangère, qui ne présente aucun sens en grec, Λίνδος, Οἴα, Θήρα, Σέριφος, etc., et qui s'explique sans peine par des étymologies sémitiques. C'est ce courant phénicien qui, dans notre Salamine, après avoir créé la vieille ville, apporta les noms de Σάλαμις, Βώκαρος, etc. C'est ce courant qui, plus au sud déjà, près de l'entrée du golfe Saronique, avait laissé la *Pierre des Oiseaux*, *Skoula Abrot*, que les Grecs nomment Σκυλλαῖον. C'est ce courant phénicien qui, continuant sa poussée vers le nord, fait de *Miuoa* l'Ile de la Halte. Là s'arrêtent les vaisseaux. Mais les marchandises et les hommes débarqués poursuivent leur route vers la ville de Kadmos : ils longent la Plage de l'Injustice, d'abord, et la Source de l'Amitié, puis ils traversent le massif montagneux qui sépare de la mer la plaine béotienne et auquel les Grecs con-

servent toujours le vieux nom de Kithéron. Ces caravanes phéniciennes montent en Béotie. La légende nous affirme que Kadmos, fils d'Agénor ou de Phoinix, est venu de Sidon fonder la Thèbes béotienne. Les philologues peuvent nier cette tradition, qui gêne quelque peu leur système de mythologie indo-européenne[1]. Mais la tradition porte en elle-même les marques de son authenticité, marques toponymiques et marques topologiques.

Si nous étudions la toponymie, il semble que nous ayons dans cette légende un *système* complet de noms qui ne peuvent être que sémitiques. Κάδμος, frère d'Εὐρώπη, est fils de Phoinix et de Τηλέφασσα. Δέλεφατ, dit Hésychius, est chez les Chaldéens le nom de l'astre d'Aphrodite, de l'étoile de Vénus : Ἀστερία eut de Zeus l'Héraklès Tyrien[2]. Cette étoile qui paraît le matin et le soir, avant l'aurore et avant le crépuscule, s'appelle l'Étoile de l'Aurore ou de la Lumière, Ἑωσφόρος et Φωσφόρος, et l'Étoile du Soir, Ἕσπερος. L'astrologie orientale enseignait que, « mâle le matin, cet astre était femelle le soir »[3]. Or la traduction exacte de Ἑωσφόρος, l'Astre du Matin, serait empruntée à la racine קדם, *kadam* : קדם, *Kedem*, signifie l'Orient. De même c'est la racine ערב, *'arab*, et la forme participiale ou substantive ערובה, *'erobe*, qui nous conduirait à Εὐρώπη, un calembour populaire ayant pour la compréhension de ce mot étranger changé le β en π : Εὐρώπη, dit Hésychius, σκοτεινή, χώρα τῆς δύσεως : *erobe* signifierait *l'occidentale, la sombre*. L'Étoile de Vénus, *Delephat-Telephassa*, est bien la mère du héros *Kadmos* et de l'héroïne *Europe*, et nous avons ici une légende astronomique toute pareille à celle que nous découvrirons par la suite pour Io.

La topologie nous fournirait des preuves convergentes. L'étranger Kadmos, venu de l'Orient, fonde Thèbes, et l'existence de Thèbes comme bazar et capitale de la Béotie suppose en effet un commerce étranger, venu des mers de l'est. Le site de Thèbes est au croisement de toutes les routes terrestres qui, pour des ma-

1. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Kadmos*.
2. Cf. Rocher, *s. v.*
3. Cf. Rawlinson., *W. A. I.*, III, p. 53, col. 2, l. 30.

rins orientaux, relient les mers de la Grèce continentale. Une thalassocratie phénicienne implique un comptoir et une forteresse phénicienne en cet endroit. Car la Béotie n'est pas seulement la riche et grasse plaine que nous vantent les géographes et les poètes anciens [1], la contrée agricole d'où les navigateurs étrangers ou voisins tirent leurs approvisionnements, leurs chargements de blés, de fruits, de légumes, de laines et d'animaux : les caravanes indigènes, à la rigueur, peuvent descendre ces produits à la côte. Il est d'autres raisons qui forcent les navigateurs à venir eux-mêmes, à pénétrer et à séjourner dans l'intérieur du pays, à y posséder quelques points de défense et d'entrepôt. « La Béotie, dit Éphore, a une grande supériorité sur tous ses voisins; elle touche à trois mers et le grand nombre de ses excellents ports fait qu'elle est au confluent des routes maritimes qui viennent d'Italie, de Sicile et d'Afrique, d'une part, de Macédoine, d'Hellespont, de Chypre et d'Égypte d'autre part [2]. » Aussi la Grèce du nord au pouvoir des Occidentaux, Francs, Catalans ou Vénitiens, eut son grand bazar, son centre de routes commerciales et militaires en Béotie, dans la ville de Livadi que les Turcs conservèrent ensuite pour capitale. Le commerce occidental avait choisi cet entrepôt à l'extrémité occidentale de la plaine béotienne, au point où débouchent, sur la plaine intérieure, les deux routes venues de la mer de l'Occident, je veux dire du golfe de Corinthe. Ces deux routes partent des deux mouillages les plus sûrs et les plus fréquentés que présente le golfe sur sa côte nord. L'une vient de la baie de Salone ou de Krisa, et l'autre vient de la baie d'Aspra Spitia ou d'Anticyre. Le premier de ces mouillages, dans l'antiquité, était le plus important. Aussi la grand'route antique, la λεωφόρος de Pausanias [3], partait de Krisa : passant au pied du grand sanctuaire de Delphes, puis longeant les escarpements sud du Parnasse en empruntant

1. Voir en particulier Dicéarque, *Geog. Graec. Min.*, p. 102 et suiv.
2. Strab., IX, p. 400; je reviendrai un jour là-dessus.
3. Pour tout ceci, voir Paus., X, 3 et 35; cf. Frazer, *Pausanias*, V, p. 222 et p. 446.

la vallée du Plistos, elle avait le célèbre Carrefour des Trois Chemins où Œdipe tua son père Laios. Partie de la baie d'Aspra Spitia, l'autre route, ardue et montagneuse, — ἑτέρα τραχεῖά τε ὁδὸς καὶ ὀρεινή, — était la moins fréquentée jadis ; mais, plus courte, elle est devenue la grande voie commerciale des modernes, et, remplaçant pour les chrétiens l'oracle et le temple delphiques, le sanctuaire fameux de Saint-Luc marque, depuis mille ans, une de ses étapes : « Le port d'Aspra Spitia, disent les *Instructions nautiques*, est l'échelle de la ville de Livadia et fait un commerce considérable [1]. » Ces deux routes de la mer confluent à Livadi. Et de la même Livadi, divergent vers la plaine toutes les voies terrestres qui rayonnent à travers la Béotie, et qui finissent par atteindre, au bout de la plaine ou derrière les collines, les mers du nord et de l'est : de Livadi, en éventail, partaient les chemins et les convois vers les Thermopyles, vers Atalante, vers Aulis, vers Tanagre.

Mais si Livadi est le bazar des Occidentaux, c'est Thèbes, qui, pour une marine orientale, tiendra ce rôle : Thèbes occupe à l'extrémité orientale de la Béotie la position exactement symétrique à celle de Livadi, et une position tout aussi commode. Car deux routes montent vers Thèbes de la mer de l'Orient, je veux dire du golfe Saronique : l'une, à travers le Kithéron, passe elle aussi près d'un grand sanctuaire des anciens, Éleusis ; l'autre, contournant le Kithéron, traverse les champs de Platées. La légende a donc raison de placer ici une Livadi orientale, phénicienne. Cette légende trace de Krisa à Delphes et de Delphes à Thèbes la route de Kadmos : c'est là en effet et ce fut toujours une grande route des peuples de la mer ; nous l'avons décrite jusqu'à Livadi ; depuis cette ville jusqu'à Thèbes, soit à travers la plaine, soit au flanc des collines, le chemin est aisé ; Œdipe s'en va par cette route de Thèbes à Delphes, quand il rencontre et tue son père aux Trois-Chemins. Mais, partie de notre Minoa ou d'Éleusis et montant vers Thèbes, la route à travers le Kithéron

1. N° 681, p. 82.

est non moins fréquentée, et le Kithéron nous a conservé, je crois, un souvenir indiscutable du passage des caravanes phéniciennes. Voici deux textes du moins qu'il suffit peut-être de rapprocher :

Pour célébrer la réconciliation de Zeus et d'Hèra, les Platéens célèbrent les *Daidala*, fête ainsi nommée à cause des xoana, qui s'appellent δαίδαλα. Les *Daidala* reviennent tous les *sept* ans, m'a dit un exégète du pays; à dire la vérité, ils reviennent plus souvent, sans que l'on puisse établir une moyenne fixe. Ces premiers *Daidala*, ou petits *Daidala*, sont particuliers aux Platéens... Mais ils ont en outre les grands *Daidala* que les Béotiens célèbrent avec eux tous les soixante ans. Durant cet intervalle, à chaque petit Daidalon, ils ont préparé un xoanon et ils doivent en avoir *quatorze* en tout. Ces *quatorze* xoana sont partagés entre les villes béotiennes. Les grandes villes, Platées, Coronée, Thespies, Orchomène, Tanagra, Chéronée, Lébadée, Thèbes, en ont chacune un. Les petites villes se réunissent à plusieurs pour un xoanon. Chaque xoanon est mis sur un char et, suivant un ordre tiré au sort, les représentants des villes conduisent ces chars au sommet du Kithéron. Là un autel a été préparé avec des poutres carrées, empilées comme les pierres d'une construction, et ce bûcher est couronné de branches sèches. Chaque ville ou association de villes sacrifie une vache à Hèra et un taureau à Zeus. Les victimes arrosées de vin et d'encens sont brûlées avec les *Daidala*. Les citoyens riches sacrifient aussi, de même que les pauvres. Il faut que toutes les victimes brûlent ensemble et que l'autel lui-même en soit entièrement consumé. Une immense flamme s'élève que l'on aperçoit de fort loin : je l'ai vue [1].

A cet *holocauste* béotien, comparez un holocauste de Syrie :

De toutes les fêtes que j'ai vues, la plus solennelle est celle du printemps, qu'ils appellent le *Bûcher* ou la *Lampe*. On coupe de grands arbres que l'on dresse dans la cour du temple. On amène des chèvres, des moutons et d'autres animaux vivants que l'on attache à ces arbres. A l'intérieur du bûcher, on met encore des oiseaux, des vêtements, des objets d'or et d'argent. Quand tout est prêt, on promène les statues des dieux autour des arbres, puis on met le feu et tout flambe. A cette fête accourt une immense multitude qui vient de toute la Syrie et des contrées voisines : chacun apporte les dieux et les statues qu'il a préparées pour cette fête [2].

Ces deux textes rapprochés parlent d'eux-mêmes. Notons cependant le rôle du chiffre *sept* dans les rites platéens : *sept* ans et *quatorze* daidala. *Sept* est le nombre rituel des Sémites, et nous l'avons rencontré déjà dans les navigations des Phéniciens, où le

1. Paus., IX, 3, 2.
2. Lucian., *De dea Syr.*, 49.

septième jour devait être le jour du Seigneur Par la suite, nous allons le retrouver très souvent dans les légendes de la Grèce homérique : les navigations odysséennes sont ordinairement rythmées par ce chiffre *sept*. Notons aussi que le rite de l'holocauste n'est pas fréquent chez les Grecs. Les Hellènes, gens économes et entendus aux affaires, n'offrent d'ordinaire aux dieux qu'une partie de la victime, la graisse, la peau, les os, les entrailles et les viscères, les morceaux que les hommes ne veulent ou ne peuvent pas manger; les viandes vraiment comestibles sont gardées pour le prêtre et pour les assistants. Dans l'*Odyssée* pourtant, il semble que nous ayons un pendant de nos holocaustes platéens et syriens : « Quand tu seras rentré à Ithaque, dit Kirké à Ulysse, tu sacrifieras en remplissant le bûcher d'objets précieux, πυρήν τ' ἐμπλήσειεν ἐσθλῶν [1]. » Mais d'ordinaire le bûcher divin n'est pas rempli de choses aussi précieuses et l'on offre aux dieux surtout de la fumée. Le verbe θυμιῶ qui signifiait à l'origine *brûler, fumer, faire brûler, faire fumer en l'honneur des dieux*, avait fini par signifier tout spécialement *brûler de l'encens*, et avait donné le substantif θυμιατήριον, *l'encensoir*. Or la première ville que le Carthaginois Hannon fonde au sortir des Colonnes d'Hercule est appelée, par la traduction grecque du périple, Θυμιατήριον. Dans cete traduction, il semble que nous ayons deux sortes de noms propres. Les uns sont simplement transcrits du phénicien, Ex. : « nous arrivons à *Soloeis*, promontoire de Libye couvert d'arbres »; Σολόεις, nous l'avons vu, est un nom sémitique signifiant ἀκρωτήριον. Mais d'autres noms sont évidemment traduits, telle la *Corne du Couchant*, Ἑσπέρου Κέρας, le *Char des Dieux*, Θεῶν Ὄχημα, la *Corne du Sud*, Νότου Κέρας, etc. Je crois que θυμιατήριον est l'un de ces noms traduits : il se présente comme un nom tout à fait grec; quand on a voulu voir en lui un nom étranger, il a fallu recourir à d'étranges jeux étymologiques [2]. Que ce nom demi-religieux ait été donné par les explorateurs carthaginois à cette première station de leur flotte en

1. *Odyss.*, X, 523.
2. *Geogr. Graec. Min.*, éd. Didot, I, p. 3 et 10.

pays inconnu, nous pouvons l'expliquer sans peine : Hannon a fondé là un sanctuaire du Dieu de la Mer, ἔνθα Ποσειδῶνος ἱερὸν ἱδρυσάμενοι, et il a dû faire là des sacrifices propitiatoires, brûler des victimes et de l'encens, θυμιατήριον. Skylax, qui nomme cette station Θυμιατήρια, ajoute : « De ce point au cap Soloeis, s'étend la région de Libye la plus renommée et la plus sainte, ὀνομαστοτάτη καὶ ἱερωτάτη, et sur la pointe du cap se dresse un grand autel, ἔπεστι βωμὸς μέγας[1]. Il faut donc supposer un original sémitique, que traduit le mot grec Θυμιατήριον. Cet original devait être emprunté à la racine קטר, *k.th.r*, et le synonyme parfait de θυμιῶ, *brûler, fumer, faire brûler des victimes ou de l'encens*, serait la forme *piel* קטר *kither*, avec les deux voyelles caractéristiques de cette forme *i* et *e*. C'est du moins cette forme que les Septante traduisent par ἐθυμίων dans la phrase qui revient si souvent au livre des *Rois* : « ils sacrifiaient et ils offraient de l'encens sur les hauts lieux, ἐθυμίων ἐν τοῖς ὑψηλοῖς ». Pour l'onomastique de ces hauts lieux, si l'on voulait former un nom de montagne avec la racine קטר *kither*, il faudrait recourir aux modèles que nous avons dans les montagnes de l'Écriture, לבנון, *Liban-on*, חרמון, *Herm-on*, צלמון, *Salm-on*, etc. : pour la plupart des noms de montagnes palestiniennes, il semble que la terminaison ון *on*, ajoutée à la racine verbale, soit de règle. Nous aurions donc קטרון, *kitheron*, et nous trouvons ce nom de lieu dans la Bible : c'est le nom d'une région ou d'une ville, qui fut épargnée par la tribu Zabulon et que les Chananéens continuent d'occuper, moyennant redevances. La transcription grecque Κιθαίρων s'appliquerait exactement à ce nom propre hébraïque, קטרון, car elle nous conserverait bien la vocalisation spéciale *i* et *e* de la forme *piel* : le Κιθαίρων serait le Θυμιατήριον, le Mont de l'Offrande ou de la Fumée, le Mont du Bûcher, comme dit Pausanias, de la Lampe, comme dit Lucien, l'Encensoir dont on aperçoit de loin la colonne de flamme et de fumée, μεγίστην ταύτην φλόγα καὶ ἐκ μακροτάτου σύνοπτον οἶδα ἀρθεῖσαν, car les dédales conservés et séchés depuis sept ans

1. Skyl., 53, éd. Didot, p. 93.
2. *Geogr. Graec. Min.*, éd. Didot, I, p. 2 en note.

sont remplis d'aromates, θυμιαμάτων πλήρη[1]. Le Kithéron avait d'abord porté le nom très grec de Ἀστέριον, la Montagne de l'Astre, ὅτι, dit Étienne de Byzance, ἐφ' ὑψηλοῦ ὄρους κειμένη τοῖς πόρρωθεν ὡς ἀστὴρ φαίνεται[2].

Cette route du Kithéron fut suivie jadis par les caravanes sémitiques, comme elle est suivie aujourd'hui par les convois d'Athènes. A vingt-cinq ou trente siècles d'intervalle, les mêmes conditions de commerce ont imposé à la Béotie le même choix de routes et de capitale. Un commerce, venu de Mégare comme jadis, ou d'Athènes comme aujourd'hui, fait de Thèbes la capitale parce qu'il fait des passes du Kithéron la grande route. Il suffit d'examiner ce qui se passe sous nos yeux. La capitale imposée à la Béotie par les navigateurs et les routes de l'Occident, Livadi, décroît de jour en jour; peu à peu Thèbes, grâce à la prépondérance du commerce saronique, reprend son ancienne place. La légende cadméenne de Thèbes porte donc en sa topologie les mêmes marques d'authenticité qu'en sa toponymie. Thèbes comme Livadi ne peut être qu'une ville de commerce, c'est-à-dire étrangère. La capitale agricole, indigène, de la Béotie ne serait ni à l'une ni à l'autre de ses extrémités, mais au centre de la plaine, au milieu des champs de blé et des récoltes, en quelque site comparable à l'Orchomène des Minyens : c'est à Orchomène que dut fleurir la première civilisation indigène, « mycénienne », diraient certains archéologues.

Aux temps historiques, cette grande route, qui de Mégare monte vers Thèbes à travers le Kithéron, était doublée d'un sentier difficile qui gagnait au plus court le golfe de Corinthe et, par Pagae et Aegosthènes, contournait le Kithéron pour atteindre le pays de Platées. C'est ce sentier que suit Agésilas pour rentrer dans le Péloponnèse, quand les Athéniens de Chabrias gardent le défilé d'Éleuthères. Mais, dangereux, étroit, exposé aux terribles rafales du golfe[3], ce chemin n'était suivi qu'en cas de néces-

1. Paus., IX, 3, 8-9.
2. Cf. Pape-Benseler, *s. v.*
3. Xén., *Hellen.*, V, 14-18 et suiv.

sité : sur son parcours, au bourg d'Ereneia, on montrait le tombeau d'une fille de Kadmos, Autonoé, qui était venue s'établir et mourir là.

La grand'route du Kithéron était aussi jalonnée de souvenirs et surtout de tombeaux légendaires : à Mégare, c'était la mère d'Héraklès, Alcmène, qui, morte sur la route d'Argos à Thèbes, était enterrée[1] ; à la passe d'Éleusis, c'étaient les chefs de l'Expédition des *Sept* contre Thèbes ; à la passe d'Éleuthères, c'étaient les soldats de cette même expédition[1]. Et peut-être, au dire de certains savants, aurions-nous un souvenir religieux bien plus important et plus facile à reconnaître dans ces mystères d'Éleusis que tant de particularités rattachent aux pratiques orientales. Je n'ai pas à discuter ni même à exposer ici les si logiques et si vraisemblables conclusions que M. Foucart[2] a tirées de l'étude même et de la seule étude des textes anciens. Mais il est bien certain que la légende d'Éleusis reconnaissait dans Eumolpos, le fondateur des mystères, un fils de la mer, un descendant de Poseidon, venu de Thrace ou d'Éthiopie. Il est bien certain d'autre part que tous les anciens ont fait venir d'Égypte le culte de Déméter, comme ils faisaient venir de la même Égypte le héros Lelex, fondateur de la *Karia* mégarienne. Pour nous en tenir à nos arguments géographiques[3], remarquons seulement que le sanctuaire d'Éleusis est situé comme les autres grands temples de la Grèce (Heraion d'Argos, Hyakinthion d'Amyclées, Olympieion d'Élide, Delphes de Phocide), à une étape (courte ou longue) du port de débarquement : le héros Éleusis passait pour un petit-fils d'Okéanos. Notons aussi dans ce pays d'Éleusis quelques noms de lieux ou de héros à l'aspect étrange.

Près du Képhise éleusinien, au courant beaucoup plus violent que le Képhise athénien, — ῥεῖ δὲ Κήφισος πρὸς Ἐλευσῖνι βιαιότερον παρεχόμενος τοῦ προτέρου ῥεῦμα, — on montre le tombeau d'un certain Zarax ou Zarex, ἡρῷον Ζάρηκος. « on prétend qu'Apollon

1. Paus., I, 44, 5.
2. Foucart, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXV, p. 1.
3. Paus., I, 39, 2; 41, 4; cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 519 et V, p. 6.

lui enseigna la musique. Moi, je crois que Zarax est un étranger venu dans le pays de Lacédémone et s'il existe vraiment un héros Zarax d'Athènes, je n'ai rien à en dire. » Sur la côte laconienne, en effet, on trouve un port de Zarax. « Cette côte fournit les meilleures coquilles à pourpre après celles de la Phénicie »[1]. Le port extrême de cette côte sur la face orientale du cap Malée, le premier débarcadère qui s'ouvre aux navires venus du sud-est, s'appelle aujourd'hui Hagios Georgios : c'est un bon port avec une source. Les anciens l'appelaient Σίδη[2]. Ce nom ne veut rien dire en grec : vouloir l'expliquer par le mot dialectal σίδη, synonyme dorien de ῥοιά, *la grenade*, serait expliquer, je crois, *Kerasoun* par *cerise* ou *Valence* par *orange* : la grenade est, peut-être, le fruit de *Sidon*. Ce nom de Σίδη était, dit-on, celui d'une Danaïde; Σίδη passait aussi pour la femme de Belos, la mère de Danaos et d'Egyptos; Σίδη était un port de Pamphylie, un port du Pont-Euxin, et Σίδα, un port carthaginois, de même que Σίδων était un port phénicien. Ce dernier nom est tiré de la racine ציד, *sid*, par l'addition du suffixe ן, *on* : ציד, *sid*, signifie *pêcher* ou *chasser* et Σίδων est la *pêcherie*, *Saida*, disent les indigènes d'aujourd'hui. Les Hébreux avaient sur le lac de Tibériade leur *Maison de la Pêche*, בת צידה *Bet Sida* : la transcription minutieuse de צידה, *Sidea*, nous donnerait Σίδη. Un peu au nord de Σίδη, la côte laconienne présente un îlot rocheux rattaché à la terre par une mince jetée de sables et de roches; c'est la pointe, ἄκρα, ou l'île, νῆσος, Μινώα, toute semblable à notre Minoa mégarienne, avec une source d'Ino dans le voisinage. Cette source est un trou profond, — un œil noir, dirait le mythe, — ce n'est pas un ruisseau courant. Le port, qui suit, s'appelle Ζάραξ : c'est le port actuel d'Hieraka, sorte de long fiord norvégien, canal rocheux servant de débouché à plusieurs torrents, qui présente un très bon mouillage, ἄλλως μὲν εὐλίμενον χωρίον[3] : la racine זרק, *z.r.k.*, signifie en hébreu *verser*. Après le Port de la Source, Ἴνω, nous aurions le Port du Dé-

1. Paus. III, 21, 6.
2. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 384.
3. Paus., III, 23, 6; 24, 1.

versoir, Ζάραξ, qui serait bien un nom venu de l'étranger, ξένον μὲν ἀφικόμενον ἐς τὴν γῆν Λακεδαιμόνιον. Il semble qu'un doublet nous permette de vérifier cette étymologie : Ζάρηξ avait pour fille Ῥοίω, c'est-à-dire *le courant*, ῥοή, ῥοία, ῥοιάς etc. En montant de Mégare, ville d'Ino-la Source, vers le Kithéron, montagne de l'Encensoir, les caravanes avaient à passer le Képhise, qui, desséché pendant l'été, devient, pendant l'hiver ou après les orages [1], un grand *courant* d'eaux troubles, ῥεῦμα βιαιότερον, le *déversoir* des gorges d'Éleuthères et d'Oinoé, le Quarante-Fleuves d'aujourd'hui : זרק, *Zarak*, disaient les Phéniciens. Et l'*Odyssée* nous donnerait comme toujours la traduction la plus exacte encore de ces ports de *Zarax* ou *Zarex*, en ce port d'Ithaque que le poème appelle λιμὴν Ῥείθρον, par opposition à l'autre port de l'île où les Nymphes ont leur source dans la caverne [2] : Port du Courant et Port de la Source.

*
* *

Je crois donc que, sur la route menant de Sidon, ville de Phoinix ou d'Agénor, à Thèbes, ville de Kadmos, il suffit d'explorer les rives occidentales de l'île de la Paix, Σάλαμις, l'île de la Halte, Μινώα, la Pierre de l'Épervier, Σκύλλα Νίσου, et le Cap des Oiseaux, Ἀφρώτη, pour retrouver, grâce aux noms de lieux, l'emplacement d'un emporium phénicien. A l'entrée des passes qui pénètrent dans la baie d'Éleusis, ces trois points de débarquement, de défense ou de surveillance, ces trois guettes et cet entrepôt s'appuyaient et se complétaient les uns les autres. Mais il leur manquait encore une chose essentielle, l'aiguade : pour avoir de l'eau, les marins devaient aller à la Source de l'Amitié, Ἀλόπη, près la Plage de l'Injustice, Κερκύων, ou mieux, encore, au Rocher de la Caverne, Μέγαρα, sous lequel ou près duquel la Source de la Dispute, Σίθνιδες νύμφαι, et la Source de Melkart, Ἴνω Μελικέρτου, pouvaient assurer la provision. C'est près de ces sources que s'installa le bazar et que se bâtit la Ville de la Caverne, Κάρια Μέγαρα : les indigènes racontaient qu'en cette ville avait régné Lelex qui,

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 501.
2. *Odyss.*, I, 186.

venu d'Égypte, était fils de Poseidon et de Libye, ἀφικόμενον ἐξ Αἰγύπτου, παῖδα δὲ Ποσειδῶνος καὶ Λιβύης[1]. Mais ils disaient aussi que la ville était alors Νῖσα et que le héros Mégareus vint plus tard de Béotie pour fonder Mégare.

Ces légendes signifient, en langage historique, que Nisa fut le débarcadère des étrangers, Mégare le bazar des indigènes, et que la Béotie avait alors un port en face de Salamine, — toutes choses parfaitement vraisemblables, si nous nous reportons à certaines habitudes des marines primitives et à une loi qui semble les régir. Pour mille raisons, que nous avons exposées déjà aux lecteurs de la *Revue*, ces marines, quand elles ne s'astreignent pas au périple le plus proche possible des rivages, choisissent toujours la traversée la plus courte. Elles suivent les côtes jusqu'au cap le plus proéminent et gagnent le cap voisin en évitant toujours la haute mer. A ces navigations *minima* correspondent des routes de terre *maxima*, c'est-à-dire que l'on débarque aussitôt qu'on le peut et l'on franchit par route de terre les isthmes même quand ils sont très larges; on évite toujours de contourner par mer les péninsules, même quand elles sont très petites et d'un périple aisé. Entre l'Eubée et le Pirée, — si l'on veut un exemple, — les blés ne viennent pas sur des bateaux, en faisant le tour de l'Attique. Mais, débarqués à Oropos, ils viennent par voie de terre à Décélie, puis à Athènes et enfin au Pirée. Cette route et ce commerce nous sont très exactement décrits par Thucydide, quand il veut nous expliquer comment l'occupation de Décélie par les Spartiates coupe Athènes de son grenier eubéen et fait renchérir les subsistances[2]. Or, de Chalkis à Mégare, on peut tracer une route exactement parallèle à celle d'Oropos au Pirée. Pour passer des mers eubéennes au fond du golfe Saronique ou inversement, le commerce primitif aura sa route terrestre, dont Thèbes, marquant l'étape principale, sera le grand bazar, et, forcément, quand Thèbes est un grand bazar, elle a une échelle sur chacune des mers septentrionale et méridionale; aux temps homériques, c'est Aulis

1. Paus., I, 39 et 41.
2. Thucyd., VII, 27-28.

sur la mer du nord, c'est Nisaia sur la mer du sud qui lui servent de ports. La prospérité et l'importance de ces trois points sont solidaires. Or si nous savons par la légende homérique qu'Aulis était aux temps de l'épopée l'un des plus grands ports de la Grèce, il ne faut pas négliger pour Nisaia certain vers de l'*Iliade* dans le catalogue des vaisseaux. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ne mentionnent jamais Mégare; mais le catalogue des vaisseaux range parmi les villes béotiennes *Nisa la divine*, Νῖσάν τε ζαθέην, — Μέγαρα, dit Pausanias, πρότερον Νῖσα καλουμένη[1]. Aux temps helléniques, les philologues, commentateurs et géographes cherchent vainement cette Νῖσα dans la Béotie historique : leur Béotie n'a pas de Nisa, — ἡ γὰρ Νῖσα οὐδαμοῦ φαίνεται τῆς Βοιωτίας. Ils ne peuvent songer à la Νῖσα mégarienne, parce que, de leur temps, tout lien commercial est rompu entre Thèbes et Mégare : pour la commodité du commerce grec, la grande route terrestre s'est coudée; elle a changé de ports : Thèbes trafique alors avec Chalkis et le Pirée. Ils corrigent donc le texte homérique et les uns lisent Ἴσόν τε ζαθέην, d'autres Κρεῦσάν τε ζαθέην, d'autres encore Φαράς τε ζαθέας. Quelques-uns, enfin, découvrent dans l'Hélicon un bourg de Νῦσα[2], qui semble inventé pour les besoins de la cause : Strabon et les Scholiastes, qui le copient, sont les seuls à en parler, et Hésychius a inventé une autre Νῦσα béotienne près d'Érythrées, dit-il. La Béotie n'a jamais eu d'Érythrées; mais sur la côte d'Eubée, une Νῦσα est voisine d'Ἐρετρία[3]. Nous voyons ainsi d'où provient l'erreur ou l'invention d'Hésychius. L'erreur ou l'invention de Strabon est moins facile à prouver. Mais il faut noter que Νῖσα dans Homère est ζαθέη et que cette épithète de *divine* ζαθέη semble réservée par le poète aux îles ou villes côtières : Κίλλα de Troade, Φάραι de Messénie, Κρῖσα de Phocide, Κύθηρα de Laconie[4]. C'est une particularité sur laquelle nous aurons à revenir.

1. *Iliad.*, II, 508; Paus., I, 39, 5.
2. Strab., IX, 405.
3. Voir Pape Benseler, *Griech. Eigenn.*, s. v.
4. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v. ζαθέη.

Je crois donc que l'*Iliade* parle de la Νῖσα mégarienne (pour les relations de cette côte avec la Béotie, il faut noter que le bouclier du roi de Salamine, Ajax, vient d'Hylé et qu'il est fait de *sept* peaux de bœuf, ἑπταβόειον) : Nisa aux temps homériques est béotienne, comme Mégare et Aegosthènes redevinrent béotiennes aux temps hellénistiques. Nous voyons par les inscriptions de ces villes, en effet, que toutes deux appartiennent à la confédération des Béotiens et datent leurs décrets[1] par les archontes fédéraux d'Onchestos, — c'est la patrie du légendaire Mégareus, — à l'époque des successeurs d'Alexandre : la prospérité d'Alexandrie et l'exploitation par les Grecs du monde levantin rétablit alors une grande route de commerce entre Thèbes, qui est l'un des marchés agricoles importants de la Grèce, et l'Extrême-Levant. Ce courant grec vers l'orient est exactement l'inverse du courant phénicien vers le couchant; mais, si la direction se renverse, la route demeure la même : au fond du golfe Saronique, au port le plus voisin des marchés continentaux, Mégare en est toujours le point de départ ou d'arrivée.

Quand ce commerce alexandrin disparaît, Mégare redevient ce qu'elle était avant la première arrivée des marins orientaux, une colline délaissée et presque déserte. Car avant que les premiers Levantins de Tyr ou de Sidon vinssent trafiquer en cet endroit, il semble que la côte n'était guère peuplée que par les oiseaux de mer. Outre la Pierre de l'Épervier, qu'est Nisaia, et le Cap des Oiseaux, qu'est Ἀερώτη, Pausanias cite encore la Roche d'Athèna la Mouette, Ἀθηνᾶς Αἰθυίας καλούμενος Σκόπελος, et sur ce rocher était enterré Pandion, dont le gendre Téreus et les filles Prokné et Philoméla avaient été mués en huppe ou en épervier, en hirondelle et en rossignol. Au travers de l'isthme, se dressaient les monts des Grues, τὰ ἄκρα τῆς Γερανίας, où le héros Mégaros avait dû s'enfuir lors du déluge de Deucalion[2]. De l'autre côté de l'isthme, s'ouvrait la Mer des Alcyons. Il n'est pas étonnant qu'entre les deux golfes Saronique et de Corinthe, cet isthme ait

1. *C. I. G. G. S.*, 27, 28, 209-212; 214-222; cf. Foucart, *B. C. H.*, 1880, p. 83.
2. Paus., I, 40, 1; 41, 6.

été le séjour des oiseaux de mer. Mais une telle abondance d'oiseaux n'indique pas une côte très fréquentée ni une terre couverte de villes. Quand donc les navigateurs étrangers débarquèrent en cet endroit, il semble qu'ils n'aient pas rencontré d'autres maîtres que ces hôtes ailés. Nisaia et Minoa devaient ressembler à telle autre île, dont nous parlent les anciens géographes : « l'île est vide d'hommes, mais des quantités innombrables d'oiseaux y sont campés »[1], — et l'*Odyssée* elle-même connaît une de ces îles dans le golfe Saronique : « Égisthe alors transporta l'aède dans une île déserte où il l'abandonna pour être la proie des oiseaux »,

δὴ τότε τὸν μὲν ἀοιδὸν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην
κάλλιπεν οἰωνοῖσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι[2].

Avant l'arrivée des Phéniciens, il se peut en effet que la plaine fût déserte. La topologie nous montre qu'en réalité, Mégare n'est pas une ville hellénique, indigène. Mais les Phéniciens s'établirent sur cette côte. Leur établissement dut être important, continu et durable. De la seule présence des doublets gréco-sémitiques, en si grand nombre et qui ont persisté si longuement, on peut sûrement conclure à l'existence d'une population mêlée, qui parlait ou comprenait les deux langues : sinon le phénomène est inexplicable. L'histoire subséquente de la Méditerranée nous présente des phénomènes analogues. Au cours des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, lorsque, dans l'Archipel turc, le commerce franc s'est installé, à Milo, Nio, Mycono, etc., dans toutes les escales franques, la fréquentation des corsaires et des négociants occidentaux crée une population mêlée et un sabir gréco-italo-français. Les restes de l'un et de l'autre subsistent encore. Car il subsiste encore à Milo, depuis ces temps lointains, des familles demeurées françaises et, dans un grand nombre d'autres îles, il subsiste des familles latines demeurées catholiques. Il en dut être ainsi à Mégare, durant la période préhellénique : une population, une

1. Arrian., *Peripl. Euxin.*, 32.
2. *Odyss.*, III, 270-271.

langue et des coutumes étrangères vinrent s'installer, dont les « témoins » durent longtemps survivre à la disparition des marins qui les avaient apportées. Outre les noms de lieux que nous venons d'étudier, il subsistait un souvenir de ces temps anciens dans le vêtement particulier aux femmes de Mégare, l'ἀχάδρωμα.

La fréquentation des Français avait eu pour les îles de l'Archipel une autre conséquence. Au temps de Tournefort, « les Miliotes sont bons matelots ; par l'usage et la connaissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers; l'île abondait jadis en toutes sortes de biens, quand les corsaires y amenaient leurs prises, comme à la grande foire de l'Archipel. » De même à Mycono, où « les bâtiments français, destinés pour Smyrne et Constantinople, relâchent dans les mauvais temps et viennent prendre langue pendant la guerre, les matelots passent pour les plus habiles de tout le pays ; il y a, pour le moins, cinq cents marins dans cette île et l'on y compte plus de cent bateaux[1]. » Dans les Iles de l'Archipel, cette population naviguante subsista même après la disparition des marines franques; ce fut elle qui prit la succession des Français pour le cabotage levantin, le jour où les guerres civiles ou extérieures de la Révolution et de l'Empire tournèrent vers d'autres besognes l'activité des Provençaux. A Mégare, les choses durent se passer tout pareillement : la fréquentation des Phéniciens dut y former une population naviguante de pilotes, de matelots et de rameurs, qui subsista même après la disparition des marines de Tyr et de Sidon. On comprendrait alors sans peine la contradiction que nous signalions dès l'abord entre les deux chapitres de l'histoire mégarienne. Aux premiers siècles de l'histoire grecque, quand le reste des Grecs n'était pas encore tourné vers la mer, Mégare, instruite par les gens de Sidon, a pu détenir un instant le trafic du golfe et même des terres lointaines. Clients, puis mercenaires, puis associés et disciples d'une marine étrangère, les Mégariens ont fait au début de l'hellénisme classique

1. Tournefort, *Voyage au Levant*, I, 179 et 332.

ce que firent les insulaires de l'Archipel à la fin du XVIII[e] siècle, au début de l'hellénisme moderne : ils ont succédé pour le commerce à des maîtres étrangers le jour où quelque révolution intérieure, quelque invasion étrangère, interrompit les navigations de ces derniers.

Avec l'esprit méthodique et les habitudes traditionnelles de la race hellénique, les uns et les autres poursuivent l'œuvre des prédécesseurs, sans y rien changer d'abord : en toutes choses, le Grec est d'abord un élève respectueux. Sur les chemins que leur ont appris les marins de Sidon, les Mégariens s'en vont donc faire le même trafic, relâcher aux mêmes refuges et s'installer aux mêmes aiguades. C'est du moins ce que paraissent nous indiquer les noms et l'histoire de certaines de leurs colonies. Telle colonie mégarienne ou prétendue mégarienne, Χαλκήδων, par exemple, est, par son site comme par son nom, étrangère au monde grec. Le choix de ce site était tellement incompréhensible pour les Grecs, qu'ils appelaient Chalcédoine une « ville d'aveugles », et peut-être, à l'étude, ce nom se rapprocherait-il de telle autre Καλχήδων ou Καρχήδων, que nous savons pertinemment être une ville sidonienne, une *Villeneuve*, Carthage.

La comparaison entre nos insulaires de l'Archipel et les Mégariens ne s'arrête pas là. Les uns et les autres détiennent le trafic jusqu'au jour où le monde hellénique tout à fait civilisé est capable de choisir d'autres ports beaucoup plus commodes et, pour ainsi dire, plus indigènes. Au cours de ce siècle, nous avons assisté à la réouverture et à la prospérité du Pirée, qui, au siècle dernier, sous le nom de Port-Lion, n'était qu'une rade déserte, et la fortune de ce port indigène a tué le commerce d'Hydra, de Spetzia et des autres îles. De même, dans la première antiquité, Mégare disparut devant les marines de Corinthe et d'Athènes. Mais Hydra et Spetzia ont gardé quelques traces de leur ancienne splendeur : du bénéfice de leur commerce et de leurs « courses », les capitaines marchands ou corsaires bâtissaient de grandes maisons à l'italienne ; aujourd'hui, ces *palazzi* subsistent encore dans les deux îles déchues, comme à Venise les palais ou à Saint-Malo

les grandes maisons Louis XIV : « Les Mégariens, dit Isocrate, qui n'ont ni terre, ni ports, ni mines d'argent, et qui labourent le rocher, ont pourtant les plus grandes maisons de la Grèce... Ces gens-là, disait Diogène le Cynique, mangent comme s'ils devaient mourir demain et bâtissent comme s'ils devaient vivre toujours[1]. »

III

ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο τηλόθ' ἐοῦσαν,
....., ὄφρα μέγα σπέος ἵκετο...,
(*Odyss.*, V, 55 et 57.)

Ile, « nombrils de la mer », caverne, sources, prairie, oiseaux marins, nous avons retrouvé à Mégare tous les caractères de notre paradis homérique. Il est probable que, sur le pourtour de la Méditerranée, beaucoup d'autres îles, si nous connaissions très bien leur histoire, auraient pu nous conduire aux mêmes reconnaissances. Car ce site typique peut se retrouver un peu partout, de Tyr à Cadix et de Carthage à Chalcédoine, et partout les Phéniciens ont dû relâcher et s'établir : une thalassocratie primitive suppose, en effet, à cause du faible tonnage des barques, une multitude de points de relâches (je reviendrai là-dessus dans un prochain mémoire). Mais peut-être n'aurions-nous pas à chercher dans la Méditerranée tout entière. Si certaines épithètes décrivent notre île homérique, d'autres épithètes semblent la localiser. Sommes-nous bien certains que dans les parages espagnols nous ne puissions pas rencontrer Kalypso elle-même et sa caverne ?

Il semble du moins que nous la devions chercher de ce côté-là, près d'Atlas « qui possède les Hautes Colonnes ». Et il semble qu'aussitôt un nouveau doublet gréco-sémitique s'offre à nous. Les Grecs connaissaient jadis cette péninsule extrême de l'Europe sous le nom de Ἰβηρία : ils lui conservèrent toujours ce nom d'Ibérie. Mais les Romains employèrent toujours le nom d'Espagne, *Ispania*. D'où viennent ces noms ? il est difficile de le savoir.

1. Isocr., *De pace*, 117; Tertullian., *Apolog.*, 39.

Pourtant les géographes semblent avoir raison de supposer que, les Romains n'ayant d'abord connu l'Espagne que par l'intermédiaire des Carthaginois, le mot *Ispania* est peut-être sémitique[1]. Les traités de commerce que nous rapporte Polybe, nous montrent bien en effet que Carthage, dès la fin du VI^e^ siècle, est l'intermédiaire commercial entre la côte italienne et la mer Occidentale[2]. Le mot *Hispania* ou *Ispania* se présente d'ailleurs à nous comme l'un de ces noms d'îles méditerranéennes commençant par le vocable sémitique אי *ai, e,* ou *i, l'île* : les Gréco-Romains disent σπανία et σπάνος, *spanus* et *spania*. Pour la seconde partie de ce nom, la plupart des géographes et des étymologistes songent à la racine sémitique צפן *sapan*, dont un dérivé צפון *sapoun*, ou צפין *sapin,* signifie *le trésor*[3]. L'Espagne, *I-spania*, serait l'Ile du Trésor. L'Espagne minière, productrice de toutes les richesses minérales, mérite bien ce nom. Les Anciens s'accordent à célébrer la richesse de cet Eldorado : « Posidonios, dit Strabon, vantant le nombre et la richesse des mines espagnoles, dit qu'on peut croire vraiment à la légende des forêts enflammées, fondant les minerais, et de la terre suant l'or et l'argent ; chaque montagne, chaque colline n'est qu'un monceau de richesses ; ces pays sont les trésors inépuisables de la nature, θησαυροὺς φύσεως ἀενάους, le coffre-fort royal de l'éternité, ταμιεῖον ἡγεμονίας ἀνέκλειπτον. La terre n'y est pas seulement riche, mais encore « sous-riche », οὐ γὰρ πλουσία μόνον ἀλλὰ καὶ ὑπόπλουτος, et ce n'est pas Hadès vraiment qui habite en dessous, mais Plouton[4]. » Ces mots de Posidonios, θησαυρούς et ὑποπλουσία, nous expliqueraient entièrement le nom Ἰ-σπανία ou Σπανία.

Mais si, pour le sens, l'Espagne est bien *l'île du Trésor,* je ne vois pas comment *I-sapoun* ou *I-sapin* nous donnerait la transcription *Ispania*. D'après les similaires de l'Écriture, en effet, nous aurions *I-saphonus* ou *I-saponum* : צפון est rendu en Σάφων

1. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdwört.*, 146.
2. Pol., III, 24, 2 et 4.
3. Pour tout ceci, cf. H. Lewy, p. 146.
4. Strab., III, 147.

par les Septante ; dans le district minier espagnol, Strabon connaît une ville Σισάπων qui est peut-être devenue *la Mine*, *Al-Maden*, des Arabes. Je ne puis donc admettre la transcription de *I-sapoun* en *I-spania* et, tout en gardant la racine sémitique צפן, je crois qu'il faut chercher une autre étymologie : notre île de Kalypso va nous la fournir. Car la racine sémitique צבן, *sapan*, est l'équivalent exact du grec καλύπτω, *cacher*, *recouvrir*, *enterrer* : *I-spania*, c'est νῆσος Καλυψοῦς, l'Ile de la Cachette. De la racine צפן, se forme régulièrement le nom verbal צפנה *spanea* (comme דאגה de דאג, חלקה de חלק, צדקה de צדק, etc.), dont *spania* est la transcription la plus exacte qu'il soit possible d'imaginer : צ = *s*, פ = *p*, נ = *n*, ה = ε ou ει ou *i*. Que l'Espagne pour les Phéniciens (de Tyr ou de Carthage) ait été l'Ile de la Cachette, l'île de Kalypso « qui habite dans les cavernes creuses », on pourrait l'expliquer à première vue par les nombreuses cavernes qui trouent le rocher de Gibraltar et que tous les voyageurs signalent encore : *is mirum in modum concavus, ab ea parte qua spectat occasum medium fere latus aperit atque inde ingressis totus admodum pervius prope quantum patet specus*, dit l'Espagnol Pomponius Mela[1]. C'est évidemment par cette côte méridionale que l'Espagne apparut aux navigateurs sémitiques ; c'est Gibraltar qu'ils aperçurent un jour, au terme de leurs navigations le long de la côte africaine... Mais une étude « plus homérique » du texte de l'*Odyssée* va nous conduire à une plus sûre explication.

Kalypso est fille d'Atlas le pernicieux, qui connaît les abîmes de toute la mer, et qui tient, *à lui seul*, αὐτὸς, les Colonnes lointaines ou les Hautes Colonnes, séparant le ciel et la terre,

> Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος, ὅς τε θαλάσσης
> πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὸς
> μακράς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν[2].

Ce nom d'Atlas, dans l'antiquité comme aujourd'hui, pouvait s'appliquer à différentes choses. Pour certains auteurs, Atlas était

1. II, 6.
2. *Odyss.*, I, 52-54.

arrivé à désigner toute la chaîne côtière de l'Afrique occidentale : Strabon, comme nos géographes actuels, pense que l'Atlas s'étend de l'Atlantique au golfe de Tripoli, du cap Kotes (Spartel) aux Syrtes, ὄρος ἐστὶν ὅπερ οἱ μὲν Ἕλληνες Ἄτλαντα καλοῦσιν, οἱ βάρβαροι δὲ Δύριν · ἐντεῦθεν δὲ πρόπους ἔκκειταί τις ὕστατος πρὸς δύσιν τῆς Μαυρουσίας αἱ Κώτεις λεγόμεναι... τὸ δ' ὄρος διὰ μέσης ἐκτεινόμενον τῆς Μαυρουσίας τὸ ἀπὸ τῶν Κώτεων μέχρι καὶ Σύρτεων οἰκεῖται καὶ αὐτὸ καὶ ἄλλα παράλληλα[1] : c'est bien l'ensemble de ces mêmes chaînes parallèles que nous appelons encore aujourd'hui Atlas. Mais cette extension du nom d'Atlas à toute la chaîne n'est venue qu'assez tard. A l'origine, Atlas est un mont, un pic, non pas une chaîne. A travers toute la Libye, de Thèbes l'Égyptienne aux Colonnes d'Hercule, ἀπὸ Θηβέων τῶν Αἰγυπτιέων ἐπ' Ἡρακλέας Στήλας, entre le rivage peuplé de bêtes fauves, — la Libye θηριώδης, — et le désert, Hérodote trace un Rempart des sables jalonné, de dix jours en dix jours de route, par une butte de sel à gros cristaux, d'où jaillit une fraîche eau douce; la dernière de ces buttes près des Colonnes d'Hercule est attenante à l'Atlas, montagne étroite et toute ronde, στεινὸν καὶ κυκλοτερὲς, si haute que l'on ne saurait en voir les sommets, ὑψηλὸν δὲ οὕτω δή τι λέγεται ὡς τὰς κορυφὰς αὐτοῦ οὐκ οἷά τε εἶναι ἰδέσθαι : car jamais, été comme hiver, les nuages ne les découvrent, οὐδέκοτε γὰρ αὐτὰς ἀπολείπειν νέφεα οὔτε θέρεος οὔτε χειμῶνος : les indigènes l'appellent la Colonne du ciel, τοῦτον κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι εἶναι[2]. Nous retrouvons ici notre Atlas-Colonne Céleste de l'*Odyssée*. Et cette Colonne d'Atlas est, pour Hérodote, voisine des Colonnes d'Hercule : dans la légende, Hercule vient soulager Atlas et prendre un instant sa place. Or voici comment nos marins décrivent aujourd'hui les Colonnes d'Hercule :

Les points d'atterrage du détroit de Gibraltar, disent les *Instructions nautiques*, pour les navires venant de la Méditerranée, sont le morne de Gibraltar sur la côte d'Espagne, le Mont aux Singes et la presqu'île de Ceuta sur la côte d'Afrique. Si le temps est clair, on pourra voir à une grande distance le morne

1. Strab., XVI, 826.
2. Herod., IV, 184.

de Gibraltar et le Mont aux Singes. Ces terres apparaissent le plus souvent comme des îles d'une reconnaissance facile par les formes qu'elles affectent. Le morne de Gibraltar présente à son sommet une arête assez étendue, s'inclinant légèrement du nord au sud. Le Mont aux Singes présente *deux* sommets coniques très rapprochés... A Gibraltar les vents d'est dominent pendant les mois de juillet, août et septembre. Ce sont des vents très humides; ils amènent toujours avec eux des brumes sur les terres, et ces brumes deviennent d'autant plus épaisses que la brise est plus fraîche. Les rosées abondantes, la brume sur les terres et principalement des pannes de brume qui se forment sur le sommet du morne de Gibraltar et sur celui du Mont aux Singes ou sur le flanc de cette montagne, sont les indices à peu près certains de la venue des vents d'est. Ces caractères se présentent pendant toute la durée de ces vents. Pendant la belle saison, les vents d'est amènent rarement de la pluie dans le détroit. Toutefois ces vents étant plus humides à son entrée orientale qu'à son entrée occidentale, il arrive souvent que les brumes humides qui se forment au sommet de Gibraltar et du Mont aux Singes donnent de la pluie au pied de ces hauteurs, tandis que dans le détroit le ciel reste pur [1].

Les navigateurs orientaux de la Méditerranée primitive ne pouvaient enfiler le détroit que par des vents d'est; ils ne naviguaient d'ailleurs que pendant les mois d'été où ces vents dominent : ils n'apercevaient donc les *deux* sommets du Mont aux Singes, τὰς κορυφὰς αὐτοῦ, dit Hérodote, que perdus dans la brume et couronnés d'un chapiteau de nues sur lequel reposait le ciel : on comprend mieux la phrase d'Hérodote, ὑψηλὸν δὲ οὕτω δή τι λέγεται ὡς τὰς κορυφὰς αὐτοῦ οὐκ οἷά τε εἶναι ἰδέσθαι. Le phénomène devait paraître d'autant plus étrange à ces navigateurs orientaux que leurs montagnes à eux peuvent durant l'hiver s'encapuchonner de nuages, mais dès que l'été revient et tant que l'été dure, sauf quelques orages passagers, leurs sommets étincellent dans le ciel pur. Ici, c'est été comme hiver, c'est même été plus qu'hiver, que le mont s'enveloppe, οὐδέκοτε γὰρ αὐτὰς ἀπολείπειν νέφεα οὔτε θέρεος οὔτε χειμῶνος.

Mais, ajoutent les *Instructions nautiques*, « lorsqu'on aperçoit le sommet du morne de Gibraltar et celui du Mont aux Singes se dégager des nuages, *qui les enveloppent continûment pendant le règne des vents d'est*, on est à peu près certain que les vents

1. *Instruct. naut.*, n° 259, pp. 33-34, 6-7.

d'ouest ne tarderont pas à s'établir [1]. » Voilà qui va nous expliquer l'histoire subséquente d'Atlas. Quand les marines de la Méditerranée gréco-romaine, familiarisées avec le détroit, prirent l'habitude d'un trafic régulier vers les côtes atlantiques et surtout vers Gadès, elles eurent à se servir des vents d'ouest pour leur rentrée dans la mer Intérieure, aussi souvent que des vents d'est pour leur sortie vers la mer du Couchant. Le Mont aux Singes cessa de leur apparaître continûment enveloppé de brumes. Que l'on regarde seulement les vues de côtes publiées dans nos *Instructions nautiques* : pendant la traversée d'ouest en est du détroit, le Mont aux Singes est toujours à l'horizon de droite; jamais il ne disparaît derrière ou devant d'autres terres : sa colonne ronde et étroite, στεινὸν καὶ κυκλοτερὲς πάντῃ, est toujours dégagée. Le détroit a donc toujours sa colonne. Mais ce n'est plus la colonne du ciel, le pilier des nues, car les vents d'ouest chassent le capuchon de brumes. Or les navigateurs des âges classiques connaissaient par la légende le « pilier des nuages », et il leur fallait une colonne du Ciel : ne la voyant plus dans le détroit, ils la cherchèrent ailleurs et ils la découvrirent plus au sud, dans la chaîne continentale du Maroc qui vient finir au cap Ghir : *in arenis mons est Atlas de se consurgens, verum incisis undique rupibus praeceps, invius, et quo magis surgit exilior, qui, quod altius quam conspici potest usque in nubila erigitur, coelum et sidera non tangere modo sed sustinere quoque dictus est*[2]. Et même ils en découvrirent deux, les deux Hautes Colonnes du Grand et du Petit Atlas, Ἄτλας μείζων, Ἄτλας ἐλάττων, qui dominaient leur Golfe du Commerce, Ἐμπορικὸς κόλπος[3].

Mais ceci date des âges postérieurs. Primitivement, Atlas-Colonne du ciel habita le détroit. Il n'émigra, pour ainsi dire, qu'assez tard. Je crois que la toponymie même du détroit, dans le voisinage des Colonnes, va nous donner la preuve de cette migration et nous faire retrouver le site exact de l'Atlas primitif.

1. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 7.
2. Pompon. Mela, III, 10.
3. Cf. *Paulys Real Encyclopaedie*, s. v. *Atlas*.

Ces Colonnes fameuses avaient dès l'antiquité suscité bien des discussions, que Strabon nous résume :

Les Tyriens, dit-on, avaient reçu de l'oracle l'ordre de fonder une colonie aux Colonnes d'Hercule. Une expédition d'explorateurs fut donc envoyée qui, parvenue au détroit de Kalpé, crut avoir découvert les bornes du monde et les bornes de l'expédition d'Hercule, dans les deux pointes côtières qui forment le détroit, τὰ ἄκρα ποιοῦντα τὸν πορθμόν ; mais les auspices n'étant pas favorables, on se rembarqua. Une seconde expédition franchit le détroit et s'avança à 1.500 stades au delà, ἔξω τοῦ πορθμοῦ, jusqu'à l'Ile sacrée d'Héraklès qui est en face d'Onoba (embouchure du Guadiana) ; mais les auspices défavorables firent encore abandonner ce lieu. Enfin une troisième flotte fonda Gadeira (Cadix). Il y a donc des gens pour mettre les Colonnes au détroit, d'autres à Gadès, d'autres plus loin encore vers la mer Extérieure[1].

Ces discussions ont surgi quand la mer Extérieure fut ouverte et fréquentée. Les premiers navigateurs, venus de l'Orient, ne connurent pas cet embarras : ils placèrent évidemment leurs Colonnes à l'entrée orientale du détroit. Le plus vieux document précis que nous ayons à ce sujet est le périple carthaginois d'Himilcon, que nous a conservé en partie la traduction latine d'Aviénus[2]. Ce périple est certainement ancien : « Je tire mes renseignements, dit Aviénus lui-même, du fond des vieilles annales puniques »,

haec nos ab imis Punicorum annalibus
prolata longo tempore edidimus tibi[3],

et Himilcon avait vu de ses yeux et contrôlé les choses qu'il raconte,

haec olim Himilco poenus Oceano super
spectasse semet et probasse retulit[4].

Ce périple était antérieur à la fondation de Carthagène par Hasdrubal (221 av. J.-C.), car il nous décrit très exactement le site de Carthagène, la rade, la lagune et les îles voisines ; mais il ne mentionne pas la ville carthaginoise. Ce golfe espagnol (du

1. Strab., III, 169.
2. Je cite d'après l'édition A. Holder, 1887.
3. IV, 414-415.
4. IV, 412-413.

cap de Gata au cap de Palos), jadis très peuplé, dit le périple, est aujourd'hui désert,

littus hic rursum patet
vacuum incolarum nunc et abjecti soli.
Porro ante et urbes hic stetere plurimae,
populique multi concelebrarunt locos[1].

Jadis les Phéniciens y eurent des villes,

ista Phoenices prius
loca incolebant,

mais aujourd'hui les seuls indigènes l'habitent : au fond d'une rade, séparée de la haute mer et juchée sur une hauteur, se dresse la ville des Massiéni (dans le site où se bâtira plus tard la Nouvelle Ville des Carthaginois),

notius inde portus oppidum prope
se Massienum curvat alto ab aequore
sinuque in imo surgit altis moenibus
urbs Massiena.. .

Tout ce coin du littoral espagnol est décrit par le périple avec la plus grande exactitude : voilà bien la rade séparée de la haute mer, et voici le promontoire du cap Palos, l'île Ronde, la grande lagune, la plage sablonneuse et les trois autres îles côtières,

post jugum Traete eminet
brevisque juxta Strongyle stat insula;
dehinc in hujus insulae confiniis
immensa tergum latera diffundit palus,
..... rursus hinc se littoris
fundunt harenae, et littus hoc tris insulae
cinxere late; hic terminus quondam stetit
Tartesiorum[2].

« La reconnaissance du port de Carthagène, dit le vieux *Pilote de la Méditerranée* de Michelot (1704), est facile, parce qu'il y a une petite île ronde presque vis-à-vis du port. Sitôt qu'on est par le travers, on en découvre l'entrée qui est fort étroite et qui se trouve entre deux montagnes. Le port est assez grand et de figure

1. IV. 445-448.
2. IV. 449-463.

presque ronde[1]. » Voilà bien aussi notre rade circulaire, notre île ronde, notre promontoire rocheux. Puis, de l'autre côté du cap Palos, on trouve la grande lagune salée qui s'appelle la Petite Mer, *mar Menor*, et les trois petites îles Hormigas, Grossa et Estacio. Donc le vieux périple décrit exactement et minutieusement ce mouillage. Est-il vraisemblable, dans ces conditions, qu'il eût oublié de mentionner la Ville Neuve, si elle eût existé déjà? « Le port de Carthagène, continue Michelot, est assez grand; dans le fond il y a un ancien château sur une hauteur, au pied duquel est la ville de Carthagène, qui ne paraît que fort peu du côté de la mer, quoiqu'elle soit assez grande; elle est située dans une plaine au-delà du château. » Ce site nous explique la double ville qui s'éleva en cet endroit : sur la montagne, se dresse la vieille forteresse des indigènes, *Massienum oppidum surgit altis moenibus*, et dans la plaine, au bord de la mer, s'étalera plus tard la Nouvelle Ville des navigateurs.

Le périple d'Himilcon est donc antérieur à la Nouvelle Ville. Or voici comment il décrit les Colonnes :

hic Herculanae stant Columnae, quas modum
utriusque habere continentis legimus.
Sunt paria porro saxa prominentia
Abila atque Calpe. Calpe in hispano solo,
Maurusiorum est Abila.

Les deux Colonnes sont les deux promontoires qui se font face à l'entrée orientale du détroit. L'un, Kalpe, est Gibraltar : son nom est grec, ajoute le Périple, et signifie la *cruche* ou la *tasse ronde*. L'autre, Abila, porte un nom sémitique qui signifie le *haut mont*,

namque Abilam vocant
gens Punicorum mons quod altus barbaro est
id est latino (dicti ut auctor Plautus est);
Calpeque rursum in Graecia species cavi
teretisque visu nuncupatur urcii[2].

1. Ed. de 1824, p. 37.
2. IV, 339-350.

Κάλπη ou κάλπις, en grec, désigne bien une sorte de vase, une cruche que les filles vont remplir à la fontaine,

παρθενικὴ ἐϊκυῖα νεήνιδι κάλπιν ἔχουσα,

dit l'*Odyssée*[1]. L'étymologie d'Aviénus pour Abila me semble tout aussi admissible : Pomponius Mela, qui est né dans ces parages, sur la côte espagnole du détroit, nous dit *deinde est mons praealtus, ei quem ex adverso Hispania adtollit objectus : hunc Abilam, illum Calpen vocant*[2]. Il est bien certain qu'Aviénus avait sous les yeux une traduction, grecque apparemment (cf. Στρογγύλη, l'Ile Ronde), du périple punique; cette traduction devait expliquer les noms propres, comme il arrive souvent en pareil cas (nous le voyons par vingt exemples de Strabon) :

Gadir hic est oppidum,
nam Punicorum lingua conseptum locum
Gadir vocabat...
Poenus quippe locum Gadir vocat undique saeptum
aggere praeducto,

dit Aviénus pour nous expliquer le vieux nom de Cadix[3]. Cette étymologie de *Gadir* semble parfaitement exacte : en hébreu גדר *gader*, ou גדרה *gadera*, signifie bien *enclos de pierres, talus d'abri ou de fortification, agger*, et l'onomastique palestinienne nous donne des *Gadour*, *Gadera*, *Gaderoth*, qui sont les mêmes que la *Gadir* ou *Gadeira* espagnole. Pareillement l'onosmatique palestinienne nous donne des *Abila* ou *Abela* ou *Abel*. Mais ces אבל, *abel*, loin de signifier *mons altus*, désignent au contraire des prairies, des surfaces planes ou légèrement ondulées, irriguées, plantées d'arbres et de vignes, et l'Écriture a, comme noms propres, l'*Abel* des Acacias, l'*Abel* des Vignes, l'*Abel* de la Danse, etc. Mais une montagne de l'Écriture s'appelle עיבל *'aibal* : les Septante ont rendu l'*aïn* initial par un γ, Γαιβάλ; la Vulgate dit *Hebal* avec plus de raison, car le ע initial est doux, comme on peut

1. *Odyss.*, VII, 20.
2. Pompon. Mel., I, 5.
3. IV, 610-615; III, 268-269.

le voir par la comparaison avec l'arabe. Le mont Aibal est l'un des deux cônes montagneux qui dominent à l'est la plaine de Sichem et qui forment la porte de la Terre Promise. C'est entre ces deux colonnes que l'Arche s'arrête et que les cérémonies de prise de possession sont accomplies selon les ordres du Seigneur. L'une de ces colonnes est le mont de la Bénédiction, l'autre le mont Maudit : la mosquée du Pilier occupe aujourd'hui l'intervalle[1]. La racine עבל est inusitée dans le vocabulaire hébraïque, qui peut être l'a remplacée par עבל : elle ne se retrouve que dans ce nom propre עיבל. En arabe, au contraire, elle est très usitée; elle a fourni les mots *a'balou* et *'ablaoun* qui signifient *rocher blanc*[2] (l'un des promontoires au pied du Mont des Singes est la Pointe Blanca, le *Promontorium Album* de Pline), et le mot *'aboula* qui signifie *fardeau, charge*, car elle-même signifie proprement *enlever, emporter, charger un fardeau sur le dos de quelqu'un* : les Colonnes, avant d'appartenir à Héraklès, étaient, dit la légende grecque, à l'*Homme-Fort*, Βρίαρευς. Ἄβύλη, comme disent les Grecs, serait la transcription précise de *'aboula* : si l'on veut s'en tenir à l'orthographe plus exacte, je crois, du périple d'Aviénus, *Abila*, עבלה, sera régulièrement formé de la racine עבל, *'abal*, comme *Gadira* de גדר, *gadar*. Mais, ceci étant, *Abila, qui porte les fardeaux*, est l'équivalent du grec Ἄτλας ὠμοφόρος : Atlas est le porteur, τλάω; il a pour synonyme τελαμών, car il s'appelle aussi Télamon, et les architectes romains appelèrent *telamones* les caryatides mâles, pour ainsi parler, que les Grecs appelaient ἄτλαντες. (Les Romains avaient emprunté sans doute cette appellation aux colonies de l'Italie du sud ou au commerce ionien de Samos et de Phocée : les inscriptions du Pont-Euxin emploient couramment τελαμών aux lieu et place de κίων ou στήλη[3].) Atlas-Télamon n'est donc que l'Homme à la Colonne ou aux Colonnes, ὃς κίονας ἔχει, et Ἄτλας, que les indigènes appellent la « Colonne du Ciel », semble avec *Abila*, le *porteur* sémitique, dans

1. Cf. *Deut.*, xi, 26-29; cf. Smith, *Dict. of the Bible*, s. v. *Ebal*.
2. Cf. *Dict.* Kazimirski.
3. Cf. *Paulys Real Encyclopaedie*, s. v. *Atlantes*.

les mêmes relations que νῆσος Καλυψοῦς avec *Ispania* : de part et d'autre nous avons ici encore un doublet gréco-sémitique, et rien ne prouve mieux la valeur de notre étymologie que le vers d'Aviénus :

> ..... *coelum vertice fulcit*
> *Maura Abila*[1].

* * *

Mais il faut aller plus loin : peut-être notre texte homérique permet-il une plus précise localisation de ces différents sites.

Abila est située sur la côte d'Afrique, mais en quel point exactement? Anciens et modernes discutent. Tissot, dans sa minutieuse étude de la Mauritanie Tingitane[2], se rallie à l'opinion de Ptolémée, dit-il, et il identifie Abila, la Colonne africaine, au mont Akho de la presqu'île de Ceuta. Cette théorie de Tissot peut sembler plausible et même vraisemblable, si nous regardons une de nos cartes du détroit de Gibraltar. Sur nos cartes, en effet, Ceuta et Gibraltar, de chaque côté de la passe, se font pendant avec une complète symétrie : détachées toutes deux de la côte, emmanchées d'un isthme de sables, ces deux collines semblent comme deux obélisques plantés au devant de la grande porte du couchant : voilà bien les deux Colonnes et, si Kalpé est Gibraltar, Abila est Ceuta. Mais il n'en est ainsi que sur nos cartes : c'est là une vue de géographe. L'œil du navigateur ne voit pas les côtes de la même façon : du pont de son bateau, le marin n'aperçoit pas les péninsules également proéminentes, mais les hauteurs également émergeantes. Or Ceuta est basse : son mont Akho n'a guère que 200 mètres de haut et Ceuta, vue de la mer, disparaît complètement sur l'écran beaucoup plus élevé des montagnes côtières, avec lesquelles, pour un navigateur non familier, sa colline se confond entièrement. Gibraltar est deux fois plus haute : son dernier pic dépasse 420 mètres. Mais c'est le Mont aux Singes sur la côte du Maroc, qui, de tout temps, a d'abord frappé les regards des navigateurs : il a 820 ou 830 mètres

1. III, 110-111.
2. *Mém. Acad. Inscript.*, 1878, p. 174.

de haut; il s'élève deux fois plus haut que Gibraltar, quatre fois plus haut que Ceuta : à ses pieds et devant lui, la pauvre butte du mont Akho disparaît entièrement.

Tissot allègue l'autorité de Skylax qui, dit-il, identifie Abila et la Colonne libyenne et qui localise cette colonne sur la *basse* presqu'île de Ceuta. Ἡράκλειοι Στῆλαι, dit en effet Scylax, ἡ μὲν ἐν τῇ Λιβύῃ ταπεινή, ἡ δὲ ἐν τῇ Εὐρώπῃ ὑψηλή[1]. Ce texte est formel. Pour Skylax, la Colonne libyenne est basse : c'est donc Ceuta, et Tissot jusqu'ici a raison. Mais Skylax ne dit pas qu'Abila et la Colonne libyenne soient une seule et même chose. Il me paraît même avoir dit tout le contraire. Que l'on examine en effet la structure du texte et du contexte. Skylax énumère les accidents de la côte : il nomme Ἄκρα πόλις μεγάλη καὶ λιμήν, Ἄκρος ἡ πόλις καὶ ὁ κόλπος ἐν αὐτῇ, ἔρημος νῆσος Δρίναυτια ὄνομα, Ἡράκλειος στήλη ἡ ἐν Λιβύῃ, ἄκρα Ἀβίλη καὶ πόλις, etc. ; on voit qu'il énumère à la suite les différents noms propres sans les joindre par la particule conjonctive καὶ; cette particule ne lui sert qu'à réunir à chaque nom propre les différentes dépendances de ce nom, Βαρτὰς νῆσος καὶ λιμήν, ἄκρα Ἀβίλη καὶ πόλις. Pour lui, il semble donc que l'Hérakleios Stelè soit différente de l'Akra Abilè, et, en effet, Skylax écrit à un moment où la Colonne d'Atlas, Abila, la seule que connussent l'*Odyssée* et Hésiode, s'est, comme nous le verrons par la suite, doublée des Colonnes d'Hercule : Hérodote connaît l'Atlas, colonne du ciel, voisin des Colonnes d'Hercule ; Skylax décrit de même une Abila, qui est Atlas, et une Hérakleios Stélè sur la même côte de Libye. C'est là une conception grecque postérieure, qui provient, pour parler le langage des *Instructions nautiques*, d'une façon toute nouvelle de choisir le point d'atterrage sur la côte africaine. Cette façon, nos *Instructions* actuelles nous la signalent encore. Elles nous disent que des navigateurs venus du nord-est, le long des côtes espagnoles, peuvent choisir, comme point d'atterrage sur la côte d'Afrique, le Mont aux Singes *ou* la Pointe de Ceuta. Mais elles ajoutent que la Pointe est beaucoup

1. *G. G. M.*, I, p. 90-91.

moins haute, et, en pratique, elles rapportent toutes leurs observations au Mont.

Si l'on en juge par les plus anciens documents grecs que nous ayons sur le détroit, je veux dire Homère et Hésiode, les Grecs primitifs ou leurs prédécesseurs naviguaient de même sur Atlas-Abila seulement, c'est-à-dire sur le Mont aux Singes. Dans l'*Odyssée* en effet, Atlas-Abila « sait les abîmes de toute la mer »; c'est donc une très haute montagne qui domine non seulement les baies voisines, mais encore l'entrée du détroit, et tout le détroit, et toute la mer du Levant et du Couchant, ὃς πάσης θαλάσσης βένθεα οἶδεν. Le Mont aux Singes apparaît dans toutes les vues de côtes de nos *Instructions*. Gibraltar, au contraire, domine l'entrée orientale du détroit et la rade d'Algésiras; mais, à mesure qu'on pénètre vers l'ouest, la côte espagnole le cache peu à peu et finit par le couvrir : le Mont aux Singes, au centre d'une presqu'île que rien ne masque, apparaît de tous les points des mers voisines, mer Intérieure ou mer Océane, πάσης θαλάσσης. Abila-Atlas ne peut être que sur ce sommet, qui est complètement dégagé des autres terres, s'il est trop souvent noyé dans la brume. Pomponius Mela décrit exactement les deux promontoires, Gibraltar tout à fait séparé de la terre, Abila moins avancé dans les flots, *Abila et Calpes uterque quidem sed Calpes magis et paene totus in mare prominens*[1].

D'ailleurs, le périple d'Aviénus, toujours exact et précis, nous donne d'Abila une description, que nos *Instructions nautiques* pourraient transporter à leur Mont aux Singes, en traduisant jusqu'au moindre mot :

Scopuli stant ardui utrimque :
unus enim Europam, Libyam procul aspicit alter.
Sic discreta freto procera cacumina celsis
emicuere jugis; sic intrant saxa profundum;
sic subeunt nubes; sic coelum vertice fulcit
Maura Abila, et dorso consurgit Hiberica Calpe[2].

« Ces terres sont d'une reconnaissance facile par les formes

1. II, 6.
2. III, 106-111.

qu'elles affectent. Le morne de Gibraltar présente à son sommet une arête assez étendue, s'inclinant légèrement du nord au sud : la partie nord qui est la plus élevée est de forme arrondie », disent les *Instructions nautiques : dorso consurgit Calpe*, dit Aviénus. « Le Mont aux Singes (toujours couvert de brumes) présente deux sommets coniques très rapprochés », reprennent les *Instructions* : *coelum vertice fulcit Maura Abila*, ajoute Aviénus, ce qui nous traduit exactement l'épithète de l'Atlas grec, Κίων τοῦ Οὐρανοῦ. Ici, l'*Odyssée* est plus exacte encore. Elle semble copier les *Instructions*. Atlas a plusieurs hautes colonnes pour séparer le ciel et la terre, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν, parce que le Mont aux Singes a *deux* sommets très rapprochés : mais ces deux sommets très rapprochés ne font qu'une seule montagne; aussi, dans l'*Odyssée*, Atlas est-il *seul* à posséder les Hautes Colonnes, ἔχει δέ τε κίονας αὐτός.

Que l'on prenne bien garde à ce dernier texte. L'*Odyssée* ne connaît que les Hautes Colonnes d'Atlas, la double ou triple colonne de l'Abila. Elle ne décrit nullement les lieux tels que les Grecs postérieurs les imagineront ou les apercevront ensuite. Car il ne s'agit pas d'une paire de colonnes, entre lesquelles passerait le détroit et qui formeraient une porte maritime, τὰς Πύλας Γαδειρίδας, ainsi que l'entendirent plus tard les poètes et les géographes grecs ou romains[1]. Atlas n'occupe que l'une des rives : il a plusieurs colonnes, mais sur le même bord ; et ces Colonnes ont pour rôle de supporter le toit du ciel, de tenir écartés, ἀμφὶς ἔχουσιν, non les deux lèvres du détroit, mais le ciel et la terre. Les tragiques connaissent encore cet Atlas qui possède la borne du ciel, τέρμονα οὐρανοῦ τὸν Ἄτλας ἔχει[2]. Hérodote, par contre, connaissait déjà les Colonnes d'Hercule bordant le détroit, à côté de la Colonne du Ciel, Στῆλαι Ἡράκλειοι et Κίων τοῦ Οὐρανοῦ. Comme l'*Odyssée*, Hésiode sait qu'Atlas de-

1. Cf. Plin., III, 1 : « Proximis autem faucibus utrinque impositi montes coercent claustra, Abyla Africae, Europae Calpe. »
2. Hésiod., *Theog.*, v. 517 et Eurip., *Hippol.*, 774.

bout aux extrémités de la terre, tout près des Hespérides chanteuses, à l'endroit où le jour et la nuit se rencontrent, porte le ciel sur sa tête et sur ses mains, — sur sa cime, dirons-nous, et sur ses contreforts, κίονας μάκρας. Atlas est la Colonne du Couchant, semblable à cette Colonne du Nord, Στήλη βόρειος, que connaît Scymnus de Chio à l'extrémité de la Keltikè et qui se dresse sur le dernier promontoire des Celtes, Στήλη βόρειος· ἔστι δ'ὑψηλὴ πάνυ εἰς κυματῶδες πέλαγος ἀνατείνουσ' ἄκρα[1]. Ni Homère ni Hésiode ne font mention des Colonnes d'Hercule. Il semble que l'invention soit postérieure et peut-être allons-nous par la suite expliquer et dater cette invention[2].

Au pied de l'Abila-Atlas, qui est notre Mont aux Singes, les *Instructions nautiques* connaissent une petite île toute proche de la côte, si proche même que du large on ne la distingue pas. Elle porte le nom espagnol de *Perejil* : « quoique haute et terminée par des falaises à pic, elle se distingue à peine au milieu des hautes terres du Mont aux Singes, dont elle est entourée[3] », Pline nous dit : *traditur et alia insula contra montem Atlantem et ipsa Atlantis appellata*[4]. Au temps de Pline, l'Atlas n'est plus sur le détroit; il est très loin au sud sur les bords de l'Atlantique. La tradition que Pline nous rapporte date-t-elle du temps où l'Atlas était encore sur la Méditerranée? Atlantis serait alors notre île de Perejil. Nous pourrions sans peine imaginer comment cette île fut d'abord familière aux marins qui, naviguant le long de la côte africaine, abordèrent par cette côte le détroit, c'est-à-dire aux Sémites, et comment elle devint par la suite inconnue, invisible, pour les Grecs qui naviguèrent le long des côtes espagnoles : elle se confondait pour eux avec les contreforts du Mont aux Singes dont elle est entourée. C'est là

1. Scymn. Chi., v. 189-190.
2. Cette conception est clairement exposée par Diodore, IV. 18 : Ἡρακλῆς ἔγνω τῆς στρατείας θέσθαι στήλας ταύτας..., ὅπως ἁλιτενοῦς καὶ στενοῦ γενομένου (τοῦ πόρου) κωλύηται τὰ μεγάλα κήτη διεκπίπτειν ἐκ τοῦ ὠκεανοῦ πρὸς τὴν ἐντὸς θάλατταν · ὡς δὲ τινές φασι τὸν πόρον ἀνοίξαντα ποιῆσαι τὸν ὠκεανὸν μίσγεσθαι τῇ καθ' ἡμᾶς θαλάττῃ.
3. *Instruct. naut.*, nº 259, p. 93.
4. Plin., VI, 36, 2.

peut-être l'origine de cette fameuse Atlantis, νῆσος Ἄτλαντος θυγάτηρ, dit l'*Odyssée*, — dont les prêtres égyptiens avaient révélé à Solon l'existence et la disparition, et qui, depuis Platon, a fait tant parler d'elle.

Mais, que l'on excepte cette phrase si peu claire de Pline : les anciens ne nous ont jamais parlé de notre île Perejil. Il est un texte pourtant qui pourrait prêter à discussion : c'est une phrase de Strabon qui peut sembler, à première lecture, confirmée par le périple d'Aviénus dont nous faisons si grand usage : « Quelques-uns, dit Strabon, ont placé les Colonnes à Abila et à Kalpè; d'autres dans les petites îles voisines de l'une et l'autre montagne, οἱ δὲ τὰς πλησίον ἑκατέρου νησῖδας, et l'une s'appelle l'île d'Hèra. Artémidore connaît bien l'île d'Hèra et son sanctuaire; mais il nie l'existence de l'autre île [1]. » Aviénus est beaucoup plus explicite : « Euctémon d'Athènes ne place pas les Colonnes sur les rochers ou les cimes de l'une et l'autre rive. Mais, entre les rivages européens et africains, il mentionne deux îles qu'il appelle les Colonnes d'Hercule et que trente stades séparent l'une de l'autre. Elles sont couvertes de forêts et toujours inhospitalières aux navigateurs »,

Atheniensis dicit Euctemon item
non esse saxa, aut vertices adsurgere
parte ex utraque; caespitem Libyci soli
Europae et oram memorat insulas duas
interjacere; nuncupari has Herculis
Columnas; stadia tri[ti]ginta refert
has distinere; horrere silvis undique
inhospitatasque semper esse nauticis [2].

Sur la côte espagnole, juste en face de notre îlot de Perejil, « on voit à quelques encâblures de la terre un rocher aride de peu d'étendue et d'une moyenne élévation, qui porte le nom de Palomas ou des Pigeons », disent les *Instructions*. Il semblerait que nous ayons ici les deux îles de Strabon, Perejil et Palomas (les Pigeons), une de chaque côté du détroit, toutes deux voisines

1. Strab., III, 170.
2. Avién., IV, 350-358.

des promontoires riverains. Mais, si le texte résumé et resserré de Strabon semble trouver ainsi son application exacte, le texte d'Euctémon ne concorde nullement avec cette hypothèse. L'île des Pigeons est bien inhospitalière aux navigateurs et Euctémon va nous dire les difficultés qu'elle présente au débarquement ; mais nous verrons que Perejil au contraire est un excellent mouillage. En outre, de Perejil aux Pigeons, la distance est de seize kilomètres pour le moins : trente stades entre les îles, dit Euctémon. Il est vrai que le manuscrit d'Aviénus porte *tritiginta* et que l'on pourrait corriger en *tris triginta* : mauvaise correction d'ailleurs ; le vers n'y serait plus et c'est évidemment *triginta* qu'il faut lire ; pourtant, *tris triginta*, quatre-vingt-dix stades, nous donneraient à peu près nos seize kilomètres. Mais le contexte d'Euctémon impose de toute nécessité une autre explication.

« Dans ces îles, continue Euctémon, il y avait jadis un temple et des autels d'Hercule; les bateaux étrangers y venaient sacrifier et l'on se retirait ensuite rapidement; le séjour prolongé était sacrilège. Tout autour, sur une grande étendue, la mer sans profondeur semble cuire. Les gros vaisseaux, faute de fonds et à cause des vases, ne peuvent s'y rendre. Si l'on veut aller au temple, il faut aborder à l'île de la Lune, décharger le navire et s'en aller avec la cale ainsi allégée » :

Inesse quippe dicit ollis Herculis
et templa et aras; invehi advenas rates,
deo litare, abire festino pede;
nefas putatum demorari in insulis.
Circum atque juxta plurimo tractu jacens
madere tradit tenue prolixe mare.
Navigia honusta adire non valent locos
breve ob fluentum et pingue littoris lutum.
Sed si voluntas forte quem subegerit
adire fanum, properat ad Lunae insulam
agere carinam, eximere classi pondera,
levique cumba sic superferri salo[1].

« Il est peu de localités peut-être, disent les *Instructions*, qui présentent plus que le détroit de Gibraltar les phénomènes con-

1. Avien., IV, 358-370.

nus sous le nom de raz de marée. Ils se produisent généralement près de toutes les pointes un peu saillantes où la côte change brusquement de direction, et près des bancs qui existent dans ces parages. Ces raz de marée se forment instantanément sans aucun indice précurseur. La mer se met à bouillonner comme de l'eau, qui, dans un vase exposé au feu, serait chauffée jusqu'à l'évaporation (*madere*, disent Euctémon et Aviénus, qui ajoutent *quidquid interfunditur undae aestuantis*[1]). Ces raz de marée deviennent alors redoutables... Les points de la côte d'Espagne où on les remarque sont le cap Trafalgar, le plateau des Cabezos, la pointe Frayle et la roche Perla, enfin la pointe d'Europe[2]. » La pointe Frayle et la roche Perla dominent ou entourent notre île des Pigeons : « entre cette île et la côte, il existe un grand nombre de roches qui couvrent et découvrent, laissant un canal praticable seulement pour les embarcations... Le canal de la Perle, qui offrirait quelques avantages à la navigation à cause des remous de courants, ne saurait être recommandé qu'aux petits navires[3]. »

Cette concordance de tous les mots, entre les *Instructions* et le texte d'Aviénus, montre bien que notre île des Pigeons est l'île d'Hercule. Sur la même côte espagnole, dans la baie d'Algésiras, à cinq kilomètres et demi environ au nord de l'île des Pigeons, — soit à peu près trente stades, — se dresse une autre île, l'île Verte : *horrere undique silvis*, dit Euctémon. C'est l'île de la Lune, qui offre un bon mouillage entre elle et la côte, mais qui, elle non plus, n'est pas hospitalière aux marins : « On ne doit pas s'approcher de l'île Verte pour éviter la basse de ce nom, roche isolée au nord de l'île. Les roches de la Galera couvrent et découvrent à chaque marée[4]. » Il semble donc que les Colonnes d'Euctémon soient non de chaque côté du détroit, *non esse saxa aut vertices adsurgere parte ex utraque*, mais dans le dé-

1. Avién., IV, 370-371.
2. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 29-30.
3. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 78-79.
4. *Instruct. naut.*, p. 82.

troit, plus près de la côte d'Espagne, dans l'île d'Hercule et dans l'île de la Lune. Voilà qui, peut-être, servirait à nous indiquer comment et quand a pu naître cette conception même des Colonnes d'Hercule.

Hésiode et Homère, — nous l'avons vu, — n'ont pas cette conception. Le détroit, pour eux, n'a qu'une colonne ou qu'un faisceau de colonnes, qu'ils appellent Atlas. Ce dernier nom, traduit du sémitique *Abila*, nous renseignerait sur la provenance de leur savoir, si nous n'avions pas d'autres indices. Homère et Hésiode tiennent sûrement leurs renseignements de marines africaines ou, du moins, de navigateurs venus du sud-est, de la côte africaine. Car en venant du nord-est, le long des côtes espagnoles, le détroit, vu de la mer, apparaît aussitôt avec deux Colonnes : Gibraltar, qui se détache sur la mer, et le Mont aux Singes, qui se détache sur le ciel. Mais en venant du sud-est, le long des côtes africaines, les marins ne peuvent apercevoir qu'une colonne. Ceuta, cap bas, ne se distingue en rien des autres caps africains, de ce grand cap en particulier, qui se dresse et s'avance à l'ouest des bouches de la Molouia, et que les Sémites appelèrent la grosse tête רוש אדיר, *Rus-Adir*. Pareillement, Gibraltar à l'horizon n'apparaît pas très haute : ce n'est qu'un promontoire aussi, très peu distinct au devant de l'écran des hautes terres ; la distance diminue encore sa hauteur absolue qui n'est pas grande : « A une certaine distance, disent nos *Instructions*, cette montagne se confond quelquefois avec les terres hautes qui entourent la baie d'Algésiras[1] ». Seul, le Mont aux Singes, haut de huit cents mètres, pointe jusqu'au ciel sa tête chargée de brumes : lui seul est la Colonne, Abila-Atlas. Et le nom de Kalpè donné à Gibraltar viendrait confirmer cette opinion, car ce nom date sûrement aussi de la même époque et provient de la même vue de côtes.

Κάλπη, *la tasse*, *la cruche*, le vase rond et creux, ou, comme dit Aviénus, *species cavi tercticque visu urcei*, est un mot grec.

1. N° 259, p. 40.

Mais Ἄτλας aussi est un mot grec : seulement, c'est la traduction grecque d'un mot sémitique. Comme Ἄτλας, Κάλπη doit être une traduction. Du moins, inventé par les Grecs et attribué par eux au morne de Gibraltar, ce nom serait parfaitement incompréhensible. Pour les Grecs, en effet, qui arrivent du nord-est, le long des côtes espagnoles, le morne de Gibraltar apparaît aussitôt et se détache sur la mer comme une raide et longue échine, *dorso consurgit*, dit Aviénus : « on pourra voir à une grande distance le morne de Gibraltar, » disent les *Instructions*. Morne, échine, telle est la « vue de côtes », que les Grecs en arrivant sur ce détroit ont aperçue : ils n'ont pas pu voir « une coupe ronde et creuse ». Mais renversons le point de vue, et voyons Gibraltar du sud tel que l'aperçoivent les marins qui remontent la côte d'Afrique vers le détroit. Vue de l'Afrique, la côte espagnole offre un panorama tout différent. Le morne de Gibraltar « se confond avec les terres hautes qui entourent la baie d'Algésiras », disent les *Instructions*, et ce qui frappe les regards du navigateur, ce n'est plus un morne : c'est justement une *tasse*, je veux dire l'enfoncement circulaire de cette baie, de cette grande coupe montagneuse, de cette *anse*, comme nous dirions, qui s'arrondit et se creuse et se perd dans le lointain, entre les caps de Gibraltar et de Carnero. Voilà bien κάλπη, notre vase rond et creux, κόλπος, le golfe. Ce sont donc les navigateurs africains qui avaient inventé ce nom : ils avaient dénommé très exactement ce qu'ils apercevaient ; ils avaient donné au κόλπος un nom qui lui convient parfaitement, la *tasse*, la *cruche* : les Grecs donneront au golfe de Naples un nom tout pareil, κρατήρ. Par la suite, les Grecs héritèrent de cette *cruche*, qu'ils traduisirent, et ils appliquèrent la traduction à ce qu'ils apercevaient, eux aussi ; mais il se trouva qu'ils apercevaient un morne et non plus un golfe et que le nom de *cruche* ne convenait plus : c'est un accident très fréquent toutes les fois qu'un peuple emprunte l'onomastique du voisin ou du prédécesseur.

Dans cette Cruche, les Grecs trouvèrent une île et une ville de Melkart. Ils racontèrent du moins, pendant longtemps, ce que

nous a rapporté tout à l'heure Euctémon, que, sur l'île des Pigeons, il y avait eu jadis un temple d'Hercule, et la ville du golfe nommée Καρτήια par les uns s'appelait aussi Ἡρακλεία pour les autres, parce qu'elle passait pour une fondation d'Hercule [1]. Καρτηία Ἡρακλεία est une *Ville de Melkart*, קרתא מולקרת, *Karta Melkart*. *Karta*, forme emphatique de *Karia* ou *Kart*, la *ville*, se retrouve sur toute la côte africaine, *Cirta* par exemple, et la transcription en Καρτηία est tout à fait exacte : « *Sinus ultra est in eoque Carteia, ut quidam putant aliquando Tartessos, et quam transvecti ex Africa Phoenices habitant atque unde nos sumus Tingentera* [2] ». Derrière l'île d'Hercule, la Ville d'Hercule était, onomastiquement, dans la même situation que la ville d'Algésiras aujourd'hui derrière l'île, *Al-Djezira*, Verte. La *Cruche* espagnole avait donc sa ville d'Héraklès : la légende grecque eut la *Tasse* ou la coupe dans laquelle Héraklès avait navigué sur ces parages pour franchir le fleuve Océan, τὸ δέπας ἐν ᾧ διέπλευσεν ὁ Ἡρακλῆς τὸν Ὠκεανὸν, ou pour atteindre Gadès, τὴν φιάλην κομίσασθαι τὸν Ἡρακλέα καὶ διαπλεῦσαι εἰς Ἐρύθειαν. Cette traversée du détroit, διάπλους, dans un vase, tasse, coupe ou amphore, *urceus teres et cavus*, était racontée déjà par les plus vieux poètes d'*épos* ioniens ou insulaires, Pisandros de Kameiros, Panyasis d'Halikarnasse, Phérécyde de Syros [3] : elle nous est peinte sur les vases archaïques (voir en particulier la grande amphore portée sur les vagues, au milieu des poissons et des langoustes, où Héraklès, debout, coiffé de la peau de lion, tient l'arc et la massue, dans Roscher, *Lexic. Myth.*, p. 2204). C'est que cette vieille légende herculéenne est la description exacte du spectacle qui s'offrit aux premiers navigateurs grecs en cet endroit : ils y trouvèrent un temple d'Héraklès flottant dans une coupe, une île d'Héraklès isolée dans un golfe. Et l'autre légende herculéenne des Colonnes prit naissance au même lieu, à la même date, pour les mêmes raisons. Elle aussi tra-

1. Strab., III, 140.
2. Pomp. Mel , II, 6.
3. Cf. *Fragm.*, éd. Didot, p. 8 et 17.

duisit « la vue de côtes », qui s'offrit aux premiers navigateurs grecs dans les parages de ces île et ville d'Héraklès.

La « vue de ces côtes » pour les Grecs devait être, en effet, très différente de celle que nous venons d'observer en nous plaçant, comme les Phéniciens (de Tyr ou de Carthage), de l'autre côté du détroit, sur la côte africaine. Les Grecs venaient du nord-est : ils avaient suivi la côte espagnole. A en croire Hérodote, c'étaient des Phocéens qui les premiers avaient exploité commercialement l'Étrurie, l'Ibérie et Tartessos et qui étaient devenus les alliés du roi d'Espagne Arganthonios [1]. Ces Phocéens étaient donc arrivés au détroit par la côte nord-est, après avoir longé l'Italie et l'Ibérie : la phocéenne Marseille avait été une de leurs étapes; sur la côte espagnole, près de Malaga, Μαινάκη passait pour la dernière de leurs colonies vers le couchant, ὑστάτην τῶν Φωκαινῶν πόλεων πρὸς δύσει κειμένην[2]. D'avance, grâce aux poèmes homériques qu'ils savaient par cœur depuis l'enfance, ces Ioniens connaissaient « les Hautes Colonnes », et voici qu'à l'entrée du détroit, une paire de hautes colonnes leur apparut, comme elle apparaît encore à nos marins qui suivent la même côte espagnole. Au premier plan, bien détaché du continent par son isthme de sables, surgissant de la mer et pointant vers le ciel ses 400 mètres de roches, le morne de Gibraltar vu par le travers leur offrait une première colonne raide et puissante. Et là-bas, tout au fond, sur le chaos des montagnes africaines, le Mont aux Singes dressait une autre colonne aussi puissante, aussi raide et encore plus pointue. « Les Hautes Colonnes » de l'*Odyssée* devinrent pour les Phocéens les deux montants de la porte Gadiride, une sur la rive européenne, l'autre sur la rive d'Afrique : d'Atlas, qui *seul* les possédait au temps d'Homère, les Hautes Colonnes passèrent à Héraklès, parce que Héraklès-Melkart régnait sur cette côte européenne, dans cette coupe dont les Phocéens traduisirent le nom, κάλπη, alors

1. Hérod., I, 152.
2. Strab., III, 156.

qu'ils ne traduisirent plus le nom d'*Abila*, sur la côte adverse non fréquentée par eux.

Les géographes et auteurs de périples grecs vinrent ensuite et purent alors discuter sur la situation exacte de ces Colonnes herculéennes. Il y avait une belle matière à discussions, en effet. Abila et Calpe étaient bien des colonnes; mais elles n'appartenaient pas à Héraklès : elles n'étaient donc pas les Colonnes d'Héraklès. Ces Colonnes d'Héraklès pouvaient être en face d'Onoba, dans l'île consacrée au dieu, ἔξω τοῦ πορθμοῦ εἰς νῆσον Ἡρακλέους ἱερὰν[1]. Mais le vrai séjour et domaine d'Héraklès, à l'intérieur de sa coupe, c'étaient les îles dont parle Euctémon : donc ces îles devaient être, et elles furent pour certains auteurs, les seules vraies Colonnes, d'autant que la colonne africaine disparaissait le plus souvent au milieu des nuages et que Gibraltar seule apparaissait toujours. Euctémon avait donc quelques bonnes raisons de placer les Colonnes aux îles de Melkart et de la Lune. Mais seuls les familiers du détroit pouvaient connaître ces deux îlots. Le minuscule îlot des Pigeons, surtout, devait être ignoré du grand public. De tout temps l'île Verte a joui d'une certaine célébrité parmi les marins, à cause de sa situation au milieu du golfe, à cause des facilités de mouillage, aussi, et des abris qu'elle offre entre elle et la côte : Algésiras, l'*Ile*, ont dit les Arabes pour désigner toute la rade. L'îlot des Pigeons, par contre, est sans utilité; il ne se distingue en rien des mille autres roches plus grandes ou plus petites que l'on peut signaler sur toute cette côte espagnole (cf. la Perle un peu plus au nord). Les géographes, autrefois comme aujourd'hui, ignorèrent donc cette île : « Artémidore, dit Strabon, connaît bien l'île d'Hèra (pour les Grecs et les Romains, la déesse syrienne est tantôt Aphrodite-Vénus, ou Artémis-Diane-la-Lune, et tantôt Hèra-Juno Coelestis : l'île d'Hèra est donc notre île de la Lune); mais il nie l'existence de l'autre[2]. »

1. Strab., III, 169.
2. Strab., III, 170.

*
* *

En tout ceci, il ne semble donc pas qu'il soit question de l'île de Perejil. Les géographes classiques de la Grèce et de Rome l'ignorèrent entièrement, — sauf le passage douteux de Pline, — parce que les marins classiques l'ignoraient aussi et ne pouvaient que l'ignorer. Ils ne naviguaient pas sur la côte africaine : c'était la côte espagnole qu'ils suivaient, de Carthagène à Malaga, de Malaga à Cadix. Or, depuis cette côte espagnole, ils ne pouvaient pas apercevoir Perejil. Que l'on jette seulement les yeux sur la vue de côtes donnée par nos *Instructions nautiques* (n° 259, pl. 12) et l'on vérifiera tout aussitôt combien ces *Instructions* ont raison de nous dire : « cette île de Perejil se distingue avec peine au milieu des hautes terres dont elle est entourée ». Mais si les marins d'Europe l'ignorent, toutes les marines, qui ont exploité ou possédé la côte africaine, la connaissent. Les Espagnols lui ont imposé leur nom de *Perejil* : avant eux les Arabes l'appelaient *Taoura*[1]. Au début de l'histoire méditerranéenne, les Phéniciens venus de Carthage ou de Tyr, navigateurs de la côte d'Afrique, durent aussi lui donner un nom. Ils avaient même beaucoup plus de raisons de la connaître que les Arabes ou les Espagnols, car sûrement, pour leurs petits bateaux, cette île avait une utilité qu'elle n'offre plus aux grands vaisseaux modernes : à l'intérieur du détroit, elle était pour eux le seul mouillage absolument sûr, le seul refuge à couvert de tous les vents. Examinons, en effet, avec l'aide des *Instructions nautiques*, les conditions de navigation et d'établissement à l'intérieur du détroit.

Les vents d'est et d'ouest sont ici les vents régnants : « Dans le détroit de Gibraltar, on peut généralement classer les vents en deux séries, ceux de l'ouest et ceux de l'est. Les vents soufflant des autres directions s'infléchissent aux extrémités du passage pour suivre le gisement des côtes, ainsi que cela arrive presque toujours dans les canaux étroits et limités par de hautes terres. On peut donc dire que les vents généraux dans le détroit sont

1. Cf. Tissot, *op. laud.*, p. 161-162.

ceux de l'est, variant du nord-est au sud-est, et ceux de l'ouest variant du nord-ouest au sud-ouest »[1]. Sur tout le développement des côtes espagnoles et africaines, le détroit ne présente pas beaucoup de points où l'on soit couvert à la fois des vents d'est et des vents d'ouest. La plupart des mouillages, abrités des uns, sont exposés aux autres. Sur la côte d'Espagne, le seul port d'Algésiras, grâce à la haute terre vers l'ouest et à l'île Verte vers l'est, est bien abrité : « ce mouillage est très bon et très sûr avec les vents d'ouest; le sable y est de sable vasard et d'excellente tenue (*pingue lutum* d'Aviénus). Les petits navires mouillent le plus souvent à l'entrée du canal qui sépare l'île Verte de la côte, afin d'être abrités par cette île et par les récifs qui l'entourent contre les vents du sud-est[2] ». Grâce à l'*île*, la côte espagnole offre donc aujourd'hui à nos grands vaisseaux le seul mouillage du détroit qui soit à peu près sûr, le mouillage de l'Ile, Algésiras.

Mais, pour les petits bateaux de l'antiquité, la côte africaine aurait aussi, juste en face d'Algésiras, grâce à Perejil, son port de l'île : sur la côte de Libye, ce port serait aussi le seul mouillage couvert de tous les vents. Si l'on part de Ceuta, en effet, qui est ouvert à tous les vents, on rencontre au pied même du Mont des Singes une baie, que nos marins appellent baie de Benzus et qu'une haute et longue pointe, la Pointe du Lion, protège contre les vents de l'ouest, mais en laissant encore passer les rafales, et rien ne protège cette rade contre les vents d'est. Cette baie fut pourtant, grâce à ses sources, un mouillage important des Arabes : « Au fond de la baie de Benzus, les terres s'élèvent rapidement, formant des terrasses superposées, sur lesquelles on aperçoit encore plusieurs tours, débris, dit-on, de l'ancienne ville de Bullones (Sources). Une grande quantité de sources jaillissent sur le bord de la mer dans cette vallée encaissée de tous côtés par les versants du Mont au Singes[3]. » Les géogra-

1. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 98.
2. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 169.
3. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 98.

phes arabes Edrisi et Aboul-Feda vantent la richesse et la fertilité de ce territoire qu'ils appellent Beliounesh et qui fut, disent-ils, un grand port pour la pêche du corail : « L'anse de Beliounesh offre d'ailleurs toutes les conditions indispensables à l'existence d'un centre de population de quelque importance ; l'eau assez rare sur toute cette côte y jaillit en abondance[1] ». Mais si Bullones peut être le site d'une ville indigène, c'est de l'autre côté de la Pointe du Lion que se trouve le vrai site d'un débarcadère étranger et, en particulier, d'un Gibraltar des premiers âges.

A l'ouest, en effet, de la Pointe du Lion, entre les contreforts du Mont aux Singes, s'ouvre une rade très étroite et très encaissée, que le Lion abrite complètement des vents d'est et que l'île de Perejil couvre absolument des vents d'ouest : « Si ce n'était l'hostilité des Maures, disent les *Instructions nautiques*, les petits bâtiments auraient entre l'île et la côte un bon abri contre les vents d'est et d'ouest. En cas de nécessité, on pourrait faire de l'eau à terre en face de l'île, mais il faudrait se défier d'une attaque soudaine[2]. » Cette rade bien couverte, pourvue d'une aiguade et d'une petite île et surveillant l'entrée et la sortie d'un détroit, est le type même des établissements primitifs que nous avons décrits. Et l'île Perejil est une île de la Caverne : « A la base du Mont aux Singes, Perejil est un rocher de 74 mètres couvert de broussailles. Accore du côté de l'ouest, elle a vers l'est les deux anses du Roi et de la Reine, avec une grotte appelée la Grotte des Palomas ou des Pigeons, où deux cents personnes pourraient se réfugier[3]. » Voilà, je crois, notre île de la Cachette, νῆσος Καλυψοῦς : du moins allons-nous y retrouver toutes les particularités de notre site homérique.

C'est une île assez haute, avec un sommet, *un nombril* de 74 mètres,

νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης,

1. Tissot, *op. laud.*, p. 169.
2. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 33-34.
3. *Instruct. naut.*, *id.*, *ibid.*

avec des roches et des falaises accores, où venait s'asseoir Ulysse pour pleurer devant la mer inféconde,

ἥματα δ' ἄμ πέτρῃσι καὶ ἠιόνεσσι καθίζων,

avec deux plages de débarquement et des prairies de persil,

ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου.

Le *selinos* ou *petroselinos* des Grecs est devenu le *petroselinum* des Romains d'où nous avons tiré *persil* et d'où les Espagnols ont tiré *perejil*, dans toutes les acceptions du mot *petroselinum*, c'est-à-dire soit la plante comestible et terrestre, soit l'ombellifère marine, qui pousse sur les rivages, *perejil da mare*, disent les Espagnols.

L'Ile du Persil a sa Caverne, sa grande caverne,

....ὄφρα μέγα σπέος ἴκετο, ...

que peuplent les Oiseaux marins, car elle a sa Grotte des Palombes,

ἔνθα δέ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο.

C'est bien la fille d'Atlas, *Atlantis, contra montem Atlantem*, blottie tout contre l'Atlas qui la domine de ses Hautes Colonnes et qui l'entoure de ses contreforts, au point qu'elle semble ne faire plus qu'une avec lui. Cette île lointaine, τηλόθ' ἐοῦσα, ἀπόπροθεν, est fille de la Montagne Pernicieuse, Ἄτλαντος ὀλοόφρονος, d'où tombent les rafales, et autour d'elle tourbillonnent les courants : « Lorsqu'on navigue dans le détroit avec des vents d'est, il faut se défier des rafales souvent très violentes, quand on est à l'ouest du morne de Gibraltar, dans les environs du Mont aux Singes, presque à la pointe Ciris... Avec les vents d'ouest, les rafales sont à craindre, quand on est à l'est du morne de Gibraltar, aux abords du Mont aux Singes, dans la baie de Benzus et dans celle de Ceuta... Les raz de marée des pointes Ciris, Leona, etc., jusqu'à Ceuta, ont peu d'étendue. Ils sont quelquefois assez violents... Près des pointes Ciris et Leona, on a des courants de 3 à 4 milles[1].» C'est bien l'île entourée de courants, ἀμφιρύτη de l'*Odyssée*.

1. *Instruct. naut.*, n° 259, pp. 13, 27, 31.

Bref, nous avons ici tout ce que nous décrit le poète : il nous manque seulement trois choses, qui sont importantes, les sources (Perejil n'en a pas), les arbres, enfin la vigne énorme qui tapissait la bouche de l'antre. Nous allons par la suite retrouver ces arbres, ces sources et cette vigne. Mais dans l'*Odyssée*, l'île a une épithète dont la plupart des éditeurs ont fait un nom propre : l'île de Kalypso est ὠγυγίη. Ce mot ne présente aucun sens en grec ; mais il se trouve fréquemment dans les légendes helléniques. Ὤγυγος est, dit-on, un fils de Kadmos, d'où le nom de ὠγύγιαι donné à l'une des portes de Thèbes la Béotienne. Ὠγυγίας est une fille de Zeus et d'Eurynomè. Ὠγυγίη est une fille d'Amphion et de Niobè, et une Nymphe fille de Tremilos. Ὠγυγία est encore le vieux nom de Kos, de la Béotie, de l'Attique et de l'Égypte. Il est impossible de dire ce que peuvent signifier cette épithète et ce nom. Mais il semble bien que ὠγυγίη ne soit que l'épithète formée du nom ὤγυγος, lequel est peut-être un synonyme de ὠκεανός : νῆσος ὠγυγίη signifierait donc *une* île Océanide et ne serait qu'une épithète. On ne doit pas en faire le nom même de l'île de Kalypso : le nom de cette île, si tous nos calculs sont justes, serait *Ispania*.

Que ce nom sémitique ait été imposé à cette île africaine, la topologie du détroit nous l'expliquera facilement. Cette rade de Perejil, bien abritée de tous les vents, bien cachée sous la montagne, offre une île facile à surveiller et à défendre (tant que les fusils des Marocains ne sont pas en jeu) ; elle offre aussi une grande caverne pour cacher des marchandises ou une troupe armée : c'est la meilleure étape de commerce ou de piraterie, le meilleur entrepôt et la meilleure embuscade que l'on puisse imaginer, pour exploiter ou surveiller le détroit au temps des marines primitives, surtout quand ces marines naviguent le long des côtes africaines. Même sans la toponymie, sans les noms d'*Abila*, *Ispania*, etc., qui se révèlent à nous comme originairement sémitiques, nous pourrions affirmer *à priori* que, Tyriens ou Carthaginois, les premiers explorateurs de cette passe ont fréquenté le mouillage de Perejil, qu'il a été une de leurs grandes étapes,

d'abord, puis un de leurs meilleurs points d'appui pour la découverte et pour l'exploitation de la mer Occidentale. Les textes classiques ne mentionnent plus cette station africaine. Néanmoins, jusqu'au temps des Grecs et des Romains, qui pourtant ignorent cette Ile de la Cachette, il semble que l'histoire ou la tradition locale avait gardé comme un souvenir de ce premier établissement tyrien. Voici du moins ce que dit Strabon.

« Les premiers Tyriens, envoyés pour explorer le détroit, τοὺς δὲ περιφθέντας κατασκοπῆς χάριν, s'arrêtèrent à la passe que domine Kalpè, ἐπειδὴ κατὰ τὸν πορθμὸν ἐγένοντο τὸν κατὰ τὴν Κάλπην, en considérant comme les bornes du monde les deux promontoires qui forment le détroit, τὰ ἄκρα ποιοῦντα τὸν πορθμόν (donc Abyla-Atlas et Kalpe-Gibraltar) et ils s'établirent en un certain point dans l'intérieur des passes, κατασχεῖν εἴς τι χωρίον ἐντὸς τῶν στενῶν, sur le territoire actuel des Axitans, ἐν ᾧ νῦν ἐστὶν ἡ τῶν Ἀξιτανῶν πόλις[1]. » Les manuscrits portent Ἀξιτανῶν : c'est une faute évidente ; sur cette côte ni dans ces parages, il n'existe aucune ville de ce nom. Les éditeurs corrigent d'habitude en Ἐξιτανῶν et pensent à une ville de la côte espagnole que Strabon appelle en effet Ἐξιτανῶν πόλις, mais à laquelle Ptolémée et les Latins donnent son vrai nom de *Sex* ou *Six*. Cette ville espagnole est située à l'est de Malaga, près de Motril : c'est un port de la Méditerranée, que 200 kilomètres pour le moins séparent du détroit de Kalpè ; il est très loin à l'extérieur des passes. Or, sans compter que les Tyriens ont dû venir le long de l'Afrique et que leur premier établissement n'a pas dû être sur la côte d'Europe, le texte de Strabon nous dit que cet établissement tyrien est dans le détroit, à l'intérieur des passes, ἐντὸς τῶν στενῶν.

Il faudrait corriger, je crois, le texte de Strabon et lire Ἀξι-[λι]τανῶν ou Ἐξι[λι]τανῶν : la faute s'expliquerait d'elle-même ; le copiste s'est trompé d'iota ; il a sauté du premier au second. Et sur la côte africaine, à l'intérieur des passes, au pied d'Abila, Ptolémée mentionne une Ἐξίλισσα qui serait la ville de Stra-

1. Strab., III, 170.

bon : « C'est dans l'anse de Benzus que devait être située l'Exilissa de Ptolémée, dit Tissot[1]. Les distances indiquées entre cette position et celles qui précèdent ou qui suivent se retrouvent exactement. La latitude donnée à Exilissa prouve, d'autre part, qu'elle était considérée par Ptolémée comme le point le plus septentrional de la côte, et les deux pointes Blanca et Leona sont précisément, de toutes les saillies du littoral, celles qui s'avancent le plus vers le nord... On trouve encore dans cette rade de Beliounesh les ruines d'une ville arabe qui a dû être florissante. Ces débris n'ont fait que se superposer aux débris antiques dont El-Bekri signalait encore l'existence au xi[e] siècle... L'anse de Beliounesh offre d'ailleurs toutes les conditions indispensables à l'existence d'un centre de population ; l'eau, assez rare sur toute cette côte, y jaillit en abondance des contreforts rocheux du Djebel Mouça (le Mont aux Singes) : le plateau, qui s'étend entre ces contreforts et le rivage, présente de riches cultures ; abritée à l'est et à l'ouest, l'anse de forme demi-circulaire offre un mouillage sûr et profond. »

Cette rade de Benzus est toute disposée en effet pour le bien-être et la prospérité d'une ville, mais d'une ville indigène. Quand les indigènes naviguent ou quand les étrangers navigateurs sont maîtres du pays, Exilissa ou Beliounesh occupent ce site. La sûreté de la rade et l'abondance des sources jaillissantes — *Bullones*, comme disent les Espagnols, et le nom arabe *Beliounesh*, me semble une transcription de ce nom étranger, — groupent autour d'elles une assez forte population. Mais un établissement maritime ne peut pas tenir ici, dans cette cuvette cerclée de toutes parts, quand les indigènes maîtres des montagnes ne sont pas dans sa dépendance : le jour où un royaume indigène se forme sous le nom d'Empire du Maroc, le jour surtout où les habitants du rivage, les Rifains, ne connaissent plus de loi que leur bon plaisir, Bullones devient déserte et disparaît comme l'Exilissa de Ptolémée a disparu, comme l'Exilissa des Tyriens a disparu,

1. *Op. laud.*, p. 169.

sans laisser d'autres souvenirs que des ruines et un nom. La tradition rapportée par Strabon me semble donc très vraisemblable. Les Tyriens ont dû essayer de s'établir en cet endroit ou près de cet endroit, au voisinage des sources; mais l'hostilité des indigènes les en chassa. Durant cet établissement, l'Ile de la Cachette avec son mouillage, son observatoire et son réduit fortifié et secret, ne put manquer d'avoir un rôle prépondérant : c'est de ce premier établissement tyrien que date, sans doute, la renommée de Kalypso. L'île elle-même était déserte,

...οὐδέ τις αὐτῇ
μίσγεται οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων[1],

la ville des hommes et les autels des dieux n'étaient pas là,

..... οὐδέ τις ἄγχι βροτῶν πολις, οἵ τε θεοῖσιν
ἱερά τε ῥέζουσι καὶ ἑξαίτους ἑκατόμβας[2],

mais de l'autre côté du Lion, près des sources, au milieu des jardins et des arbres, dans la rade de Benzus. Pourtant l'île est la véritable échelle, en même temps que le refuge, la cachette, l'embuscade et la guette.

Resterait à expliquer comment cette île de la Cachette a donné son nom *Ispania* au continent voisin. A première vue, il peut sembler étrange que ce nom d'île africaine ait été appliqué par les Romains à la péninsule espagnole. Mais que l'on songe, un instant, aux échanges de populations et d'onomastique, qui, de tout temps, s'effectuèrent entre les deux bords de ce canal. La rive africaine est aujourd'hui bornée de noms espagnols, *Cala Grande*, *Perejil*, *Punta Leona*, *Punta Blanca* : nous avons imposé au Djebel Mouça des Arabes notre nom de Mont aux Singes. Inversement, la rive espagnole est peuplée de noms africains, *Algésiras*, *Gibraltar*, *Guadiana*, *Tarifa*, etc. De même, politiquement, l'Espagne est aujourd'hui maîtresse de la côte africaine par ses présides de Ceuta et de Melilla, et les *Instructions nautiques* espagnoles affirmaient dès 1862 que Perejil appartient à l'Espagne,

1. *Odyss.*, VII, 246-247.
2. *Odyss.*, V, 101-101.

puisqu'en 1749 les ingénieurs espagnols en dressèrent le plan pour y installer un bagne ; en 1887, l'Espagne essaya de faire revivre ces droits et de construire un phare sur son îlot : les indigènes de la côte et le gouvernement marocain s'y opposèrent. Au moyen-âge, ce fut l'inverse : les Africains gouvernèrent le sud de l'Espagne. Durant l'antiquité romaine, les Romains d'Espagne trafiquent surtout avec la côte opposée et les empereurs font entre les deux rives des échanges de populations. Ils prennent les Africains de Zilis (près Tanger) pour fonder en Espagne Iulia Ioza qu'ils appellent aussi la *Passée*, *Transducta*, et Pomponius Méla est né dans cet ville, *quam transvecti ex Africa Phoenices habitant*. Inversement les Empereurs installent à Zilis une colonie romaine, qu'ils rattachent à la Bétique, *Colonia Augusti Julia Constantia Zilis, regum (Mauritaniae) ditioni exempta et jura Baetica petere jussa*[1]. Avant les Romains, les Carthaginois, pour leurs garnisons, en avaient usé de même : Annibal, avant de commencer son expédition contre Rome, s'assure la tranquillité de ces provinces en envoyant d'Espagne douze cents cavaliers et près de treize mille fantassins indigènes tenir garnison à Metagonion et à Carthage même, et en faisant venir d'Afrique près de trois mille cavaliers et près de douze mille fantassins, dont un contingent maure, Μαυρουσίων τῶν παρὰ τὸν Ὠκεανὸν[2].

A l'étude, il peut donc ne pas sembler trop étrange que, dérivant d'un bord à l'autre, transporté comme les populations voisines, le nom africain d'*Ispania* soit devenu le nom de la côte européenne. Sur un autre détroit, — s'il faut un terme de comparaison, — nous voyons les Romains en user de pareille manière. Ils donneront à la terre des Hellènes le nom de *Graecia* qu'ils prirent on ne sait pas trop où, et qu'ils appliquèrent à toute la péninsule. Les Γραικοί, à l'origine, étaient probablement un peuple de l'Épire, qui, peut-être, comme les Albanais d'aujourd'hui, avait des représentants ou des relations politiques et commerciales sur les deux rives du détroit adriatique. Sur le

1. Pompon. Mel., II, 2; V, 1.
2. Polyb., III, 33.

détroit de Gibraltar, il est possible que les Sémites en aient usé de même : à la côte espagnole, en face de leur Afrique, ils donnèrent peut-être le nom de *Iberea* עברה, *la terre du passage, la côte du détroit* (de la racine עבר, *passer*), qu'ils appliquèrent peu à peu à toute la péninsule. Les Grecs reçurent ce nom qui s'étendait jusqu'au pays du Rhône, Ἰβηρίαν ὑπὸ μὲν τῶν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω τοῦ Ῥωδανοῦ[1] et qu'ils appliquèrent à toute la péninsule, mais surtout à la région d'un grand fleuve, auquel une ville du passage עברה, *Ibera*, valut le nom de Ἴβηρος, *Ebre*. Or les Romains reçurent des Grecs le nom d'*Iberia*, et des Carthaginois celui d'*Ispania*. Ils avaient ces deux noms à localiser. Par les Grecs et par eux-mêmes, ils connurent de bonne heure l'Ibérie. Mais l'Ile de la Cachette n'existait pas pour eux ; ils ne connaissaient pas le détroit *de visu* ; leurs traités de commerce avec Carthage leur en interdisaient la navigation. Ils avaient donc accepté ce nom d'*Ispania* sans trop savoir d'abord ce qu'il pouvait désigner exactement : *Ispania* n'était pour eux qu'une île ou une terre mystérieuse, voisine du détroit occidental ; elle leur restait à demi légendaire, comme l'île de Kalypso le resta toujours pour les Grecs. Mais plus tard la force romaine fut installée dans ces parages : comme on avait localisé l'Iberia des Grecs autour du fleuve Iberos et comme l'autre nom d'*Ispania* était sans emploi, on le donna au sud de la péninsule. Pour ce sud de la péninsule, en effet, Rome n'avait jamais connu le vieux nom de Tartessos ; on put donc attribuer à la Tartessos des Grecs le nom d'*Ispania*. L'Ile africaine de la Cachette devint la péninsule européenne de l'Espagne, et ce transfert d'une rive à l'autre s'opéra d'autant plus facilement que, sur la terre espagnole, certains noms installés déjà prêtaient à la confusion : *Hispanus* ou *Hispalus*, disent certains commentateurs ; la ville actuelle de Séville était l'*Hispalis* des Carthaginois ; l'Andalousie avait des villes de *Sisapon* et la Tarraconaise une ville d'*Ispinon*...

Pour ce transfert du nom *Ispania*, nous aurions un meilleur exemple encore, sur ce même détroit, si nous connaissions mieux

1. Strab., III, 166.

l'histoire des noms Tarsis, Tartessos, etc. Ces deux noms *Tarsis* et *Tartessos* me semblent les deux transcriptions grecque et sémitique d'un même nom indigène. On a voulu les rapprocher de *Turduli* et *Turdetani*, noms de peuplades espagnoles bordant le détroit. Je ne vois pas trop comment l'on passe de l'un à l'autre. Il est bien certain d'autre part que *Tarsis* et *Tartessos* ne présentent aucun sens ni dans l'une ni dans l'autre des familles de langues sémitiques ou indo-européennes. Mais considérons que, sur ces parages, certaines idées ou certaines « vues de côtes » ont toujours été traduites en noms de lieux par les marines successives. Durant l'antiquité, du moins, toutes les marines qui ont fréquenté le détroit ont eu leurs *colonnes*, *columnae*, στῆλαι, κίων, ἄτλας, *abila*. Or, avant les Grecs et avant les Sémites, il y avait des habitants sur ce rivage, des indigènes ; et c'étaient ces indigènes, si l'on en croit Hérodote, qui avaient appelé *Colonne du Ciel* notre Mont aux Singes. Le texte d'Hérodote me semble formel, τοῦτον κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι. Hérodote sait très bien que les Phéniciens et les Carthaginois occupent une partie de l'Afrique, mais au même titre que les Grecs de Cyrène, par exemple, c'est-à-dire qu'ils sont venus de la mer et qu'ils ne sont pas les indigènes. Hérodote oppose les Καρχηδόνιοι aux ἐπιχώριοι et il dit, par exemple, les *Carthaginois* vont en dehors des Colonnes d'Hercule décharger leurs marchandises à un certain point de la côte où ils allument du feu; les *indigènes*, ἐπιχώριοι, apercevant la fumée, accourent[1]... » ; et il sait qu'il y a une langue *libyque*, qui n'est pas le phénicien (οἱ δὲ ξεγέρτες · τὸ δὲ οὔνομα τοῦτο ἐστὶ μὲν Λιβυκόν, δύνανται δὲ κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν βουνοί[2]). Donc Κίων τοῦ Οὐρανοῦ est la traduction grecque d'un nom indigène : je crois que nous pouvons retrouver l'original. Car les descendants de ces indigènes subsistent encore sous le nom de Berbères, et en berbère *tarsest* veut dire *la colonne de pierre*, par opposition à *taguejdits*, qui signifie la *colonne de bois*[3]. Que le berbère ait été parlé sur cette côte, nous en avons

1. Hérod., IV, 194-96.
2. Hérod., IV, 192.
3. Cf. *Dict. berbère*, Paris, Imp. Roy., 1844.

la preuve par un autre nom de lieu : l'Anonyme de Ravenne dit que la côte africaine du détroit s'appelle *Mauritania Gaditana*, la Mauritanie de Gadès, ou, dans la langue des indigènes, *barbaro modo*, *Abrida* : « le mot *abrid*, dit Tissot, veut dire en berbère *chemin*, *défilé*, *passage* ; l'Anonyme nous a donc conservé le nom libyen que portait cette partie du littoral d'où s'effectuait *le passage* du détroit[1]. » *Abrid* serait au sémitique *iber* et au grec πορθμός ce que *tarsets* est à *abila*, Ἄτλας, κίων, στήλη, ce qu'un original est à ses traductions. Sur cette même côte, Pomponius Mela nous dit *promontorium quod Graeci Ampelusiam, Afri aliter sed idem significante vocabulo appellant*[2]. *Tarsis* תרשיש me semble donc la transcription phénicienne du mot berbère dont עהביל *Abila* est la traduction : les premiers navigateurs de Phénicie durent « aller à Tarsis » et les premiers navigateurs grecs « aller à Tartessos », comme leurs successeurs « allèrent aux Colonnes ». Par la suite, quand la traduction sémitique d'*Abila* prévalut pour la Colonne, le nom indigène, désormais sans emploi, fut appliqué à la côte en face, d'autant qu'après s'être installés un instant, comme nous l'a dit Strabon, au pied de la Colonne africaine, les Phéniciens avaient transporté leur factorerie dans l'île de l'Enclos, Gadir, et que pour eux désormais, « aller aux Colonnes » voulut dire aller à Cadix. Ce fut exactement de la même façon que, plus tard, le nom de l'île africaine *Ispania*, fille d'Abila-Atlas, devint pour les Romains le nom de la péninsule européenne.

* * *

Cette île de Kalypso, si légendaire en apparence, devient donc une réalité tangible, quand on admet avec Strabon que des marins sémitiques ont été les maîtres d'Homère, que des récits ou mieux des périples phéniciens ont été la vraie source des poèmes homériques ou du moins de l'*Odyssée*, οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο[3]. Car il faut, pour comprendre ces récits, supposer qu'une marine phénicienne existait avant ou pendant la compo-

1. Tissot, *op. laud.*, p. 172.
2. Pomp. Mel., I, 5.
3. Strab., III, 149.

sition de ces poèmes, — j'ai essayé de montrer ailleurs[1] que l'*Odyssée* est bien contemporaine d'une époque où les Phéniciens ont le monopole, la *thalassocratie*, de la Méditerranée. Mais il faut supposer en outre des monuments écrits qui relataient ces navigations. La description de l'île de Kalypso n'est pas le souvenir plus ou moins déformé de récits populaires : elle nous apparaît comme la traduction textuelle, mot à mot, d'un périple. Il est impossible en effet d'expliquer, sans un monumment *écrit*, l'équivalence exacte des doublets Ἄτλας-*Abila*, Καλυψώ-*Ispania*, et surtout la conservation de tous les détails exacts, précis, dans cette description du détroit.

De ces détails, nous avons retrouvé le plus grand nombre. Trois seulement semblent encore de pure imagination : Perejil n'a pas d'arbres; Perejil n'a pas de sources; Perejil n'a pas de vignes; or, l'île de Kalypso est ἐνδρήεσσα; elle a des aunes, des peupliers, des sapins et des cyprès,

κλήθρη τ' αἴγειρός τε καὶ εὐώδης κυπάρισσος...,
..... ὅθι δένδρα μακρὰ πεφύκειν,
κλήθρη τ' αἴγειρος τ' ἐλάτη τ' ἤν οὐρανομήκης...,

l'île de Kalypso a quatre sources,

κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,

l'île de Kalypso a une vigne merveilleuse, chargée de grappes,

ἡμερὶς ἡϐώωσα τεθήλει δὲ σταφυλῇσιν.

Mais si Perejil et la côte voisine sont plus ou moins dénudées aujourd'hui, les anciens nous disent tous que les parages du détroit étaient jadis couverts de forêts, *horrere silvis,* disait Eudémon en parlant des îles du golfe d'Algésiras, et Aviénus ajoute encore,

Tartessiorum mons dehinc attollitur
silvis opacus.....
monte ab illo quem tibi
horrere silvis dixeram[2],

et Strabon dit : « La côte (espagnole) des Bastetani et des Oretani

1. Cf. *Revue de l'Hist. des Religions*, 1899, juin-septembre.
2. Strab., III, 156.

est un long dos montagneux couvert d'une épaisse forêt aux grands arbres, βασεῖαν ὕλην ἔχουσα καὶ μεγαλόδενδρον[1]. » Le même Strabon sur la côte africaine nous parle des grands et nombreux arbres de la Mauritanie, μεγαλόδενδρός τε καὶ πολύδενδρος ὑπερβαλλόντως. « Une riche végétation, disent les *Instructions nautiques*, couvre le pied des montagnes[2]. » Les mots de Strabon μεγαλόδενδρος ὑπερβαλλόντως valent l'épithète οὐρανομήκης de l'*Odyssée*. Il est donc possible d'admettre que l'île de Perejil fut alors, elle aussi, couverte d'arbres. Mais en poursuivant notre étude de l'*Odyssée*, nous constaterons bientôt un procédé général que le poète emploie toujours pour la mise en œuvre et en grec de son périple phénicien. Ce procédé, le voici : autour d'un point qu'il prend comme centre et qu'il personnifie, — la Cachette devient Kalypso, de même que l'Épervière deviendra Kirké, — il groupe tous les détails des côtes voisines et il en fait des attributs de son personnage principal. Ici, il donne à Kalypso les arbres de la côte voisine; il lui donne aussi les sources jaillissantes de la rade de Benzus, les nombreux bouillons de Bullones ; il lui donne encore la vigne qui dans ce détroit de Gibraltar avait valu au dernier cap de l'Occident, le nom de Ampelousia, *le Vignoble*. « On dit que sur cette côte la vigne pousse des ceps que deux hommes ont peine à embrasser et des grappes qui ont une coudée de haut », dit Strabon et les modernes ajoutent : « Toute cette région produit encore les raisins les plus estimés du Maroc et l'on a trouvé, il y a quelques années, en creusant les fondations du phare au cap Spartel (Ampelousia), d'énormes ceps de vignes, ruines végétales qui rappellent les mots de Pline : *Ibi fama exstare circa vestigia habitati quondam soli vinearum palmetarumque reliquiae*[3] ; les Arabes ont encore, au sud de ce cap Spartel, leur Port de la Treille, *El-'Arish*.

C'est par le même procédé que le poète fait construire le *radeau* d'Ulysse dans l'île de Kalypso. Car il s'agit ici non d'un vaisseau ordinaire, mais d'un radeau tout spécial, d'un véhicule

1. Strab., XVI, 826; *Instruct. naut.*, n° 259, p. 99.
2. Strab., XVI, 826.
3. Tissot, *op. laud.*, p. 187.

marin que le poète n'a pourtant pas inventé, mais que devait lui fournir son périple phénicien. Les indigènes du détroit, nous dit Aviénus, se servaient jadis de radeaux à fond plat,

mos at ollis hic erat
ut planiore texerent fundo rates
quo cumba tergum fusior brevius maris
praelaberetur[1].

C'est l'un de ces radeaux à fond plat que construit Ulysse. On a voulu tirer de ce texte de l'*Odyssée* des renseignements sur la construction des vaisseaux homériques[2]. Mais il ne s'agit pas ici d'un navire νηῦς : c'est une εὐρεῖα σχεδίη, dit le poète, un large radeau, *rates planiore fundo* :

ἀλλ' ἄγε δούρατα μακρὰ ταμὼν ἁρμόζεο χαλκῷ
εὐρείαν σχεδίην[3].

et le poète spécifie bien la différence entre ce *radeau* et un *bateau* ordinaire, car Ulysse répond à Kalypso : « Tu veux que je me hasarde à traverser une telle étendue de mer sur un *radeau*, alors que les *bateaux* n'ont pas tenté l'aventure :

ἦ μέ κέλεαι σχεδίῃ περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης
δεινόν τ' ἀργαλέον τε · τὸ δ' οὐδ' ἐπὶ νῆες ἔϊσαι
ὠκύποροι περόωσιν[4].

Dans un autre détroit, à l'extrémité de la mer Arabique, dans notre détroit de Bab el-Mandeb, au pied d'une autre colonne que les anciens nommaient la Colonne de Sésostris, φασὶν ἐνταῦθα Στήλην εἶναι Σεσώστριος τοῦ Αἰγυπτίου, Strabon et le Pseudo-Arrien mentionnent la même coutume des indigènes à se servir pour faire la traversée, διάπλους, non de vaisseaux, mais de radeaux, σχεδίαις, disent les deux géographes : σχεδίαις τὰ φορτία κομίζουσι δεῦρο κἀκεῖσε, dit Strabon ; σχεδίαις καὶ σαράαις εἰς τὸ αὐτὸ προσερχομένων, dit le Pseudo-Arrien[5]. Le radeau d'Ulysse se compose d'un plancher uni, qui occupe tout le centre, avec deux châteaux à l'avant et à

1. IV, 377-380.
2. Buchholz, *Homer. Realien*, II, p. 246 et suiv.
3. *Odyss.*, V, 162-163.
4. *Odyss.*, V, 174-176.
5. Strab., XVI, 769; Arrian., *Peripl. Mar. Eryth.*, éd. Didot, p. 264.

l'arrière et avec un bordage ceinturant le tout. Le plancher est fait, non de planches, mais de poutres, de vingt arbres équarris, écorcés et alignés au cordeau,

πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ,
ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἴθυνεν,

qui sont chevillés les uns aux autres et réunis par des liens.

τέτρηνεν δ' ἄρα πάντα καὶ ἥρμοσεν ἀλλήλοισι.

Quand la première vague soulevée par Poseidon retourne le radeau, περὶ δὲ σχεδίην ἐλέλιξεν, et balaie Ulysse dans la mer, le héros remonte sur le plancher retourné. Mais cette face ne présente plus de château, où le héros puisse s'asseoir : il s'assied donc au milieu, et il se propose de rester là tant que les poutres du radeau bien lié, πολυδέσμου σχεδίης, se maintiendront ensemble.

ὄφρ' ἂν μέν κεν δοῦρατ' ἐν ἁρμονίῃσιν ἀρήρῃ,
τόφρ' αὐτοῦ μενέω....[1].

Mais un nouveau coup de mer disperse les poutres « comme un coup de vent disperse les pailles légères », ὥς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασε : alors Ulysse saisit l'une des poutres et la dirige comme un cheval : il est donc à cheval sur une poutre, ἀμφ' ἐνὶ δούρατι βαίνε, et non sur une planche. Rien ne fait mieux voir la différence qu'un autre récit très semblable de naufrage au chant XIV de l'*Odyssée* (v. 305-315). Il s'agit ici d'un naufrage de bateau, νηὸς γλαφυρῆς, que la foudre de Zeus fait aussi chavirer et retourne entièrement,

ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ.

Tous tombent du navire et se noient : le seul Ulysse est sauvé parce que Zeus lui met entre les mains un morceau du mât flottant,

ἱστὸν ἁμαιμάκετον νηὸς κυανοπρῴροιο
ἐν χείρεσσιν ἔθηκεν...,

sur lequel Ulysse parvient à se hisser. Dans un bateau ordinaire, en effet, le mât seul peut jouer ce rôle de monture auquel la pre-

1. *Odyss.*, V, 361-362.

mière poutre venue de notre radeau sera propre. Le radeau n'est pas fait de planches comme les vaisseaux, mais de poutres, δούρατα.

Sur ce plancher, sont cloués les ἴκρια, les châteaux d'avant et d'arrière,

....ἀτὰρ ἴκρια πῆξαι ἐπ' αὐτῆς.

Ce sont deux caisses aux parois faites de petites planches dressées (sur le plancher) et au couvercle fait de longues planches (qui servent de pont à l'ἴκριον),

ἴκρια δὲ στήσας, ἀραρὼν θαμέσι σταμίνεσσιν
ποίει, ἄταρ μακρῇσιν ἐπηγκενίδεσσι τελεύτα.

L'ἴκριον d'arrière porte un gouvernail et c'est là qu'Ulysse vient s'asseoir, comme le pilote et le capitaine sur les *ikria* des vaisseaux; il y reste tant que la tempête ne retourne pas le radeau, et il tient le gouvernail, les yeux fixés sur les étoiles. L'ἴκριον d'avant porte un mât avec une vergue,

ἐν δ' ἱστὸν ποίει καὶ ἐπίκριον ἄρμενον αὐτῷ.

Je comprends ainsi notre texte homérique en le rapprochant de tel monument figuré où Héraklès navigue étendu sur un pareil radeau, avec une voile à l'avant et, contre le bordage de son radeau, des cruches arrimées[1] : « La déesse, dit l'*Odyssée*, lui donna une outre de vin, une outre d'eau, et un sac de provisions ». C'est pour empêcher le flot de balayer le plancher, où il a mis ses provisions de route avec les autres présents de Kalypso, qu'Ulysse tresse un bordage en claies d'osier.

φράξε δέ μιν ῥίπεσσι διαμπερὲς οἰσυίνῃσιν
κύματος εἶλαρ ἔμεν.

Je me demande s'il ne faudrait pas ici serrer le texte d'Aviénus aussi près que possible et lui faire dire tout ce qu'il peut dire. *Texere rates* signifie sans doute dans la langue poétique *construire des vaisseaux*; mais proprement il veut dire *tresser* et ces radeaux

1. Cf. *Mélang. arch. hist.*, 1892, p. 276; E. Courbaud, *La navigation d'Hercule*.

tressés d'Aviénus seraient de tous points semblables à notre σχεδίη homérique. Il me semble de même que le κύματος εἶλαρ ἔμεν est comme un résumé du long vers obscur d'Aviénus, *quo cumba tergum fusior brevius maris praelaberetur*. A voir cette ressemblance, j'en arrive à envisager la possibilité d'une source commune. Il est certain, pour moi, qu'Aviénus et l'*Odyssée* ont puisé tous deux à des sources phéniciennes ou carthaginoises; il me semble possible que, à la mode des périples grecs, ces vieux périples sémitiques se soient copiés les uns et les autres et qu'Himilcon ait répété pour Aviénus ce que ses prédécesseurs racontaient déjà au temps de l'*Odyssée*.

Les coutumes indigènes du détroit avaient ainsi fourni matière aux récits des premiers navigateurs : inversement les coutumes des premiers navigateurs laissèrent aussi leurs traces dans les traditions et les mesures même du détroit. Nous avons vu que nos Sémites de Carthage et de Tyr, comme leurs cousins d'Israël, devaient avoir le chiffre *sept* pour nombre rituel. Dans les parages du détroit, tout se rythme par *sept*. De même que sur le Kithéron, tout à l'heure, nous avions les *sept* et les *quatorze* daidala, de même Atlas qui se dresse à l'extrémité du monde, comme dit Hésiode, à l'endroit où le jour fait place à la nuit, Atlas, au pied duquel habitaient jadis les Éthiopiens du couchant, ἑσπέριοι, au pied duquel habitent aujourd'hui les Maures du *Maghreb-el-aksa* (de l'extrême couchant), Atlas-Colonne du Couchant était le père des *sept* Nymphes du Couchant, des *Sept* Hespérides. A ses pieds est le monument des *Sept-Frères*. Les roseaux merveilleux y ont *sept* coudées de haut. Une caverne merveilleuse y a *sept* stades de profondeur [1]. Entre la Colonne de Libye et Carthage, il y a *sept* jours et *sept* nuits de navigation; mais Skylax, qui nous donne cette distance, ajoute aussitôt, *de très belle navigation*, τοῦ καλλίστου πλοῦ παρά πλους [2]. Certains prétendent que le détroit n'a que *sept* stades entre les Colonnes,

1. Strab., XVI, 825-826.
2. *G. G. M.*, I, p. 90.

sed ad Columnas quidquid interfunditur
undae aestuantis stadia septem vix ait
Damastus[1].

Entre les Colonnes et Ophioussa, le trajet par terre est de *sept* jours,

septem dierum tenditur pediti via[2].

Le périple de l'Ibérie, au dire du même Skylax, serait aussi de *sept* jours et de *sept* nuits[3]. Pour d'autres, la largeur minima du détroit était de *septante* stades. Des Colonnes au détroit de Sicile, il y a *sept* mille stades (la terre doit avoir alors *septante* mille stades), et il y a *sept* mille stades encore des Colonnes à Marseille[4]. Hérodote use, au contraire, du système décimal des Grecs (nous reviendrons là-dessus), et met *dix* jours d'intervalle entre les tertres de sel qui jalonnent le Rempart des sables à travers toute la Libye, ἐν τῇ ὀφρύῃ ταύτῃ μάλιστα δία δέκα ἡμερέων ὁδοῦ ἅλός ἐστι τρύφεα..., πρῶτοι μὲν ἀπὸ Θηβέων διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ Ἀμμώνιοι..., etc., et ce Rempart va de Thèbes aux Colonnes d'Hercule, διήκει δ' ὧν ἡ ὀφρύη μέχρι Ἡρακλέων Στηλέων καὶ τὸ ἔξω τούτων · ἔστι δὲ ἅλός τε μέταλλον ἐν αὐτῇ διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ καὶ ἄνθρωποι οἰκέοντες[5]. Il semble que l'*Odyssée* use concurremment des deux systèmes. La tempête, qui chasse d'abord Ulysse des mers grecques vers l'île de Kalypso, le ballotte durant neuf jours et le pousse la *dixième* nuit vers l'île de la Cachette,

ἐννῆμαρ φερόμην · δεκάτῃ δέ με νυκτὶ μελαίνῃ
νῆσον ἐν ὠγυγίην πέλασαν θεοί...

Dans cette île sémitique de la Cachette, Ulysse reste *sept* ans prisonnier de Kalypso,

ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον....

Mais, la huitième année, Zeus ordonne à Hermès d'aller le délivrer et déclare que le héros arrivera le *vingtième* (10 × 2) jour

1. Avién., 369-371.
2. Avién., IV, 151.
3. *G. G. M.*, I, p. 17.
4. Strab., III, 105-106, 122-123.
5. Hérod., I, 181-185.

chez les Phéaciens. Ulysse s'embarque : un bon vent le pousse; *dix-sept* jours, il navigue sur des mers sémitiques et sur des mers grecques : le dix-huitième jour il aperçoit la terre des Phéaciens,

ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέον ἤματα ποντοπορεύων[1].

Il semble bien que nous ayons dans l'*Odyssée* l'alternance des deux rythmes *sept* et *dix*, et que cette numération soit, comme la toponymie, gréco-sémitique. Et, comme la toponymie, cette numération suppose une source écrite, un périple phénicien (de Tyr ou de Carthage) où les distances sont comptées de sept en sept. Il faudrait donc, avant d'aller plus loin, étudier d'abord les navigations phéniciennes, telles qu'elles se révèlent à nous d'après l'*Odyssée*, — et c'est ce que j'ai déjà tâché de faire dans les deux articles publiés par moi en 1899 : *Les Phéniciens et les Poèmes homériques* (*Revue de l'Histoire des Religions*) : je voudrais reprendre ces arguments pour les lecteurs de la *Revue*. Mais il faut prouver surtout que, dans les récits homériques, l'exemple de Kalypso-Ispania n'est point isolé, que de pareils doublets gréco-sémitiques sont au contraire la règle et l'explication de l'*Odysseia* tout entière. Or, cela est facile à démontrer. Si l'on veut sur le champ un exemple typique et bref, l'île de Kirkè, νῆσος Κίρκης, se nomme pour le poète odysséen Αἰαίη. Κίρκη est un mot grec, le féminin de κίρκος qui signifie l'*épervier* : νῆσος Κίρκης signifie donc *l'Ile de l'Épervière*. Αἰ-αίη est un vocable sémitique, qui veut dire aussi *l'Ile de l'Épervière* et qui est aussi composé de deux mots : en hébreu איה, *aie*, signifie en effet *l'épervier* ou plutôt *l'épervière*, car c'est un féminin dont κίρκη est la traduction rigoureuse, et, אי, *ai* ou ι, signifiant *île* comme nous l'avons vu, *Ai-aie*, Αἰαίη, nous apparaît comme la traduction exacte ou comme l'original de νῆσος Κίρκης. Il existe une série de pareils doublets dans tous les récits de l'*Odysseia* : je tâcherai de les exposer un à un et de les expliquer aux lecteurs de la *Revue*, si leur patience veut bien m'accompagner à la recherche de ce vieux périple sémitique.

(*A suivre.*) Victor Bérard.

1. *Odyss.*, VII, 253-267; V, 34 et 278.

DÉBRIS DE CASQUE ET DE VASE EN BRONZE

PROVENANT D'UNE CACHETTE DÉCOUVERTE A CHOUSSY

(LOIR-ET-CHER)

Les quatre fragments qui sont publiés ci-contre proviennent d'une *cachette* ayant appartenu à la collection de l'abbé Delaunay ; ce qui restait de celle-ci au moment de la mort de son propriétaire a été légué par ses héritiers au séminaire d'Issy et se trouve actuellement dans son petit musée

Un seul objet de la cachette porte une étiquette : « Choussy », mais l'homogénéité de la conservation, qui est parfaite, et des types qui s'y trouvent rassemblés est telle qu'on ne peut avoir aucun doute sur l'unité de provenance des objets.

Pas de renseignements sur la date et les circonstances de trouvaille ; M. Chantre signale seulement trois haches de bronze à Choussy, sans parler de cachette ; il est donc probable que cette découverte est postérieure à la mort de l'abbé Bourgeois (1878), et même aux lettres de M. Delaunay à M. Vigouroux (1889), où il parle d'une hache à talon trouvée à Choussy, sans faire allusion à la découverte dont nous parlons.

Voici la composition de la cachette : une hache à ailerons et anneau latéral ; taillants et fragments de haches à douille circulaire de plusieurs types : deux poignards à douille ; un morceau de manche de couteau à anneau ; un petit montant de mors de forme inédite ; plusieurs fragments d'épée ou de poignard ; une petite pointe de lance ; des grelots annulaires ; des anneaux de divers types, ouverts ou continus ; des appliques de courroie, des boutons de plusieurs types, des disques percés plus ou moins convexes ;

de nombreux fragments de bracelets, dont beaucoup très bien ciselés; une pendeloque en forme de disque aplati; trois autres fort analogues à des rasoirs en croissant, ou aux petites pendeloques de Vaudrevanges.

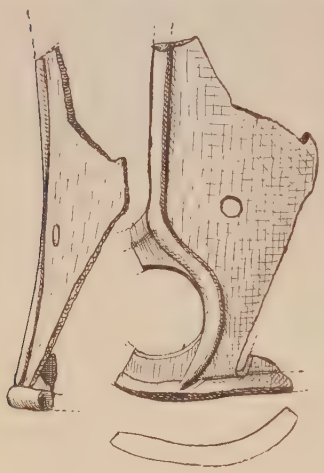


Fig. 1 (2/3 gr.).

Mais les quatre objets que nous figurons ici sont particulièrement intéressants, bien qu'à l'état de débris :

La figure 1 représente sous deux aspects quelque chose qui serait peut-être un fragment de casque; il a été fondu, et, après la fonte, il n'a pas été retravaillé au marteau; des débris de plaques de bronze cintrées et fondues comme celle-ci se sont trouvées dans des cachettes picardes avec des haches à douille, mais aucune ne présente le détail circulaire si caractéristique du bord gauche de notre objet.

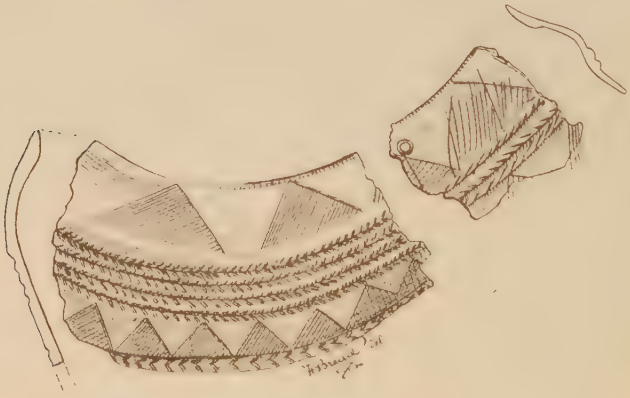


Fig. 2 et 3 (2/3 gr.).

Les figures 2 et 3 souffrent moins de difficulté dans leur attribution : il s'agit de fragments de deux vases de bronze différents; peut-être ces vases n'étaient-ils pas tout en bronze, mais

en bois, ornés d'une armature de bronze ciselé ; le petit fragment de la figure 3 présente en effet un petit trou par où pouvait être enfoncé un clou dans le but de maintenir la plaque métallique adhérente au bois. L'ornementation du petit fragment est bien

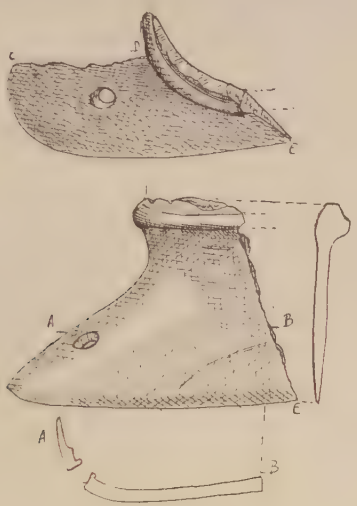


Fig. 4 (2/3 gr.).

moins soignée que celle du grand. Tous deux ont été fondus, et aucunement martelés. Le métal présente d'ailleurs une contexture irrégulière et par endroit spongieuse qui devait nuire à sa solidité.

Nous n'osons hasarder aucune hypothèse au sujet de l'objet représenté fig. 4 : il a été également fondu et nullement martelé. Les bords CD et CE sont très amincis ; celui-ci paraît avoir été fortement usé par le frottement. Peut-être ces débris permettront-ils, comparés à d'autres analogues, de restaurer certaines formes d'objets peu fréquents.

Abbé Breuil.

VASES MYCÉNIENS

DU MUSÉE DE NEUCHATEL (SUISSE)

Il y a quelque trente ans, la céramique des temps primitifs de la Grèce était encore inconnue. Schliemann, le premier, par ses fouilles à Hissarlik, à Mycènes et à Tirynthe et les publications qui en furent la conséquence naturelle[1], creusa un large sillon dans ce terrain inculte et presque vierge. Après lui, MM. Furtwaengler et Loeschcke publiaient en 1879 sur les vases de cette époque une première œuvre d'occasion[2], complétée en 1886 par un ouvrage capital[3] qui peut être considéré comme une base solide pour toute étude ultérieure du sujet. Deux ans plus tard, ce fut le tour des Français avec MM. Dumont et Chaplain[4].

Dès lors, les fouilles se sont succédé rapidement, les découvertes se sont multipliées; les richesses enfouies pour ainsi dire dans nos Musées ont vu le jour et aujourd'hui c'est par milliers que l'on compte les vases ou fragments de vases de l'époque dite mycénienne. « A eux seuls, dit M. G. Perrot[5], les monuments de ce genre qui ont été exhumés depuis la publication des *Mykenische Vasen* suffiraient presque à doubler l'étendue de ce savant catalogue. »

1. Schliemann, *Atlas trojan. Alterthümer*, 1874; *Mykenae*, 1878; *Ilios*, 1880; *Tirynthe*, 1885.
2. Furtwaengler et Loeschcke, *Atlas de XII planches*, Berlin, Asher, 1879.
3. Les mêmes, *Mykenische Vasen, vorhellenische Thongefaesse aus dem Gebiete des Mittelmeeres, mit einem Atlas von 44 Tafeln*, Berlin, Asher, 1886.
4. Dumont et Chaplain, *Les céramiques de la Grèce propre*, t. I, Paris, Didot, 1888.
5. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 895.

Il semblerait dès lors qu'en disposant d'un matériel aussi considérable on pût, à coup sûr, tirer des conclusions sur l'origine de ces vases dits mycéniens. C'est aussi ce que fait M. Furtwaengler[1]. Pour lui, la ressemblance entre tous ces vases au point de vue de la technique, de la forme et de l'ornementation est telle qu'ils ne peuvent provenir que d'*un seul* endroit, savoir Mycènes et ses environs. M. Perrot[2], au contraire, se fondant sur « l'habituelle imitation des plantes et des animaux que nourrit la mer », incline à « chercher plutôt dans les îles que sur la terre ferme le point de départ du style que l'on a proposé d'appeler pélagique ». Il refuse aussi de croire à un centre unique de fabrication, affirmé par M. Furtwaengler. Loin de nous la prétention d'entrer dans ce débat. La question nous paraît plus complexe qu'il ne le semble au premier abord et se rattache à une autre de nature plus générale, qui est celle-ci : à quel degré de perfection en étaient arrivés les peuples primitifs de la Grèce au point de vue de l'industrie, du commerce? En quoi consistait « ce mouvement d'échanges ininterrompu » dont parle Perrot? Quand l'histoire aura dit son dernier mot sur la vie intime et extérieure de ces peuplades antéhistoriques, le problème des origines de la céramique grecque, englobé dans cette question plus générale, trouvera naturellement aussi sa solution.

Si l'origine des « vases mycéniens » est l'objet de controverses entre les savants, tous s'accordent à reconnaître l'immense extension qu'avait prise ce commerce, dont la durée est fixée par M. Furtwaengler du XIV^e^ ou XV^e^ siècle jusqu'à l'an 800 avant J.-C. Toutes les côtes de la mer Méditerranée en ont fourni des exemplaires plus ou moins nombreux, plus ou moins bien conservés. C'est par milliers, comme nous l'avons dit, que cette céramique primitive est représentée dans les Musées de l'Europe. Nous avons donc jugé utile d'apporter aussi notre pierre à l'édifice, en faisant connaître au monde savant les vases mycéniens

1. Furtwaengler et Loeschcke, *Vases mycéniens*, p. IX.
2. Perrot et Chipiez, t. VI, p. 940.

du Musée de Neuchâtel. Comme l'intérêt principal d'une pareille publication repose avant tout sur la reproduction fidèle des objets, nous avons donné le plus grand nombre possible de dessins et saisissons l'occasion d'adresser nos plus vifs remerciements à leur auteur, M. Alfred Godet, conservateur du Musée.

Nous remercions aussi M. Dragendorff, de Bâle, dont les avis et conseils nous ont été extrêmement précieux.

I

Le Musée de Neuchâtel possède trois collections de vases antiques, désignées d'après les noms de leurs donateurs :

a) Collection de Bosset ;

b) Collection Clément;

c) Collection Berthoud.

Les deux dernières sont remarquables par la beauté des vases qui les composent. Les formes et les dessins en sont très variés : amphores, cratères, hydries, canthares, lécythes, aryballes, vases corinthiens, vases à figures noires, vases à figures rouges, etc. Malheureusement, ces deux collections, si agréables à l'œil, n'ont aucune indication relative à leur provenance; elles nous paraissent avoir été achetées par les donateurs sur les marchés italiens; l'authenticité de nombre de ces pièces nous paraît à tout le moins douteuse. Nous aurons peut-être un jour l'occasion d'y revenir et chercherons à démêler le vrai du faux. Pour aujourd'hui, nous ne nous occuperons que de la collection dite de Bosset, qui revêt, par contre, tous les caractères d'une authenticité à toute épreuve.

Nous avons revendiqué tout à l'heure pour Schliemann l'honneur d'avoir en quelque sorte *découvert* les vases mycéniens. Cela n'est vrai qu'en partie. Schliemann a eu un précurseur en la personne du colonel Ch.-Ph. de Bosset qui fut gouverneur des îles Ioniennes pour le compte de l'Angleterre, à partir de 1813. Il possédait une fort belle collection d'antiquités, résultat de ses fouilles à Livato, à Samé, à Pronos, à Ithaque et ailleurs. Une partie de ces objets fut vendue sans doute en Angle-

terre ; le Musée Britannique en possède un ou deux, mais aucun vase de la période mycénienne. En 1836, le colonel fit don au Musée de Neuchâtel du reliquat de cette collection et après sa mort, survenue en 1845, sa famille compléta ce don, laissant ainsi au Musée une série d'objets inventoriés sous le nom de « Collection de Bosset »[1].

II

Les *vases mycéniens* du Musée de Neuchâtel ont été signalés à l'attention des savants par M. von Duhn dans un article sur Heinrich Schliemann, publié dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, 1-2, *Seite* 164, *Anm.* 10. Nous reproduisons textuellement cette note :

« Im Museum von Neuchâtel, dorthin geschenkt im Jahre 1836 durch den Colonel Ch.-Ph. de Bosset, Gouverneur von Kephallonia. Es sind eine ziemlich grosse Anzahl « mykenischer » Thongefaesse verschiedener Formen, einige Goldblattverzierungen und Glassachen. Bei vielen ist noch die Herkunft aus verschiedenen Felsgraebern notiert. Bei einigen anderen fehlt wohl nur zufaellig die Provenienzangabe von einer der beiden Inseln. Ich bemerkte mir dort unter anderen folgende Vasenformen : Loeschcke-Furtwaengler, *Mykenische Vasen*, Taf. XLIV, 4, 27, 48 (Hals enger, Henkel nicht oben, sondern am Bauch flach anliegend) 50, 100 (mit Ausguss), 113 (aber unten flach wie 34 und ohne Henkel) ; auch Gefaesse geometr. und protokorinthischer Art sind dort. Ebenso einige Dolche und Lanzenspitzen spaeterer Zeit ; eine Dolchspitze aehnelt Schliemann, *Myk.* S. 324. Unter den Glassachen ist ausser Rosetten und kleinen flachen Glasstaeben auch ein Stück der bekannten Form. *Bull. de Corr. Hell.* II, pl. XIV 5 (ohne Provenienzangabe)[2]. »

1. Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible d'en apprendre davantage sur les fouilles de M. de Bosset à Livato et ailleurs. Ce que nous savons, c'est que, quoique militaire, le colonel était un savant, un collectionneur qui s'occupa de minéralogie et d'histoire. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un *Essai sur les médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque*, Londres, 1815.

2. Il s'est glissé quelques erreurs dans cet article de Duhn, particulièrement

MM. Perrot et Chipiez signalent aussi ces vases dans une courte note, tome VI, p. 1014.

III

Au point de vue de la *technique*, les vases mycéniens sont rangés en trois catégories distinctes et chronologiquement superposées : vases bruts, vases à peinture mate et vases à peinture vernie. Voici, en résumé, d'après MM. Furtwaengler et Perrot, les traits caractéristiques de chacune des catégories. Les vases bruts et monochromes n'ont reçu aucune peinture ; l'argile, souvent impure, garde son ton naturel ; peu ou point de dessins, imprimés ou incisés à la pointe dans la terre molle. Ces vases, quoique faits au tour, étaient en général, par leurs formes, appropriés aux usages domestiques; amphores, cratères, vases à puiser, vases à boire, ont été retrouvés en plus grand nombre à Troie qu'à Mycènes. Cette forme primitive de la céramique s'est maintenue fort longtemps et concurremment aux vases peints, qui se présentent sous un double aspect : ou la peinture est mate, ou elle est additionnée d'un vernis brillant. Dans les premiers, la couleur, rouge foncé, violet brun, parfois blanc, est apposée directement sur le fond rouge ou jaune de la terre sans l'intermédiaire d'aucune glaçure.

C'est cette glaçure qui caractérise essentiellement la troisième catégorie, de beaucoup la plus nombreuse, à Troie, à Théra, en Attique, comme à Mycènes ; c'est même le seul genre que l'on ait retrouvé à Nauplie, à Spata, à Menidi, à Jalysos et, jusqu'à nouvel ordre, dans l'île de Céphalonie. L'introduction de cette couverte luisante dans la céramique constitue aux yeux de M. Furtwaengler un facteur entièrement nouveau dans l'histoire de l'art. Les plus beaux vases de ce genre, dits du troisième style, se distinguent par la finesse de l'argile et par la beauté de l'ornementation, qui passe par toutes les nuances du jaune au brun noir, peinte sur la surface du vase d'un jaune luisant et poli. Le

dans l'énumération des formes indiquées. Ainsi le vase Taf. XLIV, 4 n'existe pas, la description de 48 et 113 ne correspond pas avec la réalité, etc.

blanc est parfois encore employé dans le détail. Les formes, plus allongées en général que dans les catégories précédentes, sont d'une grande variété ; MM. Furtwaengler et Loeschcke en ont dessiné sur la dernière planche de leur atlas plus d'une centaine. Plus encore que la forme, le style du décor varie à l'infini, du dessin géométrique le plus simple aux plantes marines, aux animaux et même à l'homme.

Les vases mycéniens du Musée de Neuchâtel ne fournissent pas, il est vrai, la preuve de cette richesse de formes et de décor. Quelques rares exemplaires de la première catégorie ; aucun vase à peinture mate ; tout le reste rentre dans la catégorie des vases à peinture vernie.

IV

La plupart des *vases mycéniens* du Musée de Neuchâtel portent l'indication : Catacombes de Livato ; quelques-uns seule-

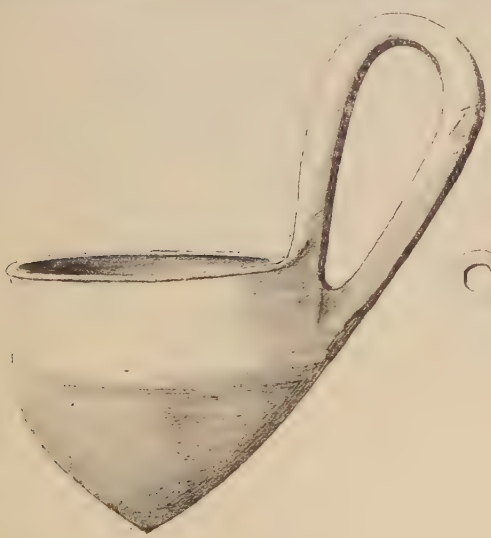


Fig. 1.

Fig. 2.

ment : Livato. Cette différence ne repose, selon toute probabilité, que sur le hasard. Toutefois, nous la maintiendrons rigoureusement pour chaque vase, d'autant plus qu'il importe de savoir

exactement ce qui a été retrouvé dans les tombeaux. Nous rangerons les vases sous les rubriques indiquées et donnerons leurs dimensions (en mètres) en hauteur et en largeur (plus grand diamètre).

A. — *Vases bruts.*

(5 exemplaires.)

1 et 2, fig. 1. — Haut. 0m,06, diam. 0m,07. Provenance : Catacombes de Livato. Deux vases à puiser, catalogués sous le nom de οἰνήρυσις (voir Aristoph.,

Fig. 3.

Ach. 1067). L'anse, très élevée au-dessus du col auquel elle s'attache, prouve

Fig. 4.

leur destination. Tous deux sont de même forme et de même dimension. Terre

rougeâtre, recouverte chez le second d'une légère patine gris-verdâtre. Aucune trace de peinture, ni de dessin à la pointe; argile simplement polie. Faits au tour, ils n'ont pas les parois épaisses que signale M. Perrot.

3, fig. 2. — Haut. 0m,14, diam. 0m,12. Prov. Livato. Coupe à deux anses platies, servant à passer le vase à la ronde. Terre jaune rosé, sans trace de décor, ni dessin. Forme fréquente à Jalysos (voir F. et L., Taf. VIII, 47).

4, fig. 3. — Haut. 0m,05, diam. 0m,06. Prov. Catacombes de Livato. Vase en terre, cylindrique, percé de deux trous à la partie supérieure. Intérieur brûlé, charbonné. Décor gratté à la pointe. Exemplaire unique en son genre.

5, fig. 4. — Haut. 0m,045, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Cassolette à parfum, avec deux trous sur le couvercle et dans les petits côtés; décor géométrique gratté à la pointe.

B. — *Vases à peinture vernie.*

(40 exemplaires.)

Le second groupe des vases mycéniens du Musée de Neuchâtel est de beaucoup le plus intéressant. La plupart sont en terre jaunâtre, le décor est brun ou rouge. Cette décoration se compose de bandes plus ou moins larges entourant le corps du vase. Le plus souvent, entre les anses, une ornementation exclusive-

Fig. 5.

Fig. 6.

ment géométrique; ni plantes, ni animaux. Les formes sont généralement connues; quelques exemplaires ont une forme étrange, inconnue jusqu'ici. La plupart de ces vases paraissent appartenir par le ton effacé et l'apparence mate du vernis au IVe style dont parle Furtwaengler; d'autres ont gardé tout le brillant du vernis et semblent être du IIIe style. Le peu de ma-

tériel dont nous disposons et le manque de points de comparaison nous empêchent de nous prononcer d'une manière plus positive. Nous grouperons ces vases d'après leurs formes : vases à à trois anses, vases à deux anses, pots, tasses, lécythes, etc.

Vases à trois anses.

(6 exemplaires.)

6, fig. 5. — Haut. 0m,12, diam. 0m,10. Prov. Catacombes de Livato. Terre

Fig. 7.

Fig. 8.

jaune, décor brun, dessin V droit et renversé entre les anses. Pour la forme, voir F. et L., Taf. XX, 142.

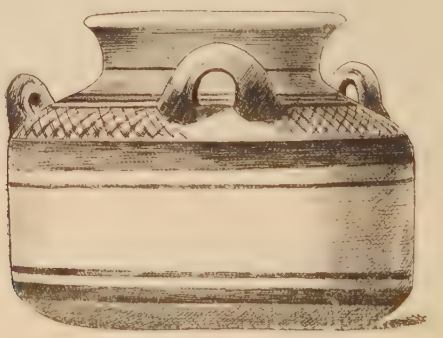


Fig. 9.

7, fig. 6. — Haut. 0m,16, diam. 0m,13. Prov. Catacombes de Livato.

8. Haut. 0m,198, diam. 0m,175. Prov. Catacombes de Livato. Même type

que le précédent. Décor rouge, chevrons entre les anses. Sur la panse, deux larges bandes rouges, entre lesquelles cinq filets de même couleur.

9, fig. 7. — Haut. 0m,03, diam. 0m,028. Prov. Catacombes de Livato. Urne à trois anses verticales, terre jaune, décor géométrique rouge entre les anses. Pour la forme, voir F. et L., Taf. VI, 33 (mais avec anses verticales).

10, fig. 8. — Haut. 0m,09, diam. 0m,11. Prov. Catacombes de Livato. Vase à trois anses horizontales à l'épaule. Terre jaune, décor brun, ligne en zigzag entre les anses, bandes brunes au col et à la panse. Dessous rond. Pour la forme, voir F. et L., Taf. I, 6.

11, fig. 9. — Haut. 0m,08, diam. 0m,105. Sans indication de provenance. Même genre que le précédent, mais dessous plat et pans droits. Décor : treillis brun entre les anses. Pour la forme, voir F. et L., Taf. IX, 55.

Vases à deux anses.

(18 exemplaires, dont 9 vases à étrier.)

12, fig. 10. — Haut. 0m,10, diam. 0m,12. Prov. Catacombes de Livato. Vase à trois pieds et deux anses horizontales à l'épaule, légèrement inclinées en dehors. Terre jaune-rougeâtre, décor géométrique brun entre les anses. Col avec bandes brunes ; panse avec cinq bandes rouge-brun. Aucun exemplaire de ce genre dans F. et L.

13, fig. 11. — Haut. 0m,147, diam. 0m,13. Prov. Catacombes de Livato. Même type que le précédent, décor brun foncé en partie disparu. Panse avec sept bandes de même couleur. Fond garni extérieurement d'une spirale.

Fig. 10.

Fig. 11.

14, fig. 12. — Haut. 0m,10, diam. 0m,09. Prov. Catacombes de Livato. Vase à deux anses horizontales attachées à l'épaule ; une partie du col et de l'épaule ébréchée. Terre jaune brunâtre, décor brun noir géométrique entre les anses, triangle rayé obliquement, accosté de deux volutes inversement disposées. Panse avec trois bandes de même couleur. Pour la forme, voir F. et L., Taf. VI, 33, mais avec deux anses.

15. — Haut. 0m,064, diam. 0m,075. Prov. Catacombes de Livato. Même type que le précédent. Même dessin sur la surface jaune de l'épaule, mais tout le reste du vase est noir.

16. — Même forme, même dimension que les précédents. Vernis entièrement brun sans dessin. Col légèrement ébréché.

17. — Haut. 0m,095, diam. 0m,09. Même type que les précédents. Quelques raies noires en travers des anses; vernis brun rouge sur la partie inférieure du vase.

18, fig. 13. — Haut. 0m,097, diam. 0m,11. Prov. Catacombes de Livato. Même type que les précédents. Terre jaune pâle, décor noir. De chaque côté des anses, deux spirales reliées par une tangente.

Fig. 12.

Fig. 13.

19, fig. 14. — Haut. 0m,10, diam. 0m,12. Prov. Catacombes de Livato. Même type que les précédents. Dessins forme semi-ovoïde à lignes concentriques, devenues en partie rouges sous l'effet de la cuisson.

Fig. 14.

Fig. 15.

20, fig. 15. — Haut. 0m,15, diam. 0m,085. Prov. Catacombes de Livato. Vase à forme sphérique. deux anses horizontales s'élévant droites à hauteur de l'épaule. Terre jaune, entièrement vernie brun rouge.

Vases à étrier.

(9 exemplaires de forme et de dimension à peu près identiques.)

21, fig. 16. — Haut. 0m,154, diam. 0m,138. Prov. Catacombes de Livato. Terre jaune, décor brun noir très effacé. Pour la forme, voir F. et L., Taf. IV, 24.

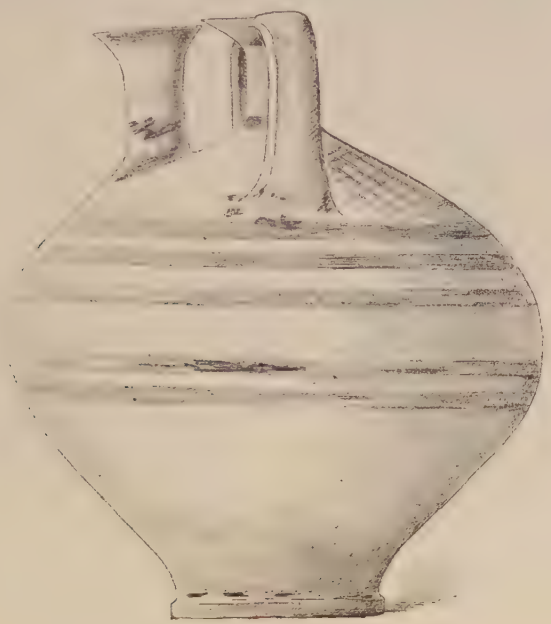


Fig. 16.

22, fig. 17. — Haut. 0m,085, diam. 0m,07. Prov. Catacombes de Livato. — Terre jaune rosé, décor (spirale) brun, anse coupée de raies noires.

Fig. 17.

Fig. 17 *a*. — Même type, vu d'en haut.

23, fig. 18. — Haut. 0m,09, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Même

type que le précédent. Terre jaune, décor brun, ornementation géométrique semblable au n° 19.

24. — Haut. 0m,105, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Décor géométrique semblable au n° 14.

25. — Haut. 0m,105, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Décor géométrique, moitié triangles, moitié cercles concentriques.

26. — Haut. 0m,12, diam. 0m,105. Prov. Catacombes de Livato. Décor : losanges bruns.

Fig. 18.

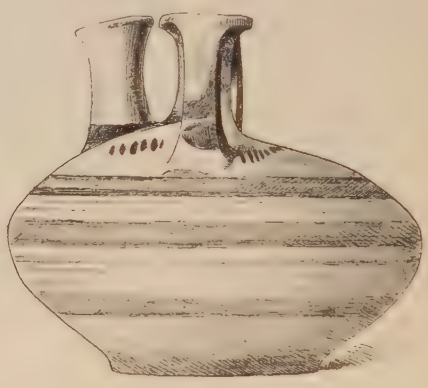


Fig. 19.

27, fig. 19. — Haut. 0m,095, diam. 0m,11. Prov. Livato. Terre jaune rosé ; décor brun : quelques points autour des anses. Pour la forme, voir F. et L., Taf. XVII, 113.

Fig. 20.

Fig. 21.

28, fig. 20. — Haut. 0m,04, diam. 0m,05. Prov. Livato. Même type que le précédent. Terre jaune ; ornement rouge en fleur de lis. Anses cassées.

29. — Haut. 0m,09, diam. 0m,095. Prov. Livato. Même décor qu'au n° 28. Ces trois derniers exemplaires de vases à étrier appartiennent encore par le décor et par le brillant du vernis au IIIe style.

Vases à une anse.

(Pots, tasses, lécythes, etc : 16 exemplaires.)

30, fig. 21. — Haut. 0m,08, diam. 0m,08. Catacombes de Livato. Terre jaune rosé, bandes brunes, anse verticale bouclée, de l'épaule à la panse.

31, 32, 33. — Trois exemplaires du même type, de même dimension et de même provenance que le précédent. Seul le n° 33, un peu plus petit, est en vernis rouge.

34, fig. 22. — Haut. 0m,075, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Pot appelé dans le catalogue κισσύβιον ou σκύφος. Terre rouge grossière, vernis brun sans ornementation ; l'intérieur au naturel. Anse partant de la lèvre supérieure et descendant sur le ventre du vase.

35. — Même type. Prov. Livato. Vernis rouge.

36. — Même type. Prov. Catacombes de Livato. Bouche moins évasée, vernis brun.

37. — Même type. Prov. Livato. Brun.

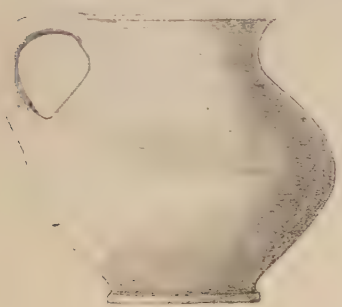


Fig. 22.

Fig. 23.

38, fig. 23. — Haut. 0m,06, diam. à l'embouchure 0m,10. Prov. Catacombes de Livato. Tasse en terre jaune rosé, avec goulette ébréchée Anse verticale sur le corps du vase. Vernis brun à l'intérieur et à l'extérieur. Décor : cinq spirales d'un côté de l'anse à l'autre. Pour la forme, voir F. et L., Taf. X, 63 (avec goulot).

39. — Même type que le précédent, mais avec goulette entière et vernis rouge sur tout le vase, sans dessin. Prov. Catacombes de Livato.

40, fig. 24. — Haut. 0m,07, diam. 0m,055. Sans indication de provenance. Aiguière en terre jaune rosé, avec décor brun rouge. Pour la forme, voir F. et L., Taf. IX, 57.

41, fig. 25. — Haut. 0m,12, diam. 0m,10. Prov. Catacombes de Livato. Κάδος ou petit pot à eau. Bouche moyenne sans goulette. L'anse part du col et descend sur le ventre du vase. Pied proportionnellement petit. Terre jaune rosé ; décor treillis brun rouge. Pour la forme, voir F. et L., Taf. XVIII, 123 (avec anse différente).

42. — Haut. 0m,10, diam. 0m,08. Prov. Catacombes de Livato. Même type que le précédent ; décor : bande brun noir.

43, fig. 26. — Haut. 0m,10, diam. 0m,15. Prov. Catacombes de Livato. Vase double ; anse transversale à l'axe des vases, sur la partie commune ; panse à bourrelets. Terre jaune rosé ; dessin brun rouge. Anse chevronnée rouge.

Fig. 24.

Fig. 25.

44, fig. 27. — Haut. 0 m,06, diam. 0m,10. Prov. Catacombes de Livato. Même type que le précédent, mais anse verticale, parallèle à l'axe des vases et partant de la lèvre supérieure. Terre jaune rosé, vernis brun, sans dessin.

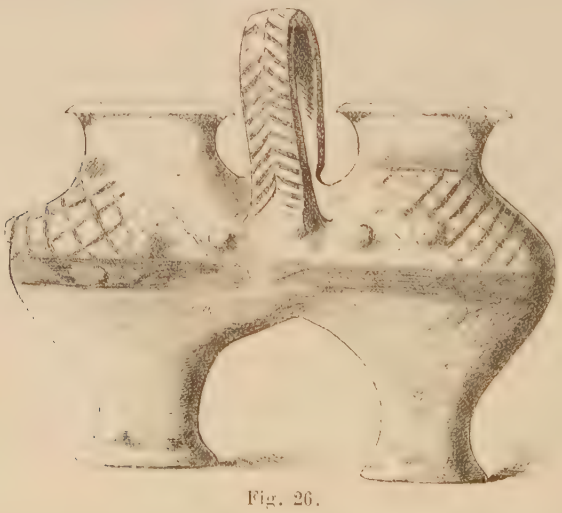


Fig. 26.

45, fig. 28. — Haut. 0m,024, diam. 0m,14. Prov. Catacombes de Livato. Lé-

cythe de forme circulaire à centre vide ; trois petits pieds ; goulot cassé. Terre jaune, décor rouge brun foncé.

Fig. 27.

V

Les catacombes de Livato paraissent avoir été rouvertes déjà dans l'antiquité. C'est ce que semblent prouver, du moins, certains objets dont la provenance mycénienne est très douteuse. Mentionnons en particulier quelques fioles et certains poids dont nous donnons ci-dessous les dessins.

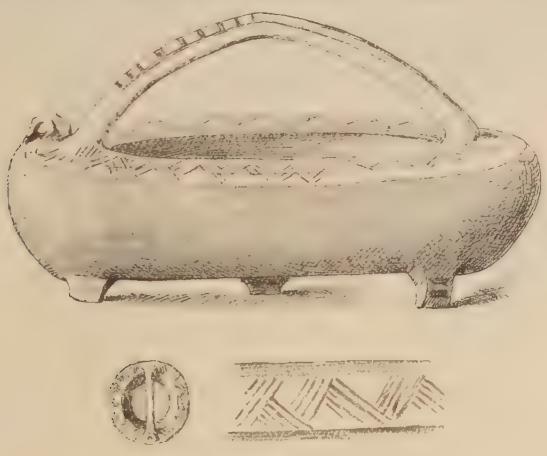


Fig. 28.

46, fig. 29. — Haut. 0m,23, diam. 0m,06. Prov. Livato. Terre jaune rougeâtre. La partie inférieure est cassée[1].

1. M. Dragendorff a trouvé à Santorin des vases identiques d'époque ro-

47. — Même type que le précédent. Même provenance ; dimensions de moitié plus petites.

Fig. 29.

Fig. 30.

Fig. 31.

48, fig. 30. — Haut. 0m,06, diam. 0m,04. Prov. Catacombes de Livato. Petite fiole en terre jaune rosé. Col brun, le reste au naturel. Pour la forme, voir

Fig. 32.

Fig. 33.

Schl., *Atlas trojanischer Alt.*, Tafel 120, n° 2356, avec la mention « sonderbarer Form ».

49, fig. 31. — Haut. 0m,13, diam. 0m,08. Prov. Livato. Vase en terre rouge,

maine. Cependant il croit les formes grecques, sans oser affirmer qu'elles soient mycéniennes. Voir toutefois Schliemann, *Atlas trojanischer Alterthümer*, Tafel 145, n° 2843, avec la mention : « Vase sehr sonderbarer Form und ohne Henkel ».

vernis noir dans la partie inférieure. A l'épaule, trois bandes noires fragmentaires.

50, fig. 32. — Haut. 0m,07, diam. 0m,04. Prov. Livato. Terre rouge; décor : réseau brun, fortement endommagé ; le pied est ébréché.

51, fig. 33. — Poids à trou, avec rosace imprimée. Terre jaune rosé. Haut. 0m,065. Prov. Catacombes de Livato. En outre, quatre autres exemplaires de poids, ronds, carrés ou en pyramides. Prov. Catacombes de Livato.

VI

Outre les « vases mycéniens », la collection de Bosset comprend un certain nombre d'objets divers trouvés par le colonel dans des fouilles faites à Céphalonie et à Ithaque. Comme la provenance de tous ces objets est certaine et que beaucoup ont un caractère mycénien très prononcé, nous avons jugé utile de les indiquer ici d'une manière générale, sans dessin, avec la mention à peu près textuelle du catalogue :

1. Jatte en verre, jaune brun, à côtes, très bien irisé, probablement de l'époque romaine, trouvée dans un tombeau au pied du château d'Aïto, dit château d'Ulysse à Ithaque. La pareille qui est entière, tandis que celle-ci est recollée, a été envoyée par les héritiers du Colonel en Angleterre pour y être vendue.

2. Poignard (φάσγανον) ou petite lame d'épée à double tranchant, en bronze, semblable au poignard en bronze celtique qu'on trouve en Suisse ; il a été découvert dans une des tombes taillées dans le roc avec dalles pour couvertures que le Colonel a fait ouvrir à Ithaque au pied du château d'Aïto.

Du temple antique d'ordre dorique découvert par le Colonel près de la pointe de Scala dans le voisinage de Saint-Nicolo, le cap qui forme l'extrémité sud-est de Samé en Céphalonie :

3. Ornements en terre cuite colorée en rouge qui ont fait partie de la frise du temple, entre autres une tuile (*Stirnziegel*), forme palmette, genre archaïque, avec des restes de vernis rouge.

4. Petit torse d'une femme long de 3 pouces en marbre blanc de Paros, de style et de travail égyptien (lisez plutôt : archaïque grec, à en juger par les tresses qui descendent sur la poitrine), trouvé parmi les ruines du temple.

5. Tête de Jupiter en terre sigillée, vernissée en noir formant masque au-dessus du couvercle de quelque vase (il s'agit plutôt d'un fond de vase, dit de Calès), trouvée dans les ruines du même temple.

6. Vase à deux anses, vernissé de noir, à côtes, trouvé avec le vase suivant.

7. Vase ressemblant à un de nos pots à lait; il est vernissé de noir, trouvé à Cocolata, sous Crané, catacombe de Céphalonie. C'est un πρόχοος ou προχόη.

8. Jatte ou ἄλεισον en bronze à deux anses, dont on se servait pour boire le

vin. Ce vase ressemble à celui qui a été trouvé dans le tombeau de Kouloba à Panticapée; vient de Samé.

9. Autre espèce de ἄλεισον ou de δέπας sans anses, dont on se servait pour boire le vin; c'est une vraie coupe. On a trouvé les analogues de cet ἄλεισον dans des cratères du tombeau de Kouloba à Panticapée; le col est peut-être plus étroit dans notre exemplaire qui a la portion supérieure et le fond détachés du ventre. Vient de Samé.

10. Collier en bronze fermé par deux têtes de chiens lévriers dont le museau de l'un s'emboîte dans celui de l'autre. Vient de Samé.

11. Casque en bronze doré trouvé dans des terrains éboulés au bord de l'Alphée près d'Olympie.

12. Crâne humain trouvé dans les Catacombes de Livato.

13. Pointe de lame, δόρυ ou δουρός d'Homère, en bronze. Catacombes de Livato.

14. Autre pointe de lance dont le bout est cassé. Côte sur le milieu de la lame de chaque côté.

15. Deux cartons, l'un de verrerie (perles de formes diverses, rosettes), l'autre de plaques en or (perles et objets de toilette en cuivre et bois doré). Voir F. et L., *Hilfsstafeln* A, B, C.

16. Clou en bronze, provenant du Trésor d'Atrée. Le clou est fort et peut avoir servi à fixer le décor intérieur du Trésor.

17. Trois pointes de flèche en bronze, trouvées par de Bosset sur le champ de bataille de Marathon.

18. Balles de fronde trouvées au pied des murailles de l'ancienne Samé dans l'île de Céphalonie. Voyez Tite-Live.

En outre, un nombre considérable de lacrymatoires, vases, lampes, jattes, plats, fioles, poids, pinces en fer, etc., etc.

VII

CONCLUSIONS

L'exposé qui précède nous autorise à tirer les conclusions suivantes :

1. La collection de Bosset du Musée de Neuchâtel est la *première* collection mycénienne apportée en Europe, quarante ans environ avant les fouilles de Schliemann. Elle provient en grande partie des catacombes de Livato.

2. Elle se compose de 45 vases de provenance mycénienne et de quelques autres d'un caractère douteux.

3. Ces vases mycéniens, en général très bien conservés, sont pour la plupart à peinture vernie. Ils appartiennent à la dernière

époque, soit au IV^e^ style dont parlent MM. Furtwaengler et Loeschcke. Quelques-uns seulement peuvent être rangés dans le III^e^ style (apogée de l'art mycénien).

4. La *technique* de ces vases est en général semblable à celle des vases trouvés dans d'autres nécropoles : terre jaune rouge, polie et recouverte d'un vernis peu brillant et presque mat. Les *formes*, parfois originales, dénotent un état de civilisation assez avancé. Le *décor* est exclusivement géométrique : bandes, courbes concentriques, triangles, losanges, spirales, etc. ; aucune figure humaine, ni animaux, ni plantes, sauf çà et là quelques traces de fleurs de lys jetées au hasard.

5. Il est difficile d'assigner à ces vases une date, même approximative. Nous nous confinerons dans les limites extrêmes fixées par MM. Furtwaengler et Loeschcke, soit du XIV^e^ au VIII^e^ siècle avant J.-C.

Paul Dessoulavy.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 23 MARS 1900

L'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche, précédemment fixé au 4 mai, est reporté au 18 du même mois.

L'Académie procède au remplacement de M. Deloche dans les commissions suivantes : *Commission des travaux littéraires* : M. Bréal est élu. — *Commission du prix Jean Reynaud* : M. Saglio est élu.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Duchesne. — Le directeur de l'École française de Rome annonce l'ouverture à Rome, le 17 avril prochain, d'un Congrès d'archéologie chrétienne qui se tiendra sous sa présidence, et invite l'Académie à y assister. Il termine sa lettre en donnant quelques détails sur les fouilles qui se poursuivent au Forum. On est parvenu à retrouver le véritable emplacement de la basilique Æmilia ; le long portique et l'ambulacre intérieur qui s'allongeaient en façade sur le Forum et que l'on a pris d'abord pour la basilique elle-même, n'en étaient qu'une dépendance extérieure : la basilique était plus au nord.

M. le maire de Villeneuve-Saint-Georges invite l'Académie à assister à l'inauguration de la statue de Victor Duruy, qui fut membre libre de l'Académie. — L'Académie sera représentée à cette cérémonie par le bureau.

M. Senart, l'un des délégués de l'Académie, rend compte des fêtes qui viennent d'avoir lieu à l'occasion du bi-centenaire de l'Académie des sciences de Berlin.

M. Léon Dorez fait une communication sur un manuscrit à peintures du Musée Condé, à Chantilly. Ce beau volume contient une « canzone » dédiée à Bruzio Visconti par un certain Bartolomeo di Bartoli de Bologne. La composition est assez médiocre ; mais elle est illustrée de vingt aquarelles sur parchemin, dont dix-huit sont extrêmement remarquables. M. Dorez, qui fait remonter ce manuscrit à l'année 1355 environ, en publiera prochainement un fac-simile complet.

M. Héron de Villefosse donne lecture de notes sur une excursion dans la vallée de l'Oued-Sous (Maroc), que lui a communiquées M. de Segonzac.

SÉANCE DU 30 MARS 1900

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Louis Leger, professeur au Collège de France, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

L'Académie procède au remplacement de M. Deloche comme membre de la Commission des inscriptions et médailles. M. de Barthélemy est élu.

M. Henri Weil communique une inscription envoyée d'Égypte par M. Maspero. Trop mutilée pour se restituer, cette inscription laisse cependant entrevoir, par sa comparaison avec d'autres textes épigraphiques, qu'il s'agit d'honneurs extraordinaires décernés à un personnage très considérable de la période ptolémaïque. Il paraît que les services rendus regardaient le culte des dieux, la restauration de certains sanctuaires.

M. Philippe Berger commmunique à l'Académie une série de découvertes faites à Carthage par M. Gauckler, dans des tombes du VIe et du VIIIe siècle. Il y a trouvé plusieurs petits étuis en or destinés à être suspendus au cou et terminés à la partie supérieure par une tête de lionne ou de chatte que surmonte l'*uræus* dressé devant le disque solaire. Ils renfermaient de petites lames d'or et d'argent que M. Gauckler a réussi à dérouler malgré leur extrême ténuité. Ces lames sont couvertes de représentations mythologiques et de scènes funéraires empruntées à l'Égypte. Cette découverte est une preuve nouvelle du parallélisme absolu qui existe entre les nécropoles de la Sardaigne et celles de Carthage et montre, dans ce que l'on considérait jusqu'ici comme un accident dû à des importations faites par des mercenaires égyptiens, un produit de l'industrie punique. Mais la découverte la plus intéressante faite par M. Gauckler est celle de deux inscriptions microscopiques gravées sur une de ces lames. L'une d'elles signifie : « Protège et garde Hillesbaal, fils d'Arisatbaal. » Cette inscription fournit la clef de deux autres légendes analogues, encore inexpliquées, gravées sur des plaquettes sardes.

M. Théodore Reinach communique et restitue une inscription grecque très mutilée, provenant du Caire et conservée au Musée de Berlin. C'est un fragment d'un décret honorifique des Juifs du district sacré d'Onias en l'honneur d'un de leurs compatriotes, fils d'Helkias, qui était stratège du nome Héliopolite. La date du décret est l'an 102 a. C.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1900

M. le maire de Villelaure (Vaucluse) informe l'Académie qu'il a découvert, dans une propriété de ce village, des mosaïques avec personnages et sujets dont quelques parties sont très bien conservées.

M. Eugène Müntz écrit d'Avignon pour signaler à l'Académie l'état où se trouvent plusieurs monuments de cette ville. Le palais des Papes achève de se dégrader. Sous le porche de Notre-Dame-des-Doms, la fresque de Simone Martini cède de plus en plus à l'action des imtempéries. Enfin le conseil municipal, après avoir fait jeter bas, dans la nuit du 5 juillet 1898, la porte Imbert, revient à la charge et a voté, le 9 avril dernier, la démolition d'une autre partie des remparts. — L'Académie s'associe à la protestation de M. Müntz et charge M. le Secrétaire perpétuel de saisir de cette question M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. Léopold Delisle met sous les yeux de l'Académie le fac-similé photogra-

phique d'une page du manuscrit palimpseste de la *République* de Cicéron dans l'état où elle se trouvait il y a quelques mois. Par suite de l'emploi des réactifs mis en œuvre il y a près d'un siècle pour raviver l'écriture du texte de Cicéron, on pouvait à peine distinguer quelques mots du traité de Cicéron et de l'ouvrage qui lui a été superposé. En regard, M. Delisle présente la photographie de la même page telle qu'elle est aujourd'hui, après les lavages et consolidations dont le feuillet a été récemment l'objet. Ce spécimen donne l'idée la plus favorable de l'entreprise du R. P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane, qui a l'ambition de prolonger la vie des plus anciens manuscrits.

M. de Mély communique une note sur les sources des *Cyranides* dont il vient d'éditer le texte grec. C'est un ouvrage gnostique où on remarque des traces de christianisme et de chaldéisme. De certains passages relatifs à l'Euphrate et à la tour de Babel on peut déduire qu'il a été composé par un Syrien, qui doit être Harpocration d'Alexandrie, entre 350 et 360. Harpocration aurait reçu d'un prêtre d'Alexandrie en Babylonie un traité attribué à Cyranus et un copiste postérieur aurait publié ce traité en l'attribuant à Hermès Trismégiste.

M. Clermont-Ganneau commente une inscription grecque, autrefois copiée par M. Waddington à Deir-Seman, sanctuaire de saint Siméon Stylite.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1900

M. Philippe Berger communique un mémoire du P. Ronzevalle, professeur à l'Université de Beyrouth, sur les ruines des temples phéniciens de Deir-el-Galaa, situés dans le Liban au-dessus de Beyrouth, qui étaient le centre du culte de Baal-Marcod et jouaient sans doute pour Beyrouth un rôle analogue à celui du célèbre sanctuaire d'Aphka, aux sources du fleuve Adonis, pour Byblos. — M. Berger insiste sur l'intérêt de premier ordre qu'il y aurait pour la France à établir en Syrie et particulièrement à Beyrouth une mission archéologique permanente.

M. Clermont-Ganneau commente et rectifie le texte d'une inscription publiée par M. Waddington et relative au tombeau dit de Diogène.

M. Havet discute deux vers du *Lydien* de Névius Poéta, cités par Cicéron, *Cato maior* §20. Ce sont des trochaïques septénaires. Le premier constitue une question sur des faits de politique étrangère et lointaine, question posée par un Grec, probablement un Athénien, au « Lydien, » sycophante revêtu d'un costume exotique, analogue, par conséquent, au « Perse » de Plaute. Le *uestram rem* des manuscrits doit être corrigé en *uos rem*; *tantam* est une allusion ironique aux fables débitées par le sycophante :

Credo, qui uos rem publicam amisistis tam cito?

Le second vers appartient à la réponse du prétendu Lydien. D'accord avec le manuscrit Ashburnham, il faut y remplacer *proueniebant* par son fréquentatif, mot jusqu'ici sans exemple :

Prouentabant oratores noui, stulti, adulescentuli.

SÉANCE DU 4 MAI 1900

M. de Barthélemy, président, annonce la mort de M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Académie.

M. le président de la Société centrale des Architectes français prie l'Académie de désigner un candidat à la médaille décernée annuellement par cette Société.

M. Emile Chatelain écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. Salomon Reinach communique l'extrait d'une lettre qu'il a reçue de M. Arthur Evans qui exécute en ce moment des fouilles près de Cnossos en Crète. Ces fouilles, qui portent sur un palais d'époque mycénienne, ont donné des résultats extraordinaires. On a découvert des fresques avec des figures de grandeur naturelle, une salle de bain luxueusement décorée et toute une bibliothèque de tablettes en terre cuite, portant des inscriptions en caractères mycéniens, analogues à ceux des écritures de Chypre et de Lycie, mais différant complètement des hiéroglyphes égyptiens et des cunéiformes assyriens. La preuve est faite que l'écriture était usitée dans le monde hellénique cinq cents ans au moins avant Homère et antérieurement à l'époque où la tradition place la guerre de Troie. Il est aussi certain aujourd'hui que cette écriture primitive n'est pas un emprunt fait à l'Égypte ou à l'Assyrie, mais se rattache à un système graphique particulier auquel appartient également, selon toute apparence, l'hiéroglyphisme héthéen.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 4 AVRIL 1900

MM. Auguste Rey-Guimet, Maurice Lanore sont élus associés correspondants nationaux, et M. Fernand Donnet associé correspondant étranger.

M. Pallu de Lessert, présenté par MM. Collignon et Cagnat, lit un mémoire sur la compétence respective du proconsul et du vicaire d'Afrique dans les démêlés donatistes.

M. Omont maintient la date de 1286 qu'il a assignée jadis à un petit traité de médecine, fait par Thomas Thonon, date que M. Eugène Ritter de Genève proposait de rapporter à 1386.

M. Collignon lit une note de M. Gaudin sur l'antimoine et les alliages chez les anciens.

M. Babelon présente une terre cuite représentant une déesse mère trouvée dans un tombeau avec deux monnaies de Basile II, ce qui donne à croire qu'elle a été considérée comme une figure de la Vierge Marie.

SÉANCE DU 25 AVRIL 1900

M. Michon, membre résidant, entretient la Société d'une dalle de marbre conservée au Louvre, dalle sur les deux faces de laquelle sont gravées des décrets athéniens de la fin du v^e^ siècle avant notre ère et qui au v^e^ siècle après J.-C. a été employée comme imposte dans une église chrétienne, sans doute sur l'Acropole même où la stèle avait été primitivement érigée.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communique les photographies d'un monument romain provenant des environs de Magny-Lambert (Côte-d'Or) et portant une inscription latine en l'honneur de Mercure et de Rosmerta; il est orné des bustes des divinités des sept jours de la semaine.

M. Babelon, membre résidant, entretient la Société de la célèbre statuette de bronze connue sous le nom d'Héraclès Oppermann. Il démontre l'impossibilité de l'hypothèse récente de MM. Mahler et Lechat, suivant laquelle le dieu tiendrait sa massue d'une main et de l'autre la corne d'un adversaire tel que Achéloüs. Ce n'est pas une corne mais bien un arc, ainsi que le dit Pausanias de l'Héraclès Tyrien. L'hypothèse d'un adversaire cornu avait déjà été prévue et considérée comme impossible par M. Babelon dans le *Cabinet des Antiques* dès 1888.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

L'Album Caranda.

Le 17 janvier 1900, MM. Em. Paul et Guillemin ont vendu à l'hôtel Drouot la petite collection de bons livres formée par feu Frédéric Moreau, l'auteur bien connu des fouilles du département de l'Aisne et de la publication, non mise dans le commerce, qui porte le titre d'*Album Caranda*. A la fin du catalogue de vente, les libraires ont eu la bonne idée d'insérer une notice très complète sur l'*Album Caranda*, ouvrage particulièrement difficile à collationner à cause de l'absence de pagination et du numérotage défectueux des planches. Nous croyons rendre service aux bibliothèques archéologiques en reproduisant ici cette notice. (L'exemplaire ainsi décrit a dépassé, en vente publique, le prix de 1.000 francs.) — S. R.

« Ce modeste et savant archéologue, qui s'était imposé déjà de nombreux sacrifices, voulant que chacun pût profiter de ses découvertes, n'hésita pas à faire les frais d'une magnifique publication ornée de 230 planches, dont 15 doubles, lithographiées en or, argent et couleurs, reproduisant environ 10.000 des pièces les plus curieuses de sa collection. Cet ouvrage, tiré à 300 exemplaires, ne fut pas mis dans le commerce, mais distribué intégralement chaque année, par parties séparées, à des savants et grands collectionneurs du monde entier. Mais chaque privilégié ne reçut qu'une portion plus ou moins importante de l'ouvrage. Seules, trente-huit Sociétés savantes ou Bibliothèques publiques françaises, en y comprenant l'*École française du Palais Farnèse* de Rome et deux Sociétés savantes américaines : *Archæological Institute of America* de Boston et la *Smithsonian Institution* de Washington, peuvent se vanter de posséder chacune aujourd'hui un exemplaire complet de l'*Album Caranda*, dont voici la description détaillée :

(1). *Album des principaux objets* recueillis dans les sépultures de Caranda (et de Sablonnière) pendant les années de 1873, 1874 et 1875. Saint-Quentin, 1877. — 32 ff. de texte, formant un fascicule à part. — 56 planches cotées de I à XLVI et de A à J, enfermées dans un carton.

Les 4 premiers ff. comprennent 1 f. blanc, faux-titre, titre et *Notice sur Caranda*; les autres ff. sont occupés par l'*Explication des planches* précédée d'un titre de départ, une *Notice sur Sablonnière* et la Table des objets reproduits. — Les planches I à XLVI représentent les objets trouvés dans la Nécropole de Caranda et les planches B à J ceux trouvés à Sablonnière ; la planche A est commune aux deux nécropoles.

On peut joindre au texte 2 ff. in-4, publiés après coup, contenant imprimée sur 2 pp. : *Notice sur l'Album Caranda*, par Henri Martin. (Extrait du journal *Le Siècle* du 18 novembre 1880.)

(2). *Les fouilles d'Arcy-Sainte-Restitute* (*Aisne*) en 1878. Saint-Quentin, impr. Ch. Poette, 1879. — 6 ff. dont le premier blanc. — 5 planches, cotées K à O, cette dernière portant *Planche supplémentaire O.* — La planche M contient une mention manuscrite au *verso*.

Le texte comprend : le titre, *Notice sur les fouilles d'Arcy-Sainte-Restitue*, Relevé des objets recueillis dans les sépultures et Tables des objets reproduits dans l'*Album* aux planches K, L, M, N.

Il a été publié en outre pour ce fascicule 2 ff., le premier portant imprimé au r° : *Sépultures d'Arcy-Sainte-Restitue. Planche supplémentaire O, Planches K, L, M, N. — Pour l'Explication des planches se reporter au fascicule des fouilles de Trugny*; le second fol. est blanc.

Les exemplaires de l'*Album Caranda* ne contiennent généralement que ces deux derniers ff. Les 6 autres, décrits plus haut, doivent avoir été imprimés postérieurement à la publication de ce fascicule, car nous ne les avons rencontrés qu'une seule fois dans les exemplaires que nous avons eus entre les mains.

(3). *Sépultures gauloises de Trugny* (Fouilles de 1879). Saint-Quentin, 1880. — 8 ff. dont le dernier blanc, comprenant un titre général et 6 ff. pour l'*Explication des planches* y compris un titre de départ. — 7 planches cotées de P à V.

On trouve ici l'explication des planches du fascicule précédent.

(4). *Sépultures mixtes de Brény* (Fouilles de 1880). Saint-Quentin, 1881. — 14 ff. ornés de vignettes. — 11 planches numérotées de 1 à 11.

Les ff. de texte comprennent : le titre, un titre de départ, 1 f. pour la *Notice sur Brény*, *l'Explication des planches*, le Tableau des monnaies romaines trouvées à Brény, des Notices sur des pierres tombales et sur un oreiller mortuaire et la Table des différents objets trouvés à Brény.

(5). *Sépultures mérovingiennes d'Armentières* (Fouilles de 1881). Saint-Quentin, 1882. — 14 ff. ornés de vignettes auxquels se trouve ajouté 1 f. volant contenant : *Variante à l'explication du texte de la planche* 22. — 11 planches numérotées de 12 à 22.

Le texte comprend : le titre, *Notice sur Armentières*, un titre de départ, l'Explication des planches 12 à 21, la Liste des différents objets trouvés dans les sépultures mérovingiennes en 1881, l'Explication de la planche 22, la Statistique des fouilles de 1873 à 1881, l'Inventaire du mobilier funéraire recueilli dans les diverses nécropoles, un Tableau donnant la désignation des principaux objets entrés dans la Collection et la Répartition des silex recueillis dans les sépultures.

(6). *Sépultures d'Armentières*. Suite des fouilles. Deuxième année (Fouilles de 1882). Saint-Quentin, 1883. — 16 ff. ornés de vignettes. — 11 planches numérotées de 23 à 33.

Le texte comprend : le titre général, *Notice sur Armentières* (suite), un titre de départ, *Explication des planches*, une Notice sur une statuette en bronze

trouvée à Brény au mois de juin 1882, le Relevé des différent objets trouvés dans les sépultures mérovingiennes en 1882, le Catalogue des planches composant l'Album Caranda jusqu'en 1883.

(7). *Sépultures gauloises, gallo-romaines et mérovingiennes de Chouy* (Fouilles de 1883). Saint-Quentin, 1883. — 13 ff. dont le dernier blanc, ornés de vignettes. — 8 planches numérotées de 34 à 41.

Le texte comprend : le titre général, *Notice sur Chouy*, un titre de départ, *Explication des planches*, le Relevé des principaux objets recueillis dans les fouilles de Chouy en 1883.

Le 6e f. qui est isolé contient au verso, en tête, un papier collé à plats où se trouve la reproduction de trois objets (Armes et instruments en silex).

(8). *Sépultures gauloises, mérovingiennes et moyen-âge d'Aiguisy* (Fouilles de 1884). Saint-Quentin, 1885. — 16 ff. ornés de vignettes auxquels se trouve ajouté 1 f. contenant au recto une grande figure représentant une pièce de grès lustré avec une note explicative imprimée au-dessous. — 9 planches numérotées de 42 à 50.

Le texte comprend : 1 f. contenant au recto : *Aiguisy*, 1884; 1 f. contenant au recto quelques lignes imprimées de M. Frédéric Moreau père, datées de Paris, avril 1885, à la mémoire de son fils, M. Frédéric Moreau, décédé pendant l'impression du fascicule; le titre général, *Notice sur Aiguisy*, un titre de départ, l'Explication des planches 42 à 49, une Notice sur les coquillages symboliques des sépultures mérovingiennes d'Aiguisy, l'Explication de la planche 50, la Table des différents objets trouvés en 1884 et une Statistique des fouilles de 1873 à 1884.

(9). *Sépultures gauloises, gallo-romaines et mérovingiennes* (Fouilles de Nampteuil-sous-Muret et fin de celles d'Aiguisy, 1885). Saint-Quentin, 1886. — 18 ff., dont le dernier blanc, ornés de vignettes. — 11 planches numérotées 50 *bis*, 51, 51 *bis*, 52, 52 *bis*, 53, 53 *bis*, 54 à 57. (La planche 50 *bis* ne porte pas *Nouvelle série* à la suite du numéro, contrairement à ce qui a lieu pour les planches cotées 1 à 156).

Le texte comprend : le titre, *Notice sur Fère-en-Tardenois*, un titre de départ, *Explication des planches*, une Notice sur une pierre colossale affectant la forme d'une table trouvée à Nampteuil-sous-Muret, une Notice sur des plaques perforées de l'âge de la pierre à l'usage des archers, une courte Notice sur le Dolmen de Caranda avant son enfouissement et la table des objets trouvés en 1885. — Le titre de ce fascicule ne donnant pas l'indication complète de son contenu, M. Frédéric Moreau a fait coller dans le bas, mais seulement lorsque les exemplaires de ce fascicule étaient dépourvus de leur couverture, un carré de papier teinté portant imprimé : F. M. — *Album Caranda* (suite). — *Fouilles de Nampteuil-sous-Muret* (*Aisne*), *et fin de celles d'Aiguisy. — 1885.*

Une vignette collée au verso de la planche 55 offre une reproduction d'une partie de la figure 1 de cette planche, représentant une boucle en bronze contenant une inscription; cette inscription, fautive sur la planche, est reproduite très exactement sur la vignette.

(10). *Table des principaux objets* reproduits dans l'Album Caranda aux

époques préhistorique, gauloise, romaine et franque provenant des nécropoles explorées dans le département de l'Aisne de 1873 à 1885 inclusivement. Paris, Quantin, 1886. — 12 ff. (Les pp. des tables sont entourées de vignettes.)

(11) *Sépultures gauloises, gallo-romaines et mérovingiennes* de la Villa d'Ancy, Cerseuil, Maast et Violaine (Fouilles de 1886). Saint-Quentin, 1887. — 18 ff., dont le 1er blanc, ornés de vignettes. — 11 planches numérotées de 58 à 68.

Le texte comprend : le titre général, une préface sous ce titre : *Nos Fouilles en 1886*, un titre de départ, *Explication des planches*, le Tableau des monnaies trouvées à la Villa d'Ancy, l'Index des noms de potiers trouvés sur des vases à la Villa d'Ancy, le Relevé des différents objets trouvé en 1886, la Situation des fouilles à la Villa d'Ancy au 31 décembre 1886.

(12). *Nécropole et ancien vicus* (Villa d'Ancy). Deuxième année. Époque gallo-romaine (Fouilles de 1887). Saint-Quentin, 1888. — 20 ff. ornés de vignettes. — 12 planches numérotées de 69 à 80.

Le texte comprend : un titre, une préface : *Nos Fouilles de 1887*, un titre de départ, *Explication des planches*, des Notices sur une ancienne carte et sur un plan des fouilles de l'ancien vicus (Villa d'Ancy), le Relevé des différents objets trouvés à la Villa d'Ancy, le Tableau de la statistique des fouilles de 1873 à 1887, l'Inventaire du mobilier funéraire recueilli de 1873 à 1887, le Report du tableau précédent et le Tableau des planches de l'Album.

On trouve quelquefois, joints à ce fascicule, 2 ff. contenant : *Nos fouilles de 1887. — Découverte de mosaïques dans une des salles de la villa d'Ancy, terroir de Limé, canton de Braisne (Aisne)*, in-4 de 3 pp. imprimées, datées à la fin : *Octobre 87*. Saint-Quentin, impr. Ch. Poette. — La plus grande partie de cette Notice, due à M. J. Pilloy, est imprimée dans le fascicule.

On y trouve aussi généralement, soit remontée sur un f. isolé, soit collée au v° de la planche 70, une vignette de Goutzwiller, que l'on peut voir dans le *Petit Album* (planche XVIII *bis*), représentant la partie centrale d'un panneau de mosaïque de l'époque gallo-romaine où figure un ours. La reproduction en couleur de cette mosaïque, dans l'*Album* (planche 70), laisse à désirer, l'ours notamment y est un peu empâté, tandis que cette pièce est fidèlement et très distinctement représentée sur la vignette.

(13). *Les Nouvelles Fouilles de Chassemy* et fin de celles de la Villa d'Ancy (Fouilles de 1888). Saint-Quentin, 1889. — 20 ff. ornés de vignettes. — 17 planches numérotées de 81 à 97.

Le texte comprend : un titre, *Notice sur les nouvelles fouilles de Chassemy*, un titre de départ, *Explication des planches*, le Relevé des objets trouvés à la Villa d'Ancy et dans les sépultures des nécropoles de Limé, Chassemy et du grand Hôle en 1888, la Statistique des fouilles de 1873 à 1888, l'Inventaire du mobilier funéraire recueilli de 1873 à 1888, le Report du tableau précédent et le Tableau des planches de l'Album.

A ce fascicule, on trouve joint parfois un avis imprimé daté à la fin : *Janvier 1890*, donnant les causes du retard apporté à l'impression du fascicule suivant. Ce retard avait pour cause l'installation de la *Collection Caranda* à l'Exposition rétrospective de 1889. — 2 ff. dont un blanc.

(14). *Supplément au fascicule de 1888.* Les Fouilles de Cys-la-Commune et fin de celles de Chassemy (Fouilles de 1889). Saint-Quentin, 1890. — 18 ff., dont le dernier blanc, ornés de vignettes. — 12 planches numérotées de 98 à 109.

Le texte comprend : le titre, *Notice sur les fouilles de Cys-la-Commune et fin de celles de Chassemy*, un titre de départ, *Explication des planches*, des Notices sur les angons et les boucliers (6 pp.), la Statistique des fouilles de 1873 à 1889, le Relevé des objets trouvés en 1889, l'Inventaire du mobilier funéraire recueilli de 1873 à 1889 et le Tableau des planches de l'Album.

(15). *Nos Fouilles de 1890 à Saint-Audebert* et aux Grévières de Ciry-Salsogne (Fouilles de 1890). Saint-Quentin, 1891. — 14 ff. ornés de vignettes, plus une chemise en papier teinté, dont les 2 premières pp. contiennent un texte autographié relatif aux planches 113 à 113 *ter*, dont il sera parlé ci-après. — 16 planches cotées de 110 à 113, 113 *bis*, 113 *bis*, 113 (avec le mot *ter* ajouté au crayon), 114 à 122.

Le texte comprend : le titre, *Notice sur la nécropole de Saint-Audebert*, *Explication des planches*, le Relevé des objets trouvés à Saint-Audebert en 1890, la Statistique des fouilles de 1873 à 1890, l'Inventaire du mobilier funéraire recueilli de 1873 à 1890, le Tableau des planches de l'Album de 1873 à 1890.

Les trois planches cotées 113 *bis*, 113 *bis* et 113 *ter* représentent sous diverses faces et sous diverses teintes tout ou parties de deux amphores qui furent trouvées dans les fouilles de Saint-Audebert et dont l'une figure sous le n° 3 de la planche 113; elles sont revêtues ici de la couronne de bronze représentée sous le n° 2 de la planche 113, couronne dont on ignorait la destination lorsque cette planche fut exécutée. — La planche 113 *ter*, des deux tiers environ moins grande que les autres, est destinée à être remontée. — Ces trois planches sont généralement placées dans la chemise dont nous avons parlé plus haut.

(16). *Supplément à l'Album Caranda.* Les Fouilles de 1891 aux Grévières de Ciry-Salsogne, deuxième année et dans le Parc de Fère-en-Tardenois (Fouilles de 1891). Saint-Quentin, 1891. — 14 ff. ornés de vignettes auxquels on a joint une chemise de papier teinté dont les 2 premières pp. contiennent un texte autographié relatif à des Harnachements en fer de forme inusitée. — 16 planches cotées 123 à 138 (une planche est cotée 125 *bis* et une autre porte les n^{os} 133 et 134).

Le texte comprend : le titre, une préface (*Motifs qui nous ont déterminé à donner un supplément à l'Album Caranda*), un titre de départ, 1 f. ne contenant qu'une vue du château de Fère-en-Tardenois (au v°), *Explication des planches*, une notice sur les marques de fabrique des poteries gauloises, la Statistique des fouilles de 1873 à 1891, le Tableau des planches de l'Album et *Un dernier mot sur les harnachements de formes inusitées* (2 pp.). — Les planches 125 et 125 *bis* sont généralement placées dans la chemise sur papier teinté ajoutée à ce fascicule.

(17). *Supplément à l'Album Caranda.* Première partie du fascicule de 1892. Les Fouilles aux Grévières de Ciry-Salsogne. Troisième année. Dans le Parc

de Fère-en-Tardenois et à Nanteuil-Notre-Dame (Fouilles de 1892). Saint-Quentin, 1892. — 12 ff. ornés de vignettes. — 5 planches cotées de 139 à 143.

Le texte comprend : le titre, *Motifs qui nous ont déterminé à scinder en deux parties le fascicule de 1892*, *Notice sur la sépulture gallo-hippique découverte dans les Grévières de Ciry-Salsogne* ornée d'un plan gravé, *Fin des représentations de la déesse Epona*, *Conclusion*, un titre de départ, *Explication des planches*, *Ajournements destinés à composer la deuxième partie du fascicule de 1892*.

(18). *Supplément à l'Album Caranda*. Deuxième partie du fascicule de 1892. Les Fouilles à Nanteuil-Notre-Dame et dans le Parc du Château de Fère-en-Tardenois (Fouilles de 1892). Sain-Quentin, 1893. — 10 ff. ornés de vignettes. — 9 planches numérotées de 144 à 153 (les nos 145 et 146 ne forment qu'une seule planche).

Le texte comprend : le titre, *Introduction*, *Découverte d'un mors de bride de forme inusitée*, *Découverte d'une pierre sigillaire dite parallèlipipède*, *Notice sur la découverte d'une seconde pierre sigillaire*, *Notice sur le cimetière mérovingien de Nanteuil-Notre-Dame*, un titre de départ, *Explication des planches*, la Statistique des fouilles de 1873 à 1892, un Tableau des planches de l'Album, *Origine de l'Album Caranda*.

(19). *Supplément à l'Album Caranda*. Un dernier mot sur le port des torques par les Gauloises dans les deux départements limitrophes de l'Aisne et de la Marne. Saint-Quentin, 1894. — 4 ff. dont un blanc et un titre de départ. — 3 planches cotées de 154 à 156.

(20). *Supplément et fin de la Table* des principaux objets reproduits dans l'Album Caranda... provenant des nécropoles explorées de 1886 à 1894 inclusivement. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1898. — 6 ff. (Les pp. des tables ont une bordure de vignettes).

Ce dernier fascicule a été distribué le 1er juillet 1898, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur, Frédéric Moreau père.

Chacun des 20 fascicules ci-dessus a une couverture imprimée et il a été publié, en outre : 1° un titre général pour le texte portant : *Frédéric Moreau. — Texte de l'Album Caranda. — Explication des planches. — Table de l'Album*, formant 2 ff. in-4 dont un blanc ; 2° deux titres pour les planches des 11 premiers fascicules : *Frédéric Moreau. — Recueil des planches composant l'Album Caranda*. Le premier de ces deux derniers titres contient de plus : *Première partie : Caranda, Sablonnière, Arcy-Sainte-Restitue, Trugny*, et le second : *Deuxième partie. — Brény, Armentières, Chouy, Aiguisy, Nampteuil-sous-Muret, Villa d'Ancy*.

Le texte de l'ouvrage, sauf les 10e et 20e fascicules, a été imprimé à Saint-Quentin par Charles Poette. Ce texte ne portant ni pagination ni signatures, nous avons cru devoir en donner une description détaillée, car il pourrait être difficile, voire même impossible, de le mettre en ordre en cas de mélange des cahiers, qui sont par deux ff. Les vignettes qui l'accompagnent ont été dessinées par MM. Barbey, Delauney, Delbeke père et fils, Goutzviller, Saint-Elme-Gauthier, A. et E. Varin, etc.

Les planches sont au nombre de 230 et non 229 comme on l'a indiqué par erreur dans les tables de l'ouvrage; elles ont été dessinées par M. J. Pilloy, agent-voyer d'arrondissement de Saint-Quentin et tirées chez Bourbier, imprimeur-lithographe de la même ville.

Nous avons dit plus haut que M. Frédéric Moreau n'avait distribué intégralement son *Album* qu'à quarante Sociétés savantes ou Bibliothèques publiques. Il s'était réservé en outre des exemplaires pour des membres de sa famille et il a pu former ensuite quelques exemplaires, soit avec les fascicules qui lui restaient, soit avec ceux qui, par suite du décès de leur propriétaire, repassaient en ventes publiques et qu'il rachetait régulièrement.

Donc, aujourd'hui, sur les 300 exemplaires de l'édition, il n'existe, à notre connaissance, qu'une soixantaine d'exemplaires de l'*Album Caranda* pouvant être considérés comme complets, savoir : 1° les 40 exemplaires immobilisés dans les bibliothèques publiques; 2° une douzaine d'exemplaires conservés par divers membres de la famille; 3° l'exemplaire qui figure sous le n° 54 du présent catalogue; 4° 9 exemplaires plus ou moins complets de texte qui seront vendus ultérieurement. Tous ces exemplaires ont été formés par M. Frédéric Moreau père et tous doivent être complets des planches, mais il est peu probable qu'ils le soient du texte, car ceux que nous avons été à même d'examiner présentaient des différences notables provenant de remaniements successifs apportés par l'auteur et ayant pour causes, soit un complément de renseignements relatifs aux fouilles, soit des rectifications pour des erreurs commises, soit enfin des indications nouvelles sur certains objets de la Collection qui étaient restés indéterminés ou incomplètement décrits. Tous ces changements, toutes les pièces ajoutées ont été soigneusement indiqués dans la collation de l'*Album* donnée plus haut, et nous serions étonnés d'apprendre qu'il existe actuellement un seul exemplaire répondant exactement à cette description. »

Em. Paul et Guillemin.

Découvertes au Béloutchistan.

Sur la rive droite de l'Indus, par environ 30° de latitude et 69° de longitude, M. Noetling a découvert plusieurs emplacements de villes antiques dont les vestiges présentent un intérêt considérable. Un tumulus, méthodiquement fouillé à Dabarkot, contenait, de la base au sommet, des objets d'un caractère archéologique uniforme dont il affirme la contemporanéité. « Tout en bas, peu au-dessus du niveau de la plaine, j'ai trouvé une série d'instruments grossiers en silex; à côté, des tessons de vases faits au tour et ornés de belles peintures, un petit morceau de verre et divers fragments de métal. Un peu plus haut j'ai rencontré, à côté de tessons analogues, une pointe de silex très bien travaillée et tout en haut, près de la surface un grattoir grossier en pierre, dans le voisinage immédiat de fragments de verre. Il ne peut donc être question de plusieurs périodes de civilisation, mais d'une civilisation unique. »

Fig. 1.

La pointe de flèche figurée par M. Noetling (fig. 1) est d'un type néolithique bien caractérisé. Mais ce qui est vraiment surprenant, ce sont les fragments de vases peints dont les décorations représentent des animaux dans une forêt, un grand oiseau, etc. (fig. 2 et 3). Sur le fragment d'un couvercle il y a quelques caractères

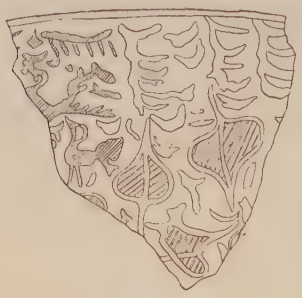


Fig. 2.

Fig. 3.

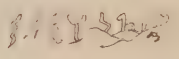


Fig. 4.

gravés d'une écriture inconnue, qui peuvent suggérer une connexion avec l'Asie Mineure (fig. 4).

Les tumulus se composent de couches alternantes de terre et de cendre. En fait de métal, on n'en trouve que des fragments, probablement de cuivre; mais le verre, le lapis-lazuli, les perles d'agate et les coquillages marins n'y sont pas rares. Le fait que le verre se rencontre ainsi avec des instruments en silex donne à penser que les constructeurs de ces tumuli possédaient une civilisation retardataire à une époque qui n'est pas très reculée; d'autre part, le caractère chypriote des vases est un « fait nouveau » qui ne devra plus être perdu de vue par les archéologues.

Salomon Reinach[1].

— Nous empruntons l'article suivant au *Courrier de Smyrne*, du 30 mai 1900 :

Inscriptions de Smyrne.

Je dois à l'obligeance de M. Crassopoulos de Bounarbachi l'inscription suivante, dont il m'a donné copie et estampage. La pierre a été trouvée dans la vigne de MM. Christoyanaki frères, située à une demi-heure à l'ouest de Bounarbachi, à une égale distance au nord du village d'Issiklar, et à droite du torrent qui descend de Kavakli-Déré.

Il a été trouvé aussi dans la susdite vigne six colonnes, de plus de 5 mètres de hauteur, ce qui dénote l'existence, dans cet endroit, d'une enceinte sacrée dont parle notre inscription.

Largeur de la pierre, 0m,50; épaisseur, 0m,22; hauteur présente, 0m,44.

Le texte est ainsi conçu :

1 D'après les *Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie*, t. XXXI (1899), p. 100-110.

Τέμενος
ἱερόν
Ἀφροδίτης
Στρατονικίδος
θεοῦ. Ἡ δεκάτη καὶ
τὸ παραπεπραμέ-
νον ἀπὸ τῶν πλέ-
θρων κατατάσσε-
[ται εἰς τὰς ἱερὰς]
Μητρὸς ὁδούς.]

Les lettres gravées accusent l'époque des Diadoques. Les Π ont les jambages inégaux et les Ω sont voûtés avec des bases vers l'extérieur. D'ailleurs, l'épithète donnée à la déesse atteste surabondamment le fait. A la fin de la 7e ligne on distingue un Θ effacé, ce que le graveur a eu à corriger après coup. La restauration des deux dernières lignes a été faite d'après une autre inscription semblable, sur une pierre encastrée dans le mur méridional d'un Koula situé près de Mortakia, et connu sous le nom de Koula hanté par des esprits (στοιχειωμένος).

Voici l'inscription :

IMEN
IEPON
ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ
ΣΤΡΑΤΟΝΙΚΙ
ΘΕΟΥ Η ΔΕ
ΚΑΙΤΟΠΑΡΑΠΕ
ΜΕΝΟΝΑΠΟ
ΠΛΕΘΡΩΝΚΑ
ΤΑΣΣΕΤΑΙ
ΤΑΣΙΕΡΑΣΜ
ΤΡΟΣΟΔΟΥ

La pierre est une sorte de brèche mesurant un peu plus d'un mètre de hauteur, 0m,44 de largeur, et 0m,22 d'épaisseur. La gravure de l'inscription comprend onze lignes, dont les extrémités à droite ont souffert un peu, mais la restauration se fait facilement. Cette inscription a été publiée dans le *Corpus* par Boekh, sous le numéro 3156, mais elle a été restituée sans succès par le savant éditeur, faute de copies fidèles. Il en parle ainsi :

« Sur une pierre située au-delà de Smyrne, en dehors de la ville proprement dite, dans une vallée agréable, à peu près à trois cents pas de la rivière voisine, qu'on considère comme le Mélès... »

Ainsi donc l'emplacement où Pococke et d'autres voyageurs ont vu la pierre, il y a à peu près deux siècles, est celui même où a été bâti plus tard, par le propriétaire du vaste jardin, le Koula qui porte la pierre encastrée. Aussi la gravure est la même, ainsi que la disposition de l'inscription, faite en onze lignes sur la susdite pierre, comme c'est le cas sur les copies consultées par l'illustre savant allemand.

Il s'agit donc de deux enceintes sacrées de sanctuaires d'Aphrodite Stratonicide, dont l'une était située à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Koula près de Mortakia, et l'autre devant Bounarbachi, dans la vigne même de M. Christoyanaki frères. Ces téménos étaient évidemment des dépendances du sanctuaire de la déesse, se trouvant dans la ville de Smyrne, qui servait aussi comme un asile (voyez l'inscription dans le *Corpus* sous le numéro 3137.) C'est dans ce sanctuaire que la susdite inscription a été placée, portant le traité d'alliance conclu entre la ville de Smyrne et la ville de Magnésie du Sipyle. Ce traité a été fait en faveur du roi Séleucus, qui a sanctionné le sanctuaire d'Aphrodite Stratonicide comme un asile... Les Smyrnéens ont juré en son nom, de concert avec des noms d'autres dieux et déesses. Si nous devons prendre en considération l'endroit où l'on aurait élevé les stèles portant le traité de cette alliance, d'un côté le sanctuaire d'Aphrodite Str. pour la ville de Smyrne et celui de Diane Leucophryne pour la ville de Magnésie du Méandre; d'un autre côté l'Agora près de l'autel de Dionysos et des portraits des rois à Magnésie du Sipyle, et le sanctuaire d'Apollon à Pandae, et celui d'Apollon à Grynion, nous pouvons conjecturer que le sanctuaire d'Aphrodite à Smyrne avait une grande importance et était situé dans un emplacement des plus en vue de la ville. Malheureusement aucune mention ne nous en est parvenue dans les auteurs anciens.

Qu'il me soit permis de noter ici même deux inscriptions de Smyrne, publiées dans le Μουσεῖον sous le n° 59 et sous le chiffre σξ', qui pourraient avoir un rapport avec notre inscription d'aujourd'hui. La première est une stèle votive d'une corporation des Anubistes au dieu Anubis en faveur de la reine Stratonice et des membres de cette corporation. La seconde porte un catalogue des personnes avec une énumération des plèthres et des montants en drachmes. Au milieu de ce marbre, dans une couronne, figure le nom d'un personnage, qui a fait partie d'une mission avec deux autres, comme ambassadeur, pour négocier le traité d'alliance avec les Magnètes du Sipyle dont nous avons parlé plus haut. Après la couronne suit le décret malheureusement très mutilé décernant des honneurs au susdit personnage Denys, fils de Dionytas.

Pour finir, je dois ajouter que puisque dans notre inscription il y a une ordonnance concernant les revenus consacrés aux enceintes du susdit sanctuaire, consistant dans la dîme et en un droit à percevoir sur chaque plèthre, revenus qui sont désignés pour le maintien des routes sacrées conduisant au sanctuaire de la Mère des Dieux (le Μητρῷον), je suppose que l'emplacement de ce Métroon est occupé maintenant par un Prie-Dieu où se rendent les mères de notre ville chaque lundi pour y consacrer leurs enfants à la mère de la Mère de Dieu, d'où le nom de la « vallée de Sainte-Anne ». C'est un sujet que j'espere traiter prochainement.

A.-M. Fontrier.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur.

Dans son intéressant article sur la topographie d'Hadrumète (*Revue*, 1900, I, p. 195 sqq.), M. le colonel Monlezun me fait l'honneur de s'occuper de moi;

mais il ne semble pas s'être rendu un compte exact de ma manière de voir.

J'ai combattu l'opinion reçue sur la topographie des ports de Carthage, en avançant que le Cothon était le port extérieur, non le port intérieur, et que le Cothon était formé par des jetées dans la mer, non par une excavation sur le rivage. Cela m'a conduit aux thèses suivantes relatives aux ports d'Hadrumète.

1° Le nom de Cothon n'a été attribué qu'au seul port d'Hadrumète en dehors de celui de Carthage.

2° S'il y avait plus d'un port à Hadrumète, le Cothon était le port extérieur, non le port intérieur. Cela résulte de *Bell. afric.* 63 : *navibus onerariis, quae erant extra Cothonem, incensis omnibusque reliquis ab iis aut subductis aut in Cothonem compulsis*. Le Cothon ne peut être entendu ici comme un port intérieur. Si César a brûlé tous les navires marchands qui n'ont pas été échoués ou ne se sont pas réfugiés dans un port intérieur, il doit avoir brûlé les navires du port extérieur; or, l'histoire n'aurait jamais omis de mentionner un incident aussi important que la prise du port extérieur.

3° A Hadrumète, il y a des restes d'anciennes jetées, entre lesquelles était compris un port maritime.

Le colonel Monlezun ne paraît pas mettre en doute l'antiquité de ces môles. Il dit que mon argument principal pour ne point accepter l'opinion de Daux sur la topographie d'Hadrumète est que je n'ai pu retrouver les restes mentionnés par lui.

Puis il fait allusion aux recherches du lieutenant Hannezo et ajoute : « M. Hannezo dit n'avoir rien reconnu qui confirme l'existence d'un bassin nord, lequel aurait communiqué avec la mer par un long canal. » C'est précisément ce prétendu bassin qui figure sur la carte de Daux sous le nom de Cothon.

De cette observation de M. Hannezo, je conclus que je ne suis pas le seul à avoir cherché en vain les vestiges indiqués par Daux. Mais alors même que le prétendu bassin aurait existé, ce n'aurait pu être le Cothon, puisque le Cothon était le port extérieur et qu'il était formé par des môles avançant dans la mer.

Agréez, etc.

Cecil Torr.

— Sous le titre : *Ventriloquie, nécromancie, divination*, M. le Dr Paul Garnault a publié un intéressant mémoire dans la *Revue scientifique* du 26 mai 1900. En voici les conclusions (p. 654) : « La ventriloquie religieuse et la ventriloquie artistique, qui s'y est parfois greffée, représentent l'une et l'autre une très antique illusion, source première de la croyance à la prophétie, à la divination, et à cette source ont abondamment puisé les religions et les superstitions, que nous ne savons plus distinguer aujourd'hui... La ventriloquie de ce lévite de Juda qui faisait prédire l'avenir par les divins fétiches rassemblés dans la « maison de Dieu » de l'Éphraïmite Mika, la ventriloquie du grand-prêtre des Hébreux avec l'*ephod*, les *ourim* et les *thoummim*, étaient purement religieuses, bien que toute la culture théologique d'un prêtre hébreu de ces époques se réduisît certainement à un entraînement ventriloquiste, c'est-à-dire à apprendre l'art de substituer avec vraisemblance sa propre voix à la voix de la Divinité. »

Il y a là, ce semble, quelque exagération. Ainsi la ventriloquie ne peut être la *source première* de la croyance à la prophétie et rien n'autorise à concéder une si grande place « à l'entraînement ventriloquiste » dans la culture des prêtres hébreux. Cela reviendrait à faire à la fourberie (même inconsciente) une part qu'elle ne doit pas revendiquer dans l'histoire des religions. Mais il est certain que la ventriloquie, comme l'ont déjà su les Juifs hellénistes d'Alexandrie [1], a joué un rôle important dans la mantique des Hébreux; on peut lire à ce sujet Reuss, *Gesch. der heiligen Schriften*, t. I, p. 167, pour s'assurer que M. Garnault n'est pas un novateur aussi hardi qu'on pourrait le croire[2]. A la page 644 il a réuni des témoignages modernes sur la ventriloquie associée à l'évocation des morts chez les Zoulous, les Maoris, les Tongaus, les Chinois (cf. l'histoire de la Pythonisse d'Endor). A la p. 645, il a publié pour la première fois une tête d'Anubis à mâchoire articulée, appartenant au Louvre, qui paraît avoir servi à un oracle égyptien pourvu d'un ministre ventriloque (cf. Maspero, *Études de mythol.*, *pass.* et *Journal des Débats*, 21 déc. 1898). Les céramographes apprendront avec intérêt que M. Garnault, ignorant la publication du vase de Tirésias dans les *Monumenti* (*Rép. des vases*, I, p. 126), en a fait exécuter, au Cabinet des Médailles, un dessin beaucoup plus conforme au caractère de l'original et l'a reproduit à la p. 649 de son mémoire.

S. R.

— Sommaire du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. Clermont-Ganneau (librairie Leroux). Livraisons 1-5, janvier-avril 1900 : § 1. Jarres israélites marquées à l'estampille des rois de Juda. — § 2 (3). Cinq poids israélites à inscriptions. — § 4. Empédocle, Zénon, les Manichéens et les Cathares. — § 5. Une nouvelle dédicace à Zeus Héliopolite. — § 6. Jean le Hiérapolite, évêque d'Abila de Lysanias. — § 7. Le « ratl » arabe et « l'éponge américaine ». — § 8. La ville lévitique de Mêphaat. — § 9. Les trois Karak de Syrie. — § 10. Le lieu de la lapidation de saint Étienne. — § 11. La voie romaine de Palmyre à Risapha. — § 12. Inscriptions grecques de Mésopotamie. — § 13. Inscriptions grecques de Palestine et de Syrie. — § 14. La « Tabella devotionis » punique. — § 15. Le nom de Philouménè en punique. — § 16. Manboug-Hiérapolis dans les inscriptions nabatéennes. — § 17. Resapha et la Strata Diocletiana. — § 18. Inscriptions grecques du Haurân. — § 19. Les inscriptions du tombeau de Diogène à El-Hâs.

— *Jahreshefte des Œsterreichischen archæologisches Institutes in Wien*, t. III, 1er cahier : Th. Mommsen, *Décret des Éphésiens en l'honneur de l'empereur Antonin le Pieux*. — L. von Schrœder, *Essai d'interprétation de l'inscription de Duénos*. — E. Bormann, *Nouveaux diplômes militaires du Musée de Sofia* (I. Daté du dernier jour de février 138, c'est-à-dire de la dernière année du règne d'Hadrien. Donne pour la première fois les noms complets des consuls

1. Cf. le *Thesaurus* d'Estienne-Didot, *s. v.* ἐγγαστρίμυθος.
2. Rien ne prouve cependant — et Reuss n'a pas dit cela — que la divination à l'aide de l'*ephod* et des *teraphim* comportât des jongleries de ventriloque.

ordinaires de cette année. A trait aux troupes de l'armée de la Mésie inférieure; II. Diplôme de l'an 157, sous Antonin. Se rapporte à l'armée de Syrie, aux troupes auxiliaires qui en font partie. Mentionne plusieurs corps qui étaient inconnus jusqu'ici. Ces textes, avec l'excellent commentaire qu'en donne B., sont très importants pour l'histoire de l'armée romaine). — M. Hœrnes, *Bronzes de Hallstatt avec figures gravées* (ce sont les deux seules pièces qui soient décorées de figures d'hommes et d'animaux exécutées par ce procédé. 1. Intérieur d'une coupe. Animaux disposés en deux zones concentriques. L'exécution est barbare; on croit pourtant y sentir comme une imitation maladroite de modèles gréco-asiatiques plutôt entrevus que bien connus. 2. Groupes de combattants sur une lame d'épée. Style de La Tène). — A. Wilhelm, *Corrections proposées à diverses inscriptions grecques* (c'est sur des textes importants, dont elles améliorent souvent l'interprétation par de très vraisemblables conjectures, que portent les observations de W.). — P. v. Bienkowski, *Deux amphores attiques à Madrid* (I. Amphore à figure noire. Une seule des faces publiée en un dessin au trait. Sur la face antérieure le combat d'Héraclès contre Eurytos et ses fils à propos d'Iole. Au revers, Héraclès célébrant un banquet. Style soigné, du dernier quart du vi[e] siècle. 2. Vase signé d'Andokidès, publié d'une manière insuffisante par Norton. Figures noires d'un côté (scène bachique), rouges de l'autre (scène du culte d'Apollon). Les sujets sans intérêt; ce qui est curieux, ce sont les particularités de la technique et de l'exécution. L'emploi simultané des deux techniques et le dessin même des figures rouges dénoncent une œuvre des débuts d'Andocide). — Kubitschek, *Une taxe de consommation à Rome*. — A. Wilhelm, *Deux inscriptions de Paros*. — F. Winter, *Statue-portrait grecque du Louvre* (pl. I et II. Un des très rares portraits où l'on est en droit de chercher une copie d'un original du v[e] siècle. Représente un poète, auquel on ne saurait donner un nom). — A. Wilhelm, *Le poète Antiphon* (auteur de deux épigrammes qui se lisent sur les bases attiques). — O. Benndorf, *Sur la stèle de Xanthos* (nombreuses figures dans le texte. Étudie les tombes en forme de piliers, propres à la Lycie, qui se terminent par une chambre logée à leur sommet, sous un toit qui déborde, tombes dont le type est connu des archéologues par le monument dit des Harpyies. La stèle qui est gravée avec une inscription grecque métrique en l'honneur d'un dynaste fils d'Harpagos, la plus longue inscription lycienne que l'on possède, n'est pas autre chose qu'une de ces tombes-piliers. Article important et d'un vif intérêt). — Appendice. Notes sur divers sujets parmi lesquelles nous signalerons le rapport sommaire de Heberdey sur les fouilles d'Éphèse en 1899.

— *American Journal of Archæology*, 2[e] série, t. III, juillet-octobre 1899 : E. Gardner, *Vase qui représente la folie d'Athamas* (pl. IV. Le vase est à Chicago). — École américaine d'Athènes : Stoddart Cooley, *Athéna Polias sur l'Acropole d'Athènes* (reprend la question du *vieux temple d'Athéna* et de sa persistance après les guerres médiques, cite et discute à nouveau tous les textes, et, en somme, pour des raisons dont plusieurs lui sont particulières, se range à l'avis de Dœrpfeld). — W. S. Ebersole, *Les métopes de la façade occidentale du Parthénon* (pl. V, VI. A profité, pour étudier de près et pour photographier

ces bas-reliefs encore en place, de l'établissement des échafaudages qui ont été posés pour réparer l'édifice ; il a pu ainsi en donner une description plus exacte que ne l'avait fait Michaëlis ; mais la plupart des plaques sont dans un triste état). — Fowler, *Bibliographie de l'Histoire des arts*, juillet à décembre 1898. — Fowler, *Nouvelles et discussions archéologiques* (mars 1898 à juin 1899). — Fowler, *Analyses d'articles publiés dans les recueils périodiques* (mars 1898-juin 1899).

— *American Journal of Archæology*, 2e série, t. III, n° 6, novembre-décembre 1899. Pas un article ni une planche ; ce gros cahier ne contient que des actes administratifs.

— *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XIXe année, fascicule V, juillet, décembre 1899 : G. de Manteyer, *Les origines de la maison de Savoie en Bourgogne*, 910-960 (planche X. Migrations des descendants de Garnier, 900-1060. Le mémoire est très long ; il occupe presque tout le cahier). — P. Perdrizet, *Le cimetière chrétien de Salonique*. — E. Deprez, *Clément IV et Guillaume du Breuil*.

— *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1898. Dernier cahier. — Nous avons enfin reçu le cahier qui termine l'année 1898, et, s'il s'est fait attendre, il offre un vif intérêt. En voici le sommaire : A. de Ridder, *Amphores béotiennes à reliefs*, suite et fin (figures dans le texte. Description d'un genre de poterie dont il existe très peu d'exemplaires. C'était une fabrication de luxe, qui a dû peu durer. C'est vers l'an 600 qu'il faudrait la placer). — T. H., *Décret de Delphes*. — G. Seure, *Voyage en Thrace. L'emporium de Pizos* (pl. II. L'article est important pour l'histoire de la Thrace sous l'empire romain ; mais M. Seure aurait dû reproduire en caractères courants l'ensemble du texte qu'il commente et qu'on ne peut lire sans effort sur l'épreuve photographique qu'il en donne). — *Institut de Correspondance hellénique*. Il y a beaucoup de choses très intéressantes dans les communications faites aux séances de l'Institut, ne serait-ce que la promesse faite par M. Homolle de mettre à la disposition et au service de tous, par une publication provisoire et sommaire, qui pourra être prête à la fin de 1899, les découvertes de Delphes (p. 566). — Parmi ces communications, nous remarquons les suivantes : P. Perdrizet, *La Venatio Alexandri à Delphes*. — Laurent, *Sur la valeur des inscriptions grecques postérieures à* 1453. — Homolle, *Topographie du sanctuaire de Delphes*. — *Nouvelles remarques sur les trésors de Cnide et de Siphnos* (arrive à retrouver la place du trésor de Siphnos auprès de celui de Cnide et à partager entre les deux édifices les caryatides découvertes). — Seure, *Le théâtre de Périnthe-Héraclée*. — Perdrizet, *Reliefs grecs votifs* ; *Némésis* (pl. XVI). — Homolle, *Remarques épigraphiques sur l'administration financière et la chronologie de la ville de Delphes au* IVe *siècle. Le collège des naopes et son histoire* (long mémoire de 30 pages). — A ce volume est joint un supplément de CVII pages intitulé : *Le cinquantenaire de l'École française d'Athènes*. Tous les anciens Athéniens, comme on dit, en lisant le récit de la cérémonie qui y a été célébrée au mois d'avril 1898, seront heureux d'y

trouver la preuve des sentiments d'estime qui ont été témoignés à cette occasion à l'École dont ils s'honorent d'avoir fait partie. Ils ne peuvent que s'associer aux regrets du directeur qui aurait voulu que cette fête fût célébrée avec plus d'éclat, mais qui a dû s'incliner devant la nécessité, lorsqu'en 1897 la guerre fut déclarée entre la Turquie et la Grèce.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er janvier 1900. — *Le legs de la baronne Nathaniel de Rothschild au Musée du Louvre*, par Henry de Chennevières. — *Claude Hoin* (2e article), par le baron Roger Portalis. — *Notes sur Bernardino Luini* (3e article), par M. Pierre Gauthiez. — *Les Bosquets de Versailles* (2e article), par M. Pierre de Nolhac. — *A travers la Souabe* (3e article), par M. Eugène Müntz, de l'Institut. — *Une œuvre inconnue de Jérôme Bosch* (van Aken), par M. L. de Maeterlinck. — *Une feuille de dessins inédite de la main de Raphaël*, par M. O. Frizzoni. — Bibliographie : *L'Œuvre gravé de Debucourt* (M. Fenaille), par M. Maurice Tourneux. — *Les saints Évangiles* (éd. Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie), par M. Auguste Marguillier. — Trois gravures hors texte : *La Laitière*, par J.-B. Greuze (legs de la baronne Nathaniel de Rothschild au Musée du Louvre), gravé au burin par M. Jean Patricot. — *Madame Dugazon dans le rôle de Nina*, gouache par Claude Hoin (ancienne collection Mühlbacher), héliogravure Goupil. — *Le Fils de Debucourt*, gravure à l'aquatinte de Debucourt, héliogravure Goupil. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er février 1900. — *Les Débuts de l'architecture de la Renaissance* (1418-1440) (1er article), par M. Marcel Reymond. — *Alfred Stevens*, par le comte Robert de Montesquiou. — *Les cuivres arabes* (2e et dernier article), par M. Gaston Migeon. — *La gravure japonaise, à propos des récentes acquisitions du Cabinet des estampes*, par M. Théodore Duret. — *Jacob Maris*, par M. Ph. Zilcken. — *Les conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire et les reprises des Alliés en 1815* (7e article), par M. Charles Saunier. — Bibliographie : *Faïences musulmanes*, à propos d'un livre récent (Henry Wallis, par M. Jean-J. Marquet de Vasselot. — *A Florentine Picture-Chronicle* (Sidney Colvin), par M. B. Berenson. — Trois gravures hors texte : *L'Atelier*, par M. Alfred Stevens (Musée de Bruxelles), héliogravure Georges Petit. — *Douloureuse certitude*, par le même, héliogravure Georges Petit. — *Vue de ville*, par Jacob Maris, eau-forte de M. Ph. Zilcken. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts*, du 1er mars 1900. — *Les Trésors de l'art italien en Angleterre*, III; *Raphaël et son école*, par Herbert Cock. — *A travers la Souabe* (4e et dernier article), par M. Eugène Müntz, de l'Institut. — *Claude Hoin* (3e article), par le baron Roger Portalis. — *Jules Dalou*, par M. Gustave Geffroy. — *Notes sur Bernardino Luini* (4e et dernier article), par par M. Pierre Gauthiez. — *Correspondance de Belgique*, par M. Henri Hymans. — *Courrier de l'art antique*, par M. Salomon Reinach. — Trois gravures hors texte : *Le Triomphe de la République* (face et profil), par M. Jules Dalou, héliogravures Chauvet. — *Le Mariage de la Vierge*, par Bernardino Luini (église

de Saronno, eau-forte de M. de Los Rios). — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er avril 1900. — *Les Arts à l'Exposition universelle de 1900.* — *L'architecture* (1er article), par M. Lucien Magne. — *Un tableau de Machiavelli au Musée national de Dublin*, par M. Salomon Reinach. — *Les Bosquets de Versailles* (3e et dernier article), par M. Pierre de Nolhac. — *Claude Hoin* (4e et dernier article), par le baron Roger Portalis. — *John Ruskin* (1er article), par M. Marcel Proust. — *Peintres-graveurs contemporains. Edgar Chahine*, par M. Roger Marx. — *L'art en Pologne* (1er article), par M. Louis Fournier. — *Correspondance d'Angleterre : L'Exposition van Dyck, à Londres*, par M. Herbert Cook. — Bibliographie : *Rubens, sa vie, son œuvre et son temps* (E. Michel), par M. E.-D. G. ; *Pompéi, la vie, les mœurs, les arts* (P. Gusman), par M. Théodore Reinach. — *Les premiers Vénitiens* (P. Flat), par M. A. R. — Trois gravures hors texte : *La Vierge et l'Enfant entre quatre saints*, par Zenobio Machiavelli (Galerie nationale d'Irlande, Dublin), héliogravure J. Chauvet. — *Conversation galante*, gouache par Claude Hoin (collection Albertina, Vienne). — *Portrait de M. Alfred Stevens*, pointe sèche originale de M. Edgar Chahine. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er mai 1900. — *Le salon de* 1900 (1er article) par M. Jules Rais. — *Les nouvelles salles de portrait, au Musée de Versailles*, par M. Henri Bouchot. — *Les arts à l'Exposition universelle de 1900, L'architecture* (2e article), par M. Lucien Magne. — *Alexandre Falguière*, par M. Gustave Geffroy. — *Les trésors de l'art italien en Angleterre. II. Raphaël et son école* (2e et dernier article), par M. Herbert Cook. — *Peintres-graveurs contemporains, André-Charles Coppier*, par M. Auguste Marguillier. — *Les débuts de l'architecture de la Renaissance* (1418-1480) (2e et dernier article), par M. Marcel Reymond. — *L'atelier de Rosa Bonheur*, par M. V. — Trois gravures hors texte : *Le chancelier Rolin*, fragment de *La Vierge au donateur*, de Jan van Eyck (Musée du Louvre), et *Martin van Nieuwenhove*, par Hans Memling (hôpital de Bruges) ; gravures au burin, par M. A. Ch. Coppier. — *Lion regardant le soleil*, par Rosa Bonheur ; héliogravure Georges Petit. — *Cerfs aux écoutes*, par la même ; héliogravure Georges Petit. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'art ancien et moderne*, sommaire du numéro du 10 janvier 1900. — Texte : *La collection Pauvert de la Chapelle au Cabinet des médailles* (fin), par M. Ernest Babelon, membre de l'Institut, conservateur du Cabinet des Médailles. — *Les dessins de Puvis de Chavannes, au Musée du Luxembourg*, par M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg. — *M. Dalou*, par M. Maurice Demaison. — *Goya* (*V.*), par M. Paul Lafond. — *L'art de Versailles. L'escalier des Ambassadeurs*, par M. Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles. — *Bibliographie*, par M. Émile Dacier. — *Liste des ouvrages sur les Beaux-Arts* publiés en France et à l'étranger pendant le 4e trimestre de 1899. — Gravures hors texte : *Étude pour le groupe central du*

« *Repos* », héliogravure de Arents, d'après le dessin de Puvis de Chavannes. — *Étude pour* le « *Repos* », d'après le dessin de Puvis de Chavannes. — *Étude pour* « *Ave, Picardia nutrix* », d'après le dessin de Puvis de Chavannes. — *Étude pour* « *Charles Martel* », d'après le dessin de Puvis de Chavannes. — *Portrait de la Tirana*, par Goya (Académie de San Fernando). — *La famille de Charles IV* (Musée du Prado), héliogravure de Braun, Clément et Cie, d'après Goya. — *La reine Marie-Louise* (Musée du Prado), gravure de Lavalley, d'après Goya. — *Plafond de l'escalier des Ambassadeurs*, à Versailles, peintures de Le Brun.

— *La Revue de l'art ancien et moderne*, sommaire du numéro du 10 février 1900. Texte : *La Madone de Piero della Francesca, au Musée du Louvre*, par M. Georges Lafenestre, membre de l'Institut, conservateur de la peinture et des dessins au Musée du Louvre. — *Daniel Dupuis et ses dernières œuvres*, par M. A. de Foville, membre de l'Institut, directeur de l'administration des Monnaies et Médailles. — *L'Église du Sacré-Cœur*, par M. J. Guadet, inspecteur général des Bâtiments civils, professeur à l'École des Beaux-Arts. — *Artistes contemporains : L. Lévy-Dhurmer*, par M. Jacques Sorrèze. — *Le petit nègre de bronze du Musée de Tarragone*, par M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. — *Les mosquées et tombeaux du Caire*, par M. Gaston Migeon, attaché au Musée du Louvre. — *Les peintres français au XVIIIe siècle*, par M. Marcel Nicolle, attaché au Musée du Louvre. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *La Vierge et l'Enfant* (Musée du Louvre), gravure de M. Burney, d'après Piero della Francesca. — *Il était une fois une princesse*, héliogravure de Dujardin d'après le tableau de M. Lévy-Dhurmer. — *Masque de J. Cornély*, d'après le pastel de M. Lévy-Dhurmer. — *Le silence*, héliogravure de Braun, Clément et Cie, d'après le pastel de M. Lévy-Dhurmer. — *La cruche cassée*, d'après le pastel de M. Lévy-Dhurmer. — *Femme qui écrit*, d'après une étude de M. Lévy-Dhurmer. — *Hélène*, d'après le pastel de M. Lévy-Dhurmer. — *Le mal d'aimer*, héliogravure de Arents, d'après le pastel de M. Lévy-Dhurmer. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Les *trustees* du *Museum of fine arts de* Boston viennent de publier leur vingt-quatrième *Report* sur les acquisitions du Musée pendant l'année 1899. On y voit que, pour ce qui regarde les antiques, ces acquisitions prennent, d'année en année, une plus grande importance, et que beaucoup de monuments fort intéressants passent l'Atlantique, ce qui ne facilitera pas le travail des archéologues de l'ancien monde, soucieux de voir les pièces qu'ils citent et qu'ils classent dans les séries qu'ils établissent. Ces monuments sont décrits avec beaucoup de soin dans le rapport très détaillé du conservateur des antiquités, M. Edward Robinson ; mais, puisque celui-ci s'applique à faire connaître aux savants les ouvrages dont il a la garde, nous lui signalerons une innovation qu'il devrait introduire dans ces rapports qui sont un modèle de conscience et de précision. Nous ne saurions lui demander des planches qui changeraient tout à fait le caractère de ces rapports et qui exigeraient une grosse dépense ; mais pourquoi ne pas ajouter à la description de tout monument de quelque

importance un croquis au trait, du genre des dessins que donne l'*Archæologischer Anzeiger* de l'Institut allemand. On aurait ainsi, pour les statues, tout au moins l'indication de la pose et des attributs, pour les bas-reliefs et pour les vases, celle du groupement des figures. Cette simple addition donnerait à ces rapports, pour les érudits qui n'ont pas l'espérance d'aller jamais visiter le Musée de Boston, une bien autre valeur documentaire. — G. P.

— Ἐφημερίς ἀρχαιολογική, 1899, 4e cahier : Skias, *Inscriptions d'Éleusis.* — Kouroniotis, *Tombeaux voûtés d'Érétrie* (pl. 11 et 12 avec 5 figures dans le texte. Chambre carrée avec lits funéraires en pierre, dont le dessin rappelle celui des lits du même genre trouvés par M. Heuzey dans les tumulus voisins de Pydna, en Macédoine). — *Vases à encens* (2 figures dans le texte). — Skias, *Inscriptions d'Athènes sur le roc.*

— *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, juillet-décembre 1899 : R. Lanciani, *Les fouilles du forum*, I. *La basilique Émilienne* (pl. XIII-XV, fig. 4). — G. Gatti, *Monuments épigraphiques retrouvés dans le forum romain* (plusieurs inscriptions très importantes). — B. Luini, *La cloaca du vico Jugario* (c'est un égout antique qui était comblé depuis des siècles et que les ingénieurs vont utiliser à nouveau). — G. Gatti, *Note sur les découvertes récentes d'antiquités qui ont eu lieu à Rome et dans la banlieue.* — O. Marucchi, *D'un nouveau cippe du pomœrium urbain.* — G. Tomassetti, *Notes épigraphiques.* — R Wuensch, *Sur un scarabée à inscription grecque.* — *Actes de la Commission municipale.* — *Listes des objets d'art antique découverts par les soins de la Commission municipale du 1er janvier au 31 décembre 1899 et conservés soit au Capitole, soit dans les magasins municipaux.*

— Le dernier cahier de 1899 des *Comptes-rendus de l'Académie des Lincei* renferme un rapport intéressant de M. Halbherr sur la mission archéologique qu'il a remplie en Crète, au cours de l'année, avec le concours de MM. Savignoni et De Sanctis. Si les fouilles exécutées à Gortyne n'ont pas répondu aux espérances qu'il avait le droit de concevoir et n'ont ajouté que des fragments insignifiants à l'ensemble des textes juridiques que ce même savant avait exhumés de ce terrain et qui ont été publiés par Comparetti, les recherches entreprises à Axos paraissent avoir donné des résultats importants ; elles ont dégagé des édifices, des fragments de sculpture et des textes archaïques que fera connaître M. de Sanctis.

BIBLIOGRAPHIE

Egyptian research Account. — *The Ramesseum*, by J. E. Quibell, with translations and comments by W. Spiegelberg. And *The tomb of Phtah-Hetep* copied by R. F. E. Paget and A. A. Pirie, with comments by F. LL. Griffith. — London, Quaritch, 1898, in-4., XLI pl. et front.

Des circonstances indépendantes de ma volonté me mettent bien en retard pour rendre compte du beau travail de MM. Quibell et Spiegelberg. La fortune m'a permis de retourner à Thèbes l'hiver dernier et de me rendre compte *de visu* de ce qui avait été fait au Ramesseum. Je crois l'avoir étudié avec toute l'attention possible en un laps de temps nécessairement limité, et les résultats m'en ont paru trop intéressants pour qu'il fût suffisant de leur consacrer quelques lignes hâtives. Les quelques pages que voici, pour être un peu tardives, auront au moins l'avantage de mieux mettre en valeur, si faire se peut, les intéressantes constatations qui se dégagent de ces fouilles.

Les simples touristes n'ont peut-être pas assez apprécié leur importance; elle n'échappera pas à l'attention du monde savant. C'est que, pour le voyageur de passage, des travaux au Ramesseum ne se justifient pas d'une façon bien évidente à première vue. Ce qui reste de l'édifice, ces ruines colossales, ne sont-elles pas tout entières à la surface du sol, en leur lamentable détresse; et que trouver au pied de ces colonnes où le terrain antique s'est à peine couvert de quelques pouces de débris? Le plan dessiné en tête de la série de planches (pl. I) suffit pour répondre à ces questions: le temple proprement dit n'est qu'une partie de l'ensemble des constructions de jadis. Tout autour, c'était une immense agglomération d'édifices en briques, et leurs débris forment aujourd'hui ces longs tertres qui enserrent le Ramesseum de leurs lignes noirâtres. Quant au sanctuaire même, il était évident qu'il ne pouvait promettre de bien grandes découvertes. Le plan général en était dressé depuis longtemps pour ce qui en subsiste, et, pour ce qui manque, on ne pourra guère le reconstituer que par hypothèse, tant la ruine en est extrême. Inscriptions ou scènes principales échappées à la destruction, ordonnances ou mensurations, tout a été publié un peu partout dès la première heure, depuis l'*Expédition* jusqu'aux récentes publications. Aussi est-ce avec raison que MM. Quibell et Spiegelberg se sont abstenus de diriger leurs travaux de ce côté; là cependant où quelque point négligé par leurs devanciers sollicitait leur attention, ils n'ont pas manqué de réparer l'oubli en passant. C'est ainsi, par exemple, qu'ils ont retourné un certain nombre de blocs épars dont les fragments serviront utilement à reconstituer les scènes guerrières du second Pylône au nord (p. 5, voyez pl. IV, combats contre les Khetas. L'emploi de la « tortue »

est intéressant à relever); plus loin, à l'intérieur de la première cour, ils ont constaté les traces d'une rangée de piliers semblables à ceux de l'aile symétrique — détail qui confirme la constance des ordonnances dans les édifices de ce type. En fait, le principal objectif de leurs recherches était les alentours immédiats du sanctuaire. Si l'on savait déjà la destination générale de toutes ces constructions en briques (c'étaient des annexes du temple, des magasins, des celliers, des logements), on le savait d'une façon bien vague et de leur contenu exact on connaissait moins encore. L'étude de leur structure, de leur destination précise, des débris qu'elles pouvaient contenir formait donc un premier thème d'exploration. Les débris d'autres édifices qui pourraient être retrouvés, les dépôts de fondation en constituaient un second. Enfin, sur un pareil emplacement, une double présomption paraissait raisonnablement fondée : la première, qu'il y avait des constructions plus anciennes, démolies lors de l'érection du Ramesseum; la seconde, que d'autres s'y étaient superposées dans la suite, depuis le temps de la XXI^e^ dynastie jusqu'à ces Coptes dont les débris encombrent tous les temples de la rive gauche thébaine. MM. Quibell et Spiegelberg ont à merveille compris leur tâche et l'ont menée à bien, ainsi qu'en témoigne leur livre. Après l'introduction qui justifie et résume le caractère général de leur œuvre, ils ont suivi l'excellente méthode adoptée dans les publications anglaises depuis les premières publications de Petrie. Les découvertes sont classées par dynastie, munies de références exactes et complètes aux différentes planches ou points notables du plan général donné en tête. Les chapitres II(XII^e^-XVIII^e^ d.), III (XIX^e^ d.),IV (XXII^e^ d. et suiv.) nous les présentent successivement rangées en cet ordre clair si précieux pour travailler avec fruit; un dernier chapitre, par Spiegelberg, analyse les scènes et donne la traduction des textes.

Ne pouvant décrire un à un les monuments découverts et désireux avant tout de dégager l'importance de ce beau travail, j'adopterai ici un ordre un peu différent pour en rendre compte. Ce que les fouilles ont donné peut se répartir en deux groupes distincts : d'abord, les monuments qui dépendent logiquement de la construction de Ramsès II; puis ceux qui, soit antérieurement soit dans la suite, n'ont d'autre lien avec le Ramesseum que d'être situés matériellement sur le même terrain.

L'érection d'un temple comme le Ramesseum ne suppose pas seulement une grande période de constructions royales. Elle signifie aussi malheureusement, étant données les pratiques invétérées de la race, une série de destructions à ajouter aux précédentes. A propos des *Six temples at Thebes* fouillés par Petrie, j'ai montré autrefois l'affligeant pillage de monuments qui coïncide invariablement avec toute nouvelle construction[1]. Les fouilles auxquelles j'ai pu assister l'an dernier en Égypte n'ont fait que confirmer cette pénible constatation. On devait retrouver au Ramesseum comme ailleurs la série accoutumée des spoliations. Pierres ou débris de bas-reliefs marqués aux cartouches d'Hatasou, de Thotmos III, Thotmos IV, Amenhotep II, Amenhotep III [2], voilà pour les frag-

1. Cf. *Revue archéologique*, t. XXXI, p. 420.
2. Par exemple, des débris de ces grands chacals funéraires découverts par

ments datés qui y ont été effectivement retrouvés. Mais songez à tous ces blocs anonymes, comme ces débris de plafonds étoilés, qui servirent de dallage au portique ramesside ; rappelez-vous que les fouilles n'ont pas dépassé là les abords immédiats du sanctuaire ou n'ont remué que quelques points du sol des cours. Vous aurez peut-être idée alors de combien de ruines irréparables sont faits, dans les grands temples d'Égypte, le gros œuvre des murs et des pylônes, le dallage des cours ou les tambours des colonnes. Mais voici qu'à leur tour les pylônes faits de rapines au Ramesseum ont servi à élever ceux de Medinet-Habou et je gagerais que la moitié des pierres des temples de la rive gauche a voyagé par sept à huit édifices avant d'arriver au point où nous les trouvons aujourd'hui. Un jour, on osera peut-être sonder avec précaution toutes ces masses; on voudra connaître ce que contiennent les pylônes de Karnak, de Luxor ou d'Edfou. J'ose prédire une moisson aussi riche qu'en n'importe quelle fouille pratiquée sur le sol même. J'étais à Thèbes l'an dernier quand le pylône d'Harmhabi chancela et parut condamné à brève échéance; ce que laissèrent entrevoir ses flancs entr'ouverts, en débris de la XVIII[e] dynastie, en bas-reliefs peints et datés de cartouches paraîtrait à peine croyable à qui n'était pas alors sur les lieux. Et que dire de tout ce que contient le temple de Khonsou dans l'épaisseur des murs ramessides? Détail piquant : au Ramesseum même, on retrouva quelques fragments provenant de Deir-el-Bahri, où se poursuivait justement le magnifique travail de restauration entrepris par M. Naville. Ils furent restitués à leur lieu d'origine et les voilà qui ont repris leur place après trente et quelques siècles d'absence. Mais la place manque à qui voudrait compter la série des méfaits. L'exploitation des monuments anciens par les Égyptiens mêmes ne se bornait pas au reste à en extraire des moellons sculptés ou non ; des objets entiers ont eu le même sort. Telle cette série de *Sokhit* en basalte retrouvées par MM. Quibell et Spiegelberg rangées en avenue à l'entrée nord-ouest du temple et qui viennent certainement, sinon de l'Amenophium, du moins à coup sûr d'un édifice voisin. On pourrait en citer une longue série de même genre.

Ce qui appartient bien en propre au constructeur, ce sont les dépôts de fondation. Il n'y a pas très longtemps qne l'attention des fouilleurs se porte sur ce point un peu spécial et l'on devine qu'un tel genre de recherches reste souvent sans résultats; au temple de Maut, pour citer un exemple récent, l'insuccès a été complet. Trois points seulement ont été explorés au Ramesseum, et la planche XV donne la meilleure idée du contenu d'une de ces cachettes singulières, couvertes, comme dans les contes arabes, d'une dalle au sceau du fondateur. Toutes se ressemblent fort entre elles, et le nombre même des objets, à ce qu'il appert des tableaux comparatifs, semble obéir à des règles fixes. Il y a là matière à d'intéressantes recherches; le sujet est nouveau et la valeur religieuse des différentes amulettes de ces dépôts n'est pas encore bien élucidée.

Passons maintenant aux constructions en briques. Les voici pour la première fois explorées avec méthode, et nous apprenons avec MM. Quibell et Spiegelberg

Petrie dans l'Aménophium. La publication de ces chacals, uniques dans l'histoire de la sculpture religieuse, continue à être vainement attendue.

mille détails nouveaux. Comment les Égyptiens surent élever leurs voûtes sans le secours des berceaux; pourquoi leur dispositif était d'une solidité exceptionnelle; quelle fut la cause soudaine de leur ruine; de quoi furent remplis les espaces intermédiaires des arches; en quelle façon s'établissait la couverture, autant de questions d'architecture traitées ici avec un soin égal à la compétence technique. De tous ces magasins — ai-je dit que c'était la destination de ces édifices? — une multitude de jarres a été extraite, cataloguée, donnant de longues listes de sceaux et d'annotations de service. Et la bibliothèque, demandera-t-on? et cette fameuse médecine de l'âme dont nous ont parlé les classiques avec tant d'admiration? Il paraît bien qu'il en est resté quelque chose, si peu que ce soit, puisque M. Spiegelberg nous promet une publication spéciale pour les ostraca et les quelques papyrus mis à jour. Quant au reste des objets découverts en cet endroit, ils sont en immense majorité de date plus basse; telle la remarquable fresque de la pl. XX, fort curieuse comme variante de l'offrande du *kheb* par l'Hathor Nouit de l'arbre-fée.

Laissons l'œuvre de Ramsès II. A juger les faits d'un peu haut, le Ramesseum n'a été qu'un épisode, *un* des remaniements incessants de ce coin de l'Égypte funéraire sans cesse bouleversé par de nouveaux arrivants. Bien avant la XIX^e^ dynastie, d'autres morts s'y étaient logés; apparurent les architectes de Ramsès le Grand, qui les expulsèrent sans cérémonie. Mais d'autres vinrent ensuite qui en usèrent pareillement avec l'œuvre royale; et c'est ainsi qu'à déchiffrer un fragment de la nécropole, on constate comme partout ailleurs que cette page du Livre de la Mort est un palimpseste. C'est à la XII^e^ dynastie, en plein Moyen-Empire, que nous ramènent les tombes creusées jadis sur le plateau où devait s'élever le Ramesseum. Toutes n'ont pas été brutalement rasées par la XIX^e^ dynastie; un certain nombre fut enfoui sous le nouvel édifice; elles se terrent (à jamais sans doute; et qui sait cependant? sous les cours et les colonnades du temple; d'autres sont simplement recouvertes par les annexes en briques et sont plus accessibles à nos recherches. Telles sont celles retrouvées par MM. Quibell et Spiegelberg. Aucun passage de leur livre ne m'a plus vivement intéressé. Pillés par les ouvriers de Ramsès II, réemployés quinze et vingt-cinq siècles plus tard, certains de ces abris funèbres ont traversé cependant sans trop de dommage cette longue série d'avatars. Quelques-unes ont même gardé de leurs premiers maîtres de menus objets (voir pl. III), poupées de bois ou d'ivoire, par exemple; et leur ressemblance étonne avec la technique des antiquités de Kahoun, qui datent bien authentiquement du Premier Empire thébain. D'autres diffèrent tellement au contraire du style traditionnel de l'Égypte qu'on a peine à les croire indigènes et qu'il faut, pour être convaincu, toute la minutie de la démonstration de MM. Quibell et Spiegelberg (cf. par ex., pl. II, l'esclave portant un petit veau; texte p. 8), On aimerait à s'arrêter à loisir sur l'examen de tous ces objets; bornons-nous à dire un mot des peintures de la tombe de Sahotpourî. Quatre planches (VI-IX) leur ont été consacrées; ce n'est pas trop et j'engage fort à les examiner avec tout le soin qu'elles méritent. Non certes pour le style : la facture en est hâtive et médiocre (même sur les copies en couleurs conservées aujourd'hui à Londres,

à University College) ; ni pour y trouver non plus du nouveau, de l'imprévu : ce ne sont que les scènes funéraires habituelles. Mais c'est justement, je crois, ce qui en fait l'intérêt, et nulle part je n'ai vu de preuve aussi soudaine, aussi directe des trois grands principes qui dominent toute l'histoire funéraire de l'Égypte, l'unité du rituel d'un bout du pays à l'autre, son évolution lente et *sans rupture* de l'époque memphite à l'époque thébaine, enfin la loi d'abréviation des scènes. Les jongleurs et les bouffons du cortège funéraire, par exemple, sont encore ceux de Beni-Hassan ; ils sont déjà identiques à ceux des tombeaux thébains du Second Empire ; nous retrouvons ici le traîneau destiné au transport de la masse de terre (?) (cf. pl. IX) ; les domaines résumés en deux femmes, les bateaux civils et osiriens, les façades feintes, bref tous les chapitres essentiels de la décoration tombale, et ce qui me frappe le plus ici, c'est de vérifier la loi qui abrège ou déploie (sans limites en un sens ou en l'autre) les scènes traditionnelles ; jamais on n'a encore eu de preuve plus convaincante qu'elles sont bien les *en-tête illustrés* d'une série de chapitres.

Mais voici une réplique tout à fait remarquable, celle-là, cette scène de la pl. IX que MM. Quibell et Spiegelberg, se fondant sur l'analogie avec les scènes de Montouhi Kopschouf et Pahiri, estiment être un fragment d'une nouvelle représentation du sacrifice humain. Le document nouveau vient bien à son heure pour contribuer à élucider la difficile question du sacrifice ritualistique — sur lequel je me garderai bien de donner mon avis présentement. Quoi qu'il en soit, en voilà assez pour établir qu'il n'y a pas de monument négligeable pour l'étude du rituel funéraire. Réunissant sur un même panneau deux ou trois motifs connus, mais dispersés jusqu'ici en localités fort différentes, la plus humble tombe peut contribuer à démontrer le caractère usuel de ces thèmes et leur unité d'emploi à travers l'Égypte. Je ne puis dire combien je souhaiterais voir MM. Quibell et Spiegelberg continuer leurs recherches au Ramesseum. Les tombes de la XII^e^ dynastie n'abondent pas à Thèbes, loin de là, et l'emplacement me paraît propice pour tenter la chance d'en augmenter l'inventaire.

Ainsi en advint-il de ce qui précéda l'œuvre de Ramsès II. J'ai dit qu'elle subit elle-même la loi commune ; je n'ai pas encore noté combien il fallut peu de temps. On a peine à se l'imaginer d'avance et un profond découragement vous étreint, après quelques semaines de séjour en Égypte, à retrouver partout la même indifférence de l'Orient pour ses gloires les plus grandes et les plus immédiates. Meure le maître de l'Égypte et quelques années effacent sa mémoire. Mosquée du Khalife ou temple du Pharaon, l'édifice est abandonné à son sort, il devient l'abri banal où tout venant se loge, la carrière où chacun vient prendre. L'œuvre de Ramsès mort n'est guère mieux respectée que celle d'un croquant ; du haut en bas de la hiérarchie, c'est le même pillage de ceux qui ne sont plus. Des magasins que rien ne vient plus remplir sont des emplacements tout indiqués ; ici une famille est venue pour y louer Hathor et a fait d'un cellier une chapelle de famille (pl. 8) ; d'autres trouveront logement mortuaire à peu de frais. Déjà le vide des entrepôts du temple en dit assez sur les ressources du service funèbre en l'honneur du Roi ; les rentes, les hypothèques à charge de sacrifice ne sont plus qu'un souvenir. Et au bout de combien d'années ! Les

ateliers de Séti II s'installent sans gêne en ces magasins dès la fin de la dynastie même (p. 9) et les vestiges du travail des ciseleurs, des émailleurs, des enlumineurs parsèment le sol de tous côtés. Usurpation partielle encore. Arrive la XXIIe dynastie, le temple est changé franchement en cimetière. Les magasins se transforment en tombeaux; on en a ouvert plus de deux cents pendant les dernières fouilles. Je laisse à penser en quel état ils étaient en un site aussi aisément ouvert aux spoliateurs. Les traces des voleurs d'antiquités sont innombrables; les dernières n'ont pas dix ans, d'autres les ont précédées, d'autres encore, et de déprédation en déprédation on remonte sans arrêt le cours des siècles, chaque âge ayant eu ses préférences dans le vol et ayant rejeté au fond de la tombe ce qui n'avait pas de valeur pour le commerce du temps. A remonter ainsi dans le passé, on acquiert la conviction peu édifiante que les Égyptiens de Thèbes ont employé depuis quatre mille ans une bonne partie de leur industrie à vivre de profanations et du pillage de cimetières. Ils continuent d'ailleurs à l'heure présente. Dès lors, c'est pur hasard si quelques tombes ont échappé. En voici cependant une assez longue série (pl. X, XV, XXIV), avec le luxe habituel des cartonnages et le clinquant facile des momies de la XXIIe dynastie. Le cercueil de Nakhiti-f-Maut (aujourd'hui à Cambridge) peut passer pour le meilleur spécimen du genre (pl. XVI). Les nouveaux venus appartenaient à la noblesse sacerdotale de Thèbes. C'étaient des gens aisés; ils ont fait souvent les frais d'embellissement, ne se contentant plus d'un simple crépi à la chaux, mais décorant leurs chapelles privées de véritables bas-reliefs (cf. pl. II et XII). Parfois même, c'est tout autre chose qu'une simple usurpation, et l'on voit édifier un véritable monument funéraire (voir notamment pl. II et texte, p. 12). Du mobilier tombal même une description raisonnée serait trop longue; c'est au reste la liste accoutumée de scarabées, de canopes, d'oushabtis, etc.; une belle série de stèles en bois est à signaler. Cinq planches suffisent à peine à reproduire les meilleurs spécimens (pl. IX-XIV) de tous ces objets. Signalons pour terminer d'intéressantes particularités (pl. X) sur les enterrements par couples et sur l'appareil mortuaire propre aux momies de cette époque.

Peu de découvertes bien saillantes après la XXIIe dynastie. Plus rien que la constatation d'une monotone série de vols et de spoliations. Les usurpations de tombes, hors de rares exceptions, cessent jusqu'à l'époque gréco-romaine. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. La place ne manquait plus, hélas! pour loger les morts d'une Thèbes irrémédiablement réduite et endormie dans sa gloire. Après les temps de Rome, ce ne sont plus que les vestiges des nécropoles misérables propres aux époques de décadence définitive. J'allais oublier les cachettes de monnaies ptolémaïques retrouvées çà et là. Ici même, un résultat utile est acquis à la science; les types retrouvés au Ramesseum apporteront des corrections sérieuses à la question très discutée des dénominations exactes propres à la numismatique de l'Égypte grecque.

Tels sont à grands traits les résultats des fouilles. Un dernier chapitre, par Spiegelberg, reprend au point de vue épigraphique les objets trouvés et la description méthodique en est complétée par une traduction intégrale des diffé-

rents textes. Il était difficile de condenser en moins de pages plus de faits intéressants ou nouveaux, et le présent mémoire comptera au nombre des meilleurs de le série.

Un mémoire annexe est consacré à une brève monographie de la tombe de Phtahotpou par Griffith, d'après les dessins rapportés par Miss R. F. E. Pages et Miss A. A. Pirie. Le sujet est complètement différent et j'aurai l'occasion d'y revenir prochainement.

George Foucart.

A. Carrière. **Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne, d'après Agathange et Moïse de Khoren.** Paris, Leroux, 1899, 29 pages in-8° et une carte.

Ce n'est pas une étude d'histoire religieuse, mais une critique de certains passages de Moïse de Khoren qui ont déjà attiré l'attention des archéologues. M. Carrière ne laissera rien subsister du trop ingénieux historien de l'Arménie. Moïse de Khoren raconte d'abord qu'Artaschès trouva en Asie et rapporta en Arménie des statues en bronze doré d'Artémis, d'Apollon et d'Héraclès; les deux premières furent érigées dans la capitale Armavir; la troisième, *œuvre de Skyllis et de Dipénos de Crète*, fut élevée dans le village d'Aschtischat (II, 12). Moïse rapporte ensuite qu'Artaschès enleva en Hellade les statues de *Dios*, d'Artémis, d'Athéna, de Héphestos et d'Aphrodite; les prêtres grecs suivirent les idoles (II, 12) et quand Tigrane, après la mort d'Artaschès, voulut leur construire des temples, ils l'empêchèrent, en invoquant des présages, de disséminer les statues au cœur de l'Arménie. Leurs sanctuaires furent donc assez voisins, celui de *Dios* à Ani, d'Athéna à Thil, d'Artémis à Erez, de Héphestos à Bagayarindj et d'Aphrodite à Aschtischat (II, 14). Tigrane lui-même conquit en Mésopotamie la statue de *Barschamen* (= *Belschamen*), en ivoire, cristal et argent et la dressa dans le bourg de Thordan (II, 14). Si l'on tient compte des déplacements de la capitale, qui firent que le sanctuaire d'Armavir se trouva transféré à Artaschat, le récit de la destruction des idoles par saint Grégoire et Tiridate dans le livre d'Agathange fournit une liste de sanctuaires qui concorde avec celle de Moïse de Khoren. Si les divinités portent dans le texte arménien d'Agathange les noms d'*Anahit*, *Tir*, *Aramazd*, *Nané*, *Mihr*, *Vahagn* et *Astlik*, elles s'appellent dans le texte grec respectivement *Artémis*, *Apollon*, *Dios*, *Athéna*, *Héphestos*, *Héraklès* et *Astlik*; le texte arménien lui-même signale l'identification d'*Astlik* et d'*Aphrodite* et Moïse de Khoren d'autre part identifie *Vahagn* avec *Héraklès*. — M. Carrière établit que le récit de Moïse de Khoren a pour base celui d'Agathange, dont on ne retrouve plus trace chez lui à sa place chronologique et qu'il a curieusement transposé. Il a peut-être voulu assigner une origine grecque à l'idolâtrie arménienne ou transformer les statues en trophées dont le patriotisme arménien avait le droit de s'enorgueillir. En somme, l'ensemble est une mosaïque élaborée par l'imagination de Moïse. La mention de Skyllis et de Dipoenos comme auteurs de la statue d'Héraklès doit provenir d'une source syriaque encore inconnue, suppose M. Carrière. Cet auteur se référait probablement à Pline « qui parle d'un Hercule parmi les statues de Scyllis et de Dipoenus (*Hist. nat.*, XXXVI, 4) ». Cedrenus, qui

nomme les deux statuaires (I, 564), « pourrait bien avoir puisé à une source voisine de celle de Moïse ».

H. Hubert.

Giuseppe Pellegrini. **Catalogo dei vasi dipinti... Museo civico di Bologna.** Bologna, presso il Museo civico, 1900. In-4°, xii-133 p., avec gravures dans le texte et 5 planches hors texte.

Grâces soient rendues à M. Pellegrini, qui nous donne enfin un catalogue raisonné et illustré des vases peints conservés au Museo civico de Bologne. Cette importante collection comprend plusieurs fonds : 1° le cabinet du peintre Palagi, mort en 1860, renfermant 781 pièces ; 2° le cabinet de l'Université, incorporé au Museo civico en 1878 (77 pièces) ; 3° des dons faits par Gozzadini, Minervini et autres (41 pièces). M. Pellegrini a décrit tous les vases, intéressants ou non, avec la minutie qui est aujourd'hui de règle en pareille matière ; il en a reproduit une centaine, parmi lesquels de très beaux lécythes à fond blanc, en évitant de faire dessiner à nouveau ceux qui avaient déjà été publiés ailleurs. Ses notices bibliographiques sont très soignées et m'auraient été d'un grand secours pour mon *Répertoire des vases peints*, si le catalogue avait paru quelques mois plus tôt. Voici quelques indications recueillies au cours d'une première lecture :

N° 191 = Gerhard, AV. 258, 3. 4. Au revers, course de trois cavaliers.

N° 197. Première publication d'un amphore de Nicosthènes, Klein, *Meistersignat.*, p. 63 (40).

N° 198. Première publication d'un amphore panathénaïque.

N° 199 = Gerh. AV. 141, 1. 2, dont on ignorait le possesseur.

N° 287 = Passeri 211, dont on ignorait le possesseur. Même observation pour n° 289 = Passeri 243.

N° 425. Première publication d'une très importante peinture représentant le jeu du cottabe.

N° 543 = Passeri, 51-52, ce qui était généralement ignoré. Même observation pour 548 = Passeri 84, pour 549 = Passeri 25, pour 588 = Passeri 93.

En somme, bon et utile travail, comme on voudrait en posséder pour toutes les collections céramiques.

S. R.

W. Lermann. **Athenatypen auf griechischen Münzen.** Munich, Beck, 1900. In-8, 92 p., avec deux planches de phototypie.

La dissertation de M. Lermann comprend trois chapitres, consacrés au type archaïque d'Athéna sur les monnaies, au type intermédiaire et au type de l'époque de Phidias. Chemin faisant, l'auteur a étudié les nombreuses imitations dont ces pièces ont été l'objet, en particulier celles du troisième style, dont l'influence est encore sensible sur certaines médailles de notre temps.

Les pièces les plus anciennes où paraissent la tête d'Athéna et la chouette ont été attribuées par M. Head à l'époque de Solon (vers 594), par M. Six à

celle d'Hippias (vers 520) ; M. Lermann a donné de bonnes raisons pour les attribuer à Pisistrate qui, au dire des anciens, tira de grandes richesses métalliques non seulement des mines du Laurium, mais de la région du Strymon récemment conquise par lui. Le type intermédiaire (*spætarchaisch*), attribué par M. Head à Hippias, doit être postérieur à 480, car sur 37 tétradrachmes qui composent un trésor découvert en 1886 dans le *Perserschutt*, 36 appartiennent encore à l'ancien modèle et portent tous des traces de feu, tandis que l'unique tétradrachme récent n'en présente pas. Le nouveau type a donc pu être créé par Thémistocle, conclusion autorisée par ce que nous savons sur le rôle de cet homme d'État et l'activité dont il fit preuve pour réparer les ruines de la guerre. Le troisième type, qui se répandit si rapidement dans l'Italie méridionale et en Sicile, témoigne, comme on l'a reconnu depuis longtemps, de l'influence de Phidias (vers 440) ; on le trouve en Ionie, en Lycie, en Cilicie et jusqu'en Syrie, mais plus rarement dans la Grèce propre que dans les pays hellénisés, sans doute parce que les vieilles cités grecques étaient attachées à leurs types locaux, peut-être aussi parce que la suprématie d'Athènes y était moins volontiers reconnue.

M. Lermann, qui est un débutant, écrit parfois avec quelque emphase ; mais il a le sentiment de l'art autant que la connaissance des séries numismatiques et promet à nos études une bonne recrue.

S. R.

C. Boulanger. **Les monuments mégalithiques de la Somme.** Avec 18 gravures Paris, Leroux, 1900. In-8, 135 p.

On trouvera, dans ce volume, des notices sur les monuments suivants, accompagnées de bonnes similigravures : le menhir de Doingt ; la Pierre qui Pousse (alignement d'Eppeville, canton de Ham) ; la Pierre d'Oblicamp (canton de Villers-Bocage) ; le menhir de Soyécourt ; le dolmen de Hangard (canton de Moreuil) ; le dolmen de Lucheux (canton de Doullens) ; la Pierre de Sainte-Radegonde (au Musée de Péronne) ; le Grès de Saint-Martin (canton de Chaulnes) ; le polissoir de Béhencourt ; le Grès de Saint-Aignan (canton de Chaulnes) ; la Pierre de Béalcourt ; le Grès de Bussu (meule fixe dans le parc de Bussu, canton de Péronne). M. Boulanger a signalé avec soin les traditions populaires qui s'attachent à plusieurs de ces monuments. A la planche II on trouve la reproduction d'une intéressante statuette en bronze de Mercure qui, découverte auprès du menhir de Doingt, est entrée au Musée de Péronne.

P. 66, l'auteur avance que le nom du lieu *Oblicamp* viendrait d'*oblationum campus* = le champ des sacrifices. Cela est de toute impossibilité ; Oblicamp ne peut être que *Obeli-campus* ou *Obelisci-campus* (à moins qu'il n'y ait un nom germanique altéré sous roche). Je suis bien tenté d'admettre que ce menhir, à l'époque romaine, s'appelait *obelus* ou *obeliscus* et cette conclusion serait d'autant plus intéressante que nous ne connaissions encore de désignation romaine pour aucun monument mégalithique (cf. *Rev. archéol.*, 1893, II, p. 34).

S. R.

Ch. Michel. **Recueil d'Inscriptions grecques.** Préface par B. Haussoullier. Bruxelles, Lamertin, 1900. In-8, xxvi-1000 pages.

Le recueil de 1426 inscriptions grecques que nous a donné M. Ch. Michel mérite d'occuper une place honorable dans toutes les bibliothèques archéologiques. A la différence de M. Dittenberger dans sa *Sylloge*, dont la seconde édition est en cours de publication, M. Michel n'a pas annoté les textes et s'est contenté de faire précéder chacun d'une bibliographie bien à jour ; mais il suffit de pratiquer un peu son livre pour se convaincre qu'il n'a point été fait à coups de ciseaux. Les textes ont été plus d'une fois collationnés à nouveau et les restitutions sont loin de reproduire toujours celles que les premiers éditeurs avaient proposées. L'ensemble des inscriptions a été réparti en deux grandes sections, droit public et droit privé. Celles relatives au droit public concernent : A) les institutions politiques ; B) les institutions religieuses. Dans la série A) figurent les traités, les lettres de princes, les lois et décrets (Attique, tribus et dèmes de l'Attique, colonies athéniennes, Mégaride et Péloponnèse, Grèce du nord, etc.), enfin les documents administratifs relatifs aux finances, aux travaux publics, à l'éphébie, à l'armée et à la marine. La série B) comprend les lois et règlements, les oracles, les listes de prêtres et de théores, les jeux publics, les dédicaces, les imprécations, etc. Dans la section intitulée *Droit privé*, on trouve des lois et décrets, des jugements, des actes et coutrats. Tout cela est parfaitement classé et le choix des textes est excellent. L'ouvrage se termine par des tables de concordance avec les autres recueils et par un index alphabétique qui, pour être plus sommaire que celui de la *Sylloge*, n'en renferme pas moins, comme j'ai eu l'occasion de le vérifier, toutes les indications essentielles et vraiment utiles.

La préface de cet important ouvrage a été écrite par M. Haussoullier. Il est fâcheux que ce savant n'ait pas profité de l'occasion qui s'offrait pour esquisser l'histoire de l'épigraphie grecque ; celle de l'épigraphie latine a été bien faite par La Blanchère et par Waltzing, alors que nous en sommes réduits, pour l'épigraphie grecque, à des résumés dépourvus d'idées générales. M. Haussoullier déclare que sa préface n'a qu'un seul objet : exposer les motifs de sa conviction touchant l'utilité du travail de M. Michel. Cela était-il bien nécessaire ? Je me hâte d'ajouter que M. Michel, dans son *Avant-propos*, rend hommage aux services que M. Haussoullier lui a rendus au cours de son long travail ; à défaut de la préface, qui n'y suffirait peut-être pas, cette collaboration justifie amplement l'inscription, sur la couverture, du nom de l'épigraphiste parisien auprès de celui du professeur liégeois.

S. R.

Le Gérant : Ernest Leroux.

Imp. Camis et Cie, Paris. — Section orientale A. Burdin, Angers.

1

2

3

BAGUES MYCÉNIENNES

Phototypie Berthaud. Paris

TÊTE DE MARBRE
(Collection Somzée)

Phototypie Berthaud, Paris

LE VASE DE CLÉOMÉNÈS

RÉPONSE A M. FURTWAENGLER

(Pl. XIII-XIV).

Nil in famam laboremus : sequatur
vel mala, dum bene merentes.
(Sénèque, *De ira*, III, 41.)

Amené à défendre mon opinion, en même temps qu'un important achat du Louvre, et goûtant fort peu le ton des polémiques, même savantes, je tiens beaucoup à déclarer tout d'abord que l'infaillibilité et l'omniscience ne sont pas du tout mon affaire. Ceux qui ont pratiqué sérieusement l'archéologie savent combien les chances d'erreur y sont nombreuses. Il m'est arrivé souvent — plus souvent que je n'aurais voulu — de me tromper et il m'en est resté une défiance qui m'impose la modestie en ce qui me concerne, l'indulgence en ce qui concerne les autres. Je ne crois pas non plus qu'il soit seyant de reprocher à un contradicteur ses erreurs passées, car s'il a raison sur le point en litige, cent fautes commises ailleurs ne l'empêcheront pas d'avoir raison cette fois-là. D'ailleurs ceux qui se trompent peu sont généralement ceux qui pensent peu. Guizot disait : « Il n'y a que ceux qui rampent qui ne tombent jamais. »

Dans une discussion scientifique, deux points sont d'importance capitale : être très attentif et consciencieux dans l'étude du sujet; être de bonne foi dans la défense de son opinion. Si l'on n'a rien à se reprocher de ce côté, il n'y a pas de honte à avouer une erreur, car la science est complexe et nos lumières sont faibles. Des hommes fort savants ont soutenu pendant longtemps que les vases grecs trouvés en Étrurie étaient faits sur place, dans des fabriques locales. Ils auraient pu avoir raison et ils soutenaient

leur dire de leur mieux. On a découvert qu'ils se trompaient, non pas parce qu'ils étaient des sots ou des ignorants, mais parce qu'ils raisonnaient sur des documents insuffisants. La plupart des problèmes archéologiques ont le même sort : la solution définitive leur vient du temps et des découvertes nouvelles, beaucoup plus que du savoir des hommes.

On me permettra donc de répondre sans indignation à l'opinion émise par M. le professeur Furtwaengler et exprimée par lui à plusieurs reprises : à savoir que le vase d'argile à double tête, portant la signature de l'Athénien Cléoménès, fils de Nicias, est l'œuvre d'un faussaire moderne. Si le conservateur du Musée de Munich exprime ce jugement, c'est qu'il le croit juste et, à l'ardeur de ses attaques renouvelées, on ne peut pas douter de son absolue conviction. Il se peut qu'il ait raison et qu'avec les meilleures intentions du monde, mes collègues et moi, nous nous soyons trompés. L'essentiel n'est pas de se fâcher ni de rechercher si lui-même n'a pas failli en maintes occasions et au détriment de son propre musée : c'est d'examiner comment il a mené son enquête, quels arguments il apporte et quelle en est la valeur.

I

La première fois que M. Furtwaengler a énoncé publiquement son opinion sur le vase du Louvre, il l'a fait par une brève mention, jetée comme en passant, dans son article de *Cosmopolis* sur la tiare de Saïtapharnès [1]. Aucun argument, aucune preuve matérielle n'étaient mis en avant. C'était une exécution sommaire et sans phrases. Cette façon d'agir à l'égard d'un grand musée et de collègues étrangers pouvait prêter à la critique. Elle a été relevée par M. Collignon qui, en publiant lui-même le vase à double tête dans le dernier fascicule des *Monuments grecs* [2], a

1. *Cosmopolis*, t. III, 8 août 1896, p. 579.

2. *Mon. publiés par l'Association des Études grecques*, 1895-97, p. 53-67, pl. 16 et 17. Voy. aussi les réflexions de M. H. Lechat dans la *Revue des Études grecques*, 1898, p. 217-218.

pris la peine de réfuter, d'accord avec moi, les objections que nous supposions implicitement contenues dans cette sentence « sans considérants ». Une telle mise en demeure a enfin amené le critique allemand à s'expliquer plus clairement. Dans une brochure intitulée *Neuere Faelschungen von Antiken* [1], il a précisé ses griefs en argumentant, à son tour, contre M. Collignon. Pour plus de clarté et de fidélité, je mettrai sous les yeux du lecteur chacune de ses phrases en la traduisant de mon mieux et je placerai en regard la réponse que j'y crois devoir faire [2].

1. Berlin-Leipzig, 1899, p. 20-22. Une troisième mention « du vase faux » du Louvre est faite dans le dernier ouvrage de M. Furtwaengler, *Die antiken Gemmen*, III, p. 98, note 5. Elle résume très brièvement le passage des *Neuere Faelschungen* et n'apporte aucun argument nouveau.

2. Voici le texte allemand qui permettra de contrôler :

« Zu den Terrakottafälschungen und zwar zu den hervorragenden Stücken gehört auch ein vom Museum des Louvre erworbenes Gefäss in Form eines Doppelkopfes altertümlichen Stiles mit der Künstlerinschrift Κλεομένης Νικίου Ἀθηναῖος ἐποίησε *(beistehend fig. 17, 18 nach der Publikation in* Monum. grecs, *vol. II, 1895-97, pl. 16, 17). Auch dies ist ein gutes Beispiel für die Art wie die Fälscher die Terrakotten zerbrechen; die Nasen, die Augen, der Mund, die Stirnlocken sind absolut unbeschädigt, denn auf ihnen beruht der « ästhetisch befriedigende » Eindruck; dabei gehen die Brüche teilweise unmittelbar neben Augenlidern und Nase her, ohne diesen irgend zu schaden; stark zerbrochen und etwas beschädigt sind dagegen die gleichgiltigeren Teile, der Bart, der Hals, eine Stelle hinter dem Ohr des Mannes und dergleichen. Doch diese Beschaffenheit der Brüche ist nur ein bestätigendes Moment; die Fälschung geht mit Sicherheit aus der unantiken Technik und den Stilfehlern hervor. Die Bemalung ist unantik und der blasse Thon ist weder der der attischen noch auch der der korinthischen Keramik. Allerdings sieht er dem letzteren ähnlich; deshalb haben Pottier und Collignon gemeint, dieser Athener Kleomenes habe wohl in Korinth gearbeitet und dort korinthischen Thon verwendet, und indem er* ου *für* ο *schreibe (ein einfacher Fehler des Fälschers), sei er von korinthischer Schreibart beeinflusst. Indes, wäre auch die Basis dieser Annahmen, die behauptete Identität des korinthischen Thones und des Thones der Vase richtig, was sie nicht ist, jene Ausflucht seiner Verteidiger kann das Gefäss auch nicht retten. Es ist eine historisch ungeheuerliche Annahme, dass ein athenischer Bürger des sechsten Jahrhunderts als solcher inmitten der Töpfer Korinths sich niedergelassen und hier in attischem Stile aber korinthischem Thone weitergearbeitet habe. Gerade damals schlossen sich die Töpfereien beider Städte derart feindlich aus, dass Produkte der einen Stadt im Kreise der anderen so gut wie gar nicht gefunden werden. Indes jene Annahme der französischen Gelehrten ist im Ernste wirklich gar nicht diskutierbar. Vor allem müsste die Bemalung mit dunkler Farbe in jedem Falle in Firnissfarbe ausgeführt sein; denn sowohl in Korinth wie in Athen wurden Vasen in figürlicher Form damals durchaus mit Firnissfarbe bemalt (Beispiele in korinthischem Thon in meinem Berliner Vasenkatalog 1310 ff.); ist dies nicht der Fall, wie bei einer gewissen ionischen Klasse*

« *Au nombre des terres cuites fausses et, on peut dire, au nombre des plus remarquables pièces, il faut placer un vase acquis par le Musée du Louvre, en forme de double tête de style archaïque, avec la signature d'artiste* Κλεομένης Νικίου Ἀθηναῖος ἐποίησε (*fig. 17 et 18, d'après la publication des* Monuments grecs, *vol. II, 1895-97, pl. 16 et 17*). *C'est aussi un bon exemple de la façon dont les faussaires brisent leurs terres cuites : le nez, les yeux, la bouche, les boucles de cheveux sont absolument intacts, car en eux réside l'impression « agréablement esthétique » ; une partie des cassures se place tout près des paupières et des yeux sans les endommager le moins du monde ; au contraire, les parties plus indifférentes, comme la barbe, le cou, une place derrière l'oreille de l'homme et d'autres du même genre, sont fortement brisées et un peu fragmentées.* »

M. Furtwaengler essaie de retourner contre nous une arme qui a jadis servi contre lui. Quand notre confrère et ami M. Salomon Reinach se rendit à Berlin en 1886 et eut l'occasion d'y donner

(*Beispiele ebenda 1292 ff.*), *so ist die Bemalung ganz wie an den Terrakottastatuetten ausgeführt, also mit Rot, Blau u. s. w., wovon das Pariser Stück wiederum total verschieden ist, das sich durchaus in keine antike Klasse einreiht. Die Firnissfarbe ist bekanntlich bis jetzt unnachahmlich ; zu ihrem Ersatze hat der Fälscher hier eine schlechte, moderne, matte, braune Farbe verwendet. Die aufsitzende Erde ist künstlich aufgetragen, genau wie an den bekannten Fälschungen. Der archaische Stil ist recht flau und missverstanden. Ein Fehler ist vor allem der plastische Blätterkranz des Mannes, der analog an cyprischen Steinskulpturen vorkommt, hier aber ganz ungehörig ist. Das Ohrgehänge der Frau zeigt ein dem archaischen Stile völlig fremdes, von viel späteren Vorbildern entlehntes Anhängsel unter der runden Scheibe, die allein archaisch ist. Der Frauenkopf verrät die Nachahmung der Akropolisstatuen (nach Angabe des Verkäufers sollte die Vase auch von der Akropolis stammen). Dass die herabhängenden Schulterlocken jener Statuen nicht mitkopiert sind, führen die französischen Verteidiger als einen Grund für die Echtheit an : da keine Schultern und Brust angegeben waren, verbot sich aber doch die Nachahmung jener Locken von selbst! Endlich erweist sich die Inschrift als gefälscht dadurch, dass ihre Buchstaben — äusserst sauber und genau — nach den in Stein gehauenen Vorbildern der Inschriften von der Akropolis zu Athen gearbeitet und in den weichen noch ungebrannten Thon eingedrückt sind. Das ist von der echten Art der aufgemalten oder in den harten Thon geritzten Gefässinschriften total verschieden und verrät eben den ängstlichen Kopisten, der nach den besten Vorbildern zu arbeiten meinte, wenn er die Steininschriften von der Akropolis, auf der er sein Produkt gefunden lassen sein wollte, möglichst genau nachahmte.*

son avis sur les prétendus « groupes d'Asie Mineure » acquis pour l'*Antiquarium*, un des principaux arguments qu'il fit valoir contre l'authenticité fut la place des cassures dont nous avions bien souvent ensemble admiré l'ingénieuse disposition. L'ensemble était toujours *complet*; tous les morceaux rajustés se rajustaient sans peine, comme s'ils étaient fraîchement cassés. Contrairement à toute vraisemblance, les socles surtout avaient souffert plus que les parties délicates du monument. Si l'on examine avec attention le vase du Louvre, on reconnaîtra qu'aucune de ces singularités n'existe ici.

1° Comme il est naturel, le choc subi a brisé, non seulement le socle, mais le vase *tout entier*. On compte *vingt-trois* morceaux distincts qui ont été recollés. Si le nez de l'homme, fin et allongé, a été respecté, je ne crois pas que ce soit un hasard merveilleux qui puisse paraître suspect. Je connais — et l'on verra dans nos vitrines — dix ou douze masques antiques de terre cuite, de même taille ou plus grands que notre vase, dans lesquels les nez sont aussi bien conservés[1]. Si M. Furtwaengler veut bien jeter les yeux sur le rhyton de terre émaillée, trouvé à Chypre et conservé au Musée Britannique, qui est reproduit plus loin (fig. 1, p. 200), il sera plus surpris encore de voir comment le nez et le visage entier de la femme ont été préservés de tout dommage, alors que la coiffure en polos a beaucoup souffert.

2° La pièce *n'est pas complète*. Il y a des trous et des lacunes graves. On voudra bien admettre que, pour présenter au public un monument endommagé, nous ayons cherché à en dissimuler les aspects disgracieux. En faisant photographier l'objet de face, j'ai mis naturellement dans l'ombre le trou qui est encore visible sous l'œil de la femme. C'est ainsi que dans la planche 17 des

1. Voici des notes prises sur deux terres cuites du Louvre, à titres d'exemples. — MNC 752. Grand masque de Dionysos barbu, funéraire, trouvé en Béotie. Sept morceaux recollés et une lacune en haut; une fêlure à travers la joue droite et deux à travers la barbe. *Le nez est intact.* — MYR. 661. Buste drapé d'Aphrodite, trouvé à Myrina (= *Nécropole*, pl. 9, n° 2). Dix ou douze morceaux recollés. Nombreuses réparations dans la coiffure, dans les joues et le col; une fêlure passe à travers le front et la joue droite. *Le nez est intact.*

Monuments le vase a l'air assez bien conservé. Malheureusement il n'en est rien et les personnes qui ont vu l'original savent de quel effet fâcheux (où « l'esthétique » n'a rien à faire) est cette plaie béante dans la figure. M. Furtwaengler a cru noter toutes les cassures, mais il est évident qu'il l'a fait d'après la planche et non d'après l'original. En voici le compte exact : outre le trou sous l'œil, il y a quatre autres lacunes, une près de l'oreille gauche de la femme, deux à la base du cou de l'homme (sur le côté droit et par devant), une sous son oreille gauche; la barbe est en trois morceaux et une partie à droite est complètement arrachée; le nez de la femme est brisé à la naissance et l'arête en est fortement entamée. Enfin quatre longues fêlures passent à travers le visage et le cou de la femme, une plus fine à travers le front de l'homme.

3° Une autre observation que nous avait fournie l'étude des groupes faux est celle-ci. Les cassures étaient *trop fraîches*. On avait eu beau patiner et salir la surface extérieure, on ne pouvait empêcher les fragments de se recoller étroitement, comme les deux morceaux d'une assiette qui vient de se briser. Les cassures vraiment anciennes sont effritées et comme usées par le temps; elles laissent subsister un interstice entre elles. C'est le cas du vase de Cléoménès. Les réparateurs ont trouvé une difficulté parfois insurmontable à rajuster les fragments; des intervalles sont restés béants, en particulier dans les cassures placées sur le crâne de la femme et de l'homme. En de nombreux endroits le bord de ces cassures est visible et partout il offre un aspect usé et ancien.

— « *Du reste cette nature des cassures n'est pour nous qu'une confirmation : la falsification résulte avec certitude de la technique qui n'est pas antique et des fautes de style. La peinture n'est pas antique et l'argile pâle n'est ni celle de la céramique attique ni celle de la céramique corinthienne. Sans doute elle a l'air semblable à cette dernière, et c'est pourquoi Pottier et Collignon ont pensé que cet Athénien Cléoménès avait justement travaillé à Corinthe et employé là de la terre corinthienne; et comme il a*

écrit ου *pour* ο (*simple faute du faussaire*), *c'est, disent-ils, qu'il a été influencé par la façon d'écrire des Corinthiens.* »

Le mot *unantik* revient souvent sous la plume de M. Furtwaengler quand il discute. On lui a déjà plusieurs fois montré qu'il en abusait et qu'il s'exposait ainsi à de graves méprises. Je crois qu'ici encore il fait erreur. Nous sommes d'accord sur un point essentiel : c'est que cette terre *ressemble* à celle de Corinthe. Mais, ajoute M. Furtwaengler, elle n'en est pas. Nous devons donc supposer chez le prétendu faussaire le soin de découvrir une terre *analogue* à celle de Corinthe et donnant à la cuisson une couleur similaire. Ce serait un cas unique. Je n'ai jamais rencontré d'argile de ce genre dans tous les faux que j'ai pu examiner (et il ne se passe guère de mois sans que l'occasion m'en soit donnée). Je fais appel à ce sujet aux souvenirs de mes collègues des autres musées. C'est la chose qui trompe le moins et dont on prend le plus vite l'habitude : chaque atelier de faussaires a sa terre et sa façon de cuire qui donne une couleur spéciale à l'objet. Il serait surprenant qu'un aussi habile imitateur n'eût produit qu'une œuvre de ce style et de cette matière.

La question, d'ailleurs, à mes yeux, a peu d'importance, pour cette raison que le gisement corinthien existe encore, qu'il est connu des potiers grecs de la localité ; j'en possède des spécimens que mon camarade M. Arthur Engel a eu l'obligeance de me rapporter de Grèce. Cette argile varie d'aspect, comme toutes les terres, suivant la nature de la cuisson ; elle passe du verdâtre un peu sombre au jaunâtre clair. Par conséquent, un faussaire pourrait s'en procurer. M. Furtwaengler, qui ne connaît peut-être pas ce fait, aime mieux y voir une argile qui sans doute *ressemble* beaucoup, mais qui n'est pas du tout *identique* à celle de Corinthe. J'y consens volontiers, puisque c'est une invraisemblance et une complication de plus.

Quant au détail très important du génitif ου pour ο, n'est-il pas insuffisant d'y répondre par une parenthèse? Après les explications détaillées de M. Collignon, la chose valait la peine d'être discutée. Nous y voyons, avec d'autres épigraphistes compé-

tents dont nous avons pris l'avis, un trait *spécialement corinthien.* Nous n'admettons pas qu'un faussaire, ayant sous les yeux une quantité d'inscriptions attiques qu'il lui est facile de copier fidèlement, ajoute de son cru une lettre qui se trouve justement être une particularité dialectale. *Felix culpa!* Qui voudra croire à cette coïncidence merveilleuse entre l'ignorance du faussaire et la grammaire grecque? Observons que non seulement il joue de bonheur en ajoutant une lettre, mais qu'il sait donner à son ϙ une forme (ϙ) qui n'est pas celle de l'ϙ classique, mais spécialement encore celle de Corinthe. Deux traits d'érudition réunis dans une seule lettre, c'est vraiment beaucoup de chance.

En récapitulant, nous trouvons que par trois fois le prétendu contrefacteur a vu tourner à son profit trois bévues : sa terre n'est pas antique et *il se trouve* qu'elle ressemble à celle de Corinthe ; son génitif est incorrect, et *il se trouve* qu'il rentre dans le dialecte de Corinthe ; sa lettre ajoutée est une faute et *il se trouve* qu'elle a la forme corinthienne. Qui croira à cette accumulation de coïncidences providentielles?

— « *Mais, en admettant même que la base du raisonnement soit exacte, c'est-à-dire l'identité affirmée entre la terre du vase et la terre de Corinthe, ce qui n'est pas, le vase ne peut cependant pas être sauvé par cette échappatoire de ses défenseurs. C'est une hypothèse historiquement monstrueuse que celle d'un bourgeois athénien du* VI^e^ *siècle allant comme tel se fixer parmi les potiers de Corinthe et là travaillant en style attique, mais avec l'argile de Corinthe. Justement, à cette époque, les fabriques des deux villes sont à ce point ennemies que les produits de l'une ne se rencontrent pour ainsi dire jamais sur le territoire de l'autre.* »

Ici nous ne nous entendons plus du tout, ou plutôt j'ai beaucoup de peine à comprendre le raisonnement *historique* de M. Furtwaengler. Est-ce la qualité d'homme libre qui le choque chez Cléoménès? Nous connaissons fort mal la condition civile des céramistes grecs. On a des raisons de croire que cette corporation contenait beaucoup de métèques et même des esclaves[1] ;

1. M. Clerc, *Les métèques athéniens*, p. 393.

mais rien ne s'oppose à ce que des hommes libres aient exercé cette profession. Nous connaissons un Νικίας Ἑ[ρ]μοκλέους Ἀναφλύστιος[1]. Quant à l'ethnique Ἀθηναῖος, désignant l'industriel établi à l'étranger et se parant de ce titre comme d'une réclame, il accompagne les noms connus des potiers Teisias et Xénophantos. Il est très correct que Cléoménès, s'il est établi à Corinthe, mentionne son ethnique[2], et c'est encore un détail dont un contrefacteur n'aurait pas dû s'aviser.

Sont-ce les circonstances historiques qui répugnent à notre hypothèse? Je me demande dans quelle histoire et dans quels textes M. Furtwaengler découvre la preuve qu'un Athénien ne pouvait pas s'établir à Corinthe à la fin du vi^e^ ou au début du v^e^ siècle. Les relations entre Athènes et Corinthe sont loin d'être mauvaises à cette époque. C'est seulement après la première guerre médique que la fortune d'Athènes commence à porter ombrage aux Corinthiens. M. Studniczka a pour son compte admis que des colons corinthiens avaient pu venir à Athènes, sous la protection des lois de Solon, et il leur attribue une influence considérable sur le développement de la céramique athénienne au vi^e^ siècle[3]. En 519, quand les Platéens demandent l'alliance d'Athènes contre les Thébains, les Athéniens, avant de s'engager dans le conflit, prennent les Corinthiens pour arbitres et sollicitent leur avis. En 505, quand les Spartiates réunissent les Grecs pour leur proposer le rétablissement d'Hippias, un seul homme prend la parole pour défendre Athènes et faire rejeter la demande : c'est le Corinthien Sosiclès.

J'entends bien que l'auteur se fonde surtout sur un état d'hostilité avérée *entre les fabriques*. D'abord le fait en lui-même est très contestable, et le « pour ainsi dire » n'était pas inutile dans la phrase. S'il est vrai qu'on a trouvé en petit nombre des fragments

1. Froehner, *La collection Tyszkiewicz*, p. 34, pl. 35.
2. Cf. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 437, 514, sur les inscriptions d'artistes.
3. *Jahrbuch des Inst.*, 1887, p. 153-154.

corinthiens sur l'Acropole d'Athènes [1], l'Acropole n'est pas l'Attique et l'on s'accorde à faire entrer ce pays parmi ceux qui ont fourni une assez abondante récolte de vases corinthiens [2]. En 1887, M. Studniczka écrivait même qu'elle était beaucoup plus considérable que celle des vases chalcidiens [3]. Comme Athènes produisait des poteries renommées et que Corinthe de son côté en fabriquait beaucoup, il est assez naturel que l'importation réciproque ait été restreinte par cette concurrence. Mais qui a le droit de parler d'une hostilité à ce point violente qu'un potier d'Athènes *n'aurait pas pu* aller s'établir à Corinthe? Nous connaissons un exemple d'exclusion officiellement prononcée contre les poteries d'Athènes par les Éginètes et les Argiens, mais non par les Corinthiens; encore s'agit-il d'une prescription limitée à l'enceinte d'un temple et à des cérémonies pratiquées par les femmes [4].

De plus, on remarquera que le raisonnement de l'auteur porte à faux, même si l'on admet son hypothèse historique. Soit : les potiers corinthiens et attiques se font une guerre acharnée; des lois même empêchent l'échange des produits céramiques. S'ensuit-il que Cléoménès venant d'Athènes, abandonnant (pour une raison que nous ignorons) les ateliers de son pays, sera repoussé par les Corinthiens? En quoi un transfuge du territoire ennemi, un habile artisan qui apporte des procédés et des sujets nouveaux, peut-il leur déplaire? Et l'Allemagne a-t-elle mis à la porte, après la Révocation de l'Édit de Nantes, les industriels français qui venaient l'enrichir de leur activité et de leurs métiers? Le raisonnement pèche donc par la base. Mais je ne crois pas nécessaire d'imaginer un roman pour installer un Athénien à Corinthe. Comme Xénophantos qui signe de son nom d'Athénien les produits qu'il répand dans le Bosphore, Cléoménès, fils de Nicias, inscrit sur ses vases son titre d'Athénien, et je crois que rien ne l'em-

1. *Jahrbuch*, 1893, *Anzeiger*, p. 18.
2. Wilisch, p. 137 et s.
3. *Jahrbuch*, 1887, p. 154.
4. Hérodote, V, 88.

pêchait de trafiquer librement, soit avec ses nouveaux concitoyens, soit avec sa patrie. Aucune raison historique ne s'y oppose, à mon avis.

— « *Du reste cette opinion des savants français n'est réellement pas discutable sérieusement.* » — Je ne répondrai pas à cette phrase, l'incorrection qu'elle contient n'étant pas du domaine de l'archéologie. Sans autre commentaire, je demanderai à M. le conservateur de Munich ce qu'il penserait de moi si j'imprimais que ses opinions ne sont pas assez sérieuses pour être discutées.

— « *Avant tout, la peinture en couleur sombre devrait, dans le cas présent, être appliquée en noir lustré; car, aussi bien à Corinthe qu'à Athènes, les vases plastiques de cette époque étaient complètement peints en couleur lustrée* (*exemples de terre corinthienne dans mon Catalogue des vases de Berlin, 1310 et sv.*). *Quand ce n'est pas le cas, comme dans certaine classe de vases ioniens* (*ibid., 1292 et sv.*), *alors la peinture est appliquée tout à fait comme dans les statuettes de terre cuite, c'est-à-dire avec du rouge, du bleu, etc. De tous ces éléments, il n'y a pas trace encore une fois sur le vase de Paris, et par conséquent, il ne rentre dans aucune série antique. On sait que la couleur noire lustrée des anciens est jusqu'à présent inimitable. Comme équivalent, le faussaire a employé ici une couleur brune, mate et moderne.* »

Ici se montre sous un jour caractéristique la méthode familière à l'auteur. Ses contradicteurs ont déjà eu l'occasion de la signaler. La nature impérieuse et tranchante de ses classifications provoque chez le lecteur un sentiment naturel de surprise et de méfiance. Tel procédé appartient à une fabrique, mais il *doit* rester étranger aux autres. Tel ornement se rencontre à une époque déterminée; mais il *ne doit pas* se retrouver plus tard, etc. Les œuvres antiques sont saisies d'une main vigoureuse, étiquetées et rangées dans des tiroirs, avec défense d'en sortir. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il soit possible d'embrigader ainsi les produits grecs et de les faire manœuvrer « à la prussienne ». C'est méconnaître ce qui est l'essence même de l'antiquité, et surtout de l'art attique, le libre esprit, l'originalité. C'est méconnaître

aussi ce qui est l'âme du commerce ancien, l'imitation, les emprunts réciproques.

Les faits d'ailleurs sont là pour démentir des assertions aussi énergiques qu'inexactes. En bon archéologue, M. Furtwaengler sait parfaitement que les vases plastiques comportent deux procédés de décoration, l'un en noir lustré, l'autre en noir mat. Mais il fait du dernier l'apanage d'une fabrique ionienne, tandis que dans la Grèce propre on aurait toujours peint en noir lustré. Le Louvre possède des documents qui contredisent cette thèse. La figure 2 de la pl. XIV est un petit vase en forme d'homme accroupi tenant sur son épaule gauche un lapereau. Il a été trouvé *à Corinthe* et il est peint uniquement en noir mat [1]. Je pense que pour se défendre M. Furtwaengler me dira que l'objet est ionien et importé. Il n'en aurait pas moins tort de dire que, dans le cas d'emploi du noir mat, on procède, comme dans les statuettes de terre cuite, par retouches de rouge, de bleu, etc. Ces retouches n'existent pas ici.

De plus, le critique allemand se trompe complètement quand il considère le vase de Cléoménès comme peint en brun mat, sans retouches. Les lèvres des deux figures, les feuilles de la couronne portent les traces d'un rouge assez vif; quatre cercles de couleur rouge violacé entourent le col et la base; les denticules du diadème de la femme sont alternativement noirs et rouges. Il rentre donc bien dans la catégorie des produits céramiques *à noir mat, avec retouches de couleur*; et, en effet, comme l'a expliqué M. Collignon [2], c'est la technique des modeleurs de figurines plutôt que celle des potiers.

Par contre, on trouvera dans la figure 4 de la pl. XIV un vase en forme de bélier qui provient de Clazomène, en Asie Mineure, et dont la couverte noire, usée et ternie, laisse encore voir par endroits un lustre brillant, dont on peut conclure que les céra-

1. CA. 309. J'en avais déjà donné un petit croquis dans le *Bulletin des Musées*, mai 1892, p. 142, fig. 1.
2. *Loc. cit.*, p. 60.

mistes ioniens n'ignoraient pas l'usage de la technique usitée en Grèce.

Je ferai une autre remarque, au sujet de la couleur du vase de Cléoménès. La peinture noire n'est pas partout du même ton. Elle est beaucoup plus claire sur la tête de la femme, plus foncée sur celle de l'homme. On sait que les potiers attiques délayaient parfois leur noir pour obtenir des effets de transparence ou de jaunâtre. Il ne me paraît pas douteux que l'artiste ait cherché ici à faire du *blond*, et c'est encore, par la simplicité du procédé, par le caractère traditionnel de la technique, un trait irrécusable d'antiquité.

— « *La couverte de terre est artistement superposée, exactement comme sur les faux connus.* » — Le compliment sur la couverte est assurément mérité. Tout récemment, j'ai eu l'occasion de montrer le vase du Louvre à mon collègue et ami M. Treu, conservateur du Musée de Dresde, et aussitôt son attention se porta sur la qualité de la couverte argileuse, qui lui rappela celle des grandes terres cuites trouvées à Olympie : les ébréchures laissent voir sous l'épiderme très fin et poli de l'argile une matière un peu plus grossière. On sait que les céramistes grecs en certains cas se servaient d'une argile plus épurée, pour la déposer en couche sur l'objet et obtenir une surface parfaitement unie. Mais le compliment arraché à M. Furtwaengler lui suggère nécessairement un correctif contre lequel on me permettra de protester. *Comme sur les faux connus* est, en vérité, étrange, et je fais encore appel sur ce point à ceux qui par profession manient souvent des objets faux. Combien de fois ont-ils remarqué l'existence d'un détail aussi antique? Je ne me souviens pas pour ma part d'en avoir vu aucun exemple.

— « *Le style archaïque est tout à fait languissant et mal compris.* » — Je ne réponds pas non plus à cet argument. On a toujours le droit de dire laid ou médiocre ce que le voisin trouve admirable. C'est une affaire de goût. Je crois que beaucoup de personnes goûteront ce qu'il y a de finesse et de douceur majestueuse dans cette belle tête d'homme dont la planche des *Monu-*

ments, un peu trop grande, ne rend pas suffisamment le charme et que, pour cette raison, je reproduis à nouveau sous un autre aspect (pl. XIII). Elle offre surtout des ressemblances avec la tête du magnifique Poseidon de bronze qu'on a récemment découvert dans le golfe de Corinthe (cinq ans après l'acquisition du Louvre)[1].

— « *Une grosse faute est la couronne de feuillage en relief sur la tête de l'homme; elle est analogue à celle des sculptures de calcaire chypriote, mais ici elle n'est pas du tout à sa place.* » — Je ne sais si je traduis bien, car l'idée de l'auteur m'a paru obscure. Ce qui conviendrait à une sculpture chypriote doit être considéré ici comme « une grosse faute »? Est-ce à cause de la différence du calcaire et de la terre cuite? Est-ce pour interdire à un Athénien ce qui serait permis à un Chypriote? Mais où les sculpteurs chypriotes ont-ils pris leurs modèles, à cette époque, si ce n'est dans les pays grecs? En tout cas, la théorie de la « séparation des pouvoirs » est encore en jeu. J'ai dit ce que j'en pensais.

J'insisterai de nouveau, après M. Collignon[2], sur la forme de la couronne, car l'idée n'en pouvait venir aisément à l'esprit d'un moderne, pour qui la couronne classique est *toujours* faite de deux rameaux convergeant vers le haut du front et s'opposant symétriquement l'un à l'autre. La couronne composée d'un rameau unique, qui suit la rondeur de la tête et dont toutes les feuilles sont par conséquent dirigées dans le même sens, est une combinaison rare et originale, dont on citerait, je crois, peu d'exemples. Elle existe, en effet, sur certaines sculptures chypriotes, mais j'en connais seulement deux spécimens inédits dans la riche collection du Louvre[3]. Il serait très surprenant qu'un contrefacteur eût connu ce détail. Il serait plus surprenant encore que,

1. *Éphéméris archéologique*, 1899, pl. 5 et 6, p. 57.
2. *Loc. cit.*, p. 63.
3. J'en trouve seulement deux exemples dans le grand Atlas de L. P. di Cesnola, *A descriptive Atlas of the Cesnola Collection*, Boston, 1885, pl. LXXI, n° 457 ; pl. LXXII, n° 469.

le connaissant, il eût renoncé à la structure classique de la couronne.

— « *Le pendant d'oreille de la femme montre, en dessous du disque rond qui seul est archaïque, une forme de pendeloque tout à fait inconnue au style ancien et empruntée à des modèles bien plus tardifs.* » — La série des prohibitions continue. Mais, avant d'établir imprudemment cette loi, l'auteur aurait pu se rappeler deux monuments qu'il connaît bien : 1° le vase François qui est du VI^e^ siècle (trois des femmes accompagnant le débarquement de Thésée portent des boucles d'oreille en forme de pendeloques)[1] ; 2° la coupe de Corneto signée par Oltos et Euxithéos, qui est du début du V^e^ siècle (Aphrodite, Hébé et Théro portent des pendeloques)[2]. S'il est donc vrai de dire que la boucle en forme de disque plat est l'ornement *le plus usité* à l'époque archaïque, il est tout à fait faux d'ajouter que les Grecs n'en ont pas connu d'autre et que la pendeloque appartient seulement à une époque plus basse[3]. Je publie, en outre (fig. 1 de la pl. XIV), un monument du Louvre qu'il m'a paru curieux de comparer à la boucle d'oreille en question : c'est un petit vase, de forme piriforme, surmonté d'une tête humaine très archaïque et formant lui-même une véritable pendeloque qui ne peut tenir que par suspension[4]. Outre la forme, les zones alternativement en noir et en rouge violacé répètent identiquement celles de la pendeloque modelée par Cléoménès. N'est-ce pas une coïncidence qui atteste encore la parfaite antiquité de cet accessoire? Ou faudra-t-il invoquer une fois de plus la chance du faussaire qui, chaque fois qu'il va commettre une bévue, tombe d'aplomb, sans le savoir, sur des formes antiques, assez ignorées des meil-

1. *Wiener Vorlegeblaetter*, 1888, pl. 3. M. Pellegrini a eu l'obligeance, à ma demande, de vouloir bien vérifier ce détail sur l'original.

2. *Ibid.*, D, pl. 1 ; *Monumenti dell' Instituto*, X, pl. 23. J'ai vérifié moi-même ce détail sur l'original.

3. Voy. mon article *Inaures* dans le *Dictionnaire des antiquités* de M. Saglio, p. 443.

4. CA. 445. Thèbes. Haut. 0^m^,09.

leurs archéologues, puisque M. Furtwaengler ne paraît pas les connaître?

— « *La tête de femme trahit l'imitation des statues de l'Acropole* (*au dire du vendeur, le vase viendrait même de l'Acropole*). *Les boucles de cheveux, pendant sur les épaules de ces statues, ne sont pas pastichées ici, et les défenseurs du vase invoquent le fait comme une preuve d'authenticité; mais comme les épaules et la poitrine ne sont pas exprimées ici, il va de soi que l'imitation des boucles pendantes était chose impossible!* » — M. Collignon avait déjà dit que la tête féminine rappelait les marbres d'Athènes, d'Éleusis et du Ptoion[1]. Il est tout naturel que les industriels reproduisent les beaux modèles du grand art. M. Furtwaengler connaît bien les terres cuites trouvées sur l'Acropole[2] qui répètent les types les plus connus de la sculpture et il n'en tirerait pas la conclusion qu'elles sont fausses. Quant à la provenance, elle n'a été mentionnée que comme renseignement fourni par le vendeur, et j'ai eu occasion de dire que d'ordinaire on doit plutôt se méfier de ces indications[3]. Nous n'y attachons aucune valeur scientifique.

Sur le détail des cheveux retombant en boucles, je crois que M. Furtwaengler se trompe encore. Je décrirai plus loin un monument faux, pastichant les têtes archaïques, où justement on n'a pas manqué de faire les boucles, sans que la poitrine ni les épaules soient indiquées. Ce que je reprocherai surtout à l'auteur, c'est de n'avoir pas compris l'argument qu'on lui présentait ou de ne l'avoir pas discuté. M. Collignon[4] se fondait sur l'agencement *absolument rare* de la nappe des cheveux, ramenée en arrière sur le cou, comme pour être nouée par un lien, et il en montrait un spécimen sur un monument *inédit* du Louvre, que par conséquent un contrefacteur moderne ne pouvait pas connaître. Mettons, pour la cinquième ou sixième fois, sur le compte de la chance cette heureuse rencontre.

1. *Loc. cit.*, p. 60-61.
2. *Jahrbuch*, 1893, p. 141-147 de l'*Anzeiger*.
3. *Monuments Piot*, VI, 1900, p. 136.
4. *Loc. cit.*, p. 61.

— « *Enfin l'inscription se dénonce elle-même comme fausse, en ce que les caractères — extrêmement nets et exacts — ont été exécutés sur le modèle des inscriptions de l'Acropole d'Athènes, gravés sur pierre, et ont été imprimés dans l'argile encore molle et non cuite. C'est un procédé tout à fait différent de la manière en usage dans les inscriptions authentiques de vases, soit peintes, soit incisées dans la terre cuite; il décèle précisément le copiste inquiet, qui s'imagine travailler d'après les meilleurs modèles, quand il imite le plus exactement qu'il peut les inscriptions sur pierre de l'Acropole, du lieu même où il veut faire croire que son œuvre a été trouvée.* » — Nous avons déjà répondu à l'objection[1]; mais il ne semble pas que notre honorable contradicteur y ait pris garde. C'est encore une loi que pose l'auteur et que nous ne pouvons accepter. J'ai vu sur des vases antiques des inscriptions incisées d'une netteté toute lapidaire[2]. Les petits vases de bronze en offrent aussi de remarquables exemples[3] dont les céramistes n'avaient qu'à s'inspirer, ayant toujours les yeux fixés sur l'industrie du métal. Il est vrai que la signature de Cléoménès n'est ni peinte ni incisée après cuisson. Elle a été tracée dans l'argile encore fraîche, *avant cuisson*, et je ne fais aucune difficulté de reconnaître que jusqu'à présent nous n'avons pas d'autre exemple de cette technique pour l'époque ancienne. Mais peut-on dire *qu'elle n'est pas antique*, puisque les figurines de Myrina en offrent, à une époque plus basse, de nombreux exemples? On remarquera d'ailleurs que ce procédé augmentait beaucoup la difficulté d'obtenir un tracé parfaitement net, et l'on se demande quel intérêt aurait eu un moderne à compliquer ainsi sa besogne, au lieu d'inciser commodément son inscription dans l'argile dure. Ici encore hommage est rendu par M. Furtwaengler à la netteté et

1. *Loc. cit.*, p. 58.

2. Catalogue de vente de la collection (Margaritis) à Munich, 1899, n° 286, avec la signature de l'artiste Polon. Signature de Ménaidas sur l'aryballe du Louvre (*Gazette arch.*, 1888, p. 169). Les signatures d'Andokidès sont remarquables à cet égard.

3. *Éphéméris archéologiq.*, 1896, pl. suppl., p. 243; *Journal of hell. Studies*, 1881, II, p. 69-70.

à l'exactitude des caractères ; mais, par le tour bizarre qu'il sait donner à son raisonnement, immédiatement ces qualités se tournent en preuves de non-authenticité. Il me semble aussi qu'il se contredit lui-même ; car, s'il admet que ce copiste inquiet et tremblant de se tromper « travaille d'après les meilleurs modèles » et imite « le plus exactement qu'il peut » les inscriptions sur marbre de l'Acropole, comment concilier cette idée avec celle qui a été émise plus haut? M. Furtwaengler a-t-il déjà oublié que son copiste si exact et si scrupuleux introduit par légèreté ou par sottise un génitif en ου et une lettre corinthienne dans l'imitation d'une inscription attique?

II

J'ai répondu, je crois, à toutes les observations contenues dans les *Neuere Faelschungen* et l'on ne me reprochera pas d'avoir cherché à esquiver aucune difficulté. Mais je rappellerai, en outre, certains détails dont l'auteur n'a pas parlé et sur lesquels M. Collignon avait insisté, parce qu'ils nous paraissaient un sûr garant d'authenticité ; ce silence semble indiquer que l'auteur ne les a pas considérés comme favorables à sa thèse.

1° La forme des oreilles, à peine ébauchées et comme taillées du bout d'un couteau maladroit, nous avait paru typique, car on ne s'expliquerait pas qu'un moderne, capable de modeler deux têtes de ce style, ait échoué aussi piteusement dans l'exécution de ce petit détail. C'est, au contraire, un trait de l'art grec archaïque qui, dans la peinture comme dans la sculpture, a longtemps tâtonné avant de savoir rendre les cartilages intérieurs et l'ourlet de l'oreille[1].

2° La dissymétrie, si opposée au goût moderne, est accusée ici avec force et donne à la composition le cachet irrécusable de l'époque[2]. Quoi de plus simple que de mettre les deux sourcils

1. Cf. Collignon, *loc. cit.*, p. 63.
2. *Ibid.*, p. 64.

à la même hauteur? Quoi de plus facile pour le modeleur que de relever les cheveux pendants de la femme pour les harmoniser avec la coiffure de l'homme? Un contrefacteur n'y aurait pas manqué, guidé à la fois par son instinct naturel et par l'exemple des rhytons à double tête du v^e^ siècle, qui plus tard ont acquis beaucoup plus de rigidité symétrique. Il est remarquable que les pièces vraiment archaïques ne recherchent pas cet équilibre absolu. J'en donnerai pour preuve un vase connu du Louvre qui n'a pas encore été publié sous cet aspect (fig. 3 de la pl. XIV); il offre d'un côté une tête d'Hercule coiffée de la peau de lion, de l'autre une tête de taureau[1]. L'artiste ne s'est pas préoccupé de donner aux deux figures la même proportion; la tête d'Hercule occupe beaucoup plus de place sur le flanc du vase; la petite anse n'a pas de pendant du côté de l'animal, etc. Je publierai prochainement un autre petit vase à double tête de femme et de nègre, fabriqué dans l'atelier d'Épilykos : les deux cous se raccordent comme dans le vase de Cléoménès, sans souci de la symétrie. Or, les deux artistes peuvent être contemporains ou peu distants l'un de l'autre.

3° M. Furtwaengler n'a rien dit de l'absence d'anses. C'est cependant une particularité assez curieuse et qui valait la peine d'être notée[2]. Imagine-t-on un faussaire faisant un vase antique et oubliant les anses? Cette circonstance m'avait beaucoup frappé, lors de l'achat du monument, et je ne pus pas en trouver d'exemple analogue. Le hasard veut que, plusieurs années après notre acquisition, les fouilles anglaises à Chypre aient fait sortir de terre un rhyton de terre émaillée à tête de femme qui précisément offre le même détail : *il n'a pas d'anses*. Ce nouveau document est de style plus ancien que le nôtre. J'en donne ici une réduction d'après la publication anglaise (fig. 1)[3]. On constatera avec quel à-propos il vient se placer en tête de la série qui

1. Heuzey, *Gazette archéologique*, 1880, pl. 28, 1; *Atlas des figurines du Louvre*, pl. 7, n° 3.
2. Cf. Collignon, p. 60 et 66.
3. Murray, Smith, Walters, *Excavations in Cyprus*, 1900, pl. III, p. 33.

mène aux rhytons connus et dans laquelle le vase de Cléoménès n'est plus qu'un chaînon intermédiaire.

4° Je noterai une autre singularité qui n'avait pas reçu tout de suite d'explication. L'intérieur des lettres de l'inscription est rehaussé d'un ton rouge encore visible par places. Bien que la couleur m'eût paru bien antique, je m'étais demandé si le vendeur n'avait pas ajouté cette retouche pour mettre en lumière l'inscription. Mais dernièrement j'ai eu l'occasion d'observer un fait qui, je crois, est peu connu. Sur les vases d'Andokidès que possède le Louvre, la signature incisée a été remplie d'une couleur rouge dont on retrouve distinctement les traces à la loupe[1]. C'est aussi un fait observé en Grèce dans les inscriptions sur marbre[2]. Ainsi, Cléoménès, qui est contemporain ou voisin d'Andokidès, use du même procédé que lui. N'y a-t-il pas là une coïncidence instructive? La mettra-t-on encore et toujours sur le compte de la chance et du hasard?

Fig. 1. — Rhyton de Chypre.

5° J'ai réservé pour la fin ce qui me paraît être la démonstration dernière et décisive. Quand on discute ce que peut ou ne peut pas faire un contrefacteur moderne, quelles que soient les vraisemblances accumulées, on n'est pas en droit de les présenter comme des certitudes. Que savez-vous, dira-t-on, du degré d'ha-

1. J'avais prié M. le Dr E. Pernice de vouloir bien examiner pour moi l'amphore de Berlin (n° 2159 du Catalogue de M. Furtwaengler) et je suis heureux d'insérer ici, en la traduisant, la lettre que je reçois de lui au dernier moment. « Berlin, 31 juillet 1900. Très honoré Monsieur, C'est pour moi un grand plaisir de voir confirmée l'idée que vous avez eue au sujet de l'amphore n° 2159. Dans *toutes* les lettres de la signature incisée, la couleur rouge est parfaitement visible, non pas à la loupe, mais simplement à l'œil nu. Je suis à votre disposition pour tout autre renseignement. Avec l'assurance, etc. » — Cette petite particularité n'est pas notée dans la description de l'amphore faite par M. Furtwaengler. On voit qu'elle ne manque pas d'importance.

2. Cf. Cagnat, article *Inscriptiones*, dans le *Dictionnaire des antiquités* de M. Saglio, p. 533.

bileté et d'invention d'un faussaire? Je puis, par bonheur, introduire ici un élément de comparaison. Je sais ce qui a été fait par un moderne, s'attaquant au sujet représenté par le vase de Cléoménès. Moins hardi que M. Furtwaengler, je ne me crois pas en droit de publier comme fausses des pièces que les légitimes propriétaires ne m'autorisent pas à présenter au public en cette qualité; mais j'en possède, à titre privé, des photographies et je les tiens à la disposition de ceux qui voudraient les étudier. Comme beaucoup de monuments importants, le vase de Cléoménès a eu les honneurs de la contrefaçon : cinq ans après notre achat (en 1898), on m'apporta un rhyton visiblement inspiré par ce modèle et à peu près de même taille (haut. $0^{m},23$). Naturellement, le faussaire avait simplifié le plus possible sa besogne et il était tombé dans tous les pièges que l'ignorance pouvait semer sur ses pas. Il avait copié seulement la tête de l'homme, comme étant plus rare que celle de la femme. Il avait, bien entendu, ajouté deux anses au polos, recouvert la poterie d'un magnifique noir lustré, badigeonné la figure de blanc et de vermillon, enfin il s'était conformé à toutes les conditions requises par M. Furtwaengler. Il n'avait pas manqué non plus de modeler une oreille beaucoup plus conforme à la nature. Malheureusement son noir s'entamait à l'ongle et n'était qu'un enduit posé à froid; la couronne de feuillage était devenue une tresse de cheveux roulée autour de la tête; la barbe exécutée en plein, dans le même morceau d'argile que le reste, n'avait rien de la techique excellente et antique que l'on remarque dans le vase du Louvre[1]; les mèches de cheveux retombaient tout autour de la tête, sectionnées au ras du cou, par une maladroite imitation des boucles archaïques; enfin, par une étrange confusion avec les conventions de la peinture archaïque, l'œil était modelé *de face* dans le profil du visage. En un mot, tout

1. Cf. Collignon, p. 54 et note 1. On remarquera aussi le sillon profond qui cerne le contour de la barbe sur la joue. C'est la technique du masque de Villedon; Heuzey, *Atlas des figurines du Louvre*, pl. 7, fig. 1.

ce qui est à l'état imparfait dans l'œuvre de Cléoménès, par raison d'archaïsme, paraissait ici mieux exécuté et plus savant. Tout ce qui est excellent dans le vase, par raison d'art et de goût ancien, était dénaturé par de puériles erreurs. Le contraste était parfait entre les deux œuvres et il était logique qu'il en fût ainsi, l'une étant fausse, l'autre authentique.

III

Après cet exposé, le lecteur jugera qui de nous deux a le mieux étudié le vase de Cléoménès. Je reconnais que j'y ai passé beaucoup de temps, mais je ne le regrette pas. Je regrette davantage de dire que j'ai mis moi-même, en 1896, le rhyton du Louvre entre les mains de M. Furtwaengler, pour qu'il l'examinât autrement qu'à travers la vitrine, et que cet examen a duré tout juste *deux minutes*. Là est, je crois, le secret des erreurs archéologiques que le savant conservateur de Munich a plus d'une fois reconnues de lui-même avec loyauté. Sa haute intelligence, sa grande mémoire, son savoir très étendu ne peuvent pas contrebalancer ce qu'il y a de fébrile et de hâtif dans la production étonnamment rapide de ses travaux en tout genre.

Sur le fond même de la question je termine comme j'ai commencé. Je puis sans doute me tromper et je suis prêt à m'incliner devant les bonnes raisons qu'on alléguera contre l'authenticité du vase de Cléoménès. Je crois avoir démontré que ces bonnes raisons n'ont pas encore été données. Sans doute, on me dira que je suis juge et partie, que le désir de légitimer l'acquisition du Louvre peut m'aveugler. Je me suis fait à moi-même cette objection, car il faut se les faire toutes. C'est pourquoi j'ai montré le vase à beaucoup d'archéologues connus, spécialement à des archéologues étrangers, pour éviter tout soupçon de complaisance. *Pas un seul* ne m'a exprimé un avis conforme à celui de notre honorable contradicteur. Je pourrais citer certains noms universellement respectés dans la science, mais comme ils ont le malheur de n'être pas sympathiques à M. le professeur

Furtwaengler, je ne choisirai pas ceux-là. Il en est d'autres qui ne lui seront pas suspects, car il y reconnaîtra des amis et des admirateurs de son talent. M. Hartwig et M. Hauser, dont on sait la compétence en céramique grecque, ont bien voulu examiner en détail le vase du Louvre, et ils m'ont autorisé à déclarer que leur opinion était absolument en faveur de l'authenticité. M. Hartwig avait cru devoir faire seulement quelques réserves au sujet de l'inscription ; mais il n'avait pas remarqué que les lettres étaient tracées dans l'argile fraîche, avant cuisson, ce qui écarte toute idée d'adjonction. Je lui ai fait part de ce détail et il m'a écrit que dans ce cas l'affaire pour lui « était jugée ». J'ai plaisir à les remercier tous deux de leur acte de courtoisie et de loyauté scientifique.

E. Pottier.

L'INFLUENCE DE L'ART FRANÇAIS SUR L'ART ALLEMAND

AU XIII[e] SIÈCLE [1]

I

C'est avec le plus vif plaisir que j'ai accueilli l'invitation qui me permet d'étudier, devant une assemblée d'élite, une question qui m'a occupé depuis plusieurs années : Quelle a été l'influence de l'art français sur l'art allemand au XIII[e] siècle ?

Pour répondre à cette question, on n'a rien à tirer des documents écrits, et sans doute aucun de ceux qui sont familiers avec le moyen-âge ne s'en étonnera. Les seuls témoins sont les monuments. On doit les consulter avec prudence. Il est facile de leur prêter ce qu'ils ne disent point, facile aussi de ne point écouter ce qu'ils disent. Cependant des résultats positifs sont acquis depuis peu d'années.

Il faut remarquer, d'abord, que l'influence en question s'est exercée pendant une période relativement courte, mais que, dans les limites de cette période, elle a produit des effets de la plus grande portée. L'influence de l'art français en Allemagne est à peu près exactement circonscrite dans le XIII[e] siècle. Auparavant elle ne se produit pas encore ; après, elle devient insignifiante ou disparaît complètement. D'après l'époque où s'est exercée cette influence, il est facile de comprendre pourquoi elle a été puissante : le XIII[e] siècle est l'époque florissante du style gothique.

Pour la première fois depuis des siècles, le développement tranquille, spontané, intérieur de l'architecture allemande est,

1. Communication faite au Congrès d'histoire de l'art, tenu à Paris en juillet 1900.

comme il l'est aujourd'hui, traversé par une force étrangère. L'Allemagne s'était formé dans les premiers temps du moyen-âge un trésor assez médiocre de formes architecturales empruntés aux derniers temps de l'antiquité par l'Église. Ce premier fonds s'était développé, sans l'aide des pays voisins, et avait formé un style roman.

Sans doute, les puissantes congrégations originaires de Bourgogne, comme celles de Cluny et de Cîteaux, ont ajouté au plan des églises quelques particularités; mais dans le domaine des pures formes d'art elles n'ont exercé aucune influence. Vers l'année 1200, l'art gothique qui s'était développé en France depuis cinquante ans frappa à la porte, et l'Allemagne lui ouvrit. Mais, il faut le remarquer, elle ne l'accueillit pas dans l'intention de se soumettre à lui simplement. Cependant on sait qu'en peu de temps le style nouveau devint maître dans la maison du voisin. Avec son système de construction, il résumait mieux qu'on ne l'avait fait hors de France le problème capital pour l'histoire de l'architecture occidentale : celui de transformer la basilique, composée de trois nefs parallèles, dont la nef centrale est plus haute que les deux autres, en une pure construction de pierres. Pourtant, si grands et si éclatants que fussent les avantages du système gothique, je doute que son triomphe eût été aussi complet s'il n'avait pas été aidé par de puissants auxiliaires. Ces alliés de l'art français, nous devons les chercher dans l'histoire générale de l'Europe.

Le XIII^e^ siècle est l'époque de pleine maturité de la civilisation du moyen-âge. L'humanité a rarement connu un rayonnement pareil de beauté et de noblesse, de richesse dans la pensée, et la création artistique l'environne. Au commencement du moyen-âge, l'unité de la chrétienté occidentale, comme Charlemagne l'avait rêvée, n'était qu'une idée sans réalité. Les peuples vivaient leur vie propre, chacun pour soi, réunis par le seul lien que formait entre eux l'Église romaine. Mais dans le cours du XII^e^ siècle s'éveilla et au XIII^e^ se précisa une aspiration vers une union plus profonde et plus réelle. Les Croisades contribuèrent forte-

ment à ce rapprochement. Il n'était plus permis à une nation de rester isolée, au point d'ignorer le travail de pensée accompli par ses voisines. Un véritable cosmopolitisme régna sur le XIIIe siècle, exaltant les forces assoupies, diminuant les originalités locales, provoquant des mélanges nouveaux et merveilleux. Aucun peuple ne possédait alors une hégémonie incontestée, comme celle qu'avaient exercée les Romains. Mais il y eut un centre où les problèmes généraux du temps furent plus clairement étudiés et où le progrès fut plus rapide que partout ailleurs. Ce centre fut le pays où 700 ans auparavant les Francs avaient établi leur domination sur une population celto-romaine, dans les bassins de la Seine et de la Somme.

Rien ne peut donner une idée plus exacte de la profondeur et de la force des aspirations communes qu'eurent alors les peuples occidentaux que leur activité dans le domaine de l'art et spécialement de l'architecture. Les styles romans n'avaient rien eu de commun entre eux que le fondement laissé par l'héritage antique. Établis sur cette base, ils se sont développés en se différenciant d'une manière de plus en plus frappante, en styles nationaux et provinciaux. Que peut-on voir de plus profondément différent que les architectures bourguignonne, aquitaine, provençale, normande, toscane et lombarde du XIIe siècle ?

Le style gothique, au contraire, portait en lui tous les attributs d'un art universel. Si maintenant nous repassons en revue les idées indiquées plus haut, nous verrons que ce style ne pouvait venir que de la France, et plus exactement de la France du nord.

En examinant la première influence de l'art français sur l'Allemagne, nous remarquerons un mélange de libre travail en commun et d'emprunts instinctifs. L'architecture allemande n'était point, au commencement du XIIIe siècle, un art vieilli et qui se survivait à lui-même. En vérité, il n'avait jamais eu une sève si riche. Donc il n'était pas impossible qu'un style roman germanique, en continuant à se développer, se transformât par ses propres forces en un style nouveau. Ce style resté dans le devenir aurait eu sans doute quelque parenté avec le gothique.

Mais un combat s'engagea entre l'esprit national et l'esprit général du temps, et l'esprit national fut le plus faible. Le temps où le gothique pénétra en Allemagne est celui de la décadence des Hohenstaufen, de la ruine du pouvoir central, de la destruction de toutes les formes anciennes dans l'État et la Société. Tout ce que l'on peut regretter, c'est que l'art allemand, en empruntant les formes françaises, c'est-à-dire le système gothique, ne l'ait pas fait plus tôt. Quand l'art nouveau triompha enfin, il était trop tard, par deux raisons. Trop tard, parce que l'art français, qui servait de modèle, était arrivé à un point de son développement et de sa maturité, au-delà duquel l'art allemand ne pouvait aller bien loin ; trop tard, parce que la vie entière du peuple allemand était en décadence.

II

La connaissance historique de l'architecture gothique a passé par bien des préjugés avant de trouver le fondement solide sur lequel elle repose. Tant que dura le mépris que la Renaissance avait conçu pour cet art, c'est-à-dire jusqu'en plein XIXe siècle, aucune nation ne le revendiquait et toutes renvoyaient aux vieux Goths la responsabilité de cette invention barbare. Mais quand vint l'heure des admirations, chaque nation revendiqua des titres de propriété à cette création. En Angleterre le gothique fut anglais, en Allemagne il fut allemand. Aujourd'hui, aucun homme dont l'opinion puisse compter n'ignore que l'art gothique a eu son origine en France et s'est répandu de là dans les autres pays. C'est l'honneur de l'esprit scientifique de notre temps, que les Anglais et les Allemands aient été plus empressés à proclamer cette vérité que les Français qui y étaient le plus intéressés. La question qui se posait et sur laquelle il y aura encore beaucoup de recherches à faire est celle-ci : Comment le style gothique s'est-il transformé d'un style local en un style universel? — Il faudrait avant tout préciser comment le style s'est développé dans

son pays d'origine. Ici, je dois avouer que je m'écarte en quelques points de l'opinion de mes collègues français. Je ne crois pas que l'école française, dans le sens restreint du mot, ait été la seule qui ait donné naissance au style gothique. Je crois à un mouvement contemporain et indépendant dans les écoles normande, angevine et bourguignonne. Il reste certain qu'entre ces écoles, celle de l'Ile-de-France a été la plus puissante et s'est promptement assimilé les autres. Mais ce n'est pas elles, ce sont les écoles secondaires qui ont le plus fait pour l'expansion du nouveau style. L'Angleterre a reçu de Normandie les premiers rayonnements du gothique, et un moment de Sens; l'Espagne les a reçus d'Anjou et de Bourgogne; l'Italie, de Bourgogne seulement. L'Allemagne, au contraire, a été en rapports à la fois avec l'Est, l'Ouest et le Centre.

La première influence, qui fut très étendue, vint de Bourgogne avec ces formes simplifiées que les Cisterciens avaient données au système gothique. D'après les principes mêmes de l'ordre, ce style n'était point susceptible d'un grand développement. Il a marqué en Allemagne le point de départ de la nouvelle influence et, plus tard, il a servi d'obstacle à un développement plus riche. De toute manière son influence a été très grande et a duré en Allemagne longtemps après qu'en France les racines mêmes de cet art monastique s'étaient desséchées.

La seconde influence fut celle de l'Anjou. Elle s'exerça par la voie de mer. En Westphalie, sur le cours inférieur du Rhin et en particulier dans les provinces qui appartiennent aujourd'hui aux Pays-Bas, comme la Frise et Groningue, on trouve dans les édifices du style de transition des formes de voûtes et des dispositions de plans qui offrent les ressemblances les plus frappantes avec des monuments de l'ouest de la France, comme les cathédrales d'Angers et de Poitiers.

En troisième lieu, naît l'école française proprement dite. Elle relégua dans l'ombre, en Allemagne comme en France, les écoles antérieures et fut le gothique, dans le sens précis du mot. Je dois à cette école un examen spécial.

D'abord je me demanderai encore : de quelle manière se produisit l'influence? On pensera peut-être tout d'abord que des Français voyageurs sont venus servir de maîtres, et l'on pourra rappeler Villard de Honnecourt, qui alla jusqu'en Hongrie, ou Étienne Bonneuil qui fut envoyé en Suède avec vingt ouvriers, pour bâtir la cathédrale d'Upsal. Mais en dehors de ces exemples, on peut dire que ce mode de contact fut le plus rare. Si, en effet, des maîtres français, dont les ouvriers auraient été pour la plupart des Allemands, avaient bâti en Allemagne les premières églises gothiques, ces édifices auraient dans le plan général un aspect français, et dans le détail resteraient fidèles aux habitudes allemandes. Mais précisément c'est le contraire qui se présente : les premiers édifices gothiques d'Allemagne sont français dans leurs procédés matériels, mais l'esprit de leur architecture n'est nullement français. Dans l'art du moyen-âge, l'individu importe peu; l'école est tout. Des édifices d'un style aussi uniforme que l'église Notre-Dame de Trèves ou Sainte-Élisabeth de Marbourg, n'ont pu exister que si le maître était entouré d'une troupe entière d'ouvriers, qui, comme lui-même, auraient fait leur apprentissage sur les chantiers français. Cette appréciation sera encore appuyée par l'examen des détails. Qu'on prenne, par exemple, les profils d'ogives du style de transition. Souvent ils sont déjà parfaitement gothiques, alors que la construction dans son ensemble est encore romane. Il faut penser que les tailleurs de pierre employés à la construction avaient ces formes « dans la main ». Et où, si ce n'est en France, ont-ils pu les apprendre?

La langue donne une autre indication des plus frappantes. Nous avons un poème allemand, *La Rédemption*, composé entre 1240 et 1250. Le trône de Dieu y est décrit en détail, avec des expressions empruntées à la langue technique des architectes. Les mots sont, d'après leur origine, allemands, latins ou français. Les expressions allemandes ont rapport au travail du bois; les mots latins (*posten*, *basis*, *capitel*) remontent au temps où les moines dirigeaient les constructions; enfin les mots français (*pinâtrel*, *fiôlen*, *gargôlen*, *pîlen*, *tripanen*, etc.) n'ont pu être em-

pruntés qu'à une époque récente et à une source orale. Si ces expressions étaient dès lors courantes pour les artisans allemands, il faut admettre qu'un nombre considérable de ces artisans ont été pendant quelque temps chercher de l'ouvrage en France. Et, en réalité, l'extraordinaire activité déployée dans les constructions du nord de la France pendant la grande période gothique serait à peine compréhensible sans un appel incessant à la main d'œuvre étrangère. On connaît aussi, du reste, l'excès de population qu'eut l'Allemagne au XIII^e^ siècle et l'émigration qui en devait être la conséquence.

Nous aurons passé en revue les progrès les plus importants du style gothique en Allemagne depuis son introduction, si nous divisons l'histoire de ce progrès en trois stades.

Le premier correspond au style de transition. Celui-ci est quelque chose de tout à fait différent de ce que l'on désigne en France par le même nom. Ce n'est pas un élan intérieur vers le gothique, mais un assemblage d'éléments isolés, détachés d'un ensemble cohérent qui appartient au système gothique désormais achevé. Quand des ouvriers allemands allaient en France, ce qui a dû déjà arriver au XII^e^ siècle, ils y voyaient encore un grand nombre d'édifice romans, et, dans le nombre, quelques monuments bâtis dans le nouveau style et pour la plupart inachevés. Il leur fallait du temps pour comprendre à fond la nature systématique d'une création inconnue d'eux. Aussi commençaient-ils par s'assimiler des motifs de détail ; ils les rapportaient chez eux, sans songer à l'ensemble. C'est ainsi qu'en Allemagne, pendant toute la première moitié du XIII^e^ siècle, l'idée put régner qu'il était possible de combiner le style français, c'est-à-dire le style gothique, avec l'art local, c'est-à-dire l'art roman, sans altérer l'essence de ce dernier. On prit les artifices nouveaux et étrangers (ogives, arc brisé, çà et là l'arc-boutant), parce qu'on pensait avec eux pouvoir réaliser plus facilement ses propres plans. C'était une erreur facile à comprendre.

Peu de maîtres s'en étaient dégagés avant le milieu du XIII^e^ siècle, ceux-là sans doute qui avaient rempli en France des

charges plus importantes. Avec eux nous arrivons au deuxième stade du développement.

Ils ne forment pas une école ; leurs constructions sont dispersées, à de grandes distances les unes des autres. D'ordinaire ils abandonnent la tentative poursuivie jusqu'alors pour combiner les deux styles. Ils construisent et décorent à la française ; mais leurs compositions, dans l'ensemble, sont remarquablement originales et individuelles.

Le plus ancien édifice à citer ici est la cathédrale de Magdebourg. La première période de la construction va de 1209 à 1235 environ. Le plan primitif, qui a subi dans la suite des transformations, se laisse pourtant reconnaître. C'est un chœur avec déambulatoire et chapelles rayonnantes; sur les bas-côtés, des tribunes; aux façades du transept, deux tours, et sur les croisées, une tour centrale. Ces dispositions sont absolument nouvelles pour l'Allemagne. Elles sont françaises, et les tours ont évidemment pour modèle celles de la cathédrale de Laon. Mais les formes de détail sont, dans les parties les plus anciennes, purement romanes. C'est seulement vers 1225, quand les tribunes furent élevées, qu'il arriva une troupe plus importante d'ouvriers formés en France : nous trouvons de nouveau des souvenirs de Laon. De même aux façades de la cathédrale d'Halberstadt, aux tours des cathédrales de Bamberg et Naumbourg, et surtout à la collégiale de Limbourg sur la Lahn. Ce dernier édifice est un monument magnifique de l'art germanisé. Ici nous avons une construction française déterminée, dont une série d'églises allemandes, géographiquement dispersées, ont reçu leur type. Il faut supposer qu'à la cathédrale de Laon qui était encore, comme on sait, en construction en 1226, nombre d'ouvriers allemands ont été occupés dans les vingt ou trente premières années du XIII^e^ siècle.

Un autre lieu de rendez-vous a été Soissons. C'est d'ici qu'est venu, selon moi, le maître qui, à Saint-Géréon de Cologne, a disposé des voûtes d'ogives sur un plan inconnu en France, à savoir sur une rotonde. Dans l'année même de 1227, où Saint-

Géréon fut terminé, commença la construction de Notre-Dame de Trèves. C'est la première église d'Allemagne qui ait été bâtie depuis ses fondements en style gothique. Elle offre une application remarquablement ingénieuse du motif du chœur de Saint-Yved de Braisne à un plan central. Les plans en rotonde sont de vieille tradition rhénane. C'est peut-être l'exemple de l'église de Trèves qui aura suggéré à Metz, évêché suffragant de la métropole de Trèves, la disposition d'un autre plan circulaire, celui de l'église depuis longtemps détruite de Notre-Dame-la-Rotonde. Sur l'église de Trèves je remarquerai encore que sa partie la plus récente, la tour centrale, revient à des formes romanes : il faut donc admettre que le premier maître est parti ou est mort et que son atelier, formé en France, s'est dispersé, puisqu'il vient un moment où personne ne sait plus ou ne veut plus bâtir à Trèves en style gothique.

Une autre église très originale est celle qui fut commencée à Marbourg en 1235, pour recevoir les os de la veuve du landgrave de Hesse, Élisabeth, nouvellement canonisée. Beaucoup de détails me font penser qu'ici aussi on a voulu élever tout d'abord une église circulaire. Le maître de Sainte-Élisabeth a fait ses études dans la même région que le maître de Trèves; il a dû connaître entre autres Saint-Léger de Soissons.

La quatrième église qui appartient à l'école originaire de Soissons est la magnifique église abbatiale de Saint-Victor à Xanten. Le chœur seulement a été construit au XIII^e^ siècle. Il répète le motif de Saint-Yved; est-ce par un emprunt direct ou par l'intermédiaire de Trèves, il est difficile d'en décider. Je passe sous silence les autres détails que l'on pourrait donner sur la deuxième période de l'influence française.

Les maîtres de la troisième période ne sont plus les disciples d'une école locale française bien déterminée. Leurs connaissances sont plus larges. Ils rivalisent hardiment avec les grandes cathédrales de l'époque de pleine maturité. Tous les archaïsmes, tous les souvenirs de l'architecture romane ont disparu de leurs œuvres. Mais ils ne sont pas des copistes; ils

sont des maîtres originaux et ils ont des conceptions d'ensemble, comme leurs contemporains français.

Les créations les plus importantes de cette période, qui ont été conçues et commencées peu d'années avant ou après le milieu du siècle, sont la nef de la cathédrale d'Halberstadt, la nef de la cathédrale de Strasbourg et le chœur de la cathédrale de Cologne. Le premier de ces édifices a subi au XIVe siècle des remaniements qui empêchent d'en juger l'état primitif. Le chœur de Cologne apparaît tout d'abord dans sa partie inférieure comme une véritable copie du chœur d'Amiens. En y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'ici le mot « copie » n'est pas exactement à sa place. Le rapport qui unit les deux édifices est très remarquable et assez énigmatique. On sait que dans la cathédrale d'Amiens le chœur est la partie la plus récente. Les travaux furent suspendus en 1240 et repris seulement en 1258 ; or, l'année où le chœur de Cologne fut commencé est l'année 1248. Qu'on remarque maintenant que dès 1248 le maître de Cologne avait connu des parties de la cathédrale d'Amiens qui n'existaient pas encore en construction; je ne puis en conclure qu'une chose : c'est qu'il a dû au moins connaître un plan dessiné. Mais comment l'aurait-il connu s'il n'a pas joué un rôle prépondérant dans la construction? En réunissant ces observations, on peut arriver à une conclusion surprenante. On admettra, non point comme évident, mais comme possible et peut-être comme vraisemblable, que le maître Gérard de Cologne et l'architecte inconnu qui a dessiné les parties supérieures du chœur d'Amiens sont une seule et même personne. Cet architecte était-il un Français ou un Allemand? La question reste ouverte. Il est possible que les Colonais aient fait appel à un maître français renommé ; — qu'on se souvienne que les travaux commencent à Cologne exactement dans le temps où ils s'arrêtent à Amiens ; — et il est possible d'autre part qu'un des innombrables Allemands qui travaillaient en France se soit élevé à la place de directeur des travaux. S'il était établi que maître Girard avait pour nom de famille « von Rill », on n'aurait plus aucune difficulté de se rallier à la seconde de ces hypothèses.

Pour la nef de Strasbourg, on a longtemps cherché un nom d'architecte, et on a fait des confusions avec le préposé au paiement. Les documents semblent prouver que l'architecte s'appelait Rudolf et qu'il a eu un fils du même nom, qui a été son élève et son successeur. Il était certainement d'origine allemande et non moins certainement il a étudié en France. Des particularités de son œuvre rappellent directement les constructions de Louis IX à Saint-Denis. La méthode de construction et les détails de décoration sont purement français. Cependant personne ne croira à Strasbourg, ce qui serait possible à Cologne, qu'il se trouve dans un édifice français. L'impression esthétique est profondément différente de celle que donnent les cathédrales de France. Le facteur nouveau est la proportion du vaisseau. C'est là la création personnelle du maître Rudolf : l'union très homogène d'un plan tout allemand avec les procédés les plus perfectionnés de la construction française. Dans le libre maniement du style nouveau le premier maître de Strasbourg n'est surpassé que par son successeur Ermin, le maître de la façade. Ici nous ne trouvons plus une imitation ou une assimilation des idées françaises, mais un développement de ces idées. La façade fut entreprise dans un temps, le dernier quart du XIII^e^ siècle, où, dans le pays natal du style gothique, des éléments de décadence matérielle et morale étaient apparus, avec une incontestable fatigue. Si Ermin avait eu la fortune de terminer sa façade, et en vérité le plan de sa main que nous avons sur parchemin ne donne que l'étage inférieur, il aurait construit peut-être la plus belle et à coup sûr la plus riche façade gothique du monde. Telle qu'elle est, cette façade marque, avec la tour de la cathédrale de Fribourg, le moment très court où le gothique allemand égale le gothique français, en s'affranchissant de l'imitation. Mais déjà la génération suivante descendit de ces hauteurs.

III

Le style roman s'est éteint et le style gothique a été introduit

vers le milieu du XIII^e^ siècle dans l'Allemagne occidentale. Le même fait s'est produit vingt-cinq ans plus tard dans l'est et dans le nord. On supposera peut-être que l'expansion de l'art français sur ce nouveau domaine marque un regain d'influence nouvelle. Mais ce n'est pas le cas. Depuis le dernier quart du XIII^e^ siècle, cette influence commence à diminuer visiblement, à mesure que l'architecture allemande franchit le fossé qui l'avait pendant la première moitié du siècle séparée de l'art français, et s'incorpore le style gothique. C'est un fait analogue à celui qui se présente dans la vie d'un artiste pris à part : l'élève doit s'être élevé presque à la même hauteur que son maître, pour pouvoir s'affranchir de lui. L'habileté dans l'imitation, que l'on remarquait dans les édifices de la première époque, se transforme en force créatrice, et l'Allemagne produit son gothique à elle. D'un autre côté, et ceci n'a pas moins d'importance, comme l'activité apportée dans les constructions diminuait en France, on n'avait plus à faire appel à la main-d'œuvre allemande. Après la période d'imitation était venue la période d'assimilation, de germanisation. Nous ne nous occuperons que de quelques-uns des plus anciens édifices de cette dernière période, qui appartiennent à des maîtres qui ont puisé directement le nouveau style à la source française.

Je cite d'abord l'église collégiale de Wimpfen, à l'entrée du Necker dans la plaine du haut Rhin. C'est précisément par cet édifice, qui est si peu français, que nous avons un témoignage, unique en son genre, d'après lequel l'architecture serait venue de France (*latomus, qui tunc noviter de villa Parisiensi e partibus venerat Francie*). Sur la nationalité de ce maître, on ne nous dit rien. Mais il doit avoir été allemand, car c'est précisément la combinaison du style français avec des créations allemandes qu'il a tentée et réalisée avec bonheur.

Je rappelle ensuite la cathédrale de Regensburg, commencée en 1275. C'est le premier édifice franchement gothique dans le sud-est de l'Allemagne. L'architecte de cet édifice a dû travailler longtemps en Bourgogne ; mais du pur gothique français il n'a presque rien, car son plan est une reproduction agrandie de Saint-

Bénigne de Dijon. L'exécution incertaine des parties qui appartiennent au XIIIe siècle montre qu'il n'était pas possible alors de réunir en Bavière un nombre suffisant d'ouvriers rompus aux habitudes gothiques.

Vers le même temps le gothique arriva pour la première fois sur la mer du Nord. Je veux parler de l'église Notre-Dame commencée en 1277 à Lübeck, qui était alors la ville principale de la Hanse et en rapports continuels avec le nord de l'Europe. Jusqu'alors ces pays, où le granit et les briques étaient les seuls matériaux de construction, avaient bâti dans un style de transition attardé. La connaissance du gothique développé ne vint pas de l'intérieur de l'Allemagne, mais de la mer. Le plan du chœur de l'église Notre-Dame et des églises baltiques qui l'ont suivie ne laisse aucun doute sur l'origine de ce style. Il montre cette disposition simplifiée des chapelles rayonnantes que nous remarquons pour la première fois dans la cathédrale de Soissons. Ce dessin n'a trouvé aucun imitateur dans l'école de la France du nord. Mais il fait un saut brusque vers le sud jusqu'à Bayonne, et de là jusqu'à Pampelune, vers l'ouest jusqu'à Quimper, et vers le nord jusqu'à Tournai et à Bruges. C'est probablement de Bruges que ce plan a été porté à Lübeck, et de là il a passé non seulement dans d'autres villes de la Hanse, mais encore en Suède et en Livonie. Ainsi ce motif, né dans l'intérieur des terres, est un document architectural de l'histoire du commerce maritime international. C'est probablement le seul qui ait été emprunté directement à la France. Pour le reste, l'architecture gothique du littoral de la mer Baltique a pris un développement très particulier, ne fût-ce qu'à cause de la nécessité d'employer la brique.

Les maîtres de la cathédrale de Strasbourg, de celle de Regensburg et de l'église Notre-Dame de Lübeck, qui tous trois commencent leur œuvre vers 1270, sont les derniers architectes qui aient encore travaillé et étudié en France. Il serait absurde d'affirmer qu'après eux personne en Allemagne n'a suivi leurs traces, mais on ne peut plus parler désormais d'une influence continue de l'art français sur l'art allemand.

IV

Les résultats fournis par l'étude de l'architecture, que j'ai résumés ici très brièvement, coïncident-ils avec ce qu'on peut savoir des arts si étroitements unis au moyen-âge avec l'architecture? Peut-on parler d'une influence française sur la peinture et la sculpture? En ce qui concerne la peinture, les recherches ne sont pas même commencées. Mais pour la sculpture on est arrivé à la certitude. Oui, ici comme pour l'architecture, l'influence française s'est exercée.

Les moyens que possédaient les premiers siècles du moyen-âge pour la création plastique étaient, comme on le sait, fort limités. Ce qui fut fait alors en Allemagne n'était pas inférieur à ce qu'on faisait en Italie ou en France, et souvent même était supérieur. C'étaient des ouvrages de bronze, de bois, de stuc pour la plupart, dont les plus remarquables sont ceux de l'école saxonne. Mais l'art de travailler la pierre ne s'était pas développé chez les Allemands. Lorsque, vers le milieu du XII^e^ siècle, une plastique monumentale se forma, qui était en accord avec les aspirations mêmes de l'architecture, la supériorité de la France fut éclatante. Plus tard et soudainement, vers le milieu du XIII^e^ siècle, apparurent aussi en Allemagne, à Bamberg, Naumbourg, Magdebourg, Strasbourg, etc., des œuvres de statuaire dont nous jugeons aujourd'hui qu'elles égalent les œuvres françaises en noble beauté et en allure monumentale, et qu'elles les dépassent par l'énergie du réalisme. Nous nous étions accoutumés à considérer ce style comme un produit spontané du sol allemand. Nous croyions trouver des influences françaises dans la sculpture plus tard, et seulement quand l'architecture allemande prit toute sa puissance vers la fin du XIII^e^ siècle, au porche de Fribourg, à la façade orientale de Strasbourg, à Wimpfen, etc. Cette manière de voir comportait de graves difficultés. Ces œuvres de l'époque de perfection n'avaient été préparées par rien et n'étaient unies entre elles-mêmes par aucun lien d'école. Comment comprendre cette apparition? Il fallait ad-

mettre que les progrès graduels, dont nous ne voyions pas la trace et dont nous devions pourtant supposer l'existence, auraient été accomplis dans le développement artistique d'un autre pays. Et ce pays, d'après tout ce que nous savons, ne pouvait être que la France. Il aurait été bien extraordinaire que parmi les tailleurs de pierre qui avaient été employés dans les chantiers français, il ne se fût pas rencontré un talent de sculpteur. Pourtant, comme il n'y avait pas encore dans la patrie de ces ouvriers un style monumental vraiment libre, ils devaient s'attacher au style français, et, une fois rentrés en Allemagne, ils n'en pouvaient reproduire un autre. Il restait toujours assez de champ à l'essor individuel.

Dans le domaine de la sculpture, l'histoire des rapports est plus difficile à suivre que dans l'architecture. Les traits caractéristiques sont moins frappants ; la complexité des formes est plus grande, et, même en France, on trouve, d'une cathédrale à l'autre, des écoles différentes dont les influences se mêlent et s'entrecroisent.

J'ai trouvé pour la première fois un terme de comparaison solide à la cathédrale de Bamberg. Là, on ne peut pas parler seulement de parenté dans le style et la technique ; on trouve l'emprunt des motifs les plus précis et les mieux caractérisés, dont les originaux sont au grand portail de la cathédrale de Reims. Un jeune érudit a continué ces rapprochements, et un troisième a pu établir qu'aucune influence ne s'était exercée sur l'église bavaroise en dehors de celle de Reims. Je n'ai pas à analyser ici les transformations et les germanisations qu'ont subies à Bamberg les modèles français.

On ne pouvait pas s'en tenir aux résultats obtenus à Bamberg. Un sujet de prix proposé par l'Université de Strasbourg invitait à une comparaison d'ensemble de tous les monuments.

Le travail est fait, mais n'est pas encore publié. Il m'est permis d'en faire connaître ici quelques résultats particulièrement importants. Il s'agit des sculptures du transept méridional de Strasbourg, autant que les destructions de la Révolution permettent

de les étudier, et en particulier des célèbres statues de l'Église et de la Synagogue. Les sources de ce style sont probablement à Chartres. Il est plus difficile de localiser la période d'étude du grand sculpteur qui a exécuté les statues de la cathédrale de Naumbourg. Sa manière est très personnelle et très réaliste. Mais on trouve des tendances analogues vers le milieu du siècle à la cathédrale de Reims, où le maître de Naumbourg a fort bien pu se former. La chronologie est encore très flottante ; on peut admettre tout au plus que les cycles les plus importants, ceux de Bamberg, de Strasbourg, de Naumbourg, se placent entre 1240 et 1270.

Comme on le voit, on doit admettre que l'influence de la plastique du pays voisin s'est fait sentir plus tard que celle de l'architecture et qu'elle n'aurait point existé sans doute, sans l'influence préalable de cette dernière. Les chefs-d'œuvre dans l'un et l'autre domaine prennent place dans les mêmes années, c'est-à-dire dans le troisième quart du XIII^e^ siècle. Au XIV^e^ siècle, le style de la plastique, comme celui de l'architecture, est, dans un certain sens, international, et il devient impossible de mesurer l'influence d'un peuple sur un autre.

Ce que l'art allemand a reçu au XIII^e^ siècle de l'art français a été un grand présent, bien qu'il ait coûté quelques sacrifices. Mais si nous allons au fond des choses, nous devrons penser que ces sacrifices ont été faits à l'idée de l'unité de la civilisation européenne [1].

G. Dehio.

1. Traduit sur le manuscrit de l'auteur par M. Bertaux.

MERCURE PANTHÉE

BRONZE GALLO-ROMAIN D'AUTUN

(Pl. XII.)

Une statuette en bronze, acquise en 1898 par la Société éduenne, à Autun, nous présente un type remarquable de dieu Panthée et rappelle l'attention vers ces divinités étranges dont le culte ne semble pas avoir été fort répandu et dont les représentations figurées sont rares.

Elle a été trouvée au printemps de 1896, près du hameau du Mont, sur la commune d'Anost-en-Morvan, à une vingtaine de kilomètres d'Autun. Il est certain qu'à l'époque romaine il y eut là, non loin de la voie d'Augustodunum à Genabum, un centre d'habitations; peut-être l'établissement gallo-romain remplaçait-il un refuge éduen sur cette montagne des Bordes, dont les escarpements dominent plusieurs vallées et dont la silhouette fait penser à quelque oppidum gaulois; on y rencontre des restes de substructions, de nombreux débris de poteries et de briques[1]. En même temps que notre Panthée on découvrit deux figurines de la Victoire posée sur un globe, un Mercure d'assez bon travail, une petite coupe sans pied et une urne minuscule en forme de cratère : le tout en bronze[2]. Enfin, cinq grandes médailles en bronze complétaient la trouvaille; l'une est de Marc Aurèle et de l'année 162, une autre de L. Verus et de l'année 164; une troi-

1. *Mémoires de la Société éduenne*, VI, 1877, p. 532; X, 1881, p. 199; XXVII, 1899, p. 390.

2. Ces monuments sont décrits et reproduits dans les *Mém. de la Soc. éduenne*, XXVII, p. 373 et suiv. (2 planches).

sième porte le buste de Verus divinisé, avec le revers de la *Consecratio*; les deux autres semblent appartenir à Marc Aurèle. Tous ces objets étaient cachés dans le creux d'un rocher, comme les bronzes découverts en 1878 à la Comelle-sous-Beuvray [1]. Ils constituaient sans doute aussi le mobilier d'un oratoire rural. C'est une hypothèse que ne contredit point le rapprochement de Mercure et de la Victoire; les deux divinités sont quelquefois associées [2], et il est intéressant de les rencontrer ensemble sur plusieurs bas-reliefs d'autels gallo-romains [3]; Mercure n'est-il pas lui-même un dieu Sauveur qu'invoquent les soldats, *Conservator* [4], un dieu Vainqueur et Invaincu, *Victor* [5], *Invictus* [6]?

Le Panthée représente également Mercure. Il a, dans les grosses boucles de sa chevelure, les ailerons qui, sur un très grand nombre de bronzes gallo-romains, remplacent le pétase ailé. Il est entièrement nu, comme l'est le plus souvent Mercure. Il se tient debout, le corps appuyé sur la jambe gauche, qui a été cassée au-dessus du genou; le pied droit, qui a disparu, était ramené en arrière : c'est l'attitude ordinaire du même dieu. Mais le sommet de la tête porte une coiffure étrange et, je crois, unique. Par sa forme générale elle rappelle le bonnet d'Attis et de Mithra; de près, on se rend compte qu'elle est faite d'une peau de bête, dont le poil est indiqué par de petits traits finement gravés. La tête de l'animal est ramenée en avant, comme l'extrémité du bonnet asiatique et le cimier des casques à tête de fauve ou d'oiseau de proie. Ce museau allongé, malheu-

1. Trois statuettes de Mercure, une Fortune, une Minerve, un Apollon, un Hercule, un Atlas (?), un bélier, une patère, etc., et sept grands bronzes de Vespasien, Antonin et Commode. Cf. H. de Fontenay, dans les *Mém. de la Soc. éduenne*, IX, 1880, p. 275-295 et 4 planches.

2. Pierres gravées; L. Mueller, *Antiq. du Musée Thorwaldsen*, II, 3, 684; S. Reinach, *Pierres gravées*, pl. 35. — Cf. la Victoire tenant le caducée : Babelon, *Monnaies de la Rép. rom.*, p. 280 (*gens Caecilia*) et 553 (*gens Hostilia*).

3. A Reims : *Catal du Musée lapidaire rémois*, p. 26, n° 4 et p. 27, n° 5; — à Castel : Robert et Cagnat, *Épigraphie de la Moselle*, p. 76.

4. Voir l'indication des textes épigraphiques dans Roscher, *Lexicon der Mythol.*, II, p. 2817.

5. *C. I. L.*, XII, 2373.

6. *C. I. L.*, IX, 425; X, 6219.

reusement très fruste, ces oreilles pointues paraissent être d'un chien ou d'un loup.

La main gauche tient une double corne d'abondance dont les deux pointes sont réunies dans une gaine en forme de fleuron. Il s'en échappe des épis, des grappes de raisin, des pommes (?), d'autres fruits que maintiennent, par derrière, de grandes fleurs à quatre pétales. Cet attribut est lui-même décoré de six petits bustes, ainsi disposés :

d e f
b c
a

a) Sur la gaine, à la hauteur du poignet, tête imberbe, couverte d'un voile; le buste semble vêtu. L'absence de barbe nous empêche de voir ici l'image de Saturne; il s'agit de Junon [1] ou de Vesta.

b) Sur la corne gauche, buste nu d'une divinité qui porte un diadème.

c) Sur la corne droite, buste nu d'une divinité coiffée d'un haut diadème sur des cheveux en bandeaux [2]. Ces deux têtes seraient-elles celles des Dioscures?

Les trois bustes suivants émergent des fruits.

d) Buste vêtu d'une déesse coiffée de la couronne murale; la couronne est formée, par devant, d'une sorte de fronton triangulaire entre deux tours rondes (la tour de droite est brisée) : Cybèle ou Tutela.

e) Buste vêtu; la tête a disparu.

f) Il ne reste plus que l'amorce d'un buste qui semble nu.

Enfin le dieu est ailé, et ses deux grandes ailes qui se développent en hauteur sont reliées au sommet par un croissant [3]. Sur chacune d'elles sont superposés deux bustes; cinq autres bustes

1. Cf. Babelon et Blanchet, *Catal. des bronzes ant. de la Bibl. Nat.*, p. 23 et 160.
2. Les trois premiers bustes sont un peu plus petits que les autres.
3. Hauteur des ailes 0m,05; longueur du croissant 0m,06.

sont placés de face sur la tranche biseautée du croissant, dont les pointes sont brisées et qui en portait peut-être sept. Nous les indiquons dans cet ordre :

k l m n o
i j
g h

g) Buste nu de dieu jeune dont la tête est parée, sur les tempes, de gros bouquets de fruits ; au milieu des cheveux subsiste l'amorce d'un autre ornement : Bacchus, Liber.

h) Buste vêtu d'une déesse dont la coiffure présente les mêmes corymbes et la même amorce que celle de la divinité voisine *g* : Cérès, Libera.

i) Buste nu de divinité dont la chevelure tombe en boucles épaisses sur le cou ; il est impossible de distinguer s'il y avait un attribut au-dessus du front, qui est en mauvais état.

j) Buste nu de dieu ; le front est entouré comme d'une couronne en saillie, finement ornée de stries verticales ; mais une couronne ne descendrait pas ainsi sur la nuque en masquant les oreilles, et il s'agit peut-être d'une disposition particulière des cheveux qui rappelle d'assez près certaines coiffures archaïques d'Apollon.

k) Buste vêtu, en partie détruit.

l) Buste vêtu de déesse, les cheveux réunis en chignon par derrière ; le sommet et le côté droit de la tête ont trop souffert pour qu'on puisse déterminer si les saillies visibles au-dessus de l'oreille gauche représentent seulement les ondulations de la chevelure ou sont les vestiges d'une couronne radiée.

m) Buste nu de Mars barbu et coiffé d'un casque corinthien, dont la longue aigrette, en partie brisée, se rattache à la face postérieure du croissant.

n) Buste vêtu d'une déesse qui porte un haut diadème, décoré de rinceaux au trait ; les cheveux ondulés sont réunis en chignon sur la nuque : Vénus?

o) Autre buste vêtu d'une divinité dont les cheveux, partagés au milieu du front, ondulent en bandeaux sur les oreilles et sont

réunis en chignon sur la nuque. La tête n'est pas diadémée, mais portait un attribut disparu, qui pourrait bien avoir été le croissant de Diane.

Tous ces bustes se terminent par un petit ornement en forme de globule, destiné sans doute à dissimuler la soudure au point d'attache. Malgré l'exiguïté de leurs dimensions, ils sont d'une exécution habile et soignée dans le détail. Les retouches y sont nombreuses : quelques traits légèrement gravés dessinent les cheveux, ornent le casque de Mars, la couronne murale d'une déesse, le diadème de plusieurs divinités ; on retrouve également sur les fruits des cornes d'abondance et sur les corymbes qui couronnent deux bustes (*g*, *h*) la trace du burin et de poinçons. Quant à la statuette, elle est elle-même d'un modelé intelligent et d'élégantes proportions ; les yeux sont incrustés d'argent.

Ce Mercure rappelle de très près, par la nature de ses attributs, une figurine en argent doré trouvée à Mâcon en 1764 et qui a passé dans les collections du British Museum[1]. Elle représente une Fortune ou Tutela debout[2], tourelée et ailée ; la déesse tient dans la main droite une patère, dans la gauche une double corne, d'où sortent deux têtes ; sur chacune des ailes est placé le buste d'un Dioscure ; un croissant posé comme celui de notre bronze supporte sept autres bustes. Ce sont les sept divinités de la semaine, rangées ainsi, de gauche à droite : Saturne, le Soleil, Diane, Mars, Vénus, Jupiter et Mercure[3]. Quant aux deux bustes de la double corne, ce seraient, d'après J. de Witte, ceux d'Antonin le Pieux et de Faustine. Si cette dernière identification est douteuse, celle des autres têtes ne présente aucune difficulté. Il n'en est pas de même pour le bronze d'Autun ; car

1. Caylus, *Recueil d'antiq.*, VII, planche 71 ; de Witte, dans la *Gazette archéologique*, 1877, p. 82; 1879, p. 3; phototypie, de face et de dos, 1879, pl. II; reprod. dans Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, fig. 1966 (article *Cornucopia*) et 2404 (*Dies*), et Reinach, *Répertoire de la Stat.*, II, p. 263, 4.

2. Haut. sans la base, 0m,11; aux pieds de la déesse est un petit autel allumé.

3. Les trois derniers bustes devraient être intervertis dans l'ordre suivant : Mercure, Jupiter, Vénus.

presque tous les attributs ont disparu. Comme sur la statuette de Mâcon, Mars occupe le centre du croissant; la déesse diadémée qui est à sa gauche est peut-être Vénus; mais les trois autres divinités qui subsistent paraissent être féminines. Il ne faut donc pas chercher ici les divinités qui président aux jours de la semaine et il n'y a place, dans l'explication du monument, pour aucun élément astrologique. Notre Mercure a un caractère plus franchement panthéistique que la Tutela.

Les attributs qui servent de supports aux bustes, et qui sont communs aux deux statuettes, complètent ce caractère de divinité panthée.

La corne d'abondance se retrouve, il est vrai, plusieurs fois entre les mains du Mercure gallo-romain. Nous la voyons, par exemple, sur deux petits bronzes de Maubeuge et de Vienne[1], qui représentent Mercure enfant; sur deux bronzes inédits du Musée Saint-Raymond à Toulouse[2] et de la collection de la Société archéologique de Montpellier, qui représentent Mercure éphèbe; sur une des faces d'un autel de Reims[3], où Mercure est en compagnie de Jupiter, de la Victoire et d'un dieu à double visage. Il existe aussi des amulettes, ou des ex-voto, formés d'un buste du dieu entre deux cornes d'abondance. On pourrait considérer cet attribut de Mercure comme un héritage de l'Hermès Ploutodotès des Grecs, dieu de la fécondité et de la richesse[4]. On a également voulu lui chercher une origine gauloise[5]. Il paraît

1. Reinach, *Répertoire*, II, p. 159, 4 et p. 168, 6; un bronze analogue, mentionné en 1851 dans la collection Hertz (*Archaeol. Zeitung*, IX, p. 116), ne serait-il pas celui de Maubeuge?

2. Ancienne collection Barry; Mercure (haut. 0m,09) tient dans la main droite une patère et une bourse, dans la main gauche la corne et le caducée.

3. *Catal. du Musée lapidaire rémois*, 1895, p. 26, n° 4; sans doute le même que l'autel cité par Ch. Robert et Cagnat, *Épigraphie de la Moselle*, p. 81, note 4.

4. Roscher, *Lexicon der Myth.*, I, p. 2379.

5. Bloch, *La Religion des Gaulois*, dans la *Revue internat. de l'Enseignement*, 1895, XXIX, p. 551 : « Sur certains monuments, Mercure est l'adversaire et le vainqueur de Cernunnos (le dieu cornu)... Il a dérobé les attributs de son rival pour en faire les ornements de son triomphe... Les armes du mauvais esprit sont devenues des sources de bienfaits. La corne arrachée dans le combat s'est

plus simple d'admettre qu'ici Mercure porte l'attribut ordinaire de la Fortune et de tous les génies tutélaires. L'étroite relation de Mercure et de la Fortune nous est révélée par les inscriptions et les monuments figurés[1], et tous deux sont invoqués avec les mêmes épithètes. Il n'est donc pas surprenant de voir le caducée et la corne d'abondance s'assimiler, se substituer l'un à l'autre ou se combiner si volontiers[2]. D'autre part la corne, simple ou double, semble être l'un des attributs les plus fréquents des Panthées. Elle précise leur caractère de bons génies.

Les ailes ne symbolisent pas, dans la statuette d'Autun, le rôle particulier du messager divin. Elles constituent l'un des éléments essentiels du type panthéistique. D'une façon générale, les Panthées ont aux épaules de grandes ailes ouvertes, dressées comme celles de notre Mercure; et on les voit aussi bien sur les images de Jupiter que sur celles de la Fortune, dont le type simple n'est pas ailé. Il faut sans doute y reconnaître un autre symbole de leur fonction tutélaire. Il est d'ailleurs à remarquer qu'Harpocrate, génie ailé, semble avoir été le plus répandu des Panthées; c'est peut-être à lui que les autres ont primitivement emprunté cet attribut.

Le croissant est plus difficile à expliquer. On peut supposer qu'il est un pur motif de décoration, une forme élégante de support pour les bustes. Toutefois, sur les deux Mercures enfants de Vienne et de Maubeuge que j'ai déjà signalés, il surmonte les ailerons du pétase. N'est-ce pas là une réminiscence du dieu Lunus[3]? En ce cas, Mercure et Tutela possédaient l'attribut de Lunus et de Luna. On pourrait également penser à une influence égyptienne; Harpocrate porte souvent le croissant. Aussi bien le croissant a-t-il par lui-même un caractère prophylactique[4] qui

changée en corne d'abondance, cemme celle d'Acheloüs entre les mains d'Hercule ».

1. Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 1172, et Roscher, *Lexicon*, I, p. 1536.

2. Ch. Robert et Cagnat, *Épigr. de la Moselle*, p. 81.

3. Cf. un buste de Lunus, au Musée de Saint-Germain : Reinach, *Catal. des bronzes*, p. 52, n° 33, et un autre dans Caylus, *Recueil*, VII, pl. LII, 5.

4. Cf. *C. R. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, 1864, p. 180.

pourrait suffire à expliquer sa présence sur des monuments de cette nature.

Quant à la coiffure, qui n'appartient bien qu'à notre Panthée, que signifie cette déconcertante métamorphose du pétase? S'il s'agit d'une tête de chien, faut-il remonter au lointain souvenir de l'Hermès Nomios, Épimelios, le divin berger coiffé du bonnet en peau de chien et qui, d'après l'hymne homérique[1], prend aussi sous sa protection l'animal indispensable à la garde du troupeau? Est-il plus naturel de chercher une explication dans la mythologie romaine? Je n'en vois qu'une, et elle manque de simplicité. D'après un texte de Plutarque[2], confirmé par quelques monuments figurés[3], les Lares étaient parfois vêtus de peaux de chiens; mais les Lares sont fils de Mercure[4], et celui-ci leur aurait emprunté ce singulier attribut, dont il aurait changé la destination. Si cette coiffure est une peau de loup, comme je le crois volontiers, elle offre en Gaule un intérêt tout particulier. Un certain nombre de divinités barbues, qui paraissent représenter Dis Pater, portent la dépouille du loup, couvrant les épaules et formant capuchon sur la tête; c'est la transposition du type d'Hercule affublé de la peau du lion; Dis Pater serait, en effet, le vainqueur du loup, comme Hercule fut le vainqueur du lion[5]. Mais quelle relation peut-il exister entre Dis Pater et Mercure? Étant donné le caractère panthéistique de notre statuette, il serait possible qu'on eût voulu réunir les deux plus grandes divinités de la Gaule, en ornant de la peau de loup de Dis Pater, ancêtre mythique des Gaulois, la tête de Mercure, le premier de leurs dieux. Mais il est bon de se rappeler aussi que les Gaulois paraissent avoir assimilé Dis Pater et Silvanus, dieu forestier, « chasseur de loups ». Si Mercure a conservé dans la religion romaine son caractère de dieu pastoral, il était facile de l'identifier à son tour avec Silvanus, gardien des troupeaux. Cette confusion sem-

1. *Hymn. hom.*, III, 570.
2. *Quaest. rom.*, 51.
3. Cf. un bronze du Louvre : Longpérier, *Notice des br.*, n° 464.
4. Ovid., *Fast.*, II, 607 et suiv.
5. V. Reinach, *Musée de Saint-Germain, Bronzes figurés*, p. 161.

ble assez naturelle dans ce pays de Gaule, qui était alors couvert de forêts et où les loups étaient sans doute la terreur des campagnes. Enfin une dernière hypothèse se présente à l'esprit : si l'on croit pouvoir identifier le Mercure gaulois avec le Lug des légendes irlandaises[1], peut-être faut-il voir dans l'attribution de la peau de loup à notre Mercure le résultat d'un rapprochement et d'une confusion entre le mot celtique *Lug* et la racine du mot grec qui signifie loup[2].

Le culte des Panthées n'est connu que par un nombre restreint de monuments épigraphiques et figurés, auxquels vient s'ajouter notre Mercure. Il semble s'être répandu surtout à partir du milieu du IIe siècle, à l'époque des Antonins : les progrès rapides du syncrétisme religieux en ces temps-là ne purent qu'en favoriser le développement. Une dédicace est formulée par un personnage de Tortose[3] qui s'est acquitté avec succès « de ses missions dans le concile de la province d'Espagne citérieure et auprès d'Antonin Auguste ». Une autre[4] est l'œuvre d'un *procurator Augustorum et Faustinae Aug(ustae)*. Un sous-officier de cavalerie, à Rome, consacre « aux dieux et aux déesses » une statue de Panthée en bronze l'année 157[5]. Quelques années auparavant, deux habitants d'une ville de Bétique dédient un temple à Jupiter Panthée[6]. Parmi les autres inscriptions, deux[7] sont datées des années 235 et 246. Enfin, dans la seconde moitié du IVe siècle, Ausone[8] écrit une épigramme sur une statue panthéistique de Liber Pater, qui décore sa villa.

Les monuments sont dédiés tantôt à un dieu universel[9] : *Pan-*

1. V. la bibliographie du sujet dans Reinach, *l. c.*, p. 64.
2. Cf. le Zeus Lykaios d'Arcadie, devenu, par une fausse interprétation de l'épithète, le dieu-loup ou le dieu tueur de loups (Bérard, *Origine des cultes arcadiens*, p. 91).
3. *C. I. L.*, II, 4055 et Suppl., p. 1044.
4. *C. I. L.*, VI, 559.
5. *C. I. L.*, VI, 100.
6. *C. I. L.*, II, 2008 : consulat de date incertaine, qu'on croit pouvoir placer en 153 ; cf. VII, 802.
7. *C. I. L.*, III, 1139 : *Severo et* [*Quint*]*iano coss.* ; VIII, 9018.
8. *Epigr.*, 30 (48, éd. Peiper, Teubner).
9. Cf. *dis deabus... signum aereum Pantheum* (*C. I. L.*, VI, 100).

theo[1], *Pantheo Aug.*[2], *divo Pantheo*[3], *deo Magno Pantheo*[4]; tantôt à une divinité particulière vénérée sous ce vocable : *Iovem Pantheum*[5], *Serapi Pantheo*[6], *Silvano Pantheo*[7], *Priapo Pantheo*[8]. Le Panthée ne se trouve guère associé sur les inscriptions à plusieurs autres dieux, puisqu'il constitue déjà par lui-même un groupement symbolique de divinités ; pourtant une Panthea faisait partie d'une triade africaine, en compagnie de Jupiter Hammon et de Dis Pluton[9]. A côté des dieux gréco-romains, égyptiens et orientaux de la fin du paganisme, il y avait encore place pour les empereurs et les *divi* des familles impériales. Les *Augusta Panthea* représentaient sans doute l'union des deux éléments ; l'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que la majorité des ex-voto consacrés aux Panthées Augustes portent les noms de sévirs augustaux et d'autres fonctionnaires[10]. C'est donc avec quelque apparence de raison qu'on a cru reconnaître sur certaines statuettes panthéistiques des bustes impériaux.

Les représentations figurées de dieux panthées appartiennent à deux types différents.

Le type le moins rare est caractérisé par la présence d'attributs empruntés à d'autres divinités. On ne peut en vérité qualifier de Panthées les dieux qui n'offrent qu'un seul attribut nouveau : la Fortune ou Aphrodite, par exemple, quand elles s'ornent la tête de la haute coiffure d'Isis, la Victoire lorsqu'elle tient la corne d'abondance, Mercure quand il prend à Bacchus la couronne de lierre et de corymbes ou bien à Apollon la couronne de laurier, pour rappeler qu'il est aussi l'inventeur de tous les arts. Leur indivi-

1. *C. I. L.*, V, 5099 ; VI, 557, 558.
2. *C. I. L.*, II, 1165, 3030 ; V, 3279 ; VI, 559.
3. *C. I. L.*, V, 5523.
4. *C. I. L.*, V, 5798. Il faut probablement ajouter aussi la dédicace *Pantheo Tutelae* ; d'après Huebner, *Tutela* ne serait, à cette place, qu'une épithète (= *deus tutelaris*) : II, 4055.
5. *C. I. L.*, II, 2008.
6. *C. I. L.*, II, 46.
7. *C. I. L.*, VI, 695 (*Sancto Silvano Pantheo*) ; VII, 1038.
8. *C. I. L.*, III, 1139.
9. *C. I. L.*, VIII, 9018.
10. *C. I. L.*, II, 1165, 1473, 3030 (cf. 2008) ; VI, 559.

dualité n'en reçoit, pour ainsi dire, aucune atteinte grave. Mais il arrive aussi que le dieu se complique étrangement de symboles très divers et qu'il subit une véritable transformation de sa personnalité. La Fortune, être indéterminé, se prêtait plus qu'aucune autre divinité à toutes les associations[1]. Elle se pare à la fois d'une couronne radiée, d'un diadème, du casque de Minerve, du modius, et surmonte tant bien que mal tout cet appareil de la fleur de lotus, du croissant ou de la pleine lune et de l'uraeus; elle se couvre la poitrine de la nébride et de l'égide; elle se charge du carquois de Diane et enroule autour de son bras le serpent d'Hygie; elle a toujours alors des ailes[2]. De même l'Harpocrate romain porte volontiers, avec la coiffure égyptienne, la couronne de lierre de Bacchus, la couronne radiée du Soleil, même les ailerons de Mercure; on lui voit aussi la nébride bachique, la bulle des Lares, la corne d'abondance des Génies bienfaisants, le carquois et l'arc de Cupidon, la massue d'Hercule.

A ce type de Panthée se rattachent également ces quatre intéressantes figurines en bronze :

1° Dieu debout (h. 0m,13), imberbe, nu, la tête coiffée d'un casque « dont la visière a la forme d'un masque humain », la poitrine couverte de l'égide, une épaule chargée du carquois, la main droite tendant une bourse[3];

2° Dieu debout, ailé, imberbe, nu, coiffé d'un casque à tête de griffon et couronné de lierre et de laurier, portant un carquois en bandoulière et un dauphin dans la main gauche; trouvé à Bonn[4];

1. V. Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*, p. 1272 (article *Fortuna*); cf. Isityché et Isis Panthée, *C. I. L.*, X, 5800; *Eph. epigr.*, IV, p. 261, n° 725.

2. Cf. une pierre gravée publiée par Millin (pl. 57 = Reinach, *Pierres gravées*, p. 129, pl. 122) : déesse ailée, debout sur un lion, tenant une corne d'abondance dans la main gauche, un gouvernail dans la main droite sur laquelle est posé un hibou; à côté, palme ou épi; devant le lion, caducée; à gauche, croissant; sous le lion, étoile et bucrâne.

3. Reinach, *Répertoire*, II, 181, 7.

4. Le bras droit manque. Coll. Cook, à Richmond. Bibliogr. dans Reinach, *Répertoire*, II, p. 440, 2; cf. Mueller-Wieseler, II, pl. 51, 644.

3° Jupiter debout, ailé, nu, diadémé, portant aux jambes les cnémides de Mars; trouvé en Grèce[1];

4° Jupiter debout, ailé, nu, avec une chlamyde jetée sur l'épaule gauche, la coiffure égyptienne sur la tête, le foudre dans la main droite, la corne d'abondance dans la main gauche, et une armille gauloise au bras droit; trouvé à Cahon, arrondissement d'Abbeville[2].

Dans les monuments du second type, les divinités qui participent à la transformation du dieu en Panthée sont représentées, non plus seulement par un attribut insigne, mais aussi par leur propre buste.

Je puis signaler comme appartenant à cette série :

1° Le Mercure (bronze) d'Autun;

2° La Tutela (argent doré) trouvée à Mâcon;

3° Une Tutela (bronze) ailée, tourelée comme la précédente, mais malheureusement fort mutilée; sur l'aile gauche, qui seule subsiste, buste de dieu barbu; au Musée de Vienne (Isère)[3];

4° Une Fortune (argent doré; h. 0^{m},09) debout, ailée, portant une couronne murale et un modius surmonté du croissant, du disque solaire et des plumes de la coiffure isiaque; un serpent s'enroule autour de son bras droit; elle tient sur le bras gauche une double corne d'abondance et, de sa main droite, un gouvernail muni d'une roue, auquel sont attachés une bourse et un bouquet de fruits; sur ses ailes sont placés les deux bustes du Soleil nu et radié et de la Lune drapée et diadémée du croissant; cette statuette, provenant du Midi de la France, a fait partie de la collection Pourtalès et de la collection Charvet[4];

5° Une Fortune (bronze), ailée, debout, avec la couronne ra-

1. Manquent le bas des jambes, le bras gauche et la main droite. *Catalogue Gréau*, 1885, n° 949. Louvre. Reinach, *Répertoire*, II, 17, 4.

2. Les jambes sont brisées aux genoux. *Bull. des Antiquaires*, 1873, p. 122; Louandre, dans *Rev. Soc. savantes*, v^{e} série, t. V, 1873, p. 322.

3. Les mains ont disparu, avec leurs attributs. *Gazette archéol.*, 1879, pl. II, 2; Reinach, *Répertoire*, II, 266, 4.

4. *Catalogue Pourtalès*, 1865, n° 631, p. 122; *Catal. Charvet*, 1883, n° 1831; Reinach, *Répertoire*, II, 263, 7 (indiqué par erreur comme bronze). C'est le *Catalogue Pourtalès* qui donne cette indication de provenance.

diée, la coiffure isiaque, le serpent, la nébride et le carquois; elle tient dans la main droite le gouvernail et dans la gauche une corne d'abondance pleine de fruits, sur lesquels sont posés deux bustes; au Musée de Berlin[1];

6° Une Fortune (bronze) avec les mêmes attributs, publiée par Montfaucon[2];

7° Autre (bronze) à peu près semblable, publiée par La Chausse, mais considérée comme suspect[3];

8° Pan (marbre grec), à l'Antiquarium de Mannheim[4]. Ce type de Panthée était facile à réaliser en métal et avec des figurines de petite dimension, puisqu'il s'agissait simplement de souder ces bustes à la statuette; on pouvait les grouper avec art et donner à l'ensemble une certaine élégance. Il était contraire à toutes les traditions et à la technique même de la grande statuaire en marbre. On eut alors l'étrange idée de reproduire en léger relief, sur le corps du dieu principal, les bustes des autres divinités. Telle est cette statue panthéistique de jeune Pan[5], dont la provenance est inconnue. Pan, qui est ailé, n'est vêtu que de la nébride et, sur le torse nu, l'artiste a sculpté ou plutôt ébauché six bustes, disposés ainsi : aux épaules, Jupiter et Junon; sur la poitrine, Apollon et Diane; sur les hanches, Mercure et Vénus.

A ces deux types d'images symboliques correspond toute une catégorie d'objets que l'on qualifie aussi de Panthées. Les uns sont formés d'attributs de divinités différentes, diversement groupés. Voici un bronze inédit (fig. 1) qui provient des environs de Rome et qui se trouve au Musée Saint-Raymond de Toulouse[6]. A un tronc d'arbre noueux, qui paraît être la massue d'Hercule et autour duquel s'enroule le serpent d'Esculape et

1. Reinach, *Répertoire*, II, p. 264, 5.
2. *Ant. expl.*, I, 221, 1; Reinach, *Rép.*, II, p. 266, 3.
3. *Roman. Mus.*, II, 24; Reinach, *Rép.*, II, p. 266, 5.
4. Baumann, *Die antiken Marmorskulpturen des grossh. Antiquariums zu Mannheim* (avec planches), dans la *Festschrift zur XXXVI Versammlung deutscher Philologen zu Karlsruhe*, 1882.
5. Bras et jambes brisés; tête moderne.
6. Ancienne collection Soulages; anc. coll. Barry. Belle patine vert foncé. Haut. 0m,11.

d'Hygie, sont suspendus, de haut en bas : le foudre de Jupiter, le carquois de Diane, la ciste de Cérès, la lyre d'Apollon, le dauphin de Neptune, le tympanum de Cybèle, la harpè de Saturne, le canthare de Bacchus, la tortue de Mercure. Sur tel autre Panthée[1], les attributs s'accumulent plus nombreux encore; on y voit, autour d'un tronc d'arbre, le foudre et l'aigle de Jupiter, le paon de Junon, le trident et le poisson de Neptune, la chouette de Minerve, le sistre d'Isis, l'arc et le carquois de Diane avec un sanglier, le bipenne d' « Hécate, reine des Amazones », la torche de Cérès, la corne d'abondance de la Fortune, la palme et la couronne de la Victoire, la lyre d'Apollon, la massue d'Hercule, le coq et le caducée de Mercure, le marteau et les tenailles de Vulcain, le miroir de Vénus[2]! D'autres, plus simples, sont formés d'après le second type des dieux panthées. Ce sont des bustes, généralement posés sur des cornes d'abondance. Sur un bronze du Cabinet de France[3] deux cornes encadrent, en se croisant, le buste de Mercure et portent, l'une la tête de Junon voilée, l'autre celle de Minerve casquée; la tête de Jupiter se

Fig. 1. — Bronze panthée (Toulouse).

1. Bronze de la collection Fejervary : *Bullettino d. Inst.*, 1851, p. 126.

2. Cf. un bronze analogue au Cabinet des Antiques de Vienne, Sacken, *Die ant. Bronzen*, pl. XLVI, 1 ; et un autre sur lequel s'appuie une Vénus, au British Museum : Reinach, *Répertoire*, II, 347, 5.

3. Babelon et Blanchet, *Catalogue des br. ant.*, p. 159, n° 363, reproduit p. 160. Deux cornes d'abondance croisées (bustes disparus) au Musée du Louvre : Longpérier, *Notice des bronzes*, p. 108, n° 489.

détache en haut relief sur la poitrine nue de Mercure. Les mêmes divinités se retrouvent sur une seule corne d'abondance[1] : en bas, près de la pointe, le buste de Mercure; en haut, sur les fruits, ceux des trois divinités du Capitole. Parfois aussi l'on rencontre le buste de Mercure[2] ou de la Fortune-Tutela[3] seul entre les deux cornes. Enfin le croissant remplace, sur d'autres monuments, les cornes croisées; à Herculanum[4] on en a trouvé un qui porte, au centre, l'aigle de Jupiter avec le foudre et, sur chaque pointe, un buste (fig. 2). Comme sur les figurines, il est

Fig. 2. — Bronze d'Herculanum.

vraisemblable qu'on substituait parfois aux dieux de l'Olympe des membres de la famille impériale. Un camée du Cabinet de France nous montre, superposés sur une corne d'abondance, le buste de Messaline et celui d'un jeune prince; de même, sur un camée du Cabinet des Antiques de Vienne, quatre cornes supportent les bustes de Tibère, Livie, Agrippine et Claude; des

1. Bronze. *Monumenti*, VIII, pl. 12; *Annali*, 1864, p. 376.

2. Musée de Saint-Germain : Reinach, *Catal. des bronzes figurés*, p. 84, nos 73 et 74. On trouve de même sur des monnaies le caducée ailé entre deux cornes d'abondance en sautoir.

3. Musée de Lyon : Comarmond, *Descr. des antiq.*, pl. IX, no 101, et p. 234; cf. un autre bronze trouvé au xviiie siècle près d'Abbeville, dans Caylus, *Recueil*, V, pl. 111.

4. Bronze. Roux et Barré, *Herculanum et Pompei*, VII, pl. 97.

représentations analogues ne sont pas rares sur les monnaies impériales[1].

Dans cette série de monuments panthéistiques, il faut citer encore un curieux instrument de sacrifice, en bronze, trouvé dans

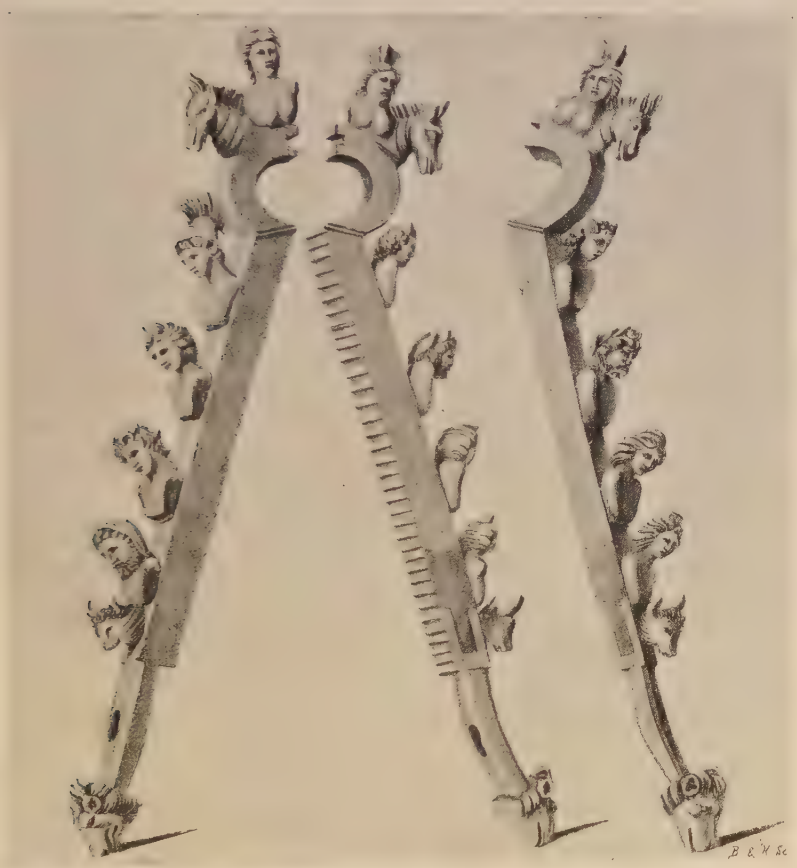


Fig. 3. — Bronze de Londres.

le lit de la Tamise, près du pont de Londres, et déposé au British

1. Par ex., sur le revers d'une monnaie de Claude, frappée à Patras, les bustes d'Octavia et Antonia placés chacun sur une corne d'abondance : Cohen, 2e éd., I, p. 265. Cf. II, p 350, Antonin, n° 811.

Museum[1] (fig. 3). Il se compose de deux branches symétriques, longues de 0m,30, réunies autrefois par une charnière et qui, près de leur extrémité commune, s'écartent de façon à former une sorte de cercle pouvant serrer un objet rond. Il est orné, près de la charnière, d'un buste de déesse tourelée et d'un buste de dieu (?) imberbe, diadémé; sous chacun d'eux est une tête de cheval. Chaque branche est également décorée de quatre bustes, d'une tête de taureau et d'une tête de lion; on y reconnaît, de haut en bas, sur l'une : 1) Mars casqué; 2) Diane ou Luna, portant le croissant; 3) le Soleil avec une abondante chevelure d'où sortent des rayons; 4) Saturne, barbu et voilé; — sur l'autre : 1) Mercure, avec la tête ailée; 2) Jupiter barbu, couronné d'olivier; 3) Vénus diadémée; 4) Cérès (?) coiffée du modius.

Une dernière série comprend enfin les mains votives levant trois doigts pour conjurer le mauvais sort[2]. Elles sont couvertes de symboles : bustes, surtout ceux de Sérapis[3] et de Mercure[4]; attributs, dont les plus fréquents sont la double flûte, le tympanum, les crotales et la pomme de pin du culte phrygien, le thyrse et la coupe bachique, le sistre isiaque, le caducée de Mercure, le foudre et l'aigle de Jupiter; mais on y voit aussi des objets d'un caractère purement prophylactique, comme le phallus et le croissant[5]; des animaux efficaces contre les sortilèges, lézards, grenouilles, tortues, serpents à crête; un petit personnage barbu, en costume asiatique[6], qui révèle l'origine orientale de ces monuments. « On en connaît 34 ou 35 provenant des différentes

1. Reprod. par Smith, dans l'*Archaeologia*, XXX, 1844, pl. 24; décrit par Cumont, *Mithra*, p. 432, n° 317.

2. Bibliogr. dans Longpérier, *Notice des bronzes antiques*, p. 113, au n° 503, et Comtesse Ersilia Lovatelli, *Di una mano votiva in bronzo* (trouvée à Rome, près de la Marmorata, déposée au Musée des Thermes) dans les *Monumenti antichi* des *Lincei*, I, p. 169 et suiv.; y joindre Usener dans *Rhein. Mus.*, XXVIII, 1873, p. 407 et suiv. et Dilthey dans *Arch.-epigr. Mitt.*, II, 1878, pp. 44 à 65 et pl. III et IV; cf. *ibid.*, III, 1879, p. 171, n° 6 (Agram) et V, 1881, p. 106 (coll. Trau à Vienne).

3. Musée de Berlin; Friederichs, *Kleinere Kunst*, 1333.

4. Musée de Cortone.

5. Gronovius, *Thes. ant. gr.*, VII, planche à la p. 510.

6. Roux et Barré, *Herculanum et Pompei*, VII, pl. 97.

parties de l'empire romain »[1], et ils étaient déjà répandus en Italie au Ier siècle, avant la catastrophe d'Herculanum.

Mains votives, objets panthéistiques, dieux panthées, tous répondent à un même besoin, à une même croyance. Le Panthée rassemble les forces multiples des divinités qu'il résume et concentre en lui toutes leurs vertus bienfaisantes. Si l'on invoque à la fois la protection de plusieurs dieux, c'est bien pour avoir plus de chances d'être sauvé. Ces monuments figurés ne sont donc pas seulement, en général, des images du culte ou des offrandes votives[2]; ils ont la valeur de très puissantes amulettes. Aussi n'est-il pas surprenant d'y rencontrer si souvent Mercure ou l'un de ses attributs. Il est un des dieux bienfaiteurs de l'humanité, lui qui est l'inventeur de toute richesse. Chez les Grecs, les heureuses trouvailles ne s'appelaient-elles pas, en son honneur et en témoignage de reconnaissance, des *hermaia*? Dans la Gaule romaine comme en Grèce, il est celui « qui ne fait pas de mal », celui « qui éloigne le mal ». On l'adore sous le vocable de Mercurius Felix; il est par excellence un dieu porte-bonheur.

Henri Graillot.

1. E. Lovatelli, *l. c.*, p. 179.
2. La plupart des petites figurines panthéistiques d'Harpocrate sont munies d'anneaux de suspension et étaient portées au cou comme des amulettes.

UN CHEF-D'ŒUVRE INÉDIT DE FILIPPINO LIPPI

(Pl. XI.)

La gloire dont Filippino Lippi a été entouré pendant des siècles, comme l'un des plus grands maîtres de l'École Florentine, est certainement destinée à décroître plutôt qu'à augmenter, et cela pour les motifs que voici. Beaucoup de peintures qu'on lui attribuait — même parmi les plus charmantes, telles que la série de panneaux où est racontée l'histoire d'Esther — ne sont pas de sa main, et bien que le restant soit encore considérable, la qualité n'en est pas comparable à celle des œuvres de son maître Botticelli ou même de son père Fra Filippo. En outre, aucun autre peintre de talent, employant, comme il le faisait, les formes du xv^e^ siècle, n'a été, autant que lui, par l'esprit qui l'animait, un adepte anticipé de la confusion artistique du xvii^e^ siècle. Il a, de ce siècle-là, le goût du sentimentalisme pour lui-même, de l'abondance sans choix, de la richesse étalée ; comme ce siècle, il ne croit pas à l'efficacité de la « petite voix » et, dans son impatience de l'effet à produire, il renonce à la simplicité pour devenir « baroque ». En réalité, ce peintre appartient à la famille du Dominiquin bien plutôt qu'à celle de Masaccio ou de Michel-Ange.

Jusqu'à un certain point, il faut avouer que Filippino joue de malheur (j'emploie avec intention le présent, car je parle de la personnalité artistique, non de l'homme, et cette personnalité n'appartient jamais au passé tant que durent les œuvres qui la manifestent). De ses premiers ouvrages, peints avant qu'il ne

s'élevât à la douteuse opulence d'un *nouveau riche*, grâce au contenu de ses cahiers d'esquisses romaines, les uns ont disparu, les autres — comme l'admirable *tondo* dans la galerie Corsini à Florence — sont restés relativement ignorés, les autres, enfin, doivent être vus encore là où il les a peints, écrasés par le voisinage du génie, à côté des fresques de Masaccio dans la chapelle des Brancacci.

A nos yeux, l'existence propre, si l'on peut dire, de Filippino se révèle dans deux tableaux seulement : la *Vision de saint Bernard*, à la Badia, et la *Madone avec le donateur Tanai di Nerli* à S. Spirito de Florence. Les autres peintures appartiennent au domaine du connaisseur, de l'archéologue, de l'explorateur; seules, les deux grandes œuvres que nous avons rappelées vivent — ou devraient vivre — dans le souvenir de tout homme épris du beau, illuminées sinon de l'éclat du génie, dont il ne saurait être question, du moins de la chaleur bienfaisante que dégage, à ses meilleures heures, un talent plein de délicatesse et de suavité.

A ces deux *capi d'opera* nous proposons d'en ajouter un troisième, qui n'est pas inférieur à la *Vision* et semble d'une qualité plus haute encore que la *Madonna* de S. Spirito. Mais ici reparaît la male chance de Filippino. Ce tableau qui, s'il était aux Uffizi ou dans tout autre grande galerie fréquentée, ajouterait certainement beaucoup à la gloire du maître, est la propriété d'une collection privée des États-Unis. L'heureux possesseur de ce chef-d'œuvre est M^me^ S. D. Warren à Boston. Grâce à son amabilité, je suis à même d'offrir aux lecteurs de la *Revue* une reproduction excellente de la peinture en question [1].

C'est un *tondo* avec figures plus petites que nature. La Vierge est assise au premier plan d'une *loggia*, avec un paysage semé de constructions et d'arbres dans le fond. L'Enfant qu'elle tient sur ses genoux se penche pour embrasser saint Jean que soutient sainte Marguerite. A gauche est Joseph, appuyé sur son bâton.

1. Autrefois à Naples, dans la collection Sant' Angelo.

Le parapet sur le devant supporte des objets divers, qui se suivent dans une amusante confusion : un panier d'osier, un livre, une boîte de bois elliptique et la croix de roseaux que vient d'y déposer l'enfant Jean.

Il serait difficile de citer un *tondo* d'une composition plus séduisante. Les figures sont parfaitement en rapport avec l'espace qui les entoure ; elles ne sont ni perdues dans une étendue trop vaste, comme dans certaines œuvres du xv^e^ siècle, ni pressées et étouffées comme dans les *tondi* de Signorelli ou la *Madonna della Seggiola* de Raphaël. L'importance dominante de la Madone est ici très heureusement mise en lumière ; les autres personnages ne font que compléter le rythme harmonieux des lignes et des contours, imprimant à l'ensemble cette silhouette légèrement pyramidale qui, insérée dans un cercle, est d'un effet très agréable pour l'œil. L'action est représentée d'une manière non moins satisfaisante ; nous voyons ici Filippino au moment le plus heureux de sa carrière, aussi loin de l'immobilité presque rigide de la Vierge dans le tableau d'autel des Uffizi, dans la *Vision* de la Badia et même dans le *tondo* Corsini, que de l'agitation désordonnée et frétillante de ses derniers tableaux. Tout est gracieux, mesuré et calme. Rarement, jamais peut-être, le motif léonardesque des deux enfants s'embrassant n'a été rendu avec plus de naturel et moins de mièvrerie. Notez aussi l'entrelacement des bras droits des femmes et des enfants. Si Filippino avait été un Léonard ou un Degas, ces bras et ces mains seraient dessinés avec plus de vie, on sentirait davantage que ce sont des organes vivants et préhensiles ; s'il avait été Raphaël, l'arrangement de ces lignes croisées serait sans doute plus simple encore ; mais personne n'était en état de résoudre un problème aussi difficile avec un goût plus sûr — et le goût est loin d'être un caractère constant de cet artiste. Enfin, la qualité du dessin est à la hauteur de la composition et de l'action. Assurément, elle n'est pas de tout premier ordre ; nous ne pouvons attendre de Filippino ni la ligne d'un Botticelli, ni la force d'un Masaccio ou d'un Michel-Ange. Et cependant, les contours sont délicats et

ressentis, les plis des draperies expriment nettement leur objet et leur fonction. Les figures sont douées d'une certaine existence individuelle. La couleur est gaie et transparente, comme dans le tableau de la Badia. Il ne faut pas oublier non plus l'ovale exquis du visage de la Vierge, où une grâce presque raphaëlesque est rehaussée par la noble sévérité des Florentins. (Dans la galerie Corsini à Rome, au revers d'une étude par Filippino représentant *Saint François fondant son tiers-ordre*, nous voyons une tête fort analogue à celle de la Vierge qui nous occupe.) Une comparaison attentive de ce *tondo* avec le reste des ouvrages de Filippino me porte à penser que c'est bien là un chef-d'œuvre; même dans les tableaux de la Badia et de S. Spirito, il ne semble ni si heureux dans la composition, ni si exempt de détails sujets à la critique et accusant les faiblesses de son beau talent.

Bien qu'il soit impossible de fixer exactement la date de ce *tondo*, il est facile de préciser la période de l'activité du maître à laquelle il appartient. De toutes ses œuvres, celle qui a le plus de points communs avec celle-ci est le tableau d'autel de S. Spirito. Laissant de côte les ressemblances d'ordre général, qui sont trop évidentes, je veux seulement noter quelques analogies d'ordre intime. Dans les deux tableaux commmence à paraître la tendance vers l'ornementation baroque qui s'épanouit dans les peintures de la chapelle Strozzi et dans les dernières œuvres du maître. Ainsi, dans notre *tondo*, les nains qui soutiennent le chapiteau de l'arcade ressemblent aux divinités marines qui entourent le trône de la Vierge à S. Spirito. La décoration du pilier est la même dans les deux œuvres. La main gauche de la Vierge, dans la seconde, est identique à celle de sainte Marguerite dans la première et la main droite de la même sainte repond exactetement à celle de sainte Catherine à S. Spirito. En outre, l'une et l'autre peinture nous offrent pour la première fois, dans l'œuvre de Filippino, un paysage de fond où dominent les architectures pittoresques de style septentrional.

Cavalcaselle inclinait à croire que Filippino peignit le tableau d'autel de S. Spirito avant de commencer les fresques de

la Minerva à Rome, c'est-à-dire immédiatement après avoir achevé le tableau de la Badia; à l'appui de cette opinion, il signale la fresque représentant *Saint Thomas devant le crucifix*[1]. Mais je trouve que les différences de style entre les tableaux de la Badia et de S. Spirito sont trop grandes pour admettre que ce dernier ait été commencé, comme l'exigerait l'hypothèse de Cavalcaselle, immédiatement après l'achèvement de l'autre. D'ailleurs, on peut se demander si l'intervalle entre l'achèvement de ce tableau et le commencement des fresques de la Minerva a pu suffire pour l'exécution de deux chefs-d'œuvre de grandes dimensions comme le tableau de S. Spirito et le *tondo* de Mme Warren. Ces deux peintures sont beaucoup trop semblables pour qu'on puisse croire que l'une a été peinte *avant*, et l'autre *après* les fresques romaines. De plus, les deux panneaux présentent des caractères qui ne se trouvent pas dans les fresques ni, *a fortiori*, dans les œuvres antérieures. Ainsi les piliers y sont ornés de panoplies, détail qui revient continuellement dans les peintures de la chapelle Strozzi et les autres œuvres de Filippino vieillissant, tandis que, même à la Minerva, la décoration est encore toute végétale ou *grotesque*. J'ai dit que le fond à architecture septentrionale y paraît pour la première fois; mais le même fond se retrouve dans les œuvres postérieures, non seulement dans la chapelle Strozzi, mais dans des peintures évidemment très tardives comme la *Visitation* de Copenhague ou la *Madone* de Berlin (n° 101). Enfin, la sainte Marguerite du *tondo* Warren annonce déjà le type délicat et quelque peu maladif de la femme que l'on voit dans une des fresques Strozzi, datée de 1502, la *Résurrection de Drusiane*.

Il résulte de ce qui précède que les deux tableaux ont été exécutés après l'achèvement des fresques de la Minerva et immédiatement après ce travail, avant que le maître ne se soit mis sérieusement à l'œuvre dans la chapelle Strozzi. En 1496, quand Filippino termina l'*Épiphanie* aujourd'hui aux Uffizi (n° 1257), il

1. *Storia della Pittura italiana*, t. VII, p. 26.

est évident qu'une peinture comme le *tondo* Warren devait déjà appartenir à son passé; d'autre part, à cause de sa liberté plus grande, les anticipations de types postérieurs qui s'y rencontrent, cet ouvrage me semble avoir été peint après le tableau de S. Spirito et non avant. Si ces observations sont justifiées, les deux magnifiques panneaux qui nous ont arrêtés doivent avoir été peints aux environs de 1493 et de 1494.

La présence, dans le *tondo* Warren, de sainte Marguerite, figure rarement représentée dans l'art florentin, autorise à supposer qu'il a été peint sinon pour le couvent même de Prato placé sous le vocable de cette sainte — on se rappelle que la mère de Filippino, Lucrezia Buti, y était religieuse — du moins pour quelque famille ou quelque personnage de Prato qui partageait, avec les nonnes de ce lieu, la dévotion à sainte Marguerite.

B. Berenson[1].

1. Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.

LA REPRÉSENTATION DU GALOP

DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

(Troisième article[1].)

VII

Le motif du *galop volant* est si fréquent dans l'art mycénien et si conforme, par la fougue qu'il exprime, au caractère le plus original de cet art, qu'on est amené naturellement à en rechercher des exemples dans les pays où la civilisation mycénienne s'est propagée. Inversement, là où on découvre des exemples de ce motif, on est tenté d'établir un lien entre l'art dont ils relèvent et celui des orfèvres mycéniens. Cette tentation est très légitime. Il ne s'agit pas, en effet, d'un type banal, suggéré par l'observation, qui pourrait avoir pris naissance, indépendamment, dans plusieurs milieux sans relations commerciales ou ethnographiques. Le *galop volant*, comme nous l'avons vu, n'est pas conforme à la réalité, telle que la photographie instantanée nous l'a fait connaître ; ce n'est pas davantage un *schéma* fondé sur les apparences, un rendu spontané du mouvement rapide des quadrupèdes, sans quoi l'on ne comprendrait pas qu'il fût resté ignoré de tous les grands artistes observateurs tant de l'antiquité grecque que du Moyen-Age et de la Renaissance en Europe. C'est éminemment un type conventionnel, un hiéroglyphe de la vitesse extrême, et s'il n'est pas impossible, *a priori*, que deux arts sans relations entre eux aient créé, dans la suite des temps, ce même

1. Voir la *Revue* de mars-avril, mai-juin 1900.

hiéroglyphe, on avouera tout au moins qu'une telle hypothèse n'est pas de celles qu'on accepte sans résistance. Le progrès de cette étude prouvera que l'hypothèse contraire, celle du « monogénisme » du *galop volant*, peut s'appuyer d'indices qui ne sont pas à dédaigner et qui viennent fortifier la vraisemblance interne dont elle peut s'autoriser au premier abord.

On admet généralement aujourd'hui que l'art ionien de la côte asiatique a hérité de l'art mycénien, comme l'épopée ionienne hérita des chants mycéniens, contemporains de la guerre de Troie. Ce n'est donc pas sans surprise qu'on constate, dans l'art ionien archaïque (vases, sarcophages de Clazomène, bas-reliefs, gemmes), l'absence complète non seulement du *galop volant*, mais de cette violence de mouvements et d'attitudes dont le *galop volant* n'est qu'un cas particulier. Le *schéma* du cabré allongé et — plus rarement — celui du cabré fléchi dominent à titre exclusif; les jambes antérieures des quadrupèdes au galop sont toujours fléchies et ne présentent pas cette horizontalité qui s'associe souvent, dans l'art mycénien, au soulèvement impétueux des membres postérieurs (cf. fig. 48-53).

Il y a pourtant une petite série d'œuvres d'art qui font exception et méritent, par ce motif, de nous arrêter quelques instants. Ce sont des intailles, généralement des scarabéoïdes en calcédoine (sapphirine), parfois des cylindres, que M. Furtwaengler a récemment classées sous la rubrique de gréco-persanes, parce qu'il pense qu'elles ont été gravées entre 450 et 350 avant J.-C. par des Grecs au service des rois ou des dignitaires achéménides[1]. On y voit représentés, en effet, des personnages en costume asiatique à la chasse, dans un style précis et un peu sec, qui n'est pas celui des chefs-d'œuvre de la glyptique grecque, mais qui est assurément fort supérieur à celui des gravures orientales (fig. 63, 67). Bien qu'aucun des spécimens publiés n'offre, que je sache,

1. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, t. III, p. 116 et t. I, pl. XI, XII. Je ne tiens compte que des pierres de travail soigné, que M. Furtwaengler croit antérieures à l'an 400 ; parmi les autres, il y a de mauvaises gravures sans aucun style.

un exemple certain de *galop volant*, il en est plusieurs qui suggèrent l'idée de ce motif par l'horizontalité des membres antérieurs et postérieurs des animaux. Un cervidé au grand galop sur les pinces (fig. 64) fait songer à l'antilope d'une peinture

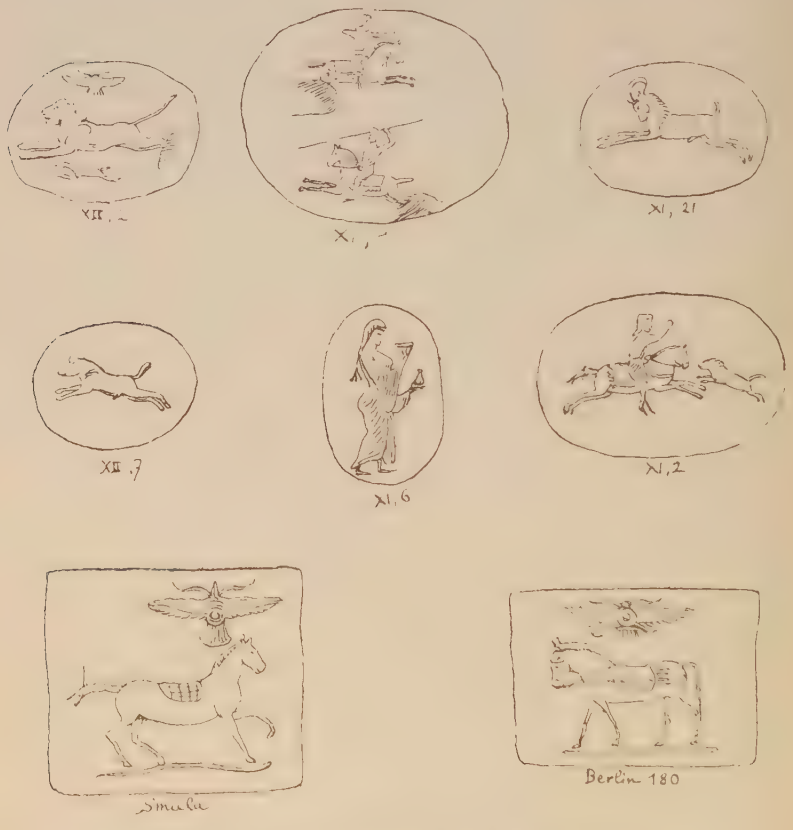


Fig. 62-69. — Pierres gravées dites gréco-persanes.

égyptienne (fig. 10), où nous avons déjà cru reconnaître une influence mycénienne. Bien plus, sur trois des gemmes en question, on voit des femmes aux seins proéminents, aux saillies postérieures très accusées (fig. 66), qui ont justement frappé M. Furtwaengler par leur caractère moins hellénique que mycé-

nien[1]. Si l'attention du savant allemand avait été appelée en même temps sur le *mycénisme* du galop, il aurait sans doute attribué, à ces survivances concordantes, l'importance que nous ne saurions leur refuser. Or, il est difficile d'imaginer qu'un Grec du v[e] siècle, travaillant pour des satrapes perses, ait pris modèle sur des œuvres mycéniennes qu'il ne pouvait guère connaître et dont l'art grec d'alors ne paraît jamais s'être inspiré[2]. A quelle fabrique, à quelle région du monde grec faut-il donc attribuer ces gemmes? On pense d'abord à une ville grecque d'Égypte, comme Naucratis, qui aurait pu prendre la succession de l'art mycénien importé dans le Delta. A l'appui de cette manière de voir, on pourrait alléguer la présence, dans le champ de plusieurs de ces gemmes, du disque solaire égyptien; mais le fait qu'on n'a découvert aucune de ces gemmes en Égypte doit nous mettre en garde contre une conclusion précipitée. L'hypothèse d'une fabrique grecque sur la côte syrienne pourrait aussi se soutenir, car un cylindre, découvert à Kertch en 1881, que M. Furtwaengler classe dans la même catégorie, offre l'image d'une divinité debout sur un lion, type qui n'a cessé d'être reproduit, en Syrie, jusqu'à la fin de l'antiquité[3]. Mais nous croyons que les arguments les plus forts militent en faveur d'une origine pontique, c'est-à-dire d'une fabrique gréco-ionienne située sur les bords de la mer Noire[4]. En effet, d'abord, plusieurs gemmes de cette classe proviennent des rives du Pont-Euxin; en second lieu, l'une d'elles (au Louvre) montre un roi combattant un griffon, absolument comme sur le vase de la chasse de Cyrus découvert à Panticapée[5]; enfin, M. Furtwaengler a signalé lui-même l'ana-

1. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, t. III, p. 123.

2. L'art officiel des Achéménides, branche de l'art ionien détachée à la fin du vi[e] siècle, n'offre aucun caractère mycénien.

3. *Compte-rendu pour* 1882, pl. V, 3; Furtwaengler, t. III, p. 120. — Le cylindre avec inscription phénicienne (*ibid.*, p. 12) me semble d'un style tout différent.

4. On sait que cette région entretenait des relations commerciales suivies avec la Perse et que les nobles scythes se croyaient apparentés aux Perses. Cf. Furtwaengler, *op. laud.*, t. III, p. 116.

5. *Compte-rendu pour* 1866, pl. 4; Furtwaengler, *op. l.*, t. III, p. 123.

logie du travail de ces gemmes avec les deux célèbres bouquetins de style gréco-perse qui, exhumés à Amisos ou en Arménie, se trouvent aujourd'hui, l'un au Musée de Berlin et l'autre au Louvre[1]. J'ajoute qu'un cylindre de Berlin, publié par M. Furtwaengler, représente un cheval sellé au-dessus duquel paraît le disque ailé égyptien[2]; or, M. le comte Bobrinsky a récemment découvert une gemme toute semblable à Smiéla en Ukraine[3] et le disque ailé se voit de même, sur un beau cylindre de Kertch, au-dessus d'une scène de combat entre un roi perse et un hoplite grec, évidemment de travail hellénique local[4]. Resterait à savoir comment et pourquoi les traditions mycéniennes se seraient conservées dans une ville gréco-pontique en relations particulièrement actives avec la Perse. Assurément, nous ne sommes pas en état d'en dire les raisons; mais combien est-il de faits que la science constate sans avoir encore le moyen de les expliquer? Parmi ces faits il y a la présence, dans le Bosphore commérien au v^e^ siècle, de motifs mycéniens presque inaltérés. On ne peut invoquer ici la colonisation milésienne, puisque ces motifs, précisément, font défaut en pays ionien. Déjà Stephani signalait la quasi-identité de construction de la grande tombe de Koul-Oba près de Kertch avec les tombes à coupole mycéniennes, antérieures d'au moins huit siècles à celle-là[5]. C'est dans des tombes d'Olbie et de Kertch (Glinitschó) qu'ont été découverts ces masques funéraires en or[6] qu'on n'a pas manqué, dès les premières trouvailles de Schliemann, de comparer aux masques mycéniens[7]. Enfin, le fait que les traces de la civilisation proto-mycénienne et égéenne se constatent de plus en plus aux alentours de la mer Noire, en Serbie, en Roumanie (Cucuteni), en Ukraine, doit nous

1. *Archäol. Anzeiger*, 1893, p. 113 et *Coll. Tyskiewicz*, pl. III.
2. Furtwaengler, *Beschr. der geschnittenen Steine im Antiquarium*, p. 19, n° 180.
3. Bobrinsky, *Kourganes de Smiéla* (en russe), t. I, p. 77.
4. *Antiq. du Bosphore*, pl. XVI, 3; Furtwaengler, t. III, p. 121.
5. *Antiquités du Bosphore*, t. I, p. XXXIX.
6. *Antiq. du Bosphore*, pl. I et p. 40-41 de mon édition.
7. Cf. Helbig, *Das homer. Epos*, 2^e^ éd., p. 58.

disposer à admettre que ces pays, déjà en relations avec le monde égéen, ont pu recevoir, sur certains points, le dépôt de la plus ancienne industrie d'art hellénique, longtemps avant la colonisation milésienne du VIIIe siècle. On peut encore rappeler, à ce propos, que M. Montelius a très justement expliqué l'analogie des spirales mycéniennes avec celles de l'âge du bronze scandinave en admettant que, par suite du commerce de l'ambre (si fréquent à Mycènes), des œuvres d'art mycéniennes ont été échangées contre les produits du nord de l'Europe antérieurement à l'an 1000 avant J.-C.[1]. Si ce commerce a existé, son point d'attache devait être un port de la mer Noire; ce port n'était-il pas tout désigné pour conserver, à l'abri de l'invasien ionienne, la tradition des modèles mycéniens? De plus en plus, il nous semble que la Russie européenne et asiatique, l'Allemagne du Nord et le monde scandinave doivent être considérés comme l'*hinterland* de la « Mycénie » et que bien des phénomènes étranges, dont l'archéologie ne peut encore rendre compte, s'expliqueront quand on aura pu suivre, dans ces immenses contrées, l'élaboration lente des industries locales qu'ont inspirées les orfèvres mycéniens. Ainsi, à l'aspect de certaines gemmes dites gréco-persanes par M. Furtwaengler, on pense naturellement aux coupes d'argent sassanides, postérieures de sept siècles et pourtant d'un

1. Montelius-Reinach, *Temps préhistoriques en Suède*, p. 62 : « La décoration vraiment artistique des bronzes scandinaves du premier âge du bronze, avec les élégantes spirales qui les caractérisent, semble attester une influence dont il faut chercher l'origine vers le sud-est. Dans les tombes si merveilleusement riches de Mycènes, Schliemann a exhumé toute une collection d'antiquités décorées dans le même style. On le constate également en Hongrie, en Autriche, en Bohême, dans le nord-est de l'Allemagne, le Danemark, la Suède et la Norvège, alors que le reste de l'Europe n'en présente pas d'exemples à la même époque. Il est donc clair que cette décoration nous est venue par la route de l'Elbe, qui mettait le sud-est de l'Europe en communication avec le nord. La présence, dans les tombes de Mycènes qui renfermaient les objets ornés en spirales, de plusieurs centaines de perles d'ambre, atteste de la manière la plus formelle que la route du nord était déjà fréquentée à cette époque; il est probable qu'elle était même ouverte depuis très longtemps. L'analyse chimique a prouvé que l'ambre recueilli à Mycènes était bien originaire de la Baltique Les tombes où on l'a recueilli datent des environs de l'an 1500 avant J.-C. ». Cf. un mémoire encore plus explicite de M. Montelius dans l'*Archiv für Anthropologie*, t. XXI, p. 26 et suiv.

style analogue. C'est bien en vain que l'on chercherait, dans le monde hellénique, les chaînons intermédiaires entre ces séries d'œuvres ; mais si l'on ne veut pas admettre le miracle de tout un groupe d'analogies fortuites, on est bien obligé de se tourner vers le monde barbare pour y découvrir — ou du moins pour y deviner — le lien historique et logique qui nous échappe. Mycènes, la Hongrie, la Scandinavie, la Sibérie, les bords de la mer Noire présentent des affinités qui ne peuvent être dues au hasard et sur lesquelles le xx^{e} siècle fera la lumière. L'archéologie, à son tour, saura construire un *transsibérien*.

VIII

Les légendes grecques, notamment celle des Argonautes, mettent déjà le monde mycénien en relations avec les rives du Phase, c'est-à-dire la Transcaucasie actuelle. Les nécropoles de cette région ont été explorées de notre temps et ont fourni une énorme quantité de matériaux d'époques très diverses qui sont loin d'avoir encore été classés. Tout le monde, cependant, paraît aujourd'hui d'accord sur un point essentiel : le Caucase n'est pas, comme on l'avait cru longtemps, le point de départ et le foyer d'une civilisation qui aurait rayonné sur l'Europe, mais bien plutôt une sorte de golfe où des vagues européennes d'une part, asiatiques de l'autre, sont venues expirer en superposant leurs apports. Parmi ces vagues d'influence, celles du monde mycénien semblent très reconnaissables, bien que l'on n'ait pas encore mis la main sur les monuments du plus ancien style. M. J. de Baye a récemment acquis en Khakhétie (Transcaucasie) une magnifique épée ornée de spirales et de bouquetins gravés dont les affinités mycéniennes sont évidentes [1]. Deux épées du même genre, trouvées à Samthavro, appartiennent au Musée de Tiflis. Mais pour m'enfermer dans la question qui fait le sujet de ces articles, je me borne à signaler ici deux bronzes, découverts l'un et l'autre

1. *Bull. de la Soc. des Antiquaires*, 1898, p. 153.

dans la nécropole de Koban, où l'influence du type mycénien du *galop volant* me semble particulièrement sensible. Le premier (fig. 70)[1] est l'ornement d'un pommeau de poignard; on remarquera surtout le mouvement des membres antérieurs du cheval, dont on ne trouverait pas, que je sache, l'équivalent dans l'art classique, mais qui est fréquent à Mycènes dans les figures d'animaux au galop. Le second (fig. 71) est une plaque de ceinture rectangulaire à fond uni, garnie d'une incrustation de fer représentant, avec une grossièreté extrême, des chevaux galopant[2]. La levée du membre antérieur est la même que dans la figure précédente; en outre, les jambes postérieures sont vivement soulevées, ce qui ne laisse aucun doute sur l'intention du naïf artiste de représenter le *galop volant*. Il est possible que ces objets remontent au VI^e^ siècle avant J.-C.; peut-être sont-ils plus anciens encore. Mais, en tous les cas, il est certain que ce sont des œuvres dégénérées, dont l'intérêt réside surtout dans la tradition graphique qu'elles laissent entrevoir. Cette tradition est celle que nous avons constatée à Mycènes et dont nous allons voir des exemples plus probants, quoique d'une époque bien postérieure, dans la Perse sassanide.

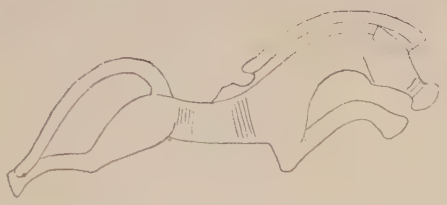


Fig. 70. — Bronze de Koban.

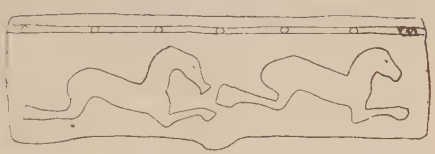


Fig. 71. — Bronze incrusté de fer. Koban.

IX

Si l'influence de l'industrie mycénienne peut se poursuivre au nord et à l'est de la mer Noire, il est, *a priori*, vraisemblable

1. Chantre, *Rech. dans le Caucase*, pl. VI *bis*, 2.
2. *Ibid.*, pl. XI *bis*, 1.

qu'elle s'est propagée, par la Transcaucasie, vers le nord de la Perse et la rive méridionale de la mer Caspienne. Nous ne possédons guère de monuments archaïques de cette région ; toutefois, le petit nombre de ceux que nous connaissons suggèrent des comparaisons instructives avec ceux de la Grèce mycénienne.

Des environs de Recht, à l'angle sud-ouest de la Caspienne, provient une très archaïque figure de femme nue, en fonte pleine, qui a fait partie de la collection Tyskiewicz et dont le Musée de Saint-Germain possède un moulage [1]. M. Froehner l'a qualifiée d'« Ischtar » et l'a considérée comme une œuvre de l'ancien art chaldéen ; mais je ne sache pas que la Chaldée ait rien fourni de pareil et je ne puis croire que cette déesse nue ait rien de commun avec Ischtar. En revanche, il y a de l'analogie entre cette statuette et la figure de femme nue qui paraît sur un cylindre en hématite du Cabinet des Médailles [2], objet que Lenormant et M. Perrot n'ont pas hésité à croire babylonien, mais qui ne me semble pas babylonien du tout, comme je l'ai déjà dit en 1895 [3]. Avec sa taille très mince, ses hanches saillantes, son triangle sexuel énorme, la figurine de Recht se rattache bien moins à l'art chaldéen qu'à celui des vieux marbriers de l'Archipel [4]. Il serait cependant prématuré de la revendiquer pour l'art mycénien ; tout ce qu'on peut dire, en l'absence de points de comparaison précis, c'est que nous avons là le produit d'une école encore inconnue, dont les affinités chaldéennes ne sont nullement apparentes, alors qu'elle laisse entrevoir une parenté lointaine avec la période récente de l'art égéen.

Les autres œuvres dont nous devons dire un mot ont été découvertes, en 1841, dans un tumulus près d'Asterabad, au nord-est de la Caspienne. Elles ont disparu et ne sont plus connues que par de médiocres gravures [5]. On a lieu de s'étonner qu'on

1. Froehner, *Collection Tyskiewicz* (catalogue de vente), pl. VII, n° 219.
2. Perrot et Chipiez, t. VII, p. 751, fig. 346.
3. *Chron. d'Orient*, t. II, p. 578.
4. Cf. *Chron. d'Orient*, t. II, p. 575.
5. *Archaeologia*, vol. XXX (1844), pl. XVI et p. 248.

n'en ait pas encore, que je sache, signalé l'importance au point de vue de la diffusion du style mycénien. Nous reproduisons ici la partie supérieure de la planche d'ensemble publiée dans l'*Archaeologia* ; la partie inférieure comprend des objets en bronze, entre autres une hache et un poignard qui ont déjà été réédités dans *L'Anthropologie*[1]. La forme de ces objets suffit à prouver que la trouvaille n'est pas indo-sassanide, comme le

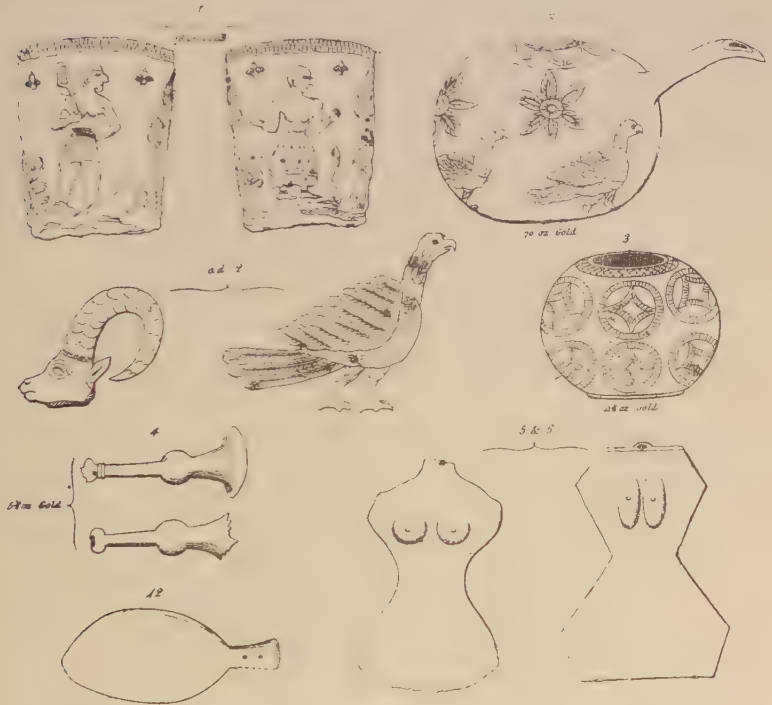


Fig. 72-82. — Trouvaille d'Asterabad (Perse).

singulier vase n° 2 pourrait le faire croire, mais que tous ces objets appartiennent à la fin de l'âge du bronze[2], c'est-à-dire au milieu du deuxième millénaire avant J.-C. Le plus important est le vase en or dont les deux faces sont reproduites en haut à

1. S. Reinach, *L'Anthropologie*, 1892, p. 454 ; cf. Montelius, *Arch. für Anthrop.*, t. XXI, p. 14.
2. Le type de la hache (en bronze ou en cuivre) est d'époque tardive.

gauche ; la déesse qui y figure porte un costume indubitablement mycénien, qui se rencontre sur un grand nombre de pierres gravées et d'autres monuments de ce style [1], alors qu'on ne le trouve pas ailleurs, sinon en Inde et peut-être dans la Scythie transcaspienne [2]. Les deux statuettes acéphales en bas à droite, évidemment très *arrangées* par le graveur, rappellent aussi les idoles de Troie et de l'Archipel. A l'époque où Roach Smith publiait ces singulières trouvailles, on ne connaissait rien de Mycènes, à l'exception de la Porte des Lions ; la bonne foi de cet archéologue et celle de son informateur ne pouvant être mises en doute, on est en droit d'affirmer que l'art mycénien, longtemps avant la fin de la civilisation qu'il caractérise, avait suscité des imitations sur la frontière de la Perse actuelle et du Turkestan [3].

X

Ni l'art de la Perse achéménide, ni celui de la Perse arsacide ne nous fournissent d'exemples du *galop volant*. En revanche, la

1. Cf. *Revue archéol.*, 1900, pl. VIII ; Perrot-Chipiez, t. VII, p. 754, 814, 815, 817, etc.

2. Milchhoefer, *Die Anfänge de Kunst*, p. 102. La fig. 39 *b* de ce livre reproduit une figure analogue d'un vase d'argent découvert dans le gouvernement de Perm (sassanide). M. Milchhoefer n'a pas connu la trouvaille d'Asterabad.

3. L'article de Ch. Roach Smith dans l'*Archaeologia* résume les informations fournies par le baron Clément-Auguste de Bode. Les objets trouvés dans le tumulus près d'Asterabad ont été envoyés au printemps de 1841 par le Begler-beg au shah de Perse ; Bode put les étudier lors de leur arrivée (à Téhéran ?), puis il se rendit sur le lieu de la découverte, à 12 milles au nord-est d'Asterabad (lieu dit *Tureng-tepeh*). On lui raconta qu'une grande partie du trésor avait été détourné et fondu par le gouverneur. — Voici les quelques renseignements utiles donnés par Bode sur les figures publiées dans l'*Archaeologia* : N° 1, gobelet en or pesant 36 onces, en or très mince, travaillé au repoussé ; outre les deux figures humaines, Bode y distingue deux lions, deux cyprès, et quatre abeilles (?). — N° 2, lampe (?) en or, pesant 70 onces, avec les figures d'un bouquetin et de deux vautours du Caucase. — N° 3, pot en or, avec ornements incisés, pesant 11 onces et demie. — N° 4, deux trompettes (?) en or, du poids de 5 onces et demie. — N° 5, statuette de femme en pierre rouge. — N° 6, statuette de femme en pierre jaune (marbre de Maragha, dans l'Aderbeidjan ?). — Bode observe que la trouvaille ne comprenait aucun objet en fer et il semble croire que les armes de métal étaient en cuivre pur (*brass*). Il y avait encore deux vases en terre jaune, comme le n° 6.

Perse sassanide (depuis 226 ap. J.-C.) nous en présente un grand nombre, dont l'un, récemment découvert, peut être presque exactement daté. Il s'agit du beau camée acquis par la Bibliothèque nationale en mai 1893 et publié par M. Babelon dans le tome Ier des *Monuments Piot* (pl. XII). Sur ce sardonyx à trois couches est représentée une scène historique, qui se place en 260 après J.-C., la prise de l'empereur Valérien par le roi de Perse Sapor. Les deux combattants arrivent l'un sur l'autre au galop le plus rapide de leurs coursiers; on a d'autant plus le droit d'y reconnaître le *galop volant* que la ligne de terre est nettement marquée en dessous. Les deux chevaux ont les jambes de derrière presque horizontales; celui de Sapor relève les jambes de devant, dans une attitude que nous avons déjà souvent signalée (fig. 83). M. Babelon a justement remarqué les « formes ramassées, trapues, arrondies données aux chevaux », « leurs jambes, allongées en ligne presque droite, en avant et en arrière, pour indiquer la rapidité de leur course. » Au moment où M. Babelon rédigeait son article (1894), l'attention n'avait pas encore été appelée sur la rareté du *galop volant* dans l'art antique, — sans quoi l'auteur n'aurait pas manqué d'insister sur le caractère vraiment extraordinaire de ce camée où les chevaux reproduisent, à plus de dix siècles de distance, un motif mycénien ignoré de l'art antique intermédiaire. Mais ce caractère établit un lien de plus entre le camée de Sapor et la belle série des coupes sassanides en argent, découvertes pour la plupart dans la province de Perm, qui fournissent plusieurs exemples du *galop volant* avec les mêmes particularités dans le dessin des chevaux (croupes très rondes, jambes courtes, grosses encolures). Évidemment, nous sommes en présence non seulement d'une même école d'art, mais d'une

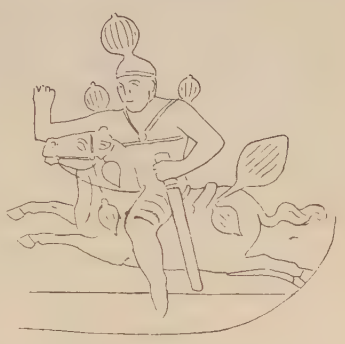


Fig. 83. — Le roi Sapor, sur un camée sassanide.

même race de chevaux, très différente de celles de la Grèce et de l'Italie. Nous reproduisons ici deux figures de rois sassanides au galop, l'une d'après une coupe de la collection Stroganoff (fig. 84)[1], l'autre d'après une coupe de l'Ermitage (fig. 85)[2].

A ces œuvres se rattachent étroitement les scènes de chasse et de guerre sculptées sur les rochers de Nakch-i-Roustam et de Tak-i-Bostan en Perse. Bien que postérieurs au camée de Sapor, ces monuments sont tout à fait du même style ; les chevaux, les

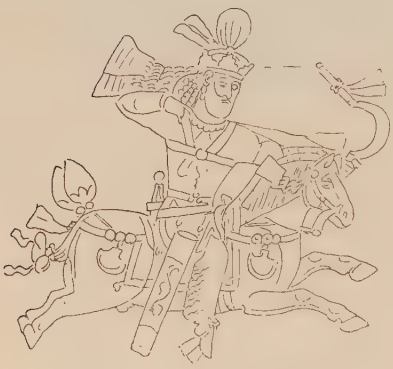


Fig. 84. — Coupe sassanide de la collection Stroganoff.

Fig. 85. — Coupe sassanide de l'Ermitage impérial.

sangliers, les cerfs, etc., planent dans l'air ou galopent sur l'extrémité des pinces en relevant les membres antérieurs. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les croquis ci-joints, exécutés d'après les belles gravures du *Voyage en Perse* de Coste et Flandin (pl. 10, 12, 176, 184)[3]. Malgré l'incorrection et la vulgarité du dessin, il y a dans ces reliefs une exubérance de vie, une ivresse sauvage de mouvement qui sort tout à fait des habitudes de l'art oriental et ferait songer à Mycènes alors même que le détail, sur lequel nous insistons, ne viendrait pas

1. Tolstoï, Kondakoff, Reinach, *Antiq. de la Russie mérid.*, p. 425.
2. *Ibid.*, p. 416.
3. Voir aussi les phototypies de ces bas-reliefs publiés par M. de Morgan, *Mission scientifique en Perse, Archéologie*, pl. XXXVII, XXXVIII.

préciser la ressemblance (fig. 86-91). On fera bien, d'autre part, de se reporter aux fig. 62-69, qui reproduisent les gemmes dites

Fig. 86. — Bas-relief de Nakch-i-Roustam.

gréco-persanes, pour se convaincre que nous avons bien ici les différentes étapes d'une même tradition.

Cette tradition est-elle gréco-romaine? Il est presque inutile de répéter qu'elle ne peut l'être, parce que ni l'art grec ni l'art romain n'offrent jamais d'attitudes analogues. Elle ne peut da-

Fig. 87. — Bas-relief de Nakch-i-Roustam.

vantage, et par la même raison, être assyrienne ou phénicienne. Dire qu'elle est mycénienne est sans doute vrai, mais implique un *salto mortale* auquel l'archéologie ne se résoudra pas sans frémir. Nous pensons pouvoir indiquer plus loin quelques anneaux de la chaîne, qui semble remonter naturellement vers la

région de l'Asie centrale, de la Transcaspie, d'où la puissance des Sassanides est originaire. Mais avant de pénétrer, au *galop volant*, dans cette vaste région scythique, nous devons dire

Fig. 88. — Bas-relief de Tak-i-Bostan.

quelques mots de la persistance de ce motif dans l'art de la Perse après la conquête musulmane. M. Blochet a publié, en 1899[1], une figure de la bête fabuleuse appelée Borak, monture de Ma-

Fig. 89.
Bas-relief de Nakch-i-Roustam.

Fig. 90 et 91.
Bas-reliefs de Tak-i-Bostan.

homet, d'après un manuscrit du XIII^e^ siècle orné de miniatures persanes. Le Borak est au *galop volant*, très nettement accusé (fig. 92). Je trouve encore un cheval au *galop volant* dans une enluminure d'un manuscrit de Hafiz, daté de 1549; elle est reproduite en tête du rare volume dont je dois la connaissance à l'amabilité de M. R. Fry, *Rubaiyat of Omar Khayyám and the*

1. *Revue de l'Histoire des Religions*, 1899, p. 208.

Salaman and Absal of Jami, rendered into english verse (Londres, Quaritch, 1879). La composition représente le jeu de *polo*, qui a passé de Perse en Inde, de là en Angleterre... et à la pelouse de Bagatelle. Dans un magnifique manuscrit persan, daté de 1550, qui appartient à M. Edmond de Rothschild, il y a de nombreux chevaux galopant sur les pinces[1], et deux qui courent au-dessus du sol, les sabots postérieurs retournés. Une personne mieux in-

Fig. 92. — Mahomet sur Borak, d'après un manuscrit persan.

formée que moi de la peinture persane pourrait sans doute alléguer d'autres monuments; ceux que j'ai cités suffisent à prouver que la tradition de l'art sassanide ne s'éteignit pas en Perse, malgré l'influence croissante des modèles indous. Il me semble inutile de faire intervenir les modèles chinois — où, comme nous le verrons, le *galop volant* est de règle — pour expliquer la persistance de ce motif dans un pays où les rochers sculptés par les artistes sassanides en offrent encore aux yeux d'illustres exemples.

(*A suivre.*) Salomon Reinach.

1. Comme dans la miniature reproduite par Gayet, *Art persan*, p. 285.

BAS-RELIEF AFRICAIN

REPRÉSENTANT LA DÉESSE EPONA

Après les deux mémoires que M. Reinach a consacrés dans cette Revue à *Epona*[1], le monument reproduit ci-contre[2] n'exige

Fig. 1. — Epona de Saint-Leu.

pas un long commentaire. Il n'offre quelque intérêt que parce

1. Année 1895, I, p. 163 et 309; année 1898, II, p. 186. Voir aussi 1899, II, p. 62.

2. Il a été publié dans le *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran* (dernier fascicule de 1899), par le regretté commandant Demaeght, qui n'en a pas reconnu la véritable signification.

qu'il est la première représentation d'Épone trouvée en Afrique. Ce bas-relief en pierre[1], d'un fort mauvais travail, a été découvert, il y a deux ans, par M. Simon, dans des fouilles faites à Saint-Leu (*Portus Magnus*), sur la côte de la Maurétanie Césarienne. La déesse est assise ; elle tient, d'une main, un objet allongé, qui est sans doute une corne d'abondance, de l'autre main, une patère; elle est flanquée d'un cheval (à sa gauche) et, autant qu'il semble, d'un mulet (à sa droite)[2]. De chaque côté de sa tête s'étale une grosse fleur : ce détail fait penser aux roses fraîches qui décoraient l'image d'Épone, dans l'écurie où entra le héros d'Apulée, après sa métamorphose en âne[3]. Par derrière la déesse, est sculpté un panneau à moulures, représenté de biais. Il est probable qu'on a voulu figurer ainsi la porte entr'ouverte de l'écurie. M. Reinach me fait observer à ce sujet que, sur un bas-relief trouvé dans l'Allier, Épone tient une grosse clef, sans doute la clef de l'écurie[4].

Le culte de cette divinité celtique ne paraît pas avoir été fort répandu en Afrique. Peut-être le monument de Saint-Leu émane-t-il d'individus étrangers à cette contrée. Plusieurs inscriptions semblent indiquer qu'il y avait des détachements de cavalerie à *Portus Magnus,* sous le Haut-Empire[5]. Il est possible qu'une partie des soldats enrôlés dans ces troupes aient été originaires des bords du Rhin ou de l'est de la France, régions où Épone était particulièrement adorée. De même, à Rome, nous voyons des cavaliers de la garde impériale, venus pour la plupart des pays rhénans, offrir leurs hommages à Épone, dans leur caserne du Latran.

S. Gsell.

1. Haut. 0m,52, larg. 0m,38.
2. Pour ce type d'Épone assise et accompagnée d'animaux, voir *Revue archéologique*, 1895, I, p. 309 et suiv.
3. *Métamorphoses*, III, 27.
4. *Revue archéologique*, 1898, II, p. 188, n° 2 *a* et pl. XI.
5. Demaeght, *Catalogue du Musée d'Oran*, nos 71, 72, 509, — où il faut lire *e(ques) a(lae) m(iliariae)* —, 510.

TOPOLOGIE ET TOPONYMIE ANTIQUES

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

(*Second article*[1].)

οἱ δ' ὁμηρικώτεροι τοῖς ἔπεσιν
ἀκολουθοῦντες (Strab., VIII, 339).

De nos études antérieures, il semble résulter que poèmes odysséens et navigations phéniciennes se commentent et s'expliquent réciproquement. Pour comprendre la toponymie et la topologie de l'*Odyssée*, il faut supposer qu'une thalassocratie phénicienne a été l'initiatrice des marines helléniques. L'onomastique *odysséenne*, surtout dans l'Ὀδύσσεια proprement dite, nous conduit toujours à des doublets gréco-sémitiques de la forme νῆσος Καλυψοῦς = Ἰσπανία, ou Ἄτλας = Ἀϐιλα, ou encore νῆσος Κίρκης = Αἰ-αίη. Toutes les légendes de l'Ὀδυσσέως Πλάνη s'expliquent par des doublets de cette sorte. Je demande un crédit provisoire pour cette affirmation que je m'attacherai à démontrer dans une série d'articles subséquents... La topologie odysséenne, d'autre part, nous conduit à de pareils phénomènes gréco-sémitiques. L'histoire de Mégare ou la légende de Pylos sont des exemples typiques que nous avons étudiés déjà. Il faut, pour expliquer cette légende et cette histoire, que les Phéniciens aient exploité les côtes grecques, découvert au fond du

1. Voir la *Revue* de mai-juin et juillet-octobre 1900.

golfe Saronique, près de l'île de la Paix, Σάλαμις, le mouillage de la Halte, Μινώα, la Ville de la Caverne, Καρία Μέγαρα, et les Sources de Melkart, Ἴνω Μελικέρτου, ou de la Dispute, Σἰθνίδες. Puis, remontant la route de Mégare à Thèbes, il faut qu'ils aient connu la Source de l'Amitié, Ἀλόπη, la Plage de l'Injustice, Κερκύων, et le Mont de l'Holocauste, Κἰθαίρων. Il faut de même qu'ils aient caboté à l'embouchure du *Fleuve des Bœufs*, Ἀλφειός, de la *Rivière de la Purification*, Νέδα, fréquenté l'escale de la *Hauteville*, Σάμος, etc.

Il y a vingt ou trente ans, avant le déchaînement de l'histoire archéologique, toutes ces conséquences eussent été acceptées sans peine : elles sont conformes à ce que nous enseignent Hérodote et Thucydide. Mais aujourd'hui la mode est aux historiens qui, cuirassés d'archéologie, partent en guerre, au nom du patriotisme indo-européen, contre les textes les plus formels et les auteurs les plus critiques — je veux dire Thucydide. M. J. Beloch peut être pris comme le modèle de ces nouveaux croisés. Puisqu'il nous est impossible de continuer notre route sans nous buter aux théories de ces historiens archéologues, examinons-les une bonne fois.

« Thucydide et Hérodote, dit M. J. Beloch, ne méritent aucune créance en ce qui concerne les origines de la civilisation grecque. L'influence primordiale et décisive qu'ils attribuent au commerce phénicien n'a jamais existé. La fréquentation par les Phéniciens de l'Archipel primitif est une légende : on en chercherait vainement une preuve palpable et authentique. » M. J. Beloch a résumé cette opinion dans les premiers chapitres de son *Histoire grecque*. Il l'a imposée à une grande partie du public par la légitime popularité de cette histoire. Mais il l'a défendue plus vivement encore en un article du *Rheiniches Museum* : *Die Phoeniker am Aegaeischen Meer* [1]. Hérodote, dit-il, se trompe, au début de ses Histoires, quand il recule jusqu'aux siècles lointains de la légende argienne la description d'un marché phénicien sur les

1. *Rhein. Mus.*, 1894, p. 111 et suiv.

plages de l'Argolide. La présence des Phéniciens dans l'Égée primitive ne nous est attestée par rien, ni par les poèmes homériques, ni par l'histoire du commerce, ni même par celle de l'alphabet, pas davantage par l'archéologie, la toponymie, la linguistique ou la philologie.

Nous n'avons à retenir ici que la première de ces assertions. Pour la contrôler, nous étudierons les passages des poèmes homériques où apparaît le nom des Phéniciens. Si l'on dresse le tableau de ces passages, dit M. Beloch, on a :

Σιδόνιοι Z 290 ; Ψ 743 ; δ 84, 618 ; ο 118.
Φοίνικες Ψ 744 ; ν 272 ; ξ 288 ; ο 415, 417, 419, 473.
Σίδων et Σιδονίη Z 291 ; ν 285 ; ο 425.
Φοινικίη δ 83 ; ξ 291.

au total dix-sept citations, dont quatre dans l'*Iliade* et treize dans l'*Odyssée*. En réalité, ces dix-sept citations se réduisent à deux passages de l'*Iliade* et à quatre passages de l'*Odyssée*. Les voici :

— Au chant VI de l'*Iliade* (v. 290-292), Hécube descend vers la chambre où, dans les aromates, θάλαμον κηώεντα, sont conservés les peplums brodés, œuvres de femmes sidoniennes qu'Alexandros lui-même, le héros divin, avait ramenées de Sidonie à travers la vaste mer,

ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον.

— Au chant XXIII de l'*Iliade* (v. 740-745), Achille offre, comme prix de la course, lors des funérailles de Patrocle, un cratère d'argent bien travaillé, contenant six mesures et dépassant tout en beauté, puisque c'étaient d'habiles Sidoniens qui l'avaient soigneusement façonné ; des hommes phéniciens l'avaient apporté sur la mer nébuleuse ; ils l'avaient exposé dans les ports, puis donné en cadeau au roi Thoas,

...ἐπεὶ Σίδονες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν,
Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠροειδέα πόντον,
στῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.

— Au chant IV de l'*Odyssée* (v. 83-84 ; v. 618), Ménélas parle de ses voyages à Chypre, en Phénicie, chez les Égyptiens, les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes,

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαλήθεις,
Αἰθίοπας θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβούς,

et il donne à Télémaque un cratère travaillé, tout d'argent fondu, avec des lèvres cloisonnées d'or, qui lui vient du roi des Sidoniens, Phaidimos, son hôte,

δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον · ἀργύρεος δὲ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται,
ἔργον δ' Ἡφαίστοιο · πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως,
Σιδονίων βασιλεύς.

— Au chant XIII de l'*Odyssée* (v. 272-285), Ulysse invente le mensonge d'une navigation, qu'il aurait faite en compagnie des Phéniciens illustres. De Crète, ils devaient le passer à Pylos ou en Élide ; mais la tempête les jeta sur la côte d'Ithaque où ils le débarquèrent ; puis ils retournèrent vers leur Sidonie aux belles maisons,

αὐτίκ' ἐγὼν ἐπὶ νῆα κιὼν Φοίνικας ἀγαυοὺς
ἐλλισάμην καί σφιν μενοεικέα λῃΐδα δῶκα..
οἱ δ' ἐς Σιδονίην εὖ ναιομένην ἀναβάντες
ᾤχοντο.

— Au chant XIV de l'*Odyssée* (v. 288-310), Ulysse invente une autre histoire de naufrage en compagnie de Phéniciens. D'Égypte, ils l'avaient emmené chez eux, puis le ramenaient à travers la mer de Crète ; mais Zeus leur envoya une terrible tempête qui les jeta à la côte des Thesprotes :

δὴ τότε Φοῖνιξ ἦλθεν ἀνὴρ, ἀπατήλια εἰδώς,
τρώκτης, ὃς δὴ πολλὰ κάκ' ἀνθρώποισιν ἐώργει ·
ὃς μ' ἄγε παρπεπιθὼν ἧσι φρέσιν, ὄφρ' ἱκόμεσθα
Φοινίκην, ὅθι τοῦ γε δόμοι καὶ κτήματ' ἔκειτο.

— Enfin, au chant XV de l'*Odyssée* (v. 405 et suiv.), Eumée raconte son enfance dans l'île Syria, son éducation par une *nurse* phénicienne et son enlèvement par des Phéniciens, qui ont séduit sa bonne et sont venus le vendre à la côte d'Ithaque.

I

Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες...
(*Odyss.*, XXIII, 744.)

Ce dernier passage est de beaucoup le plus long, le plus circonstancié et, je crois, le plus important. Tous les autres d'ailleurs s'y rattachent facilement. Nous le prendrons pour centre de notre étude. Les philologues ont cru y remarquer un certain air de modernité. Kirchhoff le rapporterait volontiers au travail de recension et de réfection du VIII^e^ ou même du VII^e^ siècle. Il ne donne, d'ailleurs, aucun bon argument à l'appui de cette opinion. Je crois qu'à l'étude ce passage nous apparaîtra, ou du moins les faits qu'il relate nous apparaîtront comme exactement contemporains de la civilisation, de la vie sociale, des habitudes nautiques et commerciales, bref de toutes les mœurs décrites par les chants de l'Ὀδύσσεια proprement dite. Mais il faut étudier ce passage à la façon « des plus homériques » de Strabon, qui « suivent vers par vers » le récit de l'épopée. Eumée commence son histoire :

Tu connais probablement une île nommée Syria, située au-delà et au-dessus d'Ortygie, du côté où tourne le soleil. Elle n'est pas très peuplée, mais c'est une bonne île : des bœufs, des moutons, beaucoup de vin, beaucoup de grains.

νῆσός τις Συρίη κικλήσκεται, εἴ που ἀκούεις,
Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο,

οὔ τι περιπληθὴς λίην τόσον, ἀλλ' ἀγαθὴ μὲν,
εὔβοτος, εὔμηλος, οἰνοπληθής, πολύπυρος.

Dans cette île Συρίη, les anciens reconnaissaient l'une des Cyclades, Σύρος, l'île actuelle de Syra. Ὀρτυγία, l'*île aux Cailles*, était alors un autre nom de Δῆλος ou de Ῥήνεια. Telle est du moins l'opinion de Strabon et des scholiastes[1], et c'est aussi l'opinion de la plupart des critiques contemporains[2]. Quelques-uns pourtant des uns et des autres ont pensé à l'Ortygie sicilienne, à la petite île côtière qui contenait la fontaine d'Aréthuse et formait, dans la ville de Syracuse, le quartier de l'Ile, Νᾶσος[3]. Mais cette opinion semble peu défendable. L'*Odyssée*, en effet, nous parle de deux îles voisines, l'une Συρίη, l'autre Ὀρτυγία. Sur la côte sicilienne, nous ne trouvons qu'une seule île, qui s'appelle Νᾶσος ou Ὀρτυγία. C'est vainement que l'on a voulu découvrir une différence entre ces deux vocables, de façon à mettre d'une part le quartier d'Ortygie et d'autre part le quartier de Nasos, dont un autre nom serait Συρίη. Cette hypothèse, qu'aucun texte ne légitime, est contradictoire aux textes les plus formels[4]. Ouvrons une carte de la mer Égée : les positions respectives de Syra et de Délos conviennent exactement à la description homérique. Ces deux îles se trouvent par la même latitude (environ 37° 25′) ; mais l'une, Syra, est par 22° 33′ de longitude Est ; l'autre, Délos, est par 22° 57′. Quant à la différence entre les deux noms Συρίη et Σύρος, Eustathe l'expliquait déjà en rappelant que telle autre île, voisine de Chios, s'appelle, suivant les auteurs, Ψυρία ou Ψύρος, dont les modernes ont fait Psyra ou Psara, comme de Syros ils ont fait Syra[5]. Au reste, Κόρινθος et

1. Strab., X, 5, 8 : Eustath., *Comment.*, 1787, 15.
2. Voir Schlegel, *De Geogr. Hom.*, p. 62; Buchholz, *Hom. Real.*, I, p. 256.
3. Görlitz, *Der Himmel und die Himmelserschein.*, p. 10.
4. Thuc., VI, 3 ; Strab., I, 59 ; etc.
5. Eustath., *Comment.*, 1787, 15 : ἡ δὲ ῥηθεῖσα Συρία μία τῶν Κυκλάδων, καλουμένη καὶ Σῦρος ἐν ἐκτάσει τῆς παραληγούσης... ὥστε καθὰ Ψῦρος Ψυρία νῆσος πρὸ τῆς Χίου, οὕτω καὶ Σῦρος Συρία... Ὀρτυγία δὲ ἡ Δῆλος... Τὸ δὲ ὅθι τροπαὶ ἡελίοιο, ἀντὶ τοῦ κειμένη πρὸς τρόπας ἡλίου, ἤτοι πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη τῆς Ὀρτυγίας... Ἕτεροι δέ φασιν σπῆλαιον εἶναι ἐκεῖ, δι' οὗ τὰς τοῦ ἡλίου ἐσημειοῦντο τροπάς, ὁ καὶ ἡλίου διὰ τοῦτο σπήλαιον ἔλεγον.

Κορινθία, Νάξος et Ναξία, Ῥόδος et Ῥοδία, et, dans Homère, Σίδων et Σιδονίη nous montrent assez comment l'onomastique grecque forme d'un nom de pays, Νάξος, un nom de ville, Ναξία, ou, inversement d'un nom de ville, Κόρινθος, un nom de pays, Κορινθία, Σίδων, Σιδονίη : Συρία est le nom de pays ou d'île, νῆσος Συρία, dont Σύρος est le nom de ville.

Pourtant, l'attribution de Ὀρτυγία à la Sicile pourrait se défendre par une interprétation particulière des mots ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο. Cette expression ne semble pas claire à certains commentateurs. Les anciens en avaient imaginé déjà plusieurs explications. Pour les uns, l'endroit où *tourne* le soleil désignait la direction est-ouest que le soleil prend chaque jour dans son *tour* quotidien. D'autres savaient qu'à Délos, sur la pente du Cynthe, une caverne était consacrée au Soleil : cette caverne, disaient-ils, avait été jadis une sorte de cadran solaire naturel, sur les parois duquel *tournaient* l'ombre et la lumière de l'astre [1]. Parmi les modernes [2], quelques-uns ont pensé à la marche annuelle du soleil vers le nord et à son *retour* vers le sud : le poète aurait voulu dire qu'Ortygia était sous le *tropique*. Fausse pour l'Ortygie de l'Archipel, cette position ne le serait pas beaucoup moins, un peu moins cependant, pour l'Ortygie sicilienne : la Sicile est à quelque quinze cents kilomètres du tropique ; l'écart est encore un peu grand. L'explication la plus vraisemblable et la plus généralement adoptée est celle que donnaient déjà les commentateurs de l'antiquité. La situation πρὸς τρόπας ἡλίου, dit Eustathe, signifie πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη, *vers le couchant*. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le soleil s'élève de terre, ὑπερέχειν γαίης, pénètre et monte dans le ciel, οὐρανὸν εἰσανιέναι, ἐς οὐρανὸν ἰέναι, ἀνορούειν, suit la voûte jusqu'au sommet, en contourne le dôme, μεσὸν οὐρανὸν ἀμφιβαίνει, et *retourne* du ciel vers la terre, ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτρέπεται, pour se coucher dans l'Océan [3]. C'est ce mouvement de *retour*, προτρέπεται, que désigne τροπαὶ ἠελίοιο : les mots, ou le

1. Eustath., *Comment.*, 1787, 15; voir le texte plus haut.
2. Voir Buchholz, *Hom. Real.*, I, p. 30.
3. Pour ceci, voir Buchholz, *Homer. Real.*, I, p. 28 et suiv.

voit, sont les mêmes de part et d'autre. Le contexte, d'ailleurs, est en faveur de cette interprétation. Syros, dit le poète, est au delà d'Ortygie, Ὀρτυγίης καθύπερθεν. Cet Ionien parle en habitant de l'Asie Mineure. Il emploie les termes des navigateurs ses compatriotes, qui dans leurs traversées vers la Grèce rencontrent d'abord Ortygie, puis, au delà, vers l'ouest, Syros : « Nous n'oubliâmes pas avant notre départ de Syra, dit Tournefort, d'y faire des observations de géographie : la grande Délos est entre l'est et le sud-est » : c'est l'exacte traduction de Ὀρτυγιάς κατύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο, qui nous est ainsi donnée par Tournefort[1]. Syra est *au-delà* de Délos pour les marins ioniens, de même que l'Eubée est, pour eux, la dernière, la plus lointaine des îles, « au dire de ceux qui l'ont vue, »

εἴ περ καὶ μάλα πολλὸν ἑκατέρω ἔστ' Εὐβοίης
τήν περ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι, οἵ μιν ἴδοντο[2].

Une autre explication, cependant, se présentera dans la suite de notre étude ; je crois celle-ci plus vraisemblable.

Mais cette île Συρίη, disent certains, n'a jamais existé. W. Helbig lui-même, malgré sa connaissance du réalisme homérique, la croit « quelque peu mythique »[3]. Il m'est difficile de suivre Helbig en ceci. Une longue et minutieuse étude de la géographie odysséenne nous a montré déjà et nous montrera mieux encore par la suite que cette géographie contient en somme fort peu de légendes. Ses descriptions correspondent toujours à quelque tangible réalité. Si donc la description de Syria semble à première lecture mythique, il faut prendre garde. En discutant tous les mots, le fond de réalité ne tarde à apparaître. Il suffit de reprendre le récit d'Eumée :

V. 405-411. « Elle n'est pas très peuplée, mais c'est une bonne île : des bœufs, des moutons, beaucoup de vin et beaucoup de froment. Jamais la disette ne s'y fait sentir au peuple; aucune autre maladie n'y accable les pauvres mortels ; mais quand à l'intérieur de la ville, les tribus des hommes ont atteint la vieil-

1. *Voyage du Levant*, II, p. 7.
2. *Odyss.*, VII, 321-322.
3. W. Helbig, trad. Trawinski, p. 24 ; *La question mycénienne*, p. 55.

lesse, Apollon à l'arc d'argent vient avec Artémis les frapper de ses traits sans violence. »

οὔ τι περιπληθὴς λίην τόσον, ἀλλ' ἀγαθὴ μὲν,
εὔδοτος, εὔμηλος, οἰνοπληθής, πολύπυρος·
πείνη δ' οὔ ποτε δῆμον ἐσέρχεται, οὔδε τις ἄλλη
νοῦσος ἐπὶ στυγερὴ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσιν·
ἀλλ' ὅτε γηράσκωσι πόλιν κάτα φῦλ' ἀνθρώπων,
ἐλθὼν ἀργυρότοξος Ἀπόλλων Ἀρτέμιδι ξὺν
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν.

Eustathe rapprochait déjà ces vers homériques des vers où le poète des *Œuvres et des Jours* dépeint l'âge d'or [1]. Il concluait à une légende de part et d'autre :

ὥστε θεοὶ δ' ἔζωον ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες,
νόσφιν ἄτερ τε πόνων καὶ οἰζύος· οὐδέ τι δεινὸν
γῆρας ἐπῆν, αἰεὶ δὲ πόδας καὶ χεῖρας ὁμοῖοι
τέρποντ' ἐν θαλίῃσι κάκων ἔκτοσθεν ἁπάντων
θνῆσκον δ' ὡς ὕπνῳ δεσμημένοι· ἔσθλα δὲ πάντα
τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
αὐτομάτη, πολλόν τε καὶ ἄφθονον· οἱ δ' ἐθελημοὶ
ἥσυχοι ἔργ' ἐνέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.

Le rapprochement n'est que superficiellement juste. De tout temps, en effet, les navigateurs ont fait deux parts des îles de l'Archipel : ils ont toujours distingué entre les îles du sud et les îles du nord. Les îles volcaniques du sud, avec leurs émanations sulfureuses, leurs sources chaudes qui s'épandent en marais et leur manque d'eau potable, sont fiévreuses, malsaines, d'un séjour intenable. « L'air de Milo, dit Tournefort [2], est malsain ; la ville est d'une saleté insupportable ; les ordures, jointes aux vapeurs des marais salants qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des minéraux dont l'île est infectée, à la disette des bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo et y causent des mala-

1. Cf. *Oper. et Dies*, v. 111 seqq.
2. *Voyage du Levant*, I, p. 177.

dies dangereuses... » Et Choiseul-Gouffier ajoute : « Des cinq mille habitants que Tournefort a trouvés dans la ville seule de Milo, à peine en reste-t-il aujourd'hui deux cents, menacés d'être bientôt victimes de l'insalubrité du climat. Ces malheureux sont jaunes et bouffis; leur ventre énorme et leurs jambes horriblement enflées leur permettent à peine de se traîner dans les décombres de leur ville... L'origine de cette influence pestilentielle me paraît remonter précisément à l'époque du nouveau volcan, qui s'ouvrit en face de Santorin... [1] »

Les îles granitiques ou calcaires du nord, au contraire, sont éventées par le mistral et rafraîchies par le courant des Dardanelles : elles sont renommées pour leur salubrité. Entre ces deux groupes d'îles, comme le passage est fort court, le contraste n'en est que plus frappant. Aussi fut-il soigneusement noté par tous les voyageurs : « L'île de Siphanto, — l'ancienne Siphnos, — continue Tournefort [2], est sous un beau ciel ; on le trouve encore plus charmant quand on arrive à Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphanto des vieillards de cent vingt ans ; l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y est excellent ; les raisins y sont merveilleux. Quoique l'île soit couverte de marbre et de granit, elle est pourtant des plus fertiles et des mieux cultivées de l'Archipel ; elle fournit assez de grains pour les habitants du pays, qui sont aujourd'hui de très bonnes gens. » Il est bien évident que Tournefort n'avait, ni sous les yeux, ni dans la mémoire, notre passage de l'*Odyssée* : il rapporte simplement ce qu'il a vu. A la similitude des termes et des détails, cependant, on pourrait croire qu'il n'a fait que paraphraser la description homérique. Les autres voyageurs parlent comme lui : « Le climat de Siphanto, dit Choiseul-Gouffier, inspire le regret d'en sortir : le ciel y est toujours pur et serein, et l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitants de se passer des îles voisines, si le désir de quelques su-

1. Choiseul-Gouffier, I, p. 15.
2. Tournefort, I, p. 202-205.

perfluités ne les engageait à y avoir recours[1]. » — Nous allons trouver ces mêmes superfluités, ἀθύρματα, dans le texte homérique. C'est pour ces superfluités, colliers d'ambre, broderies, bijoux, bibelots de cuivre et d'argent, que les gens de Syria trafiquent avec l'étranger.

Depuis le XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours, les navigateurs se sont transmis les renseignements de Tournefort et de Choiseul-Gouffier. Nos *Instructions nautiques* signalent encore aujourd'hui que Siphnos « est renommée pour sa salubrité et la fertilité de son sol... ; le pays est bien cultivé, extrêmement fertile, et abonde en sources d'excellente eau[2]. »

Syra mérite les mêmes louanges : « Elle est aussi, dit Tournefort, des mieux cultivées et produit d'excellent froment, quoiqu'en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin et de figues, assez de coton, et des olives... Elle est plus fraîche que la plupart des îles de l'Archipel[3]. » Les *Instructions nautiques* répètent le même renseignement : « L'île est bien cultivée et produit de l'orge, des figues, des olives, du blé, du vin, etc. On expédie à Athènes et à Constantinople une grande quantité de légumes. La population est de 34.000 habitants... Sa position centrale en fait le marché de l'Archipel et son port est un port de chargement pour les bâtiments, surtout pour les vapeurs de presque toutes les nations. Le climat est remarquablement sain ; les froids extrêmes et la gelée y sont inconnus ; en été, on ressent quelquefois une chaleur étouffante ; cependant les vents prédominants soufflent du nord et maintiennent la température fraîche[4]. »

Syra est aujourd'hui la capitale de l'Archipel grec. Centre de ravitaillement, de chargement et de déchargement pour toutes les marines étrangères, c'est comme le ponton où les indigènes des îles et des terres voisines viennent trafiquer avec les matelots

1. Choiseul-Gouffier, I, p. 23.
2. *Service hydrographique de la marine*, n° 691, p. 174.
3. Tournefort, *Voyage du Levant*, II, p. 2-3.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 182.

du dehors, russes, égyptiens, français, italiens, allemands et anglais. C'est ce commerce étranger, ce commerce de transit, qui fait la prospérité de Syra. Cette prospérité est d'ailleurs toute récente. Il y a deux siècles, au temps de Tournefort, Syra n'avait aucun rôle. Elle resta sans importance jusqu'à la Révolution grecque. Mais alors elle devint une sorte de port neutre, grâce à la religion de ses habitants : « C'est, disait Tournefort, l'île la plus catholique de tout l'Archipel ; pour sept ou huit familles du rite grec, on y compte plus de six mille âmes du rite latin. » Ces Latins descendaient des conquérants génois ou vénitiens, ou c'étaient des métis de corsaires francs et de femmes indigènes. Les Provençaux avaient fréquemment alors un ménage dans l'Archipel, sans compter leurs liaisons passagères avec les esclaves enlevées aux Turcs, les chrétiennes délivrées des harems, etc. Les Latins de Syra s'étaient groupés autour de l'église des Capucins, sous la croix catholique et sous la protection française. Ils ne prirent aucune part à l'insurrection grecque. Leur port fut donc de 1820 à 1830 le seul endroit où étrangers et belligérants pouvaient faire relâche et trafiquer en toute sécurité. Les guerres finies, l'habitude était prise. Syra, au cours de ce siècle, demeura ce que sa voisine Myconos avait été aux siècles précédents, ce que son autre voisine Délos fut au temps de Rome et de l'Ionie, la grande escale et le grand entrepôt des étrangers dans l'Archipel.

Le trafic de la mer Égée semble à travers les siècles régie par une loi constante, qui fait varier la situation des grands *emporia* suivant l'origine et la direction de ce trafic. Toutes les fois qu'un commerce étranger est maître de l'Archipel, il lui faut, dans l'une des trois îles, Syra, Délos ou Mycono, un « reposoir », comme disent les marins du XVII^e^ siècle, un ponton et des *docks*, diraient les marins d'aujourd'hui. Quand au contraire ce sont les indigènes continentaux des côtes européennes ou asiatiques qui détiennent le trafic, le rôle de ces trois îles disparaît. Elles en cèdent les bénéfices à des ports continentaux, Corinthe, Athènes, Salonique, Smyrne, Éphèse ou Milet. Avec la

renaissance du commerce grec et levantin, nous assistons aujourd'hui à la décadence de Syra et au réveil du Pirée et de Smyrne... Un coup d'œil sur une carte de l'Archipel et la lecture des *Instructions nautiques* nous expliqueront facilement cette loi.

*
* *

Il faut nous représenter l'Archipel comme un champ clos entre les quatre parois, de la Grèce à l'ouest, de la Thrace au nord, de l'Anatolie à l'est, de la Crète et des îles voisines au sud. Ces parois ne laissent à leurs angles que trois entrées ou sorties. L'une, à l'angle nord-est, conduit aux Dardanelles et vers la Marmara. A l'angle sud-est, une grande porte entre Rhodes et la Crète s'ouvre vers l'Extrême-Levant ; mais cette porte sert beaucoup moins aux navigateurs que l'étroit canal entre Rhodes et le continent asiatique. De même, à l'angle sud-ouest, au pied du continent européen, c'est le canal de Cythère, autant et plus que la grande porte entre Cythère et la Crète, qu'ont toujours fréquenté les bateaux venus de l'Occident... A l'intérieur de ces portes, le champ rectangulaire est divisé comme en deux chambres par la cloison presque continue que forme un chapelet d'îles : l'Eubée, Andros, Tinos, Myconos, Icaria et Samos se succèdent de l'ouest à l'est et quelques détroits resserrés ne laissent entre ces îles que des poternes de communication.

Pour les marines à voile, cette cloison des îles eut de tout temps une grande importance, à cause du régime des vents : « Les vents prédominants dans l'Archipel, disent les *Instructions nautiques* [1], sont les vents du nord ; de la fin de septembre à la fin de mai, ces vents alternent avec ceux de la partie sud-ouest, qui sont plus fréquents lorsque l'hiver est doux. » Nous pouvons, pour nos études de géographie ancienne, ne pas tenir grand compte des vents du sud-ouest : ils soufflent pendant l'hivernage, à l'époque où toute navigation antique était presque interrompue. En réalité, les vents du nord sont les vrais maîtres de notre

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 103.

champ clos : « Les vents étésiens, poursuivent les *Instructions*, qui sont appelés *meltems* par les Turcs, sont les plus fréquents pendant la belle saison; ils commencent presque invariablement vers la fin de mars et durent jusqu'à la fin d'août : ils soufflent du nord au nord-est... La navigation de l'Archipel, bien que facile, réclame une constante attention, et l'on doit toujours garder en vue un port d'abri, que l'on puisse, dans le cas d'un coup de vent menaçant, atteindre avant l'obscurité, car le temps peut devenir assez obscur, — ἠεροειδὴς πόντος, *la mer nébuleuse*, dit l'*Odyssée*, — au milieu du labyrinthe des îles, pour qu'on ne puisse pas voir la terre assez tôt pour l'éviter... Avec les vents de nord, un navire doit toujours mouiller sous le vent d'une île, car bien que ces vents soufflent quelquefois avec une extrême violence, ils ne sautent jamais au sud brusquement et l'on a toujours le temps de quitter le mouillage. Au contraire, avec les vents de sud, un voilier ne devra jamais mouiller sur le côté nord d'une île, car ces vents sautent brusquement, dans un grain, au nord et au nord-est et ils soufflent avec une telle violence qu'un navire ne peut appareiller. »

Ces considérations nous expliquent le premier rôle que doit jouer pour les navigateurs à voiles la cloison insulaire qui va de Samos à l'Eubée. S'ils veulent traverser l'Archipel de l'est à l'ouest ou inversement, les voiliers se tiendront toujours sous le vent de ces îles, c'est-à-dire au sud : les îles leur serviront d'écrans contre la violence des vents de nord. La flotte perse, qui vient, sous Datis, attaquer la Grèce, ne fait pas le périple des côtes d'Asie et d'Europe, à cause de la terreur que ses marins avaient de l'Athos. Elle traverse l'Archipel à la hauteur de Samos, en longeant Ikaria, puis les îles, οὐ παρὰ τὴν ἤπειρον, ἀλλ' ἐκ Σάμου ὁρμώμενοι παρά τε Ἰκαρίαν καὶ διὰ νήσων τὸν πλόον ἐποίευντο[1]. De même, après la bataille de Salamine, quand les députés ioniens viennent demander le secours de la Grèce unie, les Grecs, mouillés à Égine, sont effrayés de cette entreprise lointaine; ils ont encore si peu

1. Herod., VI, 95.

l'habitude de la mer, qu'ils se figurent Samos aussi éloignée d'eux que les Colonnes d'Hercule, τὴν δὲ Σάμον ἐπιστέατο δόξῃ καὶ Ἡρακλέας Στήλας ἴσον ἀπέχειν. Ils se décident pourtant à venir jusqu'à Délos[1]... Sur la grand'route maritime entre les côtes asiatiques et européennes, nos trois îles de Myconos, Délos et Syra se présentent tout juste à mi-chemin de la traversée et comme au milieu du pont : ce sont les gîtes d'étape presque forcés. Aussi, quand les Ioniens maîtres des deux côtes voudront un lieu de foire, de réunion et de culte commun, c'est Délos qui verra les grandes panégyries de l'hymne homérique.

Second rôle. Cette cloison insulaire a un certain nombre de poternes, que doivent forcément emprunter les voiliers pour passer de l'une des chambres dans l'autre, de l'Archipel nord dans l'Archipel sud ou inversement. Ces poternes sont au nombre de six : entre l'Eubée et Andros, s'ouvre le canal Doro ; entre Andros et Tinos, la passe Steno ; puis les trois chenaux entre Tinos et Myconos, entre Myconos et Icaria, entre Icaria et Samos ; et enfin le détroit de Samos. Toutes ces poternes peuvent servir au passage ; mais elles sont plus ou moins commodes. Venus du canal de Rhodes et montant aux Dardanelles, les voiliers orientaux qui veulent gagner la Marmara emprunteront tout naturellement le détroit de Samos. En réalité, grâce au jalonnement des Sporades, ce détroit est pour eux la continuation du canal de Rhodes. Mais, venus du canal de Cythère, les navigateurs occidentaux pourront hésiter. Au temps de Tournefort, la route ordinaire des Hollandais et des Anglais est entre Nègrepont et Macronisi [2], c'est-à-dire entre l'Eubée et Andros, donc par le canal Doro ; les Français au contraire « destinés pour Smyrne et pour Constantinople passent dans le canal de Tine à Mycone ». Cette habitude des Anglais et des Hollandais peut sembler étrange ; la route des Français est beaucoup plus commode, à cause des courants de l'Archipel : « Lorsque les vents sont d'entre

1. Herod., VIII, 132 ; IX, 90.
2. *Voyage du Levant*, I, p. 337.

nord-est et est, disent les *Instructions nautiques,* le rapide courant du Bosphore sort des Dardanelles, passe aux deux extrémités de l'île de Lemnos et s'avance vers la partie ouest de l'Archipel, en prenant une vitesse considérable dans le canal de Doro. Il court aussi avec une grande force dans la passe de Steno, ainsi que dans le large canal qui sépare Icaria de Mycono; mais il est moins rapide dans le canal entre Myconos et Tinos. »

Pour leurs navigations d'Asie en Europe, de Troie en Grèce ou de Byzance à Corinthe, les anciens utilisent ce courant et empruntent avec lui le canal Doro. Ils usent de la passe entre l'Eubée et Andros ; le promontoire Geraistos, au sud de l'Eubée, devient un des jalons de cette route ; le Sounion en est un second. C'est ainsi que navigue le commerce gréco-romain au temps de Strabon : Γεραιστὸς τοῖς διαίρουσιν ἐκ τῆς Ἀσίας εἰς τὴν Ἀττικὴν ἐπικαιρίως κεῖται τῷ Σουνίῳ πλησίαζον : le Geraistos a pour les marins un grand sanctaire de Poseidon[1]. Aux temps homériques, il en est déjà ainsi : Nestor, pour rentrer de Troie, longe l'Asie jusqu'à Lesbos, puis coupe à travers la haute mer vers l'Eubée, ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὔβοιαν τέμνειν. Grâce au vent arrière, il arrive de nuit à Geraistos ; il y fait un grand sacrifice pour remercier Poseidon d'une si longue traversée,

.... ἐς δὲ Γεραιστὸν
ἐννύχιαι κατάγοντο · Ποσειδάωνι δὲ ταύρων
πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν πέλαγος μέγα μετρήσαντες[2].

Mais quand on va d'Europe en Asie, cette passe de l'Eubée avec le courant contraire n'est plus aussi praticable. Elle peut même devenir dangereuse. Le canal de Mycono sans courant violent est alors pour les petits voiliers qui vont du sud au nord la route la plus sûre et la plus facile. Sur cette route très fréquentée, avant de quitter l'Archipel du sud et ses nombreux points de relâche, pour entrer dans le désert sans îles de l'Archipel

1. Strab., X, 447.
2. *Odyss.*, III, 177-179.

nord, nos trois îles de Syra, de Délos et de Mycono fourniront encore le gîte d'étape, le reposoir du milieu, juste à mi-chemin entre Cythère et les Dardanelles. De même, encore, la route traversière du sud-est au nord-ouest, du canal de Rhodes au canal de l'Eubée ou aux ports de Thessalie et de Macédoine (Délos fut l'une des grandes escales du commerce alexandrin) et la route directe des ports de Crète aux ports de Thrace, bref, toutes les diagonales de l'Archipel passent et se croisent en cet endroit.

Aussi, pendant la saison des vents du nord, c'est-à-dire pendant toute la saison naviguante, l'une ou l'autre de ces trois îles devient forcément le rendez-vous des voiliers étrangers. Aujourd'hui encore nos *Instructions nautiques* recommandent, « s'il y a la moindre apparence d'un coup de vent du nord, de ne pas hésiter un instant à chercher un abri temporaire dans le plus voisin mouillage, car il n'y a rien à gagner à tenir la mer[1]. » Les Grecs ont toujours suivi cette prudente habitude. Aujourd'hui, comme au temps de Tournefort, il leur faut de courtes navigations et de fréquents reposoirs[2]. Les marins de l'Égée primitive sur leurs barques mal pontées devaient agir de même : quelqu'une des trois îles Syra, Délos ou Mycono dut être un de leurs reposoirs habituels.

Mais entre Syra, Délos et Mycono, leur choix a pu, semble-t-il, hésiter. En fait, nous voyons à travers les siècles le trafic se déplacer de l'une à l'autre de ces trois îles, sans autre motif apparent que le caprice des navigateurs : Délos est préférée par les Ioniens et les Romains, Myconos par les Francs du XVIII^e^ siècle et Syra par nos marines contemporaines. Si l'on regarde les choses de plus près, cependant, on s'aperçoit bientôt qu'en ces matières la part du hasard et du caprice humain est minime. Des nécessités naturelles, à travers les siècles et les humanités changeantes, ont étroitement déterminé le choix des marines successives.

1. *Instruct. naut.*, p. 106.
2. *Voyage du Levant*, I, p. 169.

De nos trois îles, Délos est la plus centrale : elle mène, disaient les anciens, le chœur des Cyclades. Elle est juste à égale distance entre Corinthe et Milet, et elle est directement en face du chenal de Myconos. Elle possède en outre une bonne aiguade, « une des plus belles sources de tout l'Archipel[1] : c'est une espèce de puits ; il y avait en octobre 24 pieds d'eau et plus de 30 en janvier et février... Les armées turques et vénitiennes y viennent faire aiguade. » Voilà de bonnes raisons pour que les voiliers relâchent en ce port. Mais Délos est toute petite, sans cultures possibles, sans ressources. Situé sur le détroit qui la sépare de Rhéneia, son port est battu par les vents et les courants du nord : il faudra le travail de l'homme aux temps hellénistiques et romains pour en faire un abri presque sûr, et, sitôt négligé, cet abri se comblera, deviendra intenable. Délos ne pouvait donc pas servir à tous les navigateurs. Les vaisseaux venus de loin n'y trouvent ni bois pour leurs avaries, ni provisions pour leurs équipages, ni complète sécurité de mouillage pour une longue relâche. Mais ces inconvénients étaient sans grande importance aux yeux des Ioniens ; leurs caboteurs venaient de l'Archipel même : ils apportaient avec eux leurs provisions de bouche ; ils n'avaient besoin que d'eau potable ; ils ne restaient là d'ailleurs que quelques jours et retournaient ensuite à leur port d'attache. Délos ne pouvait être et ne fut d'abord qu'un port indigène, un champ de foires annuelles : rendez-vous à certains jours d'une foule nombreuse, l'île était déserte le reste de l'année. Aux temps hellénistiques et romains, Délos devint un grand établissement et un entrepôt permanent des marines étrangères. C'est à son temple et à ses privilèges religieux[2] qu'elle dut ce renouveau de prospérité, comme la moderne Syra aux temps de l'Indépendance dut sa sécurité et sa fortune à son église des Ca-

1. Tournefort, *op. laud.*, I, p. 347.

2. Strab., X, 485 : ἔτι μᾶλλον ηὔξησε κατασκαφεῖσα ὑπὸ Ῥωμαίων Κόρινθος· ἐκεῖσε γὰρ μετεχώρησαν οἱ ἔμποροι, καὶ τῆς ἀτελείας τοῦ ἱεροῦ προκαλουμένης αὐτοὺς καὶ τῆς εὐκαιρίας τοῦ λιμένος· ἐν καλῷ γὰρ κεῖται τοῖς ἐκ τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Ἑλλάδος εἰς τὴν Ἀσίαν πλέουσιν.

pucins. Et il fallut à Délos un énorme travail des hommes, — môles, quais, magasins, etc., — pour la préparer à ce rôle que la nature ne lui avait pas réservé. Encore n'était-elle vraiment un grand marché qu'à certains jours. Les arrivages jetaient sur ses quais des dizaines de milliers d'esclaves, vendus en quelques heures : « Débarque, négociant, expose ta marchandise, tout est vendu! », disait le proverbe rapporté par Strabon[1]. On y venait. On n'y séjournait pas. La ruine du temple fut aussi la ruine de tout ce commerce. Le paganisme tombé, Délos redevint aussitôt le désert que nous connaissons aujourd'hui.

Passons à Myconos. Presque aussi centrale que Délos, Myconos est placée, comme Délos, à l'entrée de la passe commode. Elle a sur Délos l'avantage de la grandeur, de quelques champs de blé, de quelques pâturages pour les moutons et d'une vaste rade bien abritée ; mais elle manque de sources : « L'île de Myconо est fort aride...; on y recueille assez d'orge pour les habitants, beaucoup de figues; les eaux y sont assez rares en été; un grand puits en fournit à tout le bourg[2]. »

Enfin Syros, un peu moins centrale et plus éloignée de la passe, a tous les avantages de Myconos et elle n'a aucun de ses inconvénients. Assez grande et assez fertile, elle a un bon port et une bonne aiguade. « La principale fontaine de l'île coule tout au fond d'une vallée assez près de la ville; les gens du pays croient, je ne sais par quelle tradition, qu'on venait autrefois s'y purifier avant que d'aller à Délos[3]. » Sa rade est plus sûre encore que celle de Myconos, à laquelle elle est symétriquement opposée. Située sur la côte orientale de l'île, cette rade s'ouvre vers l'est; la rade de Myconos, au contraire, située sur la côte occidentale de l'île, a son entrée vers l'ouest. Cette différence d'orientation a déterminé l'histoire des deux îles.

1. Strab., XIV, 668 : δυναμένη μυριάδας ἀνδραπόδων αὐθημερὸν καὶ δέξασθαι καὶ ἀποπέμψαι, ὥστε τὴν παροιμίαν γενέσθαι διὰ τοῦτο · ἔμπορε, κατάπλευσον, ἔξελοῦ, πάντα πέπρασται.

2. Tournefort, *op. laud.*, I, p. 333.

3. Id., *ibid.*, II, p. 4.

Car il n'est pas besoin d'un grand effort pour constater, comme nous l'avons déjà fait, que, suivant la direction des courants commerciaux, les points de relâche sur une côte ou dans une mer se déplacent et se remplacent. La Sicile nous a déjà fourni de ce phénomène l'exemple le plus typique. Venu de l'Orient, le commerce grec avait fait de Syracuse en face de la Grèce, sur la côte orientale, le grand entrepôt de l'île. Venu du sud, le commerce carthaginois transporte ce marché sur la côte méridionale, en face de l'Afrique, à Agrigente. Venus du nord, le commerce romain de l'antiquité et le commerce italien de nos jours donnent à Palerme, sur la côte nord, en face de Pouzzoles et de Naples, le premier rang... Dans l'Archipel, les choses se sont passées exactement de même. Les marins francs, venus de l'ouest, allèrent tout droit à la rade de Myconos, qui leur ouvrait ses deux promontoires. C'est là qu'ils prirent l'habitude de se ravitailler, de se fournir de pilotes et d'hiverner durant la mauvaise saison : « Dans les mauvais temps, ils relâchent ordinairement à Mycone et y viennent prendre langue pendant la guerre ; il y vient souvent des barques françaises charger des grains, de la soie, du coton et d'autres marchandises des îles voisines... ; le séjour de Mycone est assez agréable pour les étrangers ; on y fait bonne chère ; les perdrix y sont en abondance et à bon marché, de même que les cailles, les bécasses, les tourterelles, etc. ; on y mange d'excellents raisins et de fort bonnes figues ; le fromage mou qu'on y prépare est délicieux [1]. » Tournefort revient de Tinos à Myconos pour passer les quatre mois d'hiver, de décembre 1700 à mars 1701.

Inversement, la rade de Syros, ouverte vers l'Orient, s'offre d'elle-même aux marines orientales. Car Syros tourne le dos à l'Occident, à la Grèce. Ses côtes occidentales n'ont pas un abri, pas un débarcadère : « le seul port de l'île, disent les *Instructions nautiques*, se trouve sur son côté est » [2]. Aussi, pendant toute l'histoire grecque, Syros n'a aucun rôle, et le compte serait tôt

1. Tournefort, I, p. 334.
2. *Instruct. naut.*, p. 184.

fait des textes grecs ou latins qui nous en parlent. Les géographes anciens ne font que la signaler, en ajoutant que l'île a une ville du même nom[1]. Un scholiaste nous en raconte la colonisation par les Ioniens, sous un certain Hippomédon[2]. Un autre scholiaste, copiant mal, sans doute, un passage de Théopompe, nous en raconte la conquête par les Samiens[3] : un certain Killikon aurait vendu sa patrie aux étrangers. Le fait d'une conquête samienne en lui-même n'est pas invraisemblable : le port de Syros pouvait être d'une grande utilité aux navigateurs samiens, venus de l'est. Mais ce fait est aussi plus que douteux. Killikon, dont la trahison était devenue légendaire, avait vendu, suivant d'autres, Milet ou Priène et non Syros[4]... Bref, la seule illustration de Syros lui vint de son philosophe Phérécyde qui fut compté parmi les *Sept* sages. Phérécyde, maître de Pythagore, n'avait pas eu de maître. Il s'était, dit-on, formé tout seul en lisant les écrits mystérieux des Phéniciens[5]. C'est aux théogonies phéniciennes qu'il avait emprunté tel et tel de ses mythes[6]. Aussi le père de Pythagore, qui connaissait la Phénicie, n'hésita-t-il pas à lui confier son fils[7]. Phérécyde avait écrit une cosmogonie et l'on montrait de lui, à Syros même, un cadran solaire, σώζεται δὲ καὶ ἡλιοτρόπιον ἐν Σύρῳ τῇ νήσῳ[8]. Faut-il rapprocher cet ἡλιοτρόπιον du texte homérique ὅτι τροπαὶ ἠελίοιο, et nous demander si, dans la renommée publique, Syros n'était pas devenue l'île du Cadran ? Est-ce, au contraire, le texte homérique, mal interprété, qui a donné naissance et célébrité à cette histoire du cadran solaire[9] ?... Sauf ces maigres détails, les auteurs ne nous disent rien de Syros.

1. Strab., X, 485.
2. Schol. Dion. Perieg., v. 525.
3. Schol. Arist., *Ad Pacem*, 363.
4. Cf. Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, II, 334; Suidas, *s. v.* Κιλλίκων.
5. Eustath., *Comment.*, 1786, 49 : οὐκ ἔσχηκε καθηγητὴν κτησάμενος τὰ τῶν Φοινίκων ἀπόκρυφα βίβλια. Hesych. Mil., *Fragm. Hist. Graec.*, IV, p. 176, 69.
6. Cf. Phil. Bybl., *Fragm. Hist. Graec.*, III, p. 572 : παρὰ Φοινίκων δὲ καὶ Φερεκύδης λαβών τὰς ἀφορμὰς ἐθεολόγησε περὶ τοῦ Ὀφίονος Θεοῦ.
7. Jambl., *De vita Pyth.*, 9 et 11.
8. Diog. Laert., I, 11.
9. Cf. Bochart, *Chanaan*, I, p. 411.

Les inscriptions ne nous apprennent pas grand'chose de plus[1] : elles sont toutes de l'époque romaine. Sous l'Empire, elles ne font mention que de festins publics et de réjouissances, où les citoyens riches convient leurs compatriotes et leurs amis des îles voisines[2] : c'est toujours la *bonne* île de l'*Odyssée*. Syros avait connu pourtant de tristes jours un peu avant l'établisssement de l'Empire. Une inscription, que Boeckh attribue au temps de Pompée[3], raconte les tentatives des pirates, — Ciliciens, Cariens, navigateurs orientaux — qui veulent prendre la ville pour la rançonner et qui font des rafles d'esclaves dans les villas de la côte... Par contre, la prospérité de Syros semble avoir grandi après l'établissement officiel du christianisme, c'est-à-dire à l'époque où les grands ports de l'Extrême-Levant, les ports asiatiques, de Constantinople à Alexandrie et d'Éphèse à Antioche, redeviennent le siège du commerce méditerranéen. Les rochers de sa rade sont couverts d'inscriptions chrétiennes[4] : *Seigneur, aide le navire de Philalithios! Christ, secours ton serviteur Eulimenios!* Les noms sont grecs, authentiquement grecs, Φιλαλήθιος, Εὐλιμένιος, Λεόντιος, Διότιμα, etc. Mais leurs possesseurs sont venus de toutes les parties du monde hellénique. Les Grecs des Cyclades, Andriens, Pariens, Naxiens, Théréens, y coudoient des Éphésiens, des Milésiens, des Égyptiens de Péluse, des Lyciens de Pinara, — des Orientaux de tout le Levant.

Si jamais les Phéniciens ont exploité l'Archipel, Syros a donc pu, a dû être une de leurs relâches, je dirais même une de leurs principales relâches, tant le port de cette île paraît conforme à tout ce que nous savons des établissements phéniciens. Le type de ces établissements nous est décrit en quelques mots par Thucydide (il faut toujours revenir à lui) : ὥκουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικεί-

1. Voir les inscriptions réunies par Stephanos, Ἀθηναῖον, III et IV.
2. Ἀθηναῖον, III, p. 537 : καὶ τοὺς παρεπιδημοῦντας ἐκ τῶν Κυκλάδων νήσων.
3. *C. I. G.*, 2347 *c.* : διότι κακοῦργα πλοῖα καὶ πλείονα ἐπιβάλλειν ἡμῶν ἤμελλεν ἐπὶ τὴν χώραν καὶ τὴν πόλιν κατὰ ρύσιον.
4. Confer, Ἀθηναῖον, IV, p. 25 et suiv.

μενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκεν τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς[1]. Ce sont des entrepôts, juchés sur un promontoire qui s'avance dans la mer, ou isolés dans une petite île qui fait face à la grande côte. Nous avons insisté déjà et nous aurons souvent à revenir sur le rôle joué à cette époque par les νησίδια ἐπικείμενα, les îlots côtiers. Or, la rade de Syros contient justement l'un de ces îlots, l'île que les modernes appellent Gaidaro-Nisi, l'*Ile aux Anes* : « Cette île a un demi-mille de longueur, un tiers de mille de largeur et environ 30 mètres de hauteur ; sa distance au rivage est d'environ un demi-mille ; l'espace intermédiaire offre un mouillage assez bon par des fonds de 22 à 23 mètres ; il est abrité des vents du nord qui soufflent quelquefois avec violence... ; les navires, par coup de vent de nord-est, feront bien de mouiller sous le vent de Gaidaro[2]. » Par ses dimensions, par son mouillage, par sa proximité de la grande île, cet îlot semble aménagé tout spécialement pour devenir l'un de ces entrepôts, qui sont commodes à atteindre et commodes à quitter, faciles à surveiller et faciles à défendre contre les pirogues des indigènes. « Nous arrivâmes, dit le Périple d'Hannon, dans une rade où nous découvrîmes une petite île de cinq stades de tour ; nous y établîmes un poste de colons et nous l'appelâmes Kerné[3]. » A Syra, de même, nous raconte l'*Odyssée*, vinrent les hommes de Phénicie, habiles marins, mais filous,

ἔνθα δὲ Φοίνικες ναυσίκλυτοι ἦλυθον ἄνδρες,
τρῶκται[4],

et ils y laissèrent, comme à Kerné, une trace de leur passage dans le nom qu'ils donnèrent à la grande île. Le nom de *Syros* ou *Syra*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, me semble d'origine sémitique.

Les anciens avaient cherché pour ce nom de Σύρος une étymologie grecque et, quelques calembours aidant, à leur mode or-

1. Thuc., VI, 2, 6.
2. *Instruct. naut.*, p. 184-185.
3. *Peripl. Hannon.*, § 8.
4. *Odyss.*, XV, 415.

dinaire, ils avaient trouvé une explication : Σύρος, Συρία, disent les lexicographes[1], διὰ τὸ συρῆναι ἀπὸ τοῦ κατακλυσμοῦ γενικοῦ, parce qu'elle fut arrachée, sauvée du Déluge. Les modernes ont voulu remonter à une racine indo-germanique, *suar* ou *sur*, *briller*, *être éclatant de blancheur*. Syros serait l'île Blanche ; mais toutes les îles de l'Archipel avec leurs calcaires dénudés pourraient avoir ce nom[2]. Pape, dans son *Dictionnaire des Noms propres*, rapproche Σύρος d'appellations semblables : Ὑρία, ville de Béotie, d'Isaurie, d'Iapygie, etc. (le σ initial étant tombé, comme il arrive fréquemment). Mais Bochart avait trouvé déjà une étymologie sémitique, en lisant le passage de l'*Odyssée* qu'il cite d'ailleurs : « Syros est une île riche, heureuse, *itaque per aphaeresim Phoenicibus familiarem*, *vel* שירה, *sira*, *pro* עשורה, *asira*, *id est dives*, *vel* שירה, *sura*, *pro* אשורה, *asura*, *id est beata*. » C'est là certainement une des pires étymologies de Bochart, qui souvent en a de mauvaises[3]. Bochart avait raison pourtant de chercher une étymologie sémitique : Σύρος appartient à une classe de noms de lieux répandus dans toute la Méditerranée, des côtes syriennes aux côtes barbaresques et du détroit de Crimée aux Colonnes d'Hercule, mais plus fréquents dans l'Archipel. Ces noms datent sûrement d'une période commerciale où le trafic de la Méditerranée était aux mains d'un peuple sémitique. Leurs étymologies sémitiques apparaissent indiscutables, si l'on veut bien prendre garde que d'ordinaire ces noms sont accompagnés de leur traduction grecque ou latine, qu'ils se présentent à nous sous forme de doublets.

*
* *

La rade de Salamine-Mégare nous a rendu familiers ces doublets gréco-sémitiques. Dans tout l'Archipel, ils sont installés et, comme pour nous rendre certains de leur provenance, il se trouve que nous pouvons tracer la route qui, de Syrie jusqu'en

1. Hesych., *Etym. Magn.*, s. v. Ἀσσυρία.
2. Pour ces étymologies, cf. Kl. Stephanos, Ἀθήναιον, III, p. 518.
3. Bochart, *Chanaan*, I, p. 410.

Grèce, les amena. Car ils ne sont pas isolés, perdus au milieu des mers grecques. D'île en île, de détroit en détroit, de cap en cap, nous les suivons à la trace jusqu'à leurs lieux d'origine. De Mégare, ils nous ramènent sur la route de Kadmos vers Thèra, vers Rhodes, jusqu'en Cilicie et jusqu'en Chypre. Ils commencent, en effet, aux côtes syriennes et tout le long des côtes asiatiques ils s'échelonnent vers la Grèce d'abord, puis vers la Sicile et vers l'Espagne. Par eux, nous pouvons retrouver les principales étapes du vieux commerce sémitique. Prenons-les à partir de Chypre. Nous laissons de côté les rivages de Syrie, où pourtant ces doublets se retrouvent aussi (le cap Θεοῦ Πρόσωπον, *la Face de Dieu*, s'appelait Φανουήλ qui en est l'exact synonyme, פנו־אל *phanou-El*). Mais, en Syrie, nous ne pouvons dire de quelle période historique ils datent. Leur présence en ces parages nous pourrait être aussi bien expliquée par l'histoire hellénistique que par l'histoire primitive. En Chypre et en Cilicie, au contraire, ces doublets sont souvent datés par les légendes ou les traditions grecques qui les accompagnent.

I. Sur les côtes de Chypre, nous connaissons déjà Αἴπεια-Σόλοι[1]. La phénicienne *Ville des Roches*... סלעי *Soloi*..., est devenue la *Ville Ardue*, Αἴπεια, des Grecs. Nous avons vu que le mot sémitique סלע, *Salo*, aurait pour transcription exacte Σαλο ou Σολο, étant données les équivalences ס = σ, ל = λ, ע = ο : σόλος, dit Hésychius, ὄνομα δουνοῦ. Le pluriel grec Σόλοι correspondrait à une forme du pluriel sémitique construit,.. סלעי, *Soloi*..., *les Roches de*,.. [suivi d'un déterminatif qui existait dans l'original sémitique et qui a disparu dans la transcription grecque]. Il suffit d'ouvrir les *Instructions nautiques*[2] pour voir la raison de cette onomastique.

La côte septentrionale de Chypre, qui borde le détroit au sud de l'Asie Mineure, est l'un des montants de la grande porte qui mène de la Méditerranée d'Extrême-Levant à la Méditerranée

1. G. H. Levy, *Semit. Fremdwört.*, p. 145.
2. N° 778, p. 597 et suiv.

centrale. Cette côte chypriote présente deux aspects très divers aux navigateurs venus des ports de Syrie. Son extrémité orientale, depuis le haut cap de Saint-André jusqu'au haut cap Kormatiki (l'ancien Krommyon), est « une chaîne de collines escarpées qui court parallèlement à la côte » et tombe à pic dans la mer : le cap Kormatiki en est l'extrémité. A son extrémité occidentale, la côte se creuse brusquement d'une grande et double baie qui s'appelle aujourd'hui la baie de Morphou et qui dans l'antiquité était la baie de Soloi. Dans cette baie, « la côte est d'abord basse et rocheuse. Puis c'est une plage basse de sable et de galets, allant au sud jusqu'au fond de la baie. Sur toute cette côte Est de la baie, bien que le brassiage soit convenable et la tenue de fond bonne, il n'y a aucun mouillage sain : les vents d'ouest et du large y soulèvent une grosse mer et rendent tout débarquement impossible, sauf par des temps exceptionnels. La côte ouest de la baie, au contraire, est *rocheuse*. Mais on trouve, entre les pointes avancées de ses falaises, la petite baie de sable de Loutro (sous la petite île située devant le cap Limniti) et la baie de Pyrgos, où il y a plusieurs sources de bonne eau. Ces baies offrent de bons mouillages d'été, fond de sables et d'algues : on y charge du bois à brûler et parfois du blé provenant des plaines voisines. » C'était sur ces *roches* de l'ouest que Soloi s'était installée, en une situation favorable au commerce local et au commerce de transit. Elle surveillait le passage des convois vers la mer Occidentale. Avec les indigènes, elle faisait le commerce des bois et des blés : les bois lui venaient des forêts du mont Aous qui surgit derrière elle ; les blés lui arrivaient de la grande plaine qui occupe le centre de l'île. Entre les deux bandes rocheuses du nord et du sud, la plaine perce l'île de part en part et vient finir sur les mers du Levant et du Couchant par deux rades, la baie *des Roches, Soloi,* à l'ouest, la rade *de la Paix,* Σάλαμις, à l'est. Toute marine étrangère qui exploita l'île dut forcément avoir des relâches en ces deux points ; les Grecs, qui succédèrent aux Phéniciens, traduisirent Σόλοι en Αἴπεια ; mais ils gardèrent Σάλαμις, qui, pour eux, grâce à leur

Salamine du golfe Saronique, était devenu déjà un nom hellénique : on attribua la fondation de la Salamine chypriote à Teucer, roi de la Salamine grecque. Σόλοι, forteresse des indigènes et port des étrangers, était une ville double. Elle avait son acropole et sa vieille ville sur la hauteur, son échelle et sa ville commerçante au bord de la mer[1]. Une légende de pure fantaisie attribuait la fondation de Σόλοι à l'Athénien Σόλων. Une tradition plus digne de foi l'attribuait aux deux Athéniens Phaléros et Akamas[2]. Ἀκάμας, l'*Inflexible*, est le nom d'un promontoire voisin. Φάληρος, l'*Homme Blanc*, l'*Écumeux* (φάλαρος, *blanc*, *taché de blanc*, *couvert d'écume*), est peut-être la traduction grecque du déterminatif qu'il faut supposer à notre *Soloi* phénicienne. Nous aurions ici des *Roches Blanches*, comme nous avons sur la côte cilicienne, en face, des *Pierres Noires*, des *Pierres Bariolées*, *Kara-tasch*, Ποικίλη Πέτρα : Αἶπεια Φαλήρου, traduisirent ici les Grecs.

II. — La côte cilicienne, qui borde au nord le canal de Chypre, avait aussi une ville des *Roches*... Cette ville de Σόλοι était bâtie en un site tout à fait semblable à la Soloi chypriote. Au long de cette côte cilicienne, en effet, les marins venus de Syrie peuvent observer deux vues de côtes très différentes. Quand on sort du dernier golfe syrien d'Alexandrette, on rencontre d'abord un ancien îlot rocheux qui, noyé aujourd'hui dans les alluvions, forme le grand Cap de la Pierre Noire, le *Kara-tasch Bournou*, « table bordée de falaises basses et blanches que surmonte une forêt de chênes rabougris »[3]. Puis, derrière ce cap, s'étend une longue, basse et monotone plage de sables, de lagunes et de boues, ancien golfe maritime que les rivières et torrents précipités du grand Taurus cilicien comblent, envasent et prolongent chaque jour encore : « La plage s'étend en ligne droite pendant 24 milles. La plaine qui borde cette plage est un vrai désert;

1. Plut., *Solon*, 26.
2. Strab., XIV, 683.
3. Pour cette citation et les suivantes, cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591 et suiv.

inondée en plusieurs endroits, elle ne présente dans les autres que des collines de sables surmontées de quelques broussailles éparses. Un lac salé, d'une longueur de 12 milles environ, communique avec la mer. Des sables arides l'entourent de toutes parts et, sur ses rives, les cygnes, les pélicans et les cigognes, avec les tortues et les poissons, semblent en avoir la tranquille possession ». C'est la Cilicie des Plaines. Enfin, au bout de cette plage, se dressent brusquement les premières falaises de la haute Cilicie Rocheuse, Κιλικία τραχεῖα, que les anciens ont toujours opposée à la Cilicie des Plaines, πεδιάς. Sur les premières *roches*, s'était bâtie la ville de Σόλοι. En ce point précis commençait la Cilicie Rocheuse pour les Sémites venus de l'orient, de même que les Grecs venus de l'occident rencontraient en cet endroit la Cilicie Plane, πεδιὰς δ' ἡ ἀπὸ Σόλων καὶ Ταρσοῦ μέχρι Ἰσσοῦ..., Σόλοι τῆς ἄλλης Κιλικίας ἄρχη τῆς περὶ τὸν Ἰσσὸν..., εἰς πεδία ἀναπέπταται ἡ παραλία ἀπὸ Σόλων καὶ Ταρσοῦ ἀρξαμένη [1].

Si l'on dresse la liste des noms similaires, Σόλοι, Σολόεις, etc., répandus à travers l'onomastique ancienne, il faut noter qu'un promontoire est appelé par Hannon Σολό-εις : sur la côte occidentale d'Afrique (cap Cantin d'aujourd'hui), il se dresse de la même façon au bout de longues plages de sables ou de galets. Les *Instructions nautiques* décrivent ainsi ces parages [2] : « En quittant Salé, la côte est formée tantôt par du sable, tantôt par des roches : deux plans de collines superposées courent parallèlement à la plage. Ces collines se terminent au Ouad-Omer-Biyeh. Au-delà, la côte ne présente plus que des monticules élevés de 40 ou 50 mètres, qui continuent à s'abaisser lentement jusqu'au cap Cantin... Le cap Cantin ou *Ras el-Hadik* (cap des Palmiers) s'élève presque à pic à 60 mètres au-dessus de la mer. La côte est formée de falaises blanches, bordées à leur pied par une étroite plage de sable. Ces falaises ou *rochers* nus, surmontés de quelques collines d'inégale hauteur, s'élèvent graduelle-

1. Strab., XIV, 664-668.
2. *Instruct. naut.*, n° 435, p. 38 et suiv.

ment jusqu'au cap Safé. » De même, sur la côte sicilienne, le promontoire Σολό-εις ou Σολό-εντον est l'extrémité rocheuse du grand golfe de Castellamare. A l'est, ce golfe est « bordé d'une côte basse et malsaine, plus généralement sablonneuse. » A l'ouest, au contraire, au-devant de la pointe San Vito, pointe basse, se dresse une ligne de promontoires escarpés, parmi lesquels la pointe Solanto (*Instruct. naut.*, n° 734, p. 208-209). Thucydide nous dit que le commerce phénicien, chassé par les Grecs du reste de la Sicile, se maintint à Soloeis, ἐκλιπόντες τὰ πλείω Μοτύην καὶ Σολόεντα καὶ Πάνορμον ξυνοικίσαντες ἐνέμοντο (οἱ Φοίνικες), et jusqu'au temps de Denys, Soloeis reste fidèle à l'alliance carthaginoise [1].

Pour ces Soloi ou Soloeis de Cilicie, d'Afrique et de Sicile, nous n'avons pas de doublets gréco-sémitiques comparables à notre Αἶπεια-Σόλοι de Chypre. Mais si l'on se souvient que Κίλιξ dans la légende est frère de Φοῖνιξ, une étymologie sémitique ne semblera pas déplacée en ce mouillage. D'ailleurs, nous avons tout auprès un autre doublet. Sur la plage cilicienne que nous venons de décrire, débouche un fleuve que les Grecs nomment Κοίρανος et Σάρος. Le premier de ces noms est évidemment grec : κοίρανος est l'équivalent de τύραννος ; dans les poèmes homériques, κοίρανος est employé couramment pour signifier *le chef*, *le roi*, *le maître*,

> ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι...
> Αἶαν διογενὲς Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν [2] ..

C'est l'équivalent précis du mot hébraïque שר *sar*, dont Σάρος est la transcription grecque très exacte [3]. Nous pouvons donc poser le doublet gréco-sémitique, Σάρος = Κοίρανος.

III. — A l'ouest de Soloi, la côte cilicienne, très rocheuse et très découpée, présente un grand nombre de promontoires jusqu'au delta du Kalycadnos. Puis ce delta pousse vers la mer une

1. Thucyd., VI, 2; Diod., XIV, 48.
2. *Iliad.*, II, 487; X, 465.
3. Cf. Movers, II, p. 173.

petite plaine d'alluvions, toute semblable à la grande plaine décrite plus haut. Seleukia, à l'intérieur du pays, occupait la tête de ce delta. Elle avait une échelle de chaque côté de la plaine, sur les roches de l'ouest et sur celles de l'est. Ὄλμοι, à l'occident, fut pour Séleucie le grand port au temps des marines occidentales [1], je veux dire gréco-romaines. Inversement au temps des marines orientales, je veux dire phéniciennes, la grande échelle de cette plaine devait être sur les roches de l'Est. Sur la *Pierre Tigrée*, en effet, il existe un débarcadère et une route taillée vers l'intérieur. Strabon, qui nous parle de cette Ποικίλη Πέτρα, mentionne un cap voisin Ἀνεμούριον, que le *Stadiasmus Maris Magni* ne connaît pas [2]. Ποικίλη Πέτρα est un nom grec comparable à ce nom turc *Kara-tasch, la Pierre Noire*, que nous avons rencontré plus haut. Si nous supposions un original sémitique à ce nom grec, Πέτρα serait venue soit de quelque סקולה, *Skula*, semblable à la Σκύλλα que nous avons découverte auprès de Mégare, soit de quelque סלע *Solo*, comparable à nos Σόλοι chypriote et ciliciennes : la capitale des Édomites, *Sala* ou *Salo*, est devenue la *Petra* des Grecs et des Romains. Quant à Ποικίλη, cette épithète serait exactement rendue par quelque dérivé de la racine נמר, *namar*, qui signifie en arabe *tacheter, moucheter*, et qui dans toutes les langues sémitiques a fourni le nom de la panthère. La *Pierre Tigrée*, Ποικίλη Πέτρα, serait donc הסקולה הנמורה *A-Skoula A-namoura*, avec la forme participiale נמור, *namour*, précédée de l'article : Ποικίλη Πέτρα-Ἀνεμούριον serait encore en doublet gréco-sémitique.

Ce nom de Ἀνεμούριον se retrouve sur la même côte cilicienne. Un peu plus au sud, en allant toujours vers l'ouest, les bateaux syriens doublent à l'extrémité du canal de Chypre « le cap Anamour [3] élevé de 150 mètres. C'est la pointe la plus sud de l'Asie

1. Cf. Scylax, 102.
2. Strab., XIV, 671 ; *Stad. Mar. Mag.*, 175.
3. Il ne faut pas s'étonner de ces répétitions de noms : sur cette même côte après le cap Anamour, on a un second cap de la Pierre Noire, *Kara-tasch Bournou*, répétition du promontoire cilicien.

Mineure. Elle offre sur son côté Est un bon mouillage aux caboteurs pendant les fortes brises de l'ouest. Les plaines voisines contiennent plusieurs villages, d'où l'on peut faire venir du bétail, et l'on peut facilement faire de l'eau dans l'embouchure de la rivière Direk-Ondessi[1]. » Par son mouillage et par son aiguade, ce point a déjà quelque valeur. Mais les marins et surtout les corsaires y peuvent trouver d'autres avantages : « les caps Anamour, Kizliman, la pointe Cavalière ainsi que les îles Papadoula offriraient par beau temps des mouillages commodes pour les croiseurs. On pourrait accéder facilement aux parties les plus élevées des falaises, pour dominer le canal de Chypre et signaler l'approche de tout navire[2] ». Les corsaires provençaux, qui jadis écumaient ce détroit, ont laissé à l'un de ces îlots côtiers le nom de l'*île Provençale* : ils en avaient fait une de leurs guettes et de leurs refuges. Il semble que pareillement les Phéniciens aient eu jadis un poste de surveillance et un établissement tout près du dernier cap Anamour, au mouillage que Skylax nous décrit ainsi : Νάγιδος πόλις ἡ καὶ νῆσον ἔχει[3]. Ce nom, qui ne veut rien dire en grec, venait suivant Hécatée d'un pilote nommé Nagis, ἀπὸ τοῦ Νάγιδος κυβερνήτου[4]. En hébreu נגיד, *nagid*, signifie *le chef, le meneur, le directeur*, ἡγούμενος, ἄρχων, traduisent les Septante, κυβερνήτης, dirons-nous en langue maritime : Νάγιδος est bien la *Ville du Pilote* et Movers signalait déjà ce doublet gréco-sémitique[5]. Il est possible qu'en cet endroit les Phéniciens embarquaient des pilotes avant d'entrer dans la mer de l'Occident qui s'ouvrait devant eux : depuis le temps des corsaires jusqu'à nos jours, Milo reste pour les marins occidentaux « l'île des pilotes » où nos vaisseaux de guerre vont, à leur entrée dans l'Archipel, embaucher un pilote[6]. Il est possible que nous ayons aussi un

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 595.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591.
3. Skyl., 102.
4. *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 17, 252.
5. Movers, II, p. 174.
6. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 172.

nom de lieu sans plus de signification historique que tel promontoire du *Gouvernail*, Πηδάλιον, sur les côtes de Chypre, de Carie ou de la Chersonnèse.

IV. — En continuant le périple des côtes asiatiques on trouverait encore jusqu'à l'Archipel un grand nombre de pareils doublets. Ces côtes sont bordées de noms étrangers, venus de la mer. Aujourd'hui les noms italiens ou francs alternent avec les noms turcs ou anciens. Dans l'antiquité, les noms grecs ou romains alternaient de même avec des noms indigènes ou levantins. Les Phéniciens avaient sûrement leur part dans ces noms levantins. Les doublets ne sont pas toujours là pour nous fournir des preuves irréfutables : il n'en reste pas moins certaines traces qui pourraient nous arrêter. Sur la côte pamphylienne, un port de Σίδη nous ramène à cette classe de noms Σίδων, Σίδα, etc., qui semblent les transcriptions grecques des *Pêcheries*, צידן, *Sidon*, ou צידה, *Sida*, de l'Écriture et de l'onomastique tyrienne ou carthaginoise.

Nous atteignons ainsi la Montagne des Solymes, qui, sur la côte occidentale du golfe d'Adalia, limite l'horizon de sa muraille abrupte et qui projette vers le sud l'autre pointe méridionale de l'Asie, le Promontoire Sacré, prolongé de l'archipel des Hirondelles. Pour les navigateurs venus de l'ouest, cette borne n'a pas grande importance; elle ressemble à l'un des mille promontoires qu'ils viennent durant de longs jours de doubler au long des côtes grecques d'Europe ou d'Asie ou qu'ils ont aperçus à travers les îles de l'Archipel. Les navires occidentaux, d'ailleurs, usant des vents de la partie nord pour leurs traversées vers l'Égypte ou vers la Syrie, ne contournent pas la côte de l'Asie Mineure sur tout son développement. Ils ne s'avancent même pas jusqu'au Promontoire Sacré. Mais, au sortir du canal de Rhodes, ils attendent les vents favorables du nord-ouest dans quelque port de la côte lycienne, Patara, Aperles, Myra, ou dans cette île que les modernes appellent Castellorizo, que les Anciens nommaient la Grande, Μεγίστη et qui fut toujours une station

importante de corsaires et de voiliers. De là, ils coupent tout droit vers Chypre en laissant au loin sur leur gauche ce Promontoire auquel ils tournent le dos : ils n'en usent pas comme d'un point de repère et pour eux sa masse et sa hauteur disparaissent un peu sur l'écran des autres montagnes lyciennes. Les navigateurs orientaux, au contraire, venus au long des côtes asiatiques ou par le milieu du canal de Chypre, gouvernent de loin sur ce gigantesque signal dont ils aperçoivent, en face, la haute silhouette. Ce Promontoire sera l'un des grands repères de leurs navigations. Et il sera une borne de leur monde. Derrière, ils vont brusquement trouver une mer nouvelle et des terres différentes des leurs. Jusqu'ici, la côte était vraiment *asiatique*, je veux dire massive, peu découpée, mal pourvue de golfes, de rades, d'estuaires et d'îles. A partir d'ici commence la côte vraiment grecque, toute dentelée de caps, ajourée de détroits, brodée d'îles et de roches. A la lourde et compacte Asie Mineure, la côte occidentale, qui commence ici, est cousue comme une guipure à une solide, mais raide et uniforme pièce de toile.

Le petit archipel des Hirondelles est le premier feston de cette broderie. Depuis le Cap Sacré jusqu'au Bosphore, les marins orientaux vont trouver la même « vue de côtes », la même mer des Détroits, des Iles et des Estuaires. Les bornes des promontoires et les îles côtières vont, par une série de détroits, leur faire une sorte de canal. Les fleuves et les rivières vont, derrière chaque cap, amener jusqu'à la mer quelque grande route de plaine, charriant le commerce de l'intérieur. A chacun de ces estuaires correspondra quelque grand port, Myra, Patara, Kaunos, Milet, Éphèse, Smyrne, Phocée, etc. Chacun de ces ports, fondé jadis sur les premières roches à l'entrée de quelque large baie, verra peu à peu sa rade diminuer de fond et d'étendue sous la poussée des fleuves boueux. L'avancée des deltas sur cette côte asiatique, entre les compartiments des promontoires, est l'un des phénomènes qui ont le plus vivement frappé les anciens : Hérodote compare

du petit au grand le delta égyptien à ces deltas asiatiques[1].

Le Cap Sacré marque vraiment l'entrée de la Mer des Iles et des Estuaires. Aussi, pour les vieux géographes grecs, qui doivent répéter sans doute les théories des plus anciens navigateurs, le Cap Sacré est la borne sud-orientale de l'Archipel, l'angle sud-occidental de l'Asie-Mineure. C'est ici que commence le Taurus. De là, à travers toute l'Asie, il s'en va de l'ouest à l'est, coupant en deux le continent, comme une diagonale coupe un rectangle, et laissant sur sa droite la moitié sud-est, la moitié barbare, tandis que la moitié vraiment grecque ou grécophile est sur sa gauche. Les vieux géographes ioniens, qui mettent au Cap Sacré l'entrée de l'Archipel, la porte de la Mer des Iles, et contre lesquels Strabon discute si longuement[2], ne font donc que reproduire les « vues de côtes » des marines orientales. Strabon[3] a mille fois raison de soutenir que l'angle sud-occidental de l'Asie Mineure n'est pas au Promontoire Sacré en face des Iles des Hirondelles, mais au Tombeau du Chien en face de Rhodes, ou au Promontoire de Cnide en face de Nisyros : tous les cartographes et géographes lui sauront gré de cette exactitude. Mais on voit comment la conception des plus anciens se justifie. C'est cette conception qui se traduit dans la politique le jour où les Grecs vainqueurs interdisent aux vaisseaux perses de franchir les îles Chélidoniennes : là commencent les mers helléniques. Cette même conception existe déjà dans l'*Odyssée* : Poseidon revenant du banquet chez les Éthiopiens découvre les mers grecques et le radeau d'Ulysse, dès que sa marche de retour l'a conduit au haut de la montagne des Solymes,

τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων ἀνιὼν κρείων Ἐνοσίχθων
τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν[4]...

1. Hérod., II, 10.
2. Cf. Strab., XIV, 666, 651 et *pass.*
3. Strab., XIV, 655.
4. *Odyss.*, V, 283-284.

Cette marche de Poseidon est la route même que nous traçons des vieilles navigations phéniciennes. Les poèmes homériques connaissent, en effet, — comme Hérodote, Skylax et les anciens périples, — deux groupes d'Éthiopiens : les uns sont au couchant, les autres au levant, les uns près des Colonnes d'Hercule, les autres près de l'Égypte,

ἀλλ' ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ' ἐόντας
Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,
οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος...[1]

Ces deux groupes d'Éthiopiens ont chacun leur grand dieu, Zeus et Poseidon. Zeus va banqueter chez les Éthiopiens du couchant[2], aux bords de l'Océan. C'est chez les Éthiopiens orientaux qu'est allé Poseidon. Les monts des Solymes sont donc sur le chemin de son retour.

Au pied des Solymes, le golfe pamphylien est toujours resté célèbre par ses tempêtes, « les terribles tempêtes du golfe de Satalie »[3]. De tout temps, les marines ont dû chercher le long de cette côte des points de refuge et de relâche. Adalia, l'Ἀττάλεια des Grecs, est aujourd'hui le port le plus fréquenté. Dans l'antiquité reculée, avant la fondation de cette ville grecque, c'était Phasèlis. Avec ses trois ports et son îlot rocheux emmanché d'un isthme de sable, Phasèlis était le grand reposoir entre la Phénicie et la Grèce[4]. Il est inutile d'insister, je crois, sur le site et l'orientation de ce vieux port. A demi-insulaire, tournée vers le Levant, conforme à toutes les nécessités du commerce primitif et du trafic venu de Syrie, Phasèlis n'est sûrement pas une station indigène. Du côté de la terre, elle n'a aucun débouché, et elle n'a aucun domaine. La montagne abrupte la surplombe. Cette montagne, pendant une centaine de kilomètres, est continue. Les deux défilés de la Rose et de la Pipe, comme disent les Turcs, *Gullik-*

1. *Odyss.*, I, 22-24.
2. *Iliad.*, I, 423.
3. Cf. Michaud et Poujoulat, IV, 45 et surtout Fellows, *Asia Minor*, p. 212.
4. Thucyd., II, 69.

Boghaz et *Tchibouk-Boghaz*, percent la chaîne vers l'Est et vers le Nord, vers la Lycie et vers la Pisidie. Ni l'un ni l'autre n'aboutit à Phasèlis qui est très éloignée de tous deux. Mais un de ces défilés, ouvert sur la Lycie, est dominé par la ville indigène de Termenos et serait desservi par le vieux port d'Olbia. L'autre, ouvert sur la Pisidie et dominé par la ville indigène d'Ariassos, est desservi par le port grec d'Adalia, le vrai port continental, conforme aux besoins des populations de la côte et de l'intérieur. Adalia fut fondée par les Grecs, quand ils vinrent prendre possession de ce pays. Elle exploita les plaines de Pergé et d'Aspendos, les forêts du Taurus, les vallées intérieures de la Milyas, et les grandes routes commerciales que le Défilé de la Pipe mène vers les plateaux du centre, Lycaonie, Galatie, Phrygie, et jusqu'aux ports de la mer Septentrionale. Adalia est un port indigène. Phasèlis ne put être qu'une station des étrangers, et, tournant le dos à l'Occident, ce ne put être une fondation occidentale.

Il semble d'ailleurs que tout ce pays de Phasèlis présente des noms et des légendes où le souvenir des marines sémitiques subsistait. Le nom Σόλυμα a été souvent rapporté au סלם *soulam* des Hébreux[1]. La chaîne abrupte longe de près le rivage, ne laissant que de courtes et rares plages sablonneuses entre les hauts promontoires à pic qui plongent dans la mer. Une grand'route la côtoie — c'est par cette route qu'Alexandre a passé. Cette route n'est qu'une suite de défilés et d'échelles, de *portes* entre la montagne et la mer, et de véritables *escaliers* taillés dans la roche pour franchir les promontoires. Strabon décrit admirablement l'aspect des lieux : εἶτα Φασηλίς, τρεῖς ἔχουσα λιμένας... ὑπέρκειται δ' αὐτῆς τὰ Σόλυμα ὄρος... : περὶ Φασηλίδα δ' ἐστὶ κατὰ θάλατταν Στενά, δι' ὧν Ἀλέξανδρος παρήγαγε τὴν στρατίαν· ἔστι δ' ὄρος Κλίμαξ καλούμενον, στενὴν ἀπολεῖπον πάροδον ἐπὶ τῷ αἰγιαλῷ[2]. La traduction exacte de Κλίμαξ, l'*Échelle*, serait en hébreu et en arabe סלם *Soulam* : le Κλίμαξ Τυρίων de Strabon est le סלמה צור *Sulama Sor*

1. H. Levy, p. 191.
2. Strab., XIV, 666.

du Talmud. Quant à Στενά, Bochart[1] avait raison de penser au pluriel de מצוקה, *masouka*, qui est מצוקות *masoukot*, *angustiae* : la Montagne des Solymes porte aussi le nom de Μασίκυτον, Μασσάκυτος, *Massicytès*.

Dans cette chaîne côtière, non loin de la mer, une bouche volcanique en perpétuelle activité crache de hautes flammes, qui brûlent silencieusement au milieu de la forêt, πῦρ πολὺ αὐτόματον ἐκ τῆς γῆς καίεται καὶ οὐδέποτε σβέννυται...[2]. C'est la Chimère, Χιμαίρα, qui donna naissance à de si belles fables. L'étymologie sémitique, généralement proposée et admise, nous rendrait bien compte de ce nom de lieu. Ce monstre expirant le feu, comme dit l'*Iliade*,

δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο[3],

est *la Bouillonnante*, de la racine חמר *hamar*, *bouillonner*, *bouillir*[4], et d'une forme חימרה, *himera* (cf. חברה *hebera*, חזקה, *hezequa*, חליפה, *helipha*, etc.). En Sicile, le même mot, vocalisé de la même façon, *i* et *e*, se retrouve appliqué à des sources chaudes : Θερμαί disent les Grecs; *Himera*, Ἱμέρα, avaient dit avant eux les Phéniciens (nous avons donné déjà les exemples du ה initial tantôt rendu en grec par un X, tantôt par un esprit rude et tantôt supprimé : Χάβωρας et Ἀβόρρας, Χάβερ et Ἄβαρ, Ἀμβάκουκ, etc.). Ces eaux chaudes siciliennes, d'après la légende, avaient jailli d'abord pour le service d'Héraklès. Elles sont voisines de la *Ville des Roches*, Σολόεις, et jusqu'au temps d'Hérodote, même après l'occupation grecque, la ville *des Bouillons* reste en amicales relations avec les Carthaginois[5].

V. — Après le Promontoire sacré, la Lycie contournée mène les marines orientales à la véritable entrée de l'Archipel, au canal de Rhodes. Là encore, la toponymie et la légende semblent

1. Bochart, *Chanaan*, p. 362.
2. Skyl., 100.
3. *Iliad.*, VI, 182.
4. H. Levy, p. 191.
5. Diod. Sic., IV, 23, Hérod., VI, 24; Cf. Bochart, p. 515.

peuplées de souvenirs phéniciens. Dans cette île, Kadmos a installé le culte de Poseidon ; il a dédié un chaudron archaïque avec une inscription phénicienne ; il a laissé une colonie dont les descendants mêlés aux gens de Ialysos conservent toujours la prêtrise du dieu [1]. La mythologie rhodienne connaît *sept* enfants, six fils et une fille, de Poseidon, qu'elle nomme les *Génies du Levant*, Προσηῶους Δαίμονας. Ces *sept* génies sont bien de la famille de קדם, *Kadem*, Κάδμος, l'*Homme du Levant*. Ils sont les enfants d'une nymphe Ἁλία qui se jette à la mer, comme Ino, fille du Kadmos béotien, et qui devient, comme Ino, une Déesse Blanche, Λευκοθέα [2]. La mythologie rhodienne connaît de même les *sept* fils du Soleil.

Au centre de l'île se dresse, ὄρος τῶν ἐνταῦθα ὑψηλότατον [3], à 1.241 mètres au-dessus de la mer, le haut observatoire du mont Ἀταβύριον, d'où l'on peut surveiller les deux détroits du nord et du sud et la mer Libyque et toutes les îles environnantes, ἀναβὰς ἐπὶ τὸ Ἀταβύριον καλούμενος ὄρος ἐθεάσατο τὰς πέριξ νήσους [4]. Il semble que nous ayons ici un de ces *nombrils de la mer*, ὄμφαλος θαλάσσης, comme dit l'*Odyssée*, הטבור *A-tabour*, auraient dit les navigateurs phéniciens. Il semble de même que les villes antérieures à la Rhodes grecque soient, toponymiquement comme topologiquement, des fondations de marins orientaux. Le vieux port de Lindos tourne le dos à la Grèce et regarde, dit Strabon, « vers le sud-est et vers Alexandrie ». Les noms de Λίνδος, Κάμιρος et Ἰάλυσος seraient, comme celui de Ιατάρα, sur l'autre face du détroit, susceptibles d'étymologies sémitiques. Mais ces noms isolés ne rentrant pas dans la catégorie de nos doublets, il faut poursuivre notre route. Nous arrivons à l'Archipel.

(*A suivre.*) V. Bérard.

1. Diod. Sic., V, 58. Diodore nous dit qu'il a copié de vieilles sources rhodiennes.
2. Strab., XIV, 654.
3. Diod. Sic., V, 55.
4. Apollod., III, 2, 1.

DEUX TABLEAUX DE JACOPO DEL SELLAIO

AU MUSÉE DU LOUVRE

Il est singulier que deux des tableaux les plus importants légués récemment au Louvre par la feue baronne Nathaniel de Rothschild, sous les noms de Botticelli et de Filippino Lippi, soient incontestablement les œuvres d'un peintre florentin éclectique, hier encore presque inconnu; et, d'autre part, que ce soient des imitations, dues à cet artiste, d'ouvrages d'un autre maître florentin plus oublié encore. L'un et l'autre de ces panneaux sont, en effet, des imitations d'œuvres de ce disciple anonyme de Botticelli que M. Berenson, dans un mémoire publié par la *Gazette des Beaux-Arts* (juin-juillet 1899), a baptisé *Amico di Sandro*. L'auteur des tableaux de M^me^ Nathaniel de Rothschild aurait pu être appelé *Amico di Amico*, mais le hasard a voulu que Vasari nous conservât son nom parmi ceux des élèves de Fra Filippo : c'est ce Jacopo del Sellaio, dont on commence à identifier un grand nombre d'œuvres qui, perdues dans la foule des tableaux florentins secondaires du XV^e^ siècle, ont porté jusqu'à présent les noms de Ghirlandajo, de Fra Filippo, de Cosimo Rosselli, de Verrocchio, plus souvent encore de Botticelli et de Filippino. Un premier catalogue de ces ouvrages, dressé par M. Makowsky, a été signalé ici même, où j'ai proposé d'y faire quelques additions (*Revue*, 1899, II, p. 478). C'était un artiste très fécond, ce qui se comprend d'ailleurs aisément, car il ne perdait jamais de temps à chercher des compositions nouvelles : il les empruntait toutes faites à de grands maîtres et les traitait dans un style également sujet à des influences très diverses. Pourtant, ses habitudes de

compilateur et de plagiaire n'ont pas fait disparaître entièrement sa personnalité : elle se trahit par quelques particularités constantes, notamment par sa prédilection pour les paysages romantiques, par ses rangées d'arbres se détachant en étages sur le ciel, par les plis parallèles de ses draperies, par un modelé qui suggère la pensée d'un masque gonflé d'air qui se dégonfle à mesure que

Fig. 1. — Couronnement d'Esther.

l'air en sort, enfin par une certaine expression que l'on reconnaît aisément avec un peu d'habitude, mais qu'il est très difficile, sinon impossible, de préciser par des mots.

Cette expression est particulièrement marquée dans les têtes féminines du petit tableau *Couronnement de la reine Esther*, lequel paraît appartenir à la série des *cassoni* du corridor des Uffizi, justement attribués à Sellaio par M. Makowsky. Ces panneaux reproduisent d'autres scènes de l'Histoire d'Esther et sont,

comme celui qui vient d'entrer au Louvre, d'évidentes imitations des charmants panneaux, traitant les mêmes sujets, qu'on voit aujourd'hui à Chantilly, dans la collection du prince Liechtenstein à Vienne et dans celle de M. Léopold Goldschmidt à Paris. On y a généralement reconnu des œuvres de Filippino ; mais M. Berenson, dans les articles déjà cités, a allégué de bons argu-

Fig. 2. — Vierge et Enfant.

ments pour en faire honneur à cet *Amico di Sandro* qui aurait été, suivant lui, le vrai maître de Filippino. Les panneaux d'Esther aux Uffizi et au Louvre sont de simples « vulgarisations » des peintures de Chantilly, de Liechtenstein et de Goldschmidt. L'emploi abusif de l'or, une couleur désagréable et des types communs contribuent beaucoup à obscurcir, sans pourtant les dissimuler entièrement, les qualités de grâce et de fantaisie délicate qui caractérisaient l'inventeur original de ces jolies pages de la Bible en tableaux.

L'autre tableau du legs Rothschild que je voudrais attribuer à Sellaio est une œuvre beaucoup plus grande et plus prétentieuse, que la testatrice attribuait à Botticelli. Cette *Madone avec des anges* présente la plupart des traits distinctifs que M. Berenson a signalés comme la marque d'Amico di Sandro, — fond d'architecture simple, d'une tonalité effacée, avec une échappée oblique de lumière, chairs blond pâle, draperies, types, ceux-ci particulièrement reconnaissables dans les deux anges qui se retrouvent identiques sur le panneau de Turin, *Tobie et les trois archanges*, attribué à tort à Botticelli. D'autre part, si ce sont bien là des caractères formels d'Amico di Sandro, la qualité du panneau du Louvre est si médiocre, les lignes y sont si dépourvues de vie, le modelé si incertain, les draperies si grossières, qu'on ne saurait y reconnaître la main d'Amico lui-même. Nous dirions donc que cette peinture est l'œuvre d'*Amico di Amico* si nous n'étions pas conduits vers une autre solution du problème par l'arbre qui se détache sur le ciel de si bizarre façon. Voilà une particularité de Jacopo del Sellaio, de ce plagiaire qui, malgré lui, se laisse reconnaître à une petite manie personnelle. D'autre part, la *Madone adorant l'enfant*, de la collection Grandi à Milan, que nous avons reproduite ici même [1], est suffisamment voisine du tableau du Louvre pour que nous puissions considérer ces deux tableaux comme de la même main. Ce dernier panneau, comme l'*Esther*, est l'écho de quelque chose qui valait bien mieux. Il n'est donc pas étonnant qu'on éprouve du plaisir à le regarder; mais ce plaisir ne va pas sans une secrète irritation, car l'on sent, ici comme dans le tableau de Milan, un contraste fâcheux entre la délicatesse, la grâce, le charme de l'invention, d'une part, et, de l'autre, la grossièreté, la faiblesse et le manque de soin dans l'exécution.

Mary Logan [2].

1. *Revue archéol.*, 1899, II, p. 479. Ce tableau a été vendu depuis à M. Stanley Mortimer de New-York.
2. Traduit par S. Reinach sur le manuscrit de l'auteur.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 11 MAI 1900

MM. Noël Valois, Hartwig Derenbourg et Ulysse Robert écrivent à M. le secrétaire perpétuel qu'ils posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. le Ministre de l'nstruction publique, en réponse à la récente lettre de M. Eugène Müntz qui lui a été communiquée par les soins de M. le Secrétaire perpétuel, informe l'Académie qu'il prendra les mesures nécessaires pour la conservation des restes de l'enceinte fortifiée d'Avignon.

M. Paul Gauckler, directeur des Antiquités et Arts en Tunisie, correspondant de l'Académie, présente une collection de bijoux d'or massif rehaussés de gemmes, colliers, pendants d'oreilles, bagues, bracelets, choisis parmi les plus remarquables de ceux qu'il a découverts depuis un an dans la nécropole punique de Dermech, à Carthage. Ces objets précieux représentent la série des types caractéristiques de l'orfèvrerie carthaginoise du VIII^e^ au II^e^ siècle a. C., tels qu'on les rencontre dans toutes les nécropoles phéniciennes du bassin occidental de la Méditerranée. — MM. Babelon, Pottier, Ph. Berger, Perrot, de Vogüé et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Levasseur, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, communique un mémoire sur l'édit du maximum de Dioclétien, qu'il a étudié au point de vue de la valeur commerciale de la monnaie.

M. Babelon entreprend de démontrer que l'édit de Dioclétien, qui date de l'an 301, a pour but précis et immédiat de fixer pour le commerce le taux des monnaies nouvelles que Dioclétien venait de créer en l'an 296 ou 297. Le chiffre qui désigne le denier dans l'édit représente la petite monnaie de bronze ou *denarius communis*, la plus petite monnaie de la réforme de Dioclétien.

M. Barbier de Meynard donne lecture du rapport de la commission du prix du Budget. Une somme de 1000 fr. est attribuée, à titre d'encouragement, au mémoire portant la devise : *Sine litteris ipsa vita mors est.*

SÉANCE DU 19 MAI 1900

M. le Président annonce que le lauréat du prix du Budget s'est fait connaître. Ce prix est décerné à M. l'abbé J.-B. Chabot.

L'Académie se forme en comité secret.

M. le D^r^ Hamy donne lecture du rapport de la commission du prix Stanislas Julien. Ce prix est décerné à M. Camille Sainson, pour sa traduction d'un mémoire chinois sur l'Annam.

M. Elie Berger communique une note sur le titre de régent et son emploi

dans les actes de la chancellerie royale. Suger, Blanche de Castille et d'autres encore ont été régents par le fait, mais aux fonctions dont ils étaient investis ne correspondait aucun titre spécial. Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et son collègue Simon de Nesle, considérés comme régents, l'un sous saint Louis, pendant la croisade de Tunis (1270), l'autre, sous Philippe III le Hardi, pendant l'expédition d'Aragon (1285), ne se sont intitulés que lieutenants du roi. Le titre de régent fut pris pour la première fois par le comte de Poitiers, Philippe le Long, après la mort de son frère Louis XI, et depuis cette époque, jusqu'au XVIIIe siècle, il a été constamment porté par ceux qui exerçaient le pouvoir royal sans être rois eux-mêmes. Les régents n'ont pas toujours émis les actes en leur nom. Le régent figure toujours en tête des pièces quand il n'y a pas de roi ; il promulgue aussi les actes en son nom, quand le roi est hors du royaume, à plus forte raison lorsqu'il est prisonnier. Pendant deux ans, le dauphin Charles (Charles V) promulgue tous les actes en son nom. D'autres, comme Louise de Savoie et Catherine de Médicis, émettent les actes tantôt en leur nom, tantôt au nom du roi. Quand le roi est dans le royaume, le régent ou la régente ne rendent jamais les actes en leur nom : Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Philippe d'Orléans ne figurent pas en tête des documents. Il est à remarquer que les princes anglais eux-mêmes se sont conformés en France à cet usage : tel est le cas de Henri V, régent à la fin du règne de Charles VI, et du duc de Bedford, régent pour son neveu Henri VI, roi de France et d'Angleterre.

M. de Mély lit une note sur la Tour de Babel en 355 p. C. Il a trouvé dans les *Cyranides* la description d'un temple chaldéen visité et mesuré par Harpocration. Son identité avec Birs-Nimroud, la Tour de Babel, est indiscutable. Restaurée au VIe siècle a. C. par Nabuchodonosor, la Tour fut abandonnée avant 380. Elle était distante de 94 kilomètres de Ctésiphon, au sud de Babylone. Elle se composait d'un soubassement de 186 mètres de côté, qui avait 75 pieds de hauteur. Au milieu s'élevait une tour carrée formée de six degrés superposés, ayant chacun 28 pieds de hauteur. Ces sept étages avaient 67 mètres d'élévation. Le premier degré avait, au niveau de la plate-forme, 43 mètres de côté. On montait au sanctuaire par 365 marches extérieures, dont 305 étaient d'argent et 60 d'or ; ce nombre représentait les 365 jours de l'année ; divisés par les sept étages, correspondant aux sept jours de la semaine, ils donnaient les 52 semaines de l'année. Cette description confirme les hypothèses de M. Oppert. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Blancard fait une communication sur l'X barré qui figure sur les deniers de la République romaine et est le monogramme du chiffre XVI. — MM. Oppert, Babelon et Cagnat présentent quelques observations.

SÉANCE DU 25 MAI 1900

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Antoine Thomas, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. de Barthélemy, président, prononce une courte allocution au sujet du récent décès de M. Félix Ravaisson.

M. Héron de Villefosse annonce que le célèbre trésor de Pétrossa, appartenant au Musée national de Bucarest, est actuellement exposé au Musée du Louvre, et retrace brièvement l'histoire de ce trésor.

M. Edmond Pottier annonce que la commission du prix Fould a décerné ce prix à M. Émile Mâle, pour son ouvrage intitulé : *L'art religieux au* XIII^e *siècle.*

M. Saglio annonce que la commission du prix Joest a décerné ce prix à M. Charles Fichot, pour l'ensemble de ses travaux archéologiques.

L'Académie se forme en comité secret.

SÉANCE DU 1^er JUIN 1900

L'Académie se forme en comité secret.

M. l'abbé Duchesne adresse une note de M. Lauer, membre de l'École française de Rome, sur les découvertes, inscriptions et peintures, faites dans les soubassements du célèbre oratoire *Sancta Sanctorum*, à la Scala Santa. Cet édifice faisait autrefois partie du palais pontifical de Latran, sur lequel M. Lauer prépare une étude historique et archéologique.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Deloche, décédé. Les votants sont au nombre de 35 ; la majorité est de 18. Les candidats sont :

	1^er tour.	2^e tour.	3^e tour.	4^e tour.
MM. Émile Chatelain.	5	6	4	1
Hartwig Derenbourg.	9	13	17	20
Louis Leger.	6	5	2	0
Ulysse Robert.	3	0	0	0
Antoine Thomas.	3	1	0	0
Noël Valois.	9	10	12	11

M. Hartwig Derenbourg est élu membre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Perrot donne lecture du rapport de la commission du prix Delalande-Guérineau. Ce prix est décerné à M. Edmond Courbaud, pour son ouvrage intitulé : *Le bas-relief romain à représentations historiques.*

M. Longnon annonce que la commission du prix Prost a décerné une récompense de 800 francs à M. Ch. Denis, pour son *Inventaire de l'état-civil de Lunéville* (1560-1793), et une récompense de 400 francs à M. l'abbé Poirier pour son volume intitulé : *Metz. Documents généalogiques d'après les registres des paroisses* (1561-1792).

L'Académie se forme en comité secret.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Le Musée Ashmoléen d'Oxford en 1899[1].

Le Musée d'Oxford, si habilement dirigé par M. Arthur Evans, peut marquer d'un caillou blanc l'année 1899. Elle restera, en effet, mémorable dans son histoire comme celle de l'acquisition des deux collections Fortnum et Oldfield.

M. Fortnum, mort le 6 mars 1899, a légué par son testament, au Musée Ashmoléen, toute sa collection, y compris les pièces exposées par lui au Musée à titre de prêt, sa bibliothèque d'art et d'archéologie, plus 250.000 francs en espèces, une maison et des terres à Stanmore, une part dans une villa à Menton et, enfin, 12.500 francs pour l'installation des objets légués par lui.

La collection comprend : 1° de magnifiques bronzes de la Renaissance, entre autres un *Saint Jean-Baptiste*, œuvre d'un Italien du nord (1460-1480) et un encrier par Peter Vischer de Nuremberg, orné de médaillons avec bustes en relief et d'une femme nue, casquée, foulent aux pieds un crâne avec la devise : VITAM NON MORTEM RECOGITA.

2° Une série de bronzes orientaux, autrefois pour la plupart dans la collection John Henderson, dont quarante-cinq vases chinois et trente-huit japonais. Parmi les vases chinois, notons un grand récipient incrusté d'or et d'argent (XI^e siècle) et un bol de la même époque, incrusté de cuivre et de malachite. Deux brûle-parfums japonais proviennent, dit-on, du Palais d'Eté.

3° Des meubles italiens de la Renaissance, entre autres un *cassone* du commencement du XVI^e siècle.

4° Des portraits de famille et des tableaux, dont le plus beau — une vraie perle — est une *Madone* de la dernière manière de Pinturicchio. On peut encore citer une *Sainte Catherine* de Vittorio Crivelli et un *Saint Jérôme* de l'atelier de Bellini (Basaiti ?).

5° Une belle série d'ouvrages d'archéologie et de gravures (tout Piranesi relié en 18 vol. in-folio, etc.).

La collection de M. Edmund Oldfield, donnée la même année au Musée d'Oxford, se compose principalement d'antiquités grecques, romaines et étrusques. Elle est particulièrement riche en vases peints (par exemple le *vase de Busiris*, publié en 1865 par M. Helbig dans les *Annali*, une amphore inédite avec la naissance de Pandore, une autre avec Oedipe et le sphinx, une oenochoé de Nola avec Niké au vol couronnant un trépied, un stamnos tarentin avec la

1. *Report of the keeper of the Ashmolean for the year 1899*. Oxford, 1900.

représentation d'une femme au bain, un admirable lécythe blanc funéraire, etc.). Parmi les bronzes, il y a une anse de vase ornée d'une tête de femme diadémée d'un beau style archaïque et le bras d'une grande statuette, revêtu d'une manche sur laquelle sont figurés différents symboles, entre autres la croix gammée (fig. 1). M. Evans en a rapproché le Mithra d'un bas-relief d'Antium (Cumont, *Culte de Mithra*, t. II, p. 247); mais il ne semble pas que l'analogie soit frappante. En revanche, ce bras en bronze peut être comparé au costume d'une figurine publiée par Apianus (*Inscriptiones sacrosanctae vetustatis*, Ingolstadt, 1534), que j'ai reproduite dans mes *Bronzes figurés de la Gaule* (p. 181) et dont le type est fort semblable à celui des statuettes gauloises du « Dieu au marteau ». Ces statuettes sont généralement pourvues de manches et le vêtement qui en couvre la partie supérieure est fréquemment constellé de croix et de rosaces (*Bronzes fig.*, p. 138, 142, 143, 151, 152, 184). On pourrait aussi songer à Atys, dont le costume présente souvent des *crevés* analogues (*Répertoire de la stat.*, II, p. 471, 472); mais le bras que nous reproduisons paraît plutôt avoir appartenu à une statue d'adulte[1].

Fig. 1. — Bras d'une statuette de bronze (Musée d'Oxford).

La donation de M. Oldfield comprend encore une statuette de la Fortune en argent doré, une série de boucles d'oreille en or, une bulle en or autrefois découverte à Herculanum et offerte par la reine de Naples à l'impératrice Joséphine. Nous reproduisons, avec l'aimable autorisation de M. Evans, un bas-relief en ivoire, probablement une plaque de coffret, qui représente, dans le style archaïsant connu par les bas-reliefs choragiques, Héra, Artémis et Apollon Musagète marchant vers une colonne surmontée d'une statue d'Éros archer (fig. 2). Un autre ivoire est une statuette d'Héraklès juvénile, rare spécimen d'une figurine grecque en cette matière remontant à la première moitié du v[e] siècle. Un bas-relief provenant d'un sarcophage étrusque représente l'épisode d'Odysseus et des Sirènes. Citons encore de beaux verres irisés, des terres cuites et des monnaies grecques d'argent, entre autres une pièce de Nikokléon, roi de Salamis de Chypre. Un objet particulièrement intéressant pour l'étude de la haute antiquité latine est une des urnes-cabanes découvertes en 1817 près d'Albano, sous une couche volcanique, et remontant aux environs de l'an 1000 avant notre ère.

On sait que M. Evans travaille depuis plusieurs années à constituer, dans le Musée Ashmoléen, des séries *égéennes* et *proto-égyptiennes* aussi complètes que

1. Une jambe de bronze, également décorée d'étoiles, figure parmi les bronzes gallo-romains exposés au Petit-Palais (1900).

possible. En 1899 encore, grâce à l'*Egypt Exploration Fund*, il a pu singulièrement augmenter sa collection d'objets égyptiens dits préhistoriques. La plupart, du même style que ceux de Nagadah, ont été découverts dans un groupe d'une vingtaine de cimetières attenant au désert occidental entre Hu et Dendereh. Parmi les plus importants sont une massue encore pourvue de son manche, des figurines en terre cuite (entre autres deux hommes regardant par dessus le mur d'une ville), un vase en forme de femme stéatopyge, un autre en forme d'hippopotame, un anneau d'ivoire décoré de quatre faucons. « Cette civilisation primitive, écrit M. Evans, qui, dans l'Égypte propre, aboutit à celle des premiers conquérants pharaoniques, paraît s'être continuée plus fidèlement au sein des

Fig. 2. — Bas-relief en ivoire (Musée d'Oxford).

tribus libyennes voisines, en qui survivait sans mélange la race primitive. La principale découverte de l'année 1899 a été la preuve de la ré-introduction de ce type primitif de la civilisation dans la vallée du Nil vers la fin de Moyen-Empire (2400 av. J.-C.), sans doute par suite d'une invasion libyenne. On a constaté un nouveau modèle de sépulture, consistant en « tombes de Pan » très basses, où l'on rencontre ces types étrangers de poterie et d'autres objets, associés en partie aux produits vraiment égyptiens de la XII^e^ dynastie. La série centrale provenant de ce groupe important de tombes a été offerte au Musée Ashmoléen. La poterie noire avec lignes croisées et celle avec motifs diagonaux de points incisés sont très caractéristiques ; mais bien qu'on les eût déjà rencontrées sur d'autres points de l'Égypte, la véritable attribution en était inconnue. Parmi les autres objets typiques sont des bucrânes, dont les os faciaux sont décorés de points blancs et noirs. »

J'ai tenu à traduire littéralement ce passage, parce qu'il me semble très important pour l'archéologie primitive de l'Égypte. Au début des études sur ce sujet (fouilles de Petrie et de Morgan), deux opinions étaient en présence : sui-

vant les uns, la *new race* était préhistorique; suivant d'autres, les antiquités classées sous cette rubrique étaient les apports d'envahisseurs libyens des temps historiques. Cette manière de voir, vers laquelle inclinait M. Maspero, se trouve aujourd'hui justifiée en même temps que la première; ou plutôt, on est entré dans la voie de la conciliation scientifique. La *new race* est bien préhistorique, mais son industrie a survécu à l'époque historique et a été introduite, par des invasions venues du désert, dans des milieux spécifiquement égyptiens.

Le Musée Ashmoléen a encore reçu la presque totalité des ivoires sculptés découverts à Hierakonpolis et datant, à ce que l'on croit, des trois premières dynasties. Ces sculptures sont particulièrement intéressantes parce qu'elles représentent une transition entre les séries préhistoriques de Nagadah et d'autres nécropoles, d'une part, et les œuvres de l'Égypte classique, de l'autre. « Beaucoup de types fréquents, comme ceux des figures drapées de manteaux, des guerriers nus avec ceinture portant un poignard suspendu devant les reins, des têtes avec barbes pointues, sont tout à fait étrangers à la tradition de l'Égypte des dynasties. En revanche, quelques-uns d'entre eux, comme les têtes barbues, se rattachent aux trouvailles des nécropoles primitives. D'autre part, on voit apparaître dans le même milieu de très belles figures, d'un art naturaliste, qui annoncent les chefs-d'œuvre connus des plus anciennes dynasties, par exemple le *Cheikh el-Bled*. Par une curieuse anticipation, quelques têtes féminines sont presques identiques aux têtes grecques archaïques, dont elles sont cependant séparées par un intervalle de près de quarante siècles. »

On sait que le sud de l'Espagne a fourni aux frères Siret une riche série d'objets qui offrent des analogies avec ceux d'Hisssarlik. M. Evans, qui en avait déjà acquis un certain nombre, a continué à s'en procurer à la même source. Il a notamment acheté des spécimens des tombes néolithiques de Los Millares dans la province d'Almeria, comprenant un vase caliciforme d'un type répandu depuis l'Espagne, la Gaule occidentale et les îles Britanniques jusqu'en Sicile. « La découverte d'une sorte de panier de sparte du même modèle dans une caverne de l'Andalousie autorise à croire que le type en question est d'origine ibérique. »

Parmi ses autres acquisitions espagnoles, M. Evans cite un bol avec des yeux et des sourcils gravés à la pointe, ressemblant aux vases à tête de chouette de Schliemann, et des animaux incisés qui rappellent les décorations des fusaïoles troyennes; une phalange sur laquelle une tête grossière est peinte dans le même style, peut-être un fétiche; enfin, une idole de schiste verdâtre analogue à celles des tombes égéennes et des couches inférieures d'Hissarlik.

En dehors de la collection Oldfield, le Musée a acquis, par voie d'achat, quelques spécimens importants d'archéologie grecque et italique : 1° le contenu d'une tombe de Camiros à Rhodes, savoir : des objets en porcelaine égyptienne, une plaque en repoussé décorée d'une déesse ailée tenant deux lions (travail granulé microscopique) et quatre plaques d'argent avec motif analogue (VII[e] siècle); 2° divers objets crétois, des styles mycénien et géométrique, acquis en Crète par M. Evans; 3° une statuette en bronze d'éphèbe découverte à Chlebotsari en Béotie (vers 460 av. J.-C.); un lécythe blanc attique, où l'on voit pour

la première fois Charon recevant le défunt sous la forme d'un εἴδωλον ailé, alors qu'ordinairement l'εἴδωλον ne fait qu'accompagner la figure du mort; 5° le contenu d'une tombe de Falerii (Cività Castellana), comprenant un canthare d'argent, des fibules de bronze et d'argent, quelques-unes ornées d'ambre et de verre, un singe en ambre et neuf lions en or mince; 6° un lot d'ivoires sculptés recueillis près de Tivoli, d'un style rappelant celui des plus beaux objets de Palestrina. Le plus remarquable est un grand bracelet en spirale, terminé en tête de lion et décoré de processions de lions en bas-relief, parmi lesquels s'élève un arbre sacré. « Une forte influence cypro-phénicienne, dit M. Evans, est sensible dans ces sculptures. » — L'auteur du rapport signale encore une fibule en bronze trouvée à Terracine, « de dimensions vraiment colossales ».

De Llannor en Carnarvonshire, le Musée a obtenu deux pierres tombales en basalte, matière qui paraît provenir de l'île sainte d'Iona. Sur l'une d'elles on lit : IOVENALI FILI ETERNI HIC IACIT, sur l'autre VENDESETLI. « Le nom Eternus, en gallois Edern, survit dans celui de l'église voisine de Llan-edern, celui de Vendesetli (plus tard Gwynhoedl), dans une autre église voisine communément appelée Llangwynodl. Les caractères epigraphiques sont ceux du VI^e^ siècle de notre ère et il n'est pas improbable qu'Eternus soit saint'Edern, fils de Vortigern, dont le nom reparaît dans celui de la localité dite Nantgwrtheyrn, à neuf milles de là seulement. »

Mentionnons encore l'acquisition d'une grande collection de dessins et de plans d'après des monuments mégalithiques de France, des îles Britanniques et de Hollande, achetée à l'héritier de Sir Henry Dryden, et souhaitons que le Musée Ashmoléen, dirigé dans un esprit et scientifique et si libéral[1], continue à jouir des faveurs que distribue la Tyché des archéologues.

Salomon Reinach.

Fragments d'un nouvel Évangile.

M. Jacoby vient de publier à Strasbourg (chez Trübner) un fragment d'Évangile copte sur papyrus, acquis en 1899 par la bibliothèque de cette ville. Le texte (deux pages environ) paraît remonter au VI^e^ siècle. Selon l'éditeur, il appartient à une traduction copte de l'Évangile suivant les Égyptiens, dont les *Logia* découverts en 1897 faisaient également partie. Cet Évangile est plus voisin de celui de saint Jean que les Synoptiques, mais présuppose la connaissance de ces derniers; il a pu être rédigé vers 130 après J.-C. Les fragments nouveaux comprennent quelques phrases d'un discours de Jésus, correspondant à Jean XIV-XVII; au revers est la scène du jardin de Gethsémani, où, à la différence

1. Je dois pourtant faire à cet égard une réserve qui ne concerne pas la partie de la collection administrée par M. Evans. A la page 22 du *Report*, on lit : « Permission a été accordée de faire photographier 37 des dessins de Michel-Ange, aux conditions ordinaires, qui interdisent absolument l'emploi de ces photographies en vue d'une publication. » Qu'est-ce que ces conditions ordinaires, *usual conditions*? Depuis quand un Musée a-t-il le droit d'interdire la publication des dessins de maîtres qu'il possède? Quand même cette condition aurait été imposée par un donateur, elle serait nulle, parce qu'illibérale

des Synoptiques, la phrase « l'esprit est prompt, mais la chair est faible » est appliquée à Jésus lui-même, expliquant pourquoi les apôtres doivent demeurer et veiller sur lui. Ici, la tradition suivie par l'Évangile égyptien paraît plus ancienne que celle des Synoptiques.

Dans la même brochure, M. Jacoby a publié un fragment de papyrus grec du IVe-Ve siècle, conservé au Musée de Ghizeh, qui contient une prière où la mort est comparée à Charon dont Jésus aurait brisé les griffes. Or, cette expression se retrouve dans le discours de Jésus conservé par le papyrus de Strasbourg : « Par qui la griffe de la mort sera-t-elle détruite? » Il s'ensuit que l'auteur de la prière, rédigée peut-être au IIe siècle, a fait usage de l'Évangile suivant les Égyptiens.

S. R.[1].

Scorpions in Caria.

Strabo (p. 660), writing of Alabanda, mentions the plentifulness of scorpions and a joke made by his contemporary Apollonius of Alabanda on the subject. He adds μεστὴ δ' ἐστὶ καὶ αὕτη καὶ ἡ τῶν Μυλασέων πόλις τῶν θηρίων τούτων, καὶ ἡ μεταξὺ πᾶσα ὀρεινή. Aristotle (*H. A.*, IX, 29) already knew of the frequency of scorpions in Caria. If Strabo had not providently safe-guarded himself from reckless *Quellen-Kritikern*, some one would have proved that he and Aristotle derive their information about scorpions in Caria from a common source. I have seen things as absurd proved to the general conviction. Scorpions are still very common in the district. An interesting surviving illustration of Strabo's words has been concealed by an unfortunate emendation of a modern Turkish name in Kiepert's map. The scorpion is, in this part of Turkey at least, called *kuruklu* (Redhouse's dictionary gives only *akreb*). Near Mylasa is a steep hill with a large medieval-fortress called *Kuruklu-Kale* = *Scorpion-burg*. Kiepert has emended this to *Kiör-oglou Kale* = *Blindsonsburg*.

W. R. Paton.

Fouilles de Thermos (Étolie).

Thermos n'était pas une ville : c'était l'*Altis* sacrée de l'Étolie, le plus ancien centre religieux, et, au IIIe siècle en particulier, ce fut en même temps le centre politique de la confédération étolienne.

La description de Polybe (liv. V, ch. VI et suivants), à l'occasion de l'expédition hardie de Philippe V en 218 avant J.-C., est l'image absolument exacte de ce que Thermos, après les fouilles qui y ont été faites, présente aux regards du visiteur.

Elle est située sur le plateau qui, au commencement des montagnes d'Étolie, à l'est du lac Trichonitis, s'élève de 420 mètres au-dessus du niveau de la mer ; elle est la clef des routes qui conduisent à Eurytanie et à la vallée de l'Événos jusqu'à la Doride et à la Phthiotide.

1. D'après un article anonyme de la *N. Y. Nation*, 26 avril 1900, p. 321. En France, des fac-similés de ce papyrus ont été publiés dans la *Revue et Revue des Revues*, 15 sept. 1900, p. 618-619.

L'enceinte sacrée de Thermos a conservé pour la plus grande partie, jusqu'à une certaine hauteur, ses anciennes et puissantes murailles. Le pays offre d'abondants cours d'eau et le paysage est parmi les plus beaux de la Grèce. Une route carrossable y mène d'Agrinion en quatre heures. Le chemin de fer conduit en une journée d'Athènes à Agrinion par Patras.

Les fouilles ont mis au jour différentes constructions du IIIe siècle et un assez grand nombre d'inscriptions du IIIe et du IIe siècle avant J.-C. Mais la découverte la plus importante est celle d'un temple manifestement très ancien d'*Apollon Thermien*, à l'intérieur de l'enceinte sacrée. Cet édifice était un temple dorique *en bois*, périptère de cinq colonnes sur quinze, avec une colonnade médiane dans la *cella*. La longueur du temple est de 39 mètres environ, sa largeur est de 12 à peu près. La *cella* a environ 28 mètres de largeur sur 4m,60. Il est orienté exactement vers le nord. Il a un opisthodome. La *cella*, comme de raison, à deux entrées. Il ne semble pas qu'il existât de *pronaos*.

Ce temple a été détruit par le feu, très probablement en 218 avant J.-C. C'est à la reconstruction, qui paraît avoir eu lieu après cette date, qu'appartient la plus grande partie du soubassement encore existant. Des colonnes de pierre remplacèrent les anciennes colonnes de bois. Quelques-unes des bases présentent des signes certains permettant de reconnaître qu'elles ont porté des colonnes en bois ; elles ressemblent aux bases du palais de Tirynthe.

L'ancien temple de bois avait un revêtement de terres cuites dont beaucoup ont été retrouvées ; elles sont analogues aux terres cuites connues des temples de Sicile et des trésors d'Olympie.

Mais ce qui caractérise tout particulièrement l'architecture du temple de Thermos, c'est : 1° les antéfixes des tuiles frontales du toit (ἡγεμόνες κεραμίδες) et 2° ses métopes peintes.

Les antéfixes sont des têtes d'hommes, de Silènes et de femmes, archaïques pour la plupart, le reste appartenant à l'art encore sévère du Ve siècle. La couleur était, chez toutes, appliquée sur la mince couche de pure argile corinthienne qui recouvrait le noyau, fait en terre plus commune, du masque. La forme et la dimension des tuiles sont celles des tuiles analogues du temple de Néandria.

Les métopes sont formées de plaques de 1 mètre environ de largeur et de longueur, d'une épaisseur de 0m,05 à 0m,07. L'argile en est, comme celle des masques de toit, recouverte d'une très fine engobe de terre corinthienne bien épurée. Les figures peintes offrent toutes une marge à droite et à gauche, ornée de rosaces également peintes. Dans le grand nombre de fragments retrouvés de ces métopes, on a découvert de quoi reconstituer cinq figures presque complètes ; ce sont : 1° une Gorgone de style archaïque ; 2° Persée fuyant, portant sur la *kibisis* la tête de Méduse ; 3° deux figures de femmes se faisant face (entières jusqu'à la taille seulement) ; sur l'une d'elles est peint, en belles grandes lettres corinthiennes, de droite à gauche : ΧΕΛΙΔϜΟΝ ; 4° un chasseur portant sur l'épaule un bâton, d'où pendent en avant un ou plusieurs oiseaux, en arrière un cerf ; 5° trois divinités féminines assises sur un trône.

Ces figures appartiennent à l'art archaïque déjà développé, probablement à l'école corinthienne ; on croit y démêler quelque influence de l'art ionique. Le

contour des figures a d'abord été gravé en creux : le peintre les a coloriées ensuite de rouge et de noir, et en partie de blanc ; mais il n'a pas suivi exactement les lignes incisées ; la peinture est libre. Si nous jugeons d'après la forme des lettres de l'inscription et d'après le type des figures, nous attribuerons ces métopes à la première moitié du vi^e^ siècle. Seule la cinquième métope présente une trace de réparation et elle est peut-être plus moderne que les autres.

Ce temple ne peut être postérieur à l'an 600 avant J.-C; mais on a constaté, au-dessous, deux couches plus anciennes encore, remontant certainement aux environs du x^e^ siècle, époque où peut-être, lors du premier établissement des Étoliens dans ce pays, fut fondé le très ancien sanctuaire d'Apollon.

Ce sanctuaire primitif paraît avoir été simplement un *autel*. On en a trouvé le centre, formé d'une très épaisse couche de cendres et d'un amas d'innombrables fragments calcinés d'ossements d'animaux ; autour de ce centre, sous toute l'étendue du temple, on a découvert une couche épaisse de 0^m^,20 environ, composée aussi de cendres et de débris d'ossements brûlés d'animaux. Dans la même couche on a découvert un grand nombre de vastes jarres (πίθοι) (jusqu'à sept réunies en un seul point), remplies de terre mêlée de charbon et d'innombrables os brûlés d'animaux. Certaines de ces jarres présentent des dessins en relief; dans l'une d'elles, ils sont du style curviligne géométrique. Dans la cendre de ce tertre sacré ont été découvertes des épées de bronze et des figurines de bronze archaïques, des roues de petits chariots de bronze, des épées de fer très longues et des débris de vases à dessins géométriques.

Cet autel ayant été nivelé, on y construisit d'abord sur le même emplacement un temple dont les murailles subsistent en assez grande partie sous le temple supérieur. Quatre colossales tuiles frontales, entièrement différentes de celles du temple supérieur et trouvées tout auprès, semblent provenir du très ancien temple bâti immédiatement après le nivellement. Ce sont : 1° deux têtes d'un art très ancien où l'influence de l'Égypte est visible; 2° des palmettes en relief semblables aux plus anciens modèles trouvés à Tirynthe. Ce temple archaïque paraît avoir été entouré d'une enceinte *elliptique* dont les bases, manifestement destinées à des colonnes de bois, existent encore.

A la même époque appartient une construction, un mur elliptique, qui rappelle le βουλευτήριον d'Olympie. Il commence en dehors du temple et en comprend une partie dans sa couche inférieure; j'ai trouvé à l'intérieur des tombeaux à incinération, avec des débris de vases très simples (de l'espèce appelée *lydique* par Schliemann) et une cigale d'or du genre de celles qui ornaient les chevelures des femmes.

On a mis au jour un autre édifice entièrement en bois (je ne puis affirmer que ce fût un temple), dont il subsiste également un grand nombre de terres cuites, provenant du revêtement architectural, et des métopes avec figures peintes et inscriptions en lettres corinthiennes désignant les personnages : *Charites*, *Eiris*. Ces métopes n'ont pas encore été nettoyées; l'une d'elles, toutefois, représente manifestement l'hydre de Lerne, c'est-à-dire un des travaux d'Hercule.

On a trouvé aussi, dans le temple, des fragments de bas-reliefs en terre cuite et des statuettes de même matière. On n'a découvert qu'un seul acrotère :

un sphinx archaïque. L'intérieur du temple a fourni une stèle de bronze portant deux inscriptions : l'une relative à un arbitrage entre deux villes de l'Acarnanie étolienne, OEniadae et Matropolis, au sujet de limites contestées (milieu du IIIe siècle) ; la seconde intitulée : « Traité et alliance entre les Étoliens et les Acarnaniens » (280-270 av. J.-C.). Ces inscriptions, ainsi que d'autres gravées sur pierre, mentionnent les noms des grands capitaines connus de l'Étolie, Charixène, Dorimaque, Scopas, et d'autres que nous apprenons à connaître pour la première fois.

Jusqu'à présent, une partie relativement peu considérable du temple a été fouillée. En même temps, une inscription a fourni la preuve que la grande acropole de Vlochos, autrefois appelée Thermos, n'est autre que la πόλις Θεστιέων citée par Polybe.

Aucun fragment de marbre sculpté n'a été trouvé à Thermos. Il semble que les statues surmontant les nombreux piédestaux étaient en bronze. On en a découvert seulement quelques faibles débris.

Juin 1900. Georges Sotiriadis.

Statuette et inscription de Zagazig.

M'occupant en ce moment de réunir les inscriptions grecques et latines de l'Égypte, j'ai été amené à dépouiller un certain nombre de catalogues de ventes peu connus.

Dans une brochure d'Allemant intitulée *Description historique et religieuse des monuments découverts par l'auteur* (Bruxelles, 1878, in-16, pp. VI-112), j'ai relevé l'indication suivante à la p. 33 (n° 166) :

« *Sagasig. — Bronze. — H.* 0m,22. *Une déesse Neith debout et marchant, coiffée de la couronne rouge... longue inscription grecque gravée sur le socle... les lettres entre parenthèses sont celles que l'oxydation a détériorées... et sur la valeur desquelles il pourrait y avoir matière à discussion*

ΘΗΝΑΙΗΙΤΗΙΣΑΤΤ[ΗΙ]ΝΤΟΣΜΕΟΠΥΦΕΩΑΛΥ·
Ι[Π]ΟΙΗΣΑ[Α]

Je suis la Minerve de Saïs, l'artiste qui m'a faite se nomme Neithos fils de Putheos de la ville d'Alyi. »

La copie publiée est évidemment fautive ; on reconnaît Ἀθηναίη τῇ Σαϊτῇ Νηΐτ et à la fin ἐποίησεν.

Je serais fort obligé à un lecteur de la *Revue* s'il pouvait me renseigner sur le possesseur actuel de cette statuette. Serait-elle par hasard à Anvers, bien que le catalogue du petit musée égyptien de cette ville n'en fasse pas mention ?

Seymour de Ricci.
30, avenue Henri-Martin, à Paris.

Dea Segetia.

Le *Bulletin monumental* a publié (1899, p. 158 et suiv.) un article de M. Georges Musset sur un trésor de monnaies romaines trouvées à La Rouillasse (Charente-Inférieure). « Parmi les pièces qui paraissent inédites, écrit l'auteur, nous signalerons notamment la suivante de Salonin (253-259 J.-C.) :

Droit : VALERIANVS CAES. AVG. Tête imberbe, buste radié, drapé, et cuirassé à droite.

Revers : DEAE SEGETIAE. La déesse Segetia debout sous un temple à quatre colonnes, nimbée, tenant dans ses mains un voile au-dessus de sa tête.

La seule pièce de Cohen à la légende *Deae Segetiae* appartient à Salonine, la mère de Salonin, et semble rappeler une déesse dont le culte aurait existé en Germanie. Il paraît vraisemblable que l'émission de ces deux pièces, l'une à l'effigie de la mère, l'autre à l'effigie de son jeune fils, aurait eu pour cause un événement commun à la mère et au fils, mais sur lequel la lumière ne paraît pas faite ». En mentionnant cette trouvaille importante, nous nous permettrons de corriger une erreur de M. Musset. La pièce n'est pas de Salonin, mais de Valérien, son grand-père (253-259). Salonin, le deuxième fils de Gallien, que l'on n'a pas toujours pris la peine de distinguer de son frère, P. Licinius Cornelius Valerianus, ne porta, à notre connaissance, que le titre de César, qui lui fut conféré après le meurtre de son aîné dernier en 260, à Cologne; il fut enveloppé dans le massacre de la famille de Gallien en 268 (cf. M.-A. Roger, *Fragments d'histoire*, *Postumus*, p. 7 et suiv.).

H. Hubert.

Une question de droit archéologique.

Le tribunal de Lyon, par un jugement du 25 janvier 1899, vient de fixer un point de droit qui intéresse les archéologues :

Les articles 538 et 540 du Code civil énumèrent les dépendances du domaine public; il existe en outre, en ce qui concerne les biens meubles, une domanialité publique par nature et une domanialité par destination : la première s'applique aux documents historiques, politiques, administratifs, qui font légalement partie des archives, et ne peuvent, en aucun cas, être susceptibles d'appropriation privée, qu'ils soient ou ne soient pas entrés dans des collections publiques; la seconde se refère aux documents entrés dans les collections nationales, soit par une incorporation réelle, soit par le fait d'une loi qui les a fait choses de l'État, et sans qu'il y ait besoin, dans ce cas, d'une incorporation effective.

Il suffit d'ailleurs, pour qu'un document soit inaliénable comme appartenant au domaine public, qu'il soit domanial par nature, ou domanial par destination, et si on prétend qu'il a perdu ce caractère, c'est à celui qui l'affirme à en apporter la preuve.

Par application de ces règles, *sont imprescriptibles et inaliénables* : les *terriers* qui, dans l'ancien droit, étaient les registres du cadastre et de la transcription; les *archives* des établissements religieux, antérieurs à la Révolution, qui

ont été acquises à l'État et incorporées aux archives publiques; les *archives* des anciens établissements, institutions, corps, juridictions ou administrations qui dépendaient de l'État, sous l'ancien régime, et dont le régime nouveau a été l'héritier; les archives communales et les archives hospitalières.

Si donc ces documents ont été l'objet d'appropriations privées, par suite d'emprunts aux archives, ou d'acquisitions faites de tiers qui les avaient détournés, ils doivent être restitués, sauf aux tribunaux à apprécier, dans ce cas, s'il y a lieu à indemnité.

Les principaux motifs du jugement de Lyon sont reproduits dans le *Journal de l'Enregistrement et des domaines* de janvier 1900, p. 56 et suiv.

G. Chauvet.

Notes sur le Tome XII du Corpus.

1) Les nos 159* et 173* sont la même inscription.

2) De Boissieu (*Inscr. ant. de Lyon*, p. 69) déclare avoir vu lui-même les *deux* exemplaires du no 184* : celui du Musée de Lyon dont il donne la gravure et celui de Gières près de Grenoble dont il dit : *j'ai vérifié le monument de Gière.*

3) A la ligne 7 du no 94 Peiresc restitue [*subur*]*biis.*

4) M. Bazin (*Corpus*, p. 806) a reconnu que le fragment publié sous le no 175 provient de l'inscription no 189; il suffit de juxtaposer les trois fragments de l'inscription pour avoir la lecture suivante :

189 *a* 175 189 *b*
COLLEG|*io*| ANTIPO|LITANORVM

C'est à peu de chose près ce qu'y ont vu au seizième et au dix-septième siècle Maurand, Scaliger, Chastueil-Galaup, Soliers et Arazi. Les trois fragments de l'inscription étaient donc à cette époque encore juxtaposés.

5) On lit aux trois dernières lignes du no 1232 trouvé à Orange sur une plaque de marbre :

*p*ONT
*max. trib. po*T · VII · CoS
ii pp. procos. F|L · D · D

Dans la *Revue épigraphique du Midi de la France*, t. II (1888), p. 139, no 709, M. Allmer a publié d'après une copie d'Estève un fragment de marbre découvert également à Orange et où on lit

Cette lecture a été revue par moi sur la copie manuscrite d'Estève, insérée dans son exemplaire de la *Revue épigraphique* que j'ai acheté récemment à Nîmes.

Ne faut-il pas joindre les deux fragments ? On aurait alors :

p ONT
*max. t*RiB · PO|T · VII · COS
*ii. p. p. proc*Os · |F|L · D · D

6) Le n° 1635 est au Musée Guimet à Paris, comme l'a fait remarquer M. Mowat (*Bull. des Antiquaires*, 1896, p. 130). Je crois ce monument d'origine italique et sans doute romaine.

7) Le n° 1700 n'est pas perdu. Il est dans les fossés du Musée de Saint-Germain : voici ce que j'y ai lu :

D M
ET MEM
ORIEHETER (*sic*)
NESEVERIO
LASIRINICCS
IVGI · INCO
NPARABILS
TETVLVM
OSVV

8) Le n° 5681, 6 renferme à la deuxième ligne le début d'un alphabet : A et B sont certains, C a été maladroitement joint par le graveur à la haste du D. E et F sont joints ensemble, G et H sont très clairs : on trouvera dans le recueil de Brambach et ailleurs de nombreux exemples de ces alphabets sur tuiles.

9) A la ligne 2 du n° 4681, 3, ne faut-il pas lire :

ex[pe]rtus du(m) fit ?

10) Le n° 5679, 98 n'est pas un faux, c'est une marque connue sur terre samienne (cf. *C. I. L.*, XII, 3686, 780 *l*.

11) On connaît le distique inscrit sur un vase du Musée de Saint-Germain :

Pallados en studio didicisti Marsya cantu(m)
Dumque tibi titulum quaeris mala poena rema(n)s(it).

On s'étonnera de trouver *Marsyas* pour *Marsya* dans le *Corpus* : ni le volume de M. Froehner, *Les Musées de France*, d'où M. Hirschfeld a tiré ce texte, ni l'original, que j'ai copié au Musée de Saint-Germain, ne donnent cette lecture, corrigée d'ailleurs par Buecheler (*Anthologia latina*, II, p. 163, n. 342).

12) Dans l'index des *nomina*, p. 871, col. 2, l. 35 au nom *Deci*[*a*] *Amabilis*, au lieu de 6034, lire 6035.

Seymour de Ricci.

Le roi Sanchḳarū de la XI^e^ dynastie sur une inscription d'Abydos.

Dans son récent ouvrage sur les *Nouvelles fouilles d'Abydos* (1895-96)[1], M. Amélineau a publié un monument du plus haut intérêt pour l'histoire de la

1. P. 154.

XI[e] dynastie. C'est une table d'offrandes en granit rose qui porte l'inscription suivante :

A droite [1] :

, puis le signe ☥,

Puis à gauche :

Le roi Kheper-ḳa-rū, aimé de Khentamenti, donnant la vie, a fait le monument de son père Sanch-ḳa-rū, (afin qu')*il fasse sa vie éternelle.*

Le fils de Rū, Ousertesen, aimé de Khentamenti, donnant la vie, a fait le monument de son père Mentou-hotep (afin qu')*il fasse sa vie éternelle.*

Ce monument est le premier qui nous donne le cartouche-nom du roi *Sanch-ḳa-rū*. Nous savons maintenant, grâce à cette inscription, qu'il s'appelait *Mentou-hotep*, comme son prédécesseur, et non pas *Antef* comme l'avait supposé M. Petrie, se fondant sur un bas-relief de la vallée du *Shut-er-Rigal* [2].

Ce prince régna au moins huit ans et son prédécesseur *Mentou-hotep* = *Neb-kherou-rā* au moins quarante-six ans. On aurait ainsi un minimum de cinquante-quatre ans pour leurs deux règnes, ce qui concorderait bien avec le témoignage des textes manéthoniens, attribuant 59 (= 43 + 16 ans) à la XI[e] dynastie (et avec celui du papyrus de Turin, attribuant 244 = 185 + 59 aux X[e] + XI[e] dynasties?). Les seuls rois de la XI[e] dynastie qui figurent sur la table d'Abydos sont précisément *Neb-kherou-rā* et *Sanch-ḳa-rū* ; ce serait donc sous le premier de ces deux princes que se serait éteinte la X[e] dynastie héracléopolitaine ; c'est d'ailleurs aujourd'hui, semble-t-il, l'opinion courante.

Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de considérer *Sanch-ḳa-rū* comme l'ascendant direct d'Ousourtesen I, quoique ce dernier l'appelle *son père* . En effet, on peut comparer l'autel d'Abydos avec une statue du roi *Ouser-en-rū* = *An* de la V[e] dynastie, élevée précisément par Ousertesen I [3], et dont voici l'inscription, presque identique, sauf le nom du roi antérieur, à celle de l'autel découvert par M. Amélineau :

D'un côté :

1. Je corrige deux ou trois erreurs typographiques qui se sont glissées dans le texte imprimé de l'inscription.
2. Petrie, *History of Egypt*, t. I, p. 138 et p. 142.
3. Lepsius, *Auswahl*, pl. IX. — British Museum, *Galerie égyptienne*, n° 870. J'emprunte le texte à Lepsius, ne l'ayant pas trouvé ailleurs.

De l'autre côté : inscription identique, mais à la place du cartouche-nom *Ân*, on lit *Ouser-en-rū*, cartouche-prénom.

On peut se demander si la statue du British Museum ne vient pas précisément d'Abydos, où on a déjà trouvé un certain nombre de monuments du règne d'Ousertesen I [1].

SEYMOUR DE RICCI.

Trois fragments de papyrus datés du règne de Ptolémée Neos Dionysos.

Dans le dernier paru, le deuxième, de leurs beaux volumes sur les papyrus découverts à Oxyrhynchus, MM. Grenfell et Hunt ont publié le fac-similé phototypique de trois fragments de papyrus, avec la transcription de deux de ces fragments [2].

Ce sont, à la fois, les papyrus les plus anciens qu'on ait découverts à Oxyrhynchus et les papyrus ptolémaïques les plus récents que l'on connaisse. En raison de leur intérêt historique, nous n'avons pas cru inutile de les republier ici, d'autant plus que MM. Grenfell et Hunt n'ont pas jugé à propos de transcrire le fragment *a*, quoique le texte qu'il porte ne soit pas identique à celui du fragment *b*.

Quoique d'une rédaction presque identique, les trois fragments présentent entre eux des divergences paléographiques considérables : l'écriture du fragment *a* rappelle la belle cursive ptolémaïque des papyrus de Gebelein et de Thèbes, tandis que celle du fragment *b*, plus maigre, plus courante, ressemble plus aux documents romains du Ier siècle de notre ère.

Fragment *a* (non transcrit par Grenfell : d'après la phototypie) :

βασιλευοντο	ϹΠΤολεμαιοϒΘΕΟΥΝΕΟΥΔΙ
ονυσου φιλοπ	ατοΡΟϹκαΙΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥΕ
τους ωκτω και	ΔΕΚΑΤΟΥΤΑΔΑΛΛΑΤΩΝ
κοινων ως ε	ΝΑΛΕΞΑΝΔΡΗΑΓΡΑΦΕΤΑΙ
μηνος περει	ΤΙΟΥΚΑΙ ΧΟΙΑΚ $\overline{\text{ΚΑ}}$

l. 4. ΔΡΗΑ et non ΔΡΕΙΑ. — l. 5. ΚΔ ou ΚΑ, d'une autre main. Mutilé à gauche et en bas, complet en haut et à droite.

1. Ils sont tous énumérés, sauf un seul — publié par M. Maspero (*Aeg. Zeitschr.*, XIX, 1881, p. 116) — dans le *Catalogue des monuments découverts à Abydos*, par Mariette, nos 345, 558, 592, 611, 617, 1420 et 1466. Il se peut qu'il faille y comprendre une ou plusieurs des quatre stèles du Louvre (C. 1, 2, 3, 166), des trois du British Museum (nos 562, 572, 586), des trois de Leyde ou des deux de Berlin, toutes datées du règne d'Ousertesen I.

2. Bernard P. Grenfell and Arthur S. Hunt, *The Oxyrhynchus papyri*. Part II, London, 1899, in-4°, pl. V et pp. 139-131, n° 236 *a*, *b*, *c*. — Sur la planche, au lieu de *b*, lire *a* et *vice-versa*.

Fragment *b* (lecture vérifiée sur la phototypie, mais fondée sur la transcription de Grenfell) :

βασιλευοντ	ΟCΠΤΟΛΕμαΙΟΥΘΕΟΥΝΕΟΥΔΙΟΝΥCΟΥ
φιλοπατο	ΡΟCΦΙΛΑΔεΛΦΟΥΕΤΟΥCΟΚΤΩΚΑΙΔΕΚΑ
τουτα	ΑΛΛΑΤΩΝΚΟΙΝΩΝΩCΕΝΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙ
αι γραφε	ΤΑΙΜΗΝΟCΠΕΡΕΙΤΙΟΥΚΑΙΧΟΙΑΚ
κα(?)	ΕΝΟΞΥΡΥΝΧΩΝΠΟΛΕΙΤΗCΘΗΒΑ
ιδος	Α·ΕΙC·Ε . . ΚΑΙ . . [. .] Κ[. . . . . .]

l. 6. Amorces de lettres illisibles sur la phototypie et que nous donnons d'après Grenfell, mais sous bénéfice d'inventaire, comme il l'a fait lui-même.

Fragment *c* (lecture vérifiée sur la phototypie, mais fondée sur la transcription de Grenfell) :

ΒΑCΙΛΕΥΟΝΤΟC	πτολεμαιου φιλοπατορος
ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥΕΤ	ους τεσσαρες(?) και δεκατου
ΤΑΔΑΛΛΑΤΩΝ	κοινων ως εν αλεξανδρειαι
ΓΡΑΦΕΤΑΙΜΗΝΟC	. . . . . και . . . . .
ΕΒΔΟΜ	ης ενοξυνρυχων
ΠΟΛΕΙΤΗCΘΗ	δαιδος
ΑΜΝΗCΤΗC	
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ	
ΑΡΤ	

On remarquera que dans *a*, comme dans *c*, la date du jour a été ajoutée après coup dans un espace blanc laissé à cette intention. J'ai restitué à la ligne 2, sous toutes réserves, τεσσαρες και δεκατου, ce nombre remplissant exactement la lacune.

Seymour de Ricci.

Nouvelles découvertes à Corinthe.

Jusqu'au printemps de l'année courante, les fouilles de l'École américaine à Corinthe n'avaient guère produit que des résultats topographiques — de première importance, comme nous l'avons montré ici même [1], mais sans le complément espéré d'œuvres d'art, si l'on excepte une douzaine de statues acéphales et une belle collection de vases archaïques. Le vent a tourné, des sculptures importantes sont venues récompenser la ténacité des explorateurs et leur chef, M. Rufus Richardson, qui l'annonce au public des États-Unis, a certainement le droit d'être satisfait [2].

Le travail de la quatrième campagne avait pour but le déblaiement d'une

1. *Revue archéol.*, 1899, II, p. 339.
2. *N. Y. Nation*, 1900, I, p. 472-473.

partie de l'agora. On commença par tourner le flanc occidental des Propyles et bientôt on se trouva en présence d'une quantité de blocs de marbre et de statues. Les premiers sont d'énormes morceaux d'architrave, sculptés avec beaucoup de soin sur un côté, décorés, de l'autre, des motifs ioniques ordinaires. Les statues découvertes d'abord sont une paire de figures colossales, hautes de huit pieds, personnages portant le bonnet phrygien et adossés à des pilastres que surmontent des chapiteaux carrés corinthiens. On a retrouvé les bases de ces statues, ornées de reliefs assez grossiers. Deux autres grandes têtes féminines appartiennent à la même série, mais les corps manquent. Une plaque faisant partie du plafond du même édifice offre, dans deux caissons quadrangulaires, des bustes en relief d'Hélios et de Séléné. Tout cela doit venir des Propylée d'époque romaine, qu'il ne sera pas impossible de reconstruire.

Un peu plus tard on exhuma une très belle tête d'Ariane, une main appuyée sur la tête, dans un état de conservation irréprochable; puis un bas-relief circulaire orné de deux admirables Ménades en extase, peut-être le piédestal du groupe de Dionysos et d'Ariane dont la tête signalée à l'instant aurait fait partie.

Puis vint le « grand jour des fouilles de Corinthe. » A 75 pieds environ vers le sud-ouest de l'extrémité occidentale des Propylées, on rencontra une plateforme haute d'environ trois pieds, avec une façade ornée de métopes et de triglyphes, le tout peint en rouge, en bleu et en jaune. Cette façade à environ 30 pieds de long; sur un point, elle est interrompue. S'avançant par cette brèche, les fouilleurs se trouvèrent en présence d'une série de plaques, puis, au-dessous, d'un escalier de sept marches, au bas duquel est une salle quadrangulaire à 25 pieds au-dessous du sol actuel. Dans le mur occidental de cette salle il y avait deux têtes de lion en bronze, avec ouvertures pour le passage de l'eau et, sur le sol, la trace des vases que l'on y posait pour la recevoir. Le monument est donc une fontaine monumentale bien conservée, chose absolument unique en Grèce. Bien que les fondations en soient certainement d'époque hellénique, la balustrade qui subsiste en haut des marches est romaine, ou du moins elle a été placée là lors de la reconstruction de Corinthe par César. Mais le travail en est grec et l'ensemble paraît avoir été emprunté à des temples beaucoup plus anciens détruits par Mummius. Pausanias mentionne la fontaine dans l'agora, mais il ne dit rien de la balustrade.

Une autre découverte intéressante est celle d'un bas-relief votif comprenant sept figures d'environ 0m,20 de haut. C'est, nous dit-on, un petit chef-d'œuvre, où respire la plus belle tradition de l'art attique, comme dans les reliefs de la frise du Parthénon.

Salomon Reinach.

Les fouilles de Narce

M. Barnabei, nommé député au Parlement italien, s'est démis de ses fonctions de directeur des fouilles en Italie. La polémique au sujet des fouilles de Narce et du Musée de la Villa Giulia[1] perd donc une partie de son intérêt au point

1. Voir la *Revue*, 1899, I, p. 469; 1899, II, p. 333; 1900, I, p. 146.

de vue administratif ; mais, aux yeux de la science, la question reste très importante, puisqu'il s'agit de savoir si, oui ou non, les descriptions de tombes publiées par M. Barnabei sont dignes de créance. On n'hésitera guère à répondre négativement après avoir lu la consciencieuse étude de M. Fausto Benedetti, *Gli Scavi di Narce ed il Museo di Villa Giulia*, que l'auteur, par une précaution qu'on voudrait croire inutile, a publiée à Londres, chez David Nutt. M. Benedettti et son père sont les auteurs d'une partie des fouilles dont les procès-verbaux avaient été déposés par eux au Musée ; ces documents précieux y ont été détruits (p. 46) et la publication officielle des *Monumenti* y a substitué des indications fantaisistes. M. Benedetti n'hésite pas à écrire : « *I rilievi dei sepolcreti sono quasi tutti inventati... Le piante di talune delle tombe sono alterate o immaginate... Gli oggetti dei corredi sono spesso confusi.* » Espérons que la nouvelle Direction, si elle ne peut réparer les fautes de la précédente, veillera du moins à ce qu'elles ne se renouvellent pas.

S. R.

— Nous recevons à ce sujet, d'une personne très bien informée, la lettre suivante :

La curiosité publique, déjà excitée par la controverse concernant le Musée de la Villa Giulia, à Rome, trouve sa pâture dans le bref compte rendu des fouilles de Narcé, que vient de publier un des auteurs de ces fouilles, M. Fausto Benedetti. Ces fouilles, il convient de le rappeler, quoique faites à titre privé, étaient considérées par les autorités italiennes, chargées du Service des Antiquités et Beaux-Arts, comme leur œuvre propre et comme un titre de gloire : « Le Ministère de l'Instruction publique, a dit le professeur Barnabei, a mérité une haute estime en fondant le Musée de la Villa Giulia ; il a prouvé qu'en matière de recherches archéologiques le gouvernement est l'organe le plus apte à assurer le développement de la culture scientifique et artistique ; il a montré par quelles méthodes on peut former des séries de documents qui permettent de reconstituer l'histoire perdue d'une ville antique, et, par là, il s'est affirmé comme le guide nécessaire pour toute recherche de ce genre. » La fausseté de ces allégations a été constatée par une commission gouvernementale, qui a prouvé que le Ministère de l'Instruction publique n'avait exécuté qu'une faible partie des fouilles en question, qu'il avait négligé de les surveiller lorsqu'elles étaient faites par d'autres et qu'enfin il en avait altéré les résultats lors de la publication. Néanmoins, avec une charité remarquable, la commission a mieux aimé fixer son attention sur les quelques points (peu nombreux) à l'égard desquels l'attaque n'avait pas encore donné de résultats décisifs, que de blâmer un compatriote ; elle a aussi émis le regret « que pour quelques griefs la plupart dénués de preuves, le Professeur Helbig ait soulevé une pareille tempête. »

Avec l'apparition du livre de M. Benedetti, l'affaire vient de changer de face. Grâce à d'anciennes notes, dont beaucoup ont été prises au moment même des fouilles, et aussi à la comparaison des matériaux publiés jusqu'ici, il donne la preuve que l'indulgence de la commission était complètement déplacée et montre que les archéologues peuvent rejeter, comme entaché d'incertitude, tout ce qui ne reposerait pas sur une autre autorité que le quatrième volume des *Monumenti dei Lincei* (publication du Professeur Barnabei). On peut même

aller plus loin, en présence des preuves recueillies, et dire que le témoignage de ce livre imposant est sans valeur, sauf le cas où il est confirmé par quelque autre.

Des tombes ont été capricieusement attribuées à des nécropoles où on ne les a jamais découvertes; le contenu de certaines tombes a été attribué à d'autres, avec lesquelles il n'a jamais rien eu de commun; une tombe, qui a été dépouillée de son contenu, nous est présentée comme ayant été découverte vide, tandis que le contenu, — notamment une large *olla* à figures rouges, — est probablement celui qui est rapporté à une seconde tombe, composée d'objets de provenances diverses. Le contenu d'une tombe a été altéré à dessein : *par addition*, pour rendre plus probable la fausse assertion qu'elle contenait le corps d'une femme ; *par soustraction*, pour cacher le fait que l'objet le plus important était passé dans une collection privée ; *par transposition*, pour dissimuler l'histoire de cette acquisition. Nous constatons encore qu'un cimetière tout entier (*sepolcreto*) a été décrit et représenté à un endroit où l'on n'avait jamais fait de fouilles et où l'on n'avait jamais découvert de tombes, et que les notes, les dessins, les descriptions et les plans de tombes, transmis aux autorités, ont été arbitrairement et illégalement détruits par elles.

Ces résultats ne sont pas limités aux fouilles de M. Benedetti. Plus on entre dans la question, plus on fait de pénibles découvertes. Les tombes explorées par le gouvernement (maintenant réduites à deux, au lieu des 80 de la publication) paraissent les plus apocryphes de toutes : elles semblent être purement fictives et destinées simplement à justifier la présence des objets dans le Musée. Incidemment, M. Benedetti touche à l'histoire de quelques tombes dont le déblaiement semblerait avoir assuré un bénéfice très important à la science ; il parle notamment d'un sarcophage, qui, dérobé dans les fouilles mêmes de M. Benedetti, est maintenant parmi les objets exposés à la Villa Giulia. Chose étrange! Personne ne sait officiellement comment ni quand ce sarcophage est entré au Musée; en outre, cet objet (ou le pareil) est publié comme provenant d'une tombe, *ouverte par le gouvernement*, alors que le gouvernement, chargé des fouilles, déclare n'avoir jamais trouvé de tombe semblable ! La seule manière d'échapper, en partie, à des conclusions très désagréables au sujet des méthodes employées par l'administration est de supposer que ces deux tombes n'ont pas été, comme la commission se l'imaginait, mises au jour par le gouvernement, et que les « autorités compétentes » se sont tout simplement parées des plumes du paon. En fait, cette supposition est rendue très probable par les certificats des propriétaires locaux, qui offrent des contradictions fâcheuses avec les allégations du Professeur Barnabei. La part du gouvernement, dans ces fouilles dont il s'enorgueillissait si fort, serait alors réduite à rien.

M. Benedetti a donc rendu un grand service et les archéologues doivent lui en être profondément reconnaissants. Il leur évite bien de fausses déductions et leur épargne un travail inutile. L'affaire sera-t-elle prise à cœur en Italie ? C'est là une autre question. En tout cas, le Professeur Barnabei, en résignant son poste de directeur des Antiquités et Beaux-Arts, a fait une retraite bien opportune.

BIBLIOGRAPHIE

Strena Helbigiana. Sexagenario obtulerunt amici. A. D. III. Non. Febr. A. CIↃIↃCCCLXXXXVIII. Lipsiæ, in aedibus Teubneri. MCM. in-4, 348 pages.

I

M. Helbig vient d'avoir soixante ans. C'est lui qui le dit, et nous ne nous en serions jamais avisés s'il n'avait produit son acte de naissance. Jusqu'alors M. Helbig était resté, pour les hommes de ma génération, ce que, dans l'argot parisien, on appelle *un jeune*. Il y avait beau temps qu'on le savait un maître ; mais on se rappelait ses brillants débuts et, malgré sa chevelure déjà grisonnante, on le voyait encore tel qu'on l'avait connu tout d'abord. C'était toujours le robuste et gai compagnon sur qui l'âge ne semblait pas avoir de prise. Il nageait comme un dieu marin; il pédalait comme un professionnel. Je l'ai vu, à Corneto et à Ostie, faire disparaître en quelques minutes un plat de *spaghetti* à nourrir trois Napolitains, et, à Paris, vous remercier d'un sourire quand on plaçait devant lui une bouteille de champagne qu'il se chargeait de vider à lui seul avant la fin du repas. Personne n'est plus que lui fertile en bons contes et en joyeux propos. Outre la sienne, il parle presque toutes les langues de l'Europe, toutes avec le plus pur accent allemand, et dans toutes il a de l'esprit et de la verve. Le respecter comme un ancêtre, personne n'y songeait. Le sentiment qu'il inspirait du premier coup à ceux que mettaient en rapport avec lui, pour une heure ou pour un jour, les hasards de la vie, c'était une sympathie très vive. Quant à ses amis, et il en avait en tout pays, ce qu'ils lui avaient voué, c'était une affection très sincère, fondée sur une entière et mutuelle confiance.

Dans ces conditions, comment s'étonner de l'empressement avec lequel on a répondu à l'appel qui a été adressé par quelques intimes d'Helbig aux érudits versés dans les études où celui-ci a marqué si haut sa place? Il a été proposé de célébrer cet anniversaire et d'offrir à Helbig un bouquet de dissertations écrites en son honneur. Parmi ceux qui l'avaient vu entrer dans la carrière, comme parmi ses contemporains et parmi les jeunes gens qui ont si largement profité de ses livres et de son enseignement, ç'a été à qui apporterait sa fleur à la gerbe. On a même craint, semble-t-il, que la gerbe ne fût trop grosse. Chacun de nous a été prié, par dépêche, de ne présenter au héros de la fête qu'une fleurette légère, un brin de chèvrefeuille ou un menu bouton de rose. Métaphores à part, on nous a requis, je me souviens du chiffre fixé, de ne pas envoyer à l'imprimeur plus de deux ou trois pages. Nous avons eu le tort, mes compatriotes et moi, de prendre cette invitation trop au pied de la lettre. Nous

nous sommes astreints à nous renfermer dans les limites qui nous étaient assignées. Tous les collaborateurs du recueil n'ont pas eu les mêmes scrupules. Il y a, dans le volume, des articles, en petit nombre, il est vrai, qui ont huit, dix, quinze et jusqu'à dix-neuf pages. Nous ne songeons pas à nous en plaindre, car quelques-uns de ces articles plus développés, par exemple celui de M. von Duhn sur Tharros, sont fort intéressants; mais nous souhaitons que M. Helbig sache à quoi s'en tenir sur les raisons de notre laconisme. Si ses amis de France se sont si docilement conformés aux instructions qu'ils ont reçues, c'est par pure discrétion ; il se tromperait fort en prenant la modestie de notre offrande pour la mesure des sentiments que nous lui portons.

Ce n'est pas seulement le nombre et le nom des auteurs ici rapprochés dans une pensée commune qui attestent la spontanéité de l'hommage rendu à M. Helbig. Maints amis de nos études, qui ne livraient pas de copie, comme on dit, ont voulu contribuer, de manière ou d'autre, à la belle exécution et au succès du volume. On sait ce que les galeries de Ny-Carlsberg doivent aux soins obligeants et au goût éclairé de M. Helbig; c'est aux frais de M. Jacobsen qu'ont été exécutées les figures insérées dans le texte des articles qui n'auraient pas pu sans inconvénient se passer de cette illustration[1]. A ces vignettes sont venues s'ajouter quatre planches hors texte, en héliogravure ou en phototypie; or toutes les quatre ont été fournies soit par les propriétaires des monuments à décrire, soit par les auteurs des mémoires. Enfin l'éditeur lui-même y a mis, dans la partie de la tâche qui lui incombait, une coquetterie de bon aloi. Le livre est imprimé, à grandes marges, sur de très beau papier, avec des caractères d'une netteté merveilleuse. L'*étrenne* est vraiment digne de l'homme de goût à qui elle a été présentée dans cette charmante villa Lante qu'il habite, parmi de beaux ombrages, sur la pente du Janicule, en face de Rome tout entière étendue à ses pieds et des monts lointains de la Sabine.

II

On lit à la dernière page du livre, si j'ai bien compté, les noms de cinquante-sept auteurs. Comment rendre compte d'un ouvrage ainsi composé ? Transcrire la table serait une besogne fastidieuse; il est facile d'aller la consulter. Analyser et discuter les uns après les autres tous ces articles, on n'y saurait songer. La place nous manquerait ici, et qui d'ailleurs possède un savoir assez universel pour apprécier avec compétence des travaux aussi variés que ceux qui, réunis là, vont de l'âge préhistorique, où nous reporte M. Pigorini, et de la civilisation mycénienne, étudiée par MM. de Bissing, de Fritze, Murray, à la Renaissance italienne, à laquelle nous ramènent MM. Amelung, Hertz et Strzygowski, de l'antique Chaldée, où M. Heuzey nous initie aux procédés de la sculpture à incrustations, à la Suède, où M. Montelius retrouve un vase de bronze qu'il attribue aux ateliers de l'Italie primitive ? Ces travaux, je ne les ai pas tous lus

1. A ce propos nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer un regret. Pourquoi, à la table des articles, l'éditeur n'a-t-il pas ajouté une table des vignettes et des planches ? Cette table eût été facile à dresser, et elle aurait rendu le volume plus utile aux archéologues, plus facile à consulter au cours d'une recherche.

et je ne sais vraiment pas si personne, sauf peut-être, par politesse ou par reconnaissance, M. Helbig, a pris cette peine ou, si l'on veut, s'est donné ce plaisir. Je me bornerai donc, sans autre préambule, à signaler au passage quelques notes ou courts mémoires qui me paraissent devoir intéresser particulièrement les archéologues mes confrères.

A propos d'un marbre du casino Borghèse qui, jusqu'à présent, n'a point attiré l'attention, Amelung étudie un type dont se sont emparés les sculpteurs modernes du XVI^e^ siècle, celui du Satyre qui, porté par un dauphin, traverse la mer; il le suit jusque dans les figures, familières à tous ceux qui connaissent Rome, de la *fontaine des Tortues*, près du palais Mattei. Arndt donne des raisons spécieuses pour reconnaître Philippe II de Macédoine dans un buste où Helbig avait proposé de voir un portrait d'Alcibiade; il ne paraît pas que la question doive être jamais tranchée. Barracco publie, sans commentaires, une curieuse tête de sa collection, qui serait celle d'un Mars ou d'un Romulus. De l'examen des poteries égéennes trouvées dans les remblais de Kahun, en Égypte, De Bissing tire des conclusions qui ont leur importance; elles fixeraient vers le commencement du Nouvel Empire la date de ces relations entre l'Égypte et la Crète que l'on a voulu faire remonter beaucoup plus haut, jusqu'au Moyen Empire et à la XII^e^ dynastie. H. Bulle décrit et reproduit un curieux vase corinthien qui représente, de la manière la plus naïve, Ulysse passant, attaché au mât de son navire, devant le rocher du haut duquel chantent les Sirènes. Collignon présente un lécythe blanc d'Athènes qui se distingue des autres vases de cette catégorie par la présence d'une image de lion couché sur la tombe. Di Petra s'occupe du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie; il donne des raisons nouvelles de s'en tenir à la restitution proposée par Wernicke. Domaszewski expose la pensée qui a présidé à la réunion des figures dont se compose la décoration de la cuirasse, dans la belle statue d'Auguste trouvée à Prima Porta. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner les *Souvenirs d'un voyage en Sardaigne*, de Von Duhn. Fritze a pris pour sujet de ses recherches les *Anneaux d'or mycéniens et leurs rapports avec les cérémonies du culte*. Furtwængler a retrouvé une statue que Winckelmann admirait fort et que l'on croyait perdue, la Pallas Albani; elle ne serait autre, selon lui, que l'Athéna Hope; il explique par suite de quelles circonstances elle aurait disparu de l'Italie pour reparaître en Angleterre sous un autre nom et avec un faux état-civil, auquel se seraient trompés jusqu'à ce jour les muséographes. Botho Graef publie une tête de marbre, plus grande que nature, qui a été rapportée de Rhodes par Hiller de Gærtringen; elle paraît avoir appartenu à une statue d'Hélios; on voit encore les trous où étaient jadis insérés des rayons de bronze. Ce serait le débris d'un bel original du IV^e^ siècle; le morceau a, par malheur, beaucoup souffert des heurts qu'il a subis. Hartwig trouve sur un vase attique une représentation du *mal aux cheveux* (Katzenjammer), suite de l'ivresse; les inscriptions plus encore que les attitudes des personnages confirment cette interprétation. Le vase publié par Fr. Hauser offre un sujet rare; le peintre, un contemporain de Polygnote, y a figuré la construction des murs de l'Acropole d'Athènes au temps de Cimon. Athéna assiste au travail et le di-

rige. Heuzey cherche dans les procédés de la *sculpture à incrustations* des Chaldéens les antécédents orientaux de la toreutique grecque ; il montre comment, au temps de Goudéa, on employait les coquilles marines là où plus tard on usera de l'ivoire, que l'on ne possédait pas encore. Karo fait des remarques ingénieuses sur différents types d'êtres factices créés par l'art grec du VIe siècle. Kieseritzky, conservateur du Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, décrit un fragment de cratère attique du Ve siècle qui, trouvé en Crimée, fait partie de la collection confiée à ses soins ; on y rencontre la première représentation figurée d'un mythe qui n'était connu jusqu'ici que par la littérature, le châtiment infligé par Zeus au héros Iasios, à qui Déméter s'était unie en Crète. C'est ce mythe que rappellent des vers d'un poète moderne vraiment dignes de la muse antique. S'adressant à la déesse et l'invitant à venir habiter de nouveau la Grèce si longtemps désolée et stérile, il la fait souvenir de tout ce qu'elle a jadis versé de bienfaits sur ces campagnes où le sol est tout prêt encore à rendre avec usure la semence qui lui serait confiée :

> On dit que Jasion, tout couvert de poussière,
> Premier des laboureurs, avec toi fut heureux.
> La hauteur des épis vous déroba tous deux,
> Et Plutus, qui se plaît dans les cités superbes,
> Naquit de vos amours sur un trône de gerbes [1].

On sait combien les monuments de l'Étrurie sont familiers à Kœrte. Le miroir dont il donne une reproduction très soignée a ceci de particulier que Héraclès y apparaît, assisté d'Athéna, devant Minos, entre Ariane et le Minotaure qui gît mort sur le sol ; il est accompagné d'Iolaos. L'ouvrier étrusque a certainement confondu Héraclès et Thésée. De cet exemple et d'autres analogues qu'il cite, l'auteur tire cette conclusion, bonne à retenir, que, dans ces ateliers toscans, on ne travaillait que sur des recueils de dessins ; on n'avait aucune connaissance précise des mythes que l'on figurait. Dans un bas-relief, la Comtesse Lovatelli étudie une de ces scènes de la vie des gladiateurs romains qui l'ont souvent occupée. E. Lœwy cherche le motif qui avait déterminé l'architecte d'Olympie à poser devant la statue chryséléphantine de Zeus un pavé en marbre noir d'Eleusis ; il croit la trouver dans le désir de faire ressortir la blancheur de l'ivoire et les tons fauves de l'or, qui se seraient détachés moins franchement sur la blancheur d'un dallage en pierre de couleur claire. M. Mau, l'homme du monde qui connaît le mieux Pompéi, nous renseigne sur les conditions dans lesquelles y a été trouvé le Doryphore dit de Naples. Milani s'applique à jeter quelque jour sur le motif et le type de la Vénus de Médicis ; il rapproche de cette statue célèbre deux monuments dont l'un, quoique depuis plusieurs siècles conservé à Florence, semblait avoir jusqu'à présent échappé aux archéologues et dont l'autre était inédit, une statue de marbre qui vient de prendre le chemin de l'Amérique et une fibule de bronze récemment découverte en Étrurie. Sur l'ivoire mycénien de Cypre que nous montre Murray, il y a un taureau d'une singulière vérité de dessin. F. Noack revient à la question de l'ὀρσοθύρη dans le palais d'Ulysse ; il critique les solutions qu'en ont données Josef et Reichel ; il

1. Fontanes, *La Grèce sauvée*.

aurait pu, ce semble, mentionner celle que nous en avons proposée, M. Chipiez et moi, dans notre tome VI de l'*Histoire de l'art*, d'autant plus que, si j'ai bien compris sa dissertation, nous nous faisons, lui et nous, la même idée de la position qu'il convient d'assigner, dans le plan restauré, à cette porte de dégagement. Paolo Orsi confirme, par des exemples tirés des objets qu'ont produits les fouilles de Megara Hyblæa, l'interprétation que Helbig a donnée du terme ἔρματα τρίγληνα μορόεντα, où il reconnaît des boucles d'oreilles ornées de globules qui ont la forme du fruit du mûrier. Je propose une correction au texte de Pausanias (III, 12, 10), au passage où le Périègète affirme que Théodore de Samos aurait coulé des statues en fonte de fer. Salomon Reinach cherche dans les croyances de l'Égypte l'origine première de ce rite des prières pour les morts qui a pris une si grande importance dans le catholicisme, et il montre que, par l'orphisme, l'idée de cette intercession des vivants pour les morts avait pénétré chez les Grecs. Émile Reisch décrit très brièvement deux jolis petit vases, l'un d'Athènes, l'autre de Géla, et Aloïs Riegl un portrait romain qui ne peut guère être antérieur au IVe siècle; les bustes de ce temps sont rares dans les collections. Karl Robert revient sur ce *Torse du Vatican*, signé d'Apollonios, qu'admirait si fort Winckelmann; il se refuse à voir dans la statue dont nous n'avons plus que ce beau débris soit un Héraclès, comme le pensait Winckelmann, soit un Polyphème, comme le voudrait Bruno Sauer, et il se demande si l'on ne pourrait pas y chercher un Prométhée, qui tenait dans ses mains puissantes la figure de l'homme qu'il venait de façonner et d'animer. D'après B. Sauer, une statue acéphale de jeune homme assis que possède le Musée de Naples aurait représenté un Achille qui se repose du combat en jouant de la lyre. Th. Schreiber signale et compare les uns aux autres les portraits d'Alexandre qui ont été récemment découverts et, d'après ces images comme d'après celles qui ont été antérieurement classées, il indique, en se réservant de traiter ailleurs ce sujet avec plus de développement, quelles modifications l'art a fait subir à ce type dont il s'était emparé du vivant du héros. Eugénie Strong, que nous connaissions sous le nom de Miss Sellers, a dû à l'amitié de Murray le privilège d'être la première à publier une très belle tête du Ve siècle récemment acquise par le Musée Britannique et où l'on s'accorde à reconnaître une réplique du type créé par Calamis, dans son Apollon Alexicacos, que l'on apprécie surtout par la statue de Londres qui est dite l'Apollon Choiseul-Gouffier. Willamovitz-Möllendorf croit deviner, dans une allusion faite par l'auteur anonyme du traité du *Sublime* à un « colosse manqué » l'écho de certaines critiques qui s'étaient produites au sujet du Zeus chryséléphantin de Phidias, à Olympie.

III

Malgré sa longueur, cette énumération n'a pu donner qu'une idée très incomplète de la variété des sujets traités dans ce recueil. Nous avons volontairement omis tout ce qui y a trait soit à la philologie, soit à l'épigraphie, soit à l'histoire proprement dite, soit à la vie moderne de cette Rome qui est devenue la vraie patrie de M. Helbig. Un mot seulement avant de terminer ce qui ne peut s'appeler une analyse, ce qui est tout au plus une annonce partielle et

sommaire. Il n'est personne qui ne sache quelles animosités se sont récemment déchaînées en Italie contre M. Helbig. On ne lui a pas pardonné d'avoir laissé voir comment il jugeait l'esprit dont était animé, dans ces dernières années, le haut fonctionnaire auquel était confiée la direction générale du Service des fouilles et antiquités. A toutes les demandes présentées par des étrangers en vue d'être autorisés à entreprendre des fouilles sur un point quelconque de la péninsule, on ne répondait que par des refus systématiques. Que si, par hasard, un propriétaire, sujet italien, après avoir rempli toutes les formalités prescrites par la loi, avait, non sans peine, obtenu licence d'ouvrir des tranchées dans sa propre terre, défense lui était bientôt signifiée, sous les prétextes les plus futiles, de continuer ses recherches, pour peu qu'il eût admis un étranger à collaborer soit de son argent, soit de sa personne. C'est ce qui arriva notamment pour les fouilles de Satricum, en 1896. On vit même alors celui qui les avait arbitrairement interrompues en plein succès s'arroger le droit d'exposer en son propre nom, comme s'il eût été l'auteur des découvertes, les résultats des travaux qui avaient été exécutés aux frais du comte Tyskievicz et par les soins de M. Graillot.

Même étroitesse, même apparence de mesquine jalousie dans les règles de conduite que s'étaient tracées, sans doute avec l'approbation du chef suprême, les conservateurs des Musées italiens. Partout ailleurs, à Londres et à Paris comme à Berlin et à Athènes, dès qu'un savant souhaite décrire et figurer un monument qui appartient à l'une des galeries nationales et qui n'a pas encore été publié ou ne l'a été que d'une manière insuffisante, il n'a qu'à parler ou à écrire. Les gardiens de ces trésors, j'en ai fait moi-même plus d'une fois l'expérience, ne se bornent pas à lui donner toute liberté d'examiner l'objet à loisir et de très près; ils l'autorisent à en prendre copie comme il l'entend, et souvent ils poussent l'obligeance jusqu'à se charger d'en faire exécuter sous leur surveillance et dans les meilleures conditions possibles un calque, un dessin ou une photographie. En Italie, il en va tout autrement. On vous permet de regarder, parfois même de toucher et de manier; mais, dès que vous exprimez timidement le désir de présenter au public un bijou, un vase peint ou une statuette, vous voyez les visages s'allonger; on vous répond par des phrases vagues et embarrassées. Si vous avez le mauvais goût d'insister, on finit par vous faire comprendre que la chose est impossible, au moins pour le moment : le conservateur ou l'un de ses adjoints se réserve le privilège, que l'on ne saurait lui contester, d'être le premier à faire connaître la pièce qui, grâce à lui, est entrée au Musée ; il s'acquittera de cette tâche dans le plus bref délai. Dix ans passeront et, presque toujours, ce terme atteint, le monument sera encore aussi inédit que le jour où vous aviez été tenté de prendre l'initiative qui vous a été interdite.

Dans cette Rome qu'il habite depuis près de quarante ans, M. Helbig avait connu des temps plus heureux; il avait vu s'achever la période que l'on peut appeler l'âge d'or de l'archéologie classique, celle où se pressaient aux séances de l'Institut de correspondance archéologique, leur cher rendez-vous, des amateurs opulents et des érudits passionnés, que rapprochait, quelle que fût

leur origine et leur nationalité, le lien d'un vif et sincère amour de la beauté antique. On n'avait alors qu'un souci, d'une part dresser l'inventaire des monuments que renfermaient les collections publiques ou privées de l'Italie et, d'autre part, augmenter le nombre de ces monuments par des fouilles méthodiquement conduites. A ceux qui voulaient supporter la dépense de ces fouilles ou qui savaient les conduire, comme au duc de Luynes pour Métaponte, à Noël Desvergers et à Gsell pour Vulci, on ne demandait pas s'ils étaient italiens ou français. D'année en année, grâce à cette féconde concurrence de toutes les générosités et de toutes les curiosités, la science s'enrichissait et l'image de l'antiquité achevait de se dégager des voiles derrière lesquels se dérobent encore certains des traits qui la définiront quand elle nous apparaîtra tout entière. Les savants italiens, les Borghesi, les De Rossi, les Rosa, les Fiorelli, prenaient une part active à ce mouvement de recherches; mais ils entretenaient avec leurs confrères étrangers les meilleurs rapports; ils applaudissaient à leurs découvertes et ils les leur facilitaient souvent en les faisant profiter, par leur correspondance et leur conversation, de tout ce qu'ils savaient pour avoir l'avantage de vivre sur les lieux, en contact perpétuel avec les monuments.

Les choses ont bien changé ; aujourd'hui, dans des articles de journaux et même dans des documents officiels, on ne se fait pas faute de déclarer que, s'il reste encore bien des merveilles de l'art enfouies dans le sol de l'Italie, elles n'en devront plus sortir que par le travail de mains italiennes et aux frais de l'Italie. Sans doute, depuis 1870, l'Italie unifiée a conçu la noble ambition de faire honneur à son passé. Elle n'a rien épargné pour dégager et entretenir les ruines de ses édifices, comme pour offrir aux monuments un sûr asile dans les galeries qu'elle a ouvertes les unes après les autres à leur intention; mais, étant donné l'effort qu'elle avait à s'imposer pour soutenir le rôle de grande puissance qui venait de lui échoir, comment aurait-elle pu attribuer de très grosses sommes à ce chapitre de son budget ? Elle a fait, en ce sens, tout ce qu'elle pouvait et plus peut-être que ne le lui eût conseillé un sage ministre des finances. A ce titre, elle mérite une louange et une reconnaissance que personne ne songe à lui marchander ; mais, si elle a ainsi un très juste sentiment des profits que l'histoire tire de ces explorations des sites antiques, pourquoi refuse-t-elle le concours que les étrangers seraient tout disposés à lui prêter pour mener à bonne fin des entreprises qui intéressent tous les esprits cultivés ? Pourquoi, de parti-pris, se prive-t-elle de l'aide que se plairaient à lui offrir, dans des conditions que déterminerait l'administration, ces colonies savantes qui s'appellent les Écoles allemande, française, américaine, etc. ? Ces offres obligeantes, elle les écarte avec une inflexible rigueur. Statues et vases peuvent attendre. Enfouis en terre depuis un si long temps, peu importe qu'ils nous restent encore cachés pendant quelque cinquante ou cent ans ; au moins ainsi n'aura-t-on pas l'humiliation de les voir déterrés par la main des barbares ou peut-être emportés à Londres, à Paris, à Berlin, à Copenhague ! J'ai même vu percer, dans maints articles de journaux et jusque dans des documents officiels, une certaine mauvaise humeur contre ces étrangers qui se permettent de venir discuter, commenter et mettre en lumière des monuments dont les

Italiens sont maîtres et propriétaires, par droit de naissance. Il est tel de ces chauvins qu'il ne faudrait pas beaucoup pousser pour lui faire avouer qu'il aimerait mieux, tout compte fait, voir les érudits allemands et français rester chez eux et se consacrer uniquement à l'étude de leurs propres Musées.

Telle étant la disposition des esprits, on devine comment fut accueillie la déclaration que M. Helbig crut devoir faire dans la préface de la deuxième édition de son *Fuehrer*. Il annonçait que, dans ce *Guide* si précieux et si complet qui comprend tous les musées de Rome, italiens et pontificaux, il ne donnerait point place au Musée dit *Falisque*, à celui qui a été installé dans l'ancienne villa du pape Jules II, en dehors de la *Porte du Peuple*. Sa résolution, il l'expliquait en exprimant des doutes, doutes qui n'ont été que trop justifiés par une enquête subséquente, au sujet des garanties d'authenticité que présentaient les indications fournies au public, dans cette galerie, sur la provenance des monuments exposés et sur les conditions dans lesquelles ils avaient été recueillis[1]. C'était incriminer la probité ou tout au moins la compétence de cette administration qui prétendait constituer à son profit un monopole que les régimes antérieurs n'avaient jamais songé à établir; c'était, en tout cas, appeler l'attention sur des négligences et des désordres qui la montraient fort au dessous de la tâche qu'elle avait si fièrement assumée. Ce fut aussitôt, dans une presse qui recevait des bureaux son mot d'ordre, une violente explosion de colère, d'injures et de dénonciations. Avant d'exprimer son opinion, M. Helbig, pour se sentir plus libre, avait résigné la fonction, tout honorifique, qu'il avait exercée, pendant de longues années, d'inspecteur des fouilles pour cette province de Corneto où il a fait, dans la nécropole de Tarquinii, tant d'utiles découvertes. Ainsi affranchi de tout lien officiel, il disait ce qu'il savait être la vérité sur les fouilles de Narce; on lui répondait en l'accusant d'être un recéleur, on aurait volontiers dit un voleur d'antiquités; on le représentait comme un conspirateur, comme un ennemi public, et, si les conventions internationales ne s'y étaient opposées, on aurait demandé qu'il fût reconduit en toute hâte à la frontière, entre deux carabiniers.

Quand tel était, à Rome, l'état de l'opinion, il a fallu quelque courage aux amis que M. Helbig avait en Italie pour ne pas le renier, pour venir lui donner un témoignage public des sentiments d'estime et de sympathie qu'ils lui avaient voués et qu'ils lui gardaient. Leurs noms méritaient d'être relevés, et c'est à ce titre que nous signalons parmi les collaborateurs de la *Strena Helbigiana*, MM. G. de Petra, Gamurrini, Milani, Orsi, Pigorini et la Comtesse Lovatelli.

Georges Perrot.

British Museum. Department of greek and roman antiquities. **Sculptures of the Parthenon.** London, 1900. In-8, 140 p., avec 17 fig. et 11 pl. Prix : 1 fr. 25.

Cette nouvelle édition d'une admirable notice forme un indispensable com-

1. Outre le rapport de la commission qui, malgré les ménagements qu'il garde, contient bien des aveux compromettants, il convient de consulter la brochure récemment publiée par M. F. Benedetti, l'un des plus actifs fouilleurs de Narce, sous ce titre : *Gli scavi di Narce ed il museo di Villa Giulia*. London, Nutt; Torino, Loescher, 1900, in-8°, 85 pages.

plément au *Parthénon* de M. Michaelis. Il y est question, avec les références nécessaires, non seulement de toutes les sculptures originales réunies à Londres, mais de tous les fragments qui y sont représentés par des moulages, et des statues et bas-reliefs exposés à titre de comparaison. Les planches hors texte, exécutées en similigravure, sont excellentes (pl. II, l'Athéna du Varvakeïon; pl. IV, le Thésée; pl. V, les Parques, etc.). Quant au prix, il est irréprochablement bas. On a fait, d'ailleurs, mieux encore dans la même série de petits catalogues : c'est le *Guide to the department of greek and roman antiquities* (1899), avec 67 gravures dans le texte, 13 planches hors texte et 198 p. d'impression, au prix de *six pence* — soixante deux-centimes!

S. R.

Les Papyrus de Genève transcrits et publiés par Jules Nicole. Premier volume. *Papyrus grecs. Actes et lettres.* Deuxième fascicule. Genève, Kündig, 1900. In-4° autographié, 8-122 p.

A noter, n° 21, le plus ancien contrat de mariage conservé par un papyrus grec; p. 60 et suiv., la correspondance de Flavius Abiunius, commandant de cavalerie au camp de Dionysiade, dnas le nome d'Arsinoé, vers le milieu du IVe siècle (cf. *Revue de philologie*, t. XX, p. 43-52); p. 120, relevé des parcelles du domaine public affermées pour la culture du blé, dans les différentes κῶμαι du nome Arsinoïte à des paysans indigènes (ἀπὸ τῆς κώμης) ou étrangers domiciliés (ἄποικοι).

Je ne comprends pas, pour ma part, qu'on publie des papyrus inédits autrement qu'avec des fac-similés photographiques, une transcription corrigeant les fautes suivant les conventions admises on épigraphie et, à défaut de traduction, une indication détaillée du contenu de chaque pièce. C'est aux Sociétés savantes et aux Musées, qui acquièrent des papyrus, de faire les frais nécessaires pour qu'ils soient édités convenablement, c'est-à-dire autrement que ceux-ci. Cela dit sans contester le moins du monde le savoir, le zèle et la compétence de M. Nicole, auquel la papyrographie a de si nombreuses obligations.

S. R.

R. P. C. De La Croix. **Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire)**. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions le 28 avril 1899. Paris, Picard, 1899. In-4°, 23 p. avec 5 pl. et 13 fig. dans le texte.

On a déjà lu dans la *Revue* (1899, II, p. 161) une analyse de l'intéressant mémoire où le R. P. de La Croix a exposé ses fouilles, entreprises en 1898 pour vérifier des assertions contenues dans une ancienne chronique relative à saint Maur (*Acta sanctorum*, II, 15 janv., p. 320 sq.). La confirmation du texte hagiographique, ainsi obtenue sur le terrain, est importante, car elle tend à établir que la terre de Saint-Maur a bien vu naître l'ordre des Bénédictions français, lors de l'arrivée en ces lieux de saint Maur, parti du Mont-Cassin en 542. La *Vie de saint Maur* a été écrite au IXe siècle par Odon de Glanfeuil, d'après

une rédaction plus ancienne; *mutatis mutandis*, le R. P. De La Croix a été le Schliemann de cet Homère angevin. Il est presque inutile d'ajouter — l'auteur ayant fait ses preuves — que les plans dressés par lui sont d'une clarté parfaite et que la rédaction, dans sa simplicité, est irréprochable[1].

S. R.

A. Besnard. **Monographie de l'église et de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville (Seine-Inférieure)**. Paris, Émile Lechevalier, 1899. In 4°, v-168, cxiv-60 p. (*sic*), avec 12 pl. et 97 gravures dans le texte. Prix : 20 francs.

L'église Saint-Georges de Boscherville a été épargnée par la Révolution, les habitants du village voisin de Saint-Martin l'ayant rachetée. Depuis 1818, grâce surtout à Auguste Le Prévost, à Ch. de Beaurepaire et à Ruprich-Robert, on a généralement apprécié l'importance de ce monument pour l'histoire de l'architecture romane dans la vallée de la Basse-Seine; toutefois, il n'avait pas encore été l'objet d'une monographie détaillée et M. Besnard a été bien inspiré en la rédigeant. Suivant lui, l'église date des dernières années du xi^e^ siècle, alors que d'autres archéologues la croient un peu postérieure à cette époque. Les décorations sculpturales sont assez médiocres, mais l'ensemble est d'une rare élégance, malgré des retouches maladroites faites au xvii^e^ siècle. La salle capitulaire de l'abbaye, belle œuvre gothique de la fin du xii^e^ siècle, a été sauvée, en 1822, grâce à l'énergique intervention de Le Prévost. Le travail de M. Besnard comprend une partie historique, une description et des pièces justificatives. La description, appuyée sur des plans et des dessins soignés, est sans doute le meilleur chapitre de l'ouvrage, car l'auteur, qui est architecte, se trouvait là sur un terrain qui lui est familier. Dans l'introduction historique, les faits sont avancés sans références, ce qui est fâcheux, et les pièces dites justificatives, transcrites et traduites à la fin du volume, ne sont pas visées dans l'introduction Quelques-unes des gravures sont excellentes[2], mais les planches en couleurs, reproduisant de médiocres peintures de basse époque, ne présentent qu'un intérêt bien restreint. En somme, il faut regretter que l'auteur de ce travail estimable ne se soit pas associé, pour le mettre au net, à un médiéviste de profession; si une seconde édition devient nécessaire, il est fort à souhaiter qu'il prenne ce parti.

S. R.

J. J. Möbius et F. Studniczka. **Zum Kapitolinischen Aischylos**. Extrait des *Neue Jahrbücher*, Leipzig, 1900 (p. 161-176, avec 3 planches).

Je ne sais quel philologue écrivait récemment, à l'éloge des *Neue Jahrbücher*, qu'il emportait ce recueil pour lire en chemin de fer, tant il le trouvait divertissant. Le compliment n'est pas immérité; encore faudrait-il prendre garde de ne point faire des *Neue Jahrbücher* une concurrence aux *Fliegende Blätter*. Or,

1. A signaler, parmi les dessins dans le texte, une crosse en terre cuite vernissée, aujourd'hui au Musée de Sèvres, et le sarcophage de saint Maur.
2. Voir notamment, p. 141, la belle eau-forte représentant la façade de la salle capitulaire.

lorsque M. J. Möbius vient nous déclarer, au nom de la phrénologie de Gall, que le prétendu *Eschyle* du Capitole a la bosse des mathématiques et celle de l'ingéniosité mécanique, que, *par suite*, ce peut être Archimède ou Archytas, ou Eudoxe de Cnide, mais qu'en tous les cas c'est un ingénieur et non un poète, il abuse de la permission d'amuser ses lecteurs. Ceux-ci regretteraient même peut-être le temps perdu si l'article de M. Möbius n'était suivi d'une savante réponse de M. Studniczka, laquelle expose fort exactement, sans d'ailleurs conclure, la difficile question iconographique soulevée par l'Eschyle capitolin.

S. R.

Auguste Mau. **Katalog der Bibliothek des kais. deutschen Instituts in Rom.** Band I. *Allgemeines und Vermischtes. Die Alterthümer nach ihrem Ort.* Rome, Lœescher, 1900. In-8, x-430 p.

Quand j'arrivai à Rome, au commencement de 1880, la bibliothèque de l'École française naissait à peine, alors que celle de l'Institut capitolin passait déjà pour une des plus riches du monde en ouvrages d'archéologie et de géographie ancienne. J'obtins immédiatement du vénérable Henzen la permission d'y travailler — et j'y fis tellement de fiches que je négligeai les musées, ce qui était un tort. Mais le moyen de résister à la séduction, quand on est jeune et épris de bibliographie, qu'exerce un beau catalogue méthodique comme celui que la bibliothèque de l'Institut mettait à la disposition de ses visiteurs! Aujourd'hui, grâce à M. Mau, on n'ira plus à Rome pour faire des fiches dans une bibliothèque : le catalogue méthodique, augmenté de l'énorme production de ces vingt dernières années, est mis entre toutes les mains. Ce premier volume, où, sous le nom de chaque pays, de chaque province, de chaque ville, on trouve l'indication des livres et brochures qui les concernent, sera désormais, je l'espère, sur la table de tous les archéologues. De pareils catalogues ne sont pas seulement utiles en ce qu'ils épargnent aux travailleurs de fastidieuses recherches; ils ont encore l'avantage de décourager le charlatanisme bibliographique, en mettant à la portée de tous la science des *dos de livres* — et, par suite, en la dépouillant de son prestige. Désormais, il ne servira de rien, pour se distinguer du vulgaire, de citer de nombreux *dos*; il faudra voir ce qu'il y a dessous et en tirer parti. Cela fera peut-être que, dans certains ouvrages, on entassera moins de références; ce ne sont ni les éditeurs ni la science qui s'en plaindront.

S. R.

Ad. Blanchet. **Les trésors de monnaies romaines et les invasions romaines en Gaule.** Paris, E. Leroux, 1900, in-8.

M. Blanchet a pensé qu'un inventaire des cachettes monétaires ne serait pas sans intérêt pour l'histoire des invasions, en quoi il ne s'est point trompé. Il est parti de ce principe que ces cachettes étaient toutes ou presque toutes destinées à mettre à l'abri des pillards de petites fortunes privées et que, en conséquence, plus elles se multipliaient, plus elles prouvaient l'insécurité du pays; il a aussi

regardé chaque cachette comme contemporaine du dernier empereur dont les monnaies figurent dans le trésor : affirmations qui sont, en effet, très admissibles, à condition de ne point pousser les choses à l'excès. Ce qui paraît bien prouver que M. B. ne s'est guère trompé, c'est que les conclusions qu'il tire de son inventaire s'accordent assez bien avec les données de l'histoire. Celle-ci nous montre le Rhin, dans son cours moyen, gardé par de puissantes défenses militaires ; or les trésors sont surtout abondants dans le nord de la Gaule, du côté où la protection était moins bien assurée ou le passage plus aisé à forcer. D'autre part, au IVe et au Ve siècles, le pays s'appauvrit, les campagnes se dépeuplent, les paysans se réfugient dans les villes fortifiées : le nombre des cachettes diminue sensiblement à cette époque. Une semblable confirmation des récits historiques obtenue par une voie nouvelle, mérite bien quelque attention. Pour mener à bonne fin son entreprise, il a fallu à M. B. une longue suite de recherches érudites dans les périodiques savants de tous les départements français, et ceux qui ont eu l'occasion d'y recourir savent combien il est difficile matériellement de se les procurer, combien il est long et pénible de les dépouiller. Les 800 numéros que contient le livre témoignent de la peine que l'auteur a prise et qu'il épargnera à ses successeurs. C'est, à mon avis, la partie du travail la plus utile. M. B. a cru devoir ajouter à cela deux chapitres ; dans l'un il énumère les faits de guerre dont le sol de la Gaule a été témoin depuis le début de l'Empire jusqu'au Ve siècle ; dans l'autre, les fortifications élevées par les Romains sur la frontière de Germanie et en Gaule. Je ne voudrais pas dire que ces chapitres sont inutiles, car ils contiennent des détails intéressants pour l'histoire des invasions et montrent que M. B. est parfaitement au courant des travaux français et étrangers même les plus récents. Mais n'aurait-il pas été préférable de les condenser en quelques pages, de remplacer cette sorte de résumé historique qui ne contient rien qui ne soit ailleurs, et qui ressemble trop à une table des matières, par une préface plus largement conçue, mettant en saillie les choses importantes et renvoyant, pour les détails, à tous ces articles, à toutes ces brochures que M. Blanchet a consultées avec tant de fruit?

R. Cagnat.

Morris Jastrow. **Dust, Earth, and Ashes as Symbols of Mourning among the Ancient Hebrews** in *Journal of the American Oriental Society*, vol. XX, pages 133 à 150.

Il s'agit de l'usage des Hébreux, maintes fois signalé par la Bible, de se mettre, comme signe de deuil ou de douleur, de la terre, de la poussière ou de la cendre sur la tête. Robertson Smith avait supposé que cette terre était la terre du tombeau, cette cendre la cendre du sacrifice funéraire et que celui qui en faisait usage leur empruntait un caractère sacré qui, précisément, constituait le deuil. M. Jastrow établit d'abord que, dans II *Sam.*, XIII, 19, le mot אפר, cendre, doit être remplacé par le mot פאר, mitre, et que le texte signifie que Tamar *enlève* sa coiffure. L'original hébreu de *Judith*, IX, 1 devait prêter à la même conjecture. Quant au rite lui-même, voici l'explication que propose

M. Jastrow. La *Stèle des Vautours* montre les soldats morts d'Eanna-tuma rangés côte à côte sur un tumulus; deux hommes nus jusqu'à la ceinture, une corbeille sur la tête, en gravissent les flancs; cette corbeille contient la terre qui doit recouvrir les cadavres. M. Jastrow suppose que l'enterrement sous un tertre est la forme primitive de la sépulture chez les Sémites; les parents, ceux qui doivent prendre le deuil portent dans des corbeilles la terre qui doit s'amonceler sur le corps; dans la suite, quand le tumulus est remplacé, par exemple, comme en Mésopotamie, par une calotte de poterie, l'usage de porter la terre sur la tête se maintient. Explication ingénieuse, trop ingénieuse peut-être. En tous cas il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne donne. Elle n'explique pas la signification du rite, le résultat cherché par son accomplissement, comme l'hypothèse de Robertson Smith, à laquelle M. Jastrow recourt encore pour expliquer l'usage des cendres là où il est attesté. M. Jastrow a tort de passer dédaigneusement sur la théorie de Frey (*Die altisraelitische Totentrauer*) qui voit dans toutes ces pratiques de simples moyens de défiguration. La demi-nudité des porteurs de terre d'Eanna-tuma est encore invoquée par M. Jastrow quand il explique pourquoi dans le deuil les Hébreux enlevaient, déchiraient leurs vêtements et les remplaçaient par le *saq*.

Henri Hubert.

William Ripley. **A selected Bibliography of the Anthropology and Ethnology of Europe**, published by the trustees of the public Library of the city of Boston, 1899, 160 pages, in-8°.

La Bibliothèque publique de Boston mérite, pour la publication de ses excellents catalogues, une reconnaissance que l'on ne saurait exagérer. M. Ripley a fait servir à la rédaction de celui-ci les connaissances bibliographiques spéciales qu'il a acquises en composant son livre *The races of Europe*. Il prend la peine de nous indiquer lui-même dans la préface les limites de sa bibliographie. « La plupart des titres énumérés pourraient être classés en gros sous les rubriques suivantes : 1° Archéologie préhistorique, à savoir civilisation et caractères physiques des habitants primitifs de l'Europe; 2° Ethnologie historique et philologique, Ariens, Celtes, Étrusques, Ligures et autres peuples plus ou moins éteints; 3° Anthropologie physique ou somatologique de la population actuelle. Dans ce dernier domaine, ce catalogue est en fait exhaustif. Pour le premier chef, il fait connaître les titres les plus importants, soit directement, soit par l'intermédiaire des bibliographies spéciales auxquelles renvoie l'index au nom de chaque pays. On n'a pas essayé d'être complet dans le domaine de l'archéologie classique, là où elle se sépare de l'archéologie préhistorique. Au point de vue géographique, l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord sont comprises dans les limites du plan ainsi que l'empire de Russie, en tant qu'il s'agit de ses indigènes finnois et mongols. On trouvera que le catalogue contient beaucoup de références à des ouvrages de géographie régionale, parce qu'ils touchent souvent à des problèmes ethnologiques. Certains livres sur les usages et le folk-lore, quelques livres de voyages purement descriptifs, des recherches de démographie ont été citées pour la même raison, etc. ». L'ordre suivi est l'or-

dre alphabétique par noms d'auteurs. Un index méthodique renvoie aux noms d'auteurs en classant les ouvrages par ordre chronologique et en indiquant généralement d'un mot leur genre d'utilité. Des références du même ordre accompagnent quelquefois les titres de la première liste, et très souvent on renvoie à des comptes-rendus détaillés. Ajoutons qu'il y a à peu près 2.000 titres et que les indications bibliographiques sont aussi précises que possible.

Henri Hubert.

Général Pothier. **Les tumulus du plateau de Ger.** Paris. Champion, 1900. In-4, xxxii-172 p., avec 42 figures et deux cartes.

En 1884, sur le rapport de M. Al. Bertrand, l'Académie des Inscriptions décerna la première médaille du Concours des Antiquités de la France à M. le général (alors colonel) Pothier, pour ses belles explorations dans les nécropoles du plateau de Ger (Basses-Pyrénées). L'auteur avait envoyé à l'Institut une relation manuscrite de ces fouilles, qui a été transmise au Musée de Saint-Germain en même temps que les nombreux objets découverts par lui. Depuis seize ans, la seule relation imprimée que l'on possédât de ces fouilles était un article, d'ailleurs assez bref, publié dans les *Matériaux* (t. XX, p. 557). Il est fort heureux que M. le général Pothier ait trouvé, avant de mourir, le loisir de nous donner, sur les tumulus du plateau de Ger, la monographie que nous attendions. Ceux qui la liront ne pourront que ratifier le jugement porté par l'Académie en 1884 : jamais exploration de tombes n'a été mieux conduite, plus méthodiquement et plus scientifiquement exposée.

Les tombelles de Ger datent de différentes époques; leur ancienneté relative est attestée non seulement par leur contenu, mais par les épaisseurs variables de terre végétale qui en recouvraient la surface.

Une première série, nettement caractérisée, est celle des grandes tombelles à inhumation, renfermant des monuments mégalithiques, où toute trace de métal fait défaut. Les armes et les outils sont en pierre, la céramique est grossière, mais de formes assez variées et élégantes. Les cérémonies funèbres de cette époque ont pu être reconstituées avec précision. Le mort, ainsi que ceux qu'on immolait ou qui s'immolaient pour le suivre, était exposé aux influences atmosphériques; puis les ossements du chef étaient déposés dans une crypte mégalithique et ceux de ses compagnons étaient placés soit dans le caveau, soit dans une enceinte extérieure. Le tout était ensuite recouvert d'un tertre, au sommet duquel on célébrait des repas ou des sacrifices.

La deuxième série de tombes présente un aspect tout différent. Il n'y a plus de cryptes mégalithiques; les morts sont incinérés et l'on place, près de leurs cendres, des armes en bronze, des ornements en fer, des vases d'une pâte moins grossière, mais de types plus uniformes. La combustion se faisait à quelque distance de la future tombelle; les os calcinés et les débris métalliques étaient déposés dans une urne en terre, où l'on ajoutait parfois un petit vase à parfum. Le récipient était ensuite fermé à l'aide d'un couvercle et enseveli sous un tertre généralement circulaire, souvent entouré d'une enceinte en galets.

Ces cromlechs ont des dimensions régulières qui accusent un rituel fixé par la tradition et imposé par une autorité religieuse.

Une troisième série de tombes, qui se relie insensiblement à la précédente, est caractérisée par la substitution des armes de fer aux armes de bronze et des bijoux et parures de bronze aux bijoux de fer. Parfois certains ornements sont composés des deux métaux soudés ensemble. La céramique reste primitive, à décoration géométrique et de types peu variés.

Il résulte de ce tableau succinct que l'âge du bronze pur n'est pas représenté dans les tumulus du plateau de Ger. A l'époque néolithique succède, peut-être par suite d'une invasion, le premier âge du fer, qui se présente toutefois ici avec un *facies* particulier.

Les cromlechs circulaires paraissent avoir eu pour diamètre un multiple de l'unité $0^{m},32395$, valeur égale à celle du pied gaulois (p. 108). C'est là un des résultats les plus remarquables des constatations précises auxquelles s'est livré l'explorateur. S'il n'est pas hors de doute, — car il y a des exceptions assez nombreuses — il est, du moins, assez vraisemblable pour être signalé à l'attention des métrologistes.

L'ouvrage est simplement, mais abondamment illustré. Il se termine par deux cartes, dont l'une indique la distribution des tombelles dans la région des Pyrénées et l'autre celle des tumulus sur le plateau de Ger. Nous le recommandons sérieusement aux archéologues, qui auront vite fait d'en reconnaître l'importance et le placeront à côté de la monographie de M. Piette sur les tumulus voisins d'Avezac-Prat.

S. R.

Joseph Denais. **Monographie de la cathédrale d'Angers.** *Monuments, sépultures, trésor, tapisseries, vitraux,* etc. Paris, Renouard, 1899. In-8, 499 p., avec sept planches et un plan.

Après un historique détaillé de l'édifice et l'énumération des sources, en bonne partie manuscrites, de son travail, M. Denais a décrit très soigneusement l'extérieur et l'intérieur de la magnifique cathédrale dont les parties les plus anciennes appartiennent au XI^e^ et au XII^e^ siècle. Il a fait connaître ensuite le trésor (p. 300-310), la belle collection de tapisseries (p. 311-394) et les vitraux (p. 396-451). Les planches en phototypie représentent le grand portail du XII^e^ siècle, une vue générale du monument, la façade telle qu'elle était en 1699 (d'après un dessin de la collection Gaignières), l'intérieur de la nef, l'ancien chœur des Chanoines, un grand autel élevé en 1757 et le tombeau du roi René (d'après une aquarelle) ; il y a aussi un plan général de l'édifice tel qu'il était avant 1699. Des tables et des index très complets terminent ce volume, qui a été publié par la Société nationale d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers. Il avait été rédigé en vue de l'*Inventaire général des Richesses d'art de la France*, commencé en 1874 et si fâcheusement interrompu en 1891 par suite du refus du crédit de 13.000 francs inscrit, à cet effet, au budget. La Société nationale d'Angers a rendu un véritable service à la science en offrant « sa confraternelle hospitalité » au manuscrit de M. Denais.

L'histoire de la cathédrale d'Angers montre une fois de plus que si la Révolution eut des Vandales, c'est l'ancien Régime qui leur avait donné l'exemple. En 1699 commencent une série de destructions qui remplissent, dit M. Denais, « cette époque véritablement barbare... où la cathédrale d'Amiens sacrifiait son magnifique autel de 1483, où Chartres démolissait son jubé et son autel du XIII^e^ siècle, où Saint-Denis se modernisait, où tant d'églises brisaient leurs vitraux ». Les tombeaux eux-mêmes ne sont pas respectés ; le Chapitre d'Angers vend au poids du métal des statues de vermeil, des pièces d'orfèvrerie qui ne répondent plus au goût du jour. « En 1782, l'église d'Angers mettait en vente, sans trouver d'acquéreur, à vil prix, l'admirable tapisserie de l'*Apocalypse*, exécutée en 1378 par Nicolas Bataille, aux frais de Louis I^er^, duc d'Anjou, et léguée à la cathédrale par le roi René ». Pendant la Révolution, quelques-unes des tapisseries furent brûlées, d'autres vendues ; mais, grâce surtout à la diligence du chanoine Joubert, la collection, une des plus précieuses du monde, a pu être partiellement reconstituée. La Commission des Monuments historiques en a fait exécuter de grandes photographies (voir aussi Guiffrey, *Histoire de la tapisserie*, 1886, p. 27 et suiv.).

M. Denais a bien mérité de la vieille église dont il parle, dans sa préface, avec l'émotion d'une piété presque filiale. C'est cette piété qui l'a soutenu au cours d'un travail long, difficile et, à tout prendre, quelque peu ingrat, puisque des monographies comme celle-ci sont plus souvent consultées que lues et n'assurent guère de récompenses temporelles à leurs auteurs. Raison de plus pour la signaler aux archéologues en réclamant le tribut de leur estime.

Salomon Reinach.

Bernhard Berenson. **The florentine painters of the Renaissance, with an index to their works.** New-York et Londres, Putnam's sons, 1900. In-8, IV, 154 p., avec une phototypie.

La première édition de ce petit livre, devenu bientôt célèbre, a paru en 1896. Son succès a sans doute contribué au développement des études critiques dont les peintres florentins de la Renaissance sont l'objet depuis Cavalcaselle et Morelli; c'est ainsi que l'auteur a pu profiter, en vue d'une seconde édition, de nombreux travaux de détail suggérés par lui, en même temps que des résultats nouveaux auxquels l'ont conduit ses études personnelles. Trois artistes féconds, auteurs de tableaux qui passaient généralement sous des noms illustres, ont pris rang dans le catalogue qui termine ce livre, alors qu'il n'était fait d'eux aucune mention dans l'édition précédente. Le premier est un anonyme, imitateur de Botticelli, que M. Berenson a ingénieusement baptisé *Amico di Sandro*, en attendant son acte de naissance (voir *Gazette des Beaux-Arts*, juin-juillet 1899). C'est à lui que sont attribués maintenant l'*Histoire d'Esther* du Musée Condé, l'*Histoire de Virginie* du Louvre (1662 A) et le *Portrait d'homme* du même Musée (donné aussi à l'*École florentine* dans le dernier catalogue officiel, sans essai de désignation plus précise). Le second peintre admis aux honneurs de l'inventaire est Francesco Botticini (1446-1498), élève de Neri di

Bicci, influencé par Castagno, qui travailla dans les ateliers de Cosimo Rosselli et de Verrocchio. La ressemblance extérieure de son nom avec celui de Botticelli fut cause que, dès le XVIe siècle, des œuvres de Botticini passèrent sous le nom de Sandro. Nous avons de lui au Louvre, suivant M. Berenson, la *Vierge glorieuse* (1482), qui a été attribuée aussi à Cosimo Rosselli et à Verrocchio. Mme André et la marquise (non pas *countess*, comme l'imprime M. Berenson) Arconati-Visconti possèdent aussi des tableaux de ce maître. Le troisième élu, Pier Francesco Florentino, a été confondu avec Piero della Francesca comme Botticini avec Botticelli. C'est un éclectique, imitateur d'Alessio Baldovinetti, de Filippo Lippi et de Pesellino; il serait l'auteur de la *Nativité* qui, à Carlsruhe, est attribuée à Piero della Francesca et d'une *Madone en adoration* du Musée de Narbonne. M. Berenson n'a pas admis dans sa liste Zenobio Machiavelli, dont j'ai récemment présenté le chef-d'œuvre aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* (avril 1900); ce sera, sans doute, pour la troisième édition, où l'on voudrait également trouver Michelino, l'auteur du beau tableau du dôme de Florence, Fra Paolino et quelques autres.

M. Berenson continue à ne faire aucune mention du n° 1296 du Louvre, qui porte le nom de Botticelli; il refuse d'accepter cette attribution et n'en propose pas d'autre. Cela est trop commode, car, en tous les cas, il s'agit d'une œuvre de haute valeur, qui ne doit pas être oubliée dans un répertoire de la peinture florentine. Sous le nom de Léonard de Vinci, on ne trouve plus le fameux portrait Minghetti, mentionné sans aucune réserve dans la première édition, ni la *Tête en cire* du Musée de Lille, que l'auteur — après Arsène Houssaye et d'autres — avait attribuée dubitativement à Léonard. Mais il n'est pas question du *Bacchus* du Louvre, alors que ce tableau peu agréable, gâté par un vernis rouge, est bien certainement sorti de l'atelier du maître, comme suffiraient à en témoigner les copies et les répliques du temps. Je ne comprends pas non plus l'omission du *Saint Jean-Baptiste*, qu'aucun élève de Léonard, laissé à ses propres forces, n'était capable d'exécuter. Je m'étonne aussi que M. Berenson continue à attribuer à l'obscur Bugiardini le *Jeune homme à la toque noire* du Louvre (1644), alors que le nom de Franciabigio se recommande par des arguments très dignes d'attention.

Nous attendons maintenant, des *Florentine painters*, une troisième édition illustrée, comme celle des *Venetian painters*, avec une liste moins éclectique des artistes et de leurs œuvres et, si possible, quelques notes critiques destinées à justifier les attributions.

S. R.

H. d'Arbois de Jubainville. **Études sur la langue des Francs.** Paris, Bouillon, 1900. In-8, XI-232-110 p.

Dans une de ces préfaces à la fois personnelles et modestes dont il a le secret, M. d'Arbois nous confie les deux rêves irréalisés de sa vie : la publication d'un dictionnaire de la langue gauloise et celle d'un dictionnaire de la langue des Francs à l'époque mérovingienne. Pendant de longues années, il a réuni des fiches pour l'un et l'autre de ces ouvrages; mais M. Holder fait paraître son

Altkeltischer Sprachschatz (avec l'aide des notes de M. d'Arbois, ce que ce dernier omet de nous dire) et la vieillesse est venue (cela, c'est M. d'Arbois qui nous l'affirme) crier son *Solve senescentem* au collectionneur de noms mérovingiens. L'illustre savant n'a cependant pas voulu que ses fiches germaniques fussent perdues et il en a tiré, pour notre plaisir et notre profit, l'ouvrage érudit et souvent agréable que nous annonçons.

Le chapitre I^er^ traite des noms royaux mérovingiens; le chapitre II, de l'origine et de la signification des noms propres de personne mérovingiens; le chapitre III, des noms familiers et des diminutifs; le chapitre IV, de quelques points de phonétique; le chapitre V (refonte d'un ancien mémoire), de la déclinaison à l'époque mérovingienne. Vient ensuite un index des mots par M. Le Nour et un fragment d'un dictionnaire des noms propres francs de personne (*Abo-Berctho*), suivi à son tour d'un index des noms cités dans ce fragment.

Voici quelques-unes des questions qui ont été traitées avec détail par M. d'Arbois. J'en choisis qui peuvent intéresser à la fois les amateurs d'histoire et les érudits.

Clovis, c'est *Chlothouechus*, devenu *Hludouuicus*, devenu *Looys* et *Loys*. Donc, puisque nous disons *Thierry* au lieu de *Theudericus*, nous devrions dire *Louis* au lieu de *Clovis* et compter les trois Clovis au nombre des Louis. Louis I^er^ est donc, en réalité, Louis IV et Louis XVII a bien régné, quoi qu'en disent les manuels, mais sous le nom de Louis XIV.

La femme de Clovis I^er^ s'appelle *Chrothi-childis*, sa fille *Chlothi-childis*; donc, c'est la fille seule qui a le droit au nom de *Clotilde*; la mère devrait s'appeler *Crotilde*. Un des enfants de Clovis et de Crotilde s'appela *Chlotchildis*, nom dont la première partie est tirée du nom du père, la seconde du nom de la mère. De même, dans les *Nuées* d'Aristophane, nous voyons un père qui veut appeler son fils *Pheidonidès*, alors que la mère veut le dénommer *Kallipidès*; on transige et on le nomme *Pheidippidès*. Ce qui n'est qu'une plaisanterie chez le Grec devient presque une pratique courante chez le Germain : les noms des enfants, empruntés à la fois à celui du père et à celui de la mère, témoignent « d'une bonne entente dans les ménages ». Ainsi *Frede-gundis* donne à *Chilpe-ricus* une fille appelée *Ri-gundis* = **Rico-gundis*.

Le nom de Clovis ressemble à celui de Mérovée, ce qui, au premier abord, n'est pas évident, mais *Chlotho-véchus* et *Mêro-véchus* ont en commun le terme *véchus*, signifient « sacré » et marquant les fonctions sacerdotales du roi des Francs. Si la conversion des guerriers de Clovis au christianisme fut si facile, c'est que leur roi était en même temps leur grand-prêtre et qu'il n'y avait pas de clergé pour contrecarrer la volonté du souverain.

Le nom de Pépin, *Pippinus*, paraît être un doublet de *Pêpo* = *Bôbo*, lequel est un nom familier, formé avec le suffixe *-ôn*, du mot qui subsiste en allemand sous la forme *Bube*, en anglais sous celle de *boy*, en français sous celle de *Beuve*. Pépin signifie donc « le gros garçon » ou « le garçonnet », suivant le sens que l'on attachera au suffixe.

Aubry, nom très répandu en France, dérive du nom franc *Albericus*, lequel se compose de *alp*, signifiant « fée » ou « démon » (cf. les *elfes* scandinaves,

le mot *alp* = cauchemar en allemand) et de *rix*, mot emprunté au celtique. Donc, *Albericus* = *Aubry* est le « roi des fées ». Combien peu d'Aubry et même d'Albéric se doutent de cela?

Le laborieux archéologue *Amelung* porte un nom doublement noble. D'abord, il se rattache à celui des *Amal*, une des principales familles gothiques; en second lieu, il signifie « travail », « activité », *amalo*, à rapprocher du scandinave *amal-r*, qui a le même sens. On peut dire que M. Amelung a droit à son nom.

Non loin de Saint-Germain-en-Laye est le village riant de Bougival. Il eut pour fondateur un certain *Baude-chisilo* ou *Baudi-gisilus*, signifiant « otage de bataille » (cf. *Gundo-baudus* et l'allemand *Geissel*). Bougival est donc le val de de Baudigisile. On voudrait savoir sous quelle villa moderne se cache la métairie de cet honorable Mérovingien.

S. R.

M. Natalis Rondot, correspondant de l'Institut. **Un peintre lyonnais de la fin du XV^e^ siècle. Lyon, Bernoux et Cumin, 1900, in-8, 57 pages, une photogravure et trois figures dans le texte.**

Parmi les travaux consacrés aux artistes français du moyen âge et des derniers siècles, il n'en est guère d'aussi substantiels que les nombreuses notices publiées par M. Natalis Rondot sur les peintres, sculpteurs, orfèvres et autres artisans de la ville de Troyes et de la région lyonnaise. Avec une admirable persévérance, l'auteur de ces mémoires a dépouillé une masse incalculable de pièces d'archives pour en extraire les matériaux utiles à l'histoire de l'art français. Bien des découvertes heureuses sont réservées aux chercheurs aussi infatigables. C'est ainsi que M. Natalis Rondot nous fait connaître dans sa nouvelle brochure le nom de l'artiste à qui l'on doit un tableau de primitif dont le Musée de Lyon s'est rendu acquéreur en 1897. Il s'agit d'un panneau placé autrefois dans une chapelle de Notre-Dame de Beaujeu (Rhône) et représentant sainte Catherine, escortée de deux anges. Au dessous de cette image votive, sur la prédelle, on voit, dans de petits compartiments, la scène du martyre de la sainte et les portraits des donateurs, cinq personnages ecclésiastiques agenouillés, dont les noms sont peints en lettres romaines au dessous de chacun d'eux. La prédelle porte également le millésime de 1507. Enfin le nom du peintre, *Claude*, se lit au bas du panneau.

Il résulte des recherches de M. N. Rondot que ce nom est celui de Claude Guinet ou Guynet, plus souvent désigné à Lyon par son seul prénom. A la fois peintre et verrier, il travailla à Lyon de 1493, et sans doute antérieurement à cette date, jusqu'à sa mort en 1512 ou 1513. Quant au tableau du Musée de Lyon qui nous permet de juger du talent de ce maître, M. Natalis Rondot se garde d'en exagérer le mérite, mais il reconnaît fort justement que si l'on ne peut assigner une haute valeur d'art à la Sainte Catherine de Beaujeu, cet ouvrage permet du moins de se faire une idée des productions moyennes de la peinture lyonnaise, dans les premières années du XVI^e^ siècle, au temps de Jean Perréal.

Dans la première partie de cette brochure, M. Natalis Rondot nous donne, chemin faisant, d'intéressants aperçus sur les peintres lyonnais au XIVe ou au XVe siècles. Le recueil des noms d'artistes ou artisans, vivant du XIVe à la fin du XVIIIe siècle dans la ville de Lyon, que M. Rondot est parvenu à constituer ne comprend pas moins de 5500 noms ! A noter cette intéressante constatation que onze sur cent des peintres de Lyon (du milieu du XIVe siècle à la fin du XVe) étaient étrangers, tous obscurs : trois au XIVe siècle et vingt-trois en XVe ; huit Flamands, six Italiens, cinq Allemands, trois Hollandais, trois Espagnols et un Écossais. Le premier peintre d'origine italienne établi à Lyon, « metre Piero, pointre de l'Italye » apparaît seulement en 1377, dans les documents consultés.

L'auteur consacre plusieurs pages de sa notice à l'étude des peintures murales de la Chartreuse de Sainte-Croix (Loire), récemment publiées par la Société archéologique du Forez, la Diana (cf. l'analyse de cet ouvrage dans un prochain numéro de la *Revue*.) Aux yeux de M. Natalis Rondot, ces peintures sont vraisemblablement lyonnaises, mais jusqu'ici les documents font défaut. M. Rondot m'a prêté l'opinion que le peintre de Sainte-Croix aurait été un religieux de la Chartreuse et combat cette assertion. Qu'il veuille bien me relire pour se convaincre qu'en réalité je n'ai émis à cet égard aucun jugement.

Joseph Déchelette.

Émile Dunant. **Guide illustré du Musée d'Avenches**. Genève, Georg, 1900. In 8, 138 p. et 10 pl. — Eug. Secretan, **Aventicum, son passé et ses ruines**. *Coup d'œil historique. Guide sur le terrain*. Lausanne, Bridel, s. d. (1900), 96 p. et 6 pl.

Le second de ces opuscules consacrés à Aventicum se lit avec plaisir et répond parfaitement à son objet, qui est d'être un guide sur le terrain, précédé d'un résumé historique à lire la veille ou au retour d'une excursion à Avenches. Le premier a des prétentions plus hautes et même les allures d'un ouvrage scientifique, puisque les inscriptions d'Avenches y sont reproduites en fac-similé, traduites et commentées. C'est là, d'ailleurs, la meilleure partie du travail de M. Dunant; celle qui concerne les monuments figurés soulève, en revanche, diverses critiques, D'abord, ces monuments sont reproduits par le procédé commode, mais déplorable, de la similigravure, souvent à si petite échelle qu'il n'y a rien du tout à en tirer (voir pl. IX, 1 et 3). En second lieu, il n'y a pas, sous les diverses images, réunies parfois en grand nombre sur une planche, de chiffres renvoyant aux pages du texte où il en est question. Enfin, l'auteur ne s'est même pas donné la peine de distinguer entre ce qui est publié et ce qui ne l'est point et il a fait reproduire une quantité d'objets déjà connus, au lieu de donner la préférence aux inédits. A deux ou trois reprises, M. Dunant indique qu'une figure a été publiée dans le *Répertoire de la statuaire* ; c'était s'obliger à donner cette référence pour toutes, ce qu'il n'a point fait. Ainsi, p. 34, il décrit un « groupe du taurobole », qui est inédit, et dont il reproduit un fragment représentant la partie antérieure d'un taureau (pl. IV, 1). Ce frag-

ment est-il ou non identique à celui qui est donné d'après Bursian, *Aventicum*, XI, 2, dans le *Répertoire*, II, 731, 2, mais qui n'est pas taurobolique? Il fallait le dire. P. 35 et pl. IV, 2, M. Dunant fait connaître un lion en marbre pour lequel il renvoie à un livre de Blavignac, alors qu'il a été publié par Bursian, *op. l.*, pl. XI, 5 et *Rép.* II, 713, 1. — P. 62, il décrit sans références un « histrion » qui est figuré *Rép.*, II, 559, 9, d'après Bursian, pl. XVI, 6. Le n° suivant (pl. X, 2) est un acteur bien connu figuré dans l'*Indic. d'antiq. suisses*, 1865, pl. I et *Rép.* II, 558, 8. Le *Bacchus* (pl. IX, 10) est publié *Rép.* II, 115, 3, d'après *Pro Aventico*, III (1890), pl. 1. De l'*Hercule combattant le lion de Némée* (p. 76), publié plusieurs fois et même en couleurs, M. Dunant donne une mauvaise gravure sans références. La seule reproduction vraiment bonne de ce volume est le bas-relief de la pl. I, la *Louve allaitant Romulus et Remus*; mais on lit avec surprise, au-dessous : *Droits de reproduction réservés*. D'abord, l'emploi de cette formule n'est pas scientifique et n'est de mise que sur les photographies isolées vendues par les marchands dont c'est le métier; en second lieu, M. D. pourrait savoir qu'une similigravure — à cause du réseau — est impossible à reproduire. — En somme, cette publication est moins satisfaisante qu'elle n'aurait pu l'être si l'auteur y avait donné un peu plus de temps et de soin. Il faut espérer qu'on la remplacera bientôt par un catalogue illustré du Musée d'Avenches, où l'on trouvera, par exemple, la reproduction des mosaïques que M. D. s'est contenté d'énumérer[1].

S. R.

1. L'association *Pro Aventico* a publié, de 1887 à 1897, sept *Bulletins* qu'on peut se procurer, au prix de 2 fr. l'un, chez Bridel à Lausanne, à l'exception des n^{os} I et II, qui sont épuisés. Le n° III (1890) contient 2 phototypies du Bacchus; le n° IV (1891), la lithographie d'une mosaïque : le n° V (1894), deux vues du théâtre; le n° VII (1897), deux phototypies du Silène. — Je donne ici ces indications, celles qui figurent dans le *Répertoire*, t. II, p. xxv, étant insuffisantes.

ERRATUM

Dans l'article de M. Tsountas, p. 9, avant-dernière ligne, au lieu de : *une tombe à coupole*, lire : *une tombe creusée dans le roc*.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Mars-Juin

1° PÉRIODIQUES

O ARCHEOLOGO PORTUGUÊS, 1900.

P. 43. A Ossonoba.

31) IMP CAES
L ∅ DOMITIO
AVRELIANO
PIO ∅ FEL ∅ AVG
P ∅ M ∅ T ∅ P ∅ P ∅ P ∅
II ∅ COS ∅ PROC
R ∅ P ∅ OSSONOB
EX DECRETO
ORDIN
D ∅ N ∅ M ∅ EIVS
D ∅ D

5 et suiv. *p(ontifici) m(aximo), t(ribunicia) p(otestate), p(atri) p(atriae), II co(n)s(uli), proc(onsuli) r(es) p(ublica);* l. 9. *d(evota) n(umini m(ajestatique) ejus, d(ecreto) d(ecurionum).*

ATENE E ROMA, 1899.

Col. 145. Comparetti. L'inscription archaïque du forum (*Ann. épigr.*, 1899, 208).

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, 1899.

P. 518 et suiv. De Monsalud. Inscriptions romaines de Merida. Une épitaphe contient le nom déjà connu : *Medigenius.*

P. 545 et suiv. Fita. Épitaphe d'un Sertorius trouvée à Valencia del Cid.

ID., 1900.

P. 5 et suiv. De Monsalud. Inscription d'Estramadure.

32) L V B A E C
V S · T A N C I
N I · F · A P A
A · L E V R I
F · H · S · E · S · T
T · L TANCI
N V S F · C

l. 5. *H(ic) s(itus) e(st). S(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ, 1899.

P. 450 et suiv. Gsell. Remarques sur certaines inscriptions chrétiennes d'Afrique, déjà connues pour la plupart.

P. 459 et suiv. Stèles de Saint-Leu avec inscriptions votives.

P. 542 et suiv. Milliaires de la voie romaine de Gabès à Gafsa.

ID. EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX, 1899. Novembre.

P. XI. Héron de Villefosse. Nouveaux fragments du monument de Lambèse contenant le discours de l'empereur Hadrien. Copies revues par moi sur l'original.

33) IMP CAESARI TRAIANO
HADRIANO AVGVSTO
FORtissimo
LIBERAlissimo QVE
LEgio iii aug
.....
ADPROBante exeRCITV

34)

IMP · CAESAR · TRAIANVS
HADRIANVS · AVGVSTVS

EXERCITATIONIBVs INSPECTIS · ADLOCVTVS
EST · IS QVAe INFRa sCRIPTA SVNT
TORQVATo ii et libONE · COS · K · IVLIS

Date : juillet 128.

P. XII.

35)

[illegible] IDVS IVLIAS ALA I PANNONIORVM
OMNIA · PER · ORDINEM · EGISTIS · CAMPVM · INCVRSIONIBVS · COMPLESTIS
IACVLATI · ESTIS · NON · INELEGANTER HASTis. . . . . bREVI
BVS ET DVRIS LANCEAS PLVRES · VESTRVM · PERMISERVnt VALVIS
TIS ET · HIC · AGILITER ET · HERI · VELOCITER · SI QVIT DEFVISSET DESIDERAREM
SI QVIT EMINVISSET DESIGNAREM TOTA EXERCITATIONE PERAEQVE PLA
CVISTIS CATVLLINVS LEGATVS MEVS CLARISSIMVS INC . . . .

P. XIV. Gauckler. A Bir-bou-Rekba.

36)

bRIT · MAXimo arab. adiab.
pONT · MAX · TRIB · pot. xuii
iMP · III · COS · IIII · p. p.
OPTIMO MAXImo invicto?
PRINCIPI COl. aurelia
cOMMODA · PIA · FELIX · augusta
pVPPVT · DEVOTA NVm. maj. q.
EIVS · P · D ·

[*Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurelio Antonino Aug(usto) Pio, B*]*rit(annico) Max(imo),* [*Arab(ico), Adiab(enico), p*]*ont(ifici) max(imo), trib(unicia)* [*pot(estate) XVII, i*]*mp(eratori) III, co(n)s(uli) IV,* [*p(atri) p(atriae)*] *optimo maxi*[*mo invicto*] *principi, co*[*l(onia) Aurelia C*]*ommoda Pia Felix* [*Augusta P*]*upput devota nu*[*m(ini) maj(estati)q(ue)*] *ejus, p(osuit) d(edicavitque).*

Id. Décembre.

P. XI. Blanchet. Inscription de Rouffak.

37)

GENIO KAST ELEFANT
SACRVM
CLODIA DONATA PRO REP·
CRESCENTIS VXOR STA
TVAM GENI PATRIAE KA
ELEF CVM BASE QVAM
DE SVA LIBERALITATE
AD ORNANDVM KASTEL
POLLICITA EX HS VIII N
SVA PECVNIA CONSTITVIT
AD CVIVS DEDICATIONEM
SPORTVLAS X SINGVLO
ET VINVM PER COLLEGIA
AD AEPVLANDVM DEDIT
D D D

l. 3 et 4 : [*P*]*vo*[*p*]*e*[*r*](*tii*) *Crescentis*; l. 12. Copie à revoir.

P. XII. Gauckler. Fragment d'une tessère d'hospitalité trouvée à Sousse.

38)

imperatore CAESARE
trajano aug. et AFRICANO · COS
*tesse*RA · HOSPI

Ibid. Inscription de Haïdra.

39)

E P I I I I M▨
SER · CORNELI∅CETHEgi
PRO · COS · SER∅HIC∅SITus
VIXIT∅ANN∅X
IABRVS · QVAS · POTVIT · CARISSIME · D
PAVPER · ET · EXIGVVS · REDDIDIT · INFEI

P. XIII. Même provenance.

40) ▨RRVS▨
DOMO · MAR▨
MIL · COH · XV
MILITAVIT · ANN
VIIII
VIXIT · ANN · XXVII
H · S · E
QV · DOMITius
Q · F · STE · FVSCInus
DOMO · FORO
VIBI · MIL · COH
XV · MILITAVIT
ANN · VII · VIXIT
ann

P. XVII et suiv. Héron de Villefosse. Nouveaux fragments minimes du discours d'Hadrien aux troupes d'Afrique.

P. XXII. Delattre. Trouvée au Khanguet-el-Hadjaj (sanctuaire de Saturne connu).

41)

SATVRNO AVG
VOLTIA NVPTIALICA
ET PETRONIVS BVCCV
LVS FILIVS ET CONIVX PETRO
NI PROCVLINI[illegible]VES
TIGIVM[illegible]VOT SOLVERVNT

Id. Janvier 1900.

P. VI. Dédicace à Lanovalus (plus bas, n° 107).

Bulletin de géographie d'Oran, 1899.

P. 497 et suiv. Inscriptions funéraires de la province d'Oran.

Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, 1899.

P. 263 et suiv. Al. Enmann, Restitution de l'inscription archaïque du forum (*Ann. épigr.*, 1899, 208).

Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1899.

P. 379. Michon. Inscription de Baalbek.

42)

D M
AVR · VICT · DVC · PROT
VIXIT ANNIS · XXXX · VIVITE
FELICES ET NOSTRIS PROFVNDI
TE MANS ET MEMORES ESTIS VOS
NOBISCVM ESSE FVTVROS · AVREL ·
BAIA DVC · PROT · FRATRI PIEN
TISSIMO MEMORIAM INSTITV
IT

l. 2 et 7. *duc(enarius) prot(ector)*.

P. 383. Enlart. Inscription de Thérouanne.

43) *imp. caes. m*
antoNIO · GOrd
iaNO · PIO · FEL · AVG ·
pON · MAX · TR · P · III ·
COS · II · P · P ·
*civi*TAS MORINOR

Bulletino dell' Istituto di Diritto romano, 1899.

P. 211 et suiv. Inscription archaïque du Forum d'après les publications antérieures (*Ann. épigr.*, 1899, 208).

Bullettino di Archeologia e Storia Dalmata, 1900.

P. 3 et suiv. Bulić. Inscriptions de Dalmatie.

P. 3. A Rudele di Kistandje (Burnum).

44) P GOSSELI
VS · Q · F · ANF
CRE · MIL · LEG
XI · SIG · ANOR
XL · ST · XIIII
H · S · E

P. Gosselius Q. f(ilius) An(iensi) ⟨f.⟩ Cre(mona) mil(es) leg(ionis) XI, sig(nifer) anor(um) XL ; st(ipendiorum) XIIII.

Au dessous sont figurés un *signum* et une peau de bête, coiffure des *signiferi*.

P. 6.

45) *ci*CEREIV}*s c. f. se*
*cun*D VS · ARM} *leg xi*
CICEREI LAEVI} *ni*
7 LEG XI}
CICEREI ASCANI} *primipi*
*la*RIS · LEG · XI · V}

l. 2. *arm(orum custos)*.

P. 7. A Gardun.

46) Q · MARCIVS
Q · F · COR BASSVS
DOM · BENEVENTO
*m*IL · LEG · VII · AN
▨ STIP · XVII
h s E · T · F · I ·
*ex arb*ITRATV
*m*AXIMI

P. 9.

47) LIO
BVCIN
*c*OH · III · ALP*inorum*
p ROVINCIAE
*dom*O · *n*ORICVS
an... V · STIP ·
*s*IG 7 IVLIANI · H · *f* · *c*

l. 7. [*s*]*ig(nifer) c(enturia) Juliani. H(eres)* [*f(aciendum) c(uravit)*.]

Ibid.

48) M · PYTHA · SEGNI · F
MIL · CHOR · II CHYRRES
DOM · BEREA · AN · LX · STIP
XXXV · T · F · I · SIBI · FELICI · L

l. 2. *mil(es) cohor(tis) II Chyrres-(tinorum)* ?

P. 31 et suiv. Bulić. Remarques sur l'inscription *natus Starue* déjà publiée (*Ann. épigr.*, 1899, n° 181) et sur l'emplacement de *Starua*.

EPHEMERIS ARCHAIOLOGIKÊ, 1899.

P. 147 et suiv.

49). Aigira, en Grèce. Deux nouveaux fragments grecs de l'édit de Dioclétien.

Le premier contient la fin de l'intitulé et les §§ 1, 2, 3, 4, 5, 6 (jusqu'à la ligne 11); le second les trois dernières lignes du § 7 et le § 8. Quelques parties se rencontrent pour la première fois; mais l'équivalent latin était connu et est publié au *Corpus*.

COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, 1900.

P. 48 et suiv. Inscriptions découvertes dans la basilique de Rusguniae (Cap Matifou).

P. 50.

50) MEMORIA
MAVRICIVS
MAG · ML · VI
· X · IT ANNIS
LV · R · EQVIE
BIT IN PA
CE TERTIV
KALENDAS
APRILES
INDICTI
ONE XI^TII

l. 3. *mag(ister) m(i)l(itum)*.

51) MEM · PATRICIAE
FILIAE DOMNI G · L ·
MAVRICI MG · MIL ·

Ibid.

l. 2. *Dom(i)ni) gl(oriosi?) Maurici m(a)g(istri) mil(itum).*

P. 51.

52) † MEM CONSTANTINAE FILIAE DOM
GL · MAVRICI MAG · ML QVI EDIFICIA
CIRCVM LAPSA · DIV · IN · HANC · SCA · BASI
LICA RESTAVRAVIT DEPOSITA EST IN
PACE · ANN · III · DIE · KL · NOBR · IND · VIIII

l. 4. *Deposita est in pace ann(orum) III, die k(a)l(endas) Nob(emb)res, ind(ictione) VIIII.*

P. 78 et suiv. De Ricci. Inscription de Abou-Tarfa (Nubie).

D'un côté d'une colonne :

53) ΑΠΟ Ο
ΑΒ ΟΜ
ΜΠΒ

De l'autre :

imp . caes . divi nervae
f · nerva traianus aug ·
germ. dacic. tribun. pot
eST uiii iMp. iiii COS V
P · P
VibiO · MAXIMO
PRAEF · AEGY
A PHILIS · XXXII
ΑΠΟ ΦΙΛΩΝ
μ · λ Β

COMPTES-RENDUS DES RÉUNIONS DE L'ACADÉMIE D'HIPPONE, 1899.

P. XV. Inscription de Duvivier.

54) SALVIS
SILVIS
FEL SVCES
SVS S FRVCTO
SEBF

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS IN WIEN, 1900.

P. 1 et suiv. Th. Mommsen. Décret des Éphésiens en l'honneur d'Antonin le Pieux.

55)
Ἔδ]οξεν τῶν πρώ[των]
τῆς Ἀσίας καὶ δ[ὶς]
νεωκόρων καὶ φι[λοσε]-
βάστων Ἐφεσίων τῆ[ι]
βουλῆι καὶ τῷ δήμω[ι] (*sic*)
περὶ ὧν ἐνεφάνισ[εν]
Λούκιος Κερρείνιος [Λου]-
κίου υἱὸς Οὐλτινία Π[αῖτος]
φιλοσέβαστος ἀποδε[δει]
γμένος γραμματεὺ[ς τοῦ]
δήμου παρόντω[ν τ[οῦ]
γραμματέως τοῦ δή[μου]
Ποπλίου Καρσιδίου Ἐπίφ[ρονος]
φιλοσεβάστου καὶ τῶν στρ[ατηγῶν]
τῆς πόλεως φιλοσεβάστ[ων]·
ἐπειδὴ κατὰ τὰς κοινὰς τῆς οἰ[κουμένης]
εὐχὰς ὁ θειότατος καὶ εὐσε[βέστατος]
αὐτοκράτωρ Τίτος Αἴλιος Ἀντ[ωνεῖνος]
τὴν παρὰ τοῦ θεοῦ πάτρος πα[ραγευομένην]
αὐτῷ βασιλείαν παραλαβὼν π[ᾶν μὲν τὸ τῶν]
ἀνθρώπων ἀνασώζει γένος, ἐξ[αιρέτως δὲ τὴν]
ἡμετέραν πόλιν εἰς ἐπίδοσι[ν τοῦ ἀξιώματος]
ἀγείωχεν, γενόμενος ἡμεῖ[ν καθ' ὃν τῆς Ἀσίας]
ἡγεμόνευεν χρόνον πολλῶ[ν καὶ μεγίστων]
ἀγαθῶν αἴτιος δέδοχθαι κ[αθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν]
ἑορτάζειν τὴν γενέθλιον αὐ[τοῦ καὶ πᾶσιν]
ἀνθρώποις αἰτίαν ἀγαθῶν ἡμέ[ραν τὸν δὲ ἑκάσ]-

τοτε ἀποδεδειγμένον γρ[αμματέα τοῦ δήμου] διανέμειν τοῖς πολείταις [ἐπὶ ταύτης τῆς] ἡμέρας ἐκ τῶν δημοσίων τ[ῶν εἰς θυσίας καθ'] ἑκάστην ἑκάστῳ δηνάρι[ον ἐν καὶ θέας ἐπὶ πεντε ἄγειν ἡμέρας · καὶ [ταῦτα μὲν εἰσαεὶ] πάντα γείνεσθαι κατ[ὰ τὰ] νῦ[ν εἰσηγηθέντα] ὑπὸ Κερρεινίου Παίτου το[ῦ γ]ραμματέως. Τ[ὸ δὲ] ψήφισμα ἐν στήλλα[ι]ς [ἀν]αγεγράφθαι καὶ εἰς ἅπαντα εἶναι τ[ὸν χρ]όνον κύριον ὅπως ἂν ὁ τῆς πό[λεως] τρόπος δῆλος ᾖ καὶ τοῖς νῦν καὶ τοῖς ὕστε[ρον] ἐσομένοις καὶ ὅτι καθ' ὅσον ἀνθρώποις δυ[να]τόν ἐστιν τὰς παρὰ τῶν θεῶν εὐεργε[σία]ς ἀμείβεσθαι, δια τελοῦμεν προθύμ[ως ἀ]μειβόμενοι. Οὐενουλήιος Ἀπρωνιανὸς [ἀνθύπατο[ς] Ἐφεσίων ἄρχουσι βουλῇ δήμῳ χαίρε[ιν]· Ἀεὶ καὶ μᾶλλον ἐπιδείκνυσθε τὴν πρ[ὸς τὸν] μέγιστον αὐτοκρ[ά]τορα ἡμῶν [Α]ἴλ[ιον] Ἀντωνεῖνον Σ[εβ]αστὸν εὐ[σέβειαν] [πάσῃ τε ? γν]ώμῃ τῆς λαμπ[ροτάτης] [πόλεως ὑμ]ῶν καὶ νῦν ψηφισά[μενοι ἐν] [ταῖς ἐπιφανε]στάταις ἡμεῖν καὶ αἰων[ίοις] αὐτο[ῦ γενε]θλίαις ἡμέραις καὶ θέας ἡ[με]ρ πέντε ἐ[πιτελεῖν καὶ διανόμην πολείταις ἐκ τῶν καλουμένων εἰς θυσίας ἑκάστῳ δηνάριον διδόναι ταῦτου μὲν ὑμεῖν ὀρθῶς καὶ καλῶς ὧ ε(ἰ) αὐτὸς εἰσηγησάμενος ἔτυχ[ε] νενομοθετήσθω. Ἐρρωσθαι ὑμᾶς εὔχ

Le proconsul L. Venuleius Apronianus est connu (Waddington, *Fastes d'Asie*, no 136).

P. 11 et suiv. E. Bormann. Deux diplômes militaires du Musée de Sofia.

P. 12. Trouvé près de Lesičeri, district de Tornovo.

Première plaque : face extérieure.

56)

QVAS NVNC HABENT CVM IIS CIVIT Da
TVR AVT SI Q CAELIB SVNT CVM IS QVAs
POST DVXER DVMTAXAT SINGVLI SIN
GVLAS

PR K MAR KANO IVNIO NIGRO
C POMPONIO CAMERINO COS
COH II MATTIACOR CVI PRAEST
T FLAVIVS LACO SIDE
EX PEDITE
CLAGISSAE CLAGISSAE F BESS
ET SPOR F ET DERZIZENO F ET EPTACENT
ET ZINAE FIL ET EPTATERI FIL EIVS
DESCRIPT ET RECOGN EX TABVLA AEREA
QVAE FIXA EST ROMAE IN MVRO POST
TEMPL DIVI AVG AD MINERVA

Face intérieure.

57)

*imp. cães. divi traI*ANI PARTHICI F DIVI
*nervae nep. t*RAIANVS HADRIANVS
*aug. pont. max. tr.*POT XXII IMP II COS III P P
*eq. et ped. q. m. in a*L III ET COH V Q APP

ET II HIS ARV ET I
ET I CHAL ET I LVSI
et ii matt. et SUNT IN MOES INFER
sub antio rufino? XXV ITE CLAS XXVI
plur. ve stip. em. dim. HON MIS QVOR
nom. subscr. s. civ DED ET CON CV
uxor. q. nunc hab. cum is CIV DAT AVT SI Q
caelib. s. cum is q. post dux DVM TAX SIN
sin.

Deuxième plaque : face intérieure.

PR K *mar*
KANO ET *camerino cos*
COH II MATTI*acor cui praest*
T FLAVIVS L*aco side*
EX PEDITe
CLAGISAE CLAGIS*ae f. bess*
ET SPOR F ET DERZ*izeno f.*
ET ETICENTO F ET Z*inae fil.*
ET EPRERI F*il ejus*

Face extérieure.

TI CLAVDI *menandri*
P ATTI *severi*
L PVLLI *daphni*
P ATTI
T FLAVI *romuli*
TI IVLI *felicis*
C IVLI *silvani*

Année 138.

P. 21. Près de Gabarevo, district de Kazanlyk.

Face intérieure.

58) *imp. caes* DIVI HADRIA*ni f. divi traiani parth*[illegible]N DIVI NERVAE *pron. t ael* IVS HADRIANVS AN*toninus aug. pius* P M TR POT XX IMP II *cos iiii p. p. eq et pe*D Q M IN ALIS *iiii?* Q APPE*ll*..... .... *et h*ERC ET I VLP SING ET I VLP *dromad et coh xui* I VLP DACOR ET I VLP PETR ET I *aug pannon et i cl* SVGAMBR ET I ASCALON S ET I FL *chalcid. et ii ulp. eq et ii* ITALIC *c.* R ET II VLP PAPHL *et ii thrac suric* ET II CLASSI SAG ET III VLP PAPHL *et iii aug. thrac et* IV GALL ET V VLP PETR ET VII GALL ET *sunt in suria* SVB ATTIDIO CORNELIANO LEG XXV *pl. ve stip. em dim* HON MIS QVOR NOM SVBSCR *sunt civ. rom.* QVI EOR NON HAB DED ET CO *nub. cum uxor.* QVAS TVNC HAB CVM EST CIV *is data aut cum is* QVAS POST DVXISS DVM*t* SING SING

Face extérieure.

Répète les lignes 6 et suiv. de l'inscription précédente et ajoute seulement :

*dumt. singul*I SINGVLAS A D IV.....
..... NO C AELIO SE..... *cos*
*alae i ul*P SINGVL*arium cui praest*
..... N .....

Année 157.

P. 75 et suiv. Wilhelm. Inscription de Paros. Le texte grec, traduction du texte latin, est déjà connu (Dittemberger, 2e édit., n° 415).

P. 77. Partie latine :

59)

S A C R A	*e litt*	ERAE
VIDERIS	*nobi*	S S CO
IGNORA	*re qu*	I SI CVM
PERITIS	*cont*	V*l*ERI*s*
SCIES S	*e n a t*	ORI PR
NECESS	*e non*	ESSE
INVITO	*h o s*	P I T E M
SVSCIP	*ere*	
DAT PRID	*k a l*	IVN *r*OM
*f u b*IO CI	*lone i*	I *et*
a n n I O	*l i b o*	NE COSS

l. 2. *s(enatus) co(nsultum)*; l. 5. *s[enat]ori p(opuli) r(omani)*.

Année 204.

Beiblatt.

Col. 1 et suiv. Kubitschek. Inscriptions de la vallée de la Leitha.

Col. 1. Brodersdorf.

60)

OCTO MAGVRICIS
F · AN · L II · S · E
FRATRES POS ·

Col. 7. A Oedenburg.

61)

SIL·VNA*b*
VS · SA·CR
L·AE·MI·L·
FRON·TO
V·S·L·M

Col. 10. Entre Bruck et Parndorf.

62)

BVSSVRO · AT*t*
VAE LIBERTVS
ANN · LXII

Col. 11. *Ibid.*

Buste de femme.

63)

SVADRV ADNAMI

Col. 14. *Ibid.*

64)

VENISA · DOMION
IS·F·ANN·IIII·ET·GAVRA
DOMIONIS · F · AN · III
H S S
DOMIO P · P ·

l. 4. *H(ic) s(itae) s(unt)*; *Domi p(ater) p(osuit)*.

Col. 15. *Ibid.*

65)

AIIVC^A COMBRIS
SAE·F·VI*v*A·SIBI·
FECIT·ET·I VNA·FILIAE
AN·VI ET *s*ERVI·BITA
AN · XXIII ASARIVS
VN

Col. 16. *Ibid.*

66)
BELATVSA CAV
TI · L · BOIVS · POS
VIT ANORV · XXX
HIC · SITA
EST

Col. 17. *Ibid.*

67)
COMALVS
VERCIOVI · F · ANORV
▒II · H · S · E · PATR · POSI ▒
AISOGIO · ANORV · III · H · S · E

l. 2. *Verciovi* ou *Verclovi*.

Col. 19 et suiv. Kalinka. Inscriptions de Syrie.

Col. 23, n° 8. Milliaire à l'Est N.-E. de Palmyre.

68)
NOBIL CAES COL A PALMYRA EVN
PALM MIL III TIBVS BERIARAC
M XVI

l. 2. *col(onia) Palm(yra)*. Beri Arac = Beroea.

Col. 103.

69). Esseg. Tuiles de la légion V *Macedonica*, de la légion VII *Claudia Pia Fidelis*, et de la légion XII *Gemina*.

P. 196. Ratisbonne.

72)
IN · H · DD
MARTI · E · VICTO
RIÆ · EMPLVM · RESTI
TVT · SVLLANIVS · AL
BVCIVS · VE · EX · COR
NVCL · TRIB · V · S · L · M
DD · III · KAL · IVL · GENTIANO · ET · BASSO COS

Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1899.

P. 194. Ratisbonne.

70)
VOLK · SACR . AVR
ARISSIVS · AED ·
TERRTOR CNTR
ETKR · D · SVO · FE
CIT · V · S · L · L · M
POSITA · X · K · S
ORFITO COS

l. 3. *territor(ii) contr(arii)*.

l. 4. *et k(astrorum) R(eginorum)*.

Date probable : 178, le 23 août, jour des Volcanalia.

P. 231. Mayence.

71)
VB · FIR
VERON
LEG · I AT
AN · XXT
IT

Restitution proposée par M. Körber :

...[*P*]*ub(liliatribu) Fir*[*mus*] *Veron(a)* [*mil(es)*] *leg(ionis) I A*[*dju-(tricis)*] *an(norum) XX*[.... *sti-(pendiorum)*] *II*...

Premier exemple, à Mayence, d'un soldat de la légion I *Adjutrix* (composée de marins), qui soit italien de naissance.

l. 1. *in h(onorem) d(omus) d(ivinae)*.

Date : 211.

P. 218. Domaszewski. Complément proposé au n° 1089 de Brambach (inscription de Mayence).

P. 219. Le même. Complément proposé à l'inscription de Niederbieber publiée dans le *Limesblatt*, p. 827 (cf. *Ann. épigr.*, 1899, 193).

P. 33. Köngen (Wurtemberg). Borne milliaire.

73)

IMP·CAESAR
DIVI·TRAIAN
PARTH·F·DIVI
NERVAE·NEP
TRAIAN·HADRI
AVG·PONT·MA
TRIB·POT·XIII·C
III P·P·A·SVMEL
m P·XXVIIII

l. 7. *c(onsul)* ; l. 8. *a Sumel(ocenna)* (Rottenburg).

Date : 129 après J.-C.

P. 34. Même provenance.

74)

I·H·D·D·I·O·M
PLATIAE·D.....
... MELOCENES
VICI·GRINAR
MACERAM·D·S·P

I(n) h(onorem) d(omus) d(ivinae) I(ovi) O(ptimo) M(aximo) platiae d[.....) Su]melocene(n)s(is) vici Grinar(ionis) maceriam d(e) s(uo) p(osuerunt).

l. 2. Restitution de l'auteur : *platiae d[anni c(ivitatis])* = les fonctionnaires chargés des routes.

l. 4. *Grinario*, cité par la Table de Peutinger, serait Köngen, *vicus* dépendant du territoire de Sumelocenna.

P. 38-69. Mayence.

Marque d'amphore.

75)

A·V·Q [F]SCIM
[N]IANO

P. V. A. (de) f(undo) Scimniano.

P. 88. Von Grienberger. A propos d'une inscription de Worms publiée (*Korrespondenzblatt*, 1899, p. 145; cf. *Ann. épigr.*, 1899, n° 191) ; remarques sur les noms de l'*eques missicius* Leubius et de son père Glaupus; ces noms sont germaniques.

MEMORIE DELLA REALE ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO, t. XLIX.

Erm. Ferrero. *Nuove iscrizioni ed osservazioni intorno all' ordinamento delle armate dell' impero.* Complément du travail du même auteur sur les flottes romaines. Le recueil des documents nouveaux est précédé d'une préface pleine de renseignements utiles et suivi d'une table générale des inscriptions relatives aux flottes, qui

forme comme les fastes de ces flottes.

MITTHEILUNGEN DES KAISERLICH DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS. ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1899.

P. 275-293. Mommsen et Wilamowitz-Möllendorff publient et commentent un nouvel exemplaire, trouvé à Priène, du décret relatif à l'introduction du calendrier Julien dans la province d'Asie sous Auguste (cf. *Ann. épigr.*, 1896, n° 19). Le texte grec serait le suivant :

76)

[Παρ]ὰ τῶν πρότ[ε]ρον παρειλ[ήφαμεν]
τῶν θεῶν [ε]ὐμενὲς κα[ὶ]
[πότ]ερον ἡδείων ἢ ὠφελ[ιμώτερά ἐ]στιν ἡ τοῦ θειοτάτου Καίσαρος γενέ-
θλιος ἡμέρα, ἣν τῇ τῶν πάντων ἀρχῇ ἴσην δικαίως, ἂν εἶναι ὑπ[ολάβ]οιμεν,
καὶ εἰμὴ τῇ φύσει τῶι γε χρησίμωι, εἴ γε οὐδὲ[ν ο]ὐχι διαπε[τ]πτον καὶ εἰς ἀπο-
χες μεταβεβηκὸς σχῆμα ἀνώρθωσεν, ἕτεράν τε ἔδοκεν παντὶ τῶι
κόσμῳ ὄψιν, ἥδιστα ἄν δεξαμένωι φθοράν, εὐ μὴ τὸ κοινὸν πάντων εὐ-
τύχημα ἐπεγεννήθη Καῖσαρ · διὸ ἄν τις δικαίως ὑπόλαβοι τοῦτο αὐτῶι
ἀρχὴν τοῦ βίου καὶ τῆς ζωῆς γεγονέναι, ὃ ἐστιν πέρας καὶ ὅρος τοῦ με-
ταμέλεσθαι, ὅτι γεγέννηται · καὶ ἐπεὶ οὐδεμιᾶς ἂν ἀπὸ ἡμέρας εἷς
τε τὸ κοινὸν καὶ εἰς τὸ ἴδιον ἕκαστος ὄφελος εὐτυχεστέρας λάβοι
ἀφορμὰς ἢ τῆς πᾶσιν γενομένης εὐτυχοῦς, σχεδόν τε συμβαίνει
τὸν αὐτὸν ταῖς ἐν Ἀσίαι πόλεσιν καιρὸν εἶναι τῆς εἰς τὴν ἀρχὴν εἰσόδου,
δηλονότι κα[τά τιν]α θήαν βούλησιν οὕτως τῆς τάξεως προτετυπωμέ-
νης, ἵνα ἀφορμὴ γένοιτο τῆς εἰς τὸν Σεβαστὸν τειμῆς, καὶ ἐπειδὴ δύσκο-
λον μέν ἐστιν τοῖς τοσούτοις αὐτοῦ εὐεργετήμασιν κατ' ἴσον ε[ὐχαρισ-
τεῖν, εἰ μὴ παρ' ἕκαστα ἐπινοήσαιμεν τρόπον τινὰ τῆς ἀμείψε[ως καινόν,
ἥδειον δ' ἂν ἀνθρώποις ἦν κοινὴν πᾶσιν ἡμέραν γενέθλιον ἀγα[γεῖν,
ἐ]ὰν προσγένηται αὐτοῖς καὶ ἰδία τις διὰ τὴν ἀρχὴν ἡδονή, δοκεῖ μοι
τασῶν τῶν πολειτηῶν εἶναι μίαν καὶ τὴν αὐτὴν νέαν νουμηνίαν
τὴν τοῦ θηοτάτου Καίσαρος γενέθλιον, ἐκείνηι τε πάντας εἰς τὴν
ἀρχὴν ἐνβαίνειν, ἥτις ἐστὶν πρὸ ἐννέα καλανδῶν ὀκτωβρίων, ὅπως
καὶ περισσότερον τειμηθῇ προσλαβομένη ἔξωθέν τινα θρησκήαν καὶ
μᾶλλον πᾶσιν γένηται γνώριμος, ἣν οἶομαι καὶ πλείστην εὐχρηστίαν
τῆι ἐπαρχήᾳ παρέξεσθαι · ψήφισμα δὲ ὑπὸ τοῦ κοινοῦ τῆς Ἀσίας δεή-
σει γραφῆναι πάσας ἐνπεριειλημφὸς τὰς ἀρετὰς αὐτοῦ, ἵνα τὸ ἐπινοη-
θὲν ὑφ' ἡμῶν εἰς τὴν τειμὴν τοῦ Σεβαστοῦ μείνῃ αἰώνιον, προστάξω
δὲ χαραχθὲν ⟨ἐν⟩ τῇ στήλῃ τὸ ψήφισμα ἐν τῷ ναῷ ἀνατεθῆναι, προτά-
ξας τὸ διάταγμα ἑκατέρως γραφέν. Ἔδοξεν τοῖς ἐπὶ τῆς Ἀσίας

Ἕλλησιν γνώμῃ τοῦ ἀρχιερέως Ἀπολλωνίου τοῦ Μηνοφίλου Ἀζανίτου·
ἐπε[ιδὴ ἡ πάντα] διατάξασα τοῦ βίου ἡμῶν πρόνοια σπουδὴν εἰσεν[ενκα-
μ]ένη καὶ φιλοτιμίαν τὸ τελειότατον τῶι βίωι διεκόσμη[σεν
ἐνενκαμένη τὸν Σεβαστόν, ὃν εἰς εὐεργεσίαν ἀνθρώ[πων] ἐπλή-
ρωσεν ἀρετῆς, [ὥ]σπερ ἡμεῖν καὶ τοῖς μεθ' ἡ[μᾶς σωτῆρα πέμψασα
τὸν παύσοντα μὲν πόλεμον κοσμήσοντα [δὲ πάντα, φανεὶς δὲ
ὁ Καῖσαρ τὰς ἐλπίδας τῶν προλαβόντων....
ἐθηκεν, οὐ μόνον τοὺς πρὸ αὐτοῦ γεγονότ[ας εὐεργέτας ὑπερβά-
λόμενος, ἀλλ' οὐδ' ἐν τοῖς ἐσομένοις ἐλπίδ[α ὑπολιπὼν ὑπερβολῆς,
ἦρξεν δὲ τῶι κόσμωι τῶν δι' αὐτὸν εὐανγελί[ων ἡ γενέθλιος
τοῦ θεοῦ, τῆς δὲ Ἀσίας ἐψηφισμένης ἐν Ζμύρνῃ....
Λευκίου Οὐολκακίου [Τ]ύλλου γραμματεύοντος Παπ[ία.. γνώμῃ
τῶι μεγίστας γ' εἰς τὸν θεὸν παρευρόντι τειμὰς εἶναι [στέφανον εὑρεῖν,
Παῦλλος Φάβιος Μάξιμος ὁ ἀνθύπατος τῆς ἐπαρχίας ἐ[πὶ σωτηρίᾳ
ἀπὸ τῆς ἐκείνου δεξιᾶς καὶ γνώμης ἀπεσταλμένος εὐε[ργετήμασι μυρι-
οις εὐεργέτησεν τὴν ἐπαρχήαν, ὧν εὐεργεστῶν τὰ μὲν πό[λλὰ ἱκανῶς
εἰπεῖν οὐδεὶς ἂν ἐφίκοιτο, καὶ τὸ μέχρι νῦν ἀγνοηθὲν ὑπὸ τῶν [Ἑλλή-
νων εἰς τὴν τοῦ Σεβαστοῦ τειμὴν εὕρετο, τὸ ἀπὸ τῆς ἐκείνου γ[ενέ-
σεως ἄρχειν τῷ βίῳ τὸν χρόνον· διὸ τύχῃ ἀγαθῇ καὶ ἐπὶ σωτηρίᾳ· δ[εδό-
χθαι τοῖς ἐπὶ τῆς Ἀσίας Ἕλλησι, ἄρχειν τὴν νέαν νουμηνίαν πάσα[ις
ταῖς πόλεσιν τῇ πρὸ ἐννέα καλανδῶν Ὀκτωβρίων, ἥτις ἐστὶν γενέ-
θλιος ἡμέρα τοῦ Σεβαστοῦ, ὅπως δὲ ἀεὶ ἡ (τε) ἡμέρα στοιχῇ καθ' ἑκάστ-
την πόλιν, συνχρηματίζειν τῇ Ῥωμαϊκῇ καὶ τὴν Ἑλληνικὴν ἡμέραν·
ἄγεσθαι δὲ τὸν πρῶτον μῆνα Καίσαρα, καθὰ καὶ προεψήφισται ἀρχόμε-
νον ἀπὸ πρὸ ἐννέα μὲν καλανδῶν Ὀκτωβρίων γενεθλίου δὲ ἡμέρας
Καίσαρος, τὸν δὲ ἐψηφισμένον στέφανον τῷ τὰς μεγίστας εὑρόντι
τειμὰς ὑπὲρ Καίσαρος δεδόσθαι Μαξίμωι τῶι ἀνθυπάτωι, ὃν καὶ ἀεὶ
ἀναγορεύεσθαι ἐν τῷ γυμ[νι]κῷ ἀγῶνι τῶι ἐν Περγάμωι τῶν Ῥω[μα]ίων
Σεβαστῶν, ὅτι στεφανοῖ [ἡ Ἀσ]ία Παῦλον Φάβιον Μά ιμον εὐ[σεβ]έ[σ-
τατα παρευρόντα τὰς εἰς Καίσαρα τειμάς, ὡσαύτως δὲ ἀνα[ρεύ]εσ-
θαι καὶ ἐν τοῖς ἀγομένοις κατὰ πόλιν ἀγῶσιν τῶν Καισαρήων·
ἀναγραφῆναι δὲ τὸ δελτογράφημα τοῦ ἀνθυπάτου καὶ τὸ ψήφισμα τῆς
Ἀσίας ἐν στήλῃ λευκολίθωι, ἣν καὶ τεθῆναι ἐν τῶι τῆς Ῥώμης καὶ τοῦ
Σεβαστοῦ τεμένει· προνοῆσαι δὲ καὶ τοὺς καθ' ἕτος ἐκδίκους ὅπως
ἐν ταῖς ἀφηγουμέναις τῶν διοικήσεων πόλεσιν ἐν στήλαις λευ-
κολίθοις ἐνχαραχθῇ τό τε δελτογράφημα τοῦ Μαξίμου καὶ τὸ τῆς Ἀσίας
ψήφισμα, αὗταί τε αἱ στῆλαι τεθῶσιν ἐν τοῖς Καισαρήοις. Ἀχθήσονται
οἱ μῆνες κατὰ τάδε· Καῖσαρ ἡμερῶν $\overline{\text{λα}}$· Ἀπελλαῖος ἡμερῶν $\overline{\lambda}$·

Αὐδναῖος ἡμερῶν λα· Περίτιος ἡμερῶν λα· Δύστρος κη· Ξανδικὸς λα·
'Αρτεμισιὼν ἡμερῶν λ· Δαίσιος λα· Πάνημος λ· Λῷος λα· Γορπιαῖος λα·
Ὑπερβερεταῖος λ ὁμοῦ ἡμέραι τξε· ἐφ' ἔτος δὲ διὰ τὴν ἐντερκαλάριον
ὁ Ξανδικὸς ἀχθήσεται ἡμερῶν λδ· ἵνα δὲ ἀπὸ τοῦ νῦν στοιχήσωσιν οἱ
μῆνες καὶ αἱ ἡμέραι, ὁ μὲν νῦν ἐνεστὼς Περίτιος μὴν ἀχθήσεται μέχρι τῆς
ιδ, τῇ δὲ πρὸ ἐννέα καλανδῶν Φεβρουαρίων ἄξομεν νουμηνίαν μηνός
Δύστρου καὶ καθ' ἕκαστον μῆνα ἀρχὴ(ι) ἔσται τῆς νουμηνίας ἡ πρὸ ἐννέα
καλανδῶν· ἡ δὲ ἐνδόλιμος ἡμέρα ἔσται πάντοτε τῶν ἐντερκαλαρίων κα-
λανδῶν τοῦ Ξανδικοῦ μηνός, δύο ἐτῶν μέσων γεινομένων.
Ἔδοξεν τοῖς ἐπὶ τῆς 'Ασίας Ἕλλησιν γνώμῃ τοῦ ἀρχιερέως 'Απολλωνίου τοῦ
Μηνοφίλου 'Αζηνείτου· ἐπεὶ τὴν νέαν νουμηνίαν ἀεὶ δεῖ ἑστάναι τὴν αὐτὴ[ν
ἅπασιν τῆς εἰς τὰς ἀρχὰς εἰσόδου κατά τε τὸ Παύλου Φαβίου Μαξίμου, τοῦ ἀν-
θυπάτου διάταγμα καὶ τὸ τῆς 'Ασία⟨ς⟩ ψήφισμα, ἐνποδίζεται δὲ ἡ τοῦ χρόνου
τάξις παρὰ τὰς ἐν τοῖς ἀρχαιρεσίοις ἐπικλήσεις, γείνεσθαι τὰ κατὰ τὰ
ἀρχαιρέσια μηνὶ δεκάτῳ, ὡς καὶ ἐν τῷ Κορνηλίῳ νόμῳ γέγραπται, ἐντὸς
δεκάτης ἱσταμένου.

P. 357. Kouri, près de Hémon (Thrace). Sous un bas-relief représentant une scène de sacrifice.

77)

I O M
CONSERVATORI TIBERIVS FELIX
NASO CVM
AELIA ANTONIA CONIVGE ARAM CVM
SIGILL EX VOTO RESVERVNT

P. 5. pour *posuerunt*.

P. 398-450. Körte. Inscriptions de Bithynie. Réédite en les corrigeant divers textes déjà publiés par MM. Radet, *Bull. de Corr. hellén.*, XV, 1891, 481, et Perrot, *Galatie et Bithynie*, p. 31 et 32. Une quarantaine de textes nouveaux.

P. 400-403. Nicée. Sur la porte orientale de la ville (cf. *C. I. Gr.*, 3745).

Frise :

78)

l. 1. Τῷ σεβαστῷ τῶν [α]ὐτοκρ[α]τόρων ο[ἴ]κωι καὶ [τῇ π]ρώ[τῃ τῆς ἐπαρχείας πόλε]ι ø Νεικαίᾳ ø

l. 2. M. Πλά[γκ]ιο[ς Οὐᾶρ]ος ἀν-[θύπατος κ]αθιέρωσεν, π[ροστατ]ή-[σα]ντος τῆς κατασκευῆς Γ. Κασσίου Χρήσ[τ]ου ø

M. Plancius Varus était proconsul de Bithynie en 70-71.

Architrave :

l. 1. Αὐτοκράτο[ρι Καίσαρι θεοῦ Τραια]νοῦ Παρ[θι]κοῦ υἱῷ, θεοῦ Νερ]ούλ[α υ]ἱω[νῷ] Τραϊανῷ 'Α[δρι-α]νῷ Σεβασ[τῷ] δημαρχικῆς ἐξουσίας.

l. 2. ηγ.σε..... [ἀ]πὸ [Δι]ο-
[ν]ύσο[υ].....σ..... [ἡ πρώτη τῆς
ἐπαρχείας] πό[λ]ις κατὰ τὰ κρίματα
τῶν αὐτοκρατόρων.

P. 424. Nicomédie (cf. *C. I. Gr.*, 3791).

79)

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΘΕΩ ΣΑΒΑΖΙΩ ΠΑΝΣΑ
ΓΑΝΩ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΝΕ
ΣΤΗΣΑ ΜΑΞΙΜΟΣ ΜΟΥ
κιανοῦ εὐχαριστήριον·
ἔτους θ′ Σεουήρου καὶ
Ἀντωνίνου Σεβαστ[ῶ]ν

L'auteur n'a pu copier à nouveau que les quatre premières lignes.

P. 427. Prusias sur l'Hypios.

80)

Κλαύ[δ]ιον Ἰουλιανὸν
Ἀσ]κληπιόδοτον ⟨ὸ⟩
τὸν ἄρ]χοντα καὶ πρῶτον ἄρχον[τα
καὶ ἱ]ερέα καὶ ἀγωνοθέτην τοῦ
Ὀλυμ]πίου Διὸς καὶ ἀγωνοθέτην
Σωτῆ]ρος Ἀσκληπιοῦ ἀγορανο-
μήσ]αντα ἐπιφανῶς, πρεσβεύσα[ν]τ[α
παρ]ὰ τοὺς Σεβαστοὺς καὶ παρα[πέμ
ψαντ]α τόν τε κύριον ἡμῶν αὐτο-
κράτ]ορα τὸν θεοφιλέστατον Μ.
Αὐρ]ήλιον [Ἀντωνεῖνον] καὶ τοὺς
θει]οτάτους προγόνους αὐτοῦ Λ.
Σεπ]τίμι[ον Σεουῆρον καὶ Μ. Αὐ
[ρήλιον Ἀντωνεῖνον Εὐσεβῆ ....]

Date : entre 219 et 222.

P. 428. *Ibid.*

81)

τὸν ἀσύγκριτον καὶ ὁλόκληρον καὶ
πρῶτον ἐπαρχείας δόγματι
κοινοῦ βουλίου καὶ προηγορον
του ἐθνους· καὶ δεκαπρώτον
καὶ πολειτογράφον καὶ ἀρχοντα
τῆς πατρίδος καὶ τῆς ἐπαρχείας
καὶ δι[κ]ας τὴν ἐν Ῥώμῃ καὶ
ἀγωνοθεσίαν καὶ ἐπὶ τῆς πα-
τρίδος καὶ ἐπὶ τῆς μητροπόλεως
καὶ βειθυνίαρχὴν καὶ ἑλλαδαρχὴν
καὶ Σεβαστοφάντην
καὶ τοῦ μεγάλου καὶ κοινοῦ τῆς βειθυνίας
ναοῦ τῶν μυστηρίων ἱεροφαντ[ῆ]ν
συνκλητικοῦ παπποῦ
λογιστὴν τῆς λαμπροτάτης
μητροπόλεως · νεικομηδείας
τιβ · κλ · πεισωνα
τὸ μεγα ονομα τοῦ γενους
τ. οὐλπιος · παπιανος
τον φιλον

Le Bas, III, 1178, a publié une inscription dédiée à T. Ulpius Papianus. — Date : fin du IIe siècle, début du IIIe.

MUSÉE BELGE, 1899.

P. 1 et suiv. E. Fairon. Une nouvelle hypothèse sur la *ratio castrensis*. Combat l'opinion de M. Rostowzew sur la *ratio thesaurorum* (*Röm. Mitth.*, 1898, p. 108 et suiv.).

P. 301 et suiv. L. Halkin. L'inscription archaïque du Forum.

ID., 1900.

P. 5 et suiv. E. Fairon. L'organisation du palais impérial à Rome, d'après les inscriptions.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1899.

P. 382. Teramo.

82)

divo
*s e*VERO · PA*tri*
*im*P · CAES · M · *au*
RELI · SEVERI · ANTo
NINI · AVG · PIⅠ · FELI
cIS · ARAB · ADIAB · PART
*ma*X · BRIT · MAX · PONT
MAX · TR · P · XV ·
imp. iⅠ · COS · III ·
des · iIII · PROCoS
d D

Dédicace à Septime Sévère divinisé, un an après sa mort. Date : 212 (XVe puissance tribunice de Caracalla).

P. 384. Rome, Forum. Fragment des fastes consulaires, utilisé dans la construction d'un édifice de basse époque sur l'emplacement de la basilique Aemilia.

1re colonne.

83)

L · VALERIVS *l. f. l. n. poplicola* $\overline{\text{II}}$	*l. aemilius mam. f. m.* N · MAMERCIN · $\overline{\text{VI}}$
P · L · F . . . . . *po*TVS · POPLICOL · $\overline{\text{II}}$	CN · *sergius* . . . . . FIDEN · COXO · $\overline{\text{III}}$ TR · MIL
SER · CORNELIVS · P · F · M · N · MALVGIN · $\overline{\text{IIII}}$	TI · PAPIRI*us* . . . . . CRASSVS
LICINVS · MENENIVS · T · F · T · N · LANATVS · $\overline{\text{II}}$	L · *terentius* MVGILLANVS · $\overline{\text{II}}$
C · SVLPICIVS · M · F · Q · N · PETICVS	
T · QVINCTIVS · T · F · L · N · CINCINNAT*us* · *capitolinus dict. rei gerund. caussa*	
a. sempronius . . . . . *atratinus*	*mag. eq.*

Noms des tribuns militaires de l'année 374 de Rome, et du dictateur créé cette même année pour combattre les Prénestins.

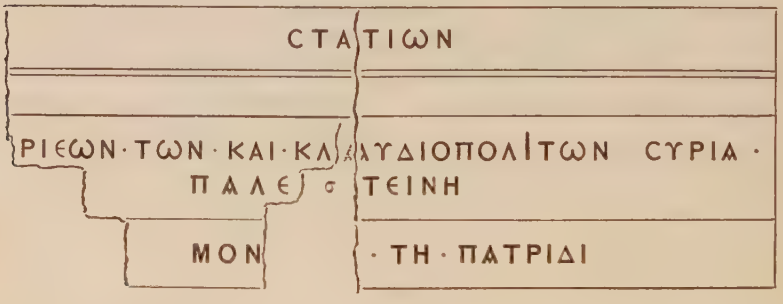
2e colonne.

cens. q. poblilius q. f. q. n. philo sp. postumius. . . . albinus
QVI·POSTEA cAVDINVS APPELL·*est. l. f. xxiiii*
C·VALERIVS·L·F·L·N· POTITVS M·CLAVDIVS·C·F·C·N·MARCELLVS
CN·QVINCTIVS·T·F·T·N CAPITOLIN DICT
CLAVI·FIG·C
C·VALERIVS·L·F·L·N·POTITVS·POSTEA·QVAM·CÓS·ABIIT MAG·EQ
L·PAPIRIVS·L·F·L·N· CRASSVS II L·PLAVTIVS L·F·L·N· V*enno*

Noms des magistrats pour les années 423 et 424 de Rome. La première ligne restituée d'après Tite Live, VIII, 17.

P. 386. Rome, Forum. Fragments d'une architrave de marbre. Copie revue par M. Vaglieri.

84)



P. 399. Pentima.

85) HELVIA
POTHINE·SACERDOS
CERERIS

P. 431. Rome. Forum.

86) *iu*LIAE·AVG· IMP·CAES·L·SEPTIMIO·
SEVERO·PIO·PERTINACI·AVG·
*m*ATRI·AVGG·ET ARAB·ADIAB·PART·MAX·
*c*ASTRORVM PONTIF·MAX·P·P·
KALATORES·PON
CVRANTE·EVTYCHETE·

l. 2. Le deuxième G de AVGG martelé après la mort de Géta.

P. 432. Rome, Forum.

87)
CVRANTE CHETE
CIO PELACIO VIRO
PRAEFECTISSIMO
CVRATOR AEDIVM
SACRARVM

Date : première moitié du IVe siècle. *Chetecio* pour *Cethegio*, *praefectissimo* pour *perfectissimo*, *curator* pour *curatore*.

P. 433. Rome, Forum. Piédestal de marbre.

Face :

88) MARTI · INVICTO · PATRI
ET·AETERNAE VRBIS SVAE
CONDITORIBVS
DOMINVS · NOSTER ·
IMP · MAXENTIVS · P · F ·
INVICTVS · AVG ·

Sur le côté :

DEDICATA · DIE · XI · KAL · MAIAS
PER·FVRIVM·OCTAVIANVM·V·C·
CVR·AED·SACR·

Date probable : 21 avril 308, au moment où Maxence se proclama seul Auguste.

Ce piédestal portait précédemment des inscriptions d'une époque antérieure sur ses quatre faces. L'une d'elles a été entièrement effacée et remplacée par la dédicace à Mars. D'une seconde, que remplace l'indication de la date de cette dédicace, il ne reste que la première ligne :

89) MAGISTRI · QVINQ · C[illegible]FABRI TI[illegible]

Les noms des *magistri* et autres fonctionnaires de ce collège de *fabri tignarii* suivaient ; la liste se continuait sur la troisième face, où elle subsiste :

XXIV RVTILIVS EVPHROSYNVS
XXV ANTONIVS POTAMON
XXVI VALERiVS RESTITVTVS
XXVII IVSTVLEIVS FELIX
XXIIX MANLIVS QVINTIANVS
XXIX RVBRIVS SALVIVS
XXX VETTONIVS FElIX
XXXI OSTORIVS FORTVNATIaNVS
XXXII CAESIVS THALLVS
XXXIII MVNATIDIVS PIVS
XXXIV NONIVS TROPHIMVS
XXXV MANLIVS ENNIANVS
XXXVI CLAVDIVS IANVARIVS
XLVI CORNELIVS POLYCARPIANVS
XLVII FLAVIVS PIERVS
XLIIX IVLIVS SPERATVS
XLIX NAEVIVS HERMA
L AVTRONIVS AVGVSTINVS
LI AONIVS AMARANTHVS
LII VLPIVS ITALICVS
LIII PAVTINA LAMYRVS
LIV VALERIVS LVCILIANVS
LV RVSTICELIVS ATTICVS
LVI CASSIVS FELIX
LVII CASSIVS PROTHYMVS
LIIX LVRIVS MARTIALIS

XXXVII	PACATIVS TYRANNVS	LIX	VABERIVS TERENTIANVS
XXXIIX	CLAVDIVS FRVCTVS	LX	TERENTIVS TERENTIANVS
XXXIX	CORNELIVS VITALIS		SCRIBAE
XXXX	CLAVDIVS PIVS	FLAVIVS	TYRANNVS
XLI	POMPONIVS RESTITVTVS	PACCIVS	ELEVTHER
XLII	PRECILIVS FESTVS	PLAETORIVS	PRIMITIVOS
XLIII	DOMITIVS SEVERVS	MINISIVS	PRIMITIVOS
XLIV	POMPONIVS PIVS	TERENTIVS	GEMINVS
XLV	CAESIVS RESTITVTVS	TREBELLIVS	MODESTVS

La date est indiquée sur la quatrième face, demeurée aussi intacte.

DEDICATA · K · AVG
L · AELIO · AVRELIO · COMMODO
T · SEXTIO · LATERANO · COS

1er août 154.

P. 435. Rome, corso Vittorio Emanuele. Fragment en grandes lettres.

90)

EX · S · C
C · VIBIO · C · F · PASAE (*sic*)
CAETRONIAN · COS

C. Vibius Pansa, consul en 711 de Rome, 43 avant J.-C. L'inscription permet de corriger le texte de Dion Cassius, début du livre XLVI, qui donne comme *agnomen* (adopté par Klein, *Fasti consulares*) Καπρωνιανός, au lieu de *Caetronianus*.

P. 458. Buscemi (Sicile). Dans un sanctuaire des θεαὶ Παῖδες (divinités jusqu'ici inconnues, au moins sous ce nom), creusé dans le roc.

91)

ΕΠΙ ΥΠΑΤΩΝ Γ · ΚΕCΤΙ
ΟΥ Μ CΕΡΟΥΙΛΙΟΥ ΝΩ
ΝΙΑΝΟΥ · ΑΝΦΙΠΟΛΟΥ ΔΕ
ΕΝ CΥΡΑΚΟΥCΑΙC · Λ · ΒΑΛΕΡΙ
ΟΥ ΑΡΑΒΙΚΟΥ ΤΑΝ ΔΕ ΠΑΙ
ΔΩΝ · Λ · ΒΗΒΗΙΟΥ ΚΛΑΔΟΥ
ΙΕΡΕΙΑC ΔΕ ΚΛΩΔΙΑC ΠΟΛ
ΛΑC ΜΗΝΟC ΠΑΝΑΜΟΥ
ΕΚ ΠΑΡΕΓΕΝΟΝΤΟ ΠΡΟC
ΤΑC ΠΑΙΔΑC ΜΕΤΑ ΑΥΛΙ
ΤΙΤΟΥ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΦΑΒ
CΦΟΝΓΕΟC Η ΜΗΤΗΡ ΚΑΙ ΦΑ
ΛΑ ΘΥΓΑΤΗΡ ΚΑΙ ΑΠΙΑ
ΤΡΙΑ ΚΑΔΙ ΕΥΦΡΑΝΩ
ΚΑΙ ΕΥΧΑΡΙCΟΥΤΕC Α
ΛΩΝΙ ΚΑΙ ΠΑΙΔΕ

l. 10 et suiv. μετὰ Αὐλί[ας] Τίτου θυγατέρα(ς), Φαβί[α] Σφονγέος ἡ μήτηρ καὶ Φα[βίλ]λα θυγάτηρ καὶ Ἀπία [Δαμα ?]τρία κα⟨ὲ⟩ὶ Εὐφράνω[ρ] καὶ εὐχαρισ[τ]οῦ(ν)τες Ἀπόλλωνι καὶ Παίδε[σσι.... ἀνέθεσαν ?]....

Date : 35 après J.-C.

P. 462. Buscemi (Sicile).

92)

ΧΑΡ▨ΠΑΙΔΕCΙΚΑΙ
ΑΜ.....
ΕΠΙΑΜΦΙ.....
ΜΙ.....ΔΕ
ΤΑΝΠΑΙΔΩΝ▨ΙΑC
ΟΙΠΑΡΑ.....ΠΡΙΕCΕC
ΑΝ▨ΠΑΝΤ▧ΜΗΝΟC
ΑΠΕΛΛΑΙΟΥ ΤΡΙΤΑ
Λ·ΜΑΡΚΙCΛΟΝΓΟC
Λ·CΕΠΠΙCΚΑΝΑΚΙΩΝ
Κ·ΑΜΠΙΟΥCΚΡΗCΚΗ
ΑΙΜΙΛΙC/CΕΛΛΑΦΗC
Κ HCIC ΩΤΙΑΝΟC
Γ[H]ΚΡΑΤΟC
ΓΟ[ ]ΙΜΗΤΟC

Χαρ... [παρὰ] Παίδεσι καὶ Αμ..., ἐπὶ ἀμφι[πόλου ἐν Συρακούσαις] Μι.... [ἀμφιπόλου] δὲ τᾶν Παίδων.....ιας οἱ παρὰ.....πάντ[ες] μηνὸς Ἀπελλαίου τρίτα Λ. Μάρκις Λόνγος Λ. Σέππις Κανακίων Κ. Ἀμπιους Κρήσκης Αἰμίλις Σελλάφης Κ.....ωτιάνος Γ.... κρατος Γο.....ιμητος.

l. 6. Μάρκις pour *Marcus*; l. 12 Αἰμίλις pour *Aemilius*.

P. 473. Savigliano (Ligurie).

93) DEANAE·SACRVM
VENELIA·C·F·MARCE
LLA·ET·VALERIA ⌀ L·L
APPELIA

P. 474. *Ibid.*

94) DIANAE·AVG
SEIA·Q·F
SABINA
MAG·P

l. 4. *mag(istra) p(agi)*.

P. 483. Saturnia (Étrurie). Face antérieure :

95)

C·DIDIO C·F·SAB·
SATVRNINO·P·P·
DONATO BELLO PAR
A DIVO·VERO·ITEM
BELLO·GERMANICO·
A DIVO·M·TORQ·ET·ARM
ITEM·DIVIS·SEVERO ET
MAGNO·ANTONINO
CORON·AVREA·CIVICA
ET ASTA·PVRA·ARGENT
OB INSIGnia·EIVS·IN·
REM PVB MERITA
SATVRNIENSES
MVNICIPES·PATRO

l. 2, *p(rimo) p(ilo)*. Sur le même personnage, cf. *C. I. L.* XI, 2651.

Sur le côté :

CVRA·AGENTE·C·MIN
TIO·VRBO (*sic*)

Peut-être : *C. Minatio Urbico* (?).

P. 485. Saturnia (Étrurie).

96)
SEX · MECIO · SEX · F · SAB Ø
MARCELLO · II Q Q · SATVR
NI · Q · KAL · R · P · EALIMEN
CVRAT · PAGI · LVCRETI
IVVENIO · E · AMANT ·
OB · MVLTA · EIVS · BENE
FICIA · PAGANI · PAGI
S · S · IN SE CONLATA
DIGNISSIMO · PO
SVERVNT

L D EX
D D

l. 3. *q(uaestori) kal(endarii) r(ei) p(ublicae) et aliment(orum)*.

l. 4, première mention du *pagus Lucretius*, dépendant de Saturnia.

l. 8. *s(upra) s(cripti)*.

P. 489. Rome, au Forum, près de la Regia. Fragment des Fastes des Augures.

97)

	A R I O S · C	
exau	GVRAT DECVR	*ia . . . .*
	LENTVL COS C MARCIVS C F RVTILVS C	*ooptatus*
a	N X	
	M VALERIO M F CORVIN	*o q. caedicio q. f. noctua cos.*
	POST R C AN CCC	*clxiiii*
c. mam	ILIVS Q F TVRRINV	*s cooptatus*
p. corn	ELIO P F SCI	*pione p. licinio p. f. crasso cos.*
	post. r. c. an. dxlviii	

1re colonne : il s'agit peut-être de L. Cornelius Lentulus Caudinus, consul en 479 de Rome.

2e colonne : cooptations de C. Marcius Rutilus en 464 de Rome (465 d'après le comput de Varron), et de C. Mamilius Turrinus en 548 (549).

Cf. deux autres petits fragments des mêmes Fastes trouvés au même lieu, l'un en 1811 (*C.I.L.*, VI, 1876), l'autre en 1884 (*Bullet. comun.*, 1884, p. 6, n° 703).

P. 491. Rome, au Forum. Dédicace à Constantin.

Face antérieure :

98)
DOMINO · NOSTRO
CONSTANTINO · PIO
FELICI . INVICTO
ET · BEATISSIMO
SEMPER · AVGVSTO
FILIO · DIVI · PII ·
CONSTANTI · AVGVSTI
APPIVS · PRIMIANVS · V · P · RAT
SVMMAE · PRIVAT · NVMINI · M · Q
EIVS · DICATVS

l. 8. *v(ir) p(erfectissimus) rat(ionalis) summae privat(ae) numini m(ajestati)q(ue) ejus dicatus.*

Sur le côté était gravée la date; elle a été effacée; on lit seulement :

PRO MAGG

P. 491. Rome, au Forum.

99)

EXTINCTORI TYRANNORVM
AC PVBLICAE · SECVRITATI (*sic*)
AVCTORI
D · N · THEODOSIO
PERPETVO AC FELICI
SEMPER AVGVSTO
CEIONIVS · RVFIVS · ALBINVS · V · C
PRAEF · VRBI · ITERVM
VICE SACRA · IVDICANS · D · N · M · Q · EIVS

l. 7. *v(ir) c(larissimus), praef(ectus) Urbi;* l. 9. *d(evotus) n(umini) m(ajestati)q(ue) ejus.*

Date : 389. Cf. *C. I. L.*, VI, 3791 *a* et *b*. — Après la défaite du tyran Maxime, le préfet Albinus dédia aux trois empereurs vainqueurs qui régnaient conjointement trois inscriptions identiques.

P. 492. Rome, au Forum. Fragment de dédicace.

100)

*c. ceio*NIVS RVFIVS VOL*usianus*
*v. c. pr*AEF · VR*bi*

Ce personnage était préfet en 365. Cf. *C. I. L.*, VI, 1171-1174.

P. 498. Salerne. Sur un sarcophage :

101)

D M
CALATORIAE
CONSTANTINAE
VIX · AN · XVIIII ·
M · II · D · XXIII · M
CALATORIVS · SV
CCESSVS · FILIAE
PIENTISSIMAE

l. 4. *vix(it) an(nis) XVIII, m(ensibus) II, (d)iebus) XXIII.*

A rapprocher du n° 568 du *C. I. L.*, X.

P. 15. Rome, fouilles exécutées à Sainte-Cécile *in Trastevere.*

102)

imp. cae SAR
vespasi ANVS
AVG · PONT · MAX ·
TRIB · POT · VI · IMP · XIV · P · P ·
CENSOR · COS · VI · DESIG · VII
T · CAESAR · AVG · F ·
VESPASIANVS · IMP · VI
PONT · TRIB · POT · IV · CENSOR
COS · IV · DESIG · V ·
AVCTIS · P · R · FINIBVS
pomerium ampliaverunt
terminaveruntque

l. 4. *trib(unicia) pot(estate) VI imp(erator) XIV p(ater) p(atriae) censor co(n)s(ul) VI desig(natus) VII.*

Cf. deux autres inscriptions relatives au même agrandissement du *pomerium* dans le *C. I. L.*, VI, 1232 et *Hermes*, 1887, p. 622.

Date : 75 après J.-C.

Ce texte permet de restituer au *C. I. L.*, VI, 1232 comme chiffre des salutations impériales XIV et non XIII.

P. 21. Rome. Mêmes fouilles. Inscription chrétienne.

103) *hic quiesci* } T IN PACE PB IOHANNIS TT SC { *e martyris*
caeciliae reg } G SEPTIME QVI VIXIT ANN·PL { *us minus.*
deposit us } XV · KAL · IANVARIAS IND TER { *tia*

l. 1. *p(res)b(yter) Johannis t(i)-t(uli) Sanctae.*
l. 2. la 7e région ecclésiastique était le Trastévère.
l. 3. *ind(ictione) tertia.*

Date : ve siècle.

P. 24. Rome, *ibid.*

104)

lOCVs..... EROT*is quem co*MPARAVIT SE VIVO SI*bi et* .....
... RAT... *depositV*S IN PACE DIE *x*VI KALENDAS A..... *aspare et*
ARIOBINDO VV CC CONSS QVI VIXIT ANNOS X .....
VERIT ALIENATA SIMVL PONATVR SI MINVS .....

Date : 434.

P. 24-25. Rome, *ibid.* Huit marques de briques, toutes de la première moitié du second siècle. Une seule inédite.

105)

EX PRAB ▨ QSINAM · Q · AC▩P
PÆTIN Ē APRON
SOC

Date : 123.

NOUVELLE REVUE HISTORIQUE DU DROIT, 1900.

P. 212. d'Arbois de Jubainville. Le *fundus* et la *villa* (d'après les textes juridiques et épigraphiques et les documents de l'époque mérovingienne).

NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1899.

P. 177 et suiv. P. Bourban. Fouilles à Saint-Maurice d'Agaune. Inscriptions publiées depuis longtemps (*Année épigraphique*, 1897, nos 2 et suiv.).

P. 271 et suiv. Inscriptions nouvelles trouvées à S. Cecilia in Trastevere (plus haut, nos 102-104.)

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1899, II.

P. 226. S. de Ricci. Note sur une inscription d'Amiens du Cabinet des Médailles (lecture nouvelle).

P. 428. S. de Ricci. Un nouveau préfet d'Égypte (cf. *Ann. épigr.*, 1900, n° 28).

P. 144. S. Reinach. L'inscription archaïque du Forum romain (cf. *Ann. épigr.*, 1899, n° 208). Résumé des discussions soulevées par la publication de ce texte; interprétations nouvelles qui ont été proposées, notamment par M. von Duhn, *Neue Jahrbücher*, et M. Enmann, *Bull. de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg.*

REVUE ÉPIGRAPHIQUE, 1900.

Transformation de la *Revue épigraphique du Midi de la France* d'Allmer. Le périodique est dirigé maintenant par M. le cap. Espérandieu.

P. 85. Cachet d'oculiste trouvé à Baume-les-Messieurs.

106) CROCOD

Crocod(es).

P. 90. A Cadenet (Vaucluse).

107) LANOVALO
V·S·L·M
SEX·CELTILIVS
SENCIO·PRO
SEX·VERATIO

P. 95 et suiv. Nombreuses marques de potiers de Lectoure.

REVUE CELTIQUE, 1900.

P. 10. Seymour de Ricci. Le calendrier celtique de Coligny (bibliographie; historique et résumé des questions que soulève ce texte).

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1900.

P. 47-55. C. Jullian. Plaque de plomb d'Eyguières portant sur chacune de ses deux faces une inscription très confuse, où paraissent dominer des caractères grecs cursifs, mêlés à quelques lettres qui rappellent les alphabets de l'Italie centrale.

P. 136. Du même. Inscription de Carpentras, comprenant 24 caractères difficiles à identifier, mais ressemblant en général aux caractères des alphabets italiotes et ibériques (cf. l'insc. d'Eyguières ci-dessus signalée).

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES (BULLETIN HISPANIQUE), 1900.

P. 145. Hübner. Quelques corrections aux nouvelles inscriptions latines d'Emerita Augusta (Espagne) publiées par le marquis de Monsalud, *Bol. de la Real Academia de la Historia* à Madrid.

P. 167. Gréasque (Bouches-du-Rhône); dédicace à Belinus.

108) QuaRTus
BELINO
PRO·SE ET
SVOS

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, 1898.

P. 258-266. Holleaux. Observations sur un décret d'Alabanda demandant l'appui de Rome (IIe siècle av. J.-C.), publié au *Bull. de Corr. hellén.*, X, 1886, p. 299.

P. 273-278. Du même. Observations sur une inscription de la Lynkestide du IIe siècle de notre ère, émanant d'un empereur ou plutôt d'un proconsul de la Macédoine, publiée au *Bull. de Corr. hellén.*, XX, p. 162.

P. 169-173. A. E. Contoléon. Neuf inscriptions de Macédoine con-

tenant des consécrations à la déesse Mâ (ces consécrations équivalaient à des affranchissements). Date : IIIe siècle après J.-C.

109)

P. 171. [Θεᾷ] Μᾷ Κλ. Αὐρ[η]λ[ία].

110)

P. 172. Ἀγαθῇ τύχῃ.
Φάβιος Γραφικὸς καὶ Ἰουλία Χρή
στη ἡ γυνὴ αὐτοῦ, κατὰ χρηματι-
σμὸν [θ]εᾶς Μᾶς ἀνεικήτο[υ], δωροῦν-
ται παιδαρείδιον ὀνόματι Ζώσι-
μον, τὸ γεννηθὲν ἐκ παιδίσκης αὐ-
τῶν Θεσσαλονείκης, ἐν ᾧ αϥτ
ἔτει [Αὐ]δοναίου δ'. Εὐτυχῶς.

L'année macédonienne 391. 1998).
l. 2. le nom Γραφικός figure dans une épigramme métrique d'Édesse en Macédoine (*C. I. Gr.*,

P. 255. Is. Lévy. Études sur la vie municipale de l'Asie Mineure sous les Antonins (2e série; la 1re série publiée par la même *Revue*, 1895, 214). D'après les inscriptions. 243 après J.-C.

P. 382-391. A. E. Contoléon. Plusieurs inscriptions d'Asie Mineure et de Scythie de l'époque romaine.

P. 388. Smyrne. — Deux fragments.
1er fragment.

111)

Ἀγαθῇ [τύχῃ·
πρώτη [Ἀσίας?
καὶ μητρόπολις καὶ τρὶ[ς νε]ωκ[ό]-
ρος τῶν Σεβαστῶν κατὰ τὰ δό[γ-
ματ]α τῆς ἱερωτάτης συγκλή-
[του ἡ Ζ]μυρναίων πόλις.

Le troisième néocorat impérial de Smyrne commence vers la fin du règne de Septime Sévère.

STUDI E DOCUMENTI DI STORIA E DIRITTO, 1899.

P. 127. V. di Gian Lorenzo. Les barbares dans le Sénat romain au VIe siècle (quelques-uns sont connus par des inscriptions).

2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

DELATTRE. NÉCROPOLE PUNIQUE VOISINE DE SAINTE-MONIQUE. Paris, 1900 (extrait du *Cosmos*).

P. 6. Inscription mutilée.

112)

[illegible] VENIENTIS FELICISS[illegible]
VITALIS LIBEROR·SVORVM *nomine*
ADITVS VBI MONS F[illegible]

ET STRATVRA · ET · G[illegible]
MOLES ET MASCVLO[illegible]
FIRMARENTVR[illegible] *sua pecu*
NIA FECIT D · D

E. Dunant. Guide illustré du Musée d'Avenches. Genève, 1900, in-8°.

La seconde partie du volume est réservée aux monuments épigraphiques d'Avenches. Elle comprend les inscriptions du Musée même et celles qui ont été recueillies hors du Musée; toutes sont reproduites en fac-similés dessinés, quelques-uns par les procédés photographiques (pl. III). Tous les textes sont suivis d'une lecture, d'une traduction et d'un court commentaire.

Em. Espérandieu. Inscriptions antiques du Musée Calvet. Avignon, 1900, in-8°.

Recueil des inscriptions conservées au Musée d'Avignon; avec fac-similé pour chacune d'elles, lecture, traduction française et commentaire. Utile, malgré le volume du *Corpus* où tous ces textes épigraphiques figurent déjà.

Federico Eusebio. Il monumento sepolcrale romano scoperto presso Alba nel 1897. Saluzzo, 1899, in-8°.

Inscription funéraire.

G. Greeven. Die Siglen D M auf altchristlichen Grabschriften und ihre Bedeutung. Rheydt, 1897, in-8° (thèse inaugurale).

Recueil des inscriptions chrétiennes en tête desquelles figurent les sigles D M ou D M S. L'auteur est d'avis qu'il faut les expliquer par *Diis Manibus*, non par *Deo Sancto*.

St. Gsell. Fouilles de Bénian (Alamiliaria) (*Publications de l'Association historique de l'Afrique du Nord*, I).

Inscriptions funéraires, païennes et chrétiennes; plusieurs d'entre elles avaient été déjà publiées, mais incomplètement, dans le *Bulletin d'Oran*, 1896 et 1887.

P. 25. Inscription de Robba (cf. *Ann. épigr.*, 1899, n° 160).

Haverfield. Catalogue of the Roman inscribed and sculptured stones in the Grosvenor Museum. Chester, 1900, In-4 (Imprimerie de la Chester archaeological Society).

Toutes les inscriptions sont déjà connues. Excellents fac-similés photographiques à la fin du volume : des dessins nombreux dans le texte.

L. Jacobi. Das Römerkastell Saalburg bei Homburg vor der Höhe. Homburg, 1897, in-8°, avec de nombreuses illustrations dans le texte et 80 planches; chez l'auteur.

V. J. Modestov. Nouvelle étude sur l'inscription archaïque du forum romain. (Extrait de la Revue de l'Instruction publique de Saint-Pétersbourg, 1899, en russe.)

A. von Remerstein et S. Rutar. Römische Strassen und Befestigungen in Krain. Vienne, 1899, in-4°.

P. 37 et suiv. Inscriptions inédites de Carniole ou corrections à des inscriptions déjà publiées (fac-similés). Aucun texte inédit important.

De Ruggiero. Dizionario epigrafico di Antichità Romane, fasc. 63 et 64.

Sont entièrement consacrés au mot *Consul*.

Strena Helbigiana, Lipsiae, 1900, in-4°), chez Teubner.

Recueil d'articles en l'honneur de M. Helbig. La plupart se rapportent à l'archéologie figurée. Concernent l'épigraphie les suivants :

P. 122 et suiv. Héron de Villefosse. Sur la forme matérielle du monument de Lambèse où était inscrit le discours d'Hadrien.

P. 198 et suiv. Mommsen. Inscription de Luna.

113) GATTA MARCANVS ET ARISTA
MAMANA DONARVNT MONVMEN
TVM LVCANDVM POST NOSTRAM MORTEM
EXCEPTIS OLLIS DVABVS HOC VT FIERET *di*
LIGENTER ET QVIBVS OLLAS DONAVI
REDDANTVR ET VT TVEANTVR ILLI QVI
BVS OLLAS DONAVI MONVMENTVM
MEVM·L·POTILLO EPAPHRODITO ET
PELLIA·L·L·ISYCHENI NON VENDIDI
SED DONAVI
HOC ITA CONVENIT S·D M

l. 2 *Mamana* = *mamma*; l. 9. *L(ucii) l(iberta)*.
l. 11. *s(ine) d(olo) m(alo)*.

P. 337 et suiv. Observations sur le culte de Salus et Felicitas par les *equites singulares*, d'après les inscriptions.

R. Cagnat et M. Besnier.

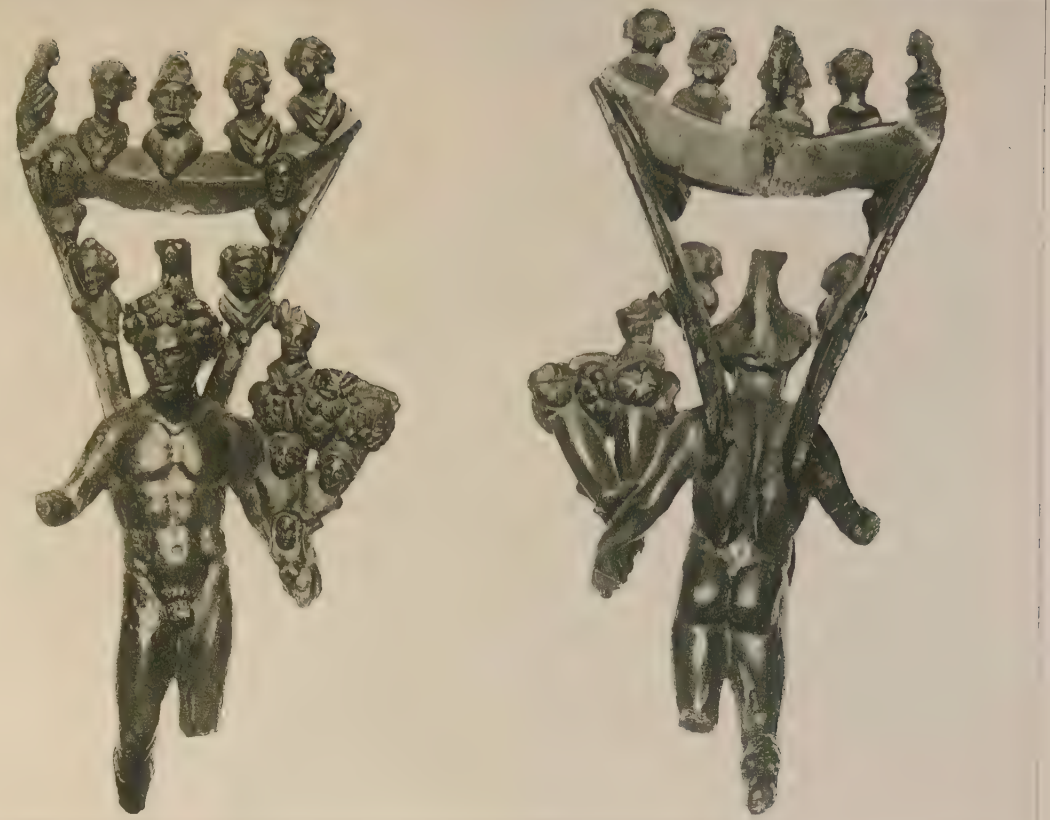
Le Gérant : Ernest Leroux.

Angers. — Imprimerie A. Burdin et Cie.

SAINTE FAMILLE

Par Filippino Lippi

Phototypie Berthaud. Paris



Hélios Lemercier

STATUETTE DE MERCURE

(Musée d'Autun)

VASE DE CLÉOMÈNE

(Musée du Louvre)

Phototypie Berthaud

CÉRAMIQUES DIVERSES

(Musée du Louvre)

Phototypie Berthaud

TORSE FÉMININ D'ANCIEN STYLE IONIEN

PROVENANT DE CLAZOMÈNE

AU MUSÉE DU LOUVRE

(Pl. XV et XVI.)

Parmi les monuments qui sont entrés au Musée du Louvre en 1898, figure un torse de femme en pierre calcaire, trouvé près de Vourla, dans le voisinage de l'ancienne Clazomène[1]. C'est un don de M. Paul Gaudin, directeur des chemins de fer français de Smyrne-Cassaba, qui a déjà contribué, par de fréquentes libéralités, à l'accroissement des collections relevant du département des Antiquités grecques et romaines, M. Gaudin m'avait montré ce torse à Smyrne, en avril 1898. Il a bien voulu à ce moment faire exécuter les photographies reproduites par notre planche XV.

Le torse du Louvre appartenait à une statue plus petite que nature ; il mesure en l'état actuel 0m,62 de hauteur. La matière mise en œuvre par le sculpteur est un calcaire à grain très fin, très serré, d'un ton gris jaunâtre, et qui offre d'excellentes

1. Il est mentionné en ces termes par MM. Héron de Villefosse et Michon : « N° 38. Torse de femme vêtue d'une tunique et d'un manteau plissé, passé en écharpe. Les cheveux tombent dans le dos, et forment deux boucles de chaque côté. La main gauche, ramenée sur la poitrine, tient un oiseau. Style archaïque. Clazomène. » *Département des antiquités grecques et romaines, Acquisitions de l'année* 1898. Cf. *Jahrbuch des arch. Inst.* ; *Arch. Anzeiger*, XIV, 1899, p. 148. M. Gaudin m'a écrit récemment qu'il avait pu retrouver les pieds de la statue. Je regrette de n'avoir pas encore connaissance de ce morceau au moment où je corrige les épreuves du présent article.

qualités plastiques. On s'explique ainsi l'emploi tardif de la pierre calcaire, en un temps où les artistes des îles et de l'Ionie faisaient certainement usage du marbre. Au reste, ce n'est là qu'une survivance d'habitudes, car une série déjà nombreuse de monuments nous apprend que le travail du tuf a précédé celui du marbre en Ionie et dans les pays voisins [1]. Pour Clazomène, le fait est attesté par une stèle donnée au Louvre par M. Paul Gaudin, et qui reproduit le type connu par les stèles de Marseille et de Cymé, celui d'une femme assise dans une niche, les mains posées sur les genoux [2] (pl. XVI). Le sculpteur qui, à une date plus récente, taillait dans la pierre calcaire la statue du Louvre, ne faisait donc que suivre une tradition familière aux anciens ateliers clazoméniens.

La description du type n'exige pas un long commentaire. C'est une divinité féminine, où l'on n'hésite pas à reconnaître Aphrodite, tenant une colombe de la main droite ramenée vers la poitrine, et relevant de la main gauche les plis de son chiton. On retrouve là, dans ses traits essentiels, le type qui nous est connu par des terres cuites archaïques de Rhodes, et par leurs répliques phéniciennes [3]. Un autre rapprochement s'impose. Il est difficile de ne pas évoquer le souvenir de la statue d'Aphrodite du Musée de Lyon, trouvée à Marseille, et dont l'origine ionienne est aujourd'hui hors de doute [4]. L'attribut est le même, avec cette différence que l'Aphrodite de Lyon porte la colombe posée sur le

1. Ainsi les stèles phocéennes de Marseille (Conze, *Arch. Anzeiger*, 1866, pl. B; Heuzey, *Catal. des figurines antiques*, p. 239 ; Benndorf, *Jahreshefte des oesterr. arch. Inst.*, II, p. 33), et celles de Cymé (S. Reinach, *Bull. de corresp. hellén.*, XIII, 1889, p. 543-560). Cf. la niche votive en calcaire provenant d'Amorgos, et publiée par G. Treu, *Jahreshefte des oesterr. arch. Inst.*, II, p. 208, fig. 102.

2. Elle est décrite sous le n° 43 dans la liste des acquisitions du Musée du Louvre citée plus haut. Pour l'interprétation du monument, nous renvoyons à l'article de M. S. Reinach.

3. Heuzey, *Catal. des figurines antiques*, p. 229, pl. 12, 5 ; Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XXVI. Cf. Pottier, *Les statuettes de terre cuite*, p. 35, fig. 14.

4. F. Lenormant, *Gaz. arch.*, 1876, pl. XXI, p. 133 ; Bazin, *L'Aphrodite marseillaise du Musée de Lyon*. Cf. notre *Hist. de la Sculpture grecque*, I, fig. 90.

poing, tandis que celle du Louvre la tient à pleine main, le ventre de l'oiseau posant sur la paume et sur les doigts. D'autre part, si les deux statues sont également vêtues du costume ionien, l'ajustement n'est pas identique. La première porte un costume qu'il est facile de définir : c'est le chiton à manches, avec l'himation. La seconde mérite, à ce point de vue, quelque attention.

Les pièces du costume sont celles que nous ont fait connaître plusieurs des statues féminines de l'Acropole d'Athènes, et qui ont fait l'objet d'une étude minutieuse de M. Lechat[1]. Le vêtement de dessous est le chiton ionien, fait d'une seule pièce d'étoffe, plus ample que le vieux peplos hellénique, mais qui se porte à peu près de la même manière. M. Kalkmann en a donné une explication fort simple et très rationnelle[2]. Il ne saurait plus être question de distinguer ici, comme l'avait proposé M. Lechat, deux parties indépendantes l'une de l'autre, le chiton et le *chitoniskos*, qui serait, dans le cas présent, une sorte de pèlerine ajoutée au chiton, comme dans les statues de l'Acropole d'Athènes auxquelles s'appliquait la démonstration de M. Lechat[3]. La partie du vêtement qui apparaît au-dessus du manteau est bien l'*apoptygma* du chiton, rabattu sur la poitrine, et dont on aperçoit plus bas le bord inférieur, à la hauteur de la ceinture. Tendu sur la gorge, il n'a pas d'ouverture du côté gauche, où l'étoffe enveloppe étroitement l'épaule. On imagine sans peine qu'il doit être ouvert sur le côté droit, et attaché à l'aide d'une agrafe. Une des statues de l'Acropole, celle qui reproduit un type de xoanon, et porte le peplos dorien par dessus le chiton[4], peut nous aider à faire comprendre cet ajustement, car en fait, comme le remarque justement M. Kalkmann, ce vêtement ne diffère guère du peplos dorien que par son ampleur.

1. *Bulletin de corresp. hellén.*, XIV, 1890, p. 301-323.
2. Kalkmann, *Zur Tracht archaischer Gewandfiguren*, in *Jahrbuch des arch. Inst.*, XI, 1896, p. 30 et suivantes.
3. Ainsi celle des *Musées d'Athènes*, pl. II. M. Lechat a d'ailleurs renoncé lui-même, de fort bonne grâce, à maintenir une explication qu'il n'avait pas été le seul à adopter. *Revue des Études grecques*, 1896, p. 450.
4. *Antike Denkmaeler*, I, pl. 19, 2 ; *Musées d'Athènes*, pl. X.

Nous avons donc sous les yeux, très simplifiée quant à l'exécution, une forme de vêtement de dessous que nous connaissions déjà par les statues d'Athènes. Les mêmes particularités s'y retrouvent. Comme dans les marbres d'Athènes, la bordure du col se répète au bord de l *apoptygma*, sans toutefois se prolonger le long du bras. Le sculpteur ionien a aussi observé et rendu à sa manière un détail dont les sculpteurs attiques ont tiré un heureux parti. L'agencement du manteau, passant sous le bras gauche, a pour effet de retrousser le bord de l'*apoptygma*, de telle façon que la partie libre, tombant sur le bras, prend l'apparence d'une manche [1]. On sait comment les artistes attiques traduisent cette disposition en étageant sur l'avant-bras une chute de plis d'aspect fort élégant. L'artiste ionien s'en est tenu à une indication très sommaire, et simplifiée à l'extrême. La partie libre de l'*apoptygma* forme une sorte de pan à angle arrondi, tout uni, tombant tout droit, et, si l'on n'était averti, on pourrait croire que l'étoffe est fendue pour laisser passer le bord du manteau. Il y a là un curieux parti-pris, et un exemple remarquable des libertés que la sculpture archaïque se permet en matière de costume.

La forme du manteau est fort connue. C'est l'himation, dont MM. Lechat et Kalkmann ont montré l'origine ionienne. On sait assez quel rôle il joue dans le vêtement des statues féminines de Délos et d'Athènes, et il est inutile de revenir sur une question souvent traitée. Nous n'insisterons pas davantage sur la disposition de la chevelure, étalée en nappe sur le dos, et d'où se détachent deux boucles qui tombent sur les épaules. Notons seulement que, sur le revers de la statue, l'exécution est très simplifiée. N'était la division assez marquée des nattes, elle rappellerait plutôt le faire des anciennes statues de tuf, comme le buste crétois d'Éleutherne ou la statue arcadienne d'Hagiorgitika [2],

1. Lechat, *Bull. de corresp. hellén.*, XIV, 1890, p. 309.

2. Statue d'Éleutherne, Joubin, *Rev. arch.*, 1893, I, pl. 3 et 4, p. 10; Loewy, *Reale Accademia dei Lincei*, 21 juin 1891, p. 602. Statue d'Hagiorgitika, V. Bérard, *Bull. de corresp. hellén.*, 1890, p. 382, pl. XI.

que la technique raffinée des statues athéniennes. Par devant, le rendu des boucles est plus soigné, et les bords des rubans plissés qui les figurent ont été comme ravalés au ciseau, afin d'obtenir une apparence de modelé.

Pour établir la date du monument, il n'y a pas lieu, croyons-nous, de faire entrer en ligne de compte l'indication de la provenance. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que, ayant été trouvé à Vourla, c'est-à-dire dans le voisinage de la voie des tombeaux qui aboutissait à l'ancienne Clazomène, et d'où sont sortis plusieurs des sarcophages de terre cuite peinte si souvent étudiés, il est antérieur au moment où les Clazoméniens quittèrent la terre ferme pour s'établir dans l'île actuelle de Saint-Jean. M. S. Reinach a proposé de placer vers 540 la date de cette émigration [1]. Mais nous ne pensons pas qu'on puisse la faire remonter si haut. Un des sarcophages de Clazomène appartient certainement à la fin du VI^e^ siècle [2]; une stèle funéraire de Vourla, portant une inscription, est peut-être plus récente [3], et les faits archéologiques justifient ainsi l'opinion de M. Labahn, qui fait descendre jusqu'aux premières années du V^e^ siècle la date de l'exode des Clazoméniens [4]. Les caractères de style fournissent seuls des points de repère chronologiques. Or, la pose du bras gauche, tombant avec rigidité le long du corps sans être détaché, celle du bras droit replié contre la poitrine, sont des témoignages indéniables d'archaïsme. Le torse du Louvre ne saurait être de beaucoup postérieur au milieu du VI^e^ siècle.

Le principal intérêt de notre monument, c'est de nous montrer, en pays ionien, un type étroitement apparenté à celui des statues féminines de Délos et de l'Acropole d'Athènes. Au sujet des statues déliennes, M. Homolle posait déjà la question de l'origine du type, et désignait les écoles insulaires de Naxos et de

1. S. Reinach, *Revue des Études grecques*, 1895, p. 165.
2. *Antike Denkmaeler*, II, pl. 25; cf. Pottier, *Catal. des vases antiques*, p. 515.
3. Judeich, *Athen. Mittheil.*, XV, 1890, p. 310.
4. Labahn, *De rebus Clazomeniorum*, p. 8.

Chios comme celles qui ont le plus contribué à le développer[1]. Depuis ce moment, quelques nouveaux indices sont venus confirmer cette théorie. M. Conze a publié, en 1898, les dessins de deux torses archaïques de Chios[2], esquisses très sommaires, simples croquis pris sur un carnet de voyage, et où il est cependant possible de reconnaître des statues assez voisines pour le type, sinon pour le geste, de celles qui nous occupent. De son côté, M. Mylonas a fait connaître un bronze du Musée impérial ottoman trouvé en Troade, et, en le commentant, il revendique pour les écoles grecques d'Asie Mineure l'invention de ce type statuaire[3]. Exécuté dans une ville voisine de Chios, et pour ainsi dire dans la zone d'influence de l'école chiote, le torse de Clazomène témoigne, à n'en pas douter, que ce type a été en faveur dans les ateliers proprement ioniens. M. Heuzey l'avait pressenti, en reconnaissant, derrière les imitations phéniciennes des terres cuites ioniennes, « une grande sculpture primitive, aux formes monumentales, dont elles ne sont qu'une branche populaire, mais qu'elles représentent excellemment »[4]. La découverte d'une de ces statues ioniennes, dont les terres cuites rhodiennes et phénico-grecques nous offrent comme des réductions, était donc depuis longtemps prévue. Aujourd'hui, le fait est positivement acquis.

Que la statue clazoménienne relève d'une tradition purement ionienne, personne ne le contestera. Il suffit, pour s'en convaincre, de la comparer d'un coup d'œil aux statues de Délos ou d'Athènes. On relèvera immédiatement des différences de style que la date plus ancienne de notre monument ne suffit pas à expliquer, et qui résident surtout dans la conception de la forme, dans les procédés d'exécution. Il n'y a ici aucune trace de cette virtuosité de technique où se complaisent les sculpteurs des îles

1. Homolle, *De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis*, p. 85.
2. *Athen. Mittheil.*, XXIII, 1898, p. 155-156.
3. Mylonas, Περὶ τῆς πατρίδος τοῦ τύπου τῶν ἀρχαϊκῶν τῆς Ἀκροπόλεως ἀγαλμάτων. Extrait du *Parnassos*, Athènes, 1899; cf. S. Reinach, *Répertoire de la stat. gr. et rom.*, II, p. 283, fig. 2.
4. Heuzey, *Catal. des figurines antiques du Louvre*, p. 222.

et ceux d'Athènes. Ce qui frappe tout d'abord, comme un caractère dominant, c'est un parti-pris évident de simplification. L'artiste ionien ne s'attarde pas aux minuties ; il résume. Examinez par exemple les plis du manteau ; ils sont largement et nettement découpés, sans autre travail que celui qui est strictement nécessaire pour en accuser les contours, pour souligner le feston dessiné par les replis du bord inférieur. La franchise d'exécution, la volonté de souligner les lignes essentielles en procédant par des accents très fermes, voilà des caractères que l'on retrouve dans les bas-reliefs des colonnes sculptées du vieil Artémision d'Éphèse, et dans l'œuvre capitale de l'archaïsme ionien, dans la frise du Trésor des Cnidiens. Un autre trait à relever, c'est la solidité des proportions, que rendent très sensible la forte carrure et les formes massives du corps. On se rend très bien compte que la statue intacte devait avoir des proportions plutôt courtes qu'allongées, et c'est encore là un des caractères de la plastique ionienne. M. Pottier a protesté, avec raison, contre l'idée erronée qui prête aux artistes de l'Ionie un goût exagéré pour les formes sveltes et élancées ; la peinture de vases fournit en effet des arguments décisifs pour combattre cette théorie [1]. Si, à ces principes de style très nettement affirmés, on compare ceux qui prévalent dans les îles et en Attique, si l'on se rappelle les raffinements d'exécution des statues de l'Acropole d'Athènes, on se convaincra facilement que la virtuosité de style chère aux insulaires et aux Attiques n'a pas pris naissance en Asie Mineure. Elle s'est développée à Chios, dans les Cyclades, là où le travail du marbre, inauguré de bonne heure, a conduit les sculpteurs à épuiser toutes les ressources de cette technique nouvelle. C'est de là qu'elle a passé en Attique. Le torse de Clazomène nous révèle un style plus large et plus simple, où l'on peut reconnaître en toute certitude celui de l'archaïsme proprement ionien.

Max. Collignon.

1. Pottier, *Catalogue des vases antiques du Louvre*, II, p. 510.

LE TYPE FÉMININ DE LYSIPPE

(Pl. XVII-XX.)

I

« Il est quelques artistes, dit Pline, dont il serait impossible d'énumérer toutes les productions; témoin Lysippe, auteur, dit-on, de quinze cents morceaux, tous d'une perfection telle qu'un seul suffirait pour illustrer un sculpteur. On en sut le nombre après sa mort quand son héritier ouvrit son coffre; car il avait coutume, sur le prix qu'il recevait pour chaque figure, de mettre à part un denier d'or[1]. »

Comme l'a reconnu Brieger et comme on l'admet généralement aujourd'hui[2], cette histoire a été empruntée par Pline à l'ouvrage de Douris de Samos, qui, vers l'an 300 avant J.-C., composa, sur les peintres et les sculpteurs, des livres où les anecdotes et les bons mots tenaient une grande place. Né vers 340, Douris était contemporain de Lysippe, bien que plus jeune, et quelque méfiance que puisse inspirer son récit, on doit tout au moins en conclure que l'heureuse fécondité de Lysippe provoquait l'admiration des hommes de son temps. Sculpteur attitré d'Alexandre le Grand et de sa cour, entouré de nombreux élèves, Lysippe dut être surchargé de commandes, non seulement pendant la courte vie du conquérant, mais pendant les vingt dernières années du IVe siècle, où son activité ne paraît pas s'être ralentie[3]. Des quinze cents morceaux que lui attribuait Douris, beaucoup

1. Pline, XXXIV, 37 (trad. Littré, t. II, p. 435).
2. Voir Jex Blake et Sellers, *Pliny's chapters*, p. XLVIII.
3. Cf. Loewy, *Athen. Mittheil.*, 1885, p. 149.

pouvaient être seulement des œuvres d'atelier; beaucoup d'autres étaient sans doute des groupes considérables où chaque figure d'homme ou d'animal comptait pour un « morceau »; enfin, le goût des Grecs pour l'exagération nous autorise peut-être à réduire de moitié le chiffre auquel l'anecdote du coffret avait donné créance. Il n'en reste pas moins que Lysippe fut un travailleur acharné, doué d'une facilité extraordinaire, *fecundissimae artis*, suivant l'expression de Pline[1].

Les textes littéraires nous renseignent, avec plus ou moins de précision, sur une quarantaine d'œuvres de Lysippe, toutes en bronze, à savoir trois grandes compositions (les Travaux d'Hercule, Alexandre et ses compagnons au Granique, la chasse au lion d'Alexandre), quatre figures de Zeus, une de Poseidon, une de Dionysos, une d'Hélios, une d'Apollon, une d'Hermès[2], une d'Éros, une de Satyre, une de Kairos, cinq d'Héraklès, trois d'Alexandre, douze portraits divers, sept athlètes, cinq animaux, auxquels il faut ajouter les Muses de Mégare[3], une joueuse de flûte ivre[4], une statue de la poétesse Praxilla[5] et peut-être une Artémis à Sicyone[6]. J'ai mentionné à part les images de femmes attribuées à Lysippe, parce que les historiens de l'art semblent y avoir donné trop peu d'attention. On croirait, à les lire, que Lysippe n'a représenté que des hommes et des animaux, que cet artiste, épris de beauté et d'élégance, a dédaigné comme par principe les grâces féminines. S'il en était ainsi, les anciens n'auraient pas manqué de nous l'apprendre; or, ils n'ont rien dit ni même insinué de tel. S'ils ont mentionné de préférence les statues viriles de Lysippe, c'est sans doute qu'elles plaisaient davantage et que Praxitèle, à leurs yeux, avait réalisé l'idéal de la beauté de la femme au point qu'il n'y restait rien à ajouter.

1. Pline, XXXIV, 61.
2. Groupe d'Apollon et d'Hermès à Thespies; cf. Jamot, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XV, p. 400.
3. Pausanias, I, 43, 6.
4. *Temulenta tibicina*, sans doute une Ménade (Pline, XXXIV, 63).
5. Tatien, *C. Graec.*, 52.
6. Pausanias, II, 9, 6.

Mais nous ne sommes même pas en droit d'en conclure que Lysippe ait sculpté moins de figures féminines que de figures viriles; la seule chose certaine, c'est que nous sommes mieux informés des secondes que des premières, dont tout porte à croire que le nombre était considérable dans une œuvre qui comprenait des centaines de monuments.

Comme l'action profonde de Lysippe sur l'art hellénistique et sur l'art romain n'est contestée de personne, il est, *a priori*, vraisemblable que nos Musées renferment beaucoup de statues de femmes qui sont des copies ou des imitations des modèles créés par lui. C'est ce dont la critique contemporaine ne paraît pas avoir souci. M. Collignon, il est vrai[1], entrevoit l'imitation d'une Muse de Lysippe dans la Melpomène du Vatican[2], qui pose son pied gauche relevé sur un support, motif prêté par le sculpteur de Sicyone à un Poseidon et à un athlète (le prétendu Jason du Louvre); mais ce geste, précisément, convient plutôt à un homme qu'à une femme et c'est donc encore aux types virils de Lysippe que M. Collignon a songé quand il a consenti à reconnaître son influence sur une statue féminine d'époque romaine. M. Emmanuel Loewy, auteur de la seule monographie que nous possédions sur Lysippe, ne dit pas un mot de ses statues de femmes. La plupart des archéologues allemands font de même et nous verrons avec quel parti-pris ils rapportent au seul Praxitèle les plus admirables types féminins que la sculpture hellénistique nous ait transmis.

II

Si nous voulons chercher, dans le vaste trésor de la statuaire antique, des images de femmes lysippéennes, nous devons nécessairement prendre pour point de départ celles des sculptures romaines où l'on est en droit de reconnaître des copies exactes, des *fac-similés* d'œuvres de Lysippe[3]. Or, ces sculptures sont en

1. Collignon, *Hist. de la sculpt.*, t. II, p. 422.
2. Clarac, p. 268, 3, R.
3. Il n'est pas impossible que les fragments de bronze trouvés à Thespies

très petit nombre et je crois même, à parler rigoureusement, qu'il n'y en a qu'une. Assurément, l'on est assez d'accord pour rapporter à Lysippe l'invention de types comme l'Hercule Farnèse, l'Hercule assis, le Poseidon du Latran, l'Éros bandant son arc, l'Hermès assis de Naples, l'Ésope de la villa Albani et diverses images d'Alexandre le Grand[1]; mais s'agit-il d'imitations plus ou moins libres ou de copies? C'est ce qu'on ne saurait décider; même dans le cas de l'Éros bandant son arc, dont il existe plusieurs répliques dérivant d'un original en bronze[2], l'identification, déjà proposée par Visconti, de cet original avec l'Éros de Lysippe à Thespies, n'est, après tout, qu'une hypothèse vraisemblable. Il n'en est pas de même de la statue de l'Apoxyomène découverte à Rome en 1849 et de la statue d'Agias découverte à Delphes en 1894. La première a été saluée dès le lendemain de la trouvaille, par Canina et Braun[3], comme une copie du *destringens se* de Lysippe qui, exposé par Agrippa devant ses thermes, fut transporté au Palatin par Tibère et rendu ensuite, sur les réclamations du peuple romain, à la place qu'il occupait d'abord[4]. Il n'est pas surprenant qu'une statue aussi appréciée, objet d'une dispute bruyante entre l'empereur et le peuple, ait été copiée fidèlement à Rome et l'on a même lieu de s'étonner qu'on n'en ait encore retrouvé qu'une seule réplique. Quant à la statue d'Agias, la célébrité en est toute récente; elle est due à une heureuse découverte épigraphique de M. Erich Preuner[5] qui a

par M. Jamot, entre autres un bras d'un excellent travail, ne soient les débris d'un groupe original de Lysippe (*Bull. de Corr. Hellén.*, t. XV, p. 381 et pl. XV); mais peut-on se faire une idée suffisante du style d'un artiste d'après un pied, un bras et une main ?

1. Voir Collignon, *Hist. de la sculpt.*, t. II, p. 412 et suiv.; Emm. Loewy, *Lysipp und seine Stellung in der griech. Plastik*, Hambourg, 1891.

2. Furtwaengler, *ap.* Roscher, *Lexikon*, t. I, p. 1362.

3. Canina, *Bullettino*, 1849, p. 161; Braun, *Annali*, 1850, p. 223. Sur les réserves futiles de Canina, cf. Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, p. 449.

4. Pline, XXXIV, 37.

5. Erich Preuner, *Ein Delphisches Weihgeschenk*, Leipzig, 1900. J'ai annoncé la découverte de M. Preuner dans la *Revue critique* (1900, I, p. 126), la *Revue archéologique* (1900, I, p. 144) et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* (1900, p. 7). J'admire l'*ars nesciendi* de mon ami M. Lechat qui, commentant bien plus tard la même découverte (*Revue des Études anciennes*,

établi, sans contestation possible, qu'elle est la copie d'une statue de bronze faite par Lysippe vers 338 pour Pharsale, copie exécutée en marbre peu d'années après la fonte de l'original.

Nous possédons donc deux copies certaines d'œuvres de Lysippe, l'une d'époque grecque et contemporaine du maître, l'autre romaine et des premiers temps de l'ère chrétienne. Entre ces deux documents, considérés comme pouvant nous apprendre les caractères distinctifs du style de Lysippe, il semble, au premier abord, que l'hésitation ne soit pas permise; que c'est dans l'Agias, non dans l'Apoxyomène, que nous devons chercher la manière de l'artiste, l'accent personnel et la marque de son génie. Cette conclusion, toutefois, serait erronée et nous croyons pouvoir affirmer, malgré les apparences, que seul l'Apoxyomène de Rome nous offre toute garantie d'exactitude. En effet, d'une manière générale, il ne peut être question, au IVe siècle, d'une copie parfaitement fidèle et, pour ainsi dire, mathématique. L'art grec, encore dans sa période de création, savait alors imiter, mais non copier. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Furtwaengler, qu'il n'y eut de copies proprement dites qu'à partir du Ier siècle avant notre ère[1], nous pouvons considérer comme certain qu'on n'exécuta de copies exactes que du moment où l'on sut procéder à des surmoulages. Or, Pline nous apprend que l'invention du moulage sur nature et celle du surmoulage des statues étaient attribuées à Lysistratos, frère de Lysippe : *Hominis... imaginem gypso e facie ipsa primus omnium expressit ceraque in eam formam gypsi infusa emendare instituit Lysistratus Sicyonius, frater Lysippi... Idem et de signis effigies exprimere invenit*[2]. Je sais bien que ce passage soulève des difficultés et que certains commentateurs veulent rapporter *idem* à un artiste beaucoup plus ancien, Boutade de Sicyone, dont il est question dans la phrase précédente; mais

juill.-sept. 1900, p. 195), ne fait aucune mention des trois articles qui ont paru, en France, avant le sien.

1. Cf. Furtwaengler, *Ueber Statuenkopien im Alterthum*, Munich, 1896, cf. *Revue critique*, 1897, I, p. 46.

2. Pline, XXXV, 153.

quelque confusion qui puisse s'être glissée dans le texte de de Pline, il est de fait que nous n'avons aucune trace, antérieurement à la fin du IVe siècle, de petits bronzes surmoulés en terre cuite et qu'en revanche les exemples les plus anciens que nous connaissions de ces surmoulages, à savoir les produits de la fabrique de Smyrne, reproduisent précisément, comme l'avait déjà vu Olivier Rayet, des œuvres de Lysippe et de son école[1]. Le surmoulage est un procédé très simple qui a pu être connu longtemps avant qu'on songeât à l'appliquer d'une manière courante et rien ne s'oppose à ce que nous admettions, avec l'auteur suivi par Pline, que cette pratique moins artistique qu'industrielle n'ait commencé à prévaloir qu'après l'époque d'Alexandre, alors que le goût de l'archéologie et, par suite, celui des reproductions fidèles, naissait et se répandait dans le monde grec. C'est surtout à partir du Ier siècle avant notre ère que les besoins de luxe des conquérants romains, leur désir d'orner leurs villas et leurs jardins d'images rappelant les chefs-d'œuvre de l'art classique, donnèrent naissance à de véritables écoles de copistes, dont beaucoup n'hésitaient pas à signer leurs statues, sans rappeler le nom de l'auteur du modèle, comme le firent Pasitélès et Stéphanos. Ainsi s'explique que tant d'œuvres de premier ordre, comme l'Héraklès de Glycon, le torse du Belvédère, le Coureur d'Agasias, portent les signatures d'artistes d'ailleurs inconnus : ce sont de simples copistes, consciencieux souvent jusqu'à la sécheresse, qu'on eût beaucoup étonnés en leur prédisant que les modernes feraient à leurs marques de fabrique une place d'honneur dans l'histoire de l'art[2]. La plupart de ces statues signées, celles aussi où l'existence de plusieurs exemplaires identiques révèle des copies obtenues à l'aide de moulages, dérivent d'originaux en bronze, ce qui ne me semble pas avoir été encore remarqué. Il est pourtant aisé d'en deviner la raison. Une statue de bronze pouvait être surmoulée sans inconvénients ; le texte

1. Voir mes *Esquisses archéologiques* (Paris, 1888), p. 215 et suiv.
2. L'idée que j'exprime ici m'a été suggérée par mon frère Théodore, qui se propose de la développer prochainement dans un mémoire spécial.

célèbre de Lucien, sur l'Hermès de l'Agora que les sculpteurs empoissaient et moulaient tous les jours [1], concerne une statue de bronze, et il n'y a pas d'apparence qu'on eût permis de traiter ainsi une statue de marbre, dont la polychromie délicate n'aurait pas résisté à l'opération. Aujourd'hui même, où les procédés de moulage ont réalisé tant de progrès, les directions des Musées d'Athènes et de Constantinople refusent non sans cause de laisser mouler les Κόραι de l'Acropole et les sarcophages de Sidon [2]. Il n'existe pas, à ma connaissance, une seule statue antique que l'on puisse considérer comme la copie exacte d'un original de marbre, sans doute parce que les copistes du Ier siècle et de l'époque suivante n'en possédaient pas de moulages. L'Aphrodite de Cnide nous est mal connue par des imitations qui présentent de sensibles divergences; en revanche, nous possédons la Vénus de Médicis — qui reproduit sans nul doute un original de bronze [3] — et de nombreuses répliques concordantes de la même statue. On s'est souvent demandé pourquoi nos Musées sont remplis de copies de la Vénus de Médicis alors que celles de l'Aphrodite de Cnide y sont rares; Stephani a été tenté de conclure de là, malgré le témoignage des monnaies, que la statue de Florence reproduisait seule le célèbre marbre de Praxitèle [4]. Ce que nous venons de dire résout la difficulté et comporte des conséquences très importantes pour l'histoire de l'art. Ainsi nous croyons pouvoir affirmer désormais — ce dont l'aspect des plis de la draperie aurait dû depuis longtemps nous convaincre — que la statue dite Vénus Genitrix, dont les répliques sont très nombreuses, reproduit un bronze du Ve siècle et non, comme on l'a prétendu, un marbre d'Alcamène ou de Praxitèle [5].

1. Lucien, *Jup. trag.*, 33.

2. Cf. *Revue crit.*, 1897, I, 47, où j'ai déjà fait valoir cette considération.

3. Milani, dans la *Strena Helbigiana*, attribue cet original de bronze à Praxitèle. La plupart des archéologues y ont vu la copie d'un marbre de l'école de Praxitèle.

4. Voir mon article de la *Gazette des Beaux-Arts*, février 1888, p. 89.

5. J'ai proposé d'attribuer l'original de cette statue à Callimaque (*Revue crit.*, 1899, II, p. 277), opinion que je compte motiver un jour avec détail.

Je ne puis clore cette parenthèse sans dire un mot de la copie de la tête de la Niké de Paeonios, récemment découverte par M. Amelung à Rome dans la collection de M^lle^ Hertz [1]. Tout le monde sait qu'à la statue originale, exhumée en 1875 à Olympie, il manque tout le visage; seule, une partie de la chevelure s'est conservée, sur le côté et au revers de la tête. L'arrangement de cette chevelure est tout particulier, unique même dans l'art grec, et c'est précisément ce détail qui a appelé l'attention de M. Amelung sur la tête intacte de la collection Hertz. Vérification faite, il s'est trouvé que les dimensions de cette tête concordaient avec celles de la Niké et l'on a eu raison, au Musée de Dresde et ailleurs, de placer un moulage de cette copie partielle sur celui du torse original. Mais cette copie très soignée de la tête de la Niké n'a pas été sculptée d'après un moulage, qu'il eût, d'ailleurs, été bien difficile d'exécuter, la statue étant placée sur un piédestal haut de plusieurs mètres. On a bientôt reconnu que le copiste, malgré ses efforts, avait mal compris l'arrangement des cheveux et du large bandeau qui les recouvre en partie; travaillant à distance de son modèle, il a commis des erreurs que révèle la comparaison des deux moulages. S'il avait eu un moulage de la tête sous les yeux et à portée de sa main, ces erreurs seraient inexplicables. Ainsi, l'argument tiré de la réplique de la tête de la Niké confirme notre opinion, loin d'y porter atteinte, et nous croyons pouvoir maintenir, en principe, que *seuls les bronzes célèbres ont été moulés, à l'exclusion des marbres qui ont été copiés*. Or, si cette opinion est fondée, il en résulte une conséquence intéressante en ce qui concerne Praxitèle et Lysippe. Le premier de ces artistes a surtout travaillé le marbre; aussi les répliques de ses œuvres sont-elles rares et n'ont-elles exercé qu'une influence indirecte sur le développement de l'art hellénistique et gréco-romain. Lysippe, en revanche, n'est connu qu'à titre de bronzier; s'il a sculpté le marbre, les anciens ne

1. *Römische Mittheilungen*, t. IX, p. 162, pl. VII. Cf. Treu, *Olympia*, t. III, p. 188, 192.

nous en ont rien dit et le silence de Pline à cet égard permet de croire qu'il ne l'a point fait. Ses très nombreuses statues de bronze, reproduites par le surmoulage, devaient tout naturellement inspirer des centaines de copistes et des centaines d'imitateurs; d'où le caractère lysippéen de tant d'œuvres postérieures à Alexandre. La popularité du maître de Sicyone s'explique peut-être en partie par le fait qu'il était de tous le plus facile à copier.

III

Revenons maintenant aux deux copies certaines que nous possédons d'après des statues de Lysippe. Celle de Delphes, exécutée au IVe siècle, n'est assurément pas une copie mathématique; le modelé n'y révèle pas l'influence d'un original en bronze et M. Homolle y a très justement signalé, en particulier dans les traits du visage, des caractères du style de Scopas. Il ne sert de rien de dire, à ce propos, que Lysippe, dans sa jeunesse, a pu imiter Scopas [1]. Suivant un témoignage, il se disait l'élève du Doryphore de Polyclète; suivant un autre, il prétendait n'avoir reçu de leçons de personne et être l'élève de la nature. Or, n'être l'élève de personne, c'est presque toujours être l'imitateur de tout le monde. Un artiste est le fils de son temps, dont les œuvres accessibles à son étude lui servent de modèles; l'originalité dont plusieurs se sont targués et se targuent est une illusion. Cela apparaît nettement quand on considère une série un peu longue d'œuvres d'art classées dans l'ordre chronologique : il n'y a ni saut brusque, ni solution de continuité. Mantegna est impossible au XIXe siècle, comme Delacroix au XVe. Mais Lysippe, né et formé dans le Péloponnèse, à Sicyone, travaillant exclusivement en bronze, a dû tout naturellement subir l'influence des bronziers de son pays plutôt que celle des marbriers de l'Attique. Si la statue

1. Cette influence de Scopas sur Lysippe a été affirmée par M. Furtwaengler, *Meisterwerke*, p. 520. M. Collignon se contente judicieusement de dire : « Les deux maîtres ont un trait commun : le sens du pathétique » (*Hist. de la sculpt.*, II, p. 440). Or, le sens du pathétique est un caractère de l'art de leur temps; on ne peut y voir une qualité individuelle.

d'Agias à Delphes offre des traits qui rappellent Scopas, cela tient simplement à ce qu'elle est l'œuvre d'un marbrier, du reste assez médiocre, qui, en copiant le bronze de Lysippe, s'est souvenu des leçons de ses maîtres et a interprété à sa manière, ou plutôt à la leur, l'original métallique qu'il était chargé de reproduire. L'examen des copies de tableaux de la Renaissance, exécutées avant l'invention de la photographie, en particulier des copies de tableaux italiens par des maîtres flamands, montre assez combien le travail du copiste, même le moins capable d'invention, est imprégné du style de l'école où il a été formé. Entre l'Agias de Delphes, antérieur à la pratique du moulage, et l'Apoxyomène de Rome, reproduction servile d'un surmoulé, il y a toute la distance qui sépare une copie contemporaine de la *Joconde*, exécutée à l'aide d'une photographie de Braun, des répliques inexactes du même chef-d'œuvre, datant du XVI^e^ siècle, qui se voient aux Musées de Madrid, de Munich et ailleurs. Dans l'Apoxyomène de Rome, l'influence du bronze se trahit pour ainsi dire à chaque muscle ; la copie a beau être en marbre, elle produit un effet de sécheresse toute métallique. C'est l'œuvre d'un praticien dont le talent a consisté surtout à se dépouiller de toute personnalité et à reproduire servilement le plâtre qui lui tenait lieu de l'original. Aussi ferons-nous, à bon escient, abstraction complète de la copie delphique, qui est l'interprétation d'un bronze de Lysippe par un élève plus ou moins immédiat de Scopas, pour nous en tenir à la copie mathématiquement exacte conservée à Rome, à laquelle nous demanderons des critères de détail pour reconnaître, dans d'autres copies de marbre, les marques du même tempérament et de la même individualité.

IV

Il ne s'agit pas, ici, de reconstituer l'œuvre de Lysippe, mais de rechercher le type féminin qu'on est en droit de lui attribuer. A cet effet, nous analyserons les caractères de la tête de l'Apoxyomène et nous en rapprocherons trois têtes féminines en

marbre où ces caractères, tout différents de ceux des types de Praxitèle, paraissent se retrouver.

On se demande d'abord si l'Apoxyomène est un portrait ou une tête idéale. Cette question ne comporte pas de réponse absolue. A l'époque de Lysippe, le portrait réaliste n'existe pas encore, ce qui n'empêche pas que les artistes, au IV^e^ siècle comme au V^e^, ont accepté et même recherché les leçons de la nature. En somme, ce qu'on appelle une tête idéale est toujours, dans une certaine mesure, un portrait, avec cette réserve que l'auteur d'une tête idéale choisit son modèle, tandis que le portraitiste subit le sien. Dans le cas de l'Apoxyomène, il est évident que Lysippe n'a rien sacrifié à la recherche de la ressemblance individuelle; la tête de son athlète a ce caractère de généralité qui distingue celles que l'on qualifie d'idéales, bien que souvent — témoin la *Joconde* de Léonard — ces têtes idéales soient en même temps des portraits. Nous admettrons donc, en présence de l'Apoxyomène, que le type de beauté dont cette œuvre est l'expression appartient bien à l'artiste et nous ne nous inquiéterons pas de savoir si son modèle inconnu lui en a fourni, en quelque mesure, les éléments.

Le premier trait distinctif est la silhouette carrée et un peu lourde de la partie inférieure du visage (voir pl. XVIII). Il n'y a là rien qui rappelle l'ovale délicat de Praxitèle. Le second caractère est la petitesse relative des yeux et la façon toute particulière dont s'infléchit la paupière inférieure pour se raccorder, avec quelque brusquerie, à l'angle externe de l'œil. Ne disons rien du nez, qui a subi une restauration, mais notons encore la hauteur du front et le sinus accusé qui limite, en haut, la naissance de la protubérance sourcilière. La bouche, un peu ouverte, est remarquable par l'atténuation de la lèvre supérieure, à peine indiquée, et par la saillie de la lèvre inférieure; mais la bouche est relativement petite et l'inflexion de la ligne d'ouverture y est très discrètement accusée.

Ces particularités deviendront plus sensibles si l'on rapproche la tête de l'Apoxyomène des types que l'on rapporte à Scopas, no-

tamment de la tête de guerrier, incontestablement authentique, qui, découverte parmi les fragments des frontons du temple de Tégée, a été restaurée en plâtre, avec une vraisemblance voisine de la certitude, au Musée de Dresde (pl. XVII). Les différences essentielles portent sur la silhouette du visage, la grandeur et le dessin de la bouche et des yeux. Il est d'ailleurs inutile d'essayer de les décrire à l'aide d'expressions forcément vagues, alors qu'elles se révèlent avec tant de netteté par la juxtaposition de bonnes images. Nous donnons ici, à côté de la tête de Tégée, une réplique, conservée aux Uffizi, de la tête du Méléagre[1] (pl. XVII); ces héliogravures rendent très aisée la comparaison que nous indiquons.

Rapprochons maintenant de la tête de l'Apoxyomène deux têtes de femme, l'une découverte à Cyzique et conservée à Dresde[2], l'autre photographiée dans le commerce à Rome par M. Arndt[3] (pl. XIX). On sera frappé immédiatement de l'analogie de l'Apoxyomène avec la tête de Rome et de la grande différence qui sépare cette dernière de celle de Cyzique. Or, la tête de Cyzique est une des œuvres les plus nettement praxitéliennes que nous possédions; si elle n'est pas du maître lui-même, elle doit avoir été sculptée d'après un de ses modèles et sous son influence immédiate. Les yeux allongés et peu ouverts, la ligne fortement infléchie de la bouche, la délicatesse de l'ovale sont autant de caractères qui reparaissent dans les meilleures répliques de l'Aphrodite de Cnide et dans la belle tête de la collection Leconfield[4]. Le traitement des cheveux est bien celui qui convient au marbre, sans recherche déplacée du détail et sans aucune sécheresse. En revanche, la tête de Rome est évidemment la copie d'un original de bronze, comme le travail des cheveux suffirait à le prouver. Les yeux et la bouche ressemblent à ceux de l'Apoxyomène autant qu'ils diffèrent de ceux de la tête de Cyzique. Il y a dans l'ensemble quel-

1. Arndt, *Einzelverk.*, n° 48; cf. *Antik. Denkm.*, I, pl. 40.
2. Mal publiée dans la *Revue archéol.*, 1894, II, pl. XVII-XVIII.
3. Arndt, *Einzelverk.*, n° 1190.
4. Furtwaengler, *Masterpieces*, pl. XVII.

que chose d'un peu sec qui manifeste un idéal de beauté d'où la rêverie et la sensualité sont absentes. M. Arndt a justement reconnu que l'original de cette tête devait appartenir au milieu du IVe siècle (il vaudrait mieux dire : *à la seconde moitié*) ; mais il me paraît avoir cédé à l'illusion dont tant d'archéologues allemands sont victimes, depuis la découverte de l'Hermès d'Olympie et de l'Eubouleus d'Éleusis, en y signalant des caractères de l'art de Praxitèle. « Qu'on examine en particulier les yeux », dit laconiquement M. Arndt. Mais ce sont précisément les yeux de la tête romaine qui n'ont rien de praxitélien, qui offrent même, à mon avis, un parfait contraste avec le traitement de cette partie du visage par Praxitèle. Quand on parle des yeux d'une statue, il faut surtout songer au *regard*, qui en est comme la synthèse ou la résonnance ; or, un examen rapide suffit à convaincre que la tête de Rome n'a rien du regard langoureux qui fait le charme de toutes les têtes de Praxitèle. Nous ne voulons pas affirmer qu'elle soit la copie d'un bronze de Lysippe, mais nous tenons pour certain qu'elle se rattache fort étroitement à son école, qu'elle n'est donc ni praxitélienne, ni attique, mais dérive d'un original contemporain d'Alexandre ou de peu d'années postérieur à sa mort.

L'analogie de conformation et la parenté du style paraissent plus frappantes encore si l'on rapproche de la tête de l'Apoxyomène une admirable tête de femme, provenant de Rome, qui appartenait il y a vingt ans à M. Ashley Ponsonby et avait été prêtée par son possesseur au Musée de South-Kensington[1] (pl. XIX). Je ne sais où l'original se trouve à présent, mais il en existe des moulages dans la plupart des Musées, entre autres au Louvre. Les premiers archéologues qui s'occupèrent de cette tête si expressive lui donnèrent le nom d'*Omphale*, qui n'est légitimé par rien, l'étoffe passée sur la tête n'étant pas une peau de lion. Otto Jahn se contentait d'y voir la tête d'une « héroïne tragique » ; on a aussi proposé d'y reconnaître une captive barbare, hypothèse

1. *Archäol. Zeitung*, 1880, p. 75 (Michaelis) et pl. VIII.

que l'arrangement soigné de la chevelure suffit à écarter [1]. Il serait facile autant qu'oiseux de proposer d'autres désignations — de songer, par exemple, au portrait idéalisé d'une princesse macédonienne comme Olympias. Ce qui doit nous occuper ici, c'est le style de la tête, abstraction faite des noms qu'on peut lui vouloir imposer. Or, d'abord, il me paraît évident que nous avons là une copie fidèle d'un original de bronze; en second lieu, que les traits distinctifs de la physionomie ne rappellent ni Praxitèle, ni Scopas, ni, *a fortiori*, les anciennes écoles de l'Attique et du Péloponnèse. Le dessin des yeux et celui de la bouche est conforme au parti-pris, si l'on peut dire, qui caractérise la tête de l'Apoxyomène. Si ces analogies ne sont pas trompeuses, la prétendue *Omphale* doit être admise dans l'histoire de l'art comme un spécimen des types féminins créés par Lysippe.

V

La troisième tête que nous allons comparer à celle de l'Apoxyomène a, sur les précédentes, l'avantage de surmonter une statue intacte, dont les autres caractères viendront à l'appui de la conclusion que l'étude des traits du visage va nous suggérer. Il s'agit de la plus grande des trois statues de femme en marbre de Paros, découvertes au siècle dernier à Herculanum, au cours des premières fouilles du général prince d'Elbeuf [2]; envoyées par lui à son oncle le prince Eugène, elles furent acquises, après la mort de celui-ci, par l'électeur de Saxe Auguste III (1736) et se trouvent aujourd'hui au Musée des antiques de Dresde [3]. Clarac qui, en qualité d'ancien instituteur des enfants de la reine de Naples,

1. Michaelis, *l. l.*, observe avec raison : 1° qu'il n'y a rien d'*ungriechisch* dans cette tête; 2° qu'elle doit dériver d'un original grec (alors que Braun la croyait des premiers temps de l'Empire).

2. On répète à tort que cette découverte fut l'œuvre du hasard et faite par des ouvriers qui creusaient un puits ; il s'agissait bien d'une fouille régulière, en vue de laquelle on creusa un *pozzo* (tranchée). Cf. Mau-Kelsey, *Pompei*, p. 26.

3. Hettner, *Bildwerke der königl. Antiken-Sammlung zu Dresden*, 4e éd., 1881, p. 92, nos 140, 141, 142; S. Reinach, *Répertoire*, t. I, p. 256, 4 et 449, 8; t. II, p. 666, 2.

ayant résidé pendant de longs mois à Portici, devait être bien renseigné sur les fouilles d'Herculanum, dit que la fouille du prince d'Elbeuf avait rencontré un temple, qu'une statue d'Hercule fit considérer comme un temple de ce dieu, et il ajoute : « Là étaient les trois statues de femmes avec quelques autres, qu'on ne connaît pas spécialement[1]. » La « grande Herculanaise », objet de l'admiration enthousiaste de Winckelmann et de ses amis, fut d'abord qualifiée de Vestale, puis considérée comme le portrait d'une matrone de la famille de Nonius Balbus, ou de la mère de Caligula. Clarac la publia sous le nom de *Pudicité* et qualifia de *Mnémosyne* l'une des deux statues plus petites découvertes en même temps. Enfin, on fit de la « grande Herculanaise » une Déméter, en s'autorisant de quelques répliques où sont figurés les attributs de cette déesse. Les deux autres statues sont identiques entre elles; une seule a conservé sa tête, qui, à la différence de celle de la grande, n'est pas couverte d'un voile, mais présente cette coiffure en côtes de melon qui avait été prêtée par Silanion à sa statue de Corinne et qu'on trouve très souvent dans les figurines en terre cuite de Tanagre[2]. La coiffure de la grande tête est un peu plus compliquée, mais n'est qu'une variété de la même mode, qui paraît d'origine béotienne et dont les bas-reliefs funéraires attiques n'offrent que de très rares exemples (pl. XX).

Il existe de nombreuses répliques tant de la « grande Herculanaise » que de la « petite ». Six exemplaires de la première, dont un signé du sculpteur Aulos Sextos Eraton d'Athènes, ont été découverts à Olympie[3]; de la seconde, nous possédons notamment une excellente réplique trouvée à Aegion, où elle faisait pendant, en qualité de statue funéraire, à une figure d'Hermès, réplique elle-même du prétendu *Antinoüs* du Belvédère[4]. On a conclu de là depuis longtemps que les originaux des statues

1. Clarac, *Musée*, texte, t. III, p. 239.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1898, I, p. 163.
3. Cf. Flasch, dans les *Denkmäler* de Baumeister, p. 1088.
4. *Athen. Mittheil.*, t. III, p. 95, pl. VI.

d'Herculanum remontaient à l'époque hellénique et personne ne songe plus à y voir des inventions de l'art romain du 1er siècle. Mais dans les efforts qu'ils ont tentés pour remonter au créateur de ces types, les archéologues contemporains me semblent avoir généralement fait fausse route. M. de Sybel a émis l'idée que la draperie de la « grande Herculanaise » accusait un original de marbre[1]; M. Amelung, frappé de la ressemblance de cette draperie avec celle d'une des Muses de la base de Praxitèle à Mantinée, dont il reconnaît cependant le caractère plus archaïque, n'a pas hésité à rapporter à Praxitèle les modèles des trois Herculanaises[2]; M. Arndt a fait honneur au même artiste de toute la série des têtes de jeunes femmes à coiffures en côtes de melon[3]; enfin, le dernier archéologue qui ait traité la question, M. Urlichs, commentant une photographie de la « grande Herculanaise », dans un recueil qu'il a publié en collaboration avec M. Furtwaengler, s'exprime ainsi[4] : « L'esprit de l'art de Praxitèle respire dans tout cet ouvrage. On ne saurait dire cependant si l'original était en marbre et en bronze. »

VI

Si les principes que nous avons exposés au début de ce mémoire répondent, comme nous le croyons fermement, à la vérité, les conclusions qui s'imposent sont toutes différentes de celles que nous venons de rappeler. Les Herculanaises sont des œuvres romaines en marbre du début de l'époque impériale; il en existe de nombreuses répliques; donc, elles ont été sculptées d'après des moulages et, comme on moulait seulement des statues de bronze, c'est dans cette matière qu'ont dû être exécutés les originaux. C'est, d'ailleurs, ce qui ressort, *à priori*, de l'étude des draperies, comme l'a déjà remarqué M. Flasch à propos des

1. Sybel, *Weltgesch. der Kunst*, p. 254; cf. *Athen. Mitth.*, t. V, p. 195; t. VIII, p. 24.
2. Amelung, *Basis des Praxiteles*, p. 27. Les petites Herculanaises dériveraient d'œuvres inférieures, appartenant à « l'école » de Praxitèle.
3. Arndt, *Festschrift für Overbeck*, p. 96.
4. *Denkmäler griech. und röm. Skulptur*, 1898, p. 175.

répliques découvertes à Olympie[1]. En outre, rien n'autorise à établir un lien entre ces figures et l'art de Praxitèle, sinon le fait que le motif de la draperie se trouve sur une des figures de Muses de la base de Mantinée. Or, ces reliefs, sortis de l'atelier de Praxitèle — il est impossible d'attribuer au maître lui-même un travail aussi médiocre — sont assurément plus anciens que les originaux des Herculanaises ; M. Amelung lui-même, comparant la draperie de la Muse mantinéenne à celle de la grande Herculanaise, reconnaît la distance qui les sépare[2] : « Sur le relief, dit-il, tout est simple, comme au début d'un développement, tandis que dans la statue tous les motifs sont parvenus à leur complète maturité. En tous les cas, il faut supposer un intervalle d'années assez considérable entre le relief et l'original de l'Herculanaise. » Si, malgré cette juste observation, M. Amelung a persisté à faire honneur à Praxitèle de ce type devenu classique de la femme drapée, c'est qu'il s'est obstiné à reconnaître dans la tête de l'Herculanaise « un sentiment vraiment praxitélien », *ein echt praxitelisches Sentiment,* dont, pour ma part, je ne puis voir aucune trace[3]. D'autre part, M. Amelung, comme M. Arndt[4], attribue gratuitement à Praxitèle une préférence pour les coiffures en côtes de melon, alors qu'il n'y en a d'exemple ni dans la Diane de Gabies, ni dans les répliques des Aphrodites de Cnide et d'Arles, ni dans la Koré dont M. R. de Schneider a retrouvé une copie à Vienne[5]. Je crois, au contraire, que cette mode a surtout prévalu dans la sculpture en bronze, à laquelle il semble qu'elle convienne beaucoup mieux, de même qu'une disposition plus libre de la chevelure convient davantage au travail du marbre. Du reste, la petite copie de la Corinne de Silanion, que j'ai signalée en 1898 au Musée de Compiègne et dont la coif-

1. Flasch, *ap.* Baumeister, *Denkmäler*, p. 1088.
2. Amelung, *Basis des Praxiteles*, p. 26.
3. M. Amelung conclut (*op. laud.*, p. 27) : « *So dass ich nicht daran zweifle, dass wir hier die genaue Copie nach einem Werke unsres Meisters vor uns haben.* »
4. Arndt, *Ueber einen Koratypus der praxitelischen Zeit*, dans le *Festschrift für Overbeck*, p. 96.
5. Cf. *Gazette des Beaux Arts*, 1er août 1895, p. 159.

fure offre la même particularité, apporte à la question une donnée nouvelle et conforme aux vues que j'expose ici[1]. Silanion, comme Lysippe, fut surtout un bronzier : les textes nous apprennent que son Achille, sa Jocaste mourante, sa Sappho, son portrait d'Apollodore, étaient en bronze[2]; il est probable que sa Corinne, son portrait de Platon et ses statues d'athlète l'étaient également. Or, autant qu'on peut juger par une mauvaise copie romaine de petites dimensions comme le marbre de Compiègne, la Corinne est antérieure aux Herculanaises et marque une étape plus ancienne dans le développement d'un type dont les statues de Dresde réalisent la perfection. Je me suis certainement trompé, en 1898, quand j'ai proposé de rapporter à Silanion les Herculanaises, mais j'ai eu raison d'affirmer que ces statues et leurs congénères n'ont rien à voir avec l'art de Praxitèle. Aujourd'hui, je suis en mesure d'être à la fois plus exact et plus précis et de revendiquer pour Lysippe, sinon la création, du moins la fixation de types qui ont joui d'une si grande faveur dans l'art hellénistique et gréco-romain.

A plusieurs reprises, me méfiant de ce qui pouvait être une idée préconçue, j'ai montré à des artistes, à des connaisseurs de l'art italien de la Renaissance — gens de goût, mais n'ayant jamais étudié spécialement la sculpture antique — la photographie de la tête de la grande Herculanaise à côté de celle de l'Apoxyomène de Lysippe (pl. XVIII). Aucun de ces juges improvisés n'a hésité à reconnaître que c'étaient des œuvres du même style, accusant les mêmes partis-pris, le même idéal, ce qu'on pourrait appeler le même graphisme. La forme des yeux de l'Apoxyomène et de l'Herculanaise est absolument identique; on retrouve notamment, dans les uns et les autres, cette remontée brusque de la paupière inférieure vers l'angle extrême de l'œil. La ligne de la bouche est la même; lèvres supérieures et inférieures sont dessinées de façon toute pareille. Enfin, dans le contour de la partie

1. *Revue archéologique*, 1898, I, pl. V; 1900, I, pl. II-III. Le moulage de cette statuette est en vente au Musée du Louvre; il suffira à convaincre tout juge non prévenu que la tête n'est ni moderne, ni étrangère au torse.

2. Overbeck, *Schriftquellen*, p. 258, 259.

inférieure des visages, on remarque le même goût pour la *carrure*, lointain héritage des types du v^e^ siècle, qui, suggérant l'idée d'une énergie contenue, offre comme un contraste voulu avec la délicatesse un peu molle des ovales de Praxitèle. Assurément, en pareille matière, on ne peut prétendre à la certitude absolue, parce que toutes les vraisemblances accumulées ne valent pas une preuve ; mais s'il est permis à l'histoire de l'art de se contenter de fortes probabilités, je crois que l'attribution de l'original des Herculanaises à Lysippe doit être considérée comme une d'elles[1].

On voit l'importance des conséquences qui découlent de là. Ces motifs autrefois dits de la *Pudicité,* si nombreux dans toutes les collections, que la sculpture romaine s'est appropriés pour figurer les impératrices, remontent à des originaux du maître de Sicyone, auquel on s'est obstiné, jusqu'à présent, malgré sa fécondité immense et la faveur dont il a joui pendant six siècles, à n'attribuer d'influence que sur les types virils. La vérité, c'est que nos Musées sont remplis de copies d'après les grandes figures en bronze de Lysippe, tant féminines que viriles; il s'agit seulement de les y retrouver. On entend souvent exprimer le regret que les grands bronzes soient si rares dans nos Musées — que, par la faute de la cupidité des hommes, tentés par la valeur du métal, la partie la plus considérable et peut-être la plus admirée de l'art antique nous échappe presque entière. Cette plainte n'est pas fondée. La plupart des marbres romains de nos galeries, la plupart des statues signés de noms obscurs, mais révélant de hautes qualités de maîtrise, ne sont que des copies des grands bronzes dont nous déplorons trop vivement la perte. Il suffit, comme on l'a déjà fait à la Renaissance, de les surmouler en métal pour que cette perte, plus apparente que réelle, soit réparée.

VII

Il me reste à présenter une conjecture vraisemblable sur les

1. Je m'aperçois que M. Klein (*Praxiteles*, p. 366) a déjà émis en passant cette hypothèse (*vermuten möchten wir der zweite Typus habe Lysippus gelautet*).

originaux de Lysippe dont les trois statues d'Herculanum sont les copies.

M. Urlichs, cherchant, après tant d'autres, à donner un nom à ces figures, écrit ce qui suit[1] : « Si vraiment les trois originaux ont formé autrefois un groupe, il est vraisemblable qu'elles avaient un caractère funéraire (et représentaient une mère avec ses deux filles). L'absence de traits individuels s'explique suffisamment par l'absence de ces traits dans les bas-reliefs funéraires de même époque... La provenance de nos trois statues autorise l'hypothèse qu'elles ont servi, à l'époque romaine, à commémorer les services de trois Herculanaises qui avaient bien mérité de la ville. »

Il y a, dans ces lignes, un aveu précieux à recueillir : c'est que les Herculanaises ne sont pas des portraits, contrairement à ce qu'ont affirmé d'autres archéologues moins perspicaces que M. Urlichs[2]. Mais, à cela près, tout y est vague et peu satisfaisant. Imaginer que les gens d'Herculanum auraient élevé des statues *non iconiques* à trois bienfaitrices, en se contentant de faire copier trois statues funéraires du IVe siècle, c'est vraiment faire peu d'honneur à leur esprit. Évidemment, M. Urlichs n'a pu se soustraire à l'influence de l'ancienne doctrine qui annexait les trois Herculanaises à la famille des Balbi, dont les images, celles-là évidemment des portraits, ont été découvertes au théâtre d'Herculanum.

La solution du problème peut nous être suggérée, je crois, par le célèbre bas-relief du Musée Britannique, œuvre d'Archélaos de Priène, représentant l'Apothéose d'Homère. On admettait autrefois que les trois registres supérieurs de ce bas-relief contenaient les figures de Zeus, des neuf Muses, d'Apollon avec la Pythie de Delphes et la statue d'un poète. En 1887, j'ai démontré que la prétendue Pythie était elle-même une Muse, parce que la même figure, tenant un *volumen*, a été découverte parmi les terres cuites de Myrina et que l'une

1. Urlichs, *Denkmäler griech. und röm. Skulptur*, p. 175.
2. Même opinion exprimée par M. Amelung, *Basis des Praxiteles*, p. 27.

des figures féminines, plus grande que les autres et plus voisine de Zeus, n'est pas une Muse, mais la mère des Muses, Mnémosyne[1]. Cette démonstration a été universellement admise; un exemple certain du type plastique de Mnémosyne a trouvé ainsi sa place dans l'histoire de l'art. Or, ce type, comparé à celui des Muses voisines, offre un double caractère. D'abord, Mnémosyne est plus grande que ses filles; en second lieu, elle a le sommet de la tête recouverte d'un pan de son himation, alors que toutes les Muses ont la tête nue. Ces deux particularités ont pour objet de mettre en évidence la nature matronale de Mnémosyne, par opposition à ses filles, qui sont des vierges (*liceat mihi vos dixisse puellas*, dit Juvénal en s'adressant aux Piérides). On voit où nous voulons en venir. La grande Herculanaise, avec le haut de la tête voilée, est Mnémosyne; les deux jeunes filles qui l'accompagnent, plus petites et la tête nue, sont des Muses. Leur coiffure en côtes de melon ne contredit nullement cette désignation, mais la confirme, car elle se retrouve exactement sur un sarcophage du Musée du Louvre qui représente les neuf Muses[2], sans parler d'images idéales de poétesses comme la Corinne de Silanion, le buste récemment publié par M. Arndt[3] et peut-être la célèbre tête de Munich, où l'on a voulu, sans raison suffisante, voir une Koré[4].

Or, il se trouve précisément que Lysippe était l'auteur d'un groupe de Muses et nous croyons pouvoir établir que Mnémosyne figurait au milieu d'elles. Le seul texte qui concerne cette œuvre est dans Pausanias[5]. Il vient de mentionner, à Mégare, un temple de Dionysos, un temple d'Aphrodite et un temple de Tyché; puis il ajoute : « Dans le temple voisin, Lysippe a représenté les Muses et un Zeus en bronze » (ἐν τῷ ναῷ τῷ πλησίον Μούσας καὶ χαλκοῦν Διὰ ἐποίησε Λύσιππος). Zeus figure auprès des Muses en qualité

1. *Gazette archéologique*, 1887, p. 132 et pl. 18.
2. *Répertoire de la stat.*, t. I, p. 93.
3. Arndt, *Einzelverk.*, n° 1188.
4. Lucy Mitchell, *Hist. of sculpt.*, p. 619, fig. 251.
5. Pausanias, I, 43, 6.

de père, comme sur le bas-relief d'Archélaos de Priène au Musée Britannique; il est donc naturel de supposer que la mère des Muses, Mnémosyne, n'était pas plus absente du groupe de Lysippe que de celui que reproduit le bas-relief.

L'existence d'un groupe de Muses par Lysippe à Mégare est aussi attestée par un document épigraphique. En 1885, M. Emm. Loewy a découvert dans cette ville les fragments d'une grande base de marbre à deux degrés, longue d'au moins $2^{m},53$ sur $0^{m},80$ de large et dont la surface présente des entailles destinées à fixer des statues de bronze[1]. A la partie supérieure de deux des blocs court l'inscription suivante :

Θηραμένης Τιμοξένου ἀνέθηκε
Λύσιππος ἐποίει.

M. Loewy a jugé avec raison que cette base pouvait être celle du groupe de Lysippe mentionné par Pausanias, que rien n'empêche de considérer comme un ex-voto. Il ajoute que les dimensions de la base sont bien suffisantes pour supporter un groupe de plusieurs figures. Cela est malheureusement un peu vague et ne saurait être précisé dans l'état actuel de nos connaissances, les fragments de la base n'ayant pas tous été retrouvés. Si cette base devait servir de piédestal à un groupe de onze figures — Zeus, Mnémosyne et les neuf Muses — elle devait être beaucoup plus longue que l'ensemble des morceaux mesurés par M. Loewy. Mais il n'est pas nécessaire d'admettre que Lysippe ait figuré les *neuf* Muses. A Sicyone même, dans la patrie du sculpteur, on n'adorait que trois Muses, comme d'ailleurs, avant le IVe siècle, sur l'Hélicon et à Delphes[2]. Les trois sculpteurs Aristoklès, Kanakhos et Hageladas étaient les auteurs d'un groupe de trois Muses; or, Kanakhos et Aristoklès étaient l'un et l'autre de Sicyone[3]. Dans le groupe des Muses héliconiennes, œuvre commune de Céphisodote, Strongylion et Olympiosthènes, chaque artiste

1. *Athenische Mittheil.*, 1885, p. 145.
2. Plut., *Symp.*, IX, 14; Paus., IX, 29.
3. *Anthol. Palat.*, II, 15, 35 (Antipater de Sidon).

n'avait sculpté qu'un groupe de trois Muses[1]. Il est donc parfaitement admissible que Lysippe s'en soit tenu à ce chiffre ou même qu'il ait cru suffisant de figurer Mnémosyne avec deux de ses filles. S'il en est ainsi, le groupe des trois Herculanaises serait identique, moins le Zeus, à celui que Lysippe avait sculpté pour Mégare; mais alors même qu'on préférerait admettre, pour Mégare, un groupe de onze personnes, le copiste romain n'aurait rien fait que de raisonnable en se bornant à en reproduire trois.

S'il est vrai que ces trois figures aient décoré, à Herculanum, un temple d'Hercule, — et il convient d'être un peu sceptique à cet égard — l'association des Muses avec le fils d'Alcmène peut se justifier par de nombreuses analogies. A Messène, dans le temple d'Esculape, on voyait réunies aux statues du dieu et de ses enfants celles d'Apollon, des Muses et d'Hercule[2]. Les deniers de Q. Pomponius Musa reproduisent, au revers, une série d'images de Muses associées à Hercule lyricine; or, on sait que les modèles de ces types monétaires sont les éléments d'un groupe considérable, représentant les Muses et Hercule, que Fulvius Nobilior enleva d'Ambracie en 187 avant J.-C. et transporta à Rome dans le temple d'*Heracles Musarum*[3]. On s'accorde à penser que ce groupe était une œuvre alexandrine, sculptée vers le milieu du IIIe siècle avant notre ère.

Enfin, l'on pourrait objecter à notre hypothèse que les Muses d'Herculanum sont dépourvues d'attributs caractéristiques. Cette objection est sans valeur en ce qui touche la figure de Mnémosyne, qui n'a d'attributs à aucune époque de l'art. Quant aux deux figures qui l'accompagnent, il suffit de rappeler que, sur la base de Mantinée, une des Muses (celle, précisément, qui ressemble le plus aux petites Herculanaises) est dépourvue d'attributs, que les Muses sans attributs sont très fréquentes sur les vases à figures rouges[4] et que, sur le bas-relief Chigi, qui remonte à un original

1. Paus., IX, 30, 1.
2. Paus., IV, 31, 10.
3. Pline, XXV, 66.
4. Cf. Fougères, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XII (1888), p. 116 et suiv.

du IVe siècle, la plupart des Muses ne tiennent aucun objet, mais se contentent d'écouter et de converser entre elles[1]. C'est seulement à l'époque hellénistique et sous l'influence de la science alexandrine que l'art prit l'habitude d'individualiser les Muses et les réduisit trop souvent, comme cela se voit sur les sarcophages gréco-romains, au rôle ingrat de porteuses d'instruments et de symboles. L'art hellénique leur distribuait volontiers des instruments de musique, mais souvent aussi les dispensait de tout fardeau et leur demandait seulement d'être graves ou charmantes, comme il sied aux divines inspiratrices de la pensée. C'est à cette conception plus ancienne qu'a dû se conformer Lysippe, dont l'art, tout en préparant celui de l'époque suivante, marque à certains égards une réaction vers le style sévère du Ve siècle et se rattache, par Silanion, à Polyclète et à la vieille école des bronziers péloponnésiens.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre, dans le développement de l'art hellénistique, les deux courants parfois opposés, parfois confondus[2], qui dérivent des deux grandes écoles de sculpture de la seconde moitié du IVe siècle, celle de Praxitèle et celle de Lysippe. L'influence de Praxitèle l'emporta dans l'Égypte hellénisée; celle de Lysippe paraît avoir été plus vivace en Asie Mineure, notamment à Pergame, et dans la Grèce continentale. Mais avant que l'histoire puisse entreprendre, sur cette question encore presque vierge, une enquête approfondie, il faut qu'elle s'efforce de reconstituer, à côté du trésor, démesurément grossi depuis vingt ans, des œuvres rattachées à Praxitèle, celui des sculptures où survit l'art de Lysippe. L'objet du présent mémoire est d'apporter une contribution à ce travail, d'autant plus opportune que Lysippe paraît souffrir d'une injuste disgrâce auprès des historiens modernes de l'art grec.

Salomon Reinach.

1. *Römische Mittheilungen*, 1893, pl. II.

2. Cette confusion ou cette synthèse se reconnaît dans une nombreuse série de statues, dont la plus connue est le prétendu Antinoüs du Belvédère (Helbig, *Führer*, n° 148).

LES MARTYRS D'UTIQUE

ET LA

LÉGENDE DE LA « MASSA CANDIDA »

Au mois d'août 258, quelques semaines avant le martyre de saint Cyprien, eut lieu à Utique la célèbre hécatombe de chrétiens connue sous le nom de *Massa Candida*, la « Masse Blanche. » Sur les circonstances de ce terrible massacre, nous ne possédons malheureusement aucun document contemporain. Nous n'avons pour nous renseigner là-dessus qu'une poésie de Prudence, plusieurs passages des sermons de saint Augustin, et les martyrologes. Les plus anciens de ces documents sont postérieurs de plus d'un siècle à l'événement. C'est dire que les faits ont été défigurés par la légende.

La légende est, d'ailleurs, brillante et poétique. Dès la fin du IVe siècle, elle a été popularisée par Prudence dans son Hymne en l'honneur de saint Cyprien : « D'après la renommée, dit le poète, on fit creuser une fosse au milieu d'un champ; on la remplit, presque jusqu'aux bords, avec de la chaux vive. Les pierres calcinées vomissent le feu; on voit étinceler une poussière blanche comme la neige. Si on la touche, elle brûle; il en sort une vapeur fétide, aux exhalaisons mortelles. Au bord de la fosse, fut dressé, dit-on, un autel. On imposa aux chrétiens cette loi : ou bien offrir aux dieux un grain de sel ou le foie d'une truie; ou bien se précipiter volontairement au milieu de la fosse. Avec allégresse, d'un prompt élan, ensemble, trois cents chrétiens sautèrent; ils plongèrent dans la poussière du gouffre, où les dévora le feu liquide; et l'amas de corps, en tombant, s'en-

fonça jusqu'au fond. Les cadavres des chrétiens s'enveloppent de blancheur; la blancheur de leurs âmes les transporte au ciel. Par là, ils ont mérité, pour toujours, d'être appelés la « Masse Blanche[1]. » — On trouve la même tradition, une relation identique, sauf pour quelques détails secondaires, dans le Martyrologe d'Adon, dans celui d'Usuard, et dans le Martyrologe romain; mais ces divers récits semblent n'être qu'une paraphrase du récit de Prudence[2].

Assurément, l'on ne saurait prendre à la lettre cette donnée poétique, où l'on reconnaît aisément le travail des imaginations populaires. Pourtant, l'on ne saurait douter que la légende ait eu pour point de départ un fait réel. Témoin, le vieux Calendrier carthaginois[3], les sermons d'Augustin[4], une inscription africaine[5], et l'existence, à Utique, d'une basilique de la *Massa Candida*[6].

Et d'abord, c'est à Utique, évidemment, qu'a succombé ce groupe de chrétiens. Les Bollandistes, et, à leur suite, plusieurs historiens, hésitent entre cette ville et Carthage[7]. En effet, Prudence semble placer la scène dans la capitale de la province d'Afrique, et voit dans ces martyrs des disciples de Cyprien[8]; le Martyrologe d'Adon et le vieux Martyrologe romain indiquent

1. Prudence, *Peristephan.*, XIII, 76-87.

2. *Martyrol. Adon.*, IX Kalendas Septembr. — Cf. *Acta Sanctor.*, August., IV, p. 761 sqq.

3. « [XV] K(alendas) Sept(embres) : ss. Massae Candidae » (*Kalendarium Carthaginense* : Ruinart, *Acta martyrum sincera*, éd. de 1713, p. 618).

4. Saint Augustin, *Sermon.*, 306; 311, 10; *Enarr. in Psalm.* XLIX, 9, et CXLIV, 17.

5. Papier, *C. R. de l'Académie d'Hippone*, 1893, p. XXXII.

6. Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* CXLIV : « Uticae in basilica Massae Candidae. »

7. « De trecentis martyribus qui passim *Massa Candida* appellantur, *Carthagine vel Uticae* in Africa » (*Acta Sanctor.*, August., IV, p. 761). — Cf. Ruinart, *Acta martyrum sincera*, éd. de 1713, p. 202-203.

8. Prudence montre comment l'exemple et les leçons de Cyprien avaient rempli de vaillance toute l'Église de Carthage : « Influebat inde — Spiritus in populum Carthaginis » (*Peristephan.*, XIII, 70-71). Aussitôt après, le poète conte l'histoire des héros de la *Massa Candida*; ce qui paraît indiquer qu'il les considérait comme Carthaginois.

nettement Carthage comme le théâtre de ce drame[1]. Mais cette tradition est relativement récente, et ne paraît pas avoir d'autre origine que le récit légendaire de Prudence. Le Calendrier africain et le Martyrologe Hiéronymien mentionnent l'anniversaire de la *Massa Candida*, mais sans préciser l'endroit[2]. En revanche, saint Augustin, dans un de ses sermons, appelle expressément ce groupe de martyrs « la Masse Blanche d'Utique »[3]. Et un autre de ses discours, d'après le témoignage des manuscrits, a été prononcé « à Utique, dans la basilique de la *Massa Candida* »[4]. On ne doit pas hésiter entre cette tradition africaine, qui date au moins du IVe siècle, et la tradition espagnole empruntée à Prudence par les martyrologes modernes. Il faut donc placer à Utique la terrible exécution de la *Massa Candida*. Cette tradition s'accorde entièrement avec un fait attesté par la dernière lettre de Cyprien : le proconsul séjournait précisément à Utique peu de temps après la promulgation du second édit de Valérien[5].

Quant au jour de ces martyres, on peut hésiter entre le 18 et le 24 août. La seconde date est celle que donnent la plupart des martyrologes, et qu'ont adoptée les Bollandistes[6]. La première date est celle du Martyrologe Hiéronymien[7], généralement exact dans ses données relatives aux saints d'Afrique. Seul, le vieux Calendrier de Carthage aurait pu trancher la question ; mais il présente justement une lacune en cet endroit, et il indique seulement que le martyre a précédé les calendes de septembre[8]. —

1. « Eodem die *apud Carthaginem* sanctorum martyrum Massae Candidae... » (*Martyrol. Adon.*, IX Kalendas Septembr.) ; — « Massae Candidae *Carthagini* » (*Martyrol. roman. vetus*, IX Kal. Septembres).

2. « S. S. Massae Candidae » (*Kalendarium Carthaginense*) ; — « Massae Candidae » (*Martyrol. Hieronym.*, éd. de Rossi et Duchesne, p. LXXI).

3. « *Uticensis* Massa Candida » (Saint Augustin, *Sermo* 311, 10).

4. Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* CXLIV (*Patrol. lat.* de Migne, t. XXXVII, p. 1869).

5. Saint Cyprien, *Epist.* 81.

6. *Acta Sanctor.*, August., IV, p. 761.

7. *Martyrol. Hieronym.*, éd. de Rossi et Duchesne, p. LXXI : « XV Kal. Sept. »

8. «... *K(alendas) Sept(embres)* : ss. Massae Candidae » (*Kalendarium Carthaginense*). — La restitution adoptée plus haut : [*XV*] *K(alendas) Sept(embres)*, est fondée sur le témoignage du Martyrologe Hiéronymien.

Sur l'année, aucun doute n'est possible. Augustin, dans un de ses sermons « pour l'anniversaire du martyr Cyprien », place l'exécution de la *Massa Candida* peu de temps avant la mort de l'évêque de Carthage[1]; et l'on sait que le proconsul Galerius Maximus revint d'Utique pour instruire le procès de Cyprien[2]. Le récit de Prudence s'accorde avec ces données. D'après le poète, l'évêque exilé à Curubis demande à Dieu de lui accorder le martyre et d'affermir le courage des fidèles[3]; il est exaucé, comme le prouve d'abord la vaillance des confesseurs[4], par exemple l'épisode de la *Massa Candida* qui est ici raconté tout au long[5]; puis, Cyprien est mandé par le proconsul, interrogé, et mis à mort[6]. La tradition espagnole, sur ce point, est donc parfaitement d'accord avec la tradition africaine. L'évêque de Carthage ayant été martyrisé le 14 septembre 258, les martyrs d'Utique ont succombé trois ou quatre semaines plus tôt, le 18 ou le 24 août 258.

Quel a été le nombre des victimes? Trois cents, selon Prudence[7] et le Martyrologe d'Adon[8]. A ces témoignages on a voulu opposer celui de saint Augustin, et, en conséquence, réduire de moitié le nombre des martyrs d'Utique. Il n'y a cependant pas de contradiction entre les textes. Commentant un passage de l'Évangile, où il est question d'un coup de filet ramenant cent cinquante-trois poissons, Augustin dit aux fidèles : « Faites attention au nombre des martyrs : à elle seule, la troupe immolée tout près d'ici, et qu'on appelle la *Massa Candida*, compte plus

1. Saint Augustin, *Sermo* 311 (*In Natali Cypriani martyris*), 10 : « Modica qualiscumque ventilatio fuit tempore persecutionis : quae inde grana processerunt? Inde floruit Uticensis Massa Candida; inde tam magnum et electum granum hic beatissimus Cyprianus. »
2. Saint Cyprien, *Epist.* 81.
3. Prudence, *Peristephan.*, XIII, 55-69.
4. *Ibid.*, 70-75.
5. *Ibid.*, 76-87.
6. *Ibid.*, 88-95.
7. *Ibid.*, 89 : « Prosiluere alacres cursu rapido simul *trecenti.* »
8. *Martyrol. Adon.*, IX Kalendas Septembres : « Tunc *trecenti viri* fide armati, se ictu rapidissimo ... jecerunt in ignem... »

de cent cinquante-trois martyrs[1]. » Ce passage indique donc, simplement, un minimum, et ne contredit nullement l'opinion courante. Il n'y a aucune raison de ne pas accepter le nombre traditionnel de trois cents : à la condition, bien entendu, de le considérer comme un nombre rond, une façon de parler populaire.

Arrivons aux circonstances du martyre. C'est ici que la légende s'est donné libre carrière. Cette fosse creusée d'avance dans un champ, et remplie de chaux vive; cet autel dressé tout au bord, prêt pour les sacrifices aux idoles; ce proconsul qui somme les chrétiens de choisir entre l'apostasie et la chaux; ces trois cents héros, parmi lesquels des enfants et des femmes, qui sans hésiter s'élancent dans cette boue dévorante pour y trouver la robe blanche du martyre: voilà une scène grandiose, de nature à fasciner les imaginations. Elle fait songer par avance à la ronde funèbre des Souliotes se précipitant tour à tour dans l'abîme. — Malheureusement pour la légende, les magistrats romains, même en face des chrétiens, n'étaient guère capables de ces inventions romantiques. Les choses se passent tout autrement dans les relations authentiques du temps. Ce même proconsul, quelques semaines plus tard, était à Carthage : quand on amena devant lui Cyprien, il se contenta de l'interroger froidement, puis de le faire décapiter dans les formes, en vertu du rescrit de l'empereur[2]. Comme la plupart des magistrats de l'Empire, il avait une âme de fonctionnaire; il exécutait sans les discuter, avec une ponctualité indifférente, les ordres venus d'en haut; il n'était point homme à imaginer la fosse de chaux vive.

Tout porte à croire que la scène réelle a été très différente. Il est à noter que la légende popularisée par Prudence semble avoir été complètement inconnue en Afrique, même au temps de saint Augustin, un siècle et demi après le martyre. Augustin a pro-

1. « Attendite martyrum numerositatem : sola in proximo quae dicitur *Massa Candida*, plus habet quam centum quinquaginta tres martyres » (Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* XLIX, 9).

2. *Acta proconsularia Cypriani*, 3-4.

noncé au moins deux sermons pour l'anniversaire de ces exécutions : l'un à Utique, dans la basilique de la *Massa Candida*[1] ; l'autre, probablement à Carthage, « pour l'anniversaire des martyrs de la *Massa Candida* »[2]. Il a parlé encore des mêmes victimes en deux autres discours[3]. Or, nulle part, il ne fait la moindre allusion ni à la chaux, ni à la mise en scène dramatique dont parle Prudence. Cette omission est d'autant plus frappante que, précisément, à plusieurs reprises, il cherche l'étymologie des mots *Massa Candida*. Il en donne une explication allégorique, d'ailleurs peu naturelle : « Voilà, dit-il, ce qu'est la Masse Blanche des martyrs. Si leur cause est blanche, leur Masse aussi est blanche. D'où le nom : *Masse* en raison de leur multitude ; *Blanche* en raison de leur cause[4]. » Et il ajoute : « Célébrons donc avec une conscience blanche la solennité de la Masse Blanche[5]. » Il ne mentionne pas, même pour la rejeter, l'explication donnée par Prudence du mot *candida*. On doit en conclure, semble-t-il, que la légende de la fosse à chaux vive était inconnue à Carthage, même à Utique.

Un autre sermon, très court et d'allure populaire, qui n'est probablement pas d'Augustin, mais qui paraît d'origine africaine, nous fait connaître une tradition qui s'écarte beaucoup de la légende, mais qui sans doute est beaucoup plus près de la vérité historique. Voici les passages essentiels de ce sermon : « Mes très chers frères, nous célébrons l'anniversaire de ces martyrs dont leur multitude a fait une *Masse*, et dont leur gloire a fait une *Masse Blanche*. En effet, on a dit *Masse* à cause de leur nombre, et *Masse Blanche* à cause de leur mérite. Ce nom de Masse Blanche ne désigne-t-il pas une multitude blanchie par

1. Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* CXLIV. — En tête de ce sermon, on lit cette note : « Habitus est Uticae in basilica Massae Candidae. »

2. Saint Augustin, *Sermo* 306 : « In Natali martyrum Massae Candidae. »

3. *Sermo* 311, 10; *Enarr. in Psalm.* XLIX, 9.

4. « Haec est Candida martyrum Massa. Si causa candida, et Massa candida. *Massa* enim dicta est, de numeri multitudine; *candida*, de causae fulgore » (Saint Augustin, *Sermo* 306, 2).

5. « Massae ergo Candidae solemnitatem candida conscientia celebremus » *Ibid.*, 306, 11).

le martyre?... Cette Masse, mes frères,... comprenait des chrétiens de tout sexe et de tout âge. Le vieillard brisé par les ans, à la gorge flétrie, n'a pas retiré son cou tremblant. La vieille femme, épuisée par l'âge, n'a pas voulu éviter la main ensanglantée du bourreau... Et si peut-être quelques enfants attachés au sein de leur mère ont pu échapper au fer qui les poursuivait, ils ont été étouffés par la chute des cadavres, et ils sont morts au milieu des embrassements de leur mère...»[1]. Ainsi, l'auteur de ce sermon donne des mots *Massa Candida* une explication allégorique, analogue à celle d'Augustin; et il nous dit que les martyrs d'Utique ont péri par le fer, qu'ils ont été décapités. Le récit est d'autant plus vraisemblable, que c'était justement le genre de supplice ordonné par le second édit de Valérien[2]. Et conformément aux instructions de l'empereur, la plupart des martyrs africains du temps, Cyprien, Jacobus, Marianus, Montanus, Flavianus et leurs compagnons, eurent la tête tranchée[3].

D'après ce sermon, on s'explique assez bien comment les choses se passèrent réellement à Utique, et comment se forma plus tard la légende espagnole. Le proconsul arrive à Utique, pour y faire exécuter l'édit. Il apprend que trois cents chrétiens y ont été arrêtés, sans doute pour contravention au décret de l'année précédente, toujours en vigueur, qui interdisait les assemblées. En vertu des ordres formels qu'il a reçus, il condamne à mort tous les prévenus, et ordonne de les décapiter. Mais que faire de tant de cadavres, qui devenaient un danger pour la santé publique, et dont le spectacle pouvait exciter les chrétiens survivants? Par mesure d'hygiène, comme après un combat, on jette les corps dans une fosse remplie de chaux. — La nouvelle de ce terrible massacre arrive dans de lointaines communautés. Deux faits surtout frappent les imaginations populaires: d'abord, le nombre extraordinaire des victimes; ensuite, cette fosse de chaux vive

1. *Appendix* aux sermons de saint Augustin, *Sermo* 317 (*Patrol. lat.* de Migne, t. XXXIX, p. 2352).

2. Saint Cyprien, *Epist.* 80, 1.

3. *Acta proconsularia Cypriani*, 4-5; Pontius, *Vita Cypriani*, 18; *Passio Jacobi et Mariani*, 11-13; *Passio Montani, Lucii et aliorum*, 12-15 ; 22-23.

où les corps des victimes ont disparu comme sous un blanc linceul. La légende rapproche simplement ces deux faits, mais elle en modifie le rapport; à cette chaux, qui était une tombe, elle prête un rôle meurtrier. La légende trouve crédit au loin; elle se fixe en Espagne dans l'hymne de Prudence, et se répand de là dans toute l'Europe occidentale.

Un seul pays latin semble avoir ignoré complètement cette tradition poétique. Ce pays, c'est celui où l'on était évidemment le mieux renseigné, où se conservait le mieux le souvenir des faits réels : c'est l'Afrique. A Utique et à Carthage, au temps de saint Augustin, on a dû lire Prudence; mais on était si loin d'ajouter foi à son récit, que les sermonnaires n'y faisaient aucune allusion dans leurs panégyriques de la *Massa Candida*, et qu'ils dédaignaient même l'histoire du lit de chaux, préférant donner du nom une interprétation allégorique. — Cependant ces martyrs étaient alors très populaires en Afrique. Nous en avons bien des preuves. Il existait à Utique une basilique de la *Massa Candida*; on fêtait la mémoire de ces martyrs à Carthage, et probablement dans beaucoup d'autres villes; à ces anniversaires se rapportent les divers sermons dont nous avons parlé. Cette popularité est attestée encore par un monument qui a été trouvé, il y a quelques années, à Guelma, et qui a été transporté au Louvre. C'est une table d'autel, qui paraît dater de la période byzantine, et qui a couvert les reliques de divers saints. On y lit cette inscription : « Sous ce voile sacro-saint de l'autel sont des reliques des saints de la *Massa Candida*... »[1].

Paul Monceaux.

1. « *Sub hec* (= *hoc*) *sacros(an)c(t)o belamine* (= *velamine*) *altaris sunt memoriae s(an)c(t)or(um) Massae Candidae...* » (Papier, *C. R. de l'Académie d'Hippone*, 1893, p. XXXII. — Au Louvre, *Salle des Antiquités chrétiennes*; don Lejeune, 1896).

LA TOUR DE BABEL

EN 355 APRÈS J.-C.

On peut, je crois, considérer aujourd'hui comme démontré que le texte des *Cyranides* a été composé avant 363 après J.-C., vers 355 probablement, par Harpocration d'Alexandrie. La base de ce traité magico-médical est un ouvrage théurgique, conservé dans un temple, attribué à Cyranus, roi de Perse, qu'Harpocration reçut d'un prêtre dont il avait gagné la confiance.

Lorsque Charles Graux a publié la lettre dans laquelle Harpocration annonçait à Julien l'Apostat sa découverte, les manuscrits grecs que nous venons de publier n'étaient pas encore connus : aussi s'est-il borné à proposer comme identification du temple où furent trouvées les *Cyranides*, Diospolis ou Thèbes. On n'en pouvait alors savoir davantage. Dans le prologue de son ouvrage, Harpocration, au contraire, ne se contente pas de parler de ses voyages ; il indique le pays qu'il visita, les circonstances dans lesquelles il découvrit, puis déchiffra la stèle sur laquelle était gravé le traité ; il décrit enfin, avec de précieux détails, le temple où elle était conservée. Et la description qu'il en donne, les mesures qu'il nous transmet, semblent tellement précises, qu'il ne saurait être permis de laisser de côté maintenant un passage dont l'importance apparaît immédiatement si visible.

Lisons attentivement le texte qui nous est parvenu :

« Dans un voyage que je fis en Babylonie, je suis arrivé, dit Harpocration, à une ville qui s'appelait Séleucie ; l'histoire en a été écrite, nous n'avons donc pas besoin de nous attarder à la décrire. » Et il ajoute « avoir vu une autre ville distante de dix-sept

σχοινίων de Séleucie, qu'Alexandre, roi de Macédoine, détruisit à son retour, et c'est alors qu'il bâtit une autre Séleucie, soumise aux Perses, au point d'être persogène. La première s'appelle Alexandrie proche de Babylone (καλεῖται δὲ πρώτη Ἀλεξάνδρεια ἡ πρὸς Βαβυλῶνα). Voici ce que j'ai appris, mon enfant.

« La troisième année, continue Harpocration, je rencontrai un vieillard étranger, extrêmement instruit, même en littérature grecque : il me dit qu'il était syrien, qu'il avait été fait prisonnier et que là s'écoulait sa vie. Parcourant donc toute la ville avec moi, il m'en faisait voir chaque détail. Arrivé un jour dans un endroit éloigné de la ville d'environ quatre mille (?), je vis au milieu des tours une stèle très grande que les habitants disaient avoir été apportée de Syrie, du temple de Salomon, puis consacrée pour le traitement des maladies de la ville. Je l'examinai et la trouvai couverte de caractères perses. Aussitôt donc, je priai le vieillard de m'en indiquer le sens et j'écoutai ce qu'il me raconta de la stèle. Et il m'expliqua longuement, en grec, les caractères barbares. « Tu vois, dit-il, mon enfant, ces hautes tours au nombre de trois : la première couvre environ cinq mille (?), la deuxième deux mille et demi, la troisième quatre mille. Elle avait été construite par des géants qui voulaient escalader le ciel. Pour cette impiété folle, les uns furent frappés de la foudre ; les autres, sur l'ordre de Dieu, ne se reconnurent plus désormais entre eux ; tout le reste enfin s'en alla tomber dans l'île de Crète, où Dieu, dans sa colère, les précipita. »

« Ensuite, le vieillard m'ordonna de mesurer avec un cordeau (σχοινίῳ) la [tour de] pierre qui présentait sa longueur vers l'Orient. Ayant donc mesuré celle qui était proche, je trouvai qu'elle avait six cent vingt-deux coudées de hauteur et soixante-dix-huit de largeur, et les degrés étaient au nombre de (deux cent) huit : j'examinai aussi le sanctuaire. Le naos, placé au milieu du sanctuaire, avait trois cent soixante-cinq marches, les unes d'argent, les autres d'or, au nombre de soixante. Nous les montâmes pour adresser nos prières à Dieu. »

Ce qui, avant tout, paraît ici indiscutable, c'est que nous

sommes en Babylonie, à Alexandrie, près de Babylone, dans un temple où se trouve une stèle couverte de caractères perses, puis pour préciser davantage, dans la Tour de la confusion des langues, à laquelle la mythologie grecque semble ici rattacher le mythe des Géants qui voulurent escalader l'Olympe. Nous avons donc à examiner si une identification est possible entre les ruines de la Tour de Babel, qui demeurent encore aujourd'hui et qui furent étudiées si savamment par M. Oppert, et la minutieuse description qu'Harpocration nous donne ici du temple chaldéen dont il a si soigneusement relevé les dimensions.

C'est à Borsippa que le Talmud place le théâtre de la confusion des langues. Le grand sanctuaire qu'Hérodote vit encore était une tour à étages formée de huit tours superposées; le dernier étage était occupé par le temple de Nebo.

La tour à étages s'appelait E-Zida, mot summérien signifiant « maison de la droite ». Ce vieux temple contenait le temple des Sept Sphères, qui est aussi un sanctuaire consacré au dieu de la Lune. Il fut achevé par Nabuchodonosor et se trouvait sur l'emplacement de la fameuse Tour de Babel. Tous les rois la respectèrent et une inscription d'Antiochus Soter, de février 269 avant J.-C., nous montre que les rois séleucides veillaient également à sa conservation.

La principale ruine de Borsippa est le fameux Birs-Nimroud, les débris de la Tour. Cette ruine, l'une des plus gigantesques du monde, se voit de dix lieues à la ronde. Elle est encore élevée de 50 mètres de hauteur; des pans de murs énormes, complètement vitrifiés, de 11 mètres de hauteur, gisent sur le haut de cet amas de débris de 700 mètres de pourtour.

A côté de Birs-Nimroud se trouve une autre ruine aussi étendue, mais basse, qui renferme les débris des trois sanctuaires de la trinité divine et féminine de Gula[1].

Cette description actuelle de la tour de Babel, nous la pouvons compléter, pour l'antiquité, par la grande inscription de

1. Oppert, dans la *Grande Encyclopédie*, v° *Babylone*.

Nabuchodonosor qui donne de si précieux renseignements sur la restauration des temples de Birs-Nimroud au VI^e^ siècle avant J.-C.

« Borsippa, la ville de celui qui exalte le dieu, je l'ai honorée. Au milieu d'elle j'ai fait construire la Tour, la maison éternelle. Avec de l'or, de l'argent, d'autres métaux, des pierres, des briques vernissées, du lentisque, du cèdre, j'ai achevé sa magnificence. J'ai recouvert en or les poutres du lieu de repos de Nebo. Les poutres de la porte des oracles ont été plaquées en argent. Le battant de la porte du lieu de repos, le seuil et les linteaux, les ....., les gonds, je les ai incrustés avec du verre. Les colonnes en cèdre du réduit de ses filles ont été incrustées avec de l'argent. L'accès du lieu de repos, ainsi que *l'escalier du temple*, le chemin des aveugles, *le remède de ceux qui murmurent dans le sanctuaire* est fait en ARGENT... »

Cent ans plus tard Hérodote écrira :

« Le mur extérieur de Babylone sert de défense; l'intérieur n'est pas moins fort, mais il est plus étroit. Le centre de chacun des deux quartiers de la ville est remarquable : l'un par le palais du Roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée, l'autre par le lieu consacré à Jupiter Belus, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré qui a deux stades de côté. On voit au milieu une tour massive qui a un stade, tant en longueur qu'en largeur. Sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés qui vont en tournant et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier on trouve une station et des sièges, où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit bien garni et près de ce lit une table d'or. »

Nous venons de voir qu'en 269 avant J.-C., sous Antiochus Soter, la Tour était encore livrée au culte, mais au IV^e^ siècle après J.-C., saint Jérôme nous apprend que Babylone était déserte[1] et

1. *Commentaire sur Isaïe*, l. V, c. XIII.

que le pays n'était plus habité que par des monstres et des animaux sauvages ; le monument disparaît même des *Itinéraires* des voyageurs et Benjamin de Tudèle est peut-être le seul à nous parler au XI^e^ siècle de la ruine qu'il visita. Nous trouvons là le souvenir de ces fameux escaliers extérieurs « qui vont en tournant

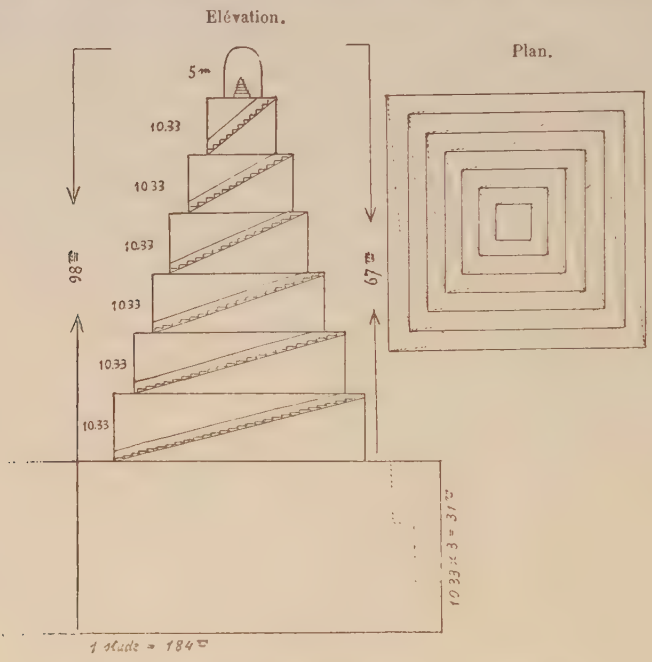


Fig. 1. — Restitution probable de la Tour de Babel.

et par lesquels on monte à chaque tour », nous avait appris Hérodote.

« A quatre milles de Hella est la Tour qu'ont bâtie les dispersez. Elle est bâtie de briques qu'on appelle *lagour*. La largeur de ses fondements est d'environ deux milles, la largeur de deux cent quarante coudées et la hauteur de cent cannes ; de dix en dix coudées, il y a des chemins qui mènent à des degrez faits en coquille de limaçon qui conduisent jusques en haut. De cette tour, on découvre l'espace de vingt milles, car le pays est large et uni,

mais le feu du ciel étant tombé sur la tour l'a rasée et aplanie jusqu'au fond[1]. »

A l'aide de ces renseignements, M. Oppert a pu dresser un plan et reconstituer l'ensemble d'une construction très importante sur la plate-forme de laquelle s'élevaient les sept degrés de la tour des Sept Planètes.

Un instant je m'arrêterai pour faire remarquer que quand Hérodote dit huit tours et M. Oppert sept tours, il s'agit cependant du même monument. C'est de la manière seule de compter les degrés que naît l'apparente différence. Le temple s'élevait sur une plate-forme; or les uns comptent la plate-forme comme un degré, les autres ne voient que les tours supérieures dédiées aux planètes. Il n'y a donc pas lieu de s'attarder à cette question, qu'il était cependant nécessaire de mettre au point.

D'après ce qui reste, M. Oppert donne à chaque degrés 25 pieds babyloniens; le soubassement étant égal à trois, c'est donc une hauteur totale de 250 pieds. Quant à la tour qui repose sur le soubassement, le premier degré en réalité, M. Oppert l'estime à 150 pieds chaldéens : la coudée étant au pied, dans le rapport de 3 à 5, nous avons donc comme base 90 coudées.

Pour la hauteur, d'après le même érudit, nous aurions, pour ces sept tours, 25 pieds $\times$ 7, soit 175 pieds $=$ 105 coudées ou 58 mètres, la coudée étant de $0^{m},55$.

Rawlinson donnait aux tours 153 pieds anglais de hauteur, 50 mètres environ, par conséquent.

Je crois devoir enfin rappeler ici l'opinion de Rawlinson sur les couleurs qu'il attribuait à chacun des degrés, suivant la divinité à laquelle il était dédié : il me semble qu'il ne se trouve aucun texte pour appuyer son hypothèse et que c'est simplement d'après la description des murs d'Ecbatane, consignée dans Hérodote, que le savant anglais a cru pouvoir écrire que le premier degré de la tour, consacré à Saturne, était noir; le second,

1. Benjamin de Tudèle, traduction de Baratier, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1734, in-8, 2 vol., t. I, p. 159.

celui de Vénus, blanc; le troisième, celui de Jupiter, orange; le quatrième, celui de Mercure, bleu; le cinquième, celui de Mars, écarlate; le sixième, celui de la Lune, d'argent; le septième, celui du Soleil, d'or. Ce qui me fait supposer que cette décoration n'existait pas, c'est qu'Hérodote n'en dit pas un mot, pas plus d'ailleurs que l'inscription de Nabuchodonosor; nous verrons tout à l'heure qu'Harpocration est également muet sur ce point.

Lisons maintenant les *Cyranides*.

Harpocration raconte, que dans son voyage en Babylonie, il poussa jusqu'à Séleucie et qu'il vit près de là : « une autre ville distante de dix-sept σχοίνια, qu'Alexandre détruisit à son retour, mais qu'il réédifia; c'était Alexandrie en Babylonie, καλεῖται δὲ Ἀλεξάνδρεια ἡ πρὸς Βαβυλῶνα.

Avant tout, il faut mettre au point cette mesure, σχοίνιον, qui veut simplement dire cordeau. Serait-ce par hasard le σχοῖνος, le schène égyptien? Dans le principe, il valait 60 stades, plus tard, 30 seulement. Dans le premier cas nous aurions ici 60 × 17 = 1020 stades; en comptant chaque stade à 6 plèthres ou 185 mètres, nous arrivons à 188 kilomètres : dans le second cas à 94 kilomètres seulement.

Prenons la carte de l'ancienne Assyrie, et plaçons-nous à Séleucie. Nous savons d'abord que nous devons nous tourner vers Babylone, πρὸς Βαβυλῶνα. Si nous ouvrons notre compas de 90 kilomètres, nous allons presque exactement rencontrer, au sud de Babylone, Hira, *prius Alexandria*, sur le Pallocopas Canalis. Ce sont donc bien des schènes égyptiens, mais de trente stades, qui sont employés ici comme mesure itinéraire. Cette Alexandrie, actuellement Birs-Nimroud, et la ville décrite par Harpocration peuvent donc être identifiées sans hésitation.

En réalité, nous ne sommes qu'à 50 kilomètres de Babylone, et quand nous savons que les ruines de la ville occupent près de 40 kilomètres, nous ne pouvons nous étonner de nous trouver à Birs-Nimroud, au pied de la Tour de Babel. Elle est au milieu de ruines, il est vrai, mais le sanctuaire encore debout demeure

vénéré avec ses marches d'or et d'argent, et le voile de lin qui cache la stèle, τὰ καλύπτοντα τὴν στήλην βύσσινα, prouve que le culte y est encore pratiqué. Nous ne sommes pas, il est vrai, encore au temps de saint Jérôme, en 380.

Suivons maintenant la description des temples. Harpocration voit à Birs-Nimroud trois tours : l'une couvre environ cinq mille (?), la deuxième deux mille et demi, la troisième quatre mille. Si nous prenons la racine carrée de ces nombres, pour le premier nous trouvons 71, pour le second 50, pour le troisième 64. Mais l'unité nous ne la connaissons pas. Cependant, quelques lignes plus loin, quand sur l'ordre du vieillard, Harpocration mesure au cordeau une des tours, il trouve qu'elle a 78 *coudées* de largeur, et quand dans la précédente surface *approximative* « environ », dit-il, on déduit des cinq mille (?) 71 pour le côté, nous trouvons dans ces deux nombres, presque identiques, l'autorité nécessaire pour proposer comme unité la coudée babylonienne.

Dès lors voici un premier point acquis : la Tour avait 78 coudées de côté. Mais, en même temps notre manuscrit nous met dans un véritable embarras. « La hauteur de la Tour était de six cent vingt-deux coudées », c'est-à-dire environ 342 mètres, sur une base de 43 mètres, alors que nous savons que les temples chaldéens étaient à peu près de hauteur égale au côté de leur base.

De l'étude comparative des différents manuscrits, je crois pouvoir tirer l'explication. Ici nous lisons : τὸ μὲν ὕψος πηχῶν χκβ′, c'est-à-dire ἑξακοσίων εἴκοσι δύο, χ′ = 600 + κ′ = 20 + β′ = 2. Le *Vetus Interpres* a lu au contraire dans le manuscrit qu'il traduisait, XXXII, *triginta duo*, dans le texte grec il lisait donc λ′β′, τριάκοντα δύο, un λ′ par conséquent qui pouvait se confondre avec un χ, duquel la branche supérieure droite manquerait. Ne pourrait-on supposer qu'au lieu du χ′ ou du λ′ il y avait un ρ′, qui, suivi de β′, donnait ἑκατὸν δύο, ou même mieux ρκβ′, ἑκατὸν καὶ εἴκοσι δύο, cent vingt-deux.

Dans le premier cas de cette correction, nous aurions 102 cou-

dées, ou 56 mètres, dans le second, 122 coudées, ou 67 mètres. Ce qui nous semblerait assez confirmatif de cette dernière hypothèse, c'est qu'Harpocration, parlant des escaliers que Benjamin de Tudèle a encore vus, indique le nombre des marches, 365 [1], correspondant aux jours de l'année (divisés par les sept tours, ils donnent les cinquante-deux semaines). En multipliant 365 par $0^{m},17$, hauteur des marches ordinaires, nous obtenons 62 mètres et comme forcément la chambre supérieure n'avait pas de marches, il resterait 5 mètres pour sa hauteur particulière, nombre que, d'ailleurs, par une coïncidence vraiment extraordinaire, Rawlinson croyait devoir attribuer à cette chambre : 15 pieds, pour avoir le total des 67 mètres égale aux 122 coudées du nombre rétabli ϛκβ′. C'est donc à ce chiffre que je crois devoir m'arrêter. Il est très acceptable au point de vue de la correction du manuscrit, il est aussi tellement admissible dans la restitution architecturale, que Rawlinson l'a proposé il y a longtemps. Nous nous trouvons enfin presque d'accord avec M. Oppert, car pour la hauteur totale, nous n'avons avec lui qu'une différence de quelques mètres.

Je reviens ici aux couleurs de la Tour : les marches sont seulement d'or et d'argent, c'est bien d'ailleurs ce que disait l'inscription de Nabuchodonosor : « Avec de l'or, de l'argent, d'autres métaux...., j'ai achevé sa magnificence..., l'escalier du temple a été incrusté avec de l'argent. »

Enfin, il est un dernier point qu'il ne faut pas oublier. M. Oppert n'a pu expliquer un passage de l'inscription de Nabuchodonosor : « L'accès du lieu de repos, ainsi que l'escalier du temple, le chemin des aveugles, *le remède de ceux qui murmurent dans le sanctuaire*, est fait d'argent. » Ne semble-t-il pas se présenter un rapprochement vraiment bien curieux avec cette stèle placée au milieu du temple, « que les habitants disaient avoir été rapportée de Syrie du temple de Salomon, puis consacrée pour le

1. Je serais tenté de croire que chaque degré avait 60 marches et que, dans le sanctuaire, 5 marches, formant base d'un autel, complétaient les 365 marches indiquées par Harpocration.

traitement des maladies de la ville » et « ce remède de ceux qui murmurent dans le sanctuaire » ?

L'identité de la Tour, décrite par Harpocration et de la Tour de Babel ou de Birs-Nimroud, paraît donc évidente, et l'intérêt du passage ignoré des *Cyranides*, devient très grand, parce que là, nous trouvons non plus seulement l'ordinaire description d'un édifice conservée par les *Itinéraires*, mais une précise mensuration, à une époque très déterminée, d'un des plus anciens monuments, en même temps que l'un des plus connus des civilisations humaines.

F. de Mély.

TOPOLOGIE ET TOPONYMIE ANTIQUES

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

(*Troisième article*) [1].

II

οὐχ ἧσσον λησταὶ ἦσαν οἱ νησιῶται
Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες...
(Thucyd., I, 8.)

Quand on dresse le tableau onomastique des îles de l'Archipel, on constate que chacune d'elles, dans l'antiquité grecque, eut plusieurs noms et que ces différents noms peuvent se ranger en deux classes. Les uns, évidemment grecs, présentent à première rencontre un sens très clair pour une oreille grecque, telles l'île aux Cailles, Ὀρτυγία, l'île Sonnante, Κελάδουσσα, l'île des Bois, Ὑλήεσσα, Belle-Ile, Καλλίστη, etc. Les autres noms n'offrent en grec aucun sens et, dès l'antiquité, les scholiastes et déchiffreurs de logogryphes ne les peuvent expliquer qu'à grand renfort de calembours, tels les noms de Δῆλος, Πάρος, Σάμος, Νάξος, Θήρα, Σίφνος, Σέριφος, etc. D'après cette différence, dressons les deux colonnes suivantes :

Δῆλος s'appelle aussi Ἀστερία, Πελασγία, Χλαμυδία, Ὀρτυγία, c'est-à-dire l'île de l'Astre, des Pélasges, du Manteau ou des Cailles. Le nom de Δῆλος reste obscur : les anciens disaient que l'île apparut, δηλοῖ, pour recevoir Latone en son enfantement [2].

1. Voir la *Revue* de mai-juin, septembre-octobre 1900.
2. Aristot. *ap.* Plin., IV, 22.

Ῥήνεια s'appelle Κελάδουσσα et aussi Ὀρτυγία, l'île des Hurlements ou des Cailles.

Τῆνος s'appelle Ὕδρουσσα, Ὀφίουσσα, l'île de l'Aiguade ou des Serpents.

Εὔβοια, l'île des Bœufs, est aussi Μακρίς, Δολίχη, la Longue, mais aussi Βῶμω, nom incompréhensible.

Κέως est encore une île de l'Aiguade, Ὕδρουσσα.

Κύθνος est l'île des Serpents, Ὀφίουσσα.

Μῆλος est l'île du Zéphyre, Ζεφυρία, mais elle a aussi d'autres noms incompréhensibles, Βύβλις, Μίμαλλις, Σίφις, etc.

Σίκινος est l'île du Vin, Οἰνόη.

Κύθηρα est l'île de la Pourpre, Πορφύρουσσα.

Θήρα est la Très-Belle, Καλλίστη.

Ἀνάφη est aussi Βλίαρος ou Μεμβλίαρος.

Ἴος est l'île des Phéniciens ou l'île Rouge, Φοινική.

Ὠλίαρος (Anti-Paros) ou sa voisine Πάρος est l'île des Bois, Ὑλήεσσα.

Πάρος est l'île Plate, Πλάτεια, ou de Démèter, Δημητρίας, mais aussi Μινώα et Ζάκυνθος.

Νάξος est l'île Ronde, Στρογγύλη, ou de Zeus, Δῖα.

Ἄμοργος est la Toute-Belle, Παγκάλη, ou l'île du Frais, Ψυχία.

Λῆμνος est Αἰθάλη et Σιντηΐς, ou l'île de Héphaistos, Ἡφαιστία.

Θάσος est l'île d'Or, Χρυσῆ, ou de l'Air, Ἀερία.

Λέσβος est Ἴσσα, Ἰμέρτη, et la Touffue, Λασία, l'Heureuse, Μακαρία.

Σύμη est Αἴγλη, la Brillante.

Λέσβος est Ἴσσα, Ἰμέρα, Πελασγία, Λασία, etc.

Ἴκαρος est la Longue, Δολίχη.

Χίος est Αἰθαλία et l'île des Pins, Πιτύουσσα, et l'île Longue, Μάκρις.

Σάμος est l'île de la Vierge, Παρθενία, l'île aux Chênes, Δρύουσσα ; elle est aussi Ἴμβρασος.

Κάσος est l'Écume ou la Paille, Ἄχνη.

Il est à remarquer que, sauf pour Εὔβοια, l'*Ile aux Bœufs*, ce sont toujours les noms incompréhensibles qui ont prévalu. Non

seulement pendant la période grecque, mais jusqu'à nos jours, les marines successives se sont religieusement transmis cette onomastique, qu'elles ne comprenaient pas. Elles n'ont fait que l'adapter légèrement à leurs gosiers romains, arabes, vénitiens, génois, turcs, francs, hollandais ou anglais. Les seuls Italiens de la Renaissance en ont usé avec une certaine liberté. Leurs traductions ou leurs adaptations fantaisistes ont parfois substitué aux noms anciens quelque beau calembour : « aller vers l'Euripe », εἰς τὸν Εὔριπον, nous a donné *Negroponte,* et l'Eubée est devenue Nègrepont.

Au début de leur histoire écrite, les Hellènes eux-mêmes semblent avoir reçu ce dépôt de quelques prédécesseurs. Leurs idées à ce sujet étaient fort variables. Tantôt ils croyaient ces vocables antérieurs aux noms qu'ils comprenaient, et tantôt ils les croyaient postérieurs. « Homère, dit Strabon, connaissait sûrement la Samos ionienne ; s'il ne nous parle que des deux Samos de Thrace et de Céphallénie, c'est que la Samos ionienne portait sans doute un autre nom : Σάμος en effet n'est pas le nom primitif, mais Μελάμφυλος, puis Ἄνθεμις et enfin Παρθενία, à cause du fleuve Παρθένιος, qui lui-même reçut par la suite le nom d'Ἴμβρασος[1] ». Pour Strabon, donc, les noms grecs sont antérieurs aux noms étrangers. Il est vrai qu'en un autre passage notre auteur vacillera dans son opinion : « Samos, dit-il, fut d'abord nommée *Parthenia*, au temps des établissements cariens, ἐκαλεῖτο δὲ Παρθενία πρότερον οἰκούντων Καρῶν, puis Anthémis, puis Mélamphylos et enfin Samos[2]. » Si le nom de Parthénia remonte aux Cariens, ce ne peut être qu'une traduction et non pas une invention grecque : un vocable étranger, carien, a dû précéder le nom grec.

Ces contradictions ou de pareilles se retrouvent chez tous les auteurs, et, plus encore, d'un auteur à l'autre. Cependant la plupart des Anciens s'accordent pour attribuer quelques-uns de ces

1. Strab., X, 457.
2. Strab., XIV, 637.

noms aux navigateurs orientaux, aux Cariens et aux Phéniciens. « Naxos, rapporte Diodore, s'appelait d'abord, τὸ μὲν πρῶτον, *la Ronde*, Στρογγύλη, et elle fut occupée d'abord, πρῶτον, par des Thraces, car à cette époque les Cyclades se trouvaient, les unes complètement désertes, les autres très peu habitées. Des conquérants de Phthiodide soumirent ces Thraces et changèrent le nom de l'île qui devint Δία. Après deux siècles et plus de domination, les Thraces disparurent; des Kariens du Latmos colonisèrent l'île : le roi karien, Naxos, fils de Polémon, donna son nom à la colonie[1]. » — « De même Thèras, dit Hérodote, était un descendant de Kadmos fixé à Sparte; allié aux familles royales, il fut tuteur des jeunes rois; sa tutelle finie, ne voulant pas redevenir sujet après avoir été le maître, il résolut de quitter Sparte et de retourner dans les îles, chez ses congénères. Dans l'île de Thèra, jadis appelée Καλλίστη, étaient établis les descendants d'un Phénicien, Membliaros, fils de Poikileus, que Kadmos avait laissé en cet endroit avec une colonie phénicienne. Ces colons occupaient l'île de Kallistè depuis huit générations, lorsque Thèras survint[2]. » Héraclide du Pont racontait, de même, dans son Περὶ νήσων, qu'Oliaros était une colonie sidonienne[3]; et ce sont des Phéniciens de Byblos, disent les lexicographes, qui avaient donné le nom de Βύβλις à l'île Zephyria, devenue par la suite Mèlos[4].

On peut n'avoir pas une confiance absolue, ni même une grande confiance, en ces traditions. Il est impossible pourtant de n'en pas tenir compte, et l'étude de cette onomastique nous révèle bientôt une série de doublets tout à fait semblables à ceux que nous avons étudiés déjà : un nom grec, authentiquement grec, est accolé à un nom qui paraît sémitique, qui du moins s'explique par une étymologie sémitique et qui présente alors le même sens que son compagnon grec. Nous ne pouvons étudier

1. Diod., V, 51.
2. Hérod., IV, 147.
3. *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 197.
4. Steph. Byz., s. v. Μῆλος.

ici tous ces doublets greco-sémitiques de l'Archipel. Mais voici quelques-uns des plus frappants et des plus faciles à reconnaître.

I. — Kasos, dit Pline, s'appelait jadis Ἄχνη[1] et elle s'appelait encore Ἀστράξη, *la Selle*[2]. A l'est de la Crète, Kasos est comme la première pile du pont insulaire qui, par Karpathos, Saros et Rhodes, s'en irait de la Crète aux promontoires avancés de l'Asie Mineure. Au long de ces îles, sous le vent de ces îles, une route de navigation commode, à couvert des vents du nord, unit les côtes asiatique et crétoise : le mont rhodien Ἀτάβυρον, le *Nombril*, est la guette élevée en même temps que le sémaphore naturel, qui borde cette route, ἐπί τινος ὑψηλῆς ἄκρας, ἀφ' ἧς ἐστὶν ἀφορᾶν τὴν Κρήτην[3]. Les détroits de Karpathos et de Kasos sont, en outre, « les grands passages qui conduisent de la partie orientale de la Méditerranée dans l'Archipel. Le chenal de Kasos a environ 25 milles de largeur entre l'extrémité sud-ouest de l'île et le cap crétois de Sidero; ce chenal est très profond et les seuls dangers qu'on y trouve sont des hauts fonds qui s'avancent au devant du cap Sidero; le courant porte généralement au sud[4]. » Cette phrase des *Instructions nautiques* montre bien dans quelles circonstances ce chenal sera suivi par les voiliers. Pour les navires qui veulent entrer dans l'Archipel, en venant de l'est, le détroit entre Rhodes et l'Asie Mineure, abrité des vents du nord, est préférable. Mais quand, venant du nord, on veut sortir de l'Archipel, c'est à la porte de Kasos que le vent du nord et le courant mènent les voiliers levantins destinés pour la Syrie ou l'Égypte. Kasos elle-même est très montagneuse : « ses rives consistent principalement en hautes falaises de roche avec de grands fonds à toucher »; mais, tout près, des îlots offrent un bon mouillage à l'abri des vents du nord-ouest[5].

1. Plin., V, 36.
2. Steph. Byz., s. v. Κάσος. Cf. *Instruct. naut.*, p. 307 : « la porte de Samos a deux pics qui, vus du nord, ressemblent à une selle. »
3. Diod. Sic., V, 59, 2.
4. *Instruct. naut.*, p. 217.
5. *Instruct. naut.*, p. 216-217.

Appliqué à une telle île, le nom de Ἄχνη s'explique sans peine. Ἄχνη, dit l'*Etymologicum Magnum*, πᾶσα λεπτότης ὑγροῦ τε καὶ ξηροῦ, le mot ἄχνη désigne toute particule ténue, tout duvet, humide ou sec. Dans l'*Iliade*, une comparaison revient souvent entre les poussières d'hommes tourbillonnant sous le vent de la fuite et les poussières de l'aire, où l'on vanne le blé pour séparer le grain et la bourre, καρπόν τε καὶ ἄχνας[1]. Une autre comparaison non moins familière au poète de l'*Odyssée* nous montre le vaisseau piquant et bondissant sur la lame, tout couvert d'écume et de poussière d'eau, ἡ δέ τι πᾶσα ἄχνῃ ὑπερκύφθη[2]. Les hautes falaises de Kasos, opposées d'un côté à la grande mer et aux houles du sud et d'autre part au courant et aux rafales du nord, présentent souvent le spectacle décrit par un vers de l'*Odyssée* : « C'étaient des côtes accores, rocheuses et pointues, où grondait la mer, et tout était couvert par l'ἄχνη du flot[3]. » Pourtant ce substantif ἄχνη, pris comme nom géographique, déroute l'esprit : au lieu du substantif isolé, *l'Écume*, on attendrait plutôt un nom composé, comme *l'Ile de l'Écume*, ou une épithète, comme l'*Écumante*, Ἀχνήεσσα ou Ἄχνουσσα, ainsi que nous verrons tout à l'heure Ὑλήεσσα et Κελάδουσσα. Une telle appellation ne semble donc pas un mot original, populaire. Les Français ont donné longtemps au Pirée le nom de *Port-Lion* ou *Port-Lyon*[4] ; Port *du* Lion eût été bien plus conforme à leur onomastique ordinaire. C'est qu'ils ne faisaient que répéter, en le traduisant à peine, le nom italien *Porto-Leone*. On peut soupçonner quelque opération semblable chez les Grecs anciens au sujet de Ἄχνη.

Bochart avait déjà constaté que l'équivalent d'ἄχνη serait, en hébreu, קש, *kas*[5]. On ne saurait trop insister sur cette équiva-

1. *Iliad.*, V, 501.
2. *Iliad.*, XV, 626.
3. *Odyss.*, V, 400-405. Cf. *Odyss.*, XII, 238 :

ὑψόσε δ' ἄχνη
ἄκροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔπιπτεν.

4. Michelot, *Portulan*, p. 395, garde encore ce nom en 1824.
5. Bochart, *Chanaan*, I, p. 372.

lence. Homère compare les guerriers fuyants aux pailles que le vent balaie sur les aires sacrées,

ὡς δ' ἄνεμος ἄχνας φορέει ἱερὰς κατ' ἀλωάς [1],

et la même comparaison se retrouve dans la Bible : « Comme le *kas* sous le vent du désert, je les ai dispersés », dit l'Éternel à Jérémie[2]. Κάσος serait en grec une excellente transcription du *kas* sémitique : nous avons vu que le ק initial est d'ordinaire rendu par un κ, Κάδης Βάρνη, Καδμιήλ, Καδεσήλ, etc.

Κάσος-Ἄχνη forment donc un doublet. De ces deux noms, lequel est l'original? et lequel est la traduction? nous ne pouvons rien en savoir encore. Notons cependant que Κάσος serait plutôt, d'après certains indices, l'original et Ἄχνη la traduction. Pour en revenir, en effet, à notre exemple de *Porto-Leone* et *Port-Lion*, on peut présumer que les Grecs copièrent, en le traduisant, le nom sémitique, — et en l'écourtant sans doute : *Kas* devait être précédé d'un déterminatif, comme île ou roche, *I-Kas*, *l'Ile de l'Écume*, *Sor-Kas*, la *Roche de l'Écume*.

II. — L'île la plus voisine de Délos, celle que les marins actuels appellent la grande Délos, était pour les Anciens Ῥήνεια, *quam Anticlides Celadussam vocat*, *item Artemin Hellanicus*[3]. Strabon ajoute le nom d'Ὀρτυγία, qu'il rapporte à une période antérieure, ὠνομάζετο δὲ καὶ Ὀρτυγία πρότερον[4]. Mais la plupart des auteurs réservent ce dernier nom à la petite Délos.

Κέλαδος, dit l'*Etymologicum Magnum*, signifie le tumulte et le bruit, σημαίνει τὸν θόρυβον καὶ τὴν ταραχήν. Homère emploie ce mot pour désigner le brouhaha de la bataille, le choc des armes et les hurlements des combattants. Il emploie l'épithète κελάδων pour les torrents mugissants et pour les vents qui gémissent sur la mer,

1. *Iliad.*, V, 501.
2. *Jerem.*, XIII, 23.
3. Plin., IV, 22.
4. Strab., X, 486.

ἀκραῆ Ζέφυρον, κελάδον τ' ἐπὶ πόντον[1].

Κελάδων est resté le nom d'un torrent d'Arcadie. Ce nom de Κελάδουσσα convient à la grande Délos. Sa forme déchiquetée, les baies fissurées et profondes qui la coupent presque de part en part, ses roches saillantes, ses aiguilles surplombant la mer de 150 mètres[2] racontent la lutte des flots, qu'en tout temps les courants et les vents du nord lancent contre ces rochers. Cette île dressée sans abri, en travers de la passe de Myconos, fait face au mistral et au courant des Dardanelles. Les hurlements de ces flots donnèrent toujours naissance à de terribles histoires de *vroucolacas*, de revenants. Bondelmonte signale au nord de Syra la Roche aux Chèvres où les esprits immondes se donnent rendez-vous : quand un navire vient à passer et à séjourner pour la nuit, c'est un tel sabbat et de tels rugissements que ciel et terre semblent vouloir crouler, et les esprits crient à pleine voix les noms des navigateurs[3]. Hannon le Carthaginois éprouva les mêmes terreurs dans une île du Couchant que ses devins lui conseillèrent d'abandonner à cause des tumultes et cris nocturnes[4].

Dans toutes les langues sémitiques, les racines רנה, *ranea*, et רנן, *ranna*, existent, avec leurs dérivés, pour désigner tous les bruits violents, toutes les clameurs, tous les murmures des êtres et choses, froissements d'armes, vibrations de cordes, cris humains de joie ou de douleur : l'équivalent exact du grec κέλαδος est l'hébreu רנה *rinea*, dont ῥήνεια serait la transcription grecque très fidèle. Des trois consonnes de la racine sémitique, en effet, les deux premières se retrouvent sans peine ר = ρ, נ = ν, et la troisième est cette aspirée très douce ה, que les Indo-Européens sem-

1. *Odyss.*, II, 421.
2. *Instruct. naut.*, p. 186.
3. Bondelm., *Lib. Insul.*, p. 93 : « est ad septentrionem Syri Capraria Scopulus, in quo, ut aiunt, spiritus pervagantur immundi, et, dum naves transeunt vel in nocte casu morantur, tantus strepitus et mugitus vocum erigitur, quod coelum et terra ruere videtur. »
4. Hannon, *Peripl.*, 14.

blent n avoir jamais pu rendre et dont les Grecs dans leur alphabet firent la voyelle ε : ici, la diphtongue ει en tiendrait la place ; on trouve aussi l'orthographe Ῥηναία qui conviendrait tout aussi bien, ה = ε ou αι.

Au fond de l'Adriatique, les Grecs avaient un autre groupe d'îles Κελαδοῦσσαι, et sur les côtes d'Espagne un fleuve Κέλαδος a gardé jusqu'à aujourd'hui le nom de Celado[1]. De même, il est possible que les Phéniciens aient connu d'autres îles hurlantes. Entre la Sicile et l'Afrique, la petite île actuelle de Pantellaria, l'ancienne Κοσσύρα, semble avoir porté le nom sémitique de אירנים, *Iranim*, qu'on lit au revers de certaines monnaies puniques[2]. Ce nom, ainsi que le reconnaissent les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, paraît se rattacher à une classe de noms insulaires qui (nous le savons déjà) se rencontrent dans toute la Méditerranée et qui sont composés du mot *ai* ou *i*, אי ou י, *île*, *terre* (les Grecs ont transcrit αι, ε, ι, et les Latins *e*, *i*, *ae*), et d'un déterminatif : telle cette île des Éperviers sur la côte sarde que les Grecs nomment Ἱεράκων νῆσος et qu'une inscription phénicienne nomme *Ai-nosim* [3], telle aussi l'*I-spania* de Kalypso, et telle encore l'odysséenne Αἰ-αίη. Le déterminatif dans *I-ranim* pourrait être dérivé de la même racine רנן ou רנה, *ranna* ou *ranea*. L'hébreu רן, *ran*, *hurlement*, aurait son pluriel régulier רנים, *ranim*, que l'on trouve une fois dans la Bible sous la forme construite רני, *rane*. Nous aurions donc l'île des Hurlements, *I-ranim* : l'onomastique palestinienne nous fournit un lieu-dit *les Sanglots*, בכים *Bokim*, — Κλαυθμῶνες, traduisent les Septante, *id est plorationes*, ajoute la Vulgate[4], — et ce mot *Bokim* se rattache à la racine בכה, *bakea*, exactement comme *ranim* se rattacherait à *ranea*. Voilà donc, au milieu même de notre Archipel, à quelques kilomètres de Syros, un second doublet gréco-sémitique Ῥήνεια-Κελάδουσσα.

1. Cf. Pape Benseler, *Wört. der Griech. Eigenn.*, *s. v.*
2. Cf. *C. I. S.*, I, p. 181.
3. Cf. *C. I. S.*, I, p. 182 et suiv.
4. *Juges*, ı, 2 et 5.

III. — Samos est l'une des grandes étapes sur la route des détroits côtiers qui borde l'Asie Mineure et qui, de Rhodes, conduit par une sorte de canal presque continu jusqu'à Constantinople. Les Anciens se représentaient même cette route comme parfaitement rectiligne, orientée tout droit du sud au nord, ἐπ' εὐθείας ὁ πλοῦς μεχρὶ τῆς Προποντίδος, ὡς ἂν μεσημβρινήν τινα ποιῶν γραμμήν[1], si bien que, du canal de Rhodes au Bosphore, c'était comme un tuyau dont la paroi de droite, formée par la côte asiatique, serait pleine et dont la paroi de gauche, au contraire, formée par les îles, serait ajourée[2]. De tout temps cette route a été suivie par les voiliers et jalonnée d'escales nombreuses, à distances régulières : « Le port de Scio (Chios), dit Tournefort, est le rendez-vous de tous les bâtiments qui montent ou qui descendent, c'est-à-dire qui vont à Constantinople ou qui en reviennent pour aller en Syrie et en Égypte...; tous les bâtiments qui descendent de Constantinople en Syrie et en Égypte, s'étant reposés à Scio, sont obligés de passer par l'un des détroits de Samos (le grand détroit entre Icaria et Samos ou le petit détroit entre Samos et la côte asiatique). Il en est de même de ceux qui montent d'Égypte à Constantinople. Ils y trouvent de bons ports et leur route serait trop longue s'ils allaient passer vers Mycone et vers Naxie. Aussi les *Boghaz* (détroits) sont les véritables croisières des corsaires, comme on parle dans le Levant, c'est-à-dire que ce sont des lieux propres pour reconnaître les bâtiments qui passent[3]. » Le petit détroit de Samos, à cause même de son peu de largeur, a toujours semblé un lieu d'excellente embuscade pour les pirates. Au cours de ce siècle encore (1821), « les marins ne traversent point ce détroit sans être saisis de crainte, car c'est là que les corsaires attendent leur proie; tous les rivages sont bordés de criques, de petites anses, de ports formés par des écueils; les corsaires sortent de là pour tomber sur les navires marchands »[4]. C'est dire

1. Strab., XIV, 655.
2. Cf. Strab., XIII, p. 584; XIV, p. 655.
3. Tournefort, *op. cit.*, II, p. 103.
4. Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, III, p. 451.

que l'exploitation commerciale de l'Archipel est à peu près impossible, quand on n'est pas maître de ce détroit et quand une forteresse ou une guette n'en garantissent pas le libre usage et la sécurité.

La face sud-est de Samos, qui regarde le détroit, est une grande plaine ondulée, bien arrosée, une grasse terre verdoyante, qui semble plus verte encore, comparée aux îles voisines[1] : l'île s'appela Μελάμφυλλος, *à la sombre ramure*, à cause de cette qualité du sol, διὰ τὴν ἀρέτην τοῦ ἐδάφους[2]. Cette plaine fleurie, — Ἀνθεμοῦς est un autre nom de Samos, — est limitée au nord par une haute montagne, dont les chênes, malgré les déboisements de plusieurs siècles, fournissaient encore des chargements de valonée aux contemporains de Tournefort[3] : — Δρυοῦσσα est un autre nom de Samos. « Samos, disent les *Instructions nautiques*, est montagneuse. Ses deux principales élévations sont les monts Kerki et Ampelos. Le mont Kerki s'élève à 1.440 mètres ; les pics dénudés de pierre blanche, qui le forment et où se réflechissent les rayons du soleil, font croire que son sommet est couvert de neige. Il est presque complètement entouré de précipices d'aspect imposant et d'une approche excessivement difficile[4]. »

Ce pic de quinze cents mètres, bien isolé à l'ouest de l'île, se détache net et haut sur la pleine mer, quand on aborde l'île par le sud-est. Samos mérite donc son nom ; car nous avons vu que Σάμος est l'équivalent du grec ὕψος, *hauteur* : Strabon sait encore que dans la vieille langue grecque ces deux mots étaient synonymes, ἐπειδὴ σάμους ἐκάλουν τὰ ὕψη[5]. Nous avons vu déjà que presque toutes les langues sémitiques ont les racines שמה, שמם, *sama*, *samm*, avec le sens de *s'élever*, *être haut* (arabe et araméen), et cette dernière racine fournit à tous les Sémites le nom des cieux, *sam-*

1. Tournefort, *op. laud.*, II, p. 105.
2. Jambl., *Vit. Pythag.*, III.
3. Tournefort, *op. laud.*, II, p. 107 : « On charge dans cette île des *velanides* pour Venise et pour Ancône ; c'est cette espèce de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs. »
4. *Instruct. naut.*, p. 304.
5. Strab., VIII, p. 346 ; XIV, p. 647.

maim. L'arabe et l'araméen ont l'épithète *sam*, *haut*, *élevé* : Samos serait donc *Sama*, *la haute*. C'est à une forme féminine, שמה, *samea*, en effet, qu'il faut penser, à cause des variantes Σαμία et Σάμη qui alternent avec le nom de Σάμος : Σάμη serait la transcription rigoureuse exacte de שמה, *samea*. Une autre île grecque, dans la mer Ionienne, portait ce même nom de Σάμη. Cette île faisait partie du royaume d'Ulysse. Rocheuse, παιπαλόεσσα, dit l'*Odyssée*, montagneuse, ὀρεινή, dit Strabon, avec une haute tête dressée à 1.600 mètres au-dessus de la mer[1], elle reçut des Grecs le nom de Κεφαλληνία ou de Κρανία. Dans la légende locale, Σάμος et Κράνιος sont fils de Κέφαλος. C'est dire que *Samos*, *la Hauteur*, a bien le même sens que Κέφαλος, *la Tête*. Une troisième île s'appelait *Samos de Thrace*, Σαμοθράκη : « Cette île de forme presque ovale porte le mont Fengari près de son centre. Cette montagne s'élève à 1.750 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est la plus haute montagne des îles de l'Archipel, si l'on excepte le mont Delphi d'Eubée et les Madara Vouna de Candie[2]. » Ici encore, on comprend le nom de Σάμος-ὑψήλη, appliqué à cette île. Posons donc le troisième doublet Σάμος = ὕψος, Κεφάλη, Κράνος, etc.

IV. — Au centre de la mer Égée se dresse un petit groupe d'îles, qui, séparées les unes des autres par d'étroits chenaux, forment autour de Paros, la plus grande d'entre elles, une sorte d'archipel au milieu de l'Archipel. Paros et sa fille, Antiparos, ont tout un cortège de suivantes, Strongilo, Despotiko, Pandro, Trio, etc. Cet archipel présente à la Grèce sa côte occidentale, qui est une façade malsaine, comme disent les marins, semée de roches et d'îlots, avec un port assez vaste, mais complètement ouvert aux vents d'ouest : la capitale actuelle et ancienne de Paros fut installée par les Grecs en cet endroit; aussi n'eut-elle jamais grand commerce ni grande importance. Les autres côtes de l'île, qui tournent le dos à la Grèce, ont, au contraire, de grandes rades bien abritées. Elles offrent aux marines étrangères des ports

1. *Odyss.*, IV, 671 ; Strab., X, p. 457 ; *Instruct. naut.*, p. 49.
2. *Instruct. naut.*, p. 377.

très sûrs et des aiguades abondantes. La côte nord a dans la rade de Naoussa « l'un des meilleurs ports des Cyclades », disent les *Instructions nautiques*, et l'un des plus grands : en 1770, la marine russe menaçant Constantinople vint s'établir là, juste en face des canaux insulaires qui mènent tout droit aux Dardanelles. Les ruines de l'établissement russe subsistent encore : on dit que le gouvernement russe a toujours continué de secrètes négociations avec le gouvernement grec pour obtenir la concession à bail de ce mouillage. Sur la côte sud, de Paros, le port de Trio « est formé par deux îles qui sont devant et qui font trois entrées par lesquelles on peut entrer indifféremment, l'île Trio se trouve à six encablures du rivage : l'espace intermédiaire offre un bon mouillage d'été; mais il est exposé aux vents du sud-ouest et du sud, qui produisent une houle considérable et qui le rendent peu sûr en hiver; l'aiguade peut alimenter une escadre »[1] : c'est en ce port de Trio qu'au temps des Turcs le capitan-pacha venait mouiller son escadre chaque été. Semblablement, entre Despotiko et Antiparos, on a un bon mouillage d'été. Mais c'est au centre de notre archipel, sur la côte sud, que la passe entre Paros et Antiparos offre le mouillage le plus vaste, le plus sûr, le plus couvert, le plus conforme surtout aux nécessités du commerce primitif, grâce aux petites îles qui le ferment ou l'abritent : « dans le milieu du canal, dit Tournefort, le fond est propre pour les plus gros vaisseaux »[2]. En résumé, cet archipel, qui n'a aucun attrait pour les marines venues de l'occident, offre au contraire d'excellents refuges aux marines venues de l'est et du sud[3]. Paros, dans la tradition, passait pour avoir été l'un des points d'appui de la thalassocratie crétoise.

La tradition se souvenait aussi d'une colonie sidonienne installée à Antiparos, Ὠλίαρος, Σιδονίων ἀποικία, dit Héraclide du Pont[3]. Le mot Ὠλίαρος, qui ne veut rien dire en grec, serait la transcription exacte du sémitique על־יער *'Ol-Iar, le Mont de la Forêt.* L'É-

1. Michelot, p. 479; *Instruct. naut.*, p. 191.
2. Tournefort, I, 223.
3. *F. H. G.*, II, p. 197.

criture nous offre des noms de lieux de cette espèce : *Baal-Iarim*, *Kiriat-Iarim*, *le Lieu des Forêts*, *la Ville des Forêts*, Καριαθιαρείμ. Ὑλήεσσα est un autre nom de Paros, dit Nicanor[1]. Je crois que cette *Forestière* est plutôt Oliaros-Antiparos. La confusion de Nicanor n'est pas surprenante. Paros, la plus grande île de cet archipel, était la seule que connût la renommée populaire et la science des érudits. Paros a accaparé les vieux noms des petites îles voisines : « Naxos, sous les Thraces, rapporte Diodore, s'appela Στρογγύλη » ; la rade de Naxos ouverte au nord-ouest est encore dominée par le mont Strongylo[2] ; c'est le nom du mouillage thrace que les auteurs ont appliqué à l'île tout entière. De même, Paros, dans les lexicographes, a toute une collection de titres. Elle s'appelle Μινώα : c'est un nom qui nous est familier. La côte sud de Paros a dû voir en effet une *Halte* des marines orientales. Son îlot de Trio, au devant de l'aiguade, ou quelqu'autre îlot côtier a pu être une νῆσος Μινώα toute semblable à celles que nous avons étudiées : ici, Héraklès a sa place dans la légende des fils de Minos. Paros s'appelle encore Δημητρίας, l'île de Démèter et, ses prêtres de Démèter s'appelant Κάβαρνοι, elle porte encore le nom de Καβαρνίς : ces deux mots Κάβαρνοι et Καβαρνίς sont inexplicables en grec. Mais Paros a encore un autre nom, Πλατεῖα, et ce nom grec doit nous arrêter. Nous ne pouvons examiner ici tous les doublets gréco-sémitiques de l'Archipel : voici peut-être un moyen facile et court d'expérimenter une fois pour toutes la valeur de notre procédé. Nous pouvons en faire la contre-épreuve, et cette contre-épreuve est nécessaire, puisque nous avons adopté ce procédé comme la seule méthode capable de nous ouvrir le mystère des origines grecques et de nous donner des résultats presque certains.

V. — Πάρος, dit Pline, s'appelle aussi Πλατεῖα et c'est le nom le plus ancien, *Paros, quam primo Plateam, postea Minoida vocarunt*[3]. Πλατεῖα, *la large*, *la plate*, *la Table*, est une épithète

1. Nicanor, *ap.* Steph. Byz., *s. v.* Πάρος.
2. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 193.
3. Plin., IV, 22, 12.

étrange pour le cristal de marbre qu'est Paros. L'île a bien quelques plainettes sur les côtes nord-est et sud-ouest. Mais, avec le mont Saint-Élie, qui en occupe le centre et qui s'élève à près de 800 mètres, elle apparaît sur la mer comme un cône presque régulier ; elle est tout juste le contraire d'une île πλατεῖα. C'est, d'ailleurs, le cas de presque toutes les îles de l'Archipel et même de toutes les grandes îles grecques. Une seule d'entre elles fait exception : « L'île, disent les *Inscriptions nautiques*, a près de cinq milles 1/2 de longueur, un peu moins de deux milles de largeur et une hauteur maxima de 245 mètres ; ses rives, généralement élevées, sont formées de falaises blanches et à pic ; en général, l'île est plate et couverte d'une épaisse plantation d'oliviers[1]. » Avec ses falaises à pic et sa plaine au sommet, voilà bien l'île du Plateau, l'île de la Table : cette île s'appelait et s'appelle encore Πάξος. Or, dans la grande inscription phénicienne de Marseille[2], à la ligne 18, le mot פם, *pax*, est employé pour désigner l'inscription elle-même, la plaque de marbre sur laquelle est gravé le tarif religieux : les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*[3] dérivent ce mot de la racine פשם, *s'étendre : pax* est donc *l'étendue plate*, *le tableau*, *la table*. Le mot revient avec le même sens à la ligne 20 de cette inscription et dans une inscription similaire trouvée à Carthage (l. 11)[4]. C'est donc bien l'équivalent de Πλατεῖα, et Πάξος en est une transcription exacte puisque le פ est cette lettre de l'alphabet phénicien, entre le ν et le ο, dont les Grecs ont fait leur ξ. Cela étant, on imagine sans grand effort comment une erreur de copiste ou de lecteur a fait entendre ou lire Πάρος, au lieu de Πάξος, à Pline ou à l'auteur grec que Pline copiait. Πάξος serait donc l'*Ile de la Table*, Τράπεζα, Τραπεζοῦς, Τραπεζών. Les falaises abruptes qui bordent et soutiennent sa plaine centrale correspondent bien à telle « vue de côtes » décrite par Strabon : λόφος τραχύς, ὑψηλός, τραπεζοειδής[5].

1. *Instruct. naut.*, p. 24.
2. *C. I. L.*, nº 165.
3. *C. I. S.*, nº 235.
4. *C. I. S.*, nº 716.
5. Strab., XIV, 683.

Paxos est une île de la mer Ionienne, au sud-est de Korkyre, au nord de Σάμη-Κεφαλληνία, sur la côte des Thesprotes. Dans cette mer, les Phéniciens naviguent aussi, et souvent, si l'on en croit l'*Odyssée*[1]. Nous avons déjà catalogué ces textes : « J'étais allé trouver des Phéniciens illustres, raconte Ulysse; je leur avais payé le passage sans marchander, et je les avais priés de me conduire et de me laisser soit à Pylos, soit dans l'Élide divine. » Mais la navigation de cette mer ouverte n'est pas commode : rien n'abrite contre le *sirocco* du sud-est, qui souffle pendant plusieurs semaines, parfois durant toute une lunaison, sans discontinuer.

Voici ce que disent les *Instructions nautiques* de la mer Ionienne : « Le sirocco, soufflant de l'Afrique, prédomine en novembre et décembre et, après un mois d'intervalle, se fait de nouveau sentir en février et mars ; pendant la lunaison d'août et quelquefois aussi pendant celle de juillet, il se fait seul sentir ; il souffle partiellement pendant toute une lunaison et, après une courte période de calme, reprend de nouveau avec sa force ordinaire, pendant quatorze autres jours ». Comme on le voit, juillet et août, c'est-à-dire les mois naviguants, sont les mois du *sirocco*.

Les Phéniciens, — dans le récit qui est une invention d'Ulysse, mais qui par cela même doit respecter d'autant plus les vraisemblances pour tromper l'auditoire, — les Phéniciens auraient bien voulu aller en Élide. Cette fois-là, par hasard, ils n'avaient pas l'intention de tricher. Mais, venus de Crète, le *sirocco* les chassa vers le nord-ouest et c'est ainsi qu'ils débarquèrent sur la côte d'Ithaque :

ἀλλ' ἤτοι σφέας κεῖθεν ἀπώσατο ἷς ἀνέμοιο
πόλλ' ἀεκαζομένους · οὐδ' ἤθελον ἐξαπατῆσαι[2].

C'est une pareille navigation des Phéniciens qu'Ulysse invente encore au XIV[e] chant (v. 288-310). Ils allaient de Phénicie en Libye. Un bon vent, un traversier du nord, les mena jusqu'à

1. *Odyss.*, XIII, 272-300.
2. *Odyss.*, XIII, 276.

la hauteur de la Crète, à la moitié de l'île. Mais alors s'ouvrit la grande mer, sans île en vue : rien que le ciel et la mer. — « Il est si dangereux, dit le bon Tournefort, de passer de Candie aux îles de l'Archipel sur des bâtiments du pays... Le trajet est de cent milles et ces bâtiments sont des bateaux de douze à quinze pieds de long, qu'un vent un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs, il n'y a point de reposoir en chemin, et c'est un grand malheur en fait de voyage de mer de ne savoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête[1]. »

Ἀλλ' ὅτε δὴ Κρήτην μὲν ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα[2],

reprend Ulysse, Zeus fit monter au-dessus du vaisseau un nuage noir et toute la mer au-dessous s'assombrit : coups de tonnerre; la foudre tombe; le navire est chaviré. — « En été, disent les *Instructions nautiques* de la mer Ionienne, on éprouve quelquefois des coups de vent, mais de courte durée, d'une couple d'heures peut-être; ils sont très violents et, dans les canaux intérieurs, entre les îles, ils sont annoncés par de gros nuages noirs, qui viennent sur ces bras de mer crever en grains dangereux, accompagnés de pluie ou de grêle si épaisse que toute vue de la terre avoisinante est cachée[3]. »

δή τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὑπὲρ γλαφυρῆς · ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς,

reprend Ulysse; « tous furent noyés; mais Zeus me mit un mât entre les mains et sur cette épave, après dix jours, une grosse vague me roula à la côte des Thesprotes. »

Ulysse invente ce naufrage et cette navigation en compagnie des Phéniciens. Mais tous les détails en sont empruntés à l'expérience journalière, vérifiable. La présence même des Phéniciens dans la mer Ionienne était donc un incident de la vie quotidienne d'alors. D'ailleurs, cette présence apparaîtra comme cer-

1. Tournefort, *op. laud.*, I, p. 169.
2. *Odyss.*, XIV, 301.
3. *Instruct. naut.*, p. 2.

taine à la première réflexion, et les archéologues, qui parlent avec un sourire du « cliché » de l'influence orientale, pourraient ouvrir quelquefois les yeux sur la réalité, sur les primordiales nécessités de la vie journalière. Ces coups de vent du sud, ces rafales de *sirocco*, qui de la mer Libyque jettent les barques vers le nord, vers les côtes grecques ou épirotes, existaient alors comme aujourd'hui. Ils sévissaient en juillet, en août, durant des semaines, durant des mois. En pleine saison naviguante, ils sont « seuls, disent les *Instructions nautiques*, à se faire sentir ». Les Phéniciens faisaient la navette dans cette mer Libyque, entre leurs métropoles de la côte syrienne et leurs colonies de la côte barbaresque. Il est impossible qu'ils aient navigué durant des siècles entre Tyr ou Sidon et Carthage, sans que plusieurs de leurs vaisseaux, chaque année, aient eu à essuyer, dans les parages de la Crète et de l'Afrique, quelque coup de *sirocco* qui les chassait au nord, jusqu'au fond de la mer Ionienne. Aussi, quand M. Oberhümmer a voulu regarder de près la toponymie de cette mer, il a immédiatement retrouvé le souvenir de ces navigateurs phéniciens sur la côte d'Acarnanie[1]. Nos doublets Πάξος-Πλατεῖα, Σάμος-Κεφαλληνία datent de cette époque.

VI. — Pour le nom de Σύρος, l'antiquité ne nous a pas transmis un doublet de la forme Κάσος-Ἄχνη, Ῥήνεια-Κελάδουσσα, Ὠλίαρος-Ὑλήεσσα, Πάξος-Πλατεῖα, etc. Mais ce nom de Σύρος rentre dans la colonne des noms de l'Archipel inexplicables en grec et, si quelques-uns de ces noms ont gardé, grâce à leur doublet, leur marque d'origine, les autres présentent toujours une étymologie sémitique très valable. Cette étymologie n'est pas complètement certaine. Je ne la crois pas moins complètement vraisemblable. Prenons l'exemple des deux îles Σίφνος et de Σέριφος.

L'*Odyssée* et les navigateurs modernes nous ont parlé des îles granitiques ou calcaires de l'Archipel et de leur salubrité. Tournefort et Choiseul-Gouffier nous vantaient surtout le climat et

1. E. Oberhümmer, *Die Phoenizier in Akarnanien*, Munich, 1887.

l'air de Siphnos. Or cette île, dans l'antiquité, portait aussi les noms de Μερόπη ou Μεροπία et de Ἄκις, *Siphnos ante Meropia et Acis appellata*. Ἄκις doit s'expliquer par la racine grecque ἀκέω, *soigner*. La langue commune emploie plutôt ἄκος, *remède*; mais Galien désigne par ἄκις une sorte de bandage. Ἄκις pourrait donc signifier *la guérison*, et, comme nom de lieu, le *Sanatorium*: le texte de Tournefort nous dit assez que Siphnos, la saine et fraîche Siphanto, méritait ce nom. Or, de la racine sémitique רפא *rapa, guérir*, se forment régulièrement les noms d'instrument et de lieu מרפא *merapa*, et מרופה *merope*, dont μερόπη, μεροπία seraient une transcription exacte ou, du moins, une adaptation à peine hellénisée : une inscription phénicienne cite un dieu de la Santé, *Baal Sanator*, traduisent les éditeurs du *Corpus Inscript. Semiticarum*, בעל־מרפא, *Baal-Merape*[1]. L'île a donc ce premier nom phénicien. Le nom même Σίφνος, qui n'offre pas de doublet, pas plus que celui de l'île voisine Σέριφος, me semble de même origine.

Ces deux îles sont toutes voisines. Elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre : du moins, elles peuvent avoir d'étroites relations commerciales, dans un certain état de navigation. Pour les marines grecques, venues de l'ouest, Σέριφος n'avait comme Paros et comme Naxos aucune importance. Rocheuse et dénudée, elle n'offre en face des ports grecs, sur sa côte occidentale, que des falaises abruptes, à peine interrompues par quelques rades ouvertes. L'île est inabordable de ce côté. Elle n'a sur cette façade aucun site de ville. Ses plaines tournent aussi le dos à la Grèce. Ses façades est et sud, au contraire, ont des ports excellents et des champs fertiles. Au sud-est surtout, s'ouvre le grand port de Livadi, qui « s'enfonce dans les terres pendant environ trois quarts de mille, avec un tiers de mille environ de largeur : on y trouve un bon mouillage par tous les temps. La ville de Livadi, bâtie sur une colline conique au fond du port, contient presque toute la population de l'île : on peut se procurer

1. *C. I. S.*, I, n° 41.

un peu d'eau douce à des puits, au fond du port[1]. » Ce port de Livadi peut servir non seulement à l'île de Seriphos, mais encore à l'île de Siphnos qui lui fait face. Car Siphnos est orientée comme Seriphos. Elle aussi tourne le dos à la Grèce et n'offre sur sa côte occidentale que « deux ou trois baies ouvertes et sans abri ». Les seuls mouillages s'ouvrent sur la côte sud-est. Dans son ensemble, « l'île n'a pas de bons ports; les petits bâtiments peuvent mouiller en dedans de l'îlot Kitriani, tenue médiocre; le port de Pharos, praticable seulement pour les caboteurs, a un fond de meilleure tenue; on peut également mouiller dans la baie de Platiala par les vents du nord, lorsqu'ils ne soufflent pas trop fort, car autrement les rafales qui tombent de la haute mer sont terribles et un navire sous voiles ne peut les supporter »[2]. Sur cette côte sud-est de Siphnos, les petits navires de l'antiquité pouvaient donc relâcher : au devant de la grande terre, l'îlôt Kitriani forme l'un de ces mouillages que nous connaissons bien. C'est dans ces parages sans doute qu'il faut chercher la ville et la source Μινώα, dont parlent les lexicographes. Bondelmonte connaît encore ce mouillage sur la côte sud avec une source et des ruines antiques : *Ad meridiem portus concluditur olim cum urbe dirutâ, quae num Platialos* (voir la carte marine) *et in conspectu scopulum Chitriani dictum videmus : in medio turris erigitur Exambeles dicta, a qua fons emanat usque mare in quo hortus omnium virescit pomorum*[3]. Pour les Italiens venus du sud-ouest, ce mouillage est excellent. Les marines sud-orientales le connurent aussi : les pirates au temps de Pompée venaient relâcher sur cet îlot, en face du territoire des Siphniens, συνέβη καταῖραι ἐπὶ τὴν ἐπικειμένην ἀπέναντι νῆσον τῆς χώρας τῆς Σιφνίων, dit une inscription[4]. Inutile d'insister encore sur le rôle aux temps primitifs de ces ἐπικείμενα νησίδια : le nom de Μινώα que nous retrouvons ici nous est familier. Sur cette

1. *Instruct. naut.*, p. 176.
2. *Instruct. naut.*, p. 177.
3. *Lib. Insul.*, éd. Sinner, p. 82.
4. *C. I. G.*, 2347 *c*, l. 28.

côte de Siphnos, nous avons encore une vieille *Halte* phénicienne. Mais cette halte, pour l'exploitation de l'île, n'était que secondaire; le vrai port devait être ailleurs. Car la richesse de l'île n'est pas sur cette côte. Siphnos est bien cultivée et salubre, nous a dit Tournefort. Mais son antique fortune ne lui venait pas des champs: c'étaient les mines d'or et d'argent, qui l'avaient faite la plus riche de l'Archipel, νησιωτέων μάλιστα ἐπλούτεον, ἅτε ἐόντων αὐτοῖσι χρυσέων καὶ ἀργυρέων μετάλλων[1]. Ces mines disparurent ensuite, dit-on, sous une invasion de la mer. Ces mines sont visibles encore sur la côte nord-est : « leur entrée, située au pied d'une falaise, est étroite, basse et taillée dans le roc; par le fait de l'empiétement de la mer, un grand nombre de creusets sont entièrement submergés[2]. » Cette côte nord-est n'a ni port ni même mouillages temporaires. Les *Instructions nautiques* de l'Archipel nous disent d'ailleurs que l'on ne peut jamais mouiller sur la côte nord d'une île, même quand soufflent les vents du sud. Mais en face des mines de Siphnos s'ouvre la belle et profonde rade de Seriphos, où une marine venue du sud-est ira tout droit relâcher.

Je crois donc que Kiepert a raison de voir dans Σέριφος *la Fonderie* et dans Σίφνος *la Mine* des Phéniciens[3]. La racine צרף, *s.r.p.*, en effet, désigne tous les changements que l'on fait subir au métal, fonte ou épuration : צרף *sareph* ou צריפה *seripha*, nous conduirait à la transcription Σέριφος. Quant à la racine צפן, *s.p.n.*, nous l'avons déjà rencontrée à propos de *I-spania* : nous avons vu qu'elle signifie *cacher*, *enfouir*, *creuser* : le participe *sapoun* ou *sapin* signifie *le* (*trésor*) *enfoui*; pour Σίφνος, il faut supposer une forme, régulière d'ailleurs, ציפנה, *siphna*, qui nous donnerait Σιφνία et Σίφνος, comme Σαμία et Σάμος sont venues de *sama*. La topologie de ces deux îles nous explique clairement leur toponymie. Quand les mines de Siphnos sont exploitées par des gens de la mer, c'est au port voisin de Sériphos que ces navi-

1. Hérod., III, 57.
2. *Instruct. naut.*, p. 175.
3. Cf. H. Levy, p. 146-147.

gateurs vont traiter les minerais. De la mine à la fonderie, et réciproquement, le voyage est commode, grâce à l'alternance des vents de nord et des vents de sud, grâce aussi à la régularité des brises de terre et de mer qui soufflent matin et soir sur tous les bords des continents ou des îles de l'Archipel. Les mines d'or de Thasos, au dire d'Hérodote, avaient été découvertes et exploitées par les Phéniciens : au temps d'Hérodote, on montrait encore leurs galeries et le nom de l'île, disait-on, était venu d'un certain *Thasos*, compagnon de Kadmos [1] : *auri metalla et conflaturam Cadmus Phoenix invenit ad Pangaeum montem* [2].

Comme Σίφνος et comme Σέριφος, je crois avec Kiepert que Σύρος est un nom sémitique, la transcription grecque du phénicien צור *Sor* ou *Sour*, *la Roche*. La transcription de צור en Σύρος est régulière : nous avons vu déjà que les Grecs rendent le ץ tantôt par un σ et tantôt par un τ. Ce mot צור, *Sur*, lui-même est le nom d'une ville phénicienne, qui, oubliée aujourd'hui sous les masures d'un pauvre village et sous le déguisement arabe de *Sour*, joua le rôle que l'on sait quand elle portait le nom de Tyr. Τύρος, disait le peuple grec; mais les érudits écrivaient Σὸρ ou Σοὸρ [3], Σοὺρ [4], Σῦρ [5] En outre, ils savaient que Σῦρ, inusité chez leurs compatriotes, était un nom historique, le nom primitif du pays phénicien, τὸ δὲ Σῦρ, οὐ σύνηθες παρὰ Ἕλλησιν ἀλλ' ἱστορίας ἐχόμενον · οὕτω γὰρ ἐκαλεῖτο πρότερον ἡ Φοινίκη [6]. Homère appelait ce pays Σιδονίη, *Sidonie* : les Grecs postérieurs l'appelèrent Συρία, *Syrie*. Entre ces deux noms il y a sans doute le même parallélisme qu'entre Tyr et Sidon. Tant que Sidon fut la ville principale et le grand entrepôt de cette côte, tout le pays pour les navigateurs étrangers était la *Sidonie*. Quand Tyr ou Syr devint le centre des affaires et la métropole des colonies subséquentes, les marins ne connurent que la *Tyrie* ou

1. Hérod., VI, 47.
2. Plin., VII, 57.
3. Ap. *Ezéchiel*, XXVI, 2, 3 (trad. des LXX).
4. Lob. parall., 77.
5. Herodian., I, p. 399 (éd. Lentz).
6. Herodian., *loc. cit.*

Syrie, Συρία. Ce nom donné d'abord à la côte fut ensuite étendu aux montagnes et aux plaines de l'intérieur : ce n'est pas autrement que la *Palestine*, originairement le pays des *Philistins* maritimes, est devenue pour nous toute la région continentale bordée par cette côte philistine. Dans les terres grecques, nous avons vu déjà la formation toute pareille de noms de pays ou de ville :

Νάξος, Ναξία, Πάρος, Παρία, Ῥόδος, Ῥοδία.

Ce n'est pas autrement que Συρία est, dans l'*Odyssée*, la terre, l'île de Σύρος. Car Σύρος à proprement parler est un nom de ville dont la traduction exacte serait *La Roche*. Toutes les descriptions de Syros et de sa ville justifient ce nom : « Le bourg, dit Tournefort, est à un mille du port, tout autour d'une colline assez escarpée, sur laquelle sont situées la maison de l'évêque et l'église épiscopale[1]. » — « Syra, reprend Choiseul-Gouffier, n'est aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne ; tous les habitants de l'île y sont rassemblés au nombre de quatre mille, et l'on ne trouve dans l'intérieur du pays que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés[2]. » La rade de Syros est, en effet, cerclée de très hautes montagnes qui ne laissent entre elles et la mer qu'une petite demi-lune de plaine accidentée. Au centre de cette demi-lune, se dresse une haute colline effilée, de pente régulière, de base assez large, de sommet tout à fait pointu, un cône de rochers, qu'une gorge circulaire sépare des montagnes environnantes, tandis qu'une plaine étroite le relie à la mer. C'est autour de ce cône, vers le le sommet, depuis le milieu de la pente jusqu'à l'extrémité de la pointe, que la vieille ville catholique de Syra s'était étagée. Au sommet, la maison de l'évêque et l'église des Capucins étaient protégées par le drapeau français. En bas, mais jusqu'à mi-côte seulement, le troupeau serré des cases blanches et des fidèles était suspendu, n'osant pas s'aventurer jusqu'à la mer.

Au XVIII[e] siècle, au temps des corsaires, francs, turcs ou indi-

1. Tournefort, II, p. 3.
2. Choiseul-Gouffier, I, p. 76.

gènes, la ville perchait ainsi sur sa colline, à un mille du port. Depuis dix siècles, peut-être, elle n'osait plus descendre par crainte des coups de mains. Aujourd'hui, près de la mer, on voit une autre ville, la ville neuve, la ville commerçante, Hermopolis. Le commerce grec au courant de ce siècle a peuplé de ses quais, de ses magasins et de ses bureaux tout le pourtour de la rade et la plainette intermédiaire. Les ruines antiques, qui jonchaient le sol d'Hermopolis, et les trouvailles archéologiques qu'on y fait à chaque nouvelle fondation d'édifice, montrent bien que durant l'antiquité une assez grande ville s'élevait déjà sur cet emplacement. Mais de quand datait cette ville maritime? l'histoire moderne de Syra nous peut renseigner sur son histoire antique. La ville, dans l'antiquité comme de nos jours, n'est descendue jusqu'à la mer que durant la paix : l'ancienne ville côtière date de la paix hellénique et romaine. Aux temps primitifs, aux temps des pirateries cariennes, phéniciennes et crétoises, Syros devait se tenir sur sa roche pointue et se garder des pirates et des corsaires : « les vieilles villes, dit Thucydide, dans les îles et sur les continents étaient plutôt fondées loin de la mer, à cause des pirates qui venaient enlever tout ce qui bordait la côte; c'était le temps où la piraterie occupait les insulaires, pour la plupart Cariens et Phéniciens, car c'étaient ces gens-là qui habitaient la plupart des îles, Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες · οὗτοι γὰρ δὴ τὰς πλείστας τῶν νήσων ᾤκησαν [1]. »

Dans l'*Odyssée,* pourtant, Syros a deux villes. Elles se partagent tout le territoire de l'île, mais sur elles règne un seul et même roi :

ἔνθα δύω πόλιες, δίχα δὲ σφίσι πάντα δέδασται ·
τῇσιν δ' ἀμφοτέρῃσι πατὴρ ἐμὸς ἐμβασίλευεν [2].

On aurait tort, je crois, de songer à la double ville d'aujourd'hui et d'imaginer, pour ces temps primitifs, une vieille ville

1. Thuc., I, 7-8.
2. *Odyss.*, XV, v. 412-413.

sur la roche et une ville neuve au port. Outre les vraisemblances que nous fournissent le texte de Thucydide et les faits généraux exposés, il me semble que le texte même de l'*Odyssée* n'admet pas une pareille interprétation. Les deux villes, « qui se partagent tout le territoire », doivent avoir chacune son domaine, être éloignées l'une de l'autre. De plus, tout le récit maritime qui va suivre aura deux théâtres, la ville haute avec ses cases et ses ruelles, et la source avec son lavoir : « Si vous me rencontrez soit dans les rues, soit à la source, » dit la *nurse*,...

.....ἢ ἐν ἀγυιῇ
ἢ που ἐπὶ κρήνῃ....

C'est dans la ville haute que le père d'Eumée a son palais. C'est à la source que sont campés les Phéniciens, près du vaisseau qu'ils ont tiré à sec. C'est à la ville haute que montent les Phéniciens pour offrir leurs colliers et autres « superfluités », ἀθύρματα. C'est à la source que pour laver descend la *nurse* d'Eumée, — qui était « pourtant honnête et travailleuse; mais, les pauvres femmes, cela leur fait toujours perdre la tête »[1]. — C'est là qu'un jour, en lavant à la fontaine, elle se laissa enjôler par l'un de ces Phéniciens : en plein air elle s'abandonna. Malgré la liberté de ces mœurs primitives, il fallait donc que l'endroit fût désert, écarté de la ville; il est vrai que la coque du navire les cachait un peu :

πλυνούσῃ τις πρῶτα μίγη κοίλῃ παρὰ νηΐ[2].

Puis la *nurse* d'Eumée remonta vers le palais de son maître.

La Syra de Tournefort a, pareillement, la maison de l'évêque sur la pointe de sa colline et « la principale fontaine de l'île coule tout au fond d'une vallée, assez près de la ville »[3]. C'est, on le voit, la même disposition des lieux qu'aux temps homériques, la

1. *Odyss.*, XV, 421 :

....τά τε φρένας ἠπεροπεύει
θηλυτέρῃσι γυναιξί, καὶ ἥ κ' ἐυεργὸς ἔησιν.

2. *Odyss.*, XV, 420.
3. Tournefort, II, p. 3.

ville haute d'une part, la source de l'autre, en bas. Au temps de Tournefort, un mille environ de terrains vagues s'étend entre la ville haute et la rade, et cette même séparation semble exister aussi dans la Syros homérique. Car, le soir de l'enlèvement, Eumée et sa *nurse* descendent par les ruelles obscures, puis, la ville quittée, ils s'en viennent en courant vers le port, où les Phéniciens ont amené leur navire remis à flot,

ἡμεῖς δ' ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν ὦκα κίοντες[1].

Il semble donc que le poète ancien ait eu de Syros la même vision que le voyageur moderne. Il ne devait connaître qu'une ville auprès de la rade, une ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον, suivant la fréquente épithète homériqne, et c'est peut-être cette épithète homérique même de αἰπὺ qui serait la meilleure traduction du sémitique *Sour*, Σύρος. Nous le soupçonnons du moins par quelques-uns de ces doublets gréco-sémitiques, auxquels il faut toujours revenir.

VII. — En Chypre nous avons expliqué déjà l'origine et le sens du doublet Αἶπεια-Σόλοι, סלעי *Saloi, les Rochers* ou *les Pierres*. Les poèmes homériques mentionnent une autre Αἶπεια en Messénie. Agamemnon, pour apaiser Achille, lui offre *sept* villes messéniennes, qui toutes sont voisines de la mer, πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός, dont Aipeia et la Phères divine, où quelques-uns veulent retrouver — à tort, ai-je essayé de démontrer —, la Phères de la *Télémakhéia* :

ἑπτὰ δέ οἱ δώσω εὖ ναιόμενα πτολίεθρα,
Καρδαμύλην τ' Ἐνόπην τε καὶ Ἱρὴν ποίηεσσαν,
Φηράς τε ζαθέας ἠδ' Ἄνθειαν βαθύλειμον
καλήν τ' Αἶπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν ·
πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός[2].

Un certain nombre de ces appellations se maintinrent dans la

1. *Odyss.*, XV, 472.
2. *Iliad.*, IX, 149-153.

Grèce hellénique : Καρδαμύλη, *la Cressonnière*, a duré jusqu'à nous. Mais les autres noms homériques n'étaient plus exactement localisés déjà au temps de Strabon. Comme Ἄνθεια, *la Fleurie*, comme Ἰρή, *la Sainte*, comme Ἐνόπη (qui semble n'avoir aucun sens en grec), comme Πήδασος, la *Ville du Bond* (??), le nom Αἴπεια, la *Roche aiguë*, disparut aux temps historiques et, suivant l'opinion des géographes, le nom de Κορώνη ou celui de Μεθώνη ou celui de Θουρία l'avait remplacé. Strabon penche pour Θουρία, parce que cette ville, dit-il, est bâtie sur une haute colline et mérite le nom de Αἴπεια : ἡ δ' Αἴπεια νῦν Θουρία καλεῖται ἵδρυται δ' ἐπὶ λόφου ὑψηλοῦ, ἀφ' οὗ καὶ τὸ ὄνομα[1]. Thouria était bâtie sur la rive gauche du Pamisos, à la lisière de la plaine maritime et marécageuse, à quatre-vingt-huit stades de la mer, — dix-huit kilomètres : à peu près la distance d'Athènes au Pirée, — un peu au nord du port actuel de Kalamata et sur les premiers contreforts du Taygète[2]. C'est le type même des anciennes villes que Thucydide nous décrivait plus haut, écartées de la mer à cause des pirates, habitées tant que dure la piraterie, puis désertées quand les pirates ont disparu, καὶ μέχρι τοῦδε ἔτι ἀνῳκισμένοι εἰσί[3]. « Les gens de Thouria, dit Pausanias, habitaient autrefois leur ville perchée sur la hauteur, ἐν μετεώρῳ; mais, par la suite, ils sont descendus vers la plaine et c'est là qu'ils habitent aujourd'hui. Pourtant ils n'ont pas entièrement abandonné la ville haute, τὴν ἄνω πόλιν; ils y gardent encore, parmi les ruines de leurs murailles, un sanctuaire qu'ils nomment le Temple de la Déesse Syrienne, ἱερὸν ὀνομαζόμενον θεοῦ Συρίας[4]. » Ainsi font encore aujourd'hui les gens de Kalymnos. Au temps des corsaires francs et des pirates turcs ou chrétiens, ils habitaient loin de la mer, au sommet d'un morne, au centre de l'île. Aujourd'hui descendus à l'Échelle, ils ont abandonné la vieille ville dont ils con-

1. Strab., VIII, 361.
2. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 424. Pausanias assimile Thouria à l'Antheia homérique : mais cette Antheia était « dans la prairie profonde », c'est-à-dire dans la plaine marécageuse et non sur la hauteur.
3. Thuc., I, 6.
4. Paus., IV, 31, 5.

tinuent pourtant à entretenir les églises : ils y remontent pour les fêtes de la Vierge et de leurs autres patrons.

Dans cette vieille ville messénienne de Thouria, le culte de la Déesse Syrienne semble avoir surpris Pausanias lui-même : « Ils disent que c'est un temple de la Déesse Syrienne ». Le culte de la Déesse Syrienne lui est pourtant familier. De son temps, la Déesse Syrienne a déjà conquis le monde gréco-romain. Mais, venue de la mer, c'est dans les ports et dans les villes du temps, c'est-à-dire, par ce temps de paix romaine, dans les villes de la plaine et de la mer, que la déesse s'est installée. Ici, nous la trouvons dans une vieille ville dont elle semble avoir été la maîtresse de toute antiquité. Faut-il penser que ce culte et ce temple remontent aussi haut que le culte et le temple des déesses levantines, Aphrodite et Isis, signalés par Strabon dans l'Aipeia-Soloi de Chypre[1]?... En tout cas, si le nom Σόλοι est d'origine sémitique, il semble bien qu'il en soit de même pour Θουρία. טור, *thour*, signifie en araméen *montagne*, *rocher*, et en hébreu *pierre debout*, *colonne*. On trouve en Béotie, sur la terre de Kadmos, une montagne que les Grecs appellent Ὀρθόπαγος, la *Roche debout*, mais qui porte aussi le nom de Θούριον[2]. Cette roche était voisine de Chéronée et c'est Plutarque, natif de Chéronée, qui nous donne ce renseignement. Voici donc un nouveau doublet gréco-sémitique Θούριον-Ὀρθόπαγος. La transcription טור, *thour*, en Θούριον ou Θουρία va de soi, bien que souvent le ט, surtout initial, soit rendu en τ par les Grecs, et non en θ, comme ici. La terminaison ιον, ια, nous conduirait à la forme pluriel טורים, *thourim* ou טורי *thouri*, si l'on suppose l'état construit, suivi d'un déterminatif qui a disparu.

Ce mot *thour* des Araméens nous ramène à la Syria homérique, car ce mot est l'équivalent exact du *Sor* ou *Sour* des Hébreux. Notre Syros semble donc avoir été une autre αἰπεῖα. Il faut nous la représenter dans ces temps lointains comme toute semblable

1. Strab., XIV, 683.
2. Plut., *Syll.*, 17, 18.

à la Thouria messénienne, c'est-à-dire toute semblable aussi à la Syra de Tournefort ou encore à la Pylos et à l'Ilion homériques. Elle a sa plage de débarquement, inhabitée, où l'on ne descend que pour les affaires commerciales et pour les cérémonies religieuses; c'est là que les indigènes viennent faire leurs sacrifices, comme Nestor le jour de l'arrivée de Télémaque, et c'est là que les étrangers étalent leurs marchandises, στῆσαν ἐν λιμένεσσι, dit l'*Iliade* en parlant du cratère phénicien d'Achille... Et, sur les premières collines de l'intérieur, Syros a sa ville haute, Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον[1].

Mais, si la rade orientale de Syros n'avait qu'une ville autour de son piton, l'île pouvait en avoir une seconde sur un autre point. De tout temps, en effet, ces îles de l'Archipel ont eu au bord de la mer leur ville principale, qui d'ordinaire est le grand port et que les insulaires appellent du nom générique de χώρα. A l'intérieur ou sur d'autres rades, elles ont aussi des villages, des dèmes, parfois plus importants que la *chora* même. Naxos aujourd'hui a deux villes, Naxie sur la côte, Tragéa a l'intérieur. Kéos, aux temps helléniques, en avait eu quatre[2]. Il en devait être ainsi pour la Syros odysséenne. Les géographes classiques ne nous mentionnent qu'une ville cité dans l'île[3]; mais les inscriptions de Syros nous fournissent la dénomination de ναξίτης, qui, appliquée certainement à des citoyens de Syros, ne peut être qu'un démotique[4]. Il y avait donc dans l'île, outre la ville de Syros, un dème de Νάξος. Ce dème représenterait pour moi l'autre ville de l'*Odyssée*. Les agglomérations urbaines varient beaucoup dans les îles de l'Archipel, suivant l'état de civilisation, et surtout suivant le métier dont vivent les indigènes : « Kéos, dit Strabon, avait autrefois quatre villes : il ne lui en reste plus que deux aujourd'hui, Karthaia et Ioulis, qui se sont annexé les habitants

1. *Odyss.*, III, 485.
2. Strab., X, 486 : Κέως δὲ τετράπολις μὲν ὑπῆρξε.
3. Ptolém., III, 16, 30.
4. Cf. Dümmler, *Mitt. Athen.*, XI (1886), p. 115 et suiv.; *C. I. G.*, 2347 *c*.

des deux autres, εἰς ἃς συνεπολίσθησαν αἱ λοιπαί[1]. » Quand les insulaires vivent de leurs champs, de leurs vignes, de leurs oliviers, ils se disséminent sur toute la surface de l'île, et leurs villes « se partagent tout le territoire » : c'est l'état que l'*Odyssée* nous décrit pour la Syros de son temps. Quand les insulaires vivent du commerce, de la navigation, de la mer, ils affluent vers le rivage et se groupent au port principal; leurs petites villes paysannes viennent se fondre dans une capitale unique : c'est l'état que Choiseul-Gouffier a connu pour la Syra du XVIII^e^ siècle. La Syros primitive était dans le premier de ces états. Les Phéniciens tiennent alors le commerce, comme les Francs au temps de Tournefort. Les indigènes cultivent. Syros peut avoir deux petites villes. Plus tard, aux temps helléniques, ce sont les insulaires qui naviguent comme aujourd'hui : Syros n'a plus qu'une *chora* et son autre ancienne ville de Naxos tombe au rang de dème inconnu.

Si l'on en croit les archéologues, on pourrait peut-être localiser ce dème de Naxos au lieu dit actuellement Chalandriani. A cet endroit, du moins, et à ce seul endroit de l'île, en dehors de la ville actuelle, les fouilleurs ont découvert des tombeaux en grand nombre : certains archéologues rattachent ces tombeaux à la période « carienne »[2]; d'autres au contraire affirment qu'ils sont de l'époque romaine[3]. Ce lieu-dit est une sorte de plateau assez large au sommet des montagnes du nord, avec une source. Une petite ville y aurait donc trouvé place et ressources, et le nom de Naxos conviendrait bien à ce plateau découvert, qui de toutes parts domine la mer en falaises abruptes. Ce nom de Νάξος, en effet, que l'on retrouve dans une île voisine, et en Sicile, et sur la côte de l'Afrique carthaginoise, appartient comme Σύρος à la classe des noms insulaires, qui, inintelligibles en grec, ont une explication sémitique : נס, *nax*, signifie en hébreu le *signal*, σημεῖον, traduisent les Septante, signal de guerre ou signal maritime, mais surtout signal de guerre que l'on dresse au sommet des monts

1. Strab., X, 486.
2. V. Kl Stephanos, Ἀθηναῖον, III, p. 205.
3. M. Pappadopoulos, *Revue arch.*, 1862, p. 224; *Pandora*, 1865, p. 121.

pour rassembler les guerriers. Nous avons vu, dans Diodore, que l'île de l'Archipel avait reçu le nom du héros carien Νάξος, fils de Πολέμων : on imagine sans peine comment, de *nax*, le signal de *guerre*, la légende aurait tiré le héros *Naxos*, fils du *guerrier* Polémon. Quant à la transcription de נכ en Νάξος, elle serait aussi régulière que celle de פּ en Πάξος. Et ici, encore, nous aurions peut-être un doublet gréco-sémitique : l'île de Naxos, avec son échine de montagne à trois pointes, se présente au dessus de la mer comme un gigantesque fronton dont une corne porte aujourd'hui le nom de Φανάριον, le mont *Lanterne*, le mont *Signal*. Mais je reviendrai sur ce doublet à propos de la Naxos de Sicile, qui est indubitablement une fondation phénicienne. Sur la côte sud-occidentale du détroit sicilien, à l'entrée de ce détroit pour les marins de Tyr ou de Carthage, venus du sud, cette Νάξος fut, je crois, le même *Signal*, la même *Colonne*, que fut plus tard pour les marins de Rome la *columna Rhegia* dressée sur l'autre bord, au point usité pour la traversée des barques romaines.

Victor Bérard.

(*A suivre.*)

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 8 JUIN 1900

M. Hartwig Derenbourg, élu membre ordinaire dans la dernière séance, est introduit par M. le Secrétaire perpétuel.

M. Barbier de Meynard donne quelques détails sur une mission dans la province d'Oran, dont M. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger, correspondant de l'Académie, avait été chargé par le gouverneur général de l'Algérie. L'objet de la mission de M. Basset était l'étude des populations trarsas sur lesquelles il a recueilli des renseignements archéologiques, historiques et hagiographiques. Il a recherché les manuscrits arabes existant dans cette région et a étudié un dialecte berbère non encore signalé, parlé par les Beni Bou Saïd du cercle de Lalla-Mar'nia et apparenté à celui des Beni Iznacen. Il a relevé à Nedroma une inscription coufique qu'il considère comme la plus ancienne de l'Algérie, après l'inscription de Sidi Okba (province de Constantine). La mention de l'année et la fin de l'inscription ont entièrement disparu; mais a lecture certaine du nom d'Ibn Tachfîn permet d'assigner à ce document une date très voisine de l'an 474 de l'hégire (1081-1082 p. C.), c'est-à-dire à l'époque où le conquérant berbère avait sous sa domination toute la région centrale du Maghreb. — M. Basset a aussi trouvé, près de la porte du minaret de la grande mosquée de Nedroma, une inscription beaucoup plus récente (an 749 de l'hégire = 1348-1349 p. C.) et qui, par conséquent, est contemporaine de la dynastie des Mérinides de Tlemcen. — Au cours de son voyage, M. Basset a relevé un nombre considérable d'inscriptions tumulaires dans les mosquées et d'autres petits sanctuaires: elles portent pour la plupart le nom de marabouts, c'est-à-dire de pieux anachorètes dont le prestige n'a pas été sans influence sur les événements politiques et religieux du pays. M. Basset croit aussi avoir trouvé les traces d'une influence juive qui serait antérieure à l'émigration des Juifs du Maroc, laquelle, au dire des indigènes, ne remonte pas au delà du XVIII^e^ siècle. — M. Cagnat ajoute que M. Basset a envoyé au Musée d'Alger l'inscription d'Ibn Tachfîn.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. Auguste Audollent, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, qui annonce la découverte sur le Puy-de-Dôme, à 30 mètres environ au N.-E. du temple de Mercure *Dumias*, d'une colonne de 3^m^,80 de longueur et 0^m^,45 de diamètre. Elle repose à plat devant un mur en petit appareil semblable à celui que l'on observe dans plusieurs parties du temple. Dans sa chute elle s'est brisée en trois morceaux inégaux dont les sections obliques se raccordent exactement. Il n'y a pas de chapiteau. Le mur en petit appareil, dont le pied n'a pas été dégagé, court du N.-E. au

S.-O : on l'a suivi sur une longueur de 3m,50; il se continue dans la direction du temple.

M. Senart annonce que la commission du prix Saintour a décidé de partager ce prix en deux récompenses égales de 1.500 francs, dont l'une est attribuée à la mission Pavie (Indo-Chine) et l'autre à M. Rat, pour sa traduction du *Mostrataf*, recueil de morceaux empruntés à la littérature arabe.

M. Émile Picot annonce que la commission du prix Brunet a attribué 1.500 francs à M. Baudrier, pour les quatre volumes parus de sa *Bibliographie lyonnaise du* XVIIIe *siècle*; 1.000 francs à M. Henry Martin, pour son *Histoire de la Bibliothèque de l'Arsenal*; 500 francs à M. de La Bouralière pour son *Histoire de l'imprimerie à Poitiers au* XVIe *siècle*. En outre, un supplément de 500 francs a été décerné à M. Georges Vicaire pour son *Manuel de Bibliographie française du* XIXe *siècle*, et une mention honorable est accordée à M. Garson, pour sa *Bibliographie des industries tinctoriales*.

L'Académie se forme en comité secret.

Le prix Volney est décerné à M. A. de Calassanti-Motylinski pour son volume intitulé : *Le Djebel Nefousa*, transcription, traduction et notes, avec une étude grammaticale (Paris, 1898 et 1899, in-8°).

M. Philippe Fabia, professeur à l'Université de Lyon, fait une communication sur la règle annalistique dans l'historiographie romaine. Il montre que le principe en vertu duquel Tite-Live et Tacite ont divisé leurs ouvrages en narrations annuelles, est une tradition constante dont l'origine remonte jusqu'aux primitifs historiographes de Rome, les pontifes, rédacteurs des *Annales maximi*. Les pontifes notaient les événements au jour le jour, les historiens les racontèrent année par année. M. Fabia indique les inconvénients de cette méthode.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

SÉANCE DU 15 JUIN 1900

M. Salomon Reinach annonce que la commission du prix des Antiquités nationales a décerné les récompenses suivantes : 1re médaille, M. C. Enlart, *L'art gothique et la renaissance en Chypre*; 2e médaille, M. Léon Le Grand, *Les Maisons-Dieu et les léproseries du diocèse de Paris*; 3e médaille, M. Paul Le Cacheux, *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances*; 1re mention, M. A. Tausserat-Radel, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise*; 2e mention, M. Jules Viard, *Lettres d'État enregistrées au Parlement sous Philippe IV* et *Journaux du Trésor de Philippe VI*; 3e mention, M. l'abbé Haigneré et M. l'abbé Bled, *Les Chartes de Saint-Bertin*; 4e mention, M. André Steyert, *Nouvelle histoire de Lyon*; 5e mention, M. J. Denais, *Monographie de la cathédrale d'Angers*; 6e mention, M. E. Espérandieu, *Inscriptions antiques du Musée Calvet à Avignon*.

M. Émile Picot donne lecture du rapport de la commission du prix Brunet.

M. Gaston Paris annonce, au nom de la commission du prix Lagrange, que ce prix ne sera pas décerné cette année.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution du prix Jean Reynaud (10.000 fr.). Ce prix est décerné, par 22 voix, à MM. Arsène Darmesteter, Adolphe Hatzfeld et Antoine Thomas, pour leur *Dictionnaire général de la langue française*, contre 16 voix accordées à M. l'abbé Ulysse Chevalier.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné, par 31 voix, à M. Reuss, pour son ouvrage intitulé : *L'Alsace au* XVII^e *siècle*, et le second prix à M. l'abbé Hautcœur, pour l'*Histoire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille*.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

SÉANCE DU 22 JUIN 1900

La place de membre ordinaire précédemment occupée par M. Ravaisson, décédé le 18 mai dernier, est déclarée vacante.

M. Derenbourg est élu membre de la Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. G. Schlumberger lit une étude sur la dépouille mortelle de l'impératrice byzantine de Nicée, Constance, aujourd'hui encore conservée dans la chapelle de Sainte-Barbe de la petite église de Saint-Jean, à l'hôpital de la ville de Valence (Espagne). Fille naturelle, plus tard légitimée, de l'empereur Frédéric II et d'une noble piémontaise, Constance, appelée Anne par les Byzantins, fut, toute jeune encore, mariée en 1244 à Jean III Ducas Vatatzès, empereur de Nicée, l'adversaire implacable des Latins de Constantinople. Cette union, qui souleva les colères de la papauté et de tout l'Occident chrétien, fut malheureuse. Après la mort de Vatatzès et celle de son fils, Constance, vainement demandée en mariage par Michel Paléologue, fut enfin échangée contre un chef byzantin prisonnier des Latins et put ainsi, en 1269, se réfugier en Italie auprès de son frère, le roi Manfred. Cinq ans plus tard, à la suite de la mort tragique de ce frère et de son neveu Conradin, elle dut fuir de nouveau et se réfugia à Valence auprès de sa nièce, mariée au futur roi Pierre d'Aragon. Elle vécut encore quarante ans dans cette ville, dans les exercices d'une austère piété, toute dévouée au culte de sainte Barbe rapporté par elle de son empire d'Asie. M. Schlumberger donne ensuite sur la sépulture de cette basilissa de curieux détails qu'il doit en partie à M^me^ la duchesse d'Albe.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Oppert présente une série de remarques à propos du mémoire de M. Salomon Reinach sur le totémisme.

SÉANCE DU 29 JUIN 1900

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la Commission centrale administrative : M. Croiset est élu ; — d'un membre de la Commission des inscriptions et médailles : M. Cagnat est élu ; — et d'un membre de la Commission des travaux littéraires : M. Gaston Paris est élu.

L'Académie désigne comme lecteur à la séance publique annuelle M. Ed. Pottier.

M. d'Arbois de Jubainville donne lecture d'un rapport sur les diplômes de Charles le Chauve recueillis et étudiés par M. Giry.

M. Philippe Berger communique un nouveau rasoir portant une inscription punique que lui a envoyé le R. P. Delattre. Cette petite inscription porte le nom du défunt, suivi d'une formule pieuse, invoquant sur lui la protection d'Astarté. M. Berger insiste sur le grand service qu'a rendu le marquis d'Anselme, en dessinant avec des soins infinis tous ces petits rasoirs.

M. Paul Tannery fait une communication relative à un certain *Dominicus Parisiensis*, mentionné dans une Géométrie pratique composée à Culm vers 1400 et sur lequel de longues recherches ont été entreprises par M. Maximilien Curtze. M. Curtze a retrouvé de nombreux mss. d'un ouvrage mathématique d'un intérêt considérable, écrit en 1347 par un maître ès arts de l'Université de Paris, *Dominicus de Clavasio* (Chivasso), qui fut ensuite docteur-médecin et astronome ou astrologue d'un roi de France, probablement Jean le Bon, car il paraît être mort entre 1357 et 1362. M. Curtze a établi le texte sur un ms. de Munich du xv^e^ siècle; M. Tannery en a commencé la collation sur un ms. de Paris, daté de 1369. — Il rappelle ensuite qu'en 1897 M. Curtze a également publié comme anonyme un court opuscule, *Practica geometriae*, composé vers le milieu du xii^e^ siècle, et particulièrement intéressant en ce qu'il montre le développement mathématique dans l'Occident latin au moment précis où l'influence des traductions faites sur l'arabe va commencer. Cet opuscule a été rangé parmi les œuvres de Hugues de Saint-Victor, notamment par M. Hauréau. M. Tannery remarque que dans les mss. l'opuscule présente une suite (sur la cosmimétrie) qui mérite d'être publiée; il conclut contre la tradition qui donne l'ouvrage à Hugues de Saint-Victor. Cependant l'auteur a dû s'appeler Hugues; on peut proposer de l'identifier avec un maître ès arts de l'Université de Paris, lequel portait ce nom et mourut en 1199 après avoir exercé la médecine.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1900

L'Académie se forme en comité secret.

M. Babelon communique une note de M. A. Degrand, consul de France à Philippopolis (Bulgarie). Dans cette note, M. Degrand signale la découverte, non loin de Philippopolis, d'une statue de marbre du *Cavalier thrace*, personnage héroïque que l'on trouve sur de nombreuses stèles funéraires et sur les monnaies antiques du pays. M. Babelon fait remarquer que ce type monétaire et sculptural se rapporte au culte des ancêtres qui était très en honneur chez les Thraces.

M. Bouché-Leclercq présente quelques observations sur le totémisme, à propos de la récente communication de M. Salomon Reinach.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1900

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts communique un

rapport de M. Bonin sur sa dernière mission en Chine. M. Bonin a reçu une subvention de l'Académie sur la fondation Garnier.

Mgr Duchesne fournit quelques détails sur les travaux de MM. Homo et Lauer, membres de l'École française de Rome. M. Homo a continué les fouilles commencées par lui l'an dernier à Dougga (Tunisie). Il a dégagé les faces O., S. et N. du Capitole de cette localité, mis à découvert les places qui le précédaient, la colonnade qui l'entourait et une exèdre à colonnes qui lui faisait face. Autour de ce groupe monumental il a mis au jour diverses esplanades étagées les unes au-dessus des autres, qui par leur réunion devaient constituer le forum de l'antique Thugga. Des inscriptions, mentionnant le *macellum*, les thermes et les rostres, ont été retrouvées, avec quelques fragments d'architecture, une statue de marbre et une statuette de bronze représentant un satyre, d'un travail assez fin. — Mgr Duchesne présente ensuite une planche chromolithographique destinée au prochain fascicule des *Mélanges* de l'École de Rome. On y voit figuré un personnage en costume antique, tunique et pallium, devant un livre ouvert sur un pupitre. C'est saint Augustin, caractérisé par le distique suivant, qui se lit au-dessous :

Diversi diversa Patres sed hic omnia dixit
Romano eloquio mystica sensa tonans.

L'édifice où se voit cette peinture se trouvait sous la chapelle dite *Sancta Sanctorum*, au palais de Latran. C'était sans doute une des salles de la bibliothèque. Si cette conjecture était admise, on aurait déterminé l'emplacement du *scrinium sanctum*, c'est-à-dire de la chancellerie, des archives et de la bibliothèque du Saint-Siège dans le haut moyen âge. Cette peinture a été découverte par M. Lauer, au cours de fouilles entreprises par lui dans ce qui reste de l'antique palais de Latran. D'autres peintures ornaient le portique en avant de la bibliothèque. On y remarque une curieuse représentation de la mort de saint Jean l'Évangéliste et du célèbre prodige de la manne qui s'observait — dit-on — à son tombeau.

M. Dieulafoy, à propos de la récente communication de M. S. Reinach, entretient l'Académie des légendes, des traditions et des prescriptions religieuses. Il croit que l'on a trop abusé de l'hygiène pour en expliquer l'origine; mais il ne pense pas qu'il faille nier la valeur des travaux antérieurs. La vérité en pareille matière risque de renfermer une part d'erreur comme l'erreur contient souvent quelques parcelles de vérité. — MM. Reinach, Viollet et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur la mort de saint Léonce de Tripoli et sur deux inscriptions grecques publiées par M. Waddington.

SÉANCE DU 20 JUILLET 1900

L'Académie se forme en comité secret.

M. Salomon Reinach communique une note sur le v. 743 du livre VI de l'*Énéide* : *Quisque suos patimur manes*. Il pense que ce vers a été mal interprété dès le premier siècle et que le contre-sens commis dans les écoles et consistant à traduire *manes* par *supplicia*, a eu pour effet que Stace, imitateur de

Virgile, a employé le mot *manes* dans une acception qu'il ne peut avoir. Cette erreur s'est perpétuée dans les lexiques modernes.

SÉANCE DU 29 JUILLET 1900

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre du président de la Société centrale des Architectes français, annonçant que cette Société a décerné à M. Demargne, membre de l'École française d'Athènes, sa grande médaille d'argent annuelle.

M. Bouché-Leclercq, comparaison faite du totémisme avec les autres méthodes d'exégèse appliquées aux mythes et rites religieux, estime : 1° que le totémisme ne peut être une explication intégrale et suffisante d'une religion quelconque, même de la religion des tribus chez lesquelles il a été constaté, à plus forte raison des mythes et cultes helléniques; 2° qu'il ne peut pas rendre raison de son point de départ (c'est-à-dire du choix de ses totems et tabous) sans recourir au symbolisme, qu'il regarde comme une explication surannée; 3° qu'il correspond à un état d'esprit très raffiné dans son incohérence, qu'on ne peut pas considérer comme une phase intellectuelle par laquelle auraient passé tous les peuples. En conséquence, M. Bouché-Leclercq pense que le totémisme est une superstition qu'on a voulu indûment généraliser, et que la critique doit, jusqu'à plus ample informé, l'éliminer de l'histoire ou de la préhistoire des peuples classiques. — M. Bréal présente quelques observations.

M. Salomon Reinach, répondant à M. Bouché-Leclercq, insiste sur la nécessité de distinguer la religion de la mythologie. Pour l'explication des légendes mythologiques, on peut avoir recours à différents principes d'exégèse : l'allégorie, la mythologie, la météorologie, etc. Mais pour remonter à l'origine des idées religieuses, la seule méthode légitime est l'étude de la psychologie des peuples qui, de nos jours, sont restés à un stage primitif de civilisation. Cette étude prouve, suivant M. Reinach, que le totémisme, c'est-à-dire le culte des *espèces d'animaux*, précède partout l'anthropomorphisme et la naissance des mythologies proprement dites. C'est donc aux données du totémisme qu'il faut avoir recours pour expliquer les faits religieux les plus anciens que nous ont conservés les rituels des peuples classiques, Grecs, Romains, Étrusques, etc. Dans la Bible même, les vestiges incontestables en sont nombreux.

M. le Président propose de fixer la séance publique annuelle au 16 novembre prochain. Cette date est adoptée par l'Académie.

M. Maspero, suivant la tradition de sa première direction, présente un rapport sommaire sur les travaux qu'il a exécutés en Égypte au cours de cette année. Il a surtout exploré deux endroits, Sakkarah et Thèbes. A Sakkarah, il a repris les fouilles au point où il les avait laissées en 1886. Les pyramides se composent : 1° de la pyramide même; 2° d'une enceinte dallée et murée sur laquelle s'élevait : 3° à l'est, la chapelle du mort, où étaient creusés : 4° des souterrains pour les membres secondaires de la famille du mort. M. Maspero avait alors ouvert les pyramides; il a cette année achevé cette ouverture en pénétrant dans la pyramide de Zaouïet el-Aryân, jusqu'à présent non ouverte; elle ne contenait rien. Il s'est appliqué à déblayer l'enceinte des autres, et il

s'est attaqué à la pyramide d'Ounas. Les travaux dirigés par M. Barsanti ont duré de novembre à mai. On a retrouvé la chapelle, malheureusement ruinée, les souterrains, dont l'exploration n'a pu être terminée, et un certain nombre de monuments vierges, un mastaba de la VIe dynastie, trois tombes de l'époque persane, dont la dernière renfermait des bijoux d'une finesse admirable. Il y a dans le voisinage d'autres tombeaux de la même série que l'on ouvrira l'an prochain. A Thèbes, M. Maspero a essayé de consolider et de préserver les monuments et les tombeaux, surtout le Ramesséum. Il a été aidé puissamment par le nouvel inspecteur général, M. Carter. Mais l'effort de la campagne a porté sur Karnak. Le rapport complet sera publié dans les *Annales* du service, mais il faut insister sur l'activité déployée par M. Legrain. C'est à lui que M. Maspero a confié le déblaiement des seize colonnes éboulées le 3 octobre dernier; il a mené son œuvre avec une intelligence remarquable; elle pourra être finie l'an prochain. Vers la fin de janvier, un nouveau danger s'est produit: le pylône menaçait de s'écrouler. M. Legrain prépara l'étayage du pylône qui fut exécuté du 20 avril au 20 mai par un ingénieur allemand, M. Ehrlich. A cette heure, le pylône est étayé solidement, et il y a tout lieu d'espérer qu'il résistera jusqu'à ce que l'on puisse entamer la reconstruction. Il reste pourtant un danger sérieux, et il est possible qu'en octobre, au retrait de l'inondation, on ait à enregistrer un nouveau désastre.

SÉANCE DU 3 AOUT 1900

MM. Diels, secrétaire de l'Académie des Sciences de Berlin, et Gomperz, de Vienne, correspondants étrangers, assistent à la séance.

M. Salomon Reinach fait une communication sur les phénomènes généraux du totémisme animal.

De cette définition du totémisme animal : « Un pacte d'alliance entre un clan d'hommes et un clan d'animaux », M. Reinach déduit 12 séries de faits qui seraient, suivant lui, les conséquences logiques du principe posé. Ainsi certains animaux ne sont ni tués ni mangés, mais cependant élevés et nourris; quand ces animaux sont tués sous l'empire d'une nécessité pressante, on leur fait des excuses et l'on s'efforce d'atténuer la responsabilité du meurtre; on pleure un animal qui meurt de mort naturelle; les hommes revêtent la peau des animaux dans certaines cérémonies, etc. Tous ces faits se retrouvent à la fois chez les tribus totémiques modernes et dans les civilisations antiques: d'où M. Reinach conclut que les religions de l'antiquité ont passé elles-mêmes par une période de totémisme. Il ajoute que cela peut d'ailleurs s'établir *a priori*, car l'homme primitif ne sait pas distinguer nettement le règne humain du règne animal, et comme les clans humains primitifs contractent des alliances entre eux, il est naturel qu'ils en aient contracté aussi avec les clans d'animaux.

M. Bréal explique par l'analogie la formation du mot aristotélicien ἐντελέχεια, de ἐντέλης, qu'il rapproche de συνέχεια, formé de συνέχης. — Il propose aussi une explication du mot homérique, τειχεσιπλῆτα, auquel on a supposé le sens de « qui ébranle les murs ». Il croit que πλητης ne peut venir que du verbe πέλομαι, synonyme de εἰμι. Le mot signifierait donc « qui réside dans les murs », c'est-à-dire « qui veut mettre en sûreté ses déprédations », et serait un synonyme de

« brigand », ce qui convient fort bien au passage d'Homère où les déesses injurient le dieu de la guerre, de la violence.

SÉANCE DU 10 AOUT 1900

M. Salomon Reinach cherche à préciser la nature du *tabou*, sorte d'interdiction religieuse dont le nom est polynésien, mais que l'on retrouve dans les civilisations les plus diverses, anciennes et modernes. Le *tabou* est une interdiction non motivée, non accompagnée de la menace de l'intervention d'un législateur, qui a pour but de soustraire les hommes à des dangers non apparents, en particulier au péril de mort. Le type du *tabou* est la défense adressée au premier homme : « Tu ne mangeras de ce fruit, ou tu mourras. » Le Décalogue primitif était sans doute conçu suivant ce modèle, qui transparaît sous les rédactions tardives que l'on en possède. Ainsi la défense : « N'insulte pas ton père ou ta mère, *ou tu mourras* » nous est parvenue sous la forme singulière : « Honore ton père et ta mère, *afin que tu vives longuement.* » La promesse de récompense, qui a embarrassé les commentateurs, n'est autre chose que la menace de mort immédiate, transposée et comme retournée lors du changement de la défense en précepte. — MM. Bouché-Leclercq et Bréal présentent quelques observations.

SÉANCE DU 17 AOUT 1900

M. Bréal fait une communication sur le mot IOVXMENTA, qui figure dans une inscription récemment découverte au Forum romain et que l'on a très diversement datée (du VII^e^ siècle a. C. jusqu'au III^e^ ou II^e^ siècle). Il établit que la lettre X n'est pas un signe d'antiquité. Cette lettre n'existe ni en osque ni en ombrien, et la place même qui lui a été donnée, tout à la fin de l'alphabet, fait penser que c'est une lettre ajoutée qui dérive du χ grec (le son *ks* représenté par κσ et plus souvent par χσ : de là, par abréviation, la notation χ). — M. Bréal entretient ensuite l'Académie des parfaits en -ATTED, qui n'existent que dans l'Italie du sud et dont il trouve l'origine dans la forme en -αττω des verbes en -αζω (δοκιμάττω = δοκιμάζω, δικάττω = δικάζω), verbes qui ont eu, comme ceux en -ιζω, une fortune tout à fait particulière. — Enfin M. Bréal rapproche de divers mots sanscrits, latins et grecs le mot κεφαλή. — MM. Boissier, Weil, Reinach et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach commente deux passages de Diodore et de Plutarque qui, s'ajoutant à un vers célèbre d'Homère, viennent à l'appui de découvertes épigraphiques récemment faites à Crète, où M. Evans a exhumé toute une bibliothèque de tablettes en terre cuite couvertes de caractères non encore déchiffrés. Ils prouvent, suivant lui, que l'antiquité avait conservé le souvenir d'un système d'écriture contemporain de la guerre de Troie et différent de ceux qui furent en usage, à l'époque classique, en Grèce, en Égypte et en Assyrie. — M. Oppert présente quelques observations, auxquelles répond M. Reinach.

M. Pottier lit une note sur des vases donnés au Musée du Louvre par M. le baron de Baye et par M. Paul Gaudin, les uns rapportés du Caucase, les autres de Cappadoce. Il en tire quelques conclusions sur l'existence du style géométrique en Orient, que l'on avait contestée à tort.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 16 MAI 1900

M. le baron de Baye, membre résidant, communique une étude sur l'ornementation aviforme de certains objets de l'époque barbare, ornementation qu'il a retrouvée en Sibérie et qu'il croit empruntée par les Goths à la civilisation scythique.

M. de La Tour, membre résidant, fait l'historique des deux plus anciens balanciers de la Monnaie qui remontent à 1698.

M. Collignon communique un petit bronze envoyé de Smyrne par M. Paul Gaudin. C'est une Cybèle assise entre deux lions et les pieds posés sur un troisième lion; il y a là une combinaison de deux types ordinairement isolés.

M. Déchelette, associé correspondant, signale une figurine d'argile blanche du Musée de Cologne représentant Dispater et la compare à deux exemplaires des Musées de Bourg et de Reims précédemment signalés par M. Héron de Villefosse.

SÉANCE DU 6 JUIN 1900

M. A. Dufour à Corbeil et le marquis de La Mazelière à Embrun sont élus associés correspondants nationaux.

M. Fernand Daguin, associé correspondant national, donne communication d'une note de M. F. Rey, sur des épées gauloises et gallo-romaines découvertes à Mirebeau (Côte-d'Or).

M. Collignon entretient la Société d'un torse féminin en pierre calcaire donné au Louvre par M. Paul Gaudin, provenant de l'ancienne Clazomène et appartenant à une époque antérieure à 540.

M. Enlart donne la suite de son rapport sur les fouilles de l'ancienne cathédrale de Thérouanne. Il présente des reproductions des sculptures et des pavements incrustés du XIIIe siècle.

SÉANCE DU 27 JUIN 1900

M. Leyte y Vasconcellos communique la photographie d'un objet en bronze, sans doute un ex-voto, trouvé dans le nord du Portugal, qu'il compare aux barques et aux chariots en bronze ornés d'animaux trouvés en Italie, en Sardaigne et en Styrie.

M. Adrien Blanchet, membre résidant, fait une communication relative à des disques en schiste portant des inscriptions gnostiques.

M. Michon, membre résidant, entretient la Société du motif central des reliefs sculptés sur la cuirasse de la statue d'Auguste de Prima Porta où l'on doit voir *Mars Ultor* recevant les enseignes restituées par les Parthes.

SÉANCE DU 18 JUILLET 1900

M. Babelon rappelle le deuil qui vient de frapper la Société en la personne de M. Samuel Berger, membre résidant, récemment décédé, et s'associe aux paroles prononcées par M. Collignon sur sa tombe.

M. de La Tour présente à la Société une magnifique intaille sur cristal de roche appartenant au Cabinet des Médailles qui représente Alexandre de Médicis et dont il attribue le travail au graveur Domenico di Polo.

M. H. Stein fait une communication sur l'origine probablement française et normande de Guy d'Arezzo, le célèbre musicien du moyen âge qui inventa le plain-chant.

M. Héron de Villefosse présente des photographies de diverses antiquités envoyées de Narbonne par M. Baron.

SÉANCE DU 25 JUILLET 1900

M. H. de La Tour, membre résidant, communique la photographie d'un camée provenant des collections Arundel et Marlborough et actuellement possédé par M. Newton Robinson. Il représente Antoine Perrenot de Granvelle et est l'œuvre de Leone Leoni, célèbre sculpteur et graveur de l'époque de Charles-Quint.

M. Michon, membre résidant, donne quelques détails sur l'histoire de l'*Amour* appartenant au Musée de Montauban auquel il a été donné par Ingres.

M. H. Omont, membre résidant, appelle l'attention sur une collection de lettres de l'antiquitaire Fauvel écrites en Grèce et données récemment à la Bibliothèque nationale.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Un prétendu fragment des bas-reliefs de la colonne Trajane.

Le catalogue du Musée Vivenel à Compiègne, publié en 1870 sans nom d'auteur[1], et le nouveau catalogue de 1899, dû à M. Blu, le conservateur actuel,

signalent l'un et l'autre une tête en marbre de jeune guerrier, sculptée en haut-

1. Le rédacteur de ce catalogue anonyme est le feu comte de Marsy (mort le 29 mai 1900), qui signait en 1870 « A. Demarsy ». Il était alors secrétaire de la commission de conservation et de surveillance du Musée Vivenel.

relief, qui, d'après les souvenirs de Vivenel, aurait fait partie de la décoration de la colonne Trajane.

Désireux de contrôler cette attribution, j'ai obtenu de la complaisance toujours si prompte de M. Blu le moulage de la tête en question et j'ai cherché s'il était possible d'en retrouver la place dans quelque partie endommagée de la colonne Trajane (on sait que le Musée de Saint-Germain possède une reproduction galvanoplastique de ce monument).

Mon enquête, secondée et contrôlée par M. Champion, inspecteur des ateliers du Musée, a donné un résultat nettement négatif. Non seulement la tête du Musée Vivenel ne se raccorde à aucune figure de la colonne Trajane, mais elle est de trop grande dimension (haut., 0m,143; ép., 0m,052), pour en avoir jamais fait partie[1].

D'un joli travail, bien conservée et singulièrement expressive, cette tête n'en mérite pas moins d'être publiée et appréciée à sa valeur; peut-être un de nos lecteurs reconnaîtra-t-il le bas-relief romain d'où elle a sans doute été détachée dans la première moitié du XIXe siècle. Aussi l'avons-nous fait reproduire avec la présente note, d'après une photographie prise sur le moulage, retouchée à la gouache par M. Champion et transformée en cliché typographique par la similigravure. Disons, puisque l'occasion s'en présente, que ce procédé, bien trop rarement appliqué, est le seul qu'on puisse recommander pour des publications scientifiques. *Ce n'est pas le cliché qui doit être retouché*, ce qui ne peut se faire qu'à l'aide d'une pointe, toujours sèche et brutale; c'est l'épreuve photographique qui doit être renforcée par places et *éclaircie*, de préférence au pointillé, avant d'être livrée au graveur.

Salomon Reinach.

La question d'Ithaque.

L'identité de l'Ithaque homérique avec l'île qui porte encore ce nom — et qui l'a porté pendant toute l'antiquité hellénique — a d'abord été mise en doute par Völker, dans son *Homerische Geographie* (1830), puis par Rud. Hercher (*Homer und Ithaka*, dans l'*Hermès*, 1866, p. 263-280). Ce dernier a surtout dénoncé la faiblesse de la théorie de Gell, adoptée par presque tous les auteurs, qui plaçait le palais d'Odysseus sur le mont Aétos, dominant l'isthme qui relie les deux parties de l'île. Il y a bien là des ruines, à la hauteur de 380 mètres, mais elles n'appartiennent pas à une antiquité reculée. Leake, de son côté, a émis l'opinion, en 1805, que la capitale homérique de l'île était à Polis, petit port sur la côte N.-O. vis-à-vis de l'îlot appelé *Daskalion*. Il est, en effet, de toute nécessité de trouver une île dans ces parages, car, lorsque Télémaque revient du Péloponnèse, les prétendants l'attendent dans l'île d'Astéris (*Odyssée*, IV, 844). Plusieurs monticules s'élèvent dans la baie de Polis et Leake y avait remarqué des traces d'établissements anciens. Mais, au printemps de 1900, M. Doerpfeld a été mis à même (par les libéralités d'un Hollandais, M. Goekoop) d'exécuter

1. Le catalogue de 1870 indique comme hauteur 0m,25; c'est une faute d'impression.

quelques sondages sur ces collines ; nulle part, pas plus que sur le mont Aétos, il n'a trouvé ni murs mycéniens, ni poterie mycénienne.

Avant même d'opérer ces fouilles, M. Doerpfeld avait été convaincu par les raisons de Hercher et s'était décidé à chercher l'Ithaque homérique dans l'île de Leucade, située plus au nord et très près de la côte acarnanienne. M. Herbert Weir Smyth, ayant eu la bonne fortune d'entendre une conférence de M. Doerpfeld à ce sujet, s'est donné la peine de publier les notes qu'il avait prises ; voici un résumé des arguments du savant architecte, emprunté à l'article de M. Smith [1].

1° On a tort de répéter, d'après Strabon (X, 2, 8), que Leucade ne fut transformée en île que lors de l'occupation corinthienne vers 600. La géologie prouve le contraire ; ce qui est vrai, c'est que le canal entre Leucade et la côte tend à s'obstruer et il est toujours possible que les Corinthiens, comme les Anglais au XIX^e^ siècle, aient travaillé à l'approfondir. C'est précisément à la croyance, répandue dans l'antiquité, que Leucade n'avait pas toujours été une île, qu'est due l'identification de l'Ithaque d'Homère avec l'île située entre Leucade et Céphallénie. Cette île s'appelait, dans Homère, Samé ou Samos ; Céphallénie est Doulichion, Zante est Zakynthos. Dans l'hymne homérique à Apollon (428), les quatre îles sont mentionnées dans l'ordre suivant : *Ithaque*, *Doulichion*, *Samé*, *Zakynthos*, ce qui paraît bien indiquer, remarque M. Doerpfeld, qu'Ithaque était l'île la plus septentrionale du groupe, comme Zakynthos est la plus méridionale.

2° Homère décrit Ithaque comme χθαμαλὴ πανυπερτάτη πρὸς ζόφον (*Odyssée*, IX, 25), alors que les autres îles sont ἄνευθε πρὸς Ἠῶ τ' Ἠελιόν τε. Déjà les anciens étaient très embarrassés pour expliquer ces termes. Mais si πανυπερτάτη πρὸς ζόφον signifie « la plus occidentale », Leucade a plus de titres que l'Ithaque moderne à être désignée ainsi ; si ces mots doivent se traduire « la plus septentrionale », ils viennent encore mieux à l'appui de l'hypothèse de M. Doerpfeld.

3° Une partie des troupeaux d'Odysseus est à Ithaque, le reste paît sur un promontoire du continent. Or, entre l'Ithaque moderne et la côte opposée, il y a un long chemin (trois heures en steamer), tandis qu'il n'y a guère qu'un demi-kilomètre de la côte d'Acarnanie à Leucade. Cet argument est très fort.

4° Télémaque demande à Athéné, qui lui est apparue sous les traits de Mentor (*Odyss.*, I, 171) : « Comment les bateliers t'ont-ils amené ici, car je ne pense pas que tu sois venu à pied ? » Évidemment, ces derniers mots seraient assez ineptes s'il s'agissait d'une île séparée de la côte par un bras de mer large et profond.

5° L'îlot d'Astéris est placé par Homère entre Ithaque et Samos. C'est là que les prétendants guettent le retour de Télémaque. Cette île a deux ports, ἀμφίδυμοι λιμένες. Or, le seul îlot entre Céphallénie et l'Ithaque moderne, Daskalio, n'a pas de ports ; en revanche, entre Leucas et l'Ithaque moderne, il y a l'île d'Arcoudi qui, suivant le témoignage de M. Weir Smyth, s'ajoutant à celui de M. Doerpfeld, possède deux ports parfaitement caractérisés.

1. *The Nation*, 16 août 1900, p. 128-129.

M. Weir Smyth s'est rendu avec M. Doerpfeld à Leucade pour y chercher des ruines mycéniennes. Il croit en avoir reconnu sur la baie orientale, à un demi-mille de la côte, mais il avoue que toute la poterie recueillie sur ce site était hellénique. Toutefois, une exploration de la surface ne signifie rien ; comme le Mécène hollandais, M. Goekoop (*why has America no Schliemann's ?* demanderait Newton), consent à faire les frais de fouilles sur ce point, nous ne tarderons pas à être renseignés exactement.

Sur la côte sud-ouest de Leucade est une petite baie appelée Συβῶτα, où M. Doerpfeld croit trouver un souvenir du porcher Eumée. Il fera bien de réserver cet argument-là pour les esprits moins critiques. Ceux que nous venons de rapporter sont d'ailleurs assez dignes d'attention pour qu'on n'en affaiblisse pas la qualité par l'adjonction de raisons mineures.

Salomon Reinach [1].

Les Musées nationaux en 1899.

Le peintre Léon Bonnat, président du Conseil des Musées nationaux, vient d'adresser au Ministre des Beaux-Arts son rapport sur les opérations de l'année 1899.

Les crédits dont disposait le conseil s'élevaient à 402.173 francs; il a été dépensé 365.402 francs.

Voici les acquisitions faites ou soldées entièrement pendant l'année dernière :

Le solde du prix d'acquisition de la tiare d'Olbia	30.000
Le solde du prix d'un buste de Houdon	10.000
La *grande odalisque* d'Ingres	60.000
Trésor d'or de Saint-Babel (Saint-Germain)	5.000
1 buste de Lemoyne, par Pajou	15.000
Lot d'antiquités égyptiennes	8.800
1 tableau attribué à Martin des Batailles (Versailles)	3.000
1 relief babylonien (antiquités orientales)	2.000
1 canthare à fig. rouges (antiquités orientales)	225
2 vases peints (antiquités orientales)	1.000
1 pastel de La Tour (J.-B. Lemoyne)	15.000
1 panneau de Borgognone	26.250
Objets chypriotes (antiquités orientales)	1.300
Vases statuettes (antiquités orientales)	2.700
Le Putto de San Lorenzo de Florence	50.000
Objets orientaux (antiquités orientales)	2.600
1 diptyque en ivoire	12.000
Pièces céramiques égyptiennes (antiquités)	11.475
1 reliquaire (XIII[e] siècle.)	17.500

1. Il est possible que la thèse de M. Doerpfeld ait déjà été soutenue dans l'antiquité, bien que nous n'en ayons pas de preuve directe. Ainsi Crocyleia était un district d'Ithaque suivant les uns (Steph. Byz.), un district de Leucade suivant d'autres (Strab., p. 376, 453).

Feuillet d'un diptyque en ivoire (antiquités)	5.000
1 tête en bronze (région du Bénin), Musée de Marine	650
Tête chaldéenne à turban	4.500
Subvention pour acceptation du legs Frédéric Moreau fait au Musée Saint-Germain	20.000
1 Harpocrate Panthée ; 4 masques (antiquités)	6.000
Un paysage de Ruysdael; un de Aertsen (peintures)	3.500
Un satyre archaïque en bronze (antiquités grecques et romaines)	2.300
Dalle funéraire de Jeanne de Bourbon (sculpture M. A. et R.)	3.500
Une madone en bois (sculpture M. A. et R.)	3.000

Une somme de 6,000 francs a permis d'enrichir le Musée Grandidier de treize pièces rares de porcelaine de Chine.

Le rapport de M. Bonnat se termine par des considérations sur la nécessité de mettre nos richesses d'art à l'abri de tout danger d'incendie, en obtenant des pouvoirs publics que les locaux du pavillon de Flore et de ses dépendances soient rendus au Musée du Louvre, auquel d'ailleurs ils ont été affectés par le décret du 26 juin 1883.

« Le conseil, écrit M. Bonnat, s'est préoccupé de nouveau à maintes reprises de cet état de choses : il a visité les bureaux du Ministère des Colonies et ceux des Finances et a constaté combien, du côté du pavillon de Flore, le danger était grand; il s'est rendu compte que M. l'architecte des palais du Louvre et des Tuileries n'avait rien exagéré quand il jetait un cri d'alarme dans le rapport qu'il vous a adressé. Aujourd'hui que, depuis l'ouverture des nouvelles salles, nos galeries de peinture ne sont séparées que par un mur de l'administration coloniale, le conseil croit qu'il est de son devoir d'élever encore la voix. Il sait que votre sollicitude est éveillée sur cette grave question, et il souhaite qu'elle reçoive, grâce à vous, une prompte solution.

« Cette considération à elle seule vous paraîtra suffisante, j'en suis certain, pour hâter une solution si impatiemment attendue par tous ceux qui s'intéressent à la conservation des trésors d'art de nos musées nationaux. Mais il en est une autre qui a aussi son importance. Maintenant que la plupart des chefs-d'œuvre des écoles flamande et hollandaise ont été installés dans la nouvelle salle des États et les cabinets contigus, le Louvre ne peut plus s'étendre au delà. Et cependant, il faudrait faire pour l'École française ce qui vient d'être fait avec tant de succès pour les écoles étrangères. Là, un remaniement complet s'impose également. On ne pourra l'entreprendre que le jour où de nouveaux locaux deviendront disponibles dans la partie occupée par le Ministère des Colonies, en attendant qu'il soit possible de trouver d'autres bâtiments pour le Ministère des Finances et d'affecter au Musée du Louvre le palais du Louvre tout entier. La France est trop fière, et à juste titre, de sa gloire artistique pour ne pas réaliser ce rêve de tous les amis de l'art. »

— La note qu'on vient de lire, extraite du journal *Le Temps*, prête à quelques réflexions. On ne peut que regretter le petit nombre d'acquisitions de tableaux importants et le prix vraiment trop élevé d'une œuvre d'Ingres, *La grande oda-*

lisque, qui n'aurait pas trouvé d'amateur au dessus de 30.000 francs en vente publique. Aucun tableau n'a été acquis dans une vente en Angleterre ou en Allemagne et cela à cause du règlement des Musées, qui impose au vendeur l'obligation de présenter sa marchandise à Paris même, sur la table du conservatoire des Musées d'abord, puis sur celle du conseil des Musées. Tant que l'on n'aura pas modifié ces errements, il sera impossible au Musée du Louvre de combler, à des prix raisonnables, les graves lacunes qui s'y remarquent dans les écoles allemande et anglaise. Interdire aux conservateurs d'un grand Musée de suivre les ventes publiques à l'étranger est une véritable aberration; il en résulte tout naturellement qu'un marchand avisé, ayant acquis un Turner aux enchères pour 100.000 francs à Londres, en demandera 130.000 ou davantage au Louvre, qui — le cas s'est déjà produit — refusera de payer une si forte différence et continuera à se passer de Turner.

Quant au désir exprimé par M. Bonnat de voir rendre le Louvre tout entier à l'art et à la science, il n'est personne qui ne veuille s'y associer; mais il eût mieux valu peut-être que le conseil présentât, à ce sujet, quelques propositions précises, qui eussent mis l'opinion publique sur la voie d'une solution. La meilleure, à notre sens, consisterait à mettre les Finances au Ministère de la Guerre, la Guerre à l'École Militaire et les Colonies (comme cela paraît décidé) au Garde-Meuble. S. R.

Rectification.

— Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Une légère inexactitude a complètement défiguré le texte de l'inscription de Zagazig publiée plus haut, p. 315.

Le texte d'Allemant est en réalité ainsi conçu :

ΘΗΝΑΙΗΙΤΗΙΣΑΤΤ[ΗΙ]ΝΗΙΤΟΣΜΕΟΠΥΦΕΩΑΛΥ.
Λ[Π]ΟΙΗΣΕΛ[Α]

Les lettres entre crochets seraient douteuses et je lirais volontiers :

[Ἀ]θηναίηι τῆι Σαϊτῆι Νηΐτ Θε.... Πυθεω Ἀλι(καρνησσεὺς) ἐποίησεν.

Seymour de Ricci.

— Dans la Revue *Atene e Roma* (mars 1900, p. 92) est inséré un article de M. Ramorino dont l'intitulé autorise de hautes espérances : *Frammenti di Tacito*! Mais quand on y regarde de près, on s'aperçoit que cet article ne prouve rien, sinon que l'auteur est mal informé. Il y est dit, en effet, que le passage de Sulpice Sévère, *Chronic.* II, 30, sur le conseil de guerre qui suivit la prise de Jérusalem par Titus, contient des phrases certainement empruntées à Tacite. Mais cela est connu depuis Bernays et même tellement connu que ce passage de Sulpice Sévère a été réimprimé, à la suite de ceux de Tacite, dans es *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, publiés par Th. Reinach (Leroux, 1895, p. 324). Du reste, il eût suffi à M. Ramorino d'ouvrir

Teuffel pour savoir que la dépendance de Sulpice Sévère à l'égard de Tacite ne peut plus faire l'objet d'un article ; cela est presque élémentaire.

S. R.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er août 1900. — *Les Arts à l'Exposition universelle de 1900 : Les tapisseries à l'Exposition rétrospective et à l'Exposition contemporaine* (1er article), par M. J.-J. Guiffrey. — *L'Exposition rétrospective de l'Art français : Les manuscrits*, par M. Auguste Molinier. — *L'Exposition rétrospective de l'Art français : Les Bronzes*, par M. Frantz Marcou ; — *John Ruskin* (2e et dernier article), par M. Marcel Proust. — *L'Exposition rétrospective de l'Art français : L'Orfèvrerie*, par M. Émile Molinier. — *L'Exposition centennale : La Peinture française* (2e article), par M. André Michel. — *Portrait d'un chevalier de la Toison d'or peint par Jan van Eyck*, par M. V. H. James Weale. — *Bibliographie : Livres et albums illustrés du Japon, réunis et catalogués par M. Théodore Duret*, par M. Émile Hovelaque. — Trois planches hors texte : *Sainte Foy*, statue en or (xe siècle) (trésor de Conques) : héliogravure Chauvet. — *Jean, seigneur de Roubaix*, par Jan van Eyck (Musée de Berlin) : héliogravure Chauvet. — *L'Astronomie*, par M. Roybet : eau-forte de M. Vyboud. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 28e année, 1er cahier, 1900. — R. Lanciani, *Les fouilles du forum* (pl. I, II, III). — Th. Ashby, *Un panorama de Rome dessiné par Antoine van den Wyngaerde* (pl. IV-IX. Le document qui est conservé à Oxford, dans la Bodléienne, ne peut être antérieur à 1558 ni postérieur à 1561. La vue a été prise du Monte-Mario). — R. Paribeni, *Une inscription inédite de la Via Labicana qui mentionne un roi étranger* (ce roi s'appelle Samsigeramus ; il paraît appartenir à une famille de petits princes arabes qui résidaient à Emèse). — L. Correra, *Le taureau et l'Hercule Farnèse, notes et documents*. — Bibliographie.

— *Mittheilung. des k. d. Instituts. Athenische Abtheilung*, 1900, t. XXV, 1er et second cahier. — Hiller von Gartringen, *Inscription relative à Archiloque, à Paros* (pl. I-III. — Ce texte, qui provient vraisemblablement d'un édifice que les Pariens avaient consacré à Archiloque, aurait pu être curieux ; mais, par l'effet des mutilations qu'il a subies, il promet plus qu'il ne tient, malgré les efforts de l'éditeur). — R. Delbruck et K. G. Volmoeller, *Le château d'eau de Théagènès à Mégare* (pl. VII-VIII. Fouilles intéressantes ; les découvertes faites sur le terrain donnent une idée assez nette de la manière dont les architectes du vie siècle comprenaient l'établissement et l'ordonnance d'une fontaine monumentale). — H. von Prott, *Le décret d'Archinos* (essai d'explication de plusieurs passages restés obscurs d'un texte connu depuis longtemps). — Boehlau, *Les coupes ioniennes où sont figurés des yeux* (Nombreuses figures dans le texte. Travail important, qui ajoute beaucoup à ce que nous savons de l'histoire et des développements de la céramique ionienne. L'auteur montre

comment les formes et le mode de décoration inaugurés par l'Ionie furent imités à Athènes). — C. Friedrich, *Décret des Milésiens en l'honneur d'Hippostratos de Milet* (texte fort bien conservé d'un décret qui doit avoir été rendu entre 295 et 287 avant notre ère). — Hiller von Gaertringen et Saridakis, *Inscriptions de Rhodes*. — Anderson, *La copie apaméenne de l'inscription relative au calendrier de la province d'Asie*. — *Bibliographie*. — *Découvertes*. — *Procès-verbaux des séances de l'Institut. Célébration du 25e anniversaire de la fondation de la Section athénienne*.

— Le vingt-huitième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont la publication est dirigée par MM. E. Saglio et E. Pottier, vient de paraître (LAB-LEG). Nous y remarquons les articles suivants : *Lacaedaemoniorum respublica* (Fustel de Coulanges. C'est là un écrit inédit du grand historien, et, dans cet exposé sommaire de la constitution de Sparte, écrit il y a plus de vingt ans, on retrouve toutes les qualités qui le distinguent et surtout son scrupule à ne pas avancer un fait qui ne soit attesté par un texte ancien); *Lampadédromia* (Albert Martin); *Lana* (Thédenat); *Lares* (Hild); *Latifundia* (Lécrivain); *Latini* (Hild); *Latrina* (Thédenat); *Laudatio* (Lafaye); *Lectisternium* (Bouché-Leclercq); *Lectus* (P. Girard); *Legatio* (Cagnat).

— *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXII, 13e session, 3e séance, 13 mars 1900 : Dr James Henry Breasted, *Les monuments dans les inscriptions* (c'est-à-dire les renseignements que les inscriptions fournissent souvent sur les dimensions des monuments où elles sont gravées ou bien sur tel ou tel détail de l'exécution). — Dr James H. Breasted, *Les annales de Toutmès III et le site de Mageddo*. — Percey E. Newberry, *Le mot KHA ; un divan ou bureau*. — A. Boissier, *Notes d'assyriologie*. — J. Offord, *Inscription phénicienne à Greenock* (planche). — E. Towry Whyte, *Modèles égyptiens de poissons; tabouret égyptien de campagne* (planche). — Walter L. Nash, *Poignée en bois pour de petites cymbales de provenance égyptienne* (planche). — Lascellès, *Catalogue d'une collection de dessins de Sir Gardner Wilkinson conservée à Harrow*. — J. Offord, *Note sur la géographie des inscriptions phéniciennes*. — F. Legge, *Le mot Armageddon*.

— *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXII, treizième session, 4 mai 1900. — F. Legge, *Les plaques de schiste sculptées qui proviennent d'Hiéraconpolis et d'autres sites égyptiens* (Dans un article des plus intéressants, M. L. a donné une exacte description et de fidèles images (pl. I à IX) de tous les monuments connus jusqu'ici qui représentent une forme primitive de l'art égyptien, laquelle paraît accuser une origine asiatique. Les conclusions de M. L. se rapprochent de celles que M. Heuzey avait présentées à propos de l'un de ces monuments (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 4e série, 1899, p. 61 et suiv.). Il voit dans ces sculptures la figuration des victoires remportées par des envahisseurs asiatiques sur une population indigène beaucoup moins avancée, et il les attribue au temps de la première dynastie. Tout cela

reste encore bien incertain, bien obscur. Il y a de ces plaques où paraissent des traits tout égyptiens, comme l'attitude et la coiffure du roi de la planche I, sur l'avers et le revers; il y en a d'autres où rien ne rappelle l'Égypte. Nous ne pouvons admettre que la question d'attribution et d'origine soit tranchée dès maintenant; mais c'est déjà beaucoup d'avoir en main un petit *Corpus* de tous ces monuments). — Flinders Petrie, *Note sur une plaque de schiste sculptée* (c'est de la plaque figurée pl. V que M. Fl. tente de donner une explication, qui paraît bien hasardeuse). — Percy E. Newberry, *Extraits de mon carnet* (III). 1. *La centaurée dans l'art égyptien*. 2. *Le pavot*, etc. — Wiedmann, *Un texte géographique et mythologique* (Papyrus de Paris, Bibl.. nat., n° 173). — Hilton Price, *Quelques ivoires sculptés d'Abydos* (planche). — Griffith, **Ηετĥε** = νέμεσις. — W. L. Nash, *Anciens modèles égyptiens de divers poissons*. — Cheyne, *Le mot Armageddon*. — Notes diverses.

— *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. LIV, fasc. 1. — Praetorius, *Sur la théorie de Winckler* (sur le pronom faisant fonction d'article en sabéen). — Wolff, *Analectes* (sur divers points de philologie arabe et hébraïque). — Goldschmied, *Sur la chronologie du Livre des Rois* (Chéchonk et Jéroboam). — Praetorius, *Le mot sabéen GRB* (= personne). — Steinschneider, *Sahl ben Bichr*, etc. — Oldenberg, *Recherches védiques*. — Goettsberger, *Un prétendu nom d'animal syriaque*. — Aufrecht, *Ouvrages indiens imprimés à Bombay*. — Caland, *Exégèse et critique des Soutras rituels*. — Brooks, *Le canon chronologique de Jacques d'Édesse*. — Von Stackelberg, *Persica*. — Praetorius, *Sur l'évangéliaire syro-palestinien*. — Ginsburger, *Introductions araméennes aux lectionnaires targumiques*. — Hüsing, *Remarques sur l'onomastique iranienne*. — Reckendorf, *Sur l'emploi du pronom personnel au lieu de l'article dans les langues sémitiques*. — Bibliographie.

— *Revue des Études grecques*, t. XIII, janvier-avril 1900. — H. Weil, *L'historien Cratippe, continuateur de Thucydide*. — S. Reinach, *Bas-relief découvert en Mysie* (1 planche et figures dans le texte. Ouvrage de l'école néo-attique, débris d'un ensemble que nous pouvons nous représenter par plusieurs autres monuments). — E. Bourguet, *Inscription de Magnésie du Méandre*. — E. D'Eichthal et Th. Reinach, *Nouvelles observations sur les problèmes musicaux attribués à Aristote*. — C.-E. Ruelle, *Bibliographie annuelle des études grecques*, 1898-1899. — Th. Reinach, *Bulletin épigraphique*.

— *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XIX^e^ années, fascicules 1-2, janvier-mars 1900. — L. Delaruelle, *Un recueil d'adversaria autographes de Girolamo Aleandro*. — O. Join-Lambert, *Notes sur l'art français et l'art italien au moyen-âge* (des idées et des vues intéressantes dans cet article écrit à propos du livre de M. Enlart sur *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*). — Capobianchi, *Les Caroli Pondus conservés en Italie* (pl. I). — S. Gsell, *Chronique archéologique africaine*. — P. Lauer, *La cité carolingienne de Cencelle* (pl. II. Il s'agit d'une enceinte où, au IX^e^ siècle, fuyant les invasions sarrasines, s'étaient réfugiés les habitants de Centumcellae, depuis *Cività Vecchia*).

— *La Revue de l'art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 avril 1900. — Texte : *L'Exposition universelle :* I. *Avant l'ouverture*, par M. J. Guadet, inspecteur général des Bâtiments civils. — *La Chapelle de la Charité, rue Jean-Goujon*, par M. Jacques de Boisjoslin. — *Un peintre explorateur : Maurice Potter*, par M. L. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg. — *Lampi* (fin), par M. Fournier-Sarlovèze. — *Les récentes acquisitions du Musée du Louvre*, par M. Marcel Nicolle, attaché au Musée du Louvre. — *La porcelaine de Meissen et son histoire*, par M. Ed. Garnier, conservateur du Musée de Sèvres. — *Listes des ouvrages sur les Beaux-Arts*, publiés en France et à l'étranger pendant le premier trimestre de 1900. — *Bibliographie*, par M. Émile Dacier. — Gravures hors texte : *Plan des Expositions universelles de* 1867, 1878, 1889, 1900. — *Plan général de l'Exposition universelle de* 1900. — *Chapelle de la Charité : Peintures de la coupole*, d'après l'esquisse de A. Maignan. — *L'impératrice Marie Feodorovna*, héliogravure de Dujardin, d'après la peinture de Lampi (galerie du grand-duc Constantin, à Pavlosk). — *La comtesse Joséphine Potocka avec Lampi et l'architecte Latour*, d'après la peinture de Lampi. — *Le fils aîné de Lampi et son petit-fils*, d'après la peinture de Lampi, au Ferdinandeum, à Inspruck. — *La femme à l'éventail* (Musée du Louvre), gravure de M. Lavalley, d'après F. Goya. — *Groupe du mariage* (vers 1780), décor polychrome (château de Grossherzogel, Schwerin). — *Assiette à gâteaux, tasses et soucoupes peintes en couleur* (Musée des Arts industriels à Berlin). — Nombreuses illustrations dans le texte.

— *La Revue de l'art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 mai 1900. — Texte : *Les Heures du connétable de Montmorency au Musée Condé*, par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. — *Alphonse Legros*, par Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg. — *L'Exposition universelle : le Métal*, par M. Henri Havard, inspecteur général des Beaux-Arts. — *L'Exposition rétrospective de l'art français*, par M. Gaston Migeon, attaché au Musée du Louvre. — *Rosa Bonheur*, par M. Augé de Lassus. — *Bibliographie*, par M. Émile Dacier. — Gravures hors texte : *Procession dans une église espagnole*, d'après la gravure de A. Legros (2e état) (collection de M. Moreau-Nélaton). — *La mort du vagabond*, d'après la gravure de A. Legros (collection de M. Moreau-Nélaton). — *G.-F. Watts*, pointe sèche originale de A. Legros. — *La Mort et le Bûcheron*, d'après l'eau-forte de A. Legros (collection de M. Moreau-Nélaton). — *Jeune fille et la Mort*, gravure sur bois de Ch.-S. Ricketts, d'après A. Legros. — *Dame en bergère*, d'après Largillière (collection de M. H. Deutsch). — *Portrait de femme*, d'après Chardin (collection de M. Dolfus). — *L'Innocence enchaînée par les Amours et suivie du Repentir*, d'après Greuze (collection de M. le baron de Schlichting). — *Groupe de Bacchantes*, d'après Clodion (collection de M. le comte Moïse de Camondo). — *Tigre royal*, héliogravure de G. Petit, d'après Rosa Bonheur. — *Étude de chevaux*, héliogravure de G. Petit, d'après Rosa Bonheur. — *Cerf dans la forêt, le matin*, héliogravure de G. Petit, d'après Rosa Bonheur. — Nombreuses illustrations dans le texte.

— *La Revue de l'art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 juin 1900. — Texte : *Les Heures du connétable de Montmorency au Musée Condé* (fin), par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. — *La femme de Jean Van Eyck à l'Académie de Bruges*, par M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale. — *L'Exposition universelle : La Peinture : L'École française* (I), par M. L. de Fourcaud, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art, à l'École des Beaux-Arts. — *La gravure en médailles*, par M. André Hallays. — *Le métal* (II) : *l'Or*, par M. Henri Havard, inspecteur général des Beaux-Arts. — *L'Exposition rétrospective de l'art français* (II) : *les Ivoires*, *la Céramique*, par M. Gaston Migeon, conservateur-adjoint au Musée du Louvre. — Gravures hors texte : *La femme de Jean Van Eyck*, gravure de M. Chiquet, d'après M. Van Eyck (Musée de l'Académie à Bruges). — *Le Vœu de Louis XIII*, héliogravure de Arents, d'après le tableau de Ingres à la cathédrale de Montauban. — *L'Assassiné*, d'après le tableau de M. Carolus-Duran au Musée de Lille. — *Médailles*, d'après Bovy, Oudiné, B. Duvivier, Roty, Barré, Degeorge et Alphée Dubois. — *The Adams gold Vase* (maison Tiffany). — *L'Écueil vaincu*, par M. Louis Bottée, M. Gustave-Roger Sandoz, orfèvre, héliogravure de Dujardin, — *Annonciation* (ivoire de la fin du XIII^e^ siècle), héliogravure de Arents. — *Annonciation* (ivoire du XV^e^ siècle), Musée de Langres.

— *La Revue de l'art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 juillet 1900. — Texte : *L'Exposition universelle : La Peinture : l'École française* (II), par M. L. de Fourcaud, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts. — *La sculpture* (I), par M. Maurice Demaison. — *La gravure en médailles* (fin), par M. André Hallays. — *Le métal* (III) : *l'Argent* (I), par M. Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts. — *L'Exposition rétrospective de l'art français* (III) : *l'orfèvrerie et l'émaillerie*, par M. Gaston Migeon, conservateur-adjoint au Musée du Louvre. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *Funérailles d'un chef*, d'après le tableau de M. Cormon (appartenant à M. Avice). — *Mes deux fils*, héliogravure de Braun, Clément et C^ie^, d'après le tableau de M. Benjamin Constant. — *Pandore*, gravure de M. Lavalley, d'après le tableau de Delaunay (appaptenant à M. Fouques Duparc). — *Au pays de la mer. Nuit de la Saint-Jean*, d'après le tableau de M. Ch. Cottet. — *Saint Georges*, d'après la statue de M. E. Frémiet. — *Jeune fille de Bou Saâda ; tombeau du peintre Guillaumet*, héliogravure de M. Arents, d'après la sculpture de M. Barrias. — *Médailles et plaquettes*, héliogravure de Braun, Clément et C^ie^, d'après M. Chaplain. — *Médailles et plaquettes*, d'après M. Roty. — *Médailles et plaquettes*, d'après Daniel Dupuis. — *Prix de la coupe, 1896, argent massif*, sculpture de MM. E. et L. Moreau (Boulenger et C^ie^, orfèvres). — *Sainte Foy*, statue en or du Trésor de Conques. — *Sainte Fortunade* (Église de Sainte-Fortunade).

BIBLIOGRAPHIE

Ulysse Chevalier. **Étude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin.** Paris, Picard, 1900. In-8, 56 et LX p.

Arthur Loth. **Le portrait de N.-S. J.-C., d'après le Saint-Suaire de Turin.** Paris, Oudin, 1900. In-8, 64 p. et 4 héliogravures.

L'église collégiale de Lirey, fondée le 10 juin 1353 par Geoffroy Ier de Charny, seigneur de Savoisy et de Lirey, possédait un Saint-Suaire où l'on prétendait reconnaître l'empreinte ou plutôt l'image du corps du Sauveur. A la suite d'une enquête de l'évêque de Troyes, il fut démontré que le Suaire en question était l'œuvre d'un peintre du temps et que les miracles obtenus au moyen de cette relique étaient frauduleux. L'ostension du Suaire fut interdite par Clément VII (1390). Au XVe siècle, à la suite d'incidents compliqués que M. l'abbé Chevalier a racontés avec son habituelle conscience, le Suaire passa aux mains des ducs de Savoie; il est aujourd'hui à Turin, où une spéculation éhontée, doublée d'ignorance et de mauvaise foi, s'évertue à lui rendre, malgré les bulles de Clément VII, un certificat d'authenticité. Contre cette exploitation de la crédulité publique — tolérée, à la fin du XIXe siècle, par un pouvoir séculier indifférent ou complice — M. Chevalier proteste avec l'honnêteté du savant et la réserve attristée du chrétien. Mais il faut voir, dans sa brochure, de quels arguments on se sert pour imposer silence aux récalcitrants ! De peur d'abuser de la permission de dire ce que j'en pense, j'aime mieux laisser la parole à notre érudit collaborateur M. de Mély, qui, dans la *Chronique des arts* (1900, p. 303), a résumé très exactement les dernières phases du débat :

« Lors de l'Exposition de Turin, de 1898, M. Secundo Pia, avocat, fut autorisé par le Roi à photographier le Suaire. L'épreuve, ainsi qu'on devait s'y attendre, donna un double dessin, le côté antérieur et le côté postérieur d'un cadavre; bien connus d'ailleurs, puisque les plus anciennes gravures, les fac-similé antiques sur étoffes, qu'on voyait à l'Exposition, dans la section de l'*Arte sacra*, nous en donnaient la représentation. Mais il paraîtrait que l'épreuve photographique, *obtenue d'après un procédé nouveau* (*sic*, p. 25), donna un négatif. — Un négatif! — Aussitôt, l'émotion causée par cette révélation si inattendue fut prodigieuse (*sic*, p. 27), et l'authenticité devint indiscutable. Cinq cent mille pèlerins défilèrent devant le Suaire, pas un ne protesta ! (Il faut dire que la relique est soigneusement cachée derrière les grilles de fer d'une châsse très obscure). Mais n'importe, les doutes étant levés, il fut déclaré que le Suaire de Turin était le seul vrai, le seul authentique.

« Cependant, quelques savants demeuraient incrédules. Ceux qui avaient étudié la question avec impartialité n'étaient pas absolument convaincus, et

le chanoine U. Chevalier, dont la compétence en ces matières est si connue, n'hésita pas à publier une brochure très documentée dans laquelle il discutait les pièces historiques et les mettait bien en lumière. Une conclusion très évidente en découlait : beaucoup de bruit avait été fait autour d'une copie, qui apparaissait à Lirey à la fin du XIV^e^ siècle, sans qu'il fût possible de rien présumer de ses origines antérieures. Mais les bulles, les décisions royales, les luttes suscitées autour de la possession, de l'ostension même du Suaire, en montraient l'évidente fausseté.

« On comprend l'effet d'une pareille entrée en scène. Semblable autorité ne pouvait être dédaignée; le clergé de Turin fulmina contre l'éminent chanoine plusieurs terribles brochures ; M^gr^ Colomiatti sembla même, un instant, menacer de la Sainte-Inquisition le savant qui parlait suivant la science et suivant sa conscience.

« C'est alors que M. Loth, ancien élève de l'École des Chartes et lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, se décida à publier le résultat de ses réflexions : car sa plaquette se compose uniquement de réflexions. Non, cependant : on y voit quelques pièces historiques, mais soigneusement triées. Par exemple, pour un ancien élève de l'École des Chartes, vouloir uniquement, à l'aide de lettres du XVI^e^ siècle, prouver l'authenticité d'une relique du I^er^ siècle, c'est peut-être bâtir sur le sable. Mais la science arriva juste à propos pour donner une preuve d'authenticité à cette relique qui tient au moins autant au cœur des Turinois que naguère à celui des chanoines de Lirey! Bref, la représentation qui a été jusqu'ici perçue, puis photographiée — *par un procédé nouveau* — n'est pas le fait des hommes : elle est *acheiropoiète*; elle a été imprimée directement dans le Sépulcre par les rayons Rœntgen qui, n'étant pas connus des hommes du I^er^ siècle, ne peuvent alors qu'être divins; c'est pour cela que l'image en photographie est venue négative; donc le Suaire est indiscutablement authentique. Plusieurs planches en héliogravure certifient les dires de M. Loth. 63 pages ont été nécessaires pour déduire cette conclusion, qui fait rentrer sous terre tous les adversaires et rend enfin à Turin la possession incontestée de la plus insigne des reliques de la Passion. »

A la page 23 de son excellente brochure, M. l'abbé Chevalier parle de « la confession du peintre qui avait artistement confectionné le Suaire », confession obtenue, au XIV^e^ siècle, par l'évêque de Troyes. On annonce la publication prochaine de cette confession *in extenso*. Peut-être se trouvera-t-il quelque élève de l'École de Chartes, expert en écritures, pour dire que ce document est « maquillé ».

S. R.

Adolf Furtwaengler. **Die antiken Gemmen, Geschichte der Steinschneidekunst im classischen Alterthum.** Giesecke et Devrient, Leipzig et Berlin, 3 vol. in-4° de 67 planches, 330 et 464 p., avec nombreuses gravures dans le texte. Prix : 250 marks.

Dans le monde de l'archéologie, M. Furtwaengler est plus craint qu'aimé.

C'est que je ne sais personne qui fasse moins effort pour dissimuler ses dédains, ceux que lui inspirent les impertinents qui se mêlent de donner leur opinion sur des matières qu'ils connaissent mal et les habiles gens qui, avec un mérite des plus minces, tiennent boutique d'oracles et arrivent à de hautes situations. Où il devient surtout cruel, c'est quand on a le malheur de ne pas être de son avis sur les questions où il s'est fortement engagé. Il accable alors son contradicteur sous un mépris qui parfois éclate en paroles violentes, mais qui, plus souvent, perce dans tout l'accent du discours et qui semble impliquer que l'adversaire ne pourra même pas songer à répliquer et à prolonger le débat.

Avec de tels procédés de discussion, M. Furtwaengler n'a pu manquer de se faire bien des ennemis ; mais ses victimes doivent avoir quelque peine à s'empêcher de l'admirer. A plus forte raison est-ce là le sentiment qui domine dans l'esprit de ceux qui, ne s'étant pas trouvés sur le chemin du redoutable polémiste, n'ont pas reçu ses coups et n'en ont pas gémi dans leur chair. Sans doute ils n'ont jamais pu lire un livre ou même quelques pages de cet auteur sans être tout d'abord plus ou moins effarouchés par l'intrépidité de l'affirmation et par l'audace des hypothèses ; mais, alors même que celles-ci leur paraissaient le plus hasardées, elles les forçaient à remettre en question la valeur des solutions auxquelles ils s'étaient arrêtés jusqu'à ce moment, sur la foi de leurs maîtres et des lectures de leur jeunesse. Telle assertion vous étonne, on pourrait presque dire qu'elle vous scandalise ; mais elle n'en a pas moins éveillé en vous toute une suite imprévue d'idées neuves que vous êtes surpris de n'avoir pas aperçues plus tôt. Ces idées s'écartent parfois très fort de la doctrine exposée par M. Furtwaengler, et c'est pourtant à lui, on en a conscience, que l'on se trouve les devoir. Il a servi nos études autant par les contradictions qu'il a provoquées que par les idées neuves et originales qu'il a exposées. On ne saurait guère nommer un archéologue contemporain de quelque mérite qu'il n'ait ainsi contraint, soit par des attaques personnelles, soit par quelque assertion tranchante qui le révoltait comme une étrange hérésie, à ramasser toutes ses forces pour se défendre ou pour défendre la vérité contre l'erreur. Comme exemple de ces heureux contre-coups, effets indirects des défis jetés par M. Furtwaengler aux opinions reçues, je citerai les mémoires par lesquels M. Otto Benndorf a justifié la date, contestée par M. Furtwaengler, qu'il avait tout d'abord proposée pour l'érection du monument d'*Adam-Kilisseh*, dans la Dobrutcha, du *Tropaeum Trajani*, comme persisteront à l'appeler, je n'en doute pas, les historiens de l'architecture romaine du second siècle de notre ère [1]. J'en dirai autant de l'étude par laquelle M. Edmond Pottier vient de soutenir et de prouver l'incontestable authenticité du vase à deux têtes, signé de Cléomène, que possède le Louvre. Je ne sais rien de plus élégant que la démonstration de M. Pottier, ni qui soit mieux fait pour obtenir la pleine adhésion de tout esprit non prévenu [2].

1. O. Benndorf, *Adamkilissi noch einmal* (*Jahreshefte des oesterreichen archaeologischen Instituts in Wien*, 1898, p. 122-137).
2. E. Pottier, *Le vase de Cléoménès. Réponse à M. Furtwaengler* (*Revue archéologique*, 1900[2], p. 181-203, pl. XIII-XIV).

La liste serait longue des controverses qui ont été soulevées et des objections qui ont été suscitées par la publication des *Meisterwerke,* ce livre qui, malgré tous les défauts qu'on lui peut reprocher, demeurait, jusqu'à ces derniers jours, l'œuvre la plus importante et la plus féconde qui ait été consacrée, dans la seconde moitié du XIXe siècle, à l'histoire de l'art grec ; mais, alors même qu'il paraissait se donner tout entier à l'étude des monuments de la sculpture. M. Furtwaengler s'occupait déjà des pierres gravées. Quinze ans se sont écoulés, nous dit-il, depuis qu'il avait conçu le plan de cette *Histoire de la glyptique dans l'antiquité classique* qu'il vient de nous donner; or plusieurs des travaux qu'il a publiés dans cet intervalle de temps témoignent des recherches qu'il s'imposait en vue d'une révision générale de toutes les données sur lesquelles devrait se fonder l'histoire qu'il méditait d'entreprendre. La question des gemmes signées se présentait à lui tout d'abord. Fallait-il les rejeter en bloc, comme le faisait Koheler, qui n'en admettait en tout, comme authentiques, que cinq seulement? M. Furtwaengler, dans quatre mémoires qui le placèrent d'emblée au premier rang des connaisseurs de gemmes, réagit contre ce scepticisme et rendit aux archéologues la joie de pouvoir admirer sans inquiétude nombre de chefs-d'œuvre des maîtres du touret[1]. Quelques années après, on était averti, par une nouvelle publication, qu'il persévérait dans cet effort. C'est en 1896 qu'il a publié le catalogue illustré des pierres gravées de Berlin. C'est un in-quarto qui contient la description d'environ 10.000 pierres ou pâtes, accompagnée de 71 planches exécutées en phototypie qui reproduisent 5.515 sujets[2].

L'ouvrage auquel a abouti cette longue préparation et que nous annonçons aujourd'hui sera désormais, pour les pierres gravées, ce qu'a été, à la fin du siècle dernier, pour les monnaies et médailles, la *Doctrina nummorum* d'Eckhel. Il n'existait rien de pareil, jusqu'à présent, pour les intailles et les camées. Sans doute, tout récemment, le savant conservateur du Cabinet de la Bibliothèque nationale, M. Babelon, avait tracé, de cette histoire, une brillante esquisse[3] ; mais les grandes lignes seules y sont indiquées. Étant donnés le format du livre et le caractère de la collection à laquelle il appartenait, l'auteur ne pouvait ni entrer dans la minutie du détail, ni multiplier les exemples, ni offrir des plus belles pierres une image qui serrât le modèle d'aussi près que possible. Quelle que fût sa science et quelque vivement qu'il sentît la beauté des originaux, il ne pouvait donner qu'un abrégé, et, pour les reproductions, qu'un à-peu-près.

Il en est tout autrement de l'ouvrage considérable et même luxueux que nous devons à M. Furtwaengler. Il suffira, pour en faire comprendre l'importance, de rappeler qu'il n'a pas fallu moins de six ans aux éditeurs pour en exécuter les planches ainsi que pour en composer et en tirer les feuilles. Le texte comporte plus de 800 pages du format in-4°. En ajoutant aux gemmes figurées dans les planches par l'héliogravure celles dont le dessin est inséré dans le corps même du livre, on a ici la reproduction de 3.600 pierres gravées. Par

1. *Ueber die Gemmen mit Kuenstlerinschriften* (*Jahrbuch des k. d. arch. Instituts*, t. III, 1888, p. 105, 193, 297; t. IV, 1889, p. 46).
2. *Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium.* Berlin, 1896, in-4°.
3. Babelon, *La gravure en pierres fines*, in-8°, 1894 (*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*).

parenthèse, beaucoup de ces vignettes du troisième volume sont assez médiocres. Les planches, au contraire, sont vraiment très soignées. Le seul regret que l'on puisse exprimer à ce propos, c'est que l'on ait toujours tenu à fournir là des images qui soient de la grandeur même des originaux [1]. Quelques-unes de ces images sont tellement petites que, même avec le secours de la loupe, il est difficile d'y rien distinguer. Pour les plus menues tout au moins de ces intailles, on aurait mieux fait de prendre le parti du grossissement photographique. C'est, cela va sans dire, d'après des empreintes que tous les clichés ont été pris, pour les intailles. Dès qu'il avait formé le projet d'écrire cette histoire, en vue de l'ouvrage qu'il se proposait d'entreprendre, il avait commencé de réunir une belle suite d'empreintes. A cette fin, il avait visité les principaux cabinets de l'Europe, les collections privées et les galeries d'État. Il était en relations suivies avec les riches amateurs, particulièrement en Angleterre, où les châteaux de la noblesse renferment tant de trésors presque ignorés; il correspondait avec les conservateurs des musées, qui tous tenaient à honneur de lui fournir des documents et de collaborer ainsi à l'œuvre annoncée; il a travaillé sur d'excellents matériaux.

Ce qui fait d'ailleurs le prix du livre et de sa haute originalité, c'est moins la fidélité des images et le nombre des pièces ici reproduites et décrites que la méthode qui a été appliquée par l'auteur à ces monuments. Ceux-ci, jusqu'à présent, n'avaient jamais été l'objet d'un classement qui présentât quelque rigueur et dont les rubriques correspondissent aux périodes principales du développement de cet art et à la diversité des styles. Jusqu'alors on se contentait de désignations du genre de celles-ci : pierres *archaïques*, *étrusques* et *gréco-romaines*. Ces termes vagues ne correspondaient à aucune réalité définie et, de toute façon, ils avaient le défaut de ne pas pouvoir s'appliquer, même par extension, à certains groupes de gemmes, à ceux, par exemple, que forment les intailles de l'Égypte et de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse. Ce qui en accusait aussi l'insuffisance, c'est qu'ils confondaient tous, sous une même appellation, des ouvrages d'un caractère très différent. *Archaïque*, c'est bientôt dit; mais, sans parler de l'archaïsme mycénien, qui était alors inconnu et même insoupçonné, quelle distance entre la rudesse presque barbare des cachets du VIII^e^ ou du VII^e^ siècle et le style un peu compassé encore, mais déjà si savant et si noble, des intailles de la fin du VI^e^ siècle!

Au contraire, il n'est pas un produit de la glyptique des anciens qui n'ait sa place marquée dans le classement adopté pour le présent ouvrage, une place que déterminent le lieu et le temps où la main de l'artiste l'a créé. Voici les titres que portent les seize chapitres du tome II, où sont décrits les monuments figurés dans les planches; les mêmes divisions reparaissent dans le tome III, où est exposée l'histoire générale de la glyptique : 1° *gemmes orientales* (babyloniennes, assyriennes, syriennes, perses archaïques); 2° *gemmes mycéniennes*; 3° *scarabées, scarabéoïdes et gemmes grecques archaïques*; 4° *gemmes grecques du style sévère*; 5° *gemmes gréco-perses*; 6° *gemmes grecques du style libre*; 7° *sca-*

1. Seule, la planche LI renferme une trentaine de grossissements.

rabées de Sardaigne; 8° *scarabées étrusques*; 9° *scarabées italiques*; 10° *chatons de bagues italiques*; 11° *gemmes hellénistiques et romaines de l'époque républicaine*; 12° *gemmes augustéennes*; 13° *gemmes impériales*; 14° *gemmes signées*; 15° *camées*; 16° *gemmes chrétiennes et byzantines avec quelques spécimens de camées et d'intailles modernes.*

On pouvait peut-être subdiviser encore, ou critiquer la place assignée à telle ou telle catégorie de monuments, mais il n'en demeure pas moins vrai que, par son ampleur, ce cadre se prête à embrasser dans toute son étendue l'évolution de l'art du graveur sur pierre, de même que, par les compartiments qui y sont ménagés, il répartit en groupes homogènes tous les objets similaires et met ainsi en lumière la variété des types et des effets que l'artiste tire de l'effort qu'il s'est imposé pour faire tenir le symbole ou l'image dans le champ très étroit de l'amulette ou du cachet. Les monuments nouveaux, à mesure qu'ils apparaîtront au jour, viendront désormais s'insérer dans les cases qui leur sont destinées et enrichir les séries déjà constituées.

C'est déjà un inappréciable service rendu à nos études que cette création de toute une doctrine, d'une doctrine qui, fondée sur une critique très bien informée et très sévère, met à la disposition des historiens de la pensée et de l'art antique des milliers de monuments dont, jusqu'alors, ils n'osaient guère se servir, ne sachant jamais au juste quel degré de confiance ils méritaient, ni, lors même que l'on était fondé à les croire authentiques, à quel siècle, à quel peuple, à quelle école les rapporter. Longpérier était certes un très fin connaisseur; il avait commencé, dès sa première jeunesse, à manier les monnaies, les intailles et les camées, tous ces menus objets qui meublent les cabinets des amateurs; or, un jour, à propos d'une recherche que j'avais entreprise, je lui parlais des pierres gravées et des ressources qu'elles pourraient me fournir. « Les pierres gravées », me répondit-il, « mais les trois quarts de celles que l'on vous montrera seront modernes; quant aux autres, vous ne pourrez prouver qu'elles soient antiques ». Je fus, je le confesse, fort découragé par ce scepticisme. Il n'en fallut pas davantage pour me détourner, pendant des années, d'accorder aux intailles l'attention qu'elles méritaient. Cette indifférence, je n'en suis revenu que le lendemain du jour où j'ai conçu le téméraire projet de présenter, dans un tableau d'ensemble, la suite et l'enchaînement de toutes les pensées que les anciens ont traduites par des formes. Alors je ne tardai point à sentir combien je perdrais à me priver du secours de monuments qui ont sur la plupart des autres l'avantage de nous être presque toujours arrivés dans un merveilleux état de conservation. Statues, statuettes et vases sont exposés à toute sorte d'accidents. C'est par exception que le métal des monnaies a résisté assez victorieusement soit aux morsures de la rouille, soit à l'usure des contacts pour garder dans toute sa fraîcheur l'empreinte du coin. La gemme, au contraire, échappe, par sa petitesse même, au danger des heurts, et sa dureté préserve l'image de toute atteinte, surtout quand cette image est modelée en creux. Je n'eus pas plus tôt touché à la Chaldée et à l'Assyrie, que déjà je m'appliquais avec passion à interroger cônes et cylindres. Les uns et les autres, par les scènes d'adoration qui y sont figurées en si grand nombre, ajoutaient beaucoup au peu

que nous savions, par les textes, de la religion et des mythes de Babylone et de Ninive, ainsi que des rites de leurs cultes. Pour la civilisation dite égéenne ou mycénienne, le recours aux pierres gravées s'impose bien plus impérieusement encore. Là, pas d'inscriptions qui puissent servir de commentaire aux monuments figurés pour en combler les lacunes et en éclairer le sens. Dans ce qui reste de la sculpture et de la peinture, la figure humaine est rare; elle est presque toujours très gauchement interprétée et le milieu où elle se meut est mal défini. Ce que nous entrevoyons de la vie sociale et des croyances de ces tribus que l'histoire avait oubliées et dont le souvenir s'était vaguement conservé dans la poésie, nous le devons surtout aux intailles. C'est d'ailleurs parmi celles-ci que se trouvent les plus remarquables ouvrages qui nous aient été laissés par l'artiste mycénien, ceux qui témoignent le plus hautement de son aptitude à saisir et à rendre la beauté de la forme vivante.

Quand je dis adieu à Mycènes afin de poursuivre mon chemin, j'avais compris ce qu'il y avait à demander aux pierres gravées et ce qu'elles enseignent à qui sait les consulter. Ce m'est donc une grande joie de penser que, dans ce qui me reste à parcourir de la longue carrière où je me suis engagé sans l'espoir d'en atteindre le terme, j'aurai comme garant et comme guide, pour tout ce qui concerne les pierres gravées, un maître tel que M. Furtwaengler. Combien de recherches délicates et souvent fastidieuses me seront ainsi épargnées, combien aussi d'erreurs! Une main prévoyante et sûre aura, pour chaque âge de la glyptique, disposé d'avance les matériaux et signalé à l'historien les pièces de choix, celles qui se distinguent par la singularité de leur type ou qui se recommandent par la beauté de leur exécution, qui doivent, à ce titre, être choisies pour représenter un style et pour permettre de le juger.

De ces trop brèves indications, il ressortirait déjà que le livre en question tient toutes les promesses de son titre; mais ce que nous n'avons pas dit et ce que l'on ne saurait proclamer trop haut, c'est que l'auteur y donne, en réalité, beaucoup plus qu'il n'a promis. M. Furtwaengler, comme M. Edmond Pottier, est de ceux qui ne peuvent toucher à une question sans l'élargir; ces vifs et subtils esprits saisissent, à première vue, le lien qui rattache l'ordre de faits dont ils s'occupent à l'ensemble des phénomènes qui, sous d'autres apparences, procèdent de la même cause, sont l'expression de la même force et des mêmes idées. A propos de la céramique, M. Pottier, dans son catalogue sommaire des vases du Louvre, esquisse, d'un trait léger et sûr, toute une histoire de l'art ou, pour mieux dire, de la civilisation hellénique[1]; celle-ci, lorsqu'il aura achevé son dessein, nous apparaîtra dans tout son développement; on se rendra compte des influences qu'elle a subies au contact de ses aînées, comme de celles que, plus tard, elle a exercées sur ses premiers inspirateurs et sur de plus jeunes nations. Rien de plus brillant et de plus suggestif que cette revue rapide d'un si riche passé. M. Furtwaengler en fait autant, à l'occasion des pierres gravées. Pour plusieurs des séries dont nous avons donné la liste, il y a des problèmes

1. *Musée national du Louvre. Catalogue des vases antiques de terre cuite*, par E. Pottier : *Etudes sur l'histoire de la peinture et du dessin dans l'antiquité*. Partie I, *Les origines*. Partie II, *L'école ionienne*, 2 vol. in-18, 1896, 1899.

ethniques à résoudre. Chez les Grecs, l'intaille commence par préluder à la sculpture ; puis, dans des temps plus avancés, elle reproduit les types que celle-ci a créés; on y retrouve la conception du même idéal. Chez les Grecs et chez les Romains, cette conception a d'ailleurs varié de siècle en siècle et ces variations ne sont pas moins sensibles dans l'image gravée en creux sur la gemme ou modelée en relief dans l'onyx du camée que dans la plus grande statue, ce qui amène naturellement l'auteur a étudier et à définir, pour chaque époque, les particularités du goût régnant, les caractères généraux des œuvres de la plastique, leurs défauts et leurs beautés.

Que si l'on veut saisir le rapport qui, malgré des différences de toute sorte, existe entre ces deux ouvrages, entre ces minces cahiers de notre catalogue du Louvre et cette volumineuse histoire de la glyptique, il suffit de comparer les pages que MM. Pottier et Furtwaengler ont consacrées à l'art mycénien. Ils ne se sont pas contentés de décrire l'un les vases et l'autre les gemmes qui portent le cachet de cet art. Tous les deux se sont crus tenus de traiter ce que l'on appelle *la question mycénienne*, de chercher quel est le peuple qui a bâti les édifices, sculpté les stèles, fondu et ciselé les ouvrages d'orfèverie, tourné et décoré les vases, gravé les gemmes que nous ont fait inopinément connaître, il y a quelque vingt ans, les fouilles de Schliemann, de Doerpfeld et de Tsountas. Ils se sont demandé si, quel que fût ce peuple, on devait attribuer à ses artisans la paternité de tous les objets trouvés dans les ruines de ses palais et dans les tombes de ses chefs ou bien si ceux de ses ouvrages qui supposaient le plus d'habileté technique, les ouvrages d'orfèvrerie par exemple, n'avaient pas été importés du dehors, et, dans ce cas, où ils auraient été fabriqués, chez quelle nation plus anciennement civilisée. Enfin, ce qui les a surtout préoccupés, c'est la nature du lien par lequel l'art et toute la culture de la Grèce classique se rattachent à l'industrie et à la poésie de ces tribus préhistoriques qui, lorsqu'elles sont sorties, comme à l'appel d'un magicien, de leurs sépultures ignorées, nous ont tout livré d'elles-mêmes, le plan et le décor des maisons qu'elles habitaient, leurs outils et leurs armes, leurs vêtements et leurs bijoux, tout enfin, sauf leur nom. De ces tribus aux Ioniens, les premiers-nés des Grecs de l'histoire, y a-t-il filiation directe?

Sur ce dernier point, MM. Furtwaengler et Pottier arrivent à peu près aux mêmes conclusions. Dans ces Égéens ou Mycéniens, comme on voudra les appeler, ils s'accordent à reconnaître les ancêtres des Grecs ; où ils se séparent, c'est quand il s'agit de déterminer la part qu'il convient d'attribuer, dans l'inventaire que l'on dresse du legs monumental de ce passé mystérieux, aux apports de l'étranger. Comme moi, M. Furtwaengler pense que ces apports se réduisent, en somme, à peu de chose ; il croit à l'unité de cet art où partout, quels que soient les matériaux employés, il retrouve, avec plus ou moins d'adresse chez l'ouvrier, la même inspiration, les mêmes types et les mêmes motifs. M. Pottier fait au contraire deux parts, dans l'ensemble des antiquités égéennes. « La première comprendrait les stèles funéraires, les stèles funéraires, la Porte des lions, les fresques, les pierres gravées dites *pierres des îles*, toute la céramique, œuvres locales et indigènes... Dans la seconde, on pla-

cerait les principaux ouvrages de métallurgie et d'orfèvrerie, les armes incrustées, les vases à reliefs repoussés, les ivoires, les cachets ciselés de style oriental, tous objets d'industrie et non de grand art, essentiellement maniables et mobiliers, marqués au sceau d'une exécution presque impeccable et définitive, produits d'une civilisation séculaire[1]. » M. Furtwaengler montre, par une discussion serrée, ce qu'il y a d'arbitraire dans l'hypothèse de cette coupure et d'un art proto-phénicien, art dont il ne s'est retrouvé ailleurs aucune trace, mais auquel on n'en prétend pas moins attribuer ce que l'on propose de retirer aux ateliers égéens[2]. Nous-mêmes, nous avons essayé de faire cette démonstration[3]; mais ce n'est pas ici le lieu d'entamer à nouveau ce débat. Ce que nous voulions indiquer, en choisissant cet exemple, c'est comment M. Furtwaengler se trouve entraîné à franchir, en tous sens, les limites propres du sujet qu'il s'était proposé de traiter et à répandre ainsi, chemin faisant, des idées et des vues dont s'empresseront de profiter ceux mêmes qui n'aspirent point à faire des pierres gravées leur chère et particulière étude.

Dans le reste de ce troisième volume, nous trouverions aisément à noter beaucoup d'autres pages qui ont ce même caractère. Voici le chapitre II, intitulé *Le moyen-âge grec* (*Das griechische Mittelalter*). L'historien y expose toute la théorie du changement qui se produit dans le monde grec par l'invasion de ces tribus que la Grèce a appelées les Doriens et qui sont descendues des montagnes du nord vers l'an 1000 environ avant notre ère[4]. Sur le style géométrique rectiligne, sur les origines européennes et septentrionales de ce style, nous avons encore le plaisir de nous rencontrer, presque point par point, avec M. Furtwaengler[5]. Dans le chapitre IV, on remarquera l'étude consacrée à la naissance du camée, phénomène où il voit un effet du goût qui domine à l'époque hellénistique; il y a là de très fines observations sur la manière dont ce goût s'est formé, sur les influences du milieu où il s'est développé. Il nous semble d'ailleurs que M. Furtwaengler a raison contre M. Babelon, quand il se refuse à faire remonter les plus anciens camées au delà du règne d'Alexandre. Dans le chapitre VII, à propos des scarabées étrusques, l'auteur définit les relations que l'Étrurie a entretenues d'une part avec Carthage et de l'autre avec la Grèce. Ce qu'il y a de très particulier dans le caractère des images gravées sur ces scarabées est fort bien expliqué. Ce sont toutes des transcriptions de thèmes inventés par l'art hellénique. Le génie étrusque, on en a là une preuve frappante, a manqué d'indépendance et de force créatrice. Il n'a pas eu la force d'imposer aux éléments qu'il empruntait cette transformation féconde que le génie grec a fait subir, avec un si brillant succès, aux types orientaux. Un des plus neufs de tout l'ouvrage, ce chapitre éclaire de quelque lumière la psychologie de ce peuple étrange dont nous connaissons si mal la vie sociale et intellectuelle, quoiqu'il ait vécu, dans le plein jour de l'histoire, en contact perpétuel avec les Grecs et les Romains.

1. *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, I, p. 206-207.
2. *Die antiken Gemmen*, t. III, p. 16-19.
3. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, VI, p. 862-882.
4. *Die antiken Gemmen*, p. 57-59.
5. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VII, p. 192-200; 248-250.

L'étude consacrée aux gemmes italiques des derniers siècles de la République romaine (chapitre VIII) n'est pas moins curieuse. Nous appelons l'attention sur les pages où l'auteur signale la vogue dont les doctrines orphiques et pythagoriciennes ont joui dans la Grande-Grèce et à Rome même, vers le temps des guerres puniques et plus tard encore. On trouvera aussi très vivement retracés là les principaux épisodes de la lutte qui s'engage à Rome, dans le cours du deuxième siècle avant notre ère, entre l'influence de l'art étrusque et celle de l'art grec, lutte où celui-ci finit par prendre le dessus. Son triomphe est complet lorsque l'Empire s'établit avec Auguste, et M. Furtwaengler est ainsi conduit à définir les caractères de cet *art augustéen* auquel, on a, depuis peu, commencé de rendre justice. Ses vues se rapprochent de celles qu'a exposées M. Wickhoff, auquel il reproche seulement d'avoir mis dans sa thèse quelque exagération [1]. Un dernier chapitre très court a pour titre : *Le temps des derniers Césars et la glyptique antique*; mais l'historien n'a pas voulu laisser le lecteur qui l'a suivi jusque-là sous l'impression pénible que lui causeront les derniers et informes essais d'un art qui se meurt. Cet art, il l'a suivi, dans un appendice qui n'est pas une des parties les moins intéressantes du livre, à travers le Moyen-Age, jusqu'à la Renaissance, où l'on se passionne de nouveau pour les gemmes et où l'on recommence à les tailler avec une maîtrise singulière ; il l'a suivi jusqu'à nos jours mêmes, où le talent et le succès de nos grands médaillistes, les Roty et les Chaplain, ont rejeté dans l'ombre la glyptique. C'est par un point d'interrogation qu'il termine, en se demandant si l'avenir verra renaître un art qui a produit tant de chefs-d'œuvre.

A la suite de ce résumé historique viennent deux essais dont tireront profit les érudits qui voudraient s'occuper des pierres gravées. Voici le titre du premier : *Coup d'œil sur les espèces de pierres qu'a employées la glyptique antique et sur la technique de leur mise en œuvre.* Le second est intitulé : *Coup d'œil sur la bibliographie des ouvrages qui ont trait aux gemmes antiques.* Le volume s'achève par trente-trois pages d'additions et de corrections, puis par un index qui paraît, à première vue, un peu court pour tout ce que le volume renferme de choses et de noms.

Ce que nous avons tenu à signaler, par cette rapide analyse, c'est la valeur et l'intérêt du livre ; c'en est la haute originalité. Quant à entrer dans le détail, à discuter une à une les assertions qui fourniraient matière à controverse, à relever les erreurs qui ont pu se glisser dans cette longue suite de mentions et d'observations, ce n'était pas ici le lieu d'entreprendre ce travail ; d'autres s'en sont chargés, dans des recueils plus spécialement affectés à la critique et où celle-ci dispose de plus d'espace que ne peut lui en accorder la *Revue archéologique*. Celle-ci a été fondée, en 1845, pour éditer des travaux originaux, dont chacun doit apporter des faits nouveaux et ajouter quelque chose à la science ; mais elle n'aurait vraiment pas rempli tout son devoir envers le public de choix qui, depuis plus d'un demi-siècle, lui est resté fidèle si elle ne s'était

1. *Die Wiener Genesis*, herausgegeben von Wilhelm Ritter von Hartel und Franz Wickhoff, 171 pages, 52 planches en héliogravure et en couleur, nombreuses figures dans le texte, in-folio, Vienne, Tempsky, 1895.

pas chargée, en amie, de le tenir au courant, de l'avertir, comme par un coup de cloche, chaque fois que, dans le vaste domaine de nos études, il paraîtrait un de ces livres desquels on peut dire qu'ils reculent les limites de notre ignorance. Quant aux livres médiocres ou mauvais, elle s'abstient plutôt d'en parler, à moins qu'une habile réclame (l'archéologie a aussi ses puffistes) ne menace de leur faire un succès qui serait un danger public. Alors la Direction de la *Revue* a cru parfois utile d'intervenir, pour crier gare à ceux de ses clients que des doctrines systématiques et hasardeuses auraient risqué d'induire en erreur et d'engager dans une mauvaise voie.

Ce n'est point ici le cas. Tel juge compétent a pu reprocher à M. Furtwaengler d'avoir fait entrer en ligne de compte, dans ses planches et dans son histoire, telle intaille ou tel camée qui seraient de fabrication moderne. On a pu, par des raisons spécieuses, contester soit la provenance ou l'âge attribués à telle ou telle gemme, soit le sens que l'auteur propose d'assigner à telle ou telle image. On a pu ne pas partager la confiance que lui inspire telle ou telle signature d'artiste ou bien, en revanche, protester contre l'arrêt par lequel il écarte comme moderne un monument que l'on a tout lieu de tenir pour antique. On a, non sans motif, exprimé le regret qu'il n'ait fait que de rares emprunts à telle ou telle grande collection, comme les cabinets de Paris et de Vienne, où il aurait trouvé, pour certains types, des originaux supérieurs à ceux qu'il a reproduits, des originaux d'une authenticité plus certaine et d'une plus belle exécution [1].

Que ces critiques, qui ont été d'ailleurs présentées avec beaucoup de réserve et de modération, soient ou non toutes fondées, il importe peu. Aucun de ceux qui les ont formulées n'a ménagé à l'auteur les témoignages de son admiration pour la nouvelle preuve que, dans son *Histoire de la glyptique*, il a si brillamment donnée de son extraordinaire puissance de travail et de la maîtrise avec laquelle il domine la prodigieuse multitude des faits qu'il a recueillis au cours de ses recherches. Qu'on lui impute tous les défauts que l'on voudra, il a du moins un mérite qui est rare en tout pays et particulièrement chez les archéologues de l'Allemagne contemporaine : il n'est pas de ceux que les arbres empêchent de voir la forêt. Si, dans l'ardeur de sa curiosité passionnée, il porte parfois quelque précipitation dans l'examen des objets qu'il se propose de décrire, nul pourtant n'est ou ne veut être plus soucieux du détail précis ; mais nul aussi ne sait mieux résumer, en quelques traits fermes et francs, les caractères distinctifs de l'art d'un maître, d'une école ou d'un peuple. Aucun historien de la plastique n'est plus riche en idées générales qui saisissent toutes les occasions d'apparaître et de se manifester avec éclat, comme sur ces versants où la nappe d'eau souterraine s'étend à peu de distance sous la surface humide et verdoyante, les sources fraîches jaillissent en profusion dès que la pointe du fer attaque et remue le sol de la prairie.

Georges Perrot.

1. Babelon, dans le *Journal des Savants* (août-octobre, et novembre 1900); Salomon Reinach, dans la *Revue critique*, 1900, n° 32, p. 102-110.

Richard Cordier. **Fracastel et ses environs à travers les siècles.** Beauvais, Imprimerie du *Moniteur de l'Oise*, 1900. In-8, 70 p.

Quelques pages de cette monographie peuvent intéresser les archéologues. A la p. 31, il est question du menhir d'Auchy-la-Montagne, dit *Mère-à-baleines*; à la p. 32, description d'une station gallo-romaine à Rotangy, où il y aurait lieu, paraît-il, de faire des fouilles.

S. R.

A. Deloume. **Aperçu historique sur la Faculté de Droit de l'Université de Toulouse, de l'an 1228 à 1900.** Toulouse, Privat, 1900. In-8, 171 p.

Monographie pleine de détails intéressants. Le chapitre I^er^, relatif à l'enseignement du droit à Toulouse au moyen-âge, touche à beaucoup de questions qui mériteraient d'être exposées avec ampleur, mais sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici.

S. R.

Robert Munro. **Rambles and studies in Bosnia-Herzegovina and Dalmatia.** Second edition. Édimbourg, Blackwood, 1900. In-8, xxv-452 p., avec 165 figures.

La première édition de ce livre a été publiée en 1895, à la suite du Congrès archéologique de Sarajevo, auquel M. Munro avait pris part sur l'invitation du gouvernement local. Comme c'était le premier ouvrage anglais relatif aux antiquités de cette région et que, de plus, l'auteur écrit avec agrément, une édition nouvelle est bientôt devenue nécessaire. Celle-ci se distingue de la précédente par d'importantes additions, notamment par un chapitre sur les civilisations de Hallstatt et de La Tène et par un index. Le chapitre inédit sera accueilli avec d'autant plus de faveur que les résumés corrects, touchant ces phases de la civilisation européenne, font encore défaut dans toutes les langues. M. Munro est assez au courant et son exposé, quoique très sommaire, rendra service; je regrette pourtant qu'il n'ait pas tiré parti des belles monographies de Tischler, qui a le premier débrouillé le chaos du second âge du fer, et qu'il ait complètement ignoré le rôle important joué, à cette époque, par l'industrie du corail (cf. *Rev. Celt.*, 1899, p. 12-22, 117-131). En revanche, il aurait pu se dispenser de parler du vase de Gundestrup, sans même tenir compte de l'opinion de ceux qui le croient postérieur à l'Empire romain (cf. *L'Anthropologie*, 1894, p. 456). — Dans une autre partie de l'ouvrage (p. 272-295), je signale particulièrement aux archéologues ce qui concerne l'origine des entrelacs et les spécimens de ce style de décoration relevés à l'est de l'Adriatique, notamment à Knin et à Spalato.

Salomon Reinach.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Juillet-Décembre.

1° PÉRIODIQUES

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, 1899.

P. 189. Egli. Observations sur les anciennes inscriptions chrétiennes de Suisse.

ID., 1900.

P. 68. A Windisch. Deux tablettes votives.

114) C · IVL · SEVER

115) MARTI
C · NOVELLIVS
PRIMVS
VETERAN · LEG · $\overline{XI}$
C · P · F
V · S · L · L · M

l. 5. *C(laudiae) P(iae) F(idelis).*
l. 6. *v(otum) s(olvit) l(ibens) l(aetus) m(erito).*

ARCHAEOLOGIA, LII.

P. 121 et suiv. Découverte à Silchester de tonneaux de bois sur lesquels étaient gravés des caractères.

P. 123. Sur l'un on lit :

116) SVA
LINOS

ATENE E ROMA, 1899.

P. 146. Comparetti. Sur l'inscription archaïque du Forum.

ID., 1900.

P. 193. Lattes. L'inscription archaïque du Forum rapprochée des inscriptions étrusques anciennes.

ATTI DELLA SOCIETÀ DI ARCHEOLOGIA E BELLE-ARTI PER LA PROVINCIA DI TORINO, 1900.

P. 78 à 85. G. Assandria. Nouvelles inscriptions romaines du Piémont inédites ou rectifiées. Funéraires sans intérêt.

P. 138. V. Scati. Mosaïque romaine trouvée à Acqui. Lettres noires du 1er siècle.

117) L · VLATTIVS · P · F · L · VALERIVs . . . . .
D · D · CAMERAS · PAVIMENTA · TECT*um fec.*
L · VALERIVS · M · F · CV*ra*TOR · PRO*bavit*

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, 1899.

P. 496 et suiv. J. Botet y Sisó. Inscriptions de Ampurias.

P. 496.

118) M · CORNELIO
M · FIL · GAL
SATVRNINO · PAT
AED · II VIR · FLAM
CVLTORES · LARVM

P. 502 et suiv. F. Fita. Inscriptions diverses.

P. 505. A Cáceres.

119) M · FAbIV
S CIILSVS A
RAM QVAm
DONAVIT
DVLOVIO
pOS · ANIMo l

P. 509. A Palencia.

120) ANNIVS
ATREVS
CAERRI
AFRICNI · F
DVILLIS
V · S · L · M

Autre dédicace aux mêmes divinités, p. 508.

P. 511 et suiv. Marques de potiers.

P. 517. A Lugo.

121) CARA · VE
SVCLo · TI
B · ETOVECI

Le B de la troisième ligne n'est pas sûr. Sens douteux.

BONNER JAHRBÜCHER, 1899.

P. 103. F. Münzer. Discussion au sujet de l'inscription (*C. I. Gr.*, 4536 *f*) que M. Mommsen pensait renfermer le *cursus honorum* de Pline l'Ancien. — Se rapporterait à un autre personnage.

P. 112 et suiv. Mestwerd. Marques de poterie de la collection municipale de Clèves.

P. 136 et suiv. **122)** H. Boscheidgen. Fouilles à Asberg (Asciburgium). Trouvailles de briques de la légion *VI Victrix Pia Fidelis*.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1900.

P. 92 et suiv. Gauckler. Inscriptions de Tunisie (plus haut, nos 39 et suiv.).

P. 95. A Haïdra.

123)
M · IVCR · MARi
TVMVs M · I · ❯ POM
PONI · GA▒▒IIII▒▒
LIIG · III · \VG · VIS · A
NOS · XXV miLITAVIT A
VIII · D · IIII · O▒▒T ·
MA SIIT▒▒

P. 129 et suiv. Chardon. Fouilles au cap Matifou, près Alger.

P. 140. Inscriptions (plus haut, nos 50 et suiv.).

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX, 1900.

Février, p. XIV. A Tleta-Djouama (Tunisie).

124)
NEPTVNO
SATVRNO
SACRVM
M LICINIVS QVINTIANVS
CVM SVIS VOTVM
SOLVIT

Mai, p. X. A Cherchel.

125)
*p*RAEFECTO CLASSIS PR*aet*
ET CASSIAE CYRINAE C*onjugi et*
CYRINAE OCTAV*ius*
*alae gemin*AE SEB VALERIANAE G*allienae*
PATRONIS DIGNISSIMIS

l. 4 [*Alae Gemin*]*ae Seb*(*astenae*). P. XI. A Maktar.

126)
V E N E R I
M E N O P H I L V S
SOC · IIII P · A · SER
V · S · L · M

l. 3. *soc*(*iorum*) *quattuor p*(*ublicorum*) *A*(*fricae*) *ser*(*vus*) *v*(*otum*) *s*(*olvit*) *l*(*ibens*) *m*(*erito*).

Juillet, p. IX. A Ksar-Ghelne (Tunisie).

127)
G E N I O ↄ T I
S A V A R ⱯG ∅S ·
V L P I V S · P A V
L I N V S · ❯ L E G
III · ⱯG ∅ V ∅S ∅ CVM
VEX · CVI · PRAEF ∅
VIBIⱯO Ẽ MYRONE
OPT ∅

Genio Tisavar Aug(*usto*), *S*(*extus*) *Ulpius Paulinus, centurio leg*(*ionis*) *III Aug*(*ustae*) *v*(*otum*) *s*(*olvit*), *cum vex*(*illatione*) *cui praef*(*uit*), *Vibiano et Myrone opt*(*ionibus*).

BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG, 1899.

P. 263 et suiv. Alex. Enmann. L'inscription archaïque du Forum.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, 1898, XXII.

P. 520 et suiv. G. Seure. Commentaire sur une inscription de Pizos (*Ann. épigr.*, 1899, n° 51).

ID., 1899, XXIII.

P. 280 et suiv. Cousin. Inscriptions de Termessos.

P. 292.

128)
ΤΟΝ ΔΙΑΣΗΜΟΤΑ
ΤΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ
ΛΥΚΙΑΣ ΠΑΜΦΥΛΙ
ΑΣ ΤΕΡΕΝΤΙΟΝ
ΜΑΡΚΙΑΝΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ
ΜΟΣ ΤΟΝ ΠΑΤΡΩ
ΝΑ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ

P. 300.

129)

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
ΜΟΛΗΤΑ ΑΠΟΛΛΩ
ΝΙΟΥ ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ
ΑΡΧΙΕΡΑΣΑΜΕ
ΝΟΝ ΤΟΥ ΟΙΚΟΥ
ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΟΝ ΔΕ ΑΝΔΡΙΑΝ
ΤΑ ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ
ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ

Bulletin de L'Institut archéologique russe a Constantinople, IV, 3e fascicule.

P. 166 et suiv. Rostovtsew. Inscriptions de Macédoine.

P. 167. A Beroea.

130)

μ ΑΚΕΔΟΝΩΝ ΤΟ ΚΟΙΝΟΝ ΚΑΙ
. . . . διέποντος τ ΗΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΝ · Λ · ΒΑΙΒΙΟΥ ΟΝΟΡΑΤΟΥ
. . . . . ΟΥ ΑΜΥΝΤΑ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΙΕΡΩ
σαμένου. . . . ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΠΡΩΤΗΣ ΜΕΡΙΔΟΣ ΑΠΛ
. . . . . ΑΙΡΟΥ ΤΟΥ ΚΛΕΩΝΟΣ ΤΕΤΑΡΤΗΣ ΜΕ
ρίδος . . . . . .

P. 170. Même provenance.

131) ΤΟΝ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ΑΡΧΙΕΡΗ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣτῶν
ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΜΑκε
ΔΟΝΩΝ Κ ΠΟΠΙΛΛΙΟΝΤΥΘΩΝΑ Πρεσ
ΒΕΥΣΑΝΤΑ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΒΕΡΟι
ΑΣ ΕΠΙ ΘΕΟΝΝΕΡΟΥΑΝ ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΜΟ
ΝΗΝ ΑΥΤΗΝ ΕΧΙΝΗΝ ΝΕΩΚΟΡΙΑΝΩΝ Σε
ΒΑΣΤΩΝΚΑΙ ΤΟ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΞΙω
ΜΑ ΚΑΙ ΕΠΙΤΥΧΟΝΑ ΚΑΙ ΔΟΝΑ ΕΝ ΤΩ
τΗΣ ΑΡΧΙΕΡΩΣΥΝΗΣ ΧΡΟΝΩ ΤΟ ΕΠΙΚΕ
ΦΑΛΙΟΝ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΙΑΣ ΚΑΙ Ο
ΔΟΥΣ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΕΠΙΣΚΕΥΑΣαν
ΤΑ ΚΑΙ ΚΑΤΑΝΕΙΛΑΝΤΑ ΚΑΙ ΑΓΑΓΟΝΤΑ
ΕΙΣ ΑΚΤΙΟΥΣ ΑΓΩΝΑΣ ΤΑΛΑΝΤΙΑΙΟΥΣ
ΘΥΜΕΛΙΚΟΥΣ ΚΑΙ ΓΥΜΝΙΚΟΥΣ ΔΟΝ
ΤΑ ΘΗΡΙΟΜΑΧΙΑΣ ΔΙΑ ΠΑΝΤΟΙΩΝ ΖΩΩΝ
ΕΝΟΠΙΩΝ ΚΑΙ ΞΕΝΙΚΩΝΚΑΙ ΜΟΝΟΜΑΧΙ
ΑΣ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΝ ΔΕ ΚΙ ΣΕΙΤΩΝΤΑΡΑΠΡα
ΣΕΙΣ ΚΙ ΕΠΕΥΩΝΙΣΑΝΤΑ ΕΝ ΚΑΙΡΟΙΣ ΑΝΑΝΚΙΟΙΣ
ΚΙ ΔΙΑΔΟΜΑΣΙΝΤΑΡΟΛΟΝΟΝ ΑΡΧΙΑΙΡΩ

ΣΥΝΗΣ ΧΡΟΝΟΝΠΑΝΔΗΜΟΙΣ ΚΤΑ ΠΑΣΑΝ ΣΥ
ΝΟΔΟΝ ΥΠΟΔΕΞΑΜΕΝΟΝ ΝΕΠΑΡΧΙΑΝ ΚΑΙ
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΑΙΣ ΚΟΙΝΗΠΑΣΙΝΕΑΥΤΟΝΕΥΧΡΗ
ΣΤΟΝΕΝΠΑΝΙΧΡΟΝΩ ΠΑΡΑΣΧΟΜΕΝΟΝ ΚΙ ΚΑ
Τ ΙΔΙΑΝΠΡΟΣΗΝΗ ΠΟΛΕΙ ΤΗΝ ΦΥΛΗΝΕΥΚΑΣΤΗ
ΚΗΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΠΕΜΕΛΗΘΗ ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ

P. 175. Même provenance.

132)

ΚΑΤΑ ΤΟ ΔΟΞΑΝ ΤΗ ΚΡ
ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ ΤΩ ΙΕΡΟΤΑΤΩ
ΔΗΜΩ ΤΗΣ ΛΑΜΠΡ ΒΕΡΟΙ
ΑΙΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ
ΚΑΙ Β ΝΕΩΚΟΡΟΥ ΒΗΤΟΥΛΗ
ΝΟΝ ΝΕΙΚΟΜΗΔΗΝ ΠΡΕ
ΣΒΕΥΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΣΕΙΤΩ
ΝΗΣΑΝΤΑ ΒΕΤΟΥΛΗΝΟΣ
ΝΕΙΚΟΜΗΔΗΣ Ο ΓΡΑΜ
ΜΑΤΟΦΥΛΑΞ ΤΟΝ ΥΙΟΝ
ΗΘΩΝ ΤΕ ΕΝΕΚΑ ΚΑΙ ΤΗΣ
ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΣΠΟΥ
ΔΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ

Bullettino comunale, 1899.

P. 205 et 252. Gatti. Sur les inscriptions trouvées au Forum romain en 1899.

P. 258. Remarques sur le diplôme militaire trouvé dans le Tibre (*Ann. épigr.*, 1899, nos 210-211).

P. 263-269. Inscriptions funéraires provenant du cimetière antique qui occupait tout l'espace compris entre les voies Salaria et Pinciana.

P. 270-279. Marucchi. Sur un nouveau cippe du pomerium trouvé à Sainte-Cécile in Trastevere (plus haut, n° 102).

P. 280. Rome, Corso Vittorio Emanuele (plus haut, n° 90).

P. 287. Tommassetti réédite avec quelques corrections une inscription de Frascati déjà publiée (*Ann. épigr.*, 1895, n° 122).

P. 289-290. Frascati, vigne Moretti. Base de marbre. Face :

133)

L TAVR · VALERIO
MAXIMIANO [illegible]
INBICTO AVG
ORDO · LABICAN ·
Q · Q
D · N · M · Q · EIVS
ST[illegible]
SC[illegible] P[illegible] COS[illegible]
STATI[illegible] XERVN
EX[illegible]POTEST[illegible]PROC PRO
BA[illegible] DIOLVABA[illegible]O
IMPEN LDDD

Sur le côté :

K IVNIO
DEXTRO · II · COS
TRASEA PR · COSS
NESTHIRA
ATNCHAER
IIIIVIRI IVRE D

La dédicace à Maximien a été gravée sur un texte plus ancien, effacé à dessein, dont il reste seulement les deux T des lignes 2 et 7, la ligne 11 et la formule finale LDDD ; la date de cette inscription plus ancienne est donnée par l'inscription du côté : 196 après J.-C. Le nom de Maximien, sur la face, a été martelé postérieurement. — Lignes 4 et 5 : *ordo Labic(anorum) Q(uintanensium)*. Cette inscription permet d'identifier l'emplacement du Forum de la ville basse de *Labicum*, dite *Labicum Quintanense*.

ID., 1900.

P. 33. Environs de Rome, voie Labicane.

134)
C · IVLIO · REGIS
SAMSICERAMI
L · GLAGO

Le roi dont C. Julius Glagus était l'affranchi est sans doute ce Samsiceramus, deuxième du nom, roi d'Émèse, que nomment Strabon, XVI, p. 753 et Flavius Josèphe, *Ant.*, XVIII, 5, 4 et XIX, 8, 1 ; il vivait encore au début du règne de Claude.

P. 57. D. Vaglieri. Sur les inscriptions récemment découvertes au Forum romain.

P. 124. Cantarelli. Notes d'épigraphie (les *stationes municipiorum* ; suppléments à la série des *curatores Tiberis* et à la série des *curatores aedium sacrarum et operum publicorum* ; observations sur un passage du monument d'Ancyre).

P. 220. Gatti. Sur les inscriptions nouvelles de Rome et des environs (déjà publiées dans les *Notizie degli Scavi*).

135)
S I L V A(*no et dia* N A E A V G) *ustae sacrum*
LPOSTVM *ius* S · MESOR · AE
AVGG · AED *mar* MORATAS · MV
COLVMNE ICAM · SEDES · M
CVM S(*uis* LIB · VO) *t solvit*
D · D

BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DALMATA, 1900.

P. 53 à 62, p. 111 à 121 ; Bulic et G. Bersa. Inscriptions inédites.

P. 53. A Srinjine (Pituntium) :

136)
D M
AEL · MESSORIANO
FILIO · INFELICI
SSIMO · EX COLL ·
VENERIS · DEFV
NCTVS · ATER
NO · QVI VIXIT · AN
XXXV · AEL · ANIANVS
ET · AVR · PRIM O
BSEQVENTISSIM
O · TITVLVM · POS
VERVNT

l. 6-7. *Aternum*, cité du Samnium, aujourd'hui Pescara.

P. 111. A Solin (Salona) :

137) I · O · M
L · SEPTVMIVS
SECVNDVS

P. 112. Même provenance.

138) SILVANO AVG
SACRVM · Q
CLOELIVS · HELI
VS
V · S · L · M

P. 118. A Glavice di Sinj (*colonia Claudia Aequum*).

139) C OCTAVIVS
C · F · FABIA · VITALIS
DOMO · BRIXIAE
VET · LEG · VII · C · P · F ·
H · S · E
TESTAMENTO · F · I ·
ARBITRATV · OCTAVI
AE · SECVNDAES · LIB
SVAE

Nombreux fragments.

P. 158 à 164. Inscriptions inédites.

P. 193. A Trogir :

140) DEP · MAXIMILLAE D · II · NON · IVN
CONSS · DN THEODOSIO XVI · ET FAVs
TO VV CC SS · CONPARAVIT IPSVM
SEPVLC VIR EIVS ARPACIANVS
A PROIECTO LAPID ·

De(positio) Maximillae d(ie) II non(as) Jun(ias), cons(ulibus) d(ominis) n(ostris) Theodosio XVI et Fau[s]to, v(iris) c(lari)ss(imis). Comparavit ipsum sepulc(rum) vir eius Arpacianus a Proiecto lapid(ario). Année 438.

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1899.

P. 256. Ronzevalle; à Deir-el-Kalaa.

141) *iu* NONI
re GINAE
i VLIVS
MAXIMus
VLAS

P. 257. Même provenance.

142) *imp.* CAESARI DIVI *tra*
IANI PARTHICI FIL · DIVI · NERV*ae nep*
TRAIANO HADRIANO · AV*g*
PONTIF · MAX · TRIB · POT *III*
COS · III · P · P
COL · IVL · AVG · FEL · *Berytus*

C'est un second exemplaire du n° 1841 de Waddington.

EPHEMERIS ARCHAIOLOGIKÊ, 1899.

Nous avons cité plus haut (*Ann. épigr.*, 1900, n° 49) les nouveaux fragments du tarif de Dioclétien trouvés à Aigira.

Il nous a semblé utile, pour compléter le renseignement, de donner ici le texte du premier d'entre eux, celui qui contient quelque nouveauté.

P. 147 et suiv.

143)

ΤΙΝΑC ΕΚΑCΤΟΥ ΕΙΔΟΥC Ο[ὐδε]ΝΙ ΕΞΕCΤΑΙ ΥΠΕρβαίνειΝ ΥΠΟΤΕ-
ΤΑΚΤΑΙ
CITOV K̄M̊A ϡP
ΚΡΕΙΘΗC K̄M̊A ϡZ̄
ΒΡΙΖΗC K̄M̊A ϡZ̄
ΚΕΝΧΡΟV ΚΕΚΟΜΜΕΝΟV ΚΑΘ̄. . .Aϡ P
ΚΕΝΧΡΟV ΑΚΟΠΟV K̄M̊A ϡN
ΜΕΛΙΝΗC ΚΑΘ̄ K̄M̊A ϡN
ΠΙCΤΙΚΙΟV K̄M̊A ϡ
. . . . .
. . . . .ΟVΛΗC K̄M̊A . .
ΕΡΒΟVΛΟV K̄M̊A ϡ.
ΦΑΒΑΤΟC ΚΑΘ̄ K̄M̊A ϡP
ΦΑΒΑΤΟC ΜΗ ΚΕΚΑΘΑΡΜ̄. K̄M̊A ϡΞ
ΦΑΚΗC K̄M̊A ϡP
ΛΑΘVΡΟV K̄M̊A ϡΠ
ΠΙCΟV ΗΛΕCΜΕΝΟV K̄M̊A ϡP
ΠΙCΟV ΜΗ ΗΛΕCΜΕΝΟV K̄M̊A ϡΞ
ΕΡΕΒΙΝΘΟV K̄M̊A ϡP
POBOV K̄M̊A ϡP
ΒΡΟΜΟV K̄M̊A ϡΛ
ΒΟVΚΕΡΑΤΟC K̄M̊A ϡP
ΘΕΡΜΩΝ ΩΜΩΝ K̄M̊A ϡΞ
ΘΕΡΜΩΝ ΕΦΘΩΝ ΙΤΑΛ̄ Z̄Ā ϡΔ
ΦΑCΙΩΛΟV ZHPOV K̄M̊A ϡP
ΛΙΝΟCΠΕΡΜΟV K̄M̊A ϡPN
ΟΡVΖΗC ΚΑΘ̄ K̄M̊A ϡC

TICANHC ΚΑΘ̄ M̊A ϡP
ΑΛΙΚΗC ΚΑΘ̄ M̊A ϡC
CHCAMOV K̄M̊A ϡC
ΧΟΡΤΟCΠΕΡΜΟΥ K̄M̊A ϡΛ
ΜΗΔΙΚΟΥ ΣΠΕΡΜΑΤΟC K̄M̊A ϡPN
ΚΑΝΝΑΒΕΩC CΠΕΡΜΑΤ K̄M̊A ϡΠ
ΒΙΚΙΑC ΞΗΡΑC K̄M̊A ϡΠ
ΜΕΛΑΝΘΙΟΥ K̄M̊A ϡPN
ΚΥΜΙΝΟΥ ΚΑΘ̄ K̄M̊A ϡC
CΠΕΡΜΑΤΟC ΡΑΦΑΝΙΝΟΥ K̄M̊A ϡPN
CINAΠΙΟΥ K̄M̊A ϡPN
CINAΠΙΟΥ ΙΡΓΑCΜΕΝ̄ ϢA ϡH
ΟΙΝΟΥ
ΠΙΚΗΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
ΤΙΒΟΥΡΤΙΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
CABINHCIOV ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
Α ΝΙΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
CAITOV ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
CΕΡΕΝΤΙΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
ΦΑΛΕΡΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
ΟΙΝΟΥ ΠΑΛΑΙΟΥ ΠΡΩΤΟΥ ΓΕΥΜΑΤΟC ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚΔ
ΟΙΝΟΥ ΠΑΛΑΙΟΥ ΔΕΥΤΕΡΟΥ ΓΕΥΜΑΤΟC ΙΤΑΛΙΚΟC ϢA ϡΙϛ
ΟΙΝΟΥ ΧΥΔΕΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡH
ΚΕΡΒΗCΙΑC ΗΤΟΙ ΜΑΚΑΜΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΔ
ΖΥΘΟΥC ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΒ
ΚΑΡΥΗΝΟΥ ΜΕΟΝΙΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΛ
ΧΡΥCΑΤΤΙΚΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚΔ
ΕΨΕΤΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΙϛ
ΕΨΕΜΑΤΟC ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚ
ΚΟΝΔΕΙΤΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚΔ
ΑΨΙΝΘΑΤΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚ
ΡΟCΑΤΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚ
ΕΛΑΙΟΥ ΟΜΦΑΚΙΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΜ
ΔΕΥΤΕΡΟΥ ΓΕΥΜΑΤΟC ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΚΔ
ΚΙΒΑΡΙΟΥ ΙΤΑΛ̄ ϢA ϡΙΒ

ΕΛΑΙΟΥ ΡΑΦΑΝΙΝΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΗ
ΟΞΟΥΣ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡϛ
ΓΑΡΟΥΣ ΓΕΥΜΑΤΟΣ ΠΡΩΤΙΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΙϛ
ΔΕΥΤΕΡΟΥ ΓΕΥΜΑΤΟΣ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΙΒ
ΑΛΑΤΟΣ ΓΑΣΣΤΡΗΣΙΟΥ ΜΑ ϡΡ
ΣΑΛΑΚΟΝΔΕΙΤΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΗ
ΜΕΛΙΤΟΣ ΠΡΩΤΕΙΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΜ
ΜΕΛΙΤΟΣ ΔΕΥΤΕΡΙΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΚΔ
ΜΕΛΙΤΟΣ ΦΟΙΝΙΚΙΝΟΥ ΙΤΑΛ ΖΑ ϡΗ
ΧΡΕΩΣ ΧΟΙΡΕΙΟΥ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΙΒ
ΒΟΙΟΥ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΗ
ΑΙΓΕΙΟΥ Η ΠΡΟΒΑΤΕΙΟΥ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΗ
ΒΟΥΛΒΗΣ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΚΔ
ΣΥΚΩΤΟΥ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΙϛ
ΑΛΙΣΤΟΥ ΚΑΛΟΥ ΙΤΑΛ ΛΙΤ ΑϡΙϛ
ΠΕΡΝΑΣ ΚΑΛΗΣ ΠΕΤΑΣΩΝΟΣ ΗΤΟΙ ΜΑΙΝΑ
ΤΙΚΗΣ Η ΚΕΡΡΕΙΤΑΝΗΣ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΚ
ΜΑΡΣΙΚΗΣ ΙΤΑΛ ΛΑ ϡΚ
ΣΤΕΑΤΟΣ ΝΕΑΡΟΥ ΙΤΑΛ· ΛΑ ϡΚ
. . . . . ϡΙΒ
ΟΝΥΧΩΝ Δ. . . . . τιμῆς τῆς
ΑΥΤΗΣ ΟΣΗΣ ΚΑΙ ΤΟ ΚΡΕΑΣ ΠΙΠΡΑΣκεται
ΕΙΣΙΚΙΟΥ ΧΟΙΡΕΙΟΥ ΓΑ ϡΒ
ΕΙΣΙΚΙΟΥ ΒΟΙΟΥ ΛΑ ϡΙ
ΛΥΚΑΝΙΚΩΝ ΧΟΙΡΕΙΩΝ ΛΑ ϡΙϛ
ΛΥΚΑΝΙΚΩΝ ΒΟΙΩΝ ΛΑ ϡΙ
ΦΑΣΙΑΝΟΣ ΤΕΘΡΑΜΜΕΝΟΣ ϡΣΝ
ΦΑΣΙΑΝΟΣ ΒΟΣΚΟΣ ϡΡΚΕ
ΦΑΣΙΑΝΗ ΘΗΛΕΙΑ ΤΕΘΡΑΜΜΕΝΗ . .
ΦΑΣΙΑΝΗ ΒΟΣΣΚΗ ϡΡ
ΧΗΝ ΤΕΘΡΑΜΜΕΝΟΣ ϡΣ
ΧΗΝ ΒΟΣΚΟΣ ϡΡ
ΟΡΝΙΘΩΝ ΖΕΥΓ· Α ϡΞ
ΠΕΡΔΙΞ Α ϡΛ
ΤΡΥΓΩΝ ΛΙΠΑΡΑ Α ϡΙϛ

ΒΟCCΚΗ ΤΡΥΓΩΝ Ā ⊀ΙΒ
ΚΙΧΛΟΚΟCCΥΦΩΝ Ī ⊀Ξ
ΦΑCCΩΝ ΖΕΥΓΟC ⊀Κ
ΠΕΡΙCΤΕΡΩΝ ΖΕΥΓΟC ⊀ΚΔ
ΑΤΤΑΓΗΝΑ Ā ⊀Κ
ΝΗCCΩΝ ΖΕΥΓΟC ⊀Μ
ΛΑΓΟC ⊀ΡΝ
ΚΟΥΝΙΚΟΛΟC ⊀Μ
ΑΜΠΕΛΙΩΝΑ ΛΙΠΑΡΟΥC Ī ⊀Μ
ΑΓΡΕΙΟΙ Ī ⊀Κ
CΥΚΑΛΛΟΙ Ī ⊀Μ
CΤΡΟΥΘΟΙ Ī ⊀ΙϚ
ΜΥΕC ΕΛΙΟΙ Ī ⊀Μ
ΠΑΩΝ ΑΡCΗC ⊀Τ
ΘΗΛΙΑ ΠΑΩΝ ⊀C
ΚΟΛΕΟΙ Ī ⊀Κ
ΨΑΡΕC Ī ⊀Κ
CΥΑΓΡΙΑΟΥ ΛĀ ⊀ΙϚ
ΕΛΑΦΙΟΥ ΛĀ ⊀ΙΒ
ΔΟΡΚΕΙΟΥ ΗΤΟΙ ΑΙΓΑΓΡΕΙΟΥ Η ΚΕ
ΜΑΔΙΟΥ ΛĀ ⊀ΙΒ
ΓΑΛΑΘΗΝΟΥ ΑΠΟ ΓΑΛΑΚΤΟC ΛĀ ΙϚ
ΑΡΝΙΟΥ ΛĀ ⊀ΙΒ
ΕΡΙΘΕΙΟΥ ΛĀ ⊀ΙΒ
CΤΕΑΤΟC ΒΟΙΟΥ ΗΤΟΙ ΠΡΟΒΑΤΕΙΟΥ ΛĀ ⊀Ϛ
ΒΟΥΤΥΡΟΥ ΛĀ ⊀ΙϚ
ΙΧΘΥΟC ΤΡΑΧΕΟC ΘΑΛΑCCΙΟΥ ΛĀ ⊀ΚΔ
ΙΧΘΥΟC ΔΕΥΤΕΡΟΥ ΛĀ ⊀ΙϚ
ΙΧΘΥΟC ΠΟΤΑΜΙΟΥ ΚΑΛΛΙCΤΟΥ ΛĀ ⊀
ΙΧΘΥΟC ΔΕΥΤΕΡΟΥ ΠΟΤΑΜΙΟΥ ΛĀ ⊀Η
ΙΧΘΥΟC ΠΑCΤΟΥ ΛĀ ⊀Ϛ
ΟCΤΡΙΩΝ P̄ ⊀Ρ
ΕΧΙΝΩΝ P̄ ⊀Ν
ΕΧΙΝΟΥ ΝΕΑΡΟΥ ΚΕΚΑΘΑΡΜΕΝΟΥ ΙΤΑΛ̄ ΖĀ ⊀Ν
ΕΧΙΝΟΥ ΠΑCΤΟΥ ΙΤΑΛ̄ ΖΑ ⊀Ρ

CΦONΔVΛOI P̄ ⊀N
TVPOV ΞHPOV ⅄A ⊀IB
CAPΔΩN HTOI CAPΔЄINΩN . . ⊀IϚ
KINAPAI ΠPΩTЄIAI MЄΓAΛAI Ē ⊀I
CΦONΔVΛOI KINAPΩN Ī ⊀Ϛ
INTOVBOI ΠPΩTЄIOI Ī ⊀I
INTOVBOI ΔЄVTЄPЄIOI Ī ⊀Δ
MOΛOXAI ΠPΩTЄIOI Ē ⊀Δ
ΔЄVTЄPЄIAI Ī ⊀Δ
ΘPЄIΔAKΩN ΠPΩTIΩN Ē ⊀Δ
ΘPЄIΔAKΩN ΔЄVTЄPIΩN Ī ⊀Δ
KPAMBΩN ΠPΩTIΩN Ē ⊀Δ
KPAMBΩN ΔЄVTЄPIΩN I ⊀Δ

Le Guetteur de Saint-Quentin, 13 juillet 1900.

Emm. Lemaire. Étude sur une inscription de Saint-Quentin (déjà connue) dédiée *Num. Aug. Deo Volkano.*

Hermes, 1900.

P. 205. Fabricius. Sur la loi municipale d'Osuna.

P. 332. Dessau. Sur le calendrier de la province d'Asie, d'après les inscriptions.

P. 437. Mommsen. Sur le sens du mot *praetorium*, d'après les inscriptions.

P. 567. Kaibel. Sur quelques inscriptions funéraires en vers, déjà connues.

The Journal of hellenic Studies, 1900.

P. 57 et suiv. Paton. Inscriptions de Carie et de Lydie.

P. 77. A Karasou.

144)

τον ΛΙΟΝ Δ̄ημον
ΣΥΜΑΧΟΝ ΡΩΜΑΙΩΝ
ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΣ Φι
ΛΟΣΕΒΑΣΤΟΥ ΕΛΕΥΘε
ΡΑΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ Κα
ΤΑ ΤΑ ΔΟΓΜΑΤΑ ΤΗΣ Ιε
ΡΩΤΑΤΗΣ ΣΥΝΚΛΗΤΟυ
ΚΑΙ ΤΑ ΟΡΚΙΑ ΚΑΙ ΤΑΣ ΘΕ
ΑΣ ΑΝΤΙΓΡΑΦΑΣ ΑΦΡΟΔι
ΣΙΕΩΝ ΠΟΛΕΩΣ
ΑΣΥΛΟΥ
ΧΑΘΙΕΡΩΣΕΝ
ΜΑΙ ΕΡΜΗΣ ΠΑΤ
ΣΟΙ ΑΝΑΘΕΙΣ
ΤΟΙ ΛΣ ΕΙΣ ΑΙΩΝΙ
ους χρόΝΟΥΣ ΤΗΣ ΚΡΑΤΙΣ
τῇ ΒΟΥΛΗ

P. 79. A Boghdeylik.

145)

ΟΥΛΠΙΑΝ CЄΥΗ
ΡΕΙΝΑΝ ΣΕβαΣ
ΤΗΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΗΜΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
ΚΑΙΣΑΡΟΣ Λ ΔΟΜΙ
[τίο]Υ ΑΥΡΗΛΙΑΝοῦ
ΣΕΒΑΣΤΟΥ . . . . . .
ἡ πολις ἡ
ΑΝΙΝΗΣΙωΝ

P. 152 et suiv. Anderson. Inscriptions du Pont.

P. 152. A Vezir-Keupru.

146)

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
Μ ΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΚΑΡΕΙΝΟΝ ΤΟΝ
ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑΤΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΠΑΙΔΑ
ΤΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΥ Η
ΜΩΝ ΚΑΡΟΥ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο
ΔΗΜΟΣ ΝΕΟΚΛΑΥ
ΔΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ
ΕΝ ΤΩ ΕΠΗ
ΕΤΕΙ

l. 11, lire [σ]πη′ = 288 de l'ère locale = 282-283 après J.-C.

P. 153. A Sulu-Seraï (cf. *Comptes-rendus de l'Acad. des Insc.*, 1892, p. 33).

147)

Μ. Ἀντώνιον Σεργίᾳ Ῥοῦφον ἀπό τε τῶν [προ]-
γόνων διασημότατον κα[ὶ ἀ]πὸ τῶν ἰδίων αὐτοῦ
φιλοτειμιῶν λαμπρότατον, πάσας μὲν λειτουρ-
γίας διεξελθόντα ἐν πάσαις δὲ φιλοτειμίαι[ς]
εὐδοκιμήσαντα, ἄρξαντα καὶ θιασαρχήσαν-
τα πολλάκις, ἀγορανομήσαντα πλεονάκις,
πονταρχήσαντα ἐν τῇι μητροπόλει Πό[ν]-
του Νεοκαισαρείᾳ, πολλά μὲν καὶ μεγά-
λα ἔργα κατασκευασάμενον δι' ἐπιμε-
λείας, πολὺ δὲ πλείονα ἀπὸ τῶν ἑαυτ[οῦ],
πρῶτον μὲν ἀνοίξαντα τὸ γυμνάσιον, ἀρ-
χιερασάμενον δὲ διὰ βίου τῶι θειοτάτωι
αὐτοκράτορι Ἁδριανῶι μετὰ τῆς διασημο-
τάτης [γ]υναικὸς αὐτοῦ Ἀντωνίας Στρατ[ο]-
νείκης, κυνηγέσια καὶ μονομαχίας
διαφερούσας παρεσχημένον, ἐπιμελη-
θέντα δὲ καὶ τοῦ μέτα τὴν τελευτὴν ἑαυ-
τοῦ χρόνου καὶ θέας ἐτησίους καὶ φιλοτει-

μίας ἀψιλεῖς διὰ βίου καταλιπόντα
καὶ, ὁ μέγιστόν ἐστιν, διαδόχον καὶ τοῦ γένο[υς]
καὶ τῶν φιλοτειμιῶν τ[ὴ]ν ἑαυτοῦ θυγατέρα
Ἀντωνίαν Μάξιμαν παρασχόμενον καὶ
ὁμώνυμον θυγατεριδοῦν ἐξ ἀνδρὸς πρω-
τεύοντος ἐν τῇι μητροπόλει Ἀμασείᾳ καὶ
παρ' ἡμεῖν Κορνηλιανοῦ Καπίτωνος
καὶ ζῶντα πολλάκις ἡ Σεβαστοπολειτῶν
πόλις καὶ τελευτήσαντα ἐτείμησεν τῇι τῶν
ἀνδριάντων κατὰ φυλὴν ἀναθέσει · ἀνέ-
θηκεν δὲ τοὺς ἀνδριάντας ἀπὸ τ[ῶ]ν ἑα[υ]-
τῆς θυγάτηρ αὐτοῦ Ἀντωνία Μάξιμα

P. 159 et suiv. Anderson et Munro. Milliaires du Pont.

P. 159. A Zilkor.

148)

p e r t. p o m
*poni*VM BASSVM L*eg*
AVG PRO PR
MIL
XXIII
KΓ

l. 2. *l*[*eg(atum)*] *Aug(usti) pro pr(aetore), mil(ia).*

Ibid. A Yenidjé.

149)

IO
IO
*nobilissi*MIS *Cae*SS
CL LONGINVS V P
P *p* MIL
XXIII
KΓ

l. 4. *v(ir) p(erfectissimus) p(raeses) p(rovinciae).*

P. 161. A Ortaklar.

150) *i m* P *c a e s c m e s*
s i O QVINTO *t* RAI
ANO DECCIO PIO F
ELICI INVICTO AVG
PONTIFICI MAXIMO
TR POTESTAT*is* II C
ONS II P P ET C MES
SIO QVINTO TRAIA
NO ERENNIO ETRV
sc O DECCIO CAES
PER M IVN VALERIV
M NEPOTIANVM
PRAESIDEM PRO
VINCIAE GALAT
IAE PONTI A▨OI

An. 250.

P. 162, cf. p. 163. A une demi-heure d'Istravas vers Vezir-Keu pru.

151) ▨
AVG P MAX
TRIBVNICIAE
POTESTATIS
COS PP RES
TITVIT PER

L APRONIV*m*
PIVM LEG
AVG PR PR
MIL PASS
Z

An. 222. L'empereur dont les noms ont disparu est Sévère Alexandre.

P. 164. A Vezir-Keupru.

152) *d d n n*
fl. val. constantino
maximo pio felic
I INVICTo AVG ET
val . liciniano
licinio pio felic
i invicto aug . et
FL VAL CRISPO ET
liciniano lic
inio juniori et
FL CL CONSTANT*ino*
NOBILISS · CAESS ·
VAL CIIPVS [illegible]VR
V P PRAES PROV
INC
DIOSPONTi

An. 317-323.

P. 165. A 6 milles au Nord-Ouest de la localité précédente.

153)
IMP
CAESAR L
SEPTIMI
VS SEVERVS PIVS
PERTINAX AVG ARA
BICVS ADIAB PARTH
MAXIMVS *p*ONTi
FEX MAX TRIB POT
VI IMP XI COS II P P
PROCOS ET IMP
CAESAR M AVRE
LIVS ANTONIN
VS AVG [illegible] PAR
THICVS [illegible]
[illegible] RESTI
TVERVNT PER
L PETRONIVM
VERVM L AVG
PR PR COS DES
MIL VIII

An. 198.

l. 13 et 14. Contenait les noms de Geta, martelés.

l. 18. *l(egatum) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) co(n)s(ulem) des(ignatum).*

KORRESPONDENZBLATT DER WESTDEUTSCHE ZEITSCHRIFT, 1900.

P. 105. Mayence.

154) Q · M A R
C I V S · B A
L B V S · M I
S S I C I V S
LEG · XXI · ET .
CELER · F · EIVS ·
HIC · SITI · SVNT ·

La légion XXI resta à Mayence de 82/83 à 90 après J.-C.

P. 146. Von Domaszewski. Inscription de Gigen (Bulgarie) publiée par Dobrusky dans la Revue *Sbornik*, 1899, p. 213.

155) *T. Aurelio T. f(ilio) Papir(ia) Flavino primipilari et prin-*

cipi ordinis col(oniae) Oesc(ensium) et buleutae civitatiu[m] Tyranorum, Dionysiopol(eos), Marcianopol(eos), Tungroru[m] et Aquincensium patron[o] collegi fabr(um) honorato a divo Antonino Aug(usto) (sertertium) quinquaginta milia n(ummum) et viginti quinque [et] gradum promotionis [ob] alacritatem virtu[tis] adversus hostes Ca[rpos] et res prospere et va[lide) ges]tas. Cl(audius) Nicom[edes] buleuta civitatis [Tyra]norum amico dign[issimo] l(oco) d(ato) d(ecurionum) d(ecreto).

P. 147. Carnuntum.

156) *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) sacr(um), pro sal(ute) Aug(ustorum duorum) C. Jul(ius) Catullinus mil(es) leg(ionis) XIIII (G(eminae) M(artiae) V(ictricis) cond(uctor) prat(i) Fur(iani) lustro Nert(i) Celerini p(rimi)p(ili) v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito), kal(endis) Oct(obribus), [I]mp. Antonino Aug(usto) II et Geta [C]aes(are) co(n)s(ulibus).*

Ibid. Même provenance.

157) *Libero Liberae Fortunae Mercurio lustro Ansi Proculi p(rimi) (pili) Ansius Archelaus ex voto pos.*

Mélanges de l'École française de Rome, 1900.

P. 223-233. Perdrizet. Treize inscriptions funéraires de Thessalonique, païennes et chrétiennes, conservées au Musée Impérial Ottoman.

P. 229.

158)

Φλ(αούιος) Κάλλιστος
ὁ (δ)ιασημ(ότατος) ἐπίτρο-
πος χωρίων δε-
σποτικῶν ἐποί-
ησεν τὸ κοιμη-
τήριον τοῦτο ἑαυ-
τῷ καὶ τῇ συμβίῳ
ἑαυτοῦ, ἅμα θυγατρί,
ἕως ἀναστάσεως,
μνήμης χάριν.

Mittheilungen des deutschen Palaestina Vereins, 1899.

P. 56 et sq. Brünnow réédite, avec quelques corrections, des inscriptions de Djerach publiées dans la *Revue biblique*, 1899.

P. 57. Djerach.

159)

\CI
ACITHRACVS
DI
FRATER EIVS FECIT

ΤΟΥΤΕΝΕΣ ΕΠΙΑΚΕΝΤΟΥ ΥΙΟΣ
ΚΟΤΕΛΣΗΣ ΕΠΟΗΣΕΝ Ο ΑΔΕΛ
ΦΟΣ ΑΥΤΟΥ

Inscription déjà publiée (*Ann. épigr.*, 1899, n° 27, d'après une copie assez différente).

M. Domaszewski lit :

[*Toutenes Ept*]*ac*[*enti filius eques*] *a*[*l.*] *I Thracu*[*m. Cotelses*] *frater eius fecit.*

P. 58. Der'ât.

160)

ΑΓΑ ΤΥΧ
ΘΗ Η
ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC ΚΕ ΝΙΚΗC ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟC
ΓΑΛΛΙΗΝΟΥ CΕΒ ΕΚΤΙCΘΗ ΤΟ ΤΙΧΟC ΕΚ ΔΩΡΕΑC ΤΟΥ CΕΒ ΠΡΟΝΟΙΑ C
ΤΑΤΙΛΙΟΥ ΑΜΜΙΑΝΟΥ ΤΟΥ ΚΡΑΤΙCΤΟΥ ΔΙΕΠΟΝΤΟC ΤΗΝ ΗΓΕΜΟΝΙΑΝ
ΕΦΕCΤΩΤΟC ΙΟΥ · ΙCΙΔΩΡΟΥ ΕΠΑΤΟΡΟC ΥΦ ΗΓ · ΟΥΗΡΟΥ ΑΡΧΙΤΕ
ΚΤΟΝΟC ΠΡΟΕΔ · ΜΑΓΝΟΥ ΒΑCCΟΥ ΕΠΙCΚΟΠΗ ΑΙΛΙΟΥ ΒΑC
ΟΥ ΚΕ ΖΗΝΟΔΩΡΟΥ ΤΑΥΡΙΝΟΥ ΚΕ CΑΒΙΝΟΥ ΕCΕΜΑΝΟΥ
ΕΤ ΡΝΗ

l. 2. Σεβ(αστοῦ). — l. 2 et 3. Στατιλίου. — l. 4. Ἰου(λίου) Ἰσιδώρου [στρ]άτορος ὑφ' ἡγ(εμονίᾳ). — l. 5. προεδ(ρίᾳ). — l. 6 et 7. [Γερ?]μανοῦ ἔτ(ους) ρνη'.

An. 158.

P. 59 et suiv. Inscriptions funéraires de Der'ât.

P. 82. Bosra.

161)

C O N S E R
LEG III CYR

P S DD NN
F I B A S I L I
D E S T E S
P P
V F

... *Conser*(*vatori*) *leg*(*ionis*) *III Cyr*(*enaicae*) *p*(*ro*) *s*(*alute*) *d*(*ominorum*) *n*(*ostrorum*) *Fl*(*avius*) *Basilides T*(*h*)*es*(*salonica*) *p*(*rimus*) *p*(*ilus*) *v*(*otum*) *s*(*olvit*).

P. 84. Même provenance.

162)

Γ ΠΕΤΡΩΝΙΟΝ Γ
CΕΚΟΥΝΔΟΝ ΒΡΟΝΔ . . . . . ρ' λεγ(ιῶνος)
Δ CΚΥΘ ΠΡΙΝΚΙΠΑ ὑφ' ἡγεμονίᾳ
ΙΟΥΛ CΑΤΟΡΝΕΙΝΟΥ πρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ)
ΑΝΤΙCΤΡ CΕΙΗΝΟΙ Πραγματευταῖ
ΤΗC ΙΕΡΑC ΠΛΑΤΕΙΑC ἀγνείας
ΧΑΡΙΝ

l. 3. Σκυθ(ικῆς). — l. 5. ἀντιστρ(ατήγου).

P. 85. Chouhba. Mauvaise copie d'une inscription déjà publiée (*Ann. épigr.*, 1899, n° 100).

P. 88. Amman-Bosra.

163)

P S SENAT

OMVPIV
R
ET CAESAR IVS PER
TINAX FRIVS INCERS
IVVEN PERPAEL
SEVERIA MAX
MVM CCS PRPR

MAVR
PATRISEIVS
AESS
ET GAL VAL MAXIMIANO
PF FF INVICTIS AVGG ET
FL VAL SEVERO ET
MAXIMINO NOBB CAESS

[*Imp. Caesar P. Helvius Pertinax Aug. princ*]*ps senat*[*us cos. II p*]*o*[*ntif.*]*m*[*aximus t*]*r*[*ib. pot.*] *et Caesar* [*Helv*]*ius Pertinax f*[*il*]*ius* [*pr*]*ince*[*p*]*s iuven*[*tutis*] *per P. Aelium Severia*[*num*] *Max*[*i*]*-mum* [*leg. Aug.*] *pr. pr.*

[*Impp. Caess. G. Aur. Val. Diocletiano et*] *M. Aur.* [*Val. Maximiano*] *patri*[*bus Augg. et impp. C*]*aess.* [*Fl. Val. Constantio*] *et Gal. Val. Maximiniano p. p. f. f. invictis Augg. et Fl. Val. Severo et Maximino nobb. Caess.*

P. 89. Même provenance.

164)

IMP CAES MARCVs
AVRELIVS SEVérus
ANTONINVS *pius*
FELIX AVG PArthi
CVS MAXIMVs *brit*
TANICVS MAXimus
pont MAXimus
trib. pot. xvii
imp. ii cos. iiii p. p.
per furnium iulianum.
leg. aug. pr. pr. cos. desig.
An. 214.

P. 89. Même provenance.

165)

V
TESTIA
PER Q SCRIBON▨
▨MTENACEM LEG
VII

... po]*test. i*[*mp...*] *per Q. Scriboni*[*u*]*m Tenacem leg*(*atum*). — *VII.*

P. 89. Même provenance.

166)

*im*P CAESAR
*m. aur*ELIVS *commodus*
*anto*NINVS AVG GERM*anicus*
*sarm*ATICVS DIVI *anto*NINI *f.*
*ponti*FEX MAX TRIB POTE*st*
*co*S III PP PER
m. corn(?)ELIVM FRONTON*em*
leg. AVG · PR PR

P. 89. Même provenance.

167)

IMP *Caes*
M AVRELIVS *antoninus*
P F AVGVSTVS *pont*
MAXIMVS TRIB *p.*

168) ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ CΕΠΤΙΜΙΟC ΑΝΝΙΑΝΟC CΤΡΑΤΩΡ ΕΠΑΡΧΟΥ
ΕΙΛΗC ΟΥΟΚΟΝΤΙΩΝ ΘΕΛCΕΗΝΟC ΕΠΕCΤΗCΑ ΤΟ ΕΠΙCΤΥΛΙΟΝ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΚΑΤ ΕΥΧΗΝ ΑΥΤΟΥ
ΚΑΙ ΤΕΚΝΩΝ
ΕΤ ΥS

COS III *p. p. procos per flavium iulianum leg. aug. pr. pr.*

P. 91. Dumer.

l. 1. Σ[τατί]λ[ι]ος Ἀννιανός. — l. 2. ἐπ[εσκεύασε] τὸ ἐπισ[τύλιον]. — l. 3. ἔτ[ο]υς υϛ'.

An. 420.

MITTHEILUNGEN DES KAISERLICH DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS. ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1900.

P. 111. Anderson. Observations sur l'exemplaire d'Apamée du calendrier d'Asie (cf. *Ann. épigr.*, 1900, n° 76).

P. 117. Salonique.

169) Ἀγαθῇ Τύχῃ · Αὐρήλιον Οὐαλεντεῖνον τὸν διασημότατον τριβοῦνον Βαταόνων καὶ διέποντα τὰ μέρη τῆς ἡγεμονίας τὸν κτίστην ἡ λαμπροτάτη Θεσσαλονεικέων πόλις ⌀ εὐτυχῶς.

C
Z
T

P. 120. Smyrne.

170) Τ. Φλ. Ἀπολλώνιον, φιλοσέβαστον, λειτουργὸν ἔνδοξον, τὸν γραμματέα τοῦ δήμου, νεοποιήσαντα εὐσεβῶς, τετειμημένον παρὰ τοῦ θειοτάτου αὐτοκράτορος

[illegible]τῇ προστασίᾳ
[τῆς] πράξεως τῶν ἱερῶν
[ἀγών]ων τοῦ λαμπροτάτου
[τ]ῆς Ἀσίας ἔθνους
[τὴ]ν τειμὴν Ὀνησίμο[υ]
[τ]οῦ συνγενοῦς.

P. 123. Philadelphie (Asie Mineure).

171) Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
καὶ ἡ γερουσία ἐτεί-
μησαν Λ. Ἀντώνιον
Ἀ[γ]αθόπο̣δα ἄνδρα
καλὸν καὶ ἀγαθὸν
κουρατορεύσαντα
δεκαπρωτεύσαντα
πανηγυριαρχήσαντα
ἀγώνων κοινῶν τῆς Ἀ-
σίας φιλοτείμως καὶ
ἀναθέντα τῇ μὲν βου
λῇ ✳ ′αφ καὶ τῇ γερου-
σίᾳ ✳ ′ατ πρὸς τὸ τὸν
ἀπ' αὐτῶν τόκον δια-
νέμεσθαι τοῖς βουλευ-
ταῖς καὶ γερουσιασταῖς.

P. 123. Même provenance.

172) [Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος]
καὶ οἱ Ῥωμαῖοι καὶ ἡ γε-
ρουσία ἐτείμησαν
Τίτον Φλάουιον
Ἀθηνόδωρον ἄνδρα
στεφανηφορικὸν,
Τίτου Φλαουίου Παπίου
υἱὸν ἀνδρὸς στεφανη
φόρου ἐκ προγόνων καὶ
πᾶσαν φιλοτειμίαν ἀπο-
δεδωκότος τῇ ἑαυτοῦ
πατρίδι, τὸν δὲ Ἀθηνόδω
ρον καὶ αὐτὸν φιλοτείμως
ἀναστραφέντα τῇ ἑαυτοῦ
πατρίδι, δεκαπρωτεύσαντα
καὶ ταμιεύσαντα· τὴν δὲ
τειμὴν ἀνέστησεν Κλαυ
δία Ἀριστόκλεια ἡ μήτηρ
αὐτοῦ ἐκ τῶν ἰδίων εὐ
σεβηκότι με τέκνῳ.

P. 124. Même provenance.

173) Γ. Ἰούλιον Μακεδόνα
Λυρηλιανὸν ἄνδρα καλὸν
καὶ ἀγαθὸν περί τε τὴν
πατρίδα καὶ τὴν ἱερωτά-
〈τα〉την βουλὴν ἔν τε ἀρ-
χαῖς καὶ λειτουργίαις
δοκιμώτατον, χρεοφυ-
λάξαντα, κουρατορεύ-
σαντα, ταμι[ατ]εύσαντα
ἐν ἀγορᾶι[α], πανηγυριαρχή-
σαντα ἐν κοινῷ τῆς Ἀσίας
ἀγῶνι, σειτωνήσαντα, πέψαν-

τα, παρ' ἑαυτοῦ, εἰσαγωγέ[α γε]-
νόμενον καὶ ἐν ἄλλοις πλείο-
σιν εὔχρηστον γενόμενον
καὶ ὑπηρετήσαντα τῇ πατρ[ί]δι, ἀναστ[ή]σαντα δὲ τὸν
ἀνδρ[ι]άντα ἐκ τῶν ἰδίων.

P. 124. Même provenance.

174) Ἀγαθῇ Τύχῃι·
M. Αὐρ. Ἀρτέμων
β̄ τοῦ Ἰουκούν-
δου ὁ κράτιστος
συνήγορος τοῦ
ἱερωτάτου ταμεί-
ου Ἀλεξανδρεί-
ας καὶ Αἰγύπτου
πάσης καὶ Λιβύ-
ης Μαρμαρικῆς
Αὐρ. Μηνογε-
νίδα τὴν γλυ-
κοτάτην θυ-
γατέρα.

P. 124. Même provenance.

175) [.] Ἰούλιον Πο-
[σ]ειδώνιον
[χ]ειλίαρχον
[Λ]ὐγούστου
ὁ δῆμος.

MITTHEILUNGEN DES KAISERLICH DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS. RÖMISCHE ABTHEILUNG, 1899.

P. 105. Mau. Sur cinq inscriptions murales de Pompéi déjà connues, en caractères osques, servant de poteaux indicateurs.

P. 251. Hülsen. Sur une inscription de Rome relative au théâtre de Pompée, jusqu'ici rangée à tort parmi les inscriptions fausses ou suspectes (*C. I. L.*, VI, 55*).

P. 259-263. Du même. Observations sur quelques inscriptions récentes du Forum romain (cf. *Ann. épigr.*, 1899, 146 et 155).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1900.

P. 47. Rome, prolongement de la *via Labicana*.

176) VIVIT
C · VERGILI · C · L
GENTI · LANIVS
AB · LVCO · LVBENT
DEIDIAE · DIDIA · L (*sic*)
SEXTVLAE
IN · FRON · P · XX
IN · AGRV · P · XX

l. 4. *ab luco Libitinae* ou *Lubitinae*.
l. 7. XX corrigé en XV.

P. 51. Colonna (Frascati, antique Labicum). Inscription publiée ci-dessus, n° 134, d'après le *Bullettino comunale*.

P. 88. Rome, *via Anicia*. Fragment de sarcophage.

177) ἐ ν θ ά Δ Ε Κ Ε Ι Τ Ε
. . . . . ΙΑΜΑΡΚΕΛ
λ α μ ή ΤΗΡ CYNA

γωγῆς ΑΥΓΟΥC H̄
σίων μ ΝΗCΤΗ
. . . . ἐ ΝΕΙΡΗΝΗ
ἡ κοίμη CIC ΑΥ ß
τῆC ß

Cette inscription doit provenir du cimetière juif de la *via Portuensis*, où ont été trouvés deux autres textes rappelant également la συναγωγὴ Αὐγουστησίων (*C. I. Gr.*, 9902, 9903).

P. 97. Terracine.

178)

M · SABIDIO · M · F ·
LEG
cIVES · ROMANI · IN
SICILIA · PANHORMI · QVI
NEGOTIANTVR

Date : fin de l'époque républicaine.

P. 101. Nola.

179)

[illegible]
[illegible]
SAL [illegible]
PAGVS
MYTTIANVS

Cf. *C. I. L.*, X, 1278, 1279, 1280 : trois autres *pagi*.

P. 102. Nola.

180)

D M
t · MARI · T · FIL · FAL · IVLIANI · HIC
*a*NTE · LEGIT*imam* · AETA*tem*
*c*VRAM · EGIT · REI · FRVM · [illegible]ENT
Q̄ · ARKAE · P · OBSERVAVIT · PEQ · M[illegible]
PRO NITORE · COLONIAE · EDIDIT
QVI · VIX · ANN · XXVIII · M · V · D · X
T · MARIVS · ONESIMIANVS
ET · MARIA · FELICITAS
PARENTES · MISERIMI

l. 4. Suivant Petra on peut lire INDI*gen*T, mention des fondations alimentaires pour les enfants pauvres (*Atti della Comm. di Terra di Lavoro*, 1896, p. 30). Lecture très douteuse.

l. 5. De Petra : *peq(uniam) mun(erariam) pro nitore coloniae.* Peut-être simplement : *peq(uniam) m(agnam).*

P. 111. Padula, près de Salerne (antique *Consilinum*).

181)

M ∅ VEHILIVS L | · *f*
C VR ∅ R ∅ P ∅ CO | *silinatium*
PORTICVM | *et murum*
A SOLO INPE | *nsa et cons*
TANTIA SV | *a restituit*

P. 130-141. Spolète : inscriptions funéraires et fragments.

P. 141. Spolète.

182)

D M
C · COMINIENO FOR
TVNATIANO · VI VIRO
AVG · PINN · IVVENVM (*sic*)
VETVRIA AEPIKARIS
COIVGI · KAR · ET · FILI TRES
FORTVNATVS MARCIANVS
ET · AGGRIPPINVS PATRI · KARISI
MO

P. 148. Pompei.

183) A · LIVIVS · A · F
L · ACILIVS · L · F
AED
S L · D E D E R

l. 3 et 4. *aed(iles) s(t)l(ocum) deder(unt)*. C'est-à-dire *locum. Sl.* abréviation pour *stl* : cf. *C. I. L.*, I, n. 38 : *s(t)l(itibus iudik(andis)*.

P. 151. Sulmona.

184) L · OCTAVIVS · IVSTVS · SCRIB · R · P · OCTAVIA · FELICI
OCTAVIĪ · HERCVLANEVS · ET · IVSTINVS · FI

l. 1. *scrib(a) r(ei)p(ublicae)*.

P. 153. Brindisi.

185)
L · BOIONIVS · ZENO
VETERANVS · DE PRYGE
TRIERE · NAVTA · V · A · XCV
H · S

P. 200. Pompei. Épigramme de trois distiques écrite en lettres blanches au coin d'un tableau représentant l'épisode légendaire de Pero allaitant son père.

186) QVAE · PARVIS · MÁTER · NÁTIS · ALIMENTA
PARÁBAT · FORTVNA · IN · PATRIOS · VERTIT
INIQVA · CIBOS · [illegible] EST
TENVI · CERVICE SENILES · AST LIQVIDVS
VENAE · LACTE · M[illegible]
SIMVL · VOLTV · FRICAT · IPSA · MICONEM · PERO
TRISTIS · INEST · CVM · PIETÁTE · PVDOR

P. 217. Chiusi.

187)
A · VENSIVS · A · F · ARN
CONSTANS · ACVTIA
NATVS · IIII · VIR · ITER · II

P. 231. Rome, au-dessus du cimetière de Cyriaque.

188) IL ☩ EVRIALVS V̄ H̄ CONPA
RAVII IOCVM SIVI SE
VIVO AD MESA BEATI
MARTVRIS LAVRENII DES
5 CINDENTIB ☩ IN CRIPTA PAR
IE DEXTRA DEFOSSORE
[illegible] V [illegible] OCI IPSIVS
NE SECVNDO CONSS
(sic) DIE III ☩ KAL MVIVSFLSIIIICO

l. 1. *Fl(avius)*. — l. 4. *martyris Laurenti(i)*.

Date : 29 avril 405 (2e consulat de Stilicon).

P. 233. *Ibid.*

189) *locus* FAVSTINIANI ET SORICES
*quem em*ERVNT RECESIT NATALE SA*ncti*
laurentii IN PACE

P. 244. Casoli (Abruzzes).

190) SO · CI · VEDIA · NI ·
P · TA · DI · O
FE · RO · CI ·
P
FORTVNATVS
DECMINVS
V · L · A · IN

Inscription dédiée à P. Tadius Ferox par le collège des *socii Vediani*.

l. 1. *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)*.
l. 5. *dec(i)m(a)nus*?
l. 5. *v(otum) l(ibens) a(nimo)* ...?

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF BIBLICAL ARCHAEOLOGY, 1900.

P. 73. Sur l'inscription funéraire d'un *ducenarius protector* trouvée à Baalbek (plus haut, n° 42).

P. 124. Beyrouth.

191) I · O · M · H
CONSERVATORI
L · MVCIMEIVS

RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, 1899.

P. 320-341. Vars. Inscriptions de la province de Constantine pour 1898. La plupart funéraires. Quelques-unes intéressantes au point de vue de l'onomastique.

P. 321. Constantine, nécropole du Coudiat-Aty.

192)
M E M O R I A E
IVLIVS FELI
CIANVS V A XXV
C H A E R E M O N
AVG N̄ PATER FI
LIO INNOCENTISSIMO

P. 322. *Ibid.*

193)
D M
SYRVS ∅ AVG N̄
SER ∅ ADIVTOR
A COMMENTA
RIS V A XXXV
H S E

P. 327. Même provenance.

194)
S A M S V C A
P A P I R I A
QVETA SORO
RI CARISSI
MAI POSVI
V A L X V

P. 328. Même provenance.

195)
D ∅ M
M ∅ S A T E L L I V S
R V F I N V S ∅ P A N
C R A T I V S ∅ E Q V E S
R O M A N V S I V V E
N I S · M O R V M · I N C O M
P A R A B I L I S · V · A · X V I I
M E N S I B V S V I I I I ∅
D I E B V S ∅ X ∅ C ∅ S A
T E L L I V S ∅ I A N V A R I
V S ∅ P A T E R ∅ I N F E L I
C I S S I M V S ∅ D E S E R
T V S ∅ A B E O
V I C E V E R S A ∅
F I L I O ∅ P I I S S I M O

P. 380-388. Commentaire de l'inscription de Rouffach (*castellum Elephantum*) publiée plus haut (n° 37). Le texte n'est pas encore correct.

P. 389. Tobna (Tubunae).

196) IVLIA ∅ FIDA ∅ MIHI ∅ CONIVNX ∅ AEQVAEVA ∅ IVCVNDA ∅ QVOD ∅ TVA ∅ MANDAVIT ∅ FIERI ∅ SVPREMA ∅ VOLVNTAS ∅ HOC ∅ EGO ∅ PERFECI ∅ PARENS ∅ PRAECEPTO ∅ MARITVS ∅ PROPRIIS ∅ VT ∅ SEDIBVS ∅ SEMPER ∅ QVIETE ∅ MANERES ∅ QVAE ∅ COMMVNES ∅ ERVNT ∅ CVM ∅ LETI ∅ VENERIT ∅ HORA ∅ Q ∅ HERENNIVS ∅ FECI ∅ COGNOMINE ∅ FELIX ∅

P. 432. R. Cagnat. Nouvelle lecture d'une inscription d'El-Kantara.

197)
D ∅ M ∅ S
AGRIPPA · THEMI
*f*IL · PALMYRA · QI
ɔ COH IIĪ THRA
*c*VM · SYR ITEM
*t*RANSLATV
*i*N COH Ī CHLCI (*sic*)
DENOR IVSSO
*i*MP CVRAM
*e*GIT PALMYR
*s*AG ANN · X
MILITAVIT · ANN
XIII VIX AN · LV
*f*EC LIB ET PRO

l. 3. *q(ui) f(uit)*.
l. 11 début : *[s]a(gittariorum)*.
Date : règne de Marc-Aurèle.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1900. (XXXVI).

P. 414 et suiv. Merlin. Inscriptions de Bulgarie.
P. 414. A Lom (*Almus*).

198)
NEMESI
AVG
PRO S IMP
MA
AVG·CAESI
DIVS·AMAN
DVS·B·F·VC
COS·V·P

l. 7. *b(ene)f(iciarius) v(iri) c(larissimi) co(n)s(ularis) v(otum) p(osuit)*.

P. 425 et suiv. Seymour de Ricci. Analyse d'un nouveau manuscrit de Peiresc (de Carpentras).

REVUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG, 1900.

P. 140 et suiv. Rostovtsew. Étude sur les garnisons de la Chersonèse Taurique (en russe).
P. 146. A Sébastopol.

199)
PRO *salute imp. caes*
M · AVR ANT · COM
MODI AVG · ET
FL · SERGIANT · SOSIB
RB · ML · EG · I · TA · IVVEN
REVERENTISSM · S · C · E
E · MEA · MEORVM Q · T ·
AVR · T · F · CAM · SECVN
DVSRAE · RCFMVSL · L · M
SEQVENTES MATERNO ET BRADVA COS

l. 2. *M. Aur(elii) Ant(onini) Commodi.*
l. 5. *trib(uni) mil(itum) (l)eg(ionis) I Ital(icae) juven(is) reverentissimi s(ub) c(ujus) c(ura) e(gi).*
l. 9. *Secundus, Rave(nna), tr(ierarcha) c(lassis) F(laviae) M(oesicae), v(otum) s(olvi) l(aetus) l(ibens) m(erito) sequentes? Materno et Bradua co(n)s(ulibus).*
Ann. 185 après. J.-C.

P. 155. A Aï-Todorckoe.

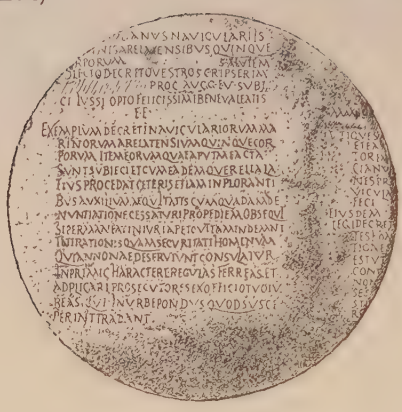
200) PER ⌀ L·A·C·Ɔ ⌀
LEG·I·T·PRAEP
VEX·MOES·INF

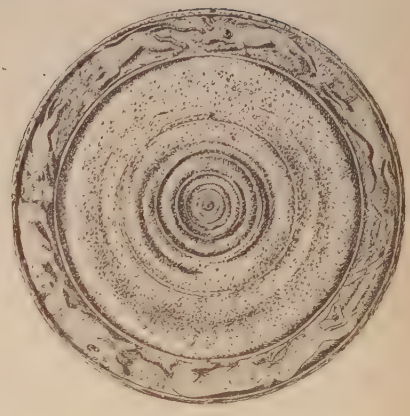
Per L. A... C... c(enturionem) leg(ionis) I It(alicae) praep(osi)tum) vex(illationibus) Moes(iae) Inf(erioris).

REVUE ÉPIGRAPHIQUE, 1900.

P. 113. Inscription de Daïr-el-Gamar (*Ann. épigr.*, 1899, n° 161).

201)





P. 119. Dédicace de Thérouanne (*Ann. épigr.*, plus haut, n° 43).

P. 120. Nîmes.

202) MERCVRIO
DEPVLSORIO
vAL LVCRETIA
V · S · L · M

Ibid. Même provenance.

203)
seviro aug. col. copia
CLAVDIA LVGDVNO *item col*
NEM · ITEM · DECVRIO*ni orna*
MENTARIO · COL · EIVS*d. cura*
TORI · NEGOTIATOR*um vina*
RIORVM · ET · SEVIRO*rum lug.*
DVNO · CONSISTEN*tium*
VIVVS ⌀ POSVI*t*

l. 2. *Col*(*onia*) *Nem*(*auso*).

REVUE BIBLIQUE, 1900.

P. 91-95. Germer-Durand. Inscriptions grecques de Palestine.

P. 94. L'inscription dédicatoire des Propylées de Gérasa (photographie des estampages d'un texte déjà connu).

P. 96. Inscription de Baalbeck (plus haut, n° 42).

P. 101. 204) Et. Michon. Tuiles de la légion X^e *Fretensis* avec les deux emblèmes de ce corps, le sanglier et la galère.

P. 429-443. Perdrizet. Remarques sur des inscriptions de Syrie publiées dans la *Revue biblique*.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1900.

P. 333. Jullian. Sur deux inscriptions de la vallée de Trets, faisant connaître des divinités topiques (*Celeus deus*, et *Acilus* ou *Aciludeus*). Lectures peu certaines.

P. 237. Sur une inscription funéraire de Rome (*C. I. L.*, VI, n° 3050*) connue jusqu'ici par une copie de Smetius, et crue fausse. En réalité, elle était conservée en Espagne; Hübner en publie et commente une copie faite vers 1840, qui prouve l'authenticité du texte et permet de corriger sur quelques points Smetius.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, 1900.

P. 226. Environs de Tébessa : sur un ostrakon (donné par le commandant Farges au Musée du Louvre).

205)

XIII FRVCTVS OL MV REGIS
TRASAMVNDI EXTREMVS TOCIVS IN POR
BN
TIONE ω b OLERI
PD
ITEM . . . T~ IN PORTIONE . . . X OLI
CO LI VNVS C

Trasamundus, roi vandale d'Afrique, de 496 à 523.

REVUE TUNISIENNE, 1900.

P. 279 et suiv. Delattre. Inscriptions sur objets en terre cuite relevées à Carthage.

RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOLOGIE, 1900.

P. 319 et suiv. O. Seeck. Les inscriptions de Constantius Gallus. Restitution à ce César d'inscriptions qu'on attribuait jusqu'ici à Constance II.

WESTDEUTSCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE UND KUNST, 1899.

P. 419. Cologne.

206)

I · O · M · ET
GENIO · LOCI
SEX INSIVS
RVFVS · B · F · COS
V · S · L · M

P. 419. Même provenance.

207)

I·O·M·ET·SERA
PI·ET·GENIO
LOCI·L·CAESI
VS · FLORENT
NVS·B·F·COS
PRO·SE·ET·SV
IS · V · S · L · M
IMP COMM
II ET Ver O II Cs

Date : 179 après J.-C. *Imp(eratore) Comm(odo) II et V[ero] II co(n)s(ulibus)*.

P. 180. Wallau. Sur les procédés employés pour exécuter les facsimilés des inscriptions du Musée de Mayence.

WIENER STUDIEN, 1900.

P. 141 et suiv. Ed. Groag. Observations sur deux femmes nommées l'une, Oscia Modesta Cornelia Publiana (*C. I. L.*, VI, 1478), l'autre, Seia Modesta... Cornelia Publiana Patruina (*Ann. épigr.*, 1898, n° 442).

P. 148 et suiv. St. Brassloff. Ob-

servations sur la charge de *ab actis senatus* et sur la qualité de *candidatus principis* attribuée à des *curatores* de cette sorte par des inscriptions.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ÉPIGRAPHIE

A. von Cohausen et L. Jacobi. Das Römerkastell Saalburg, Homburg v. d. Höhe, 1900, in-12.

Nouvelle édition, par M. H. Jacobi, du Guide dans les ruines du camp romain de Saalburg.

P. 39 et suiv. Fac-simile d'inscriptions trouvées dans les fouilles (déjà publiées).

B. Diakovitch. Notes archéologiques sur la Bulgarie danubienne. Sofia, 1900, in-8° (en bulgare).

Quelques inscriptions nouvellement entrées au Musée de Sofia.

E. Diehl. De M finali epigraphica. Leipzig, 1899, in-8°.

Étude sur tous les cas où le M est omis ou placé à tort dans les inscriptions. Très intéressant pour l'étude du latin populaire.

Héron de Villefosse. Inscription latine en l'honneur de la déesse Vienna, 1900 (Vienne).

Au sujet de l'inscription publiée plus haut (*Ann. épigr.*, 1900, n° 5).

R. Oberhummer et H. Zimmerer. Durch Syrien und Klein Asien Berlin, 1898, in-4°.

P. 301 et suiv. Inscriptions grecques.

P. 305. A Kircheher.

208) ΑΣΚΛΗΠΙΩ
ΚΕ ΥΓΙΑ
ϕ Α Μ Α Ι Ν
Ο Σ Β Υ Π Α
Τ Ι Κ Ο Υ Θ Ε
Ρ Α Π Ε Υ Θ Ι Σ
Α Ν Ε Θ Η

O. von Sarwey et F. Hettner-Der Obergermanisch-Raetische Limes.

Liv. VII. Castellum de Hofheim. 209) Briques des légions I *Adjutrix*, XIIII *Gemina*, XXI *Rapax*, XXII *Primigenia*.

Castellum de Schierenhof. 210) Briques de la *coh. Raetorum*.

Liv. VIII. Castellum de Laugenhain.

P. 8. Plaque de bronze.

211) IMP · COM · VAG CO
COH · I · BIT · ⁊ PRIMI
TIVI MASCLIONI
PRIMVS

l. 1. *Imp(eratore) Com(modo)*

Vag(usto) (= *Augusto*) *co(nsulibus)* ou *Imp. Com(modo) V A(cilio) G(labrione) co(nsulibus), coh(ors) I Bit(urigum) c(enturia) Primitivi, Masclioni(us) Primus.*

Castellum de Walheim. **212**) Briques de la légion VIII *Augusta.*

Liv. IX. Castellum de Neckarburken. **213**) Briques de la même légion.

Liv. X. Castellum de Kesselstadt. **214**) Briques de la XXII[e] légion et de la *coh. I civium romanorum.*

Castellum de Böckingen. **215**) Briques des légions VIII *Augusta* et XXII *Primigenia* et de la cohorte V *Delmatarum.*

DER RÖMISCHE LIMES IN OESTERREICH, I, 1900, in-4°.

Appendice épigraphique, par E. Bormann.

P. 119 et suiv. Inscriptions des environs du camp de Carnuntum (plateau de Pfaffenberg).

P. 129 et suiv. Inscriptions des cimetières de Carnuntum.

P. 129.

216)

C CASSIO MARI
NO VEL AQVIL
FILIO ANN VIII ET
CASSIAE PROCVLAE
VEL · AQVIL · SORORI
ANN · XVI
C CASSIVS AELIA
NVS · 7 · LEG xV APOL FEC

l. 2 et 5. *Vel(ina tribu), Aquil(eia).*

P. 131.

217)

L CENTVLLI
VS · L · ARNIE
PRISCVS
CREM *m. l. xu. a*
ST · XSAn
H S *e*
C CE*ntyllius*?
PRI*scianus*?
F · *f*

l. 2. *L.* (*filius*); l. 4. *Crem(ona)*[*m(iles) l(egionis) XV A(pollinaris)*] *sti(pendiorum) X...*

P. 134.

218)

SEX · IVLIVS
SEX · SERG
QVINTILVS
ANTI MIL ·
LEG · XV APO
7 MESSI SECV
NDI · STIP XXI
ANNO · XL
H · S · E
H · F · C ·

l. 2. *Sex.* (*filius*) *Serg(ia)*;
l. 4. *Anti(ochia)* ou *Anti(no) mil(es).*

P. 135.

219)

M PRAECONI
IVCVNDVS SIR
TVB LEG XV AP
› SIBIDIENI MAX
APONI PVDE
FRATRI P P
AN XL STIP XX
D D H S E

l. 2. *Sir(mio), tub(icen) leg(ionis) XV A(pollinaris).*
l. 5. *Aponi(us) Pude(ns) fratri p(ro) p(ietate)? an(norum) XL stip(endiorum) XX, d(onis) d(onatus).*

P. 136.

220)
T TERENTIVS
T F MENENIA
FRONTO
MILE LEG X V
APOL IMAGI
NIFER ANN XXXI
STIPENDIO X I
H · S · E
CVRA ACTA PER
COLEGAS EIVS

P. 137.

221)
VIBIVS CN L
LOGVS
AN XIX NAT
*er*MVNDVR*us*

P. 139.

222)
M GAVIVS
M · F · ANI
F · IVLI CVP
ITVS · ❯ · SORN
M · L · X G
AN XXX A IIII
H · S · E HERES EX
T · F · C

l. 2. *M. f(ilius) Ani(ensi), F(oro) Juli, Cupitus, c(enturia) Sorn... m(iles) l(egionis) X G(eminae) an-norum) XXX a(erum) IIII.*

P. 140.

223)
L · A N̄ O N̄
VS · L · F · LEM
MGNVS
B O N · M · L
X · G · 7 C OÆ
A N · L V · A E
XXXVI · H · S · E
O C T A V I A
D A T A C O N̄
D E S V O P
DO · M · S · T · T · L

l. 2. *L. f(ilius) Lem(onia tribu).*
l. 4. *Bon(onia), m(iles) l(egionis) X G(eminae).*
l. 6. *ae(rum) XXXVI.*
l. 11. *do(num)? m(erenti); s(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

Pl. IV, VI, VII, IX, XIII, XIV.

224) Briques des légions X *Gemina*, XIIII *Gemina*, XV *Apollinaris*, XXX *Valeria Victrix*.

R. Cagnat et M. Besnier.

TABLE ANALYTIQUE

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

N.-B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent chaque inscription.

I

NOMS ET SURNOMS

P. Aelius Frixus, **1**.
P. Aelius Severianus Maximus, **163**.
L. Aemilius Mam. f. M. n. Mamercinus, **83**.
Aiiuca Combrissae f., **65**.
M. Antonius Rufus, **147**.
Apava Leuri f., **32**.
Apollonius Strabo, **129**.
Appius Primianus v. p., **98**.
L. Apronius Pius, **151**.
Arista, **113**.
Attidius Cornelianus, **27**, **58**.
L. Baebius Honoratus, **130**.
Barbatio v. c., **12**.
Belatusa Cauti l., **66**.
Bussuro Attuae l., **62**.
C. Caecina Largus, **19**.
M. Calatorius Successus, **101**.
C. Cassius Chrestus, **78**.
Catullinus, **35**.
Ceionius Rufius Albinus v. c., **99**.
C. Ceionius Rufius Volusianus v. c., **100**.
L. Cerrinius L. f. Paetus, **55**.
Chetecius (= Cethegius) Pelacius v. p., **87**.
Claudius Lysanias, **28**.
M. Claudius C. f. C. n. Marcellus, **83**.
T. Claudius Piso, **81**.
Comalus Verc[l]ovi f., **67**.
Constantina, **52**.
Ser. Cornelius Cethegus, **39**.
Ser. Cornelius P. f. M. n. Maluginus, **83**.
P. Cornelius P. f. Scipio, **97**.
C. Didius C f. Saturninus, **95**.
Domio, **64**.
Paullus Fabius Maximus, **76**.
T. Flavius Athenodorus, **172**.
T. Flavius Laco, **26**, **56**, **57**.
Furius Octavianus v. c., **88**.
C. Galerius Epaphroditus, **1**.
Gatta, **113**.
Gaura Domionis, **64**.
Geminius Chrestus, **30**.
Helvia Pothine, **85**.
Johannes presbyter, **103**.
Cl. Julianus Asklepiodotus, **80**.
Jul. Isidorus, **160**.
Ti. Julius Justus, **18**.
D. Julius Macedon Aurelianus, **173**.
Jul. Saturninus, **162**.
M. Jun. Valerius Nepotianus, **150**.
Laurentius (*sanctus*), **188**, **189**.
Cl. Longinus, v. p., **149**.
Lubaecus Tancini f., **32**.
Magurici, **60**.
Mamilius Q. f. Turinus, **97**.
C. Marius C. f. Rutilus, **97**.
Mauricius, **50**,**51**, **52**.
Sex. Mecius Sex. f. Marcellus, **96**.
Marcanus, **113**.
Licinus Menenius T. f. T. n. Lanatus, **83**.
Mico, **186**.
L. Papirius C. f. C. n. Crassus, **83**.
Ti. Papirius Crassus, **83**.

Patricia, 51.
Pellia L. l. [P]syche, 113.
Pero, 186.
Petronius Maximus v. c., 8, 9.
L. Petronius Verus, 153.
Placidus Severus v. c., 7.
M. Plancius Varus, 78.
L. Plantius L. f. L. n. Venno, 83.
T. Pomponius Bassus, 148.
C. Popillius Python, 131.
L. Potil[i]us Epaphroditus, 113.
Cn. Quinctius T. f. T. n. Capitolinus, 83.
T. Quinctius T. f. C. n. Cincinnatus, 83.
Rutilius Pudens Crispinus, 20, 21.
Samsiceramus (*rex*), 134.
Samsuca, 194.
M. Satellius Rufinus Pancratius, 195.
Fl. Sergianus Sosibius, 199.
Cn. Sergius Coxo, 83.
Statilius Ammianus, 160.
Stilico, 188.
Suadru Adnami, 63.
Fel. Successus, 54.
C. Sulpicius M. f. Q. n. Peticus, 83.
Terentius Marcianus, 128.
L. Terentius Mugillanus, 83.
M. Titius M. f. Maximus, 25.
Trasamundus (*rex*), 205.
C. Tullius Hesper, 4.
T. Ulpius Papianus, 81.
Valerius Apollinarius, 30.
M. Valerius M. f. Corvinus, 97.
L. Valerius L. f. C. n. Poplicola, 83.
C. Valerius L. f. L. n. Potitus, 83.
Venisa Domionis, 64.
Venuleius Apronianus, 55.
L. Vettius Jubenius, 23.
Vetulenus Nicomedes, 132.
Vibius Logus, 221.
Vibius Maximus, 53.
Vitalis, 112.
L. Volcacius Tullus, 76.

II

DIEUX ET DÉESSES

Apollo, 91.
Asklepios, 208.
Asklepios Soter, 80.
Belinus, 108.
Deana, 93, 94.
Diana, 14, 135.
Dionysos, 78.
Duillae 120.
Dulovius, 119.
Fortuna, 157.
Genius kastelli Elephantum, 37.
Genius loci, 206, 207.
Genius Tisavar Augustus, 127.
Heros Divesantus, 13.
Hygia, 208.
Invictus deus, 15.
Juno regina, 141.
Jupiter Optimus Maximus, 74, 137, 156, 206, 207.
— Conservator, 77.
— Heliopolitanus Conservator, 191.
Lanovalus, 107.
Liber, Libera, 157.
Ma (dea), 109, 110.
Mars, 72, 115.
— Invictus Pater, 88.
Mercurius, 157.
— Depulsorius, 202.
Nemesis Augusta, 188.
Neptunus, 124.
Νείχη, 21.
Παῖδες θεαί, 91, 92.
Sabazius Pansaganus (deus), 79.
Saturnus, 41, 124.
Serapis, 207.
Silvanae, 61.
Silvanus, 16, 135, 138.
Silvestris, 16.
Σοκνόπαιος θεός, 28.
Τύχη, 21.
Venus, 126.
Vertumnus Dominus, 17.
Vesta, 6.
Victoria, 72.
Vienna (dea), 5.
Volkanus, 70.
Zeus Olympios, 80.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

Agonothetes, 81.
Archiereus, 29, 76.
Ἀμφίπολος, 91.
Arvales, 3.
Augures, 97.
Bithyniarches, 81.
Flamen, 118.
Flamen perpetuus, 25.
Helladarches, 81.
Ἱερεύς, 28, 29.
Hierophantes (κοινοῦ τῆς Βειθυνίας ναοῦ τῶν μυστηρίων), 81.
Pater sacrorum dei invicti, 15.
Pontifex, 5.
Sacerdos Cereris, 85.
Sebastophantes, 81.
Therapeuthes (Aesculapii et Hygiae), 208.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aegyptus, 174.
— (*praefectus*), 30, 53.
Africa, 126.
Alexandria, 174.
Amasia, 147.
Ἀνινησίων πόλις, 145.
Antiochia, 218.
Aphrodisias, 144.
Aquileia, 216.
Aquincensium civitas, 155.
Arsinoe (*strategos*), 28.
Asia, 170.
— (*proconsul*), 55, 76.
Aternum, 136.
Beneventum, 46.
Berea, 48.
Beri Arac, 68.
Beroea, 131, 132.
Berytus, 142.
Bithynia (*bithyniarches*), 81.
Boius, 66.
Bononia, 223.
Brixia, 139.
Carpi, 155.
Castra Regina, 70.
Claudiopolis, 84.
Cosilinatium respublica (*curator*), 181.
Cremona, 44, 217.
Dionysiopolis, 155.
Diospontius (*praeses*), 152.
Ephesuss (*grammateus*), 55.
Falerii, 2.
Forum Julii, 222.
Forum Vibii, 40.
Galatia (*praeses*), 150.
Grinario vicus, 74.
Kastellum Elephantum, 37.
Labicum Quintanense, 133.
Libya Marmarica, 174.
Lucretius pagus (à Saturnia), 96.
Lugdunum, 203.
Lycia, 128.
Marcianopolis, 155.
Moesia Inferior (*legatus pr. pr.*), 26, 57.
Morinorum civitas, 43.
Myttianus pagus, 179.
Neocaesarea, 147.
Neoclaudiopolis, 146.
Nicée, 78.
Nicomedia (*logistès*), 81.
Noricus, 47.
Œscensium colonia (*princeps ordinis*), 155.
Ossonoba (*respublica*), 31.
Palmyra, 68, 197.
Pamphylia (*praeses*), 128.
Panhormus, 178.
Pauthalia, 21.
Pergamon, 76.
Philae, 53.
Philippopolis, 20, 26.
Pontus, 147.
— (*praeses*), 156.
Pupput, 36.

Roma (*lucus Libitinae*), 176.
— (*pomerium*), 102.
— (*templum divi Augusti ad Minervam*), 26, 56.
Saturnia, 95.
Scimnianus pagus, 75.
Sebastopolis, 147.
Secundenses, 11.
Siamaus vicus, 13.
Sicilia, 178.
Sicininum, 11.
Sida, 26, 56, 57.
Sirmium, 219.
Smyrna, 76, 111.
Sumelocenna, 73, 74.
Syracusae, 91.
Syria, 84, 197.
— (*legatus*), 27, 58.
Syria Palaestina, 84.
Thessalonica, 161, 169.
Thracia (*procurator*), 18.
Trajanopolis, 19.
Tungrorum civitas, 155.
Tyranorum civitas, 155.
Verona, 71.

V

EMPEREURS, PRINCES, PRINCESSES

Tib. Claudius Caes. Aug. imp., 28.
Nero Claudius Divi Claudi f. Germ. Caesaris n. Ti. Caesaris Aug. pron. Divi Aug. abn. Caesar Aug. Germ. pontif. max. trib. pot. VIII, imp. VIII, cos. IIII, p. p., 18.
Imp. Caesar Vespasianus Aug. pont. max. trib. pot. VI, imp. XIV, p. p., censor cos. VI, desig. VII, T. Caesar Aug. f. Vespasianus imp. VI, pont. trib. pot. IV, censor cos. IV, desig. V, 102.
Divus Nerva, 131.
Imp. Caesar Trajanus Aug., 38, 53.
Divus Imp Hadrianus, 147.
Imp. Caes. Divi Trajani Parth. f. Divi Nervae n. Trajanus Hadrianus Aug., 78.
Imp. Caes. Trajanus Hadrianus Aug., 33, 34.
Imp. Caes. Divi Trajani Parth. f. Divi Nervae n. Trajanus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. ....cos. III, p. p., 142.
Imp. Caes. Divi Trajani Parth. f. Divi Nervae n. Trajanus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. XIII, c. III, p. p., 73.
Imp. Caes. Divi Trajani Parth. f. Divi Nervae n. Trajanus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. XXI, imp. II, cos. III, p. p., 26, 57.
Divus Antoninus Aug., 155.
Imp. T. Aelius Antoninus Aug., 55.
Imp. Caes. Divi Hadriani f. Divi Trajani Parth. n. Divi Nervae pron. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius p. m. tr. pot. XX, imp. II, cos. IIII, p. p. 27, 58.
Imp. M. Aurelius Antoninus Felix Pius Augustus, 30.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus P. F. Aug. pont. max. trib. p..., cos. III, p. p., 167.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. Pius Brit. max. Arab. Adiab. pont. max. trib. pot. XVII, imp. III, cos. IV, p. p., 36.
Divus Verus, 95
Imp. Commodus cos. II, 207.
Imp. Caes. M. Aurelius Commodus Antoninus Aug. German. Sarmat. Divi Antonini f. pont. max. trib. p..... cos. III, p, p., 166.
Imp. Caes. M. Aurelius Ant. Commodus, 199.
Caes. Helvius Pertinax princeps juventutis, 163.
D. n. Severus Pius Aug., 14.
Julia Aug. mater Augg. et castrorum. Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arab. Adiab. Part. max. pontif. max., p. p., 86.
Imp. L. Septimius Severus Pertinax

Arab. Adiab. Parth. max. et M. Aur. Antoninus Augg. et P. Septimius Geta Caes., 19.
Imp. Caesar. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arab. Adiab. Parth. max. pont. max. trib. pot. VI, imp. XI, cos. II. p. p., procos. et imp. Caesar. M. Aurelius Antoninus Aug. Parth., 153.
Severus et Antoninus Augg., 79.
Imp. M. Aurelius Antoninus et pater ejus L. Septimius Severus, 80.
Divus Severus pater Imp. Caes. M. Aureli Severi Antonini Aug. Pii Felicis Arab. Adiab. Parth. max. Brit. max. pont. max., trib. pot. XV, imp. II, cos. III, des. IIII, procos., 82.
Divus Severus et magnus Antoninus, 95.
Imp. M. Aur. Antoninus Felix Pius Aug., 20.
Imp. M. Antoninus Pius Aug., pont. max., trib. pot. XVI, cos. IIII, p. p., 6.
Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Pius Felix Aug. Parth. max. Brit. max. pont. max., trib. pot. XVII, cos. IIII, 164.
[Imp. Caes. M. Aurelius Severus Alexander] Aug. pont. max., trib. pot. cos p. p., 151.
Imp. Caes. M. Antonius Gordianus Pius Fel. Aug. pont. max., trib. pot. III, cos. II, p. p., 43.
Imp. Caes. Decius Caelius Calvinus Balbinus Felix Pius Aug. max., 23.
Imp. Caes. C. Messius Quintus Trajanus Deccius Pius Felix invictus Aug. pont. max., trib. pot. II, cos. II, p. p. et C. Messius Quintus Trajanus Erennius Etruscus Deccius Caes., 150.
Imp. Gallienus Aug., 160.
Imp. Caes. L. Domitius Aurelianus Pius Fel. Aug. p. m. t. p. p. p. II, cos. proc., 31.
Ulpia Severina Augusta Imperatoris Caes. L. Domitii Aureliani Aug. uxor, 145.
M. Aurelius Carinus Caesar, Imp. Cari f., 146.
L. Aurelius Valerius Maximinianus invictus Aug., 133.
[Fl. Val. Constantius] et Gal. Val. Maximinianus P. P. F. F. invicti Augg. et Fl. Val. Severus et Maximinus nobb. Caess., 163.
Licinius Aug., 29.
Imp. Maxentius P. f. invictus Aug., 88.
Dominus noster Constantinus Pius Felix invictus et fortissimus semper Aug. f. Divi Pii Constanti Aug., 98.
Pl. Val. Crispus... et Fl. Cl. Constantinus nobiliss. Caess., 152.
Dominus noster Fl. Valens p. f. toto orbe victor ac triumfator semper Aug., 7.
D. n. Theodosius perpetuus ac Felix semper Aug., 99.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

C. Vibio Pansa Caetroniano cos. (a. 43 a. C. n.), 90.
C. Cestio M. Servilio Noniano cos (a. 35 p. C. n.), 91.
Imp. Caes. Trajano Augusto et Africano cos. (a. 112 p. C. n.), 38.
Paeto et Aproniano cos. (a. 123 p. C. n.), 105.
Torquato II et Libone cos. (a. 128 p. C. n.), 34.
Kano Junio Nigro C. Pomponio Camerino cos. (a. 138 p. C. n.), 26, 56, 57.
L. Aelio Aurelio Commodo T. Sextio Laterano cos. (a. 154 p. C. n.), 89.
Orfito cos. (a. 178 p. C. n.), 70.
Materno et Bradua cos. (a. 185 p. C. n.), 199.
Imp. Commodo V Acilio Glabrione cos. (a. 186 p. C. n.), 211.
K. Junio Dextro II cos. Trasea Pr.? cos. (a. 196 p. C. n.), 133.
Fabio Cilone II et Annio Libone cos. (a. 204 p. C. n.), 59.

Imp. Antonino Aug. II et Geta Caes. coss. (a. 206), 156.
Gentiano et Basso cos. (a. 211 p. C. n.), 72.
C. Vettio Grato Attico Sabiniano et C. Asinio Lepido Praetextato cos. (a. 242 p. C. n.), 10.
Licinio Augusto Caesare cos. (a. 319 p. C. n.), 29.
Ariobindo v. c. cos. (a. 434 p. C. n.), 104.
D. n. Theodosio XVI et Fausto vv. cc. conss. (a. p. C. n. 438), 140.

2° *Fonctions supérieures.*

Agens vices praefecti praetorio, 7.
Consul designatus, 153.
Consularis (*provinciae Thraciae*), 23.
Dictator, 83.
Eques romanus, 195.
Judex Romae, 81.
Legatus (*Numidiae*), 35.
— (*Syriae*), 27, 58.
Leg. Aug. pr. pr., 148, 151, 153, 162, 163, 166.
— (*Thraciae*), 19, 20, 21.
Magister equitum, 83.
Magister militum, 50, 51, 52.
Praefectus (*Aegypti*), 30, 53.
Praefectus Urbis, 8, 9, 99, 100.
Praeses provinciae, 149.
— (*Diosponti*), 152.
— (*Galatiae Ponti*), 150.
— (*Pamphyliae*), 128.
Princeps juventutis, 163.
Proconsul, 39.
— (*prov. Asiae*), 55, 76.
— (*prov. Bithyniae*), 78.
Procurator Augusti, 158.
Procurator Aug. (*prov. Thraciae*), 18, 24.
Rationalis summae privatae, 98.
Senator populi romani, 59.
Tribunus militum a populo, 83.
Vice sacra judicans, 99.

3° *Fonctions inférieures.*

Adjutor a commentariis, 173.
Adjutores procuratoris, 10.
Adjutor tabularii, 10.
Curator aedium sacrarum, 87, 88.
Kalatores pontificum, 86.
Notarius, 12.
Praefectus saltus, 25.
Procurator (*regionis*), 30.
Servus Augusti, 192, 193.
Vilicus Augusti, 14.

4° *Impôts.*

Quattuor publica Africae (*socii*), 126.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Adjutrix (*miles*), 71.
— (briques), 209.
Leg. I Illyrica (*primus pilus*, ἱερεύς), 29.
Leg. I Italica (*tribunus militum*), 199.
— (*centurio, vexillatio Moesiae Inferioris*), 200.
Leg. III Augusta, 33, 123.
— (*legatus*), 35.
— (*centurio, vexillatio, optiones*), 127.
Leg. III Cyrenaica (*primus pilus*), 161.
Leg. III Gallica (*primus pilus*, ἱερεύς), 29.
Leg. IIII Flavia Fidelis (*veteranus*), 15.
Leg. IV Scythica (*princeps*), 162.
Leg. V Macedonica (brique), 69.
Leg. VII, 46, 165.
Leg. VII Claudia Pia Fidelis (*veteranus*), 139.
— (briques), 69.
Leg. VIII Augusta (briques), 212, 213, 215.
Leg. X Gemina (*miles*), 222, 223.
— (briques), 224.
Leg. X Fretensis (briques), 204.
Leg. XI (*armorum custos, centurio, primipilaris*), 45.
— (*signifer*), 44.
Leg. XI Claudia Pia Fidelis (*veteranus*), 115.

Leg. XII Gemina (briques), 69.
Leg. XIIII Gemina Martia Victrix (*miles*), 156.
— (briques), 209, 224.
Leg. XV Apollinaris (*centurio*), 216.
— (*miles*), 217, 218.
— (*tubicen*), 219.
— (*imaginifer*), 220.
— (briques), 224.
Leg. XXI (*missicius*), 154.
Leg. XXI Rapax (briques), 209.
Leg. XXII Primigenia (briques), 209, 214, 215.
Leg. XXX Valeria Victrix (briques), 224.

2° *Ailes.*

Ala Gemina Sebastene, 125.
Ala I Pannoniorum, 35.
Ala I Thracum (*eques*), 159.
Ala I Ulpia Dromad., 27, 58.
Ala I Ulpia singularium, 27, 58.
Ala Vocontiorum (*strator praefecti*), 168.

3° *Cohortes.*

Coh. III Alpinorum (*signifer*), 47.
Coh. I Ascalonit. sag., 27, 58.
Coh. I Biturigum, 211.
Coh. I Fl. Chalcidenorum, 27, 58, 197.
Coh. II classic. sag., 27, 58.
Coh. II Chyrresticorum (*miles*), 48.
Coh. I civium Romanorum (brique), 214.
Coh. XVII Ulp. Dacorum, 27, 58.
Coh. V Delmatarum (brique), 215.
Coh. II Ulp. equit., 27, 58.
Coh. IV Gallica, 27, 58.
Coh. VII Gallica, 27, 58.
Coh. II Italic., 27, 58.
Coh. II Lucensium (*miles*), 13.
Coh. II Mattiacorum, 26, 56, 57.
Coh. I Aug. Pannon., 27, 58.
Coh. II Ulp. Paphlag., 27, 58.
Coh. III Ulp. Paph. sag., 27, 58.
Coh. I Ulp. Petreor., 27, 58.
Coh. V Ulp. Petr., 27, 58.
Coh. Raetorum (briques), 210.
Coh. I Cl. Sugambr., 27, 58.
Coh. II Thrac. Suric., 27, 58.
Coh. III Aug. Thrac., 27, 58.
Coh. III Thrac., 197.
Coh. XV (*miles*), 40.

4° *Troupes de Rome.*

Coh. VIII Pr. (*speculator*), 2.

5° *Numeri, corps spéciaux.*

Sagittarii, 29,
Sagittarii Palmyreni, 197.

6° *Flottes.*

Classis Flavia Moesica (*trierarcha*), 199.
Classis Praetoria... (*praefectus*), 125.
Trieris Phryx (*nauta veteranus*), 185.

7° *Grades.*

Beneficiarius cos., 206, 207.
Beneficiarius v. c. consularis, 198.
Ducenarius protector, 42.
Ex cornicl. trib. (*veteranus*), 72.
Primipilaris, 155.
Primipilus, 95, 156, 157.
Tribunus Aug., 175.
Tribunus militum, 83.
Strator praefecti alae, 168.

8° *Particularités.*

Alae III et cohortes V quae sunt in Moesia Inferiore, 26, 57.
Bellum germanicum, 95.
Bellum parthicum, 95.
Corona aurea civica, 75.
Exercitationes, 34.
Hasta pura argentea, 75.
Lustrum, 156, 157.
Praetoria, 18.
Pratum (militare conductum), 156.
Tabernae, 18.
Torques et armilla, 95.
Vexillationes, 127, 200.
Via militaris, 18.

VIII

ADMINISTRATION MUNICIPALE[1]

1° *Municipalités.*

Aedilis territorii et kastrorum Regi norum, 70.
Bulеuta, 155.
Curator, 117, 181.
Curator pagi, 96.
Curator rei frumentariae, 180.
Δεκαπρῶτος (*Nicomédie*), 81.
Decurio ornamentarius, 203.
Γραμματεὺς τοῦ δήμου (*Éphèse*), 55 ; (*Smyrne*), 170.
Magister pagi, 94.
Ordo Labicum Quintanensium, 133.
Pagani, 96.
Platiae danni civitatis? 74.
Προήγορος τοῦ ἔθνους, 81.
Questor arkae publicae, 180.
Quaestor kalendarii rei publicae et alimentorum, 96.
Quattuorviri iure dicundo, 133.
Scriba rei publicae, 184.
Servus publicus, 126.

2° *Provinces.*

Γραμματεύς, 76.
Κοινόν (*Asie*), 76, 171, 173.
— (*Bithynie*), 81.
— (*Macédoine*), 130, 131.

IX

COLLÈGES

Collège militaire (dans la légion XV• Apollinaris), 220.
Collegia, 37.
Collegium fabrum (*patronus*), 155.
Collegium Veneris, 136.
Cultores Larum, 118.
Fabri, 25.
Fabri tignarii, 89.
Navicularii marini Arelatenses quinque corporum, 201.
Negotiatores vinarii et seviri Lugduno consistentes (*curator*), 203.
Sevir Augustalis, 182.
Socii Vediani, 190.
Συναγωγὴ Αὐγουστησίων, 177.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Actes des Arvales (fragments), 3.
Actor, 25.
Ἀγὼν γυμνικός, 76.
Allocution d'Hadrien à l'armée d'Afrique (fragments), 33, 34, 35.
Basilica, 52.
Briques estampillées, 69, 204, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 224.
Cachet d'oculiste, 106.
Calendrier d'Asie, 76.
Cives Romani qui negotiantur, 178.
Crocodes (cachet d'oculiste), 106.
Décret des Éphésiens en l'honneur d'Antonin le Pieux, 55.
Depositio, 12, 104, 140.
Diplômes militaires, 26, 27, 56, 57, 58.
Édit de Dioclétien (fragment), 143.
Fastes consulaires, 83.
Fastes des augures, 97.
Indictions, 50, 52.
Inscriptions en vers, 186, 196.
Κοιμητήριον, 158.
Lex Cornelia, 76.
Règlement relatif aux naviculaires d'Arles, 201.
Requiebit in pace, 50.
Sénatus-consulte, 10, 59, 90.
Slocum (pour *locum*), 183.
Tabernarius, 11.
Tablettes votives, 114, 115.
Tessera hospitalis, 38.
Tonneaux de bois avec marques, 116.

1. Pour les municipalités et les collèges, nous n'avons compris dans cette table que les renseignements quelque peu importants.

TABLES

DU TOME XXXVII DE LA TROISIÈME SÉRIE

---

1. — TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Tête archaïque d'Apollon, par M. Henri Lechat	1
Trois chatons de bagues mycéniens, par M. Ch. Tsountas	7
Topologie et toponymie antiques. — Les Phéniciens et l'Odyssée, par M. Victor Bérard	15
Débris de casque et vase en bronze provenant d'une cachette découverte à Choussy (Loir-et-Cher), par M. l'abbé Breuil.	125
Vases mycéniens du Musée de Neuchâtel (Suisse), par M. Paul Dessoulavy	128
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions	148
Société nationale des Antiquaires de France	152
Nouvelles archéologiques et Correspondance.	153
Bibliographie. 1. Egyptian research Account (George Foucart). — 2. A. Carrière. Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne, d'après Agathange et Moïse de Khoren (H. Hubert). — 3. Giuseppe Pellegrini. Catalogo dei vasi dipinti... Museo civico di Bologna (S. R.). — 4. W. Lermann. Athenatypen auf griechischen Münzen (S. R.). — 5. C. Boulanger. Les monuments mégalithiques de la Somme (S. R.). — 6. Ch. Michel. Recueil d'inscriptions grecques (S. R.)	171
Le vase de Cléoménès. Réponse à M. Furtwaengler, par M. E. Pottier.	181
Influence de l'art français sur l'art allemand, par M. G. Dehio.	204
Mercure Panthée, bronze gallo-romain d'Autun, par M. Henri Graillot.	220
Un chef-d'œuvre inédit de Filippino Lippi, par M. B. Berenson	238
La représentation du galop dans l'art ancien et moderne (3e *article*), par M. Salomon Reinach	244
Bas-relief africain représentant la déesse Epona, par M. S. Gsell.	260
Topologie et toponymie antiques. — Les Phéniciens et l'Odyssée (2e *article*), par M. Victor Bérard	262
Deux tableaux de Jacopo del Sellaio, au Musée du Louvre, par Mme Mary Logan	300
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions	304

Pages.

Nouvelles archéologiques et Correspondance 307

Bibliographie. 1. Strena Helbigiana. Sexagenario obtulerunt. A. D. III. Non. Febr. A. CIↃICCCLXXXXVIII (Georges Perrot). — 2. British Museum. Department of greek and roman antiquities. Sculptures of the Parthenon (S. R.). — 3. Jules Nicole. Les papyrus de Genève (S. R.). — 4. R. P. C. de La Croix. Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire) (S. R.). — 5. A. Besnard. Monographie de l'église et de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville (Seine-Inférieure) (S. R.). — 6. J. J. Mobius et F. Studniczka. Zum Kapitolinischen Aischylos (S. R.). — 7. Auguste Mau. Katalog der Bibliotek des kais. deutschen Instituts in Rom. Band I. Allgemeines und Vermischtes. Die Alterthümer nach ihrem Ort (S. R.). — 8. Ad. Blanchet. Les trésors de monnaies romaines et les invasions romaines en Gaule (R. Cagnat). — 9. Morris Jastrow. Dust, Earth, and Ashes as Symbols of mourning among the Ancient Hebrews (Henri Hubert). — 10. William Ripley. A selected Bibliography of the Anthropology and Ethnology of Europe (Henri Hubert). — 11. Général Pothier. Les tumulus du plateau de Ger (S. R.). — 12. Joseph Denais. Monographie de la cathédrale d'Angers. Monuments, sépultures, trésors, tapisseries, vitraux, etc. (Salomon Reinach). — 13. Bernhard Berenson. The florentine painters of the Renaissance, with an index to their works (S. R.). — 14. H. d'Arbois de Jubainville. Étude sur la langue des Francs (S. R.). — 15. Natalis Rondot. Un peintre lyonnais de la fin du XVe siècle (Joseph Déchelette). — 17. Émile Dunant. Guide illustré du Musée d'Avenches. — Eug. Secretan. Aventicum, son passé et ses ruines. Coup d'œil historique. Guide sur le terrain (S. R.) . . 325

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (mars-juin), par MM. R. Cagnat et M. Besnier. 346

Torse féminin d'ancien style ionien provenant de Clazomène, au Musée du Louvre, par M. Max. Collignon 373

Le type féminin de Lysippe, par M. Salomon Reinach 380

Les martyrs d'Utique et la légende de la « Massa Candida », par M. Paul Monceaux 404

La tour de Babel en 355 après J.-C., par M. F. de Mély. 412

Topologie et toponymie antiques. — Les Phéniciens et l'Odyssée (3e *article*), par M. Victor Bérard. 422

Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions 435

Société nationale des Antiquaires de France 461

Nouvelles archéologiques et Correspondance 463

Bibliographie. 1. Ulysse Chevallier. Étude critique sur l'origine du Saint-Sépulcre de Lirey-Chambéry-Turin. — Arthur Loth. Le portrait de N.-S. J.-C., d'après le Saint-Suaire de Turin (S. R.). — 2. Adolph Furtwaengler. Die antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im classischen Alterthum (G. Perrot). — 3. Richard Cordier. Fracastel et ses environs à travers les siècles (S. R.). — 4. A. Deloume.

Pages.

Aperçu historique sur la Faculté de droit de l'Université de Toulouse, de l'an 1228 à 1900 (S. R.). — 5. Robert Munro. Rambles and studies in Bosnia-Herzegovina and Dalmatia (Salomon Reinach) 474
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (juillet-décembre), par MM. R. Cagnat et M. Besnier 485

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Bérard (Victor). — Topologie et toponymie antiques. — Les Phéniciens et l'Odyssée 15, 262, 422
Berenson (B.). — Un chef-d'œuvre inédit de Filippino Lippi 238
Besnier (M.). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine 346, 485
Brecil (Abbé). — Débris de casque et de vase en bronze provenant d'une cachette découverte à Choussy (Loir-et-Cher) 125
Cagnat (R.). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. 346, 485
Collignon (Max.). — Torse féminin d'ancien style ionien provenant de Clazomène, au Musée du Louvre. 373
Dehio (G.). — Influence de l'art français sur l'art allemand. 204
Dessoulavy (Paul). — Vases mycéniens du Musée de Neuchâtel (Suisse). 128
Graillot (Henri). — Mercure Panthée, bronze gallo-romain d'Autun. . 220
Gsell (S.). — Bas-relief africain représentant la déesse Epona. . . . 260
Lechat (Henri). — Tête archaïque d'Apollon 1
Logan (Mary). — Deux tableaux de Jacopo del Sellaio, au Musée du Louvre 300
Mély (P. de). — La tour de Babel en 355 après J.-C. 412
Monceaux (Paul). — Les martyrs d'Utique et la légende de la « Massa Candida » 404
Pottier (E.). — Le vase de Cléoménès. Réponse à M. Furtwaengler . 181
Reinach (Salomon). — La représentation du galop dans l'art ancien et moderne (3e article) 244
— Le type féminin de Lysippe 380
Tsountas (Ch.). — Trois chatons de bagues mycéniens 7

TABLE DES PLANCHES

VIII. — Bagues mycéniennes.
IX-X. — Tête de marbre (Collection Somzée).
XI. — Sainte Famille, par Filippino Lippi.
XII. — Statue de Mercure (Musée d'Autun).
XIII. — Vase de Cléomène (Musée du Louvre).
XIV. — Céramiques diverses (Musée du Louvre).
XV. — Torse archaïque de Clazomène, au Musée du Louvre.
XVI. — Stèle archaïque de Clazomène, au Musée du Louvre.
XVII. — Têtes de Scopas.
XVIII. — L'Apoxyomène et la Grande Herculanaise.
XIX. — Têtes féminines du IVe siècle.
XX. — Les deux Herculanaises (Musée de Dresde).

Le Gérant : Ernest Leroux.

Angers. — Imprimerie orientale A. Burdin et Cie.

Phototypie Berthaud

TORSE ARCHAÏQUE DE CLAZOMÈNE, AU MUSÉE DU LOUVRE

Phototypie Berthaud

STÈLE ARCHAÏQUE DE CLAZOMÈNE

AU MUSÉE DU LOUVRE

Helios Lemercier

TÊTES DE SCOPAS

L'APOXYOMÈNE ET LA GRANDE HERCULANAISE

Phototypie Berthaud

1 2 3

TÊTES FÉMININES DU IVe SIÈCLE

LES DEUX HERCULANAISES

(Musée de Dresde)

Phototypie Berthaud, Paris.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,
28, RUE BONAPARTE, 28
PARIS

LÉGISLATION ORIENTALE

DROIT ANCIEN — DROIT INTERNATIONAL — DIPLOMATIE

ALRIC (Arthur). Un diplomate ottoman en 1836. (Affaire Churchill). Traduction annotée de l'*Eclaircissement* (*Tebsireh*) d'Akif-Pacha, ministre des Affaires étrangères de Turquie. In-18. . . . . 2 fr. 50

AVRIL (A. d'). Négociations relatives au Traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi. 1875-1886. In-8. . . . . 10 fr. »

BOMPARD (Maurice), secrétaire général du Gouvernement Tunisien. LÉGISLATION DE LA TUNISIE. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1er janvier 1888. Gr. in-8, à 2 colonnes . . . 20 fr. »

— Législation de la Tunisie. Supplément, par M. Caudel. Recueil des lois, décrets et règlements promulgués dans la Régence de Tunis du 1er janvier 1888 au 1er janvier 1896. Gr. in-8, à 2 colonnes . . . . . 15 fr. »

BOULAY DE LA MEURTHE (Le comte). Documents sur la négociation du Concordat en 1800 et 1801. 5 vol. in-8 . . . . . 37 fr. 50

BRÉHIER (L.). De Graecorum judiciorum origine. In-8 . . . . . 3 fr. 50

CODE CIVIL ET PÉNAL DU JUDAISME, traduit pour la première fois sur l'original chaldéo-rabbinique, par Jean de Pavly. In-18 . . . . . 5 fr. »

CONSTANT (B.). Le service consulaire français. In-8 . . . . . 1 fr. »

DARNAUD (Em.). La juridiction des référés. In-8 . . . . . 2 fr. »

DARESTE, HAUSSOULIER, TH. REINACH. Recueil des inscriptions juridiques grecques. In-8, publié en 3 fascicules. . . . . 22 fr. 50

— Le même ouvrage. Seconde série. In-8, 3 fascicules. (*Sous presse*) . 22 fr. 50

FLAMMERMONT (Jules). Les correspondances des Agents diplomatiques étrangers en France avant la Révolution, conservées dans les Archives de Berlin, Dresde, Genève, Turin, Gênes, Florence, Naples, Simancas, Londres, Lisbonne, La Haye et Vienne. In-8 . . . . . 9 fr. »

FOURQUEVAUX. Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne (1565-1572), publié par l'abbé Douais. In-8. . . . . 7 fr. 50

FRÉMY (Ed.). Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, Ambassades à Venise d'Arnaud du Ferrier. . . . . 5 fr. »

Couronné par l'Académie française.

— Diplomates du temps de la Ligue. In-18 . . . . . 2 fr. »

GANTER (D.), chancelier de résidence. Recueil de la législation en vigueur en Annam et au Tonkin. Supplément comprenant la période du 1er mai 1895 au 1er janvier 1899. Gr. in-8 à 2 colonnes . . . . . 15 fr. »

LANGE (L.). Histoire intérieure de Rome jusqu'à la bataille d'Actium. Traduction par A. Berthelot et Didier. 2 vol. in-8. . . . . 20 fr. »

LECLÈRE (Adhémard), résident de France au Cambodge. LES CODES CAMBODGIENS, publiés sous les auspices de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine française et de M. Ducos, résident supérieur du Cambodge. 2 vol. in-8 30 fr. »

LUCIANI (J.-D.). Traité des successions musulmanes (ab intestat), extrait du Commentaire de la Rahbia, par Chenchouri, etc. Préface par M. Zeys, premier président de la Cour d'appel. In-8. . . . . 10 fr. »

LURO (E.). Le pays d'Annam. Étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites. In-8, carte . . . . . 8 fr. »

MANOU. Les lois de Manou, traduites par G. Strehly. In-8 . . . . 12 fr. »

MAULDE (R. de). La diplomatie au temps de Machiavel. 3 vol. in-8 . 24 fr. »

MAUSS (Marcel). La religion et les origines du droit pénal. In-8. . . 2 fr. »

MERCIER (E). La propriété foncière chez les Musulmans d'Algérie. Ses lois sous la domination française. L'état civil musulman. In-8 . . . . . 1 fr. 50

MŒLLENDORFF (P. G von). Le droit de famille chinois. Traduction française de Rodolphe de Castella. In-18 . . . . . 3 fr. »

MONDOUCET (Claude de), résident de France aux Pays-Bas. Lettres et négociations (1571-1574), publiées par L. Didier. 2 vol. in-8 . . . . . 12 fr. »

OSTROROG (Le comte Léon). El-ahkam es-Soulthâniya. Traité de droit public musulman d'El-Mâwerdi, traduit et annoté d'après les sources orientales. Fasc. I. Introduction générale. In-8 . . . . . 5 fr. »

PATURET (G.). La condition juridique de la femme dans l'ancienne Egypte. In-8 . . . . . 6 fr.

PHILASTRE (P.-L.-B.). Le Code annamite. Nouvelle traduction complète, 2 vol. gr. in-8. . . . . 50 fr. »

Couronné par l'Institut (prix Stanislas Julien).

REVILLOUT (E.). Cours de droit égyptien. I. L'état des personnes. In-8. 10 fr. »

— Les obligations en droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité. Appendice sur le droit de la Chaldée au XXIII^e^ siècle et au VI^e^ siècle avant J.-C., par V. et E. Revillout. In-8 . . . . . 10 fr. »

— La propriété, ses démembrements, la possession et leurs transmissions en droit égyptien, comparé aux autres droits de l'antiquité. In-8. . . . 25 fr. »

— La créance et le droit commercial dans l'antiquité. In-8 . . . . 10 fr. »

— Le procès d'Hermias d'après les sources démotiques et grecques. Première partie. Fort vol. in-4 autographié . . . . . 40 fr. »

SALLES (Georges). Les origines des premiers Consulats de la nation française à l'étranger, d'après les documents inédits. In-8. . . . . 2 fr. 50

— L'institution des Consulats, son origine, son développement au moyen âge, chez les différents peuples. In-8. . . . . 3 fr. »

SCHEFER (Ch.), de l'Institut. Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à l'Ambassade de France à Constantinople. 2 vol. in-8, fig. . . . . 25. fr. »

— Mémoires du comte de Saint-Priest sur l'Ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant. In-8 . . . . . 12 fr. »

— Mémoire historique du marquis de Bonnac sur l'Ambassade de France à Constantinople. In-8, 3 planches . . . . . 7 fr. »

SIDI KHALIL. Précis de jurisprudence musulmane suivant le rite malékite. Texte arabe. Nouvelle édition (1900). In-8 . . . . . 6 fr. »

SNOUCK HURGRONJE (D^r^ C.). Le droit musulman. In-8. . . . . 2 fr. 50

STRINDBERG (A.). Notice sur les relations de la Suède avec la Chine et les pays tartares, depuis le milieu du XVII^e^ siècle. In-8. . . . . 7 fr. 50

SYVETON (G.). Une Cour et un Aventurier au XVIII^e^ siècle. Le Baron de Ripperda, d'après des documents inédits des Archives de Vienne et de Paris. In-18 4 fr. »

— Louis XIV et Charles XII. Au camp d'Altranstadt. La mission du Baron de Besenval, avec une Préface du Duc de Broglie, de l'Académie Française. In-8, portrait. . . . . 7 fr. 50

TESTA (Baron de). Recueil des Traités de la Porte ottomane avec les Puissances étrangères, depuis le premier traité conclu en 1536, entre Suleyman I^er^ et François I^er^. Tomes V à IX, in-8. Chaque volume. . . . . 12 fr. 50

THIBAUT (Fabien). Les douanes chez les Romains. In-8 . . . . . 5 fr. »

— Traité du contentieux de l'administration des douanes. In-8 . . . 7 fr. 50

TOUCHARD (G.). De politica Huberti Langueti doctrina. In-8. . . . 2 fr. 50

WESTMAN (Serge de). Diplomatie de l'ancienne Russie. In-8. . . . 1 fr. »

Imp. Camis et C^ie^ Paris. — Section orientale A. Burdin, Angers.